
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00621480 7













[redacted]



HISTOIRE

DU BAS-EMPIRE.

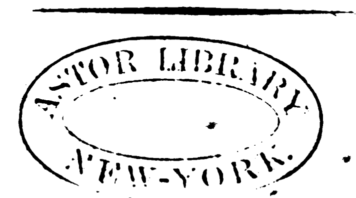
TOME CINQUIÈME.

HISTOIRE
DU BAS-EMPIRE,

COMMENÇANT A CONSTANTIN-LE-GRAND.

PAR CH. LE BEAU.

TOME CINQUIÈME.



DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE.

PARIS,

CHEZ LEDOUX ET TENRÉ, LIBRAIRES,
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 8.

M. DCCCXIX.

[redacted]

HISTOIRE

DU BAS-EMPIRE.

LIVRE QUARANTE-CINQUIÈME.

SUITE DU RÈGNE DE JUSTINIEN.

Les succès de Bélisaire rétablissoient en Occident la réputation des armes romaines; mais les barbares du nord, par des efforts réitérés, attaquoient le cœur de l'empire, et faisoient trembler Constantinople. Au commencement de l'an 538, une nombreuse armée de Bulgares vint à la suite de deux rois, Vulger et Drogon, ravager la petite Scythie et la Mœsie. Justin, Badurius et Godillas, qui commandoient dans ces provinces, marchèrent à leur rencontre, et furent vaincus dans un combat où Justin perdit la vie. Constantiole, fils de Florent, fut mis à sa place. Ascum, Hun de nation, accourut au secours des Romains. L'empereur l'avoit tenu sur les fonts baptismaux, et lui avoit donné le commandement des troupes d'Illyrie. Il y eut une seconde action, où les Bulgares, après un sanglant combat, furent défaits à leur tour. Les Romains revenoient vainqueurs et pleins de joie, lorsqu'ils rencontrèrent un autre corps de Bulgares qui les surprirent et les taillèrent en pièces. Les barbares portoient dans leur main gauche des filets qu'ils jetoient sur les ennemis. Constantiole, Arcum et Godillas furent ainsi enveloppés. Godillas trancha le

An. 538.
Theoph. p. 84.
Cedr. p. 371.
Hist. miscel. l. 16.
Anast. p. 62.
Malela, p. 58.

filet avec son épée, et se sauva. Les deux autres furent entraînés; mais Constantiole se racheta en payant mille pièces d'or. Ascum fut emmené en esclavage avec les autres prisonniers.

Proc. bel. Goth. l. 2, c. 11. Bernardino-Baldi difesa di Procopio, part. 2.

Vitigès se retiroit vers Ravenne avec ce que le siége de Rome, si long et si meurtrier, lui avoit laissé de troupes. Au lieu de suivre la voie Flaminienne, qui étoit le chemin le plus droit, comme il vouloit éviter le voisinage de Narni, de Spolette et de Pérouse, où les Romains avoient des garnisons, il prit sa route par la Toscane. En passant, il jeta mille hommes dans Orviette, autant dans Clusium, quatre cents dans Tuderte. Il en envoya deux mille à Urbin, cinq cents à Césène et au mont Férétrius, qu'on nomme maintenant Saint-Léon de Monte-Feltro; et comme Auxime, aujourd'hui Osimo, étoit pour lors la capitale du Picénum, il choisit dans son armée quatre mille soldats des plus braves qu'il y envoya sous la conduite de ce Vandaloire qui étoit resté pour mort sur le champ de bataille dans le premier combat devant Rome. Il prit, avec le reste de son armée, la route de Rimini, à dessein de l'assiéger. Jean, neveu de Vitalien, étoit dans cette place avec deux mille chevaux. Bélisaire, persuadé qu'une garnison d'infanterie seroit plus en état de soutenir un long siége, fit partir Ildiger et Martin à la tête de quelques troupes, par la route Flaminienne, afin de prévenir l'arrivée des ennemis. Ils avoient ordre de retirer de Rimini Jean et ses cavaliers, et d'y faire entrer à leur place la garnison d'Ancône, composée d'Isaures et de Thraces, tous fantassins. Conon, commandant des Isaures, s'étoit depuis peu rendu maître d'Ancône. Bélisaire pensoit que, si les Goths assiégeoient Rimini, la cavalerie rendroit plus de service hors de la place, et qu'en fatiguant l'ennemi, le harcelant sans cesse, lui enlevant ses convois, elle le forceroit à lever le siége.

En approchant du fleuve Métaure, la voie Flaminienne se trouvoit fermée par un roc très-élevé, et bor-

se nommoit *Petra pertusa*, c'est-à-dire *Roche*
e, aujourd'hui *Petra lata;* et le pertuis ouvert dans
: porte maintenant le nom de *Furlo*. Le vallon étoit
di de cabanes où logeoient grand nombre de Goths.
er et Martin, après avoir inutilement tenté de for-
e passage, firent grimper sur le rocher une partie
urs gens, qui, détachant de gros quartiers de pierres,
oient les habitations et les habitans. Les Goths,
yés, leur tendoient les bras, et demandoient miséri-
e. On leur fit quartier, à condition qu'ils passeroient
rvice de l'empereur. Les deux généraux enrôlèrent
leurs troupes ceux qui étoient en état de porter les
s, et laissèrent les autres avec quelques soldats pour
rde de ce poste. De là ils allèrent retirer d'Ancône
us grande partie de la garnison, et arrivèrent trois
après à Rimini. Jean refusa d'obéir; quatre cents
liers demeurèrent avec lui dans la ville, les autres
rent les deux généraux, qui, ayant laissé à Rimini
ldats d'Ancône, retournèrent joindre Bélisaire.
peine s'étoient-ils éloignés, que Vitigès, après avoir *Proc. Goth.*
: l'Apennin, parut devant Rimini. Les Goths com- *l. 2, c. 12.*
cèrent par construire une tour de bois, portée sur

de la tour étoit un pont-levis fort large, qui devoit s'abattre lorsqu'elle seroit à la portée des créneaux. Elle fut poussée dès le premier jour jusqu'au bord du fossé, qui n'étoit ni large ni profond. A l'entrée de la nuit, les Goths laissèrent seulement quelques soldats pour la garder, et se retirèrent dans leur camp. Les habitans trembloient à la vue de cette redoutable machine, et s'attendoient à voir le lendemain les ennemis au milieu de la ville. Mais le commandant ne s'effrayoit pas. Lorsque la nuit fut avancée, il sortit à la tête des Isaures avec des bêches et d'autres instrumens propres à remuer la terre, et leur ordonna de creuser et d'élargir le fossé sans bruit, en rejetant la terre sur le bord du côté des murs. Ils travaillèrent avec tant d'ardeur, qu'en peu de temps la partie du mur par où l'ennemi devoit l'attaquer se trouva bordée d'un fossé large et profond. Les gardes, qui dormoient, s'étant enfin réveillés, donnèrent l'alarme au camp; et comme les Goths accouroient pour troubler ce travail, Jean rentra dans la place. Le jour étant venu, Vitigès, outré de colère, fit mourir les gardes, et, s'obstinant à suivre son entreprise, il commanda de combler le fossé, et d'y faire passer la tour. Ses ordres furent exécutés, malgré les traits qui pleuvoient du haut des murs. Mais les fascines qu'on avoit jetées à la hâte, s'étant affaissées sous la pesanteur de la tour, elle y demeura enfoncée, sans pouvoir avancer. D'ailleurs la terre amoncelée sur l'autre bord formoit un mur impraticable à cette machine; en sorte qu'on ne songea plus qu'à la retirer du fossé, de crainte que les ennemis n'y missent le feu la nuit suivante. C'étoit en effet le dessein du commandant, qui, pour obliger les Goths d'abandonner leur tour, fit sur les travailleurs une furieuse sortie. On combattit avec acharnement le reste du jour; enfin, sur le soir, les Goths vinrent à bout d'entraîner la tour dans leur camp; mais il en coûta la vie à leurs meilleurs soldats; ce qui les fit renoncer aux

, et changer le siége en blocus. Ils se flattoient
dre bientôt par famine une place mal pourvue
s.

ant que Vitigès campoit devant Rimini, Vraïas, Proc. Goth.
eu, assiégeoit Milan. Cette ville, alors la plus L. 2, c. 7, 12.
rable de l'Occident après Rome, par l'étendue Marc. chr.
enceinte, par son opulence, et par le nombre de
itans, étoit du domaine des Goths depuis la
te de Théodoric. Datius, son évêque, supportant
emment le joug d'une nation arienne, vint trouver
re pendant le siége de Rome; il ne lui demandoit
petit nombre de soldats, avec lesquels il promet-
chasser les Goths de Milan et de toute la Ligurie.
re différa pour lors de le satisfaire; mais aussitôt
igès eut levé le siége, il fit partir avec Datius un
de mille hommes, commandés par Mundilas.
, préfet du prétoire, né à Milan, voulut être de
xpédition, à laquelle il pouvoit beaucoup aider
crédit qu'il avoit en Ligurie. Cette petite armée
embarquée à Porto, vint aborder à Gênes. Les
pes, qu'on transporta sur des chariots, servirent
sage du Pô. Sur la route de Pavie, les Romains
à combattre un grand corps de troupes qui
à leur rencontre. Pavie étant une place très-
servoit de magasin aux Goths établis dans ces
es; ils y avoient déposé toutes leurs richesses sous
le d'une nombreuse garnison. Après un combat
nt, les Goths prirent la fuite, et peu s'en fallut
s vainqueurs n'entrassent dans la ville avec les
ls, qui eurent à peine le temps d'en fermer les
. Fidélis, s'étant arrêté dans une église près des
de la ville pour y faire sa prière tandis que les
ins se retiroient, se trouva seul assez loin de sa
e; son cheval s'étant abattu, quelques Goths cou-
t à lui et le tuèrent. Comme il étoit généralement
é, sa mort causa une sensible douleur a Mundilas

[redacted]

et à tous les soldats. On continua la route vers Mi
dont les Romains s'emparèrent sans coup férir, a
que de toute la Ligurie. A cette nouvelle, Vitigè
partir Vraïas, fils de sa sœur, avec un corps de tro
considérable. Théodebert, roi de la France austrasie
fut prié d'envoyer du secours. Ce prince, qui a
traité tout à la fois avec l'empereur et avec Viti
crut sauver les apparences en faisant marcher, non
troupes françoises, mais dix mille Bourguignons,
venoient, disoient-ils, en Italie de leur propre mo
ment, et sans ordre de Théodebert, quoiqu'ils fus
ses sujets depuis l'extinction du royaume de Bourgo
Avec ce renfort Vraïas marcha vers Milan, et y mi
siége. Les Romains, qui ne comptoient pas d'être
assiégés, n'avoient encore fait aucune provision de vi
Il ne restoit à Mundilas que trois cents soldats, p
que ce général, ayant pris Bergame, Côme, Novar
plusieurs autres places, y avoit distribué des garnis
Ainsi les habitans de Milan furent obligés de se défer
eux-mêmes.

Proc. Goth. l. 2, c. 13. Bélisaire, après avoir passé deux mois à Rome p
réparer les désordres que le siége avoit causés, pa
enfin pour secourir Jean, bloqué dans Rimini, quoiq
n'eût pas sujet d'être content de cet officier si peu ob
sant à ses ordres. Chemin faisant, il reçut à composi
Clusium et Tuderte, d'où il fit sortir les Goths, q
envoya, les uns à Naples, les autres en Sicile. Il les r
plaça par des garnisons romaines. De son côté, Vit
voulut reprendre Ancône, place importante, parce qu
servoit de port à la ville d'Auxime, dont elle n'est é
gnée que de quatre lieues. Il fit partir Vacis avec
troupes, et lui ordonna d'y joindre en passant la ga
son d'Auxime. La prise du château d'Ancône, bâti
un promontoire, entraînoit celle de la ville, qui n'é
point entourée de murailles. Conon l'Isaurien, co
mandant de cette place, au lieu de s'y tenir renfer

ınt de donner entrée aux ennemis, ferment les et laissent leurs gens à la merci des barbares. On Conon, en le tirant sur la muraille avec des cordes. ›ths auroient pris le château par escalade, sans la de deux gardes, l'un de Bélisaire, l'autre de Vaqui, se trouvant alors par hasard dans la place, ›èrent tous les efforts des assaillans, et, couverts ›sures, firent quitter prise aux ennemis avant que ırir eux-mêmes.

dis que Bélisaire continuoit sa marche vers Ri- il apprit que Narsès venoit d'arriver dans le m. Ce célèbre eunuque, honoré de la confiance ıpereur, ne s'étoit encore fait connoître que dans is, où l'essor de son génie l'avoit élevé aux pre- ›mplois. Chargé de conduire un secours en Italie, noit cinq mille hommes sous plusieurs comman- entre lesquels étoit Justin, maître de la milice ie. A cette petite armée s'étoient joints deux mille ›s, sous la conduite de trois chefs, les plus vaillans › nation, Visande, Alueth et Phanothée. L'autre s, frère d'Aratius, qui, peu de temps auparavant, amené aussi quelq[illegible] troupes à Bél[illegible]ire, alla

Proc. Goth. l. 1, c. 13. Marc. chr. Zon. t. 2, p. 68. Anast. hist. p. 62.

derrière soi la ville d'Auxime, c'étoit s'engager entre l'armée de Vitigès et une garnison nombreuse, qui pourroit les harceler sans cesse, leur couper les vivres, et les tenir eux-mêmes comme assiégés. D'ailleurs la plupart des officiers de Bélisaire, indignés contre Jean, qui, par sa témérité indocile, s'étoit lui-même précipité dans ce danger, étoit d'avis de l'abandonner à sa mauvaise fortune. Mais Narsès, ami de Jean, et qui peut-être s'entendoit dès-lors avec lui pour troubler les opérations de Bélisaire, dont apparemment il ambitionnoit la place, représenta *qu'on seroit toujours à temps d'assiéger Auxime quand on auroit délivré Rimini ; que, si on laissoit prendre cette dernière place, ce seroit une perte irréparable, qui influeroit sur toute la suite de la guerre, en rendant le courage aux Goths et le faisant perdre aux Romains ; que Jean étoit assez puni par l'extrémité où il se voyoit réduit ; et que, si son imprudence méritoit un autre châtiment, ce ne devoit pas être aux dépens de leur honneur et de celui de l'empire.* En ce moment on reçut une lettre de Jean, qui mandoit à Bélisaire, *que, manquant de pain depuis plusieurs jours, il ne pouvoit plus résister aux habitans, résolus de se rendre ; qu'il tiendroit encore une semaine ; mais que, ce terme expiré, il seroit contraint de céder à la nécessité, assez pressante pour lui servir d'excuse.* A la lecture de cette lettre, Bélisaire, naturellement généreux, ne sentit plus que de la compassion pour cet officier. Il laissa mille hommes sous le commandement d'Aratius, dans un poste avantageux entre Auxime et Rimini. Il fit embarquer ses meilleures troupes, sous la conduite d'Ildiger, avec ordre de n'aborder à Rimini que quand l'armée de terre seroit à portée de la ville. Un détachement commandé par Martin côtoyoit le rivage et suivoit la flotte ; il avoit ordre d'allumer grand nombre de feux lorsqu'il seroit à la vue des ennemis, pour leur faire croire que c'étoit toute l'armée. Pour

rivoient dans ces cabanes, sur les ruines de leur ... l. 2, c. 17.
. Au passage de Jean dans le Picénum, ils prirent
vante; et une femme nouvellement accouchée posa
fant à terre, s'enfuit, et ne reparut plus. Aux cris
ıfant, une chèvre accourut et fit l'office de mère,
tant et le défendant contre les animaux qui en ap-
oient. Trois mois après, lorsque Bélisaire entra
e Picénum, les habitans, ayant appris que ce gé-
, loin de faire aucun mal à ceux qui étoient de race
ne, se déclaroit leur protecteur, revinrent à leurs
ıres, et furent étonnés de retrouver cet enfant
de vie. Les femmes s'empressoient à l'envi de lui
ıter leur sein; mais il refusoit de le prendre; la
e, tournant sans cesse autour de lui, écartoit ces
ices importunes, et sembloit les quereller par ses
ıens. On cessa donc de le fatiguer, et l'on se reposa
chèvre du soin de son nourrisson. Procope raconte
lorsqu'il étoit sur le lieu, à la suite de Bélisaire,
i donna ce spectacle; et que, comme on faisoit crier
nt, la chèvre, qui ne s'en éloignoit que d'un jet de
:, accourut en bêlant, et le couvrit de son corps.

traite dès qu'ils verroient les Romains prêts à fondre sur eux par plusieurs endroits à la fois. Il ne se trompoit pas dans sa conjecture. A une journée de Rimini, il rencontra un détachement ennemi qui fut taillé en pièces sans avoir le temps de se reconnoître. Ceux qui purent échapper se sauvèrent tout tremblans sur les rochers voisins, d'où ayant considéré l'armée romaine qui s'allongeoit dans les gorges étroites de ces montagnes, et que l'épouvante grossissoit encore à leurs yeux, ils allèrent porter l'alarme dans le camp de Vitigès, en montrant leurs blessures, et publiant que Bélisaire alloit arriver en personne à la tête d'une armée innombrable. Les Goths se rangèrent en bataille au nord de Rimini, attendant l'ennemi de ce côté-là, et regardant sans cesse les montagnes d'où ils croyoient à tout moment le voir descendre. A la fin du jour, ils rentrèrent dans leur camp pour prendre du repos; mais ils passèrent la nuit dans l'inquiétude, voyant à trois lieues, du côté de l'orient, un grand nombre de feux allumés; c'étoit le corps d'armée de Martin, qui les trompoit par cette apparence. Ils s'attendoient à se voir enveloppés de toutes parts lorsque le jour seroit venu. Dès qu'il parut, un nouveau spectacle acheva de les épouvanter. La flotte cingloit à pleines voiles vers le rivage. A cette vue, rien ne put les retenir. A peine se donnent-ils le temps de lever leurs tentes; ce n'étoient que cris et que tumulte. Ils abandonnent une partie de leur bagage; ils fuient en confusion, sans écouter les ordres, sans songer à autre chose qu'à sortir du camp les premiers et à gagner au plus tôt Ravenne. Si les assiégés avoient eu assez de courage et de force pour les charger en ce moment, c'en étoit fait de l'armée des Goths, et la guerre étoit finie. Ildiger, qui faisoit dans le même temps débarquer ses troupes, entra sans obstacle dans le camp ennemi, fit prisonniers les malades qui n'avoient pu fuir, et s'empara des bagages qu'on avoit abandonnés.

Quelques heures après, Bélisaire arriva avec toute l'armée; et, voyant devant lui les soldats de la garnison pâles et exténuées de disette, ainsi que leur commandant, il dit à Jean, pour lui faire sentir sa faute avec douceur : *Vous avez grande obligation à la diligence d'Ildiger, qui a ponctuellement exécuté les ordres de son général.* Jean répondit fièrement : *Je ne dois rien à Ildiger, et tout à Narsès.* Un réponse si brusque et si peu respectueuse fit connoître à Bélisaire qu'il avoit dans Narsès un rival plus propre à traverser ses desseins qu'à les seconder. En effet, Narsès étoit sans contredit un grand et puissant génie; mais il avoit fait fortune à la cour, et il est difficile de croire que, pour l'élever de la condition d'esclave aux premières dignités du palais, ses heureux talens ne se fussent pas aidés d'un peu d'intrigue et de manége. Ambitieux sans doute, il ne pouvoit être exempt de jalousie; et il ne voyoit plus devant lui que Bélisaire. Tous deux avoient de grandes vertus; mais celles de Narsès étoient moins franches et plus concertées; il en aimoit le brillant; au lieu que Bélisaire n'envisageant que son devoir, laissoit venir la gloire d'elle-même sans jeter les yeux sur elle. Ce qui prouve que telles étoient les dispositions de Narsès, c'est que ces artisans de discorde, qui n'attaquent guère les âmes invulnérables, osèrent animer sa jalousie, et qu'il prêta l'oreille à leurs dangereuses insinuations. Ils lui répétoient sans cesse *qu'il ne convenoit pas au confident de l'empereur de marcher à la suite de Bélisaire et de ne se mouvoir que par ses ordres : qu'il ne devoit pas s'attendre que cet impérieux général lui donnât jamais part dans le commandement; que, s'il osoit lever la tête et déclarer qu'il vouloit commander en chef une partie des troupes, il entraîneroit après lui le plus grand nombre des soldats et les meilleurs officiers : que ses gardes, les Hérules, les troupes de Justin, de Jean, d'Aratius et de Narsès, son compatriote, formoient un*

[redacted]

corps de dix mille hommes aussi braves qu'inviolablement attachés à sa personne : que ces vaillans guerriers souhaitoient avec ardeur que Narsès partageât avec Bélisaire l'honneur de la conquête : que sans doute, en s'éloignant des emplois éclatans qu'il occupoit à la cour, il n'avoit pas prétendu venir se perdre dans l'ombre de Bélisaire. Ils ajoutoient *que le général séparé de lui ne seroit plus en état de rien entreprendre faute de troupes ;* ce qu'ils prétendoient prouver par l'énumération des garnisons qu'il étoit obligé d'entretenir tant en Sicile que dans toute la longueur de l'Italie.

Narsès, échauffé par ces discours, se trouvoit comme à l'étroit dans un rang subalterne; il affectoit l'égalité. Toutes les entreprises que proposoit Bélisaire, il ne manquoit jamais de prétextes pour les faire rejeter. Bélisaire, ayant pénétré ses intentions, convoqua tous les officiers, et leur parla en ces termes : « Braves capi-
« taines, il me semble que vous n'avez pas de l'état pré-
« sent de la guerre l'idée que j'en ai moi-même. Je
« vois que vous méprisez l'ennemi comme s'il n'étoit
« plus à craindre; et moi je suis persuadé qu'il ne faut
« que cette confiance pour nous mettre en grand péril.
« Ce n'est ni par lâcheté ni par foiblesse que les bar-
« bares ont fui devant nous, c'est notre conduite qui
« leur en a imposé; ils ont été trompés, mais ils ne sont
« pas vaincus. Prenez-y garde; la méprise sur ce point
« pourroit causer notre perte. Souvent celui qui se croit
« vainqueur, enivré de présomption, s'endort et se pré-
« cipite; au lieu qu'un échec imprévu réveille toutes les
« forces de l'âme, et lui rend cette activité qui relève
« les vaincus. Songez que Vitigès est à Ravenne avec une
« armée encore très-nombreuse; que Vraïas, maître de
« toute la Ligurie, assiége Milan; qu'il y a dans Auxime
« une forte garnison, et que, depuis Rimini jusqu'à Rome,
« tout est plein d'ennemis qui pourroient former plu-
« sieurs armées aussi fortes que la nôtre. Loin d'être

[redacted]

sibles possesseurs de l'Italie, nous sommes enveloppés toutes parts. Nous apprenons même que les Frans se sont joints aux Goths dans la Ligurie; alliance midable qui, redoublant le péril, doit redoubler s précautions. Je pense donc qu'il faut envoyer au cours de Milan une partie de nos troupes, tandis e le reste attaquera Auxime. Si Dieu favorise nos nes, ainsi que je l'espère, le succès nous guidera à utres entreprises. » Cette proposition de Bélisaire à l'ordinaire, combattue par Narsès : c'étoit, à vis, mal employer les forces romaines que de les per tout entières devant deux villes. « Prenez avec us une partie des troupes (dit-il à Bélisaire), et nduisez-les où vous jugerez à propos. Nous irons ec le reste attaquer l'Emilie; c'est le centre de l'empre des Goths. En faisant trembler Ravenne, nous us mettrons en état de tout entreprendre, sans aindre que les ennemis puissent être secourus. Si us nous arrêtions avec vous devant Auxime, je crainois que les barbares, sortant de Ravenne, ne vinsnt nous assiéger nous-mêmes, et ne fissent périr tre armée en lui coupant le passage des vivres. » isaire sentit les conséquences de ce discours. Diviser orces romaines, c'étoit les anéantir en rompant le cert qui fait le succès d'une expédition. Pour fermer ouche à Narsès, il produisit une lettre de l'empe- r qu'il avoit jusqu'alors tenue secrète. Elle étoit essée aux commandans des troupes, et conçue en ces nes : *En envoyant en Italie Narsès, intendant de finances, nous ne lui donnons pas le pouvoir de mander notre armée; nous entendons que Bélisaire ait seul le commandement, et qu'il emploie nos pes selon qu'il le jugera convenable. Nous vous ornons à tous de suivre ses ordres pour le bien de re service.* Narsès prit de ces dernières paroles un texte pour éluder l'ordre contenu dans la lettre, pré-

tendant que, dans la conjoncture présente, Bélisa agissoit contre le bien du service, et que par conséqu on n'étoit pas obligé de lui obéir.

Proc. Goth. l. 2, c. 20. Marc. chr. Zon. t. 2, p. 68.

Le général, sans vouloir s'engager dans une cont tation peu assortie à sa dignité, et moins encore à s caractère, envoya Pérane assiéger Orviette avec un dé chement. Il marcha lui-même vers Urbin, place i portante, à une journée de Rimini. Les Goths y noient une forte garnison, commandée par un offic de réputation, nommé Morrhas. Narsès, Jean et autres capitaines de leur faction suivirent Bélisair mais, lorsqu'on fut arrivé devant la ville, ils se sé rèrent de lui. Bélisaire avoit posé son camp à l'ori de la place, ils allèrent camper à l'occident. Urbin ét bâti sur une colline circulaire, fort élevée, qui, s être escarpée, ne donnoit pas un accès facile à cause la roideur de sa pente, excepté du côté du nord. Bé saire, espérant que les ennemis, après la fuite de Vitig n'attendroient pas un assaut, leur envoya offrir u composition favorable. Mais les Goths, sans permet aux députés d'entrer dans la ville, rejetèrent la propo tion, et leur ordonnèrent de se retirer sur-le-champ. comptoient sur le bon état de la place, avantageu ment située et bien fournie de munitions. Bélisa aussitôt donna ordre de construire une galerie po aller à la sape, et de la faire avancer vers la murai par l'endroit où le terrain étoit plus bas et plus co mode pour les approches. Les partisans de Narsès aff toient de rire de ces préparatifs. A les entendre, *Be saire entreprenoit l'impossible; Jean s'étoit déjà p senté devant cette place, lorsqu'elle n'avoit encore qu'u foible garnison, et l'avoit jugée imprenable.* Ils disoi vrai en ce point; mais Jean, quelque idée qu'il eût son mérite, n'étoit pas Bélisaire. Ils ajoutoient *qu'il convenoit pas à Narsès de perdre du temps à un si inutile; qu'il devoit bien plutôt employer ses troupes*

ıête de l'Emilie. Narsès écouta ces conseils, et, ;campé pendant la nuit malgré les instances de e, il regagna Rimini en diligence, suivi de ses s et de leurs soldats.

ɔint du jour, Morrhas et la garnison, voyant noitié de l'armée romaine s'étoit retirée, insule reste par de piquantes railleries. Cependant e étoit résolu de continuer le siége. Le hasard mieux qu'il n'espéroit. Il n'y avoit dans Urbin fontaine qui fournissoit de l'eau à toute la ville; t en trois jours, en sorte que les habitans se dérent à se rendre. Le général romain, n'étant pas de leur résolution, s'avançoit pour donner un lorsqu'il s'aperçut que les assiégés, au lieu de se r à la défense, lui tendoient les bras et demanà capituler. Il y consentit avec joie. Les Goths la vie sauve, et s'engagèrent à servir dans les romaines. Narsès n'apprit pas sans chagrin un lont il avoit refusé de partager la gloire. Pour en r de son côté, il envoya Jean attaquer Célène. i fut vivement repoussé dans un assaut où il ɾand nombre de soldats, et, entre autres officiers, hée, commandant des Hérules. Rebuté de ce s succès, il marcha vers Imola, qu'il surprit; et ɔares abandonnant les places sans oser en venir ins, il se rendit maître d'une partie de l'Emilie.

s la prise d'Urbin, Bélisaire ne jugea pas à pro- *Proc. Goth. l. 2, c. 20. Marc. chr.* ssiéger Auxime; la saison étoit trop avancée, et paroissoit en état de se défendre long-temps. Il ıs Firmum, en quartier d'hiver, un gros détaıt, pour arrêter les courses de la garnison d'Auxinarcha vers Orviette. Pérane, qui assiégeoit cette ıpprenant des transfuges que les vivres y man-, espéroit qu'elle ne tarderoit pas à se rendre, néral se présentoit devant les portes. Bélisaire, voir placé son camp dans le poste le plus avan-

tageux, fit le tour de la place pour considérer pai endroit il devoit l'attaquer. Elle étoit sur une c isolée, dont le pied étoit escarpé et impraticabl haut se terminoit en plate-forme. A un jet de p s'élevoient tout alentour des rochers de même hau entre les rochers et la colline couloit une rivière fonde, qui ne laissoit qu'un passage étroit, où le ciens Romains avoit bâti une tour; en sorte qu'il n toit d'entrée que par une porte, où les Goths av posté une forte garde. Quoique la ville n'eût ni railles, ni autre fortification, sa situation seule la doit de tout, excepté de la famine. Tant que les eurent assez de vivres pour ne pas mourir de fai ne parlèrent pas de se rendre. Lors même que provisions furent épuisées, ils se soutinrent encore ques jours, en mangeant les peaux et les cuirs dé pés dans l'eau. Leur commandant Albilas, ren pour sa valeur, les repaissoit de vaines espérances fin ils ne se rendirent que lorsqu'il leur restoit à assez de force pour capituler.

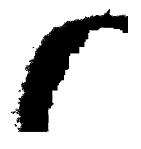
Proc. Goth. l. 2, c. 20. Cass. l. 12, ep. 28. Anast. vita Silver. Hist. misc. l. 16.

Au fléau de la guerre qui désoloit l'Italie se j cette année une horrible famine. Comme les terr voient pu être ensemencées, le blé manqua tout dans la Ligurie, l'Emilie, la Toscane, le Picénum Dalmatie fut bientôt épuisée. Les peuples de l'Em retirèrent dans le Picénum, où ils espéroient tr des subsistances, à cause du voisinage de la mer. trouvèrent la même disette, et mouroient de fain les habitans, dont ils augmentoient la misère. Pr dit qu'il périt cinquante mille hommes en cette province, ce qui paroît tout-à-fait incroyable. D voisinage de l'Apennin, on fit du pain de fari gland, qui causa des maladies, dont bien des gens rurent. On ne voyoit que des corps décharnés, d peau livide étoit collée sur les os; des visages l desséchés, teints d'un noir de fumée, et sembla

torches éteintes; des yeux hagards, sortant de la tête, els que ceux des frénétiques. Les misérables qui ıvoient quelque aliment, s'en remplissant avec avi-:, mouroient encore plus tôt qu'ils ne seroient morts la faim. Il y en eut qui se dévorèrent les uns les au-. Datius, évêque de Milan, rapportoit qu'une femme ıchée au service de son église avoit mangé son pro-enfant. Près de Rimini, deux femmes étoient res-seules de tout un village; et, donnant à loger aux sans, elles les égorgeoient pendant leur sommeil, et ı nourrissoient. Elles avoient déjà tué dix-sept hom-s. Le dix-huitième s'éveilla lorsqu'elles approchoient son lit, et, après avoir tiré de leur bouche l'aveu de horreurs, il les massacra. La campagne étoit cou-te de morts, dont les mains étoient encore attachées : herbes et aux racines qu'ils n'avoient pas eu la force racher. Ces cadavres demeuroient sans sépulture, ıtés même par les oiseaux de proie, la faim ayant à consumé toutes les chairs. Cassiodore, encore pré-du prétoire, fit pour le soulagement des peuples tout que lui permettoit l'épuisement du trésor public. Peu temps après, prévoyant la chute du royaume des ths, ce grand personnage quitta la cour, à laquelle il oit dû renoncer après la mort d'Amalasonte, et se ira près de Squillace sa patrie, dans le château de iviers, où il fonda un monastère.

Le siége de Milan continuoit avec vigueur. Bélisaire oit envoyé au secours Martin et Vliaris, à la tête un grand corps de troupes. Ces deux officiers, arrivés ı bord du Pô, à une journée de la ville, s'y arrêtèrent ng-temps à chercher les moyens de passer le fleuve. ndilas, qui commandoit dans Milan, leur députa Romain nommé Paul, qui, ayant passé le Pô à la ge, leur représenta l'extrémité où la ville étoit réduite, mportance de la place, et le déshonneur qu'ils s'atti-roient s'ils la laissoient prendre par les Goths. On

Proc. Goth. l. 2, c. 21. Marc. chr. Zon. t. 2, p. 68. Murat. annal. d'Italia. t. 3, p. 385.



[redacted]

renvoya Paul, avec promesse de le suivre incessamme
De retour à Milan, il ranima les habitans et la garnis
par l'espérance d'un prompt secours. Cependant Mart
ne se pressoit pas, et, après avoir perdu plusieurs jou
il écrivit à Bélisaire *que ses troupes, effrayées du gra
nombre de Goths et de Bourguignons rassemblés auto
de Milan, refusoient de passer le fleuve; que Jean
Justin étoient actuellement en Emilie avec des troup
considérables; qu'il avoit besoin de ce renfort po
balancer les forces de l'ennemi.* Aussitôt Bélisaire d
pêcha ses ordres à Jean et à Justin : ils répondirent *qu'i
n'avoient d'ordres à recevoir que de Narsès.* Bélisair
qui avoit l'âme trop grande pour sacrifier au poi
d'honneur le bien des affaires, écrivit à Narsès *q
toutes les troupes de l'empereur ne formoient qu'un corp
que, si les membres n'agissoient de concert, le cor
entier seroit bientôt détruit; que la conquête de l'Emili
qui n'avoit point de places fortes, n'étoit pour le prése
de nulle importance; mais que Milan étoit un d
boulevards de l'Italie; qu'il étoit lui-même trop éloig
pour y envoyer des troupes, qui, après un long traje
arriveroient fatiguées, avec des chevaux recrus, harassé
et hors d'état de servir sur-le-champ; au lieu que Jea
et Justin pouvoient en peu de temps joindre Martin
Vliaris; que ces forces réunies dissiperoient aisémen
les ennemis, et feroient ensuite sans obstacle la con
quête de l'Emilie.* Narsès se rendit à ces raisons, et f
partir les deux capitaines. Jean, étant allé rassembl
des barques sur la côte de Ligurie pour s'en servir a
passage du Pô, tomba malade, et l'armée de secours d
meura en-deçà du fleuve.

An. 539. Pendant tous ces délais, les assiégés, pressés de la fa
mine, en étoient réduits à manger les chiens, les ra
et les animaux les moins propres à la nourriture de
hommes. Les barbares envoyèrent proposer à Mundil
la vie sauve pour lui et pour sa garnison, s'il vouloi

lre la ville. Il répondit qu'il étoit prêt à accepter la
lition, si l'on vouloit y comprendre les habitans.
le refus des Goths, il exhorta la garnison à faire
sortie, pour mourir avec honneur, si la fortune ne
ondoit pas leurs efforts, plutôt que de livrer tant de
nains à la fureur des barbares. Les soldats, révoltés
ne proposition si désespérée, envoyèrent dire aux
emis qu'ils acceptoient leurs offres, et ouvrirent les
tes. Les Goths leur tinrent parole; mais ils les firent
onniers avec Mundilas, et les conduisirent à Ra-
ne. Les habitans, sans distinction d'âge ni de condi-
, furent passés au fil de l'épée. Procope dit qu'il en
it trois cent mille; nombre peu vraisemblable, Milan
ant pas alors aussi étendu qu'il l'est aujourd'hui;
iqu'on puisse supposer que les habitans des campa-
s s'y étoient retirés. On abandonna les femmes aux
ırguignons pour récompense de leurs services. Ré-
at, préfet du prétoire, frère du pape Vigile, fut
hé en pièces, et ses membres furent jetés aux chiens.
ventin, qui se trouva dans Milan, se sauva en Dal-
ie, et alla porter à l'empereur cette triste nouvelle
réque Datius, dont le zèle pour la religion et pour
apire avoit attiré la ruine de sa patrie, eut aussi le
heur de se sauver et de se retirer à Constantinople.
ville fut saccagée et presque détruite. Les Goths re-
ent à composition les autres villes où les Romains
ient garnison, et se rendirent maîtres de toute la
urie. Martin et Vliaris, couverts de honte, retour-
ent joindre Bélisaire. Mundilas, avec trois cents
mmes, avoit tenu plus de six mois contre une armée
mbreuse, et la ville ne fut prise qu'au commencement
l'année 539.

Bélisaire étoit en marche vers le Picénum, pour y *Proc. Goth.*
vrir la campagne par le siége d'Auxime, lorsqu'il *l. 2, c. 22.*
ut la nouvelle de la prise de Milan. Pénétré d'une *Marc. chr.*
e douleur, il refusa de voir Vliaris, dont il étoit déjà *Zon. t. 2, p. 68.*

mécontent, à cause de la mort de Jean l'Arménien; e depuis ce temps-là, jamais il ne permit à cet offici de paroître en sa présence. L'empereur, instruit de désastre, prit le parti de rappeler Narsès, dont la mésii telligence avec Bélisaire pouvoit ruiner les affaires e Italie. Lorsque les Hérules virent partir Narsès, auqu ils étoient attachés, ils ne voulurent plus servir dar l'armée romaine, et, malgré les instances et les pro messes de Bélisaire, ils prirent la route de Ligurie. I y rencontrèrent Vraïas, auquel ils vendirent leur butin et promirent de ne plus porter les armes contre le Goths; mais ils ne gardèrent pas long-temps leur colère S'étant retirés en Dalmatie, Vital, qui y commandoit vint à bout de les apaiser. Ils laissèrent auprès de lu Visande, un de leurs chefs, avec ses troupes; le rest retourna à Constantinople sous la conduite d'Alueth e de Philémuth, successeur de Phanothée.

Proc. Goth. l. 2, c. 22. Paul. diac. l. 1, c. 21. Vales. hist. franc. l. 7.

Vitigès, enfermé dans Ravenne, s'attendoit à s'y voi bientôt assiégé. Trop foible pour résister seul aux forc romaines, il songeoit à s'appuyer des autres barbare Il ne comptoit pas sur la bonne foi de Théodebert, q avoit en même temps traité avec les Romains et le Goths. Il s'adressa donc aux Lombards, dont le roi nommé Vacon, régnoit glorieusement après avoir sub jugué les Suèves. Vitigès lui envoya des ambassadeur et lui offroit de grandes sommes d'argent pour l'en gager à venir à son secours. Vacon étoit allié de l'emp reur, et cette tentative fut sans succès. Dans l'extrê embarras où se trouvoit le roi des Goths, il assembl souvent son conseil pour délibérer sur les ressourc auxquelles on pourroit avoir recours. Après beauco d'avis proposés et combattus tour à tour, un des seigne représenta *que les Romains n'avoient tourné le armes vers l'Occident que depuis qu'ils n'étoient pl occupés contre les Perses; que c'étoit à la faveur de ce paix qu'ils avoient détruit les Vandales, terrassé*

Maures, attaqué les Goths; que, si l'on venoit à bout de faire prendre les armes au roi de Perse, cette diversion les obligeroit de laisser en repos les autres peuples pour porter toutes leurs forces contre ce redoutable ennemi. Cette proposition fut applaudie. On fit partir deux prêtres liguriens, auxquels on promit récompense, s'ils réussissoient dans cette négociation. Pour se donner plus de considération auprès de Chosroës, l'un prit la qualité d'évêque, l'autre faisoit un rôle subalterne.

Dans la disposition où se trouvoit alors Chosroës, il n'étoit pas difficile de l'engager à une rupture ouverte avec l'empire. Ce prince politique, jaloux de la puissance que les Romains acquéroient en Occident par la conquête de l'Afrique et de l'Italie, avoit déjà excité Alamondare à faire naître quelque occasion de guerre. Deux ans auparavant, ce Sarrasin, toujours prêt à tirer l'épée, ne trouvant pas de quoi faire subsister ses troupes dans un pays aussi sec et stérile que l'étoit l'Arabie, étoit entré dans l'Euphratésienne à la tête de quinze mille hommes. Mais Bazas, commandant des troupes romaines, l'avoit, par son adresse et par de riches présens, engagé à se retirer. A la sollicitation de Chosroës, il chercha querelle à Aréthas, chef des tribus sarrasines attachées aux Romains, sous prétexte qu'Aréthas usurpoit la souveraineté sur un grand pays. C'étoit une lisière qui s'étendoit au midi de Palmyre, depuis la Palestine jusqu'à l'Euphrate, dans l'espace de dix journées. On la nommoit *Strata*, parce qu'elle étoit traversée par un chemin pavé de grandes pierres. La terre, brûlée des ardeurs du soleil, n'y produisoit ni fruits, ni moissons, mais seulement quelques herbages, où l'on envoyoit paître les troupeaux. Aréthas prétendoit que ce terrain appartenoit à l'empire : il le prouvoit, et par la dénomination latine, et par le témoignage des anciens du pays. Alamondare soutenoit que ceux qui y faisoient paître des troupeaux avoient toujours reconnu son do-

Proc. pers. l. 2, c. 1. Idem, anecd. c. 11. Marc. chr.

maine en lui payant le droit de pâturage. Il appuya ses raisons de la force des armes, et battit Aréthas. L'empereur, prévoyant les suites que pouvoit avoir ce différend, envoya, pour le terminer, le patrice Stratége, son trésorier, aussi distingué par sa prudence que par sa noblesse; et Summus, ancien commandant des troupes de Palestine, frère de ce Julien qui avoit été ambassadeur en Ethiopie. Ces deux députés ne s'accordoient pas mieux que les deux princes sarrasins. Stratége conseilloit à l'empereur d'abandonner un terrain stérile et de nulle valeur plutôt que de fournir un prétexte de guerre à l'impatience de Chosroës. Summus, au contraire, écrivoit à la cour qu'on ne pouvoit sans honte laisser envahir une possession si légitime. Il profita même des conférences qu'il avoit avec Alamondare pour le tenter par de belles promesses, et lui remit à cet effet une lettre qu'il disoit être de Justinien. Le Sarrasin n'en fit pas d'autre usage que de l'envoyer à Chosroës. Le roi de Perse en produisoit encore, qu'il prétendoit lui avoir été remises par les Huns, que l'empereur sollicitoit à faire une irruption dans la Perse. De ces lettres, vraies ou supposées, Chosroës prenoit avantage pour taxer Justinien de perfidie.

Proc. pers. l. 2, c. 2. Les députés de Vitigès, arrivés en Perse sans être découverts par les gardes de la frontière, qui dans un temps de paix ne croyoient pas avoir besoin de beaucoup de vigilance, furent présentés à Chosroës: « Grand « roi (lui dirent-ils), Vitigès nous envoie pour plaider « devant vous votre propre cause. C'est lui qui vous « parle par notre bouche. Ne peut-on pas dire que vous « abandonnez vos états et toute la terre à l'ambition de « Justinien? Cet usurpateur artificieux, qui se joue des « traités et des sermens, étend ses prétentions sur tous « les royaumes du monde. Il n'a fait la paix avec vous « que pour acquérir des forces et vous préparer une nou- « velle guerre. Il nous traitoit comme ses amis, tandis

qu'il subjuguoit les Vandales. Devenu plus puissant, il a tourné ses armes contre nous; il les tournera contre vous, s'il vient à bout de nous détruire. Rompez une paix qui vous est aussi préjudiciable qu'à nous-mêmes. Voyez dans nos désastres l'image de ceux dont les Perses sont menacés. Ne vous flattez pas que les Romains puissent jamais devenir vos amis. Vous pouvez désarmer leurs bras, mais vous n'étoufferez jamais dans leur cœur cette haine mortelle, aussi ancienne que leur empire : elle éclatera toutes les fois qu'ils se croiront en état de vous en faire sentir les effets. Nous occupons maintenant les armes romaines ; ne laissez pas échapper l'occasion. Il vaut mieux se mettre en sûreté en prévenant l'ennemi que de s'exposer à tout perdre en attendant les attaques. » Ces raisons étoient appuyées dans le cœur de Chosroës par la jalousie qu'il avoit conçue contre Justinien. Il résolut donc de recommencer la guerre.

La révolte des Arméniens contre l'empire le confirma dans ce dessein. *Proc. pers. l. 2, c. 3.* Voici ce qui se passoit alors dans ce pays. L'empereur, voulant récompenser Syméonès des services qu'il avoit rendus aux Romains dans la guerre précédente contre les Perses, le mit en possession de quelques villages d'Arménie. Les légitimes possesseurs, se voyant dépouillés, tuèrent Syméonès, et s'enfuirent en Perse. Justinien donna ces mêmes villages à Amazaspe, neveu du mort, et joignit à cette faveur le gouvernement de l'Arménie. Quelque temps après, Acace, très-méchant homme, mais aimé de l'empereur, accusa le gouverneur de s'entendre avec les Perses pour leur livrer Théodosiopolis, et quelques autres villes. L'empereur lui ayant permis de prévenir cette trahison, il tua Amazaspe, et fut revêtu de sa charge. Il ne la posséda pas long-temps ; plusieurs Arméniens, furieux de ses cruautés et de ses rapines, l'assassinèrent, et se sauvèrent dans la forteresse de Pharange.



Sittas, qui étoit à Constantinople depuis la paix faite avec les Perses, fut envoyé en Arménie. Il usa d'abord de ménagement pour tâcher d'adoucir les rebelles, et de faire revenir dans le pays ceux qui s'étoient retirés sur les terres de Perse. Mais, comme l'empereur, séduit par les calomnies d'Adolius, fils d'Acace, lui faisoit des reproches de son inaction, il résolut de combattre. Pour diminuer le nombre des ennemis, il essaya d'en attirer quelques-uns au parti des Romains. Les Apétiens, nation nombreuse et puissante, se laissèrent gagner, et lui promirent de se ranger de son côté, pourvu qu'il s'engageât par écrit à leur conserver leurs terres et tout ce qu'ils possédoient. Sittas leur envoya cette promesse signée de sa main, et marcha aux ennemis avec toutes ses troupes. Le courrier s'égara, et un détachement de l'armée romaine, qui n'étoit pas instruit de cette convention, rencontra un parti d'Apétiens, et les tailla en pièces. Sittas lui-même, ayant surpris dans une caverne un grand nombre de leurs femmes et de leurs enfans, les fit massacrer sans les connoître. Ces hostilités irritèrent les Apétiens, qui se joignirent aux autres peuples de l'Arménie. Comme le pays étoit coupé de montagnes et de précipices, les deux armées étoient obligées de combattre par pelotons en plusieurs endroits à la fois. Sittas, ayant aperçu au-delà d'un vallon une troupe de cavaliers arméniens, courut à eux à la tête d'un petit escadron, et passa le vallon. Voyant les ennemis prendre la fuite, il s'arrêta pour se reposer. Un cavalier hérule qui revenoit de la poursuite, courant à toute bride, rompit maladroitement la lance de Sittas; et comme ce général avoit ôté son casque pour se rafraîchir, il fut reconnu par les ennemis, qui, le voyant si peu accompagné, revinrent sur lui. Sittas, sans autres armes que son épée, tourna bride pour passer le vallon; et tandis qu'il le traversoit, les Arméniens le poursuivant avec ardeur, il fut atteint par Artabane l'Arsacide, qui le

erça d'un coup de lance. Ainsi mourut, dans une rencontre obscure, ce grand capitaine, dont les exploits avoient mérité une fin plus brillante. C'étoit l'homme : mieux fait de son temps, rival de Bélisaire en fait e valeur et d'habileté.

Buzès fut envoyé pour lui succéder. Arrivé près du amp des rebelles, il leur promit le pardon, et invita s principaux à une entrevue. La plupart refusèrent, ır défiance, de l'aller trouver. Mais Jean l'Arsacide, ère d'Artabane, et depuis long-temps ami de Buzès, se ndit auprès de lui avec son gendre Bassacès, et quelques autres seigneurs. Ils s'arrêtèrent dans le lieu marqué pour la conférence du lendemain. Pendant la nuit, assacès, s'étant aperçu que l'armée romaine se disposoit les environner, en avertit son beau-père, le pressant : se mettre en sûreté par une prompte fuite. Comme ean, par un excès de confiance en l'amitié de Buzès, ersistoit à demeurer, Bassacès se sauva avec les autres ant que les Romains les eussent enveloppés. Jean étant sté seul, fut tué par ordre de Buzès.

Cette perfidie fit connoître aux Arméniens qu'ils avoient point de grâce à espérer. N'étant pas en état : résister seuls aux forces de l'empire, ils implorèrent secours de Chosroës. Bassacès, chef de l'ambassade, ri rappela l'ancienne alliance des rois d'Arménie et des ois de Perse. Il lui représenta « que les Romains n'avoient exécuté aucune des conditions dont ils étoient convenus avec le dernier Arsacès, qui leur avoit cédé le royaume d'Arménie; que Justinien, qui se disoit ami de Chosroës, étoit en effet l'ennemi de tous les rois et de toutes les nations; que les Zannes asservis, les Lazes subjugués, la ville de Bosphore envahie sur les Huns, l'Afrique conquise, l'Italie sur le point de l'être, étoient autant de preuves de son ambition démesurée; qu'il étoit allé chercher au bout du monde les Ethiopiens et les Homérites pour les armer contre les



« Perses; que dans ses injustes projets il embr
« tout l'univers. Qu'attendez-vous, seigneur (ajoι
« il)? Pourquoi laissez-vous périr tant de peuples
« être vous-même dévoré le dernier? Vous réservez
« pour éprouver le sort des Vandales et des Ma·
« N'a-t-il pas tenté de corrompre Alamondare? N'
« pas sollicité les Huns à fondre sur vos états? Et
« seul, le plus grand des rois, vous observez scrup
« sement une paix qui ne subsiste plus. N'est-ce pa
« voir rompue que de faire sourdement la guerr
« de perfides intrigues? Ordonnez seulement à vos
« pes invincibles de marcher; elles ne trouveront
« d'ennemis. Toutes les forces romaines sont occ
« en Occident. L'empereur avoit deux généraux, :
« et Bélisaire; nous venons de vous défaire de S
« Bélisaire n'est plus au service de Justinien; las d'
« à un maître injuste et méprisable, il travaille
« faire lui-même une souveraineté en Italie. » J'e
querai dans la suite ce qui donnoit occasion de p
ainsi de Bélisaire. Chosroës entendit ce discours
plaisir; il fit assembler les seigneurs en qui il av
plus de confiance, pour délibérer sur les instanc
Vitigès et des Arméniens, qui se trouvoient aussi
formes que s'ils eussent agi de concert. La guerı
résolue pour l'année suivante. Les Romains n'a
encore aucune connoissance de ces mouvemens.

Proc. pers. l. 1, c. 4, 14.

Dans ce même temps parut une comète qui s'éte
d'orient en occident. Elle se montra dans le sig
sagittaire, et sembloit suivre le soleil, qui étoit alor
le capricorne. Elle avoit la forme d'une lance. On
plus de quarante jours, et le peuple ne douta pas q
ne fût une annonce de la guerre, à laquelle on a
alors que se préparoit Chosroës. Des deux prêtres
riens députés par Vitigès, l'un étoit mort en Perse,
tre, y résidant, avoit envoyé l'interprète de l'aı
sade pour rendre compte au roi des Goths. Cet i

prête fut arrêté près de Constantinople, par Jean, qui commandoit en Mésopotamie, et lui révéla tout le secret de la négociation. Justinien, alarmé, chercha les moyens de conjurer l'orage. Anastase, dont le zèle avoit étouffé quatre ans auparavant à Dara la révolte de Jean Cottistis, étoit pour lors à Constantinople. Comme il avoit des liaisons en Perse, Justinien le chargea d'une lettre pour Chosroës. Il représentoit à ce prince les conséquences d'une rupture ; il lui mettoit devant les yeux ses sermens, et la vengeance divine qui ne se laissoit pas désarmer par des prétextes frivoles, propres tout au plus à tromper les hommes. Chosroës ne répondit point à cette lettre, et ne permit pas même à l'envoyé de sortir de Perse.

L'empereur, croyant avoir besoin de toutes ses forces contre un ennemi si redoutable, songeoit à terminer la guerre en Occident. Il renvoya les députés de Vitigès, qu'il retenoit depuis deux ans à Constantinople, et promit de députer lui-même à Ravenne pour traiter de la paix. Bélisaire arrêta les envoyés des Goths à leur retour en Italie, et ne les relâcha qu'après avoir obligé Vitigès à mettre en liberté Pierre et Anastase, que Théodat avoit retenus prisonniers. Ces deux négociateurs, étant revenus à Constantinople, furent dédommagés par l'empereur des mauvais traitemens qu'ils avoient essuyés dans une captivité de trois ans. Pierre fut revêtu de la charge de maître des offices, et Anastase nommé préfet du prétoire d'Italie. *Proc. Goth. l. 2, c. 22.*

Pendant le cours de ces diverses négociations Bélisaire se hâtoit d'achever la conquête de l'Italie. Son dessein étoit d'attaquer Ravenne : mais, pour assurer ses derrières, il falloit auparavant se rendre maître de Fésules et d'Auxime. Il envoya Cyprien et Justin faire le siége de Fésules ; et, pour empêcher Vraïas, qui étoit dans Milan, de venir au secours de la place, il fit marcher vers le Pô Martin, Jean le Sanguinaire, et un autre *Proc. Goth. l. 2, c. 23. Marc. chr.*

Jean surnommé Phagas, c'est-à-dire, *le mangeur*. Ceux-ci avoient ordre de suivre Vraïas par-derrière, s'ils n'étoient pas assez forts pour lui fermer le passage. Ils s'emparèrent de Tortone, qui n'avoit aucune fortification, et y logèrent leurs troupes. Bélisaire, à la tête de douze mille hommes, alla mettre le siége devant Auxime. Cette ville étoit située sur une hauteur de difficile accès, à quatre lieues de la mer, et à trois journées et demie de Ravenne. Vitigès, persuadé que les Romains ne feroient aucune entreprise sur Ravenne qu'ils ne se fussent auparavant rendus maîtres d'Auxime, avoit mis en garnison dans cette ville l'élite de ses troupes. Le général romain, arrivé au pied de la colline, donna ordre à ses soldats d'y asseoir leur camp. Pendant qu'ils dressoient leurs tentes, les Goths, les voyant dispersés en divers pelotons, assez écartés les uns des autres pour ne pouvoir aisément s'entre-secourir, firent sur le soir une sortie du côté de l'orient, où Bélisaire, accompagné seulement des troupes de sa garde, travailloit à s'établir. On prit aussitôt les armes, et on repoussa l'ennemi jusqu'au milieu de la colline. Les Goths firent ferme en cet endroit; et comme ils tiroient sur les Romains avec avantage, ils en tuèrent un grand nombre. La nuit sépara les combattans. Un parti de Goths, sorti la veille pour aller chercher des vivres dans les campagnes d'alentour, n'étant pas instruit de l'arrivée des Romains, revint pendant cette nuit. A la vue des feux du camp ennemi, quelques-uns eurent assez de hardiesse pour traverser la circonvallation qui n'étoit pas encore achevée, et parvinrent heureusement dans la ville. D'autres, plus timides, allèrent se cacher dans les bois, où ils furent découverts le lendemain et taillés en pièces.

La force des remparts et la difficulté des approches firent perdre à Bélisaire l'espérance de prendre la ville par assaut. Il se détermina donc à la réduire par famine. Une prairie, voisine des murs, devenoit tous les jours

les Romains en évitèrent la rencontre et les roues èrent dans la plaine sans avoir produit d'autre que la risée. Les barbares eurent recour à un moyen simple et plus efficace ; c'étoit de cacer dans des ins creux de gros détachemens de leurs meilleurs ts, et de ne faire paroître dans la praiie qu'un peombre de faucheurs. Dès qu'on étoit ax prises, les s, sortant de l'embuscade, tomboien sur les Ros, tuoient les uns et mettoient les aures en fuite. ain les soldats du camp, voyant accouir les Goths, tissoient leurs camarades par de grans cris ; l'éloinent et le bruit des armes empêchoint de les enre. L'ancienne discipline romaine étt alors tellet altérée par la paresse et par l'ignoance, que les npettes avoient perdu cette variété d'irs militaires distinguoient les divers commanderens. Elles ne ient plus que sonner la charge : c'étt par des cris n donnoit le signal de la retraite ; et, ans le tumulte e bataille, souvent ces cris n'étoientpas entendus, ui causoit une étrange confusion, etquelquefois de ides pertes. Procope conseilla à Bélisre d'employer

sauva dans la suite beaucoup de soldats, en les faisant retirer à propos.

Proc. Goth. l. 2, c. 24.

Les vivres manquoient dans Auxime, et les Goths vouloient presser Vitigès de les secourir. Mais il falloit traverser les gardes des Romains, et il ne se trouvoit personne qui osât en courir le risque. Voici le moyen qu'ils imaginèrent pour faciliter le passage. Ayant choisi une nuit fort obscure, ils poussèrent de grands cris d'un côté de la muraille, comme pour un événement imprévu. Les Romains, étonnés, se figurèrent que Vitigès arrivoit; et pour ne rien hasarder dans les ténèbres, ils se tinrent dans leur camp, et portèrent leurs principales forces au côté que partoient les cris. Les Goths firent sortir par la porte opposée les courriers qu'ils envoyoient à Ravenne, où ils arrivèrent au bout de trois jours. Vitigès leur promit un prompt secours; mais cette promesse ne fut suivie d'aucun effet. Il craignoit à la fois d'être poursuivi par Martin et par Jean, qui lui couperoient la communication de Ravenne; d'avoir à combattre Bélisaire, et de manquer de subsistance dans le Picénum, où il ne pourroit trouver de vivres, le pays étant ravagé; ni en faire venir d'ailleurs, les Romains étant maîtres de la mer et du château d'Ancône. Ses courriers, chargés de vaines espérances, furent assez heureux pour rentrer dans Auxime, sans être aperçus des ennemis. Bélisaire, averti par ses déserteurs, redoubla de vigilance pour ôter aux assiégés toute correspondance avec Vitigès.

Cependant Cyprien et Justin avoient formé le siége de Fésules; mais la difficulté de l'accès rendoit l'attaque impraticable. Les Goths faisoient de fréquentes sorties, aimant mieux courir le hasard des combats que d'attendre la famine. Les succès furent d'abord balancés. Enfin les Romains prirent la supériorité, et tinrent l'ennemi renfermé dans la place. Les assiégés firent sa-

voir à Vitigès qu'ils étoient réduits à une extrême disette, et qu'ils ne pouvoient tenir long-temps. Aussitôt Vitigès envoya ordre à Vraïas de passer le Pô, l'assurant qu'il alloit lui-même partir avec toutes ses troupes pour marcher ensemble au secours de Fésules. Vraïas passa le fleuve, et vint camper à trois lieues du camp de Martin ; mais ni les uns ni les autres ne se pressoient de combattre. Les Romains croyoient assez faire en arrêtant Vraïas ; et celui-ci pensoit que, s'il étoit battu, les affaires des Goths étoient ruinées sans ressource, parce qu'il ne seroit plus en état de se joindre à Vitigès.

Les deux armées se tenoient mutuellement en échec, et seroient peut-être long-temps restées dans cette position, s'il ne fût survenu un troisième ennemi qu'ils n'attendoient pas. Théodebert, allié des deux partis, mais également infidèle à tous les deux, voyant les Goths affoiblis, forma le dessein de s'emparer lui-même de l'Italie. Ce prince, le plus puissant des rois françois, outre la France septentrionale, possédoit encore la Thuringe, une partie de la Saxe, et la Souabe entière, habitée alors par les Allemands. Il passa les Alpes à la tête de cent mille hommes. Il avoit peu de cavalerie, et ses fantassins n'avoient pour arme qu'une épée, un bouclier et une hache d'un fer très-épais et tranchant des deux côtés, avec un manche de bois fort court. Cette hache se nommoit *francisque*. Leur manière de combattre étoit d'approcher les ennemis, de lancer leur francisque pour mettre en pièces les boucliers, et de charger ensuite à grands coups d'épée. Les Goths, apprenant la marche de Théodebert, leur allié, ne doutèrent pas qu'il ne vînt à leur secours : ils se promettoient d'exterminer bientôt tout ce qu'il y avoit de Romains en Italie. Le monarque françois n'eut garde de les détromper d'abord : il lui falloit passer le Pô ; et la garnison de Pavie pouvoit lui fermer le passage. Mais, dès que les François furent sur le pont de Pavie, ils se déclarèrent

Proc. Goth. l. 2, c. 25. Marc. chr. Jorn. succes. Marius Avent. Greg. Tur. hist. l. 3, c. 32.



en massacrant et jetant dans le fleuve les femmes et les enfans des Goths, que la curiosité avoit attirés. Les écrivains françois ont mis cette barbarie sur le compte des Allemands, qui, étant encore idolâtres, immolèrent, disent-ils, ces innocens à leurs divinités, pour se les rendre favorables au commencement de leur entreprise. Mais Procope, qui n'étoit pas loin de là, ne fait point cette distinction; la nation françoise étoit encore barbare en ce temps-là; et ces peuples féroces n'avoient pas besoin d'être animés par la superstition pour commettre des meurtres. Ils continuèrent leur marche au-delà du Pô, vers le camp de Vraïas. A leur approche, les Goths, ravis de joie, sortirent au-devant d'eux : mais lorsqu'ils virent qu'on les recevoit à coups de haches, ils prirent la fuite avec tant d'effroi, qu'ils traversèrent en foule le camp des Romains, et coururent sans s'arrêter jusqu'à Ravenne. Les Romains, étonnés et comme étourdis de ce désordre imprévu, ne se mirent pas en état d'arrêter ces fuyards: étant ensuite revenus à eux-mêmes, ils s'imaginèrent que la grande armée qu'ils apercevoient au loin étoit celle de Bélisaire qui venoit les joindre après avoir défait les Goths. Depuis que Vraïas étoit campé devant eux, ils se tenoient renfermés dans leurs retranchemens, en sorte qu'ils n'avoient eu aucune nouvelle de ce qui s'étoit passé au-delà du Pô, et Théodebert marchoit avec une extrême diligence. Ils prirent donc les armes, et sortirent du camp comme pour aller joindre Bélisaire. Ils ne reconnurent leur méprise que lorsqu'il n'étoit plus possible d'éviter le combat. Leur résistance ne fut pas longue; accablés par une si grande multitude, ils s'enfuirent en Toscane, d'où ils firent savoir à Bélisaire leur défaite, et le danger où il étoit lui-même.

Cette incursion des François ne fut qu'un orage violent, mais passager. Le vainqueur, au lieu de marcher droit à Ravenne, s'arrêta à faire le dégat dans la Li-

ie et dans l'Emilie. Il saccagea la ville de Gênes. Il
oit trouvé d'abondantes provisions dans les deux camps;
is elles furent bientôt consommées. Tout le pays étant
né, les François ne trouvèrent plus pour alimens
e la chair des bœufs dont les pâturages étoient rem-
s, ni pour boisson que les eaux du Pô; ce qui leur
usa de mortelles dysenteries; et les bœufs leur ayant
nqué à la fin, la disette acheva de détruire leur
née. Le tiers des soldats étoit déjà mort de faim et
maladie, lorsque Théodebert reçut une lettre de Bé-
ire qui, pour ne pas irriter la fierté de ce jeune
nce, lui reprochoit avec ménagement d'avoir oublié
sermens par lesquels il s'étoit lié avec les Romains;
ui faisoit entendre que l'empereur n'étoit pas telle-
nt dénué de forces, qu'il ne pût encore repousser
insulte, et il l'exhortoit à ne pas exposer ses posses-
s légitimes pour mériter le titre d'usurpateur. Cette
re fit sans doute moins d'impression sur l'esprit fou-
ux du jeune monarque que la disette et la crainte
ne révolte de troupes. Elles murmuroient hautement
e qu'on les laissoit mourir de faim dans une contrée
erte, où la terre n'étoit plus couverte que de cendres
le cadavres. Théodebert prit donc le parti de repas-
les Alpes aussi promptement qu'il étoit venu.

Après la retraite des François, Martin et Jean rallië- *Proc. Goth.*
nt leurs troupes, et retournèrent dans leur premier *l. 2, c. 26.*
ste. Les Goths, renfermés dans Auxime, n'étant pas
truits de l'irruption des François, attendoient tous
jours avec impatience le secours promis par Vitigès.
fin ils résolurent de lui envoyer encore un courrier
ur réitérer leurs instances. Mais la vigilance de Béli-
re leur avoit fermé tous les passages. Ils aperçurent
soldat de l'armée romaine qui étoit de garde dans
poste, pour empêcher les habitans de venir faucher
erbe. Comme il étoit seul, quelques habitans se hasar-
rent à s'approcher de lui, et lui promirent avec ser-

ment une somme considérable, s'il vouloit rendre service aux assiégés. Le soldat, nommé Burcence, Be de nation, accepta leurs offres, se chargea d'une let pour Vitigès, et tint parole. Vitigès lui en remit u autre, par laquelle il s'excusoit sur l'incursion des Fr çois; il promettoit de nouveau de se rendre au plus tôt Auxime, et exhortoit les soldats de la garnison à r pondre aux espérances de toute la nation, dont le sal dépendoit de leur courage. Il récompensa libéraleme le courrier, qui, étant revenu au camp des Romains, a porta pour cause d'absence que, s'étant trouvé malad il étoit resté dans une église voisine pour obtenir Dieu sa guérison, selon une dévotion ordinaire en temps-là. Le lendemain, étant retourné à son poste, remit la lettre de Vitigès. Le retardement du secours l fit faire un second voyage. On mandoit au roi qu'on r pouvoit plus tenir que cinq jours. De nouvelles pr messes inspirèrent encore à la garnison de nouvelles e pérances. Bélisaire, instruit de l'extrémité où la vil étoit réduite, s'étonnoit qu'elle résistât si long-temp il voulut savoir la cause d'une constance si opiniâtre; donna ordre de saisir quelqu'un des habitans et de lui amener. Valérien se chargea de l'exécution : il employa un Esclavon agile et robuste qu'il avoit da ses troupes. C'étoit un stratagème ordinaire aux Escl vons, qui habitoient au bord du Danube, de se tap comme des serpens, tantôt sous une roche, tantôt ent des buissons ou des herbages, et de s'élancer de là to à coup sur un ennemi qu'ils emportoient dans leur cam Celui-ci employa la même ruse, et réussit. Le sold goth, qu'il transporta dans la tente de Valérien, déco vrit la perfidie de Burcence. Ce malheureux fut co vaincu par son propre aveu, et Bélisaire en abandonn le châtiment à ses camarades, qui le brûlèrent vif à l vue de la ville.

Proc. Goth. l. 2, c. 27.

Bélisaire entreprit de vaincre par la soif une opini

ité qui résistoit aux horreurs de la famine. Il n'y avoit ... Aprime qu'un seul puits, qui ne pouvoit fournir aux soins des habitans. Mais, hors des murs, à la distance un jet de pierre, couloit sur la pente de la colline un etit ruisseau dont l'eau se rendoit dans un réservoir ouvert d'une maçonnerie. Bélisaire fit avancer toutes s troupes, comme s'il eût voulu donner un assaut général; et lorsqu'il vit tout le contour des murs garni de ldats et d'habitans préparés à la défense, il détacha inq travailleurs qui, chargés des instrumens propres à émolir un édifice, marchèrent vers le réservoir à l'abri plusieurs boucliers. Une décharge de pierres et de aits ne put les empêcher d'arriver. Pendant qu'ils s'efforçoient de détruire la fontaine, les Goths, qui se voyoient perdus, si on leur ôtoit cette ressource, sortirent sur les travailleurs. Les Romains accoururent pour es défendre, et le combat devint furieux. L'avantage du ieu favorisoit les Goths; les Romains, en butte à leurs traits, tomboient en grand nombre, et rien ne les retenoit dans un poste si périlleux que la présence du général, qui, s'exposant lui-même, les animoit de ses paroles et de ses regards. Peu s'en fallut qu'il n'y perdît la vie. Une flèche alloit le percer sans qu'il l'aperçût venir, lorsqu'un de ses gardes, nommé Unigat, opposa son bras, et reçut le coup dont il demeura estropié. Le combat dura depuis le lever du soleil jusqu'à midi avec un acharnement extrême. Sept Arméniens des troupes de Narsès et d'Aratius, s'y distinguèrent par leur agilité et leur hardiesse. Enfin les Goths se retirèrent, et les travailleurs revinrent joindre l'armée sans avoir pu, pendant un si long temps, détacher, malgré tous leurs efforts, une seule pierre de l'édifice, tant les anciens savoient donner de solidité à leurs ouvrages. Bélisaire, n'ayant pu détruire la fontaine, en corrompit les eaux en y faisant jeter de la chaux, des cadavres et des herbes venimeuses. Il ne restoit plus aux habitans que l'eau de leur puits, qu'on

leur distribuoit par mesure. Mais ils se soutenoient enco
par l'espérance du secours. Bélisaire, de son côté, r
nonçant aux attaques, n'attendoit le succès que de
vigilance à garder tous les passages.

La garnison de Fésules, réduite aux abois, avo
déjà capitulé. Cyprien et Justin, après avoir lais
quelques troupes dans cette place, vinrent joindre l'a
mée devant Auxime, amenant avec eux les principa
prisonniers. Bélisaire fit approcher ceux-ci des mu
railles pour les donner en spectacle aux assiégés, qu'
exhortoit en même temps à se rendre. La famine, e
core plus pressante que ses paroles, acheva de vainc
l'opiniâtreté des habitans. Mais ils demandoient
liberté de se retirer à Ravenne avec tout ce qui le
appartenoit. Bélisaire balançoit d'envoyer à Vitigès ta
de braves guerriers, et de fortifier par un si puissa
secours une ville qu'il alloit attaquer. Les soldats l
faisoient instance pour ne pas accorder aux assiégés
permission d'emporter leurs richesses; ils lui montroie
leurs blessures, ils s'écrioient que les dépouilles des ba
bares leur étoient dues; que c'étoit le prix de leur sa
et la légitime récompense de leurs travaux. D'une aut
part, il se hâtoit de partir, pour prévenir la jonctio
des François avec Vitigès; car on disoit qu'ils étoie
déjà en marche pour se rendre à Ravenne. Enfin l
Romains, pressés par la conjoncture, et les Goths p
la famine, convinrent que les assiégés conserveroient
moitié de leurs effets. Le partage étant fait, les R
mains prirent possession d'Auxime, après six mois
siége, et les Goths furent enrôlés dans l'armée de B
lisaire.

Proc. Goth. l. 2, c. 28.

Il sembloit que, pour terminer la guerre, il ne resto
plus qu'à prendre Ravenne, où Vitigès se tenoit e
fermé. Bélisaire résolut de l'assiéger. Il fit prendre l
devans à Magnus, avec ordre de marcher le long d
Pô pour arrêter les convois qui descendoient par l

. Vital, arrivé depuis peu de Dalmatie, en fai-
tant sur l'autre bord. Tout réussissoit à Bélisaire,
eût dit que le fleuve même s'entendoit avec lui.
oths avoient chargé de blé en Ligurie quantité
teaux qu'ils conduisoient à Ravenne. Les eaux du
yant baissé tout à coup, donnèrent aux Romains
ps d'arriver et de se saisir du convoi. Incontinent
, le fleuve grossit et reprit son cours ordinaire.
rte de ce blé incommoda beaucoup Ravenne, qui
ençoit à manquer de vivres, les Romains étant
s du golfe Adriatique.

rois françois, qui n'avoient pas perdu l'envie d'é-
leur puissance au-delà des Alpes, apprenant le
r où se trouvoit Vitigès, crurent l'occasion favo-
pour le déterminer à céder une partie de ses états,
'espérance de sauver le reste. Ils envoyèrent à
ne offrir du secours au roi des Goths, à condi-
e partager avec lui la souveraineté de l'Italie. Bé-
, instruit de leur démarche, députa de son côté
ngager Vitigès à entrer en négociations avec l'em-
. Le chef de l'ambassade étoit ce même Théo-
intendant de Bélisaire, et amant d'Antonine,
i déjà fait connoître. Les deputés françois eurent
ce les premiers. Sans parler des hostilités récentes
éodebert, ils firent valoir le vif intérêt que leurs
s prenoient à la conservation du royaume des
. *Déjà cinq cent mille hommes avoient*, disoient-
*ssé les Alpes, et marchoient la hache à la main
tailler en pièces l'armée romaine à la première
tre. Si les Goths se joignoient aux François,
e ressource pour les Romains. Si au contraire les
s'unissoient avec les Romains, les François
t des forces de reste pour écraser les uns et les
. N'oubliez pas*, ajoutoient-ils, *que les Romains
t dans le cœur une haine irréconciliable contre
les autres nations. Nous nous unirons avec vous*

pour conserver l'Italie, et nous y établirons de concer la forme du gouvernement qui vous semblera la meil leure ; c'est à vous de choisir si vous aimez mieu périr avec les Romains ou régner avec nous. Les envoyés de Bélisaire prirent ensuite la parole : « Quan « il seroit vrai (dirent-ils) que les François vinssen « en aussi grand nombre qu'ils l'annoncent pour vou « intimider, la guerre présente ne vous a que tro « appris que le nombre cède à la valeur ; et s'il étoi « besoin de multiplier les soldats, la France, armé « tout entière, en fourniroit-elle autant que l'em- « pire, dont elle n'égale pas la dixième partie? Nou « sommes, à les entendre, les ennemis naturels d « toutes les nations étrangères ; et comment les Fran- « çois ont-ils traité les Thuringiens, les Bourguignons « Comment viennent-ils de vous traiter vous-mêmes « Je leur demanderois volontiers quel dieu ils prendron « à témoin de leur fidélité à garder les sermens. N'a- « voient-ils pas juré une alliance avec vous lorsqu'il « ont égorgé vos femmes et vos enfans sur le pont d « Pavie ; lorsqu'ils ont taillé en pièces vos troupes qu « leur tendoient les bras comme à leurs amis ; lorsque « par un ravage et un massacre général, ils vous on « confondus avec nous, dont ils étoient aussi les alliés « Cette nation n'en connoît point ; elle oublie les trai- « tés, dès qu'elle les a jurés, ou elle ne s'en souvien « que pour perdre plus sûrement ceux qu'elle a mi « hors de défense par une paix simulée. Aujourd'hu « même n'ont-ils pas oublié l'alliance faite avec vous « et confirmée par des sermens dont la force subsist « encore ? Ils vous en demandent une nouvelle, e « veulent vous la faire acheter par la perte de vos pos- « sessions. Fuyez ces amis perfides : ennemis découverts « ils seront moins dangereux. Il vous sera plus facil « de les repousser en vous joignant à nous que d « sauver de leur avidité insatiable ce que vous vou

» serez réservé dans le partage qu'ils vous proposent. »

Vitigès, après avoir long-temps délibéré avec les principaux seigneurs de la nation, se détermina enfin à traiter avec l'empereur. On porta de part et d'autre diverses propositions d'accommodement. Pendant le cours de cette négociation, Bélisaire ne se relâcha point de sa vigilance à garder les passages. Il donna ordre à Vital de se rendre maître des places de la Vénétie, et à Ildiger de passer le Pô pour résserrer Ravenne de plus en plus. Sur ce qu'il apprit qu'il y restoit encore de grands amas de blé, il gagna par argent un des habitans, qui mit le feu aux magasins. On soupçonna Matasonte, femme de Vitigès, d'avoir favorisé cette trahison; d'autres crurent que l'incendie avoit été causé par le feu du ciel. Ces deux opinions différentes inquiétoient également Vitigès : il en concluoit qu'il n'y avoit pour lui aucune assurance, et qu'il avoit pour ennemi ou sa propre femme, ou Dieu même.

Les Goths avoient grand nombre de châteaux dans les Alpes cottiennes, qui font aujourd'hui partie du Piémont. Le général romain, informé qu'ils songeoient à se rendre, y envoya Thomas, un de ses officiers, pour les recevoir à composition. En effet, dès que celui-ci fut sur les lieux, Sisigis, qui avoit le commandement supérieur sur les garnisons du pays, se rendit à lui, et engagea les autres commandans à suivre son exemple. Vraïas marchoit alors au secours de Ravenne, à la tête de quatre mille hommes, qu'il avoit tirés de ces châteaux. Ses soldats, apprenant ce qui se passoit derrière eux, et craignant pour leurs familles, le forcèrent de rebrousser chemin. Il retourna donc sur ses pas, et assiégea Thomas et Sisigis. Jean et Martin, qui n'étoient pas éloignés, accoururent au secours et prirent d'emblée plusieurs châteaux, dont ils firent les habitans prisonniers. C'étoient pour la plupart les femmes et les enfans des soldats de Vraïas, qui, pour les tirer d'esclavage,

abandonnèrent leur général, et passèrent du côté des Romains. Vraïas, hors d'état de rien entreprendre, se retira en Ligurie.

Proc. Goth. l. 2, c. 29.

Il apprit bientôt qu'il étoit inutile de songer à secourir Ravenne. Justinien, résolu de rappeler ses troupes d'Occident pour les opposer à Chosroës, avoit envoyé à Vitigès deux sénateurs, Domnic et Maximin, chargés de conclure la paix à ces conditions : que Vitigès conserveroit, avec le titre de roi et la moitié de ses trésors, tout le pays au-delà du Pô, et qu'il abandonneroit à l'empereur le reste de ses richesses et de l'Italie. Il ne traitoit si favorablement le roi des Goths que parce qu'il ignoroit l'extrémité où ce prince étoit réduit. Les Goths, voyant qu'on ne leur demandoit que ce qu'ils avoient déjà perdu, et qu'ils étoient à la veille de perdre tout le reste, étoient assez disposés à accepter ces propositions; mais Bélisaire vit avec un extrême déplaisir qu'on lui ravissoit l'honneur d'achever une victoire qu'il avoit entre les mains, et de conduire Vitigès prisonnier à Constantinople. Comme les Goths, comptant sur sa parole plus que sur celle de l'empereur, exigeoient qu'il signât ce traité, il refusa de le faire, apportant pour raison qu'il n'en avoit point reçu l'ordre : ce qui leur inspira tant de défiance, que toute négociation fut rompue. Ce grand capitaine, quoique d'une vertu irréprochable, avoit auprès de lui des officiers malintentionnés qui ne cherchoient qu'à censurer sa conduite : les principaux étoient Bessas, Narsès, et son frère Aratius, Jean le Sanguinaire, qui s'étoit rendu au camp depuis la retraite de Vraïas, et Athanase, préfet du prétoire, arrivé depuis peu de Constantinople. Cette cabale faisoit courir le bruit que Bélisaire s'opposoit à la paix, parce qu'il tramoit sourdement quelque entreprise contre les intérêts de l'empereur. Le général, averti de ces propos calomnieux, résolut de consentir au traité. Mais, comme il prévoyoit que ces mêmes personnes qui le forçoient aujourd'hui

[redacted]

de signer une paix si peu avantageuse, eu égard aux conjonctures, seroient dans la suite les premières à l'accuser de n'en avoir pas détourné l'empereur, en l'instruisant de l'état où se trouvoient les ennemis, il prit une sage précaution. Ayant fait assembler tous les officiers de l'armée en présence des deux députés de l'empereur : « Vous savez (leur dit-il) quelles sont les con« ditions écoutées avec joie par Vitigès. Si vous les « trouvez honorables, que chacun de vous le témoigne « hautement : s'il en est quelqu'un parmi vous qui ne « croie pas impossible de réduire l'Italie entière et de « détruire absolument la puissance des Goths, qu'il dise « hardiment ce qu'il pense. J'attends de votre bouche ce « que je dois décider sur nos véritables intérêts, afin que « vous ne m'imputiez pas un jour les suites du parti que « vous aurez pris vous-mêmes. Il seroit absurde de se « taire, quand on est encore maître de choisir, pour at« tendre à se plaindre quand le mal seroit devenu irré« parable. » Après qu'il eut parlé, tous déclarèrent que la paix étoit nécessaire, et qu'ils étoient hors d'état de pousser plus loin leurs entreprises contre les ennemis. Bélisaire exigea qu'ils lui donnassent leur avis par écrit, afin qu'ils ne pussent le désavouer dans la suite.

Le bonheur du général romain, ou plutôt la haute réputation qu'il s'étoit acquise chez les ennemis mêmes, rendit inutiles tous ces préliminaires, et conduisit l'événement au point que Bélisaire avoit désiré. Les Goths, quoique rebutés des malheurs attachés à la personne de Vitigès, balançoient encore de se rendre à l'empereur, par la crainte d'être traînés hors de l'Italie et transportés à Constantinople. Les principaux d'entre eux, s'étant consultés, résolurent unanimement d'offrir la couronne à Bélisaire. Ils le firent secrètement solliciter de prendre le titre de roi, et lui promirent de le reconnoître et de le soutenir de tout leur pouvoir. Mais l'usurpation et la perfidie étoient trop éloignées de ce grand homme ; il

Proc. Goth. l. 2, c. 29. Zon. t. 2, p. 68.

portoit gravé profondément dans le cœur le serment de fidélité qu'il avoit prêté à Justinien. Cependant, pour tourner cette bienveillance des Goths à l'avantage de son maître, il feignit d'être flatté de la proposition. Vitigès, n'osant contredire le vœu de la nation, se fit assez de violence pour approuver un choix qui le déshonoroit, et pour joindre même ses instances à celles des seigneurs, assurant le général romain qu'il seroit le premier à lui rendre hommage. Alors Bélisaire, ayant de nouveau assemblé ses officiers, leur demanda s'ils ne convenoient pas que ce seroit un exploit grand et mémorable de faire prisonniers tous les Goths avec Vitigès, sans coup férir, et de rendre à l'empire l'Italie entière. Ils s'écrièrent que rien ne pouvoit arriver de plus heureux, et le prièrent d'exécuter ce noble dessein, s'il étoit en son pouvoir d'y réussir. Bélisaire fait dire aussitôt à Vitigès et aux seigneurs qu'il est prêt à écouter leurs propositions. Ceux-ci, déjà pressés par la disette qui se faisoit sentir de plus en plus, envoient de nouveaux députés pour traiter avec Bélisaire, et tirer de lui une promesse qu'il ne permettra de faire aucun mal à personne de la nation; et qu'il se déclarera roi des Goths et de l'Italie. Ils devoient ensuite l'amener à Ravenne avec son armée. Bélisaire s'engagea par serment à la première de ces deux conditions : quant à la seconde, il répondit qu'il ne vouloit rien faire sur cet article qu'en présence de Vitigès et des seigneurs.

Proc. Goth. l. 2, c. 29. Marc. chr. Mar. Avent.

Les députés, persuadés qu'il n'étoit pas besoin de le presser d'accepter une couronne, crurent leur commission remplie, et le prièrent de venir avec eux à Ravenne. Cette négociation s'étoit traitée dans le plus grand secret; et Bélisaire, pour ne trouver aucun obstacle à l'exécution de la parole qu'il avoit donnée de ménager les Goths comme ses amis et ses sujets, éloigna les officiers qu'il savoit peu disposés à lui obéir. Il les envoya avec leurs troupes en divers cantons de l'Emilie, sous

prétexte qu'il ne pouvoit plus les faire subsister dans son camp. Pour amener avec lui dans Ravenne l'abondance et la joie, il fit partir sa flotte chargée de vivres, et lui donna ordre de se rendre au port de cette ville. Ensuite, accompagné des députés, il se mit en marche avec son armée. Son entrée fut plutôt celle d'un roi qui reviendroit dans sa capitale après une longue absence que celle d'un vainqueur dans une ville conquise. Il avoit donné à ses troupes les ordres les plus exprès de ne point tirer l'épée, et de traiter les habitans comme leurs frères. Les Goths, tant de fois témoins de la valeur des soldats de Bélisaire, les considéroient avec une sorte d'admiration ; mais les femmes, qui, sur le rapport des leurs, s'étoient toujours figuré les Romains comme des hommes de grande taille, et invincibles par leur multitude, les voyant au contraire beaucoup plus petits et en moindre nombre que les Goths, insultoient à leurs maris, et les taxoient de lâcheté.

On s'assura de la personne de Vitigès; mais on le traita avec honneur. Les Goths qui avoient leurs établissemens en-deçà du Pô eurent la liberté de s'y retirer. Il en sortit beaucoup de Ravenne; en sorte qu'on n'avoit plus rien à craindre de leur part, ni hors de la ville, le pays étant couvert de garnisons romaines; ni dans la ville, les Romains s'y trouvant en aussi grand nombre que les Goths. Bélisaire se saisit ensuite des richesses du palais, qu'il réservoit à l'empereur. Fidèle à sa parole, il n'ôta rien aux particuliers, et ne permit de leur faire aucun tort. Les garnisons des places fortes, ayant appris que Ravenne et Vitigès étoient au pouvoir des Romains, envoyèrent assurer Bélisaire de leur obéissance. Trévise et les autres villes de la Vénétie se rendirent. Jean et Martin avoient déjà conquis toute l'Émilie; il ne restoit aux Goths que Césène, dont Bélisaire s'empara dans le même temps qu'il entra dans Ravenne. Tous les commandans de ces places vinrent,

sur sa parole, se rendre auprès de lui. Ildibad fut le
qui témoigna de la défiance. C'étoit un officier de gr
considération, qui commandoit dans Vérone. Il
neveu de Theudis, roi des Visigoths. Comme ses er
étoient entre les mains de Bélisaire, qui les avoit tro
dans Ravenne, il fit assurer le général romain c
soumission; mais il ne jugea pas à propos de sorti
Vérone. Ainsi se termina la cinquième année d
guerre des Goths. Pour ne pas interrompre ce qu
garde Vitigès, je rapporterai ici ce qui se passa en l
jusqu'au retour de Bélisaire à Constantinople, quo
ces événemens appartiennent aux premiers moi
l'année suivante.

Proc. Goth. l. 2, c. 30. Marc. chr. Zon. t. 2, p. 68. Proc. pers. l. 2, c. 6.

Les instances que les Goths faisoient à Bélisaire
cepter la couronne ne pouvoient être si secrètes qu'
ne parvinssent à la connoissance des envieux qu
grand homme avoit autour de lui. Ils en écrivire
l'empereur, comme d'une intrigue criminelle.
pareille calomnie avoit déjà trouvé entrée dans l'e
de l'empereur après la conquête de l'Afrique. Il ra
Bélisaire, sous prétexte de l'employer contre les P
Il lui donna dès-lors le titre de commandant des ar
d'Orient. Buzès fut chargé de la conduite des tro
jusqu'au retour de Bélisaire. Bessas, Jean le San
naire, et les autres généraux, eurent ordre de reste
Italie, et Constantin de passer de la Dalmatie à Rave
Les Goths, qui désiroient ardemment d'avoir Béli
pour roi, ne furent point d'abord alarmés de cette
velle. Ils ne pouvoient se persuader que ce général vo
préférer à l'honneur d'un diadème celui d'une fid
stérile. Mais, lorsqu'ils virent qu'il se préparoit à pa
les principaux d'entre eux se rendirent à Pavie
offrirent à Vraïas de le reconnoître pour roi. « Je
« votre dessein (leur répondit Vraïas); il vous fau
« roi capable de continuer la guerre, si vous avez
« de cœur pour ne pas vivre esclaves des Romains;

as n'est pas celui que vous devez choisir. Je suis n de Vitigès; je serois méprisé des ennemis, me héritier de ses malheurs, et détesté de mes patriotes, comme usurpateur de sa couronne. isissez Ildibad: vous connoissez sa valeur, il est u du roi des Visigoths, dont les forces peuvent er nos espérances et arrêter notre chute. »
avis fut approuvé de tous. On va chercher Ildibad ne, et on le proclame roi à Pavie; mais Bélisaire t en effet sur les cœurs. A peine Ildibad fut-il de la pourpre, qu'il proposa de la quitter, et lla de faire de nouvelles démarches auprès de ire. On envoya donc à Ravenne des députés qui t en œuvre les motifs qu'ils croyoient les plus ns. Ils accusoient le général romain d'avoir manqa parole. *Vous êtes*, lui disoient-ils, *le défenseur tinien, et vous voulez en être l'esclave! honteuse tie qui préfère la servitude à la royauté! Celui vaincu les Goths est-il donc incapable de les ner? Ildibad est notre roi; mais il vous reconour le sien. Il est prêt à vous rendre hommage et le sa couronne à vos pieds.* Bélisaire, qui savoit le grandes choses sans appareil, parce qu'il les sans effort, repartit en deux mots: *Je suis sujet tinien, et ne l'oublierai jamais.*

de jours après il partit pour Constantinople, pagné de quatre de ses plus braves et plus fidèles ans, Ildiger, Valérien, Martin et Hérodien. Il y ortoit Vitigès et Matasonte avec leurs enfans, les des rois goths, plusieurs des principaux seigneurs, fils d'Ildibad. L'empereur les vit avec joie, et les avec honneur. Vitigès fut revêtu des titres de et de patrice. On lui assigna des terres vers les ières de la Perse; il mourut deux ans après. Sa épousa Germain, comme nous le verrons dans la . Justinien fit étaler dans son palais les trésors des

Proc. Goth. l. 3, c. 1. Marc. chr. Jorn. de reb. get. c. 60. Idem, de regnorum success. Hist. misc. l. 16. Mar. Avent. Anast. hist. et vita Vigil.

[redacted]

Goths; mais il n'en permit la vue qu'aux sénate
sans y admettre le peuple. Sa vanité fut alors rete
par une timide politique. Il craignoit de donner
d'éclat à Bélisaire; et ce fut pour cette raison qu'i
lui permit pas d'entrer en triomphe, comme au re
de la conquête d'Afrique. Mais la jalousie du prince
levoit le général; et l'admiration des peuples lui ren
avec usure ce que son maître envioit à sa gloire. O
parloit que de Bélisaire, qui, par deux conquêtes
dessus de toute espérance, effaçoit la renommée des
fameux capitaines de l'ancienne Rome : c'étoit lui
avoit détrôné et conduit à Constantinople les suc
seurs de Genséric et de Théodoric, les deux plus gr
rois des barbares; c'étoit lui qui avoit arraché aux V
dales et aux Goths les dépouilles des Romains, et re
à l'empire, dans l'espace de six années, la moitié d
terre et de là mer. Bélisaire ne pouvoit sortir d
maison sans attirer une foule de peuple qui ne se la
pas de le considérer. Escorté de cette multitude et s
d'une troupe de Goths, de Maures et de Vandales,
tenoient à honneur d'être ses prisonniers, tous les
qu'il faisoit dans Constantinople sembloient êtr
marche d'un triomphe. Sa bonne mine, la nobless
ses traits, sa taille avantageuse, le faisoient distingu
tandis que lui-même, accessible, familier avec tous
qui l'abordoient, il aimoit à se confondre avec eux
se dérober à l'admiration publique.

Tout étoit héroïque dans Bélisaire, et sa valeu
lui acquéroit pas plus d'estime que sa bonté, son
manité, sa générosité, ne lui concilioient d'amou
la part et des soldats et des peuples, et même des e
mis. C'étoit le père de ses soldats. Non content d
faire guérir de leurs blessures, il les en consoloit pa
largesses. Aucune action de bravoure ne demeuroit
récompense. La perte d'un cheval, d'une arme,
aussitôt réparée par le général. Et ce n'étoit point

llage qu'il fournissoit à ces libéralités; rien ne ras-
it plus les laboureurs que la présence de Bélisaire.
s sommes leurs gardes, disoit-il; *une armée est
pour protéger les campagnes, et non pour les ra-
r.* Jamais la marche de ses troupes n'y causa de dom-
e; il prenoit grand soin d'épargner les moissons, et
ermettoit pas de cueillir les fruits. Loin de surchar-
les paysans de contributions, son voisinage les enri-
soit; il faisoit acheter leurs denrées ce qu'elles va-
t. Il étoit lui-même un exemple de justice, de
ération, de continence. Aussi chaste que le premier
Scipions, jamais il n'aima d'autre femme que la
e, quoique Antonine ne se piquât nullement de
té. De tant de belles prisonnières qui tombèrent
ses mains, il n'en voulut jamais voir aucune, loin
ettre leur vertu à l'épreuve. Une lumière aussi
que rapide l'éclairoit dans toutes les affaires, et
ontroit toujours le meilleur parti dans les conjonc-
les plus équivoques. Hardi avec sagesse, il savoit
propos de célérité et de lenteur. Ferme et plein
nfiance dans les revers, il ne se défioit que de la
érité; c'étoit alors qu'il s'observoit davantage, de
de s'abandonner aux excès d'une joie indiscrète.
is personne ne vit Bélisaire échauffé par le vin.
ours suivi de la victoire en Afrique et en Italie, il
encore plus grand lorsqu'il fut de retour à Con-
nople. Ses titres, ses richesses, le nombreux cor-
le ses gardes, l'auroient rendu redoutable, si sa
n'eût mis un frein à son pouvoir. Tout obéissoit
ordres; mais il obéissoit lui-même aux lois de la
on et de l'état. L'empereur fut heureux d'avoir en
n sujet fidèle : si Bélisaire eût entrepris d'usurper
ire, il auroit peut-être trouvé dans Justinien moins
sistance que dans Gélimer et Vitigès.

ndant que Bélisaire achevoit la conquête de l'Italie, Proc. pers. l. 2, c. 4. Marc. chr.
rie et la Grèce étoient ravagées par les barbares; et

Jorn. succes. les Maures disputoient aux Romains la possession de Numidie. Calluc, qui commandoit en Illyrie, dé d'abord les Gépides, et fut ensuite défait et tué da une grande bataille, dont on ne fait aucun détail. U incursion des Huns fut encore plus funeste à l'empi Tout fut mis à feu et à sang depuis le golfe Adriatiq jusqu'aux environs de Constantinople. Ils prirent trent deux châteaux en Illyrie. L'ancienne ville de Potidé nommée *Cassandrie*, depuis que Cassandre, roi Macédoine, l'avoit rebâtie, fermoit l'entrée de la pre qu'île de Pallène. Les Huns, qui, jusqu'alors se conte toient de courir les campagnes sans s'arrêter à l'attaq des villes, la prirent d'assaut, pénétrèrent dans la pre qu'île, et, sans rencontrer de résistance, retournère dans leur pays avec un riche butin et cent vingt mil prisonniers. L'attrait du pillage leur fit encore passer Danube. Ayant forcé la muraille qui couvroit la Che sonèse de Thrace, ils égorgèrent ou traînèrent en clavage tous les habitans. Quelques détachemens de barbares passèrent l'Hellespont, et allèrent piller les côt de l'Asie. Ils revinrent une troisième fois, ravagère l'Illyrie et la Thessalie, et s'avancèrent jusqu'aux Th mopyles, dont le passage étoit fermé d'un château d'une muraille défendue par des paysans armés qui l repoussèrent. Mais, ayant découvert un chemin ent les montagnes, ils entrèrent dans l'Achaïe, et ne l'aba donnèrent qu'après avoir désolé tout le pays jusqu l'isthme de Corinthe.

Proc. ædif. l. 4. Ce fut alors que, pour arrêter ces courses, Justini borda de châteaux la rive du Danube, depuis la Pa nonie jusqu'à son embouchure. Toutes les villes an ciennes le long du fleuve sortirent de leurs ruines. L Dardanie, la Macédoine, la Thessalie, l'Epire, viren s'élever de toutes parts un si grand nombre de fort resses, que, si les tours et les murailles faisoient seul la sûreté d'un pays, ces provinces auroient été hors d'in

ur plusieurs siècles. Il fortifia de nouveau le pas rmopyles, et y plaça une garnison de deux mille s. Auparavant ce défilé n'étoit gardé que par les , qui prenoient tumultuairement les armes à la e d'une incursion de barbares. L'empereur fit tous les chemins qui traversoient les montagnes s; ils étoient en grand nombre et assez larges pour ge d'un chariot. Aussi Procope s'étonne-t-il que de Xerxès, qui fut arrêtée en ce lieu pendant rs jours, n'eût découvert qu'un sentier fort étroit : s lieux avoient pu changer de face depuis le temps tès. Un autre défilé conduisoit aux Thermopyles, Iéraclée et Myropolis; Justinien en boucha l'enr une épaisse muraille, et releva les fortifications deux villes. Il pourvut à la sûreté de l'Achaïe, en e les barbares vinssent à forcer le passage. Les emens de terre, la longueur du temps, la néglavoient presque ruiné Corinthe, Athènes, Plaes places de la Béotie : elles furent mises en état nse. La réparation des villes du Péloponèse aumandé beaucoup de temps et de dépense; l'emse contenta de fermer l'isthme par un boulelanqué d'un grand nombre de tours, et défendu le forte garnison. Procope nomme près de quatre villes ou châteaux bâtis ou rétablis dans l'Illyrie rèce, et près de deux cents dans la seule province race. La longue muraille bâtie par Anastase, et 'étendant du Pont-Euxin à la Propontide, servoit ure aux environs de Constantinople, jusqu'à douze ize lieues de la ville, tomboit en ruine; en sorte s maisons de plaisance, remplies de meubles préet de tous les ornemens du luxe et de l'opulence, it exposées au pillage des barbares. L'empereur réles brèches; il releva les murs de Sélymbrie, renée dans cette vaste enceinte. Rhédeste étoit un port node et d'une entrée facile sur la Propontide; mais

comme c'étoit une place ouverte, la crainte des barbar en avoit écarté les marchands. Elle fut fortifiée, et d vint une retraite assurée pour les navigateurs. Le mu qui fermoit la Chersonèse fut refait beaucoup pl haut et plus fort qu'il n'étoit auparavant. On le bord d'un fossé large et profond; une nombreuse garniso fut chargée de la défense. Les villes de cette presqu'î furent mises en état de résister à de nouvelles incur sions. Toutes les places de la côte de Thrace sur la me Egée, celles de la province d'Hémus et de Rhodope détruites en partie, soit par les années, soit par les in cursions des Huns et des Esclavons, furent réparées fortifiées. Il auroit été bien plus sûr de rendre l'empir redoutable aux barbares en remettant en vigueur l'an cienne discipline; mais Justinien ne connoissoit d grandeur que celle de la dépense; il ignoroit que la forc d'un état réside dans le cœur de ses habitans plus qu dans les remparts, et qu'en un temps de décadence, c sont les sentimens et les mœurs qu'il faut rétablir plutô que les forteresses et les murailles, toujours trop foible lorsqu'elles ne sont pas défendues par l'amour du princ et de la patrie.

Proc. Vand. l. 2, c. 19. Theoph. p. 174. Marc. chr. Hist. miscel. l. 16. Anast. hist. p. 62.

L'Afrique se reposoit sous le gouvernement doux e équitable de Germain, lorsque Justinien rappela c prince pour y renvoyer Salomon avec de nouvelle troupes, commandées par Rufin et Léonce frères, et pa Jean, fils de Sisinniole. Salomon, arrivé à Carthage trouvant la faction de Stozas entièrement détruite, s'oc cupa de ce qui regardoit le bon ordre et la sûreté de l conquête. Il maintint la discipline dans les troupes qu'il compléta par des recrues. Il éloigna ceux qui lu étoient suspects, envoyant les uns à Constantinople, le autres en Italie, où Bélisaire les retenoit. Il bannit d l'Afrique ce qui restoit de Vandales, et n'y laissa aucun de leurs femmes. Il environna de murailles toutes le villes, et assura encore plus la tranquillité du pays pa

ice à faire observer les lois. L'Afrique oublioit
eurs passés, et voyoit renaître la fertilité et
e.
ans auparavant, Salomon avoit inutilement
s'emparer du mont Aurase, dont Yabdas étoit
le maître. Il entreprit une seconde fois d'en
es Maures, et fit prendre les devans à Gontha-
de ses gardes, à la tête d'un grand corps de
Celui-ci, étant arrivé sur les bords du fleuve
campa près de Gaba, ville autrefois célèbre,
rs déserte. Ce guerrier, plus brave que prudent,
une bataille, et fut défait. Il étoit assiégé dans
p, lorsque Salomon vint camper à trois lieues
nce. Dès qu'il apprit le danger où étoit Gon-
il fit marcher à son secours une partie de ses
, avec ordre d'attaquer les ennemis et de donner
à Gontharis. Mais l'entreprise se trouva impos-
'Abigas, sortant du mont Aurase, se divisoit en
nité de canaux, pratiqués par les Numides pour
ment de leurs terres; en sorte qu'ils étoient les
des eaux de ce fleuve, dont ils ouvroient ou fer-
les canaux à leur volonté. Les Maures, ayant
tous les environs de leur camp, en avoient rendu
npraticable. Sur cette nouvelle, Salomon accourut
ites ses troupes : les barbares, malgré l'avantage
position, ne l'attendirent pas; ils se retirèrent
du mont Aurase. Le général romain les y pour-
et les défit dans un sanglant combat. Les uns
ent dans la Mauritanie; les autres, au nombre de
nille, se renfermèrent avec Yabdas dans une forte-
ommée *Zerbule,* que ce prince avoit depuis peu bâ-
la pente de la montagne. Salomon fit le dégât autour
nugade; et, après avoir réduit en cendres les
et les moissons, il marcha pour attaquer Zerbule.
s, craignant d'être affamé dans ce poste, y avoit
garnison, et s'étoit retiré sur le haut de la mon-

tagne, en un lieu nommé *Tumar*, au milieu des roch et des précipices. Salomon, après avoir attaqué Zerb pendant trois jours, résolut d'abandonner cette ent prise, qui traînoit en longueur, et d'aller chercher Ya das. Il se persuadoit qu'après avoir forcé ce prince d sa retraite, il viendroit aisément à bout de réduire forteresse. Pendant qu'il se préparoit à lever le siége, garnison, qui avoit perdu tous ses officiers, tués à co de flèches sur les murailles, profita de l'obscurité de nuit pour s'évader à l'insu des Romains. Au point jour, ceux-ci, se mettant en marche, furent surpris ne voir paroître personne sur les murs. Ils envoyèr faire le tour de la place : on trouva une des portes o verte, et le fort abandonné. Après l'avoir pillé, ils laissèrent garnison, et marchèrent vers le sommet de montagne.

Proc. Vand. l. 2, c. 20.

Lorsqu'ils furent à la vue de Tumar, où Yabdas tenoit campé dans un lieu inaccessible, ils prirent po entre les rochers, et y passèrent plusieurs jours sans po voir monter à l'ennemi ni l'attirer au combat. Ce c les incommodoit davantage, étoit la difficulté de fa parvenir des vivres jusqu'à leur camp, et surtout manque d'eau. Salomon gardoit lui-même celle qu' avoit apportée, et n'en distribuoit qu'un verre par jo à chaque soldat. Tout retentissoit de murmures con le général : *Il les avoit*, disoient-ils, *conduits au-des des nuées pour les faire périr de soif, aussi desséc que ces rochers arides, qui ne leur offroient que la pulture*. Salomon, quoiqu'il tâchât de soutenir leur co rage, étoit dans un extrême embarras, lorsqu'une he reuse témérité lui procura le succès qu'il ne pouv attendre de la prudence. Un bas-officier, nommé Gézo soit par défi, soit par désespoir, entreprit de mon seul à l'ennemi. Il étoit suivi à quelque distance de pl sieurs de ses camarades, qui admiroient sa hardies Trois Maures qui gardoient ce poste coururent à l

[redacted]

mais séparément, le sentier étant trop étroit pour les laisser marcher de front. Il les tua l'un après l'autre. Ceux qui le suivoient, encouragés par ce succès, s'élancent vers l'ennemi. A ce spectacle, toute l'armée, sans attendre le commandement, sans garder aucun ordre, accourt avec de grands cris; ils s'animent, ils s'aident les uns les autres, ils gravissent sur ces rochers. Les deux frères Rufin et Léonce, arrivés les premiers, portent partout l'épouvante et la mort. Les Maures fuient et roulent dans les précipices. Yabdas, quoique blessé à la cuisse d'un coup de javelot, fut assez heureux pour se sauver : il gagna la Mauritanie. Les Romains, pour ôter aux Maures la retraite du mont Aurase, y bâtirent plusieurs forts, où ils mirent garnison.

Entre les précipices de cette montagne s'élevoit une roche escarpée, qu'on appeloit la roche de *Géminien*. On y avoit autrefois bâti une tour, fort petite à la vérité, mais qui, par son assiette, devenoit un refuge assuré. Yabdas y avoit enfermé ses femmes et ses trésors sous la garde d'un vieil officier dont la fidélité lui étoit connue. Les Romains, en visitant tous les détours de la montagne, découvrirent un sentier qui les conduisit au pied de cette tour. Un d'entre eux, par bravade, se hasarda d'y monter, et servit d'abord de risée aux femmes qui se montroient au haut de la tour. Le vieux commandant, le regardant entre les créneaux, l'invitoit par raillerie à redoubler ses efforts. Le soldat, piqué de ces insultes, fit tant des mains et des pieds, qu'il approcha d'assez près pour s'élancer aux créneaux, et pour abattre la tête au commandant d'un coup de sabre. Ses camarades, animés par son exemple, se soulèvent mutuellement, et atteignent le haut de la tour. Ils enlèvent les femmes et l'argent, dont le général fit usage pour rebâtir les murs de plusieurs villes. Les Maures ayant abandonné la Numidie, Salomon entra dans la première Mauritanie, dont Stèfe étoit capitale,

et la rendit tributaire. Il ne restoit plus aux Maures que la seconde Mauritanie. Mastigas, roi de la nation, la possédoit tout entière, à l'exception de Césarée, dont Bélisaire s'étoit emparé. Pendant les quatre années qui suivirent cette expédition, Salomon laissa jouir les Africains des douceurs de la paix; et tandis que le feu de la guerre désoloit l'Asie et l'Italie, l'Afrique étoit devenue, par la modération de ce sage gouverneur, la contrée la plus heureuse de l'empire.

[redacted]

LIVRE QUARANTE-SIXIÈME.

An. 540.

Proc. pers. l. 2, c. 5. Idem ædi. l. 2, c. 10. Marc. ch. Evag. l. 4 c. 24. Jorn. succe. Asseman. bibl. or. t. 2, p. 405.

La valeur et la sage conduite de Bélisaire avoient rendu l'Italie à l'empire, et de toutes les conquêtes du grand Théodoric il ne restoit au nouveau roi des Goths que Vérone et Pavie. Justinien, aussi impatient de finir que prompt à entreprendre, se persuada trop tôt que la guerre étoit terminée; il abandonna le soin de l'Italie à des généraux incapables de la conserver, et ne songea plus qu'à se défendre de l'orage qui venoit d'éclater enfin du côté de la Perse. Après avoir perdu l'année précédente en négociations, sans faire aucun préparatif de guerre, il attendoit encore le retour d'Anastase, son député, et la réponse de Chosroës, lorsqu'il apprit que ce prince mettoit tout à feu et à sang dans la Syrie. Chosroës, au lieu de suivre la route ordinaire en traversant la Mésopotamie, avoit passé l'Euphrate réuni au Tigre, au-dessous de Ctésiphon; et, remontant le long du fleuve, qu'il avoit à droite, il se trouva en peu de jours vis-à-vis de Cercuse ou Circèse, aujourd'hui Kerkifié, la dernière place que les Romains possédoient en Mésopotamie, en suivant le cours de l'Euphrate. L'angle que formoit l'Aboras en se déchargeant dans ce grand fleuve étoit fermé d'une muraille; et la ville, située au confluent, pouvoit arrêter long-temps une armée. Chosroës ne jugea pas à propos de passer l'Euphrate pour en faire le siége; et, suivant toujours les bords du fleuve, il arriva en trois jours devant Zénobie. Cette place peu importante, bâtie sur un terrain stérile et presque inhabité, ne valoit pas le temps qu'il eût employé à la réduire; il somma les habitans de se rendre; et sur leur refus il passa outre.

Après trois autres marches, il arriva aux portes de Sura, située au bord de l'Euphrate. C'étoit une ville plus considérable; et, pour donner de la réputation à ses armes, il tenta de l'emporter d'emblée. Ses troupes montèrent à l'assaut, et furent repoussées avec perte. Mais l'Arménien Arsace, qui commandoit la garnison, ayant été tué sur la muraille, sa mort découragea les habitans, qui, dès la nuit suivante, résolurent de capituler, et envoyèrent leur évêque à Chosroës. Le prélat, suivi de plusieurs esclaves qui portoient du pain, du vin, et quelques pièces de gibier, alla se jeter aux pieds du roi, et le conjura d'épargner une ville misérable, également méprisée et des Romains et des Perses: *Je vous présente*, ajouta-t-il, *ses plus grandes richesses ; les habitans sont prêts à vous abandonner pour leur rançon tout ce qu'ils possèdent.* Chosroës, pour intimider toute la Syrie par un exemple terrible, étoit résolu d'exterminer les assiégés. Mais il dissimula sa colère, traita l'évêque avec bonté, accepta ses présens, et lui fit espérer qu'il lui accorderoit sa demande dès qu'il auroit l'avis de son conseil sur la rançon qu'il devoit exiger. Il le fit accompagner à son retour d'une troupe de ses meilleurs soldats, comme pour honorer sa personne. Les habitans, voyant revenir leur prélat avec une escorte qui ne montroit que de l'amitié et de la joie, ouvrirent leurs portes pour le recevoir. Les Perses, s'étant arrêtés au-dehors, se séparèrent de lui avec de grandes démonstrations de respect. Mais, lorsqu'on voulut refermer les portes, ils l'empêchèrent en jetant dans l'ouverture une grosse pierre ou une pièce de bois, selon l'ordre secret qu'ils avoient reçu de Chosroës. Tandis que les habitans et les Perses font des efforts contraires, les uns pour enlever l'obstacle, les autres pour le maintenir, le roi survint avec toutes ses troupes, força l'entrée, pilla les maisons, passa au fil de l'épée une partie des habitans, fit l'autre prisonnière, mit le feu à la ville,

[redacted]

et la détruisit de fond en comble. Pour lors il renvoya l'ambassadeur Anastase, qu'il avoit retenu jusque-là: *Va dire à ton maître*, lui dit-il, *que tu as laissé Chosroës, fils de Cabade, sur les ruines de Sura.* Justinien rebâtit ensuite cette ville, qui subsiste encore aujourd'hui sous le nom qu'elle portoit alors.

Chosroës possédoit l'art de masquer sa barbarie et ses *Proc. pers.*
autres vices par des dehors trompeurs. Son visage, ses *l.* 2, *c.* 5,
yeux, sa contenance, servoient admirablement la fausseté de son âme. Au sac de cette malheureuse ville, il aperçut une femme de condition traînée avec fureur par un soldat, et traînant elle-même un enfant qui, ne pouvant suivre, sillonnoit la terre de son corps sanglant et déchiré. A ce spectacle, Chosroës affectant de s'attendrir, leva les yeux au ciel, et se tournant vers Anastase, dont il se faisoit accompagner: *que Dieu punisse*, s'écria-t-il d'une voix entrecoupée de soupirs, *que Dieu punisse l'auteur de tant de maux!* Il vouloit persuader à ceux qui l'entendoient que Justinien seul étoit la cause de la guerre. On ne dit point qu'il ait rien fait pour soulager ni pour venger celle dont il feignoit de plaindre le sort. Ce vainqueur superbe se laissa vaincre lui-même par les charmes d'une de ses captives, nommée Euphémie, dont la beauté fit une si vive impression sur lui, qu'il l'épousa dans son camp. Il voulut faire quelque grâce en faveur de sa nouvelle épouse. Pour accorder son avarice avec cet effort de générosité, il fit proposer à Candide, évêque de Sergiopolis, à six lieues de Sura, de lui remettre pour deux cents livres d'or les douze mille prisonniers qu'il avoit entre les mains. Candide, s'étant excusé sur ce qu'il manquoit d'argent, le roi lui fit dire qu'il se contenteroit de sa promesse par écrit, pourvu qu'il jurât d'acquitter cette somme dans l'espace d'une année. L'évêque donna sa promesse, ajoutant même, que, s'il manquoit à sa parole, il consentoit à payer le double et à quitter son évêché. Les prisonniers lui furent

délivrés; mais la plupart moururent en peu de jours des blessures et des mauvais traitemens qu'ils avoient reçus à la prise de leur ville. Chosroës continua sa marche en s'éloignant de l'Euphrate pour pénétrer dans le cœur de la Syrie.

Proc. pers. l. 2, c. 6. Marc. chr. Malela, p. 77.

Buzès, qui, pendant l'absence de Bélisaire, commandoit en Orient, étoit pour lors à Hiéraple. A la nouvelle de la destruction de Sura, il assembla les habitans, les exhorta à se bien défendre; et, après les avoir animés par de belles paroles, il prit avec lui l'élite des troupes, et partit sans que ni les Romains, ni les Perses pussent savoir ce qu'il étoit devenu. Germain, qui arriva bientôt après à Antioche avec son fils Justin, consul cette année, ne fut pas d'un plus grand secours à la province. Mais on ne peut en imputer la faute à ce vaillant capitaine. Justinien l'avoit fait partir à la hâte avec trois cents soldats, lui promettant qu'il alloit être incessamment suivi d'une armée nombreuse. Germain, à son arrivée, visita les murs d'Antioche, et les trouva en bon état. L'Oronte, fleuve rapide et profond, les défendoit du côté de la plaine. La haute ville, bâtie sur des rochers, étoit environnée de précipices inaccessibles, excepté dans un endroit bordé en-dehors d'une roche fort large et presque aussi haute que la muraille. L'avis de Germain étoit de couper cette roche pour la séparer de la ville, ou d'y élever une tour qui joindroit la muraille et qui en défendroit les approches. Mais les ingénieurs ne voulurent entreprendre ni l'un ni l'autre de ces ouvrages, parce que, les Perses étant si proches, on n'auroit pas le temps d'achever, et que le travail commencé ne serviroit qu'à montrer à l'ennemi l'endroit foible de la place. Germain, après avoir longtemps attendu les troupes qu'on lui avoit promises, comprit enfin qu'il ne devoit plus compter sur la parole de Justinien. Il fit réflexion qu'un plus long séjour ne pourroit qu'accélérer la perte d'Antioche, en y attirant

tes les forces de Chosroës, qui seroit bien aise de
ndre avec la ville un neveu de l'empereur. Il se retira
c en Cilicie. Les habitans jugèrent que le plus sûr
ır eux étoit de traiter avec le roi de Perse, et de l'é-
gner de leur ville à force d'argent.

Mégas, évêque de Bérée, qui se trouvoit dans An-
che, prélat estimé pour sa prudence, fut député à
effet. Il rencontra Chosroës près d'Hiéraple; et, après
avoir représenté que ni Antioche ni les autres villes
Syrie n'avoient mérité sa colère, il lui fit sentir en
nes respectueux l'injustice de son invasion. Chos-
s, qui se piquoit de justice, lors même qu'il la vio-
le plus ouvertement, fut vivement offensé de cette
nontrance; il déclara qu'il étoit résolu de se remettre
possession de la Syrie et de la Cilicie, ancien pa-
noine des rois de Perse, et il donna ordre à Mégas
e suivre à Hiéraple. Cette ville, une des plus con-
rables de la Syrie, étoit bien fortifiée, et pourvue
ne nombreuse garnison. A la vue de ses remparts,
sroës craignit d'y perdre beaucoup de temps et de
lats. Les habitans, de leur côté, appréhendèrent le
age de leurs terres et les périls d'un siége difficile
utenir, parce que leurs murailles embrassoient une
e enceinte. Ils écoutèrent Paul, député de Chos-
s, et convinrent de donner deux mille livres pesant
gent. Paul étoit un Romain, élevé dans Antioche,
s'étoit attaché au service de la cour de Perse. Mégas
cette occasion pour obtenir du roi le même traite-
nt en faveur des autres villes de Syrie, et Chosroës
demanda que milles livres d'or pour se retirer des
es de l'empire.

Dans l'état de foiblesse où l'Orient se trouvoit alors, *Proc. pers. l. 2, c. 7. Evag. l. 4, c. 24.*
ne pouvoit rien désirer de plus avantageux. Mégas
tit sur-le-champ pour Antioche, où il ne doutoit
que cette condition ne fût acceptée avec joie. Dès
il fut sorti du camp, Chosroës, trop impatient pour

attendre son retour, marcha droit à Bérée. Cette ville, nommée aujourd'hui Alep, étoit située à moitié chemin d'Hiéraple à Antioche. Les Perses y vinrent en quatre jours; et Mégas, qui marchoit à pied, selon l'usage des évêques de ce temps-là, employa ce même temps pour arriver à Antioche. La journée d'un voyageur étoit de huit à neuf de nos lieues, et les armées faisoient par jour la moitié de ce chemin. Lorsque Chosroës fut campé devant Bérée, il fit sommer les habitans de se racheter; il demanda le double de ce qu'il avoit exigé d'Hiéraple, parce que Bérée étoit beaucoup moins forte. Les habitans promirent tout ce qu'il voulut; mais, n'étant pas plus en état de payer que de se défendre, ils ne purent recueillir que deux mille livres d'argent; et Comme Chosroës ne vouloit entendre à aucune remise, ils abandonnèrent la ville la nuit suivante, et se retirèrent tous dans la citadelle. Le lendemain, ceux que Chosroës envoyoit pour recevoir l'argent revinrent lui dire que les portes étoient fermées, et qu'il ne paroissoit personne sur les murailles. Il s'avance aussitôt avec toute son armée; on monte à l'escalade, on ouvre les portes. Les Perses mettent le feu aux maisons. Chosroës attaque la citadelle et perd quelques soldats. La place étoit bien fortifiée et bien défendue. Les assiégés auroient pu tenir long-temps, s'ils n'avoient eu l'imprudence d'enfermer avec eux les chevaux et le bétail. Il n'y avoit qu'une fontaine, qui fut bientôt tarie.

Proc. per l. 2, c. 7, 8. Evag. l. 4, c. 24.

Les habitans d'Antioche étoient disposés à payer les mille livres d'or que demandoit Chosroës pour évacuer la Syrie. Mais Jean, fils de Rufin, et Julien, que l'empereur envoyoit au roi de Perse, s'opposèrent à cet accommodement. C'étoit, disoient-ils, déshonorer l'empire que de racheter une de ses provinces. Julien accusa même l'évêque Ephrem de vouloir livrer Antioche à Chosroës. Mais ce prélat, loin d'entretenir intelli-

[redacted]

avec les Perses, prit l'épouvante à leur approche,
ıfuit en Cilicie.
gas, de retour à Bérée sans avoir réussi dans l'objet
ı voyage, trouva ses citoyens assiégés, et sa ville
te en cendres. Pénétré de douleur, il supplia le
e lui permettre d'entrer dans la citadelle pour
er ses compatriotes à le satisfaire, si la chose étoit
ıle. Chosroës lui en ayant donné la permission,
ıt pas plus tôt vu l'extrémité où les assiégés étoient
ts par la disette d'eau, qu'il revint se jeter aux
du roi, lui protestant avec larmes qu'il ne restoit
que la vie à ôter aux habitans. Ce prince se laissa
cette fois toucher aux gémissemens et aux suppli-
ıs ; il permit aux assiégés de se retirer où ils vou-
nt. La plupart des soldats, mécontens de l'em-
r, qui depuis long-temps ne payoit pas leurs
res, se donnèrent à Chosroës, et le suivirent à son
r en Perse.

Bérée, le roi se rendit devant Antioche. Quelques *Proc. pers. l. 2, c. 8.*
ans avoient déjà pris la fuite, et les autres étoient *Marc. chr.*
l'abandonner la ville, lorsque Théoctiste et Mo- *Evag. l. 4, c. 20.*
, qui commandoient sur le mont Liban, leur *Jorn. succes.*
èrent six mille hommes. Ce secours les rassura. *Malela, p. 77.*
roës campa sur le bord de l'Oronte, et, par son
, Paul s'avança jusqu'au pied des murs pour dé-
r hautement que le roi ne demandoit que mille
ı d'or ; il fit même entendre qu'on pourroit en être
e pour une moindre somme. Sur cette proposition,
rincipaux de la ville vinrent au camp ; et, après
inutilement disputé sur l'injustice des hostilités
ıosroës, ils s'en retournèrent sans avoir rien conclu.
ndemain le peuple d'Antioche, toujours insolent,
ırut sur les murs, d'où il insultoit Chosroës par
ılleries les plus outrageantes. Paul s'étant approché
leur représenter qu'au lieu d'aigrir le roi par des
es, ils devoient bien plutôt songer à l'apaiser par

leur soumission, ils le chargèrent d'une grêle de pierres, et l'auroient tué, s'il n'eût promptement pris la fuite.

Le roi, outré de colère, résolut de tirer de ces insultes une vengeance éclatante. Le jour suivant il fit avancer toutes ses troupes. Une partie devoit attaquer la ville du côté du fleuve. Il marcha lui-même à la tête des plus braves vers la haute ville, pour la forcer par l'endroit le plus foible ; c'étoit le lieu où ce rocher, dont j'ai parlé, bordoit la muraille, et sembloit être une plate-forme dressée exprès pour favoriser les assiégeans. Trois cents hommes postés sur ce rocher auroient suffi pour en défendre l'approche et mettre la ville en sûreté de ce côté-là. Mais, depuis le départ de Germain, il ne restoit personne qui fût capable de donner les ordres nécessaires, et cette grande ville étoit condamnée à périr par les décrets irrévocables de la Providence. Comme la courtine qui s'étendoit d'une tour à l'autre en cet endroit avoit peu de face, les assiégés, pour y loger un plus grand nombre de combattans, l'élargirent par le moyen d'un échafaud composé de longues pièces de bois liées ensemble, et attachées aux deux tours par de gros câbles. Les Perses, montés sur le rocher, combattoient presque de niveau contre ceux qui bordoient la muraille ; l'exemple et la voix de Chosroës animoient leurs efforts. Les Romains, secondés des plus braves de la jeunesse, se défendoient avec courage ; et une grêle de flèches portoit la mort de part et d'autre. Mais la résistance ne dura pas long-temps. La foule de ceux qui se pressoient sur l'échafaud fit rompre les câbles dont il étoit soutenu ; tout s'écroula avec un horrible fracas ; et les combattans, entassés les uns sur les autres, tombèrent au pied de la muraille, écrasés, brisés, percés de leurs propres traits. Le bruit de cette chute effraya ceux qui combattoient aux environs : s'imaginant que c'étoit le mur même qui s'écrouloit, ils abandonnèrent leur poste et prirent la fuite. Les sol-

dats, à la suite de Théoctiste et de Molatzès, montèrent à cheval, et coururent aux portes, criant au peuple que Buzès arrivoit avec toutes ses troupes, et qu'ils alloient le joindre pour fondre ensemble sur l'ennemi. Ce mensonge ne put contenir les habitans : hommes, femmes, enfans, tous fuient pêle-mêle ; les rues ne sont pas assez larges pour leur donner passage ; les soldats les renversent, les écrasent, les foulent aux pieds de leurs chevaux. Il en périt grand nombre dans ce tumulte.

En même temps les Perses escaladoient les murs ; mais ils s'y arrêtèrent, soupçonnant quelque embuscade. Chosroës ne se pressoit pas de les faire descendre ; il craignoit que le désespoir ne ranimât les fuyards, et ne leur rendit assez de forces pour lui arracher une si belle conquête. Il leur laissa tout le temps de sortir ; et c'étoit un spectacle bizarre et singulier de voir les vainqueurs, sur le haut des murs, faire des signes aux vaincus pour les exciter à se sauver au plus vite. Tous sortirent en foule par la porte qui conduisoit au bourg de Daphné ; c'étoit la seule que les assiégeans eussent laissée libre. Les Perses descendirent ensuite, et s'avancèrent jusqu'au centre de la ville. Ils y trouvèrent de nouveaux ennemis. Les jeunes gens, nourris dans les factions du Cirque, où de fréquens combats leur avoient inspiré l'audace guerrière, avoient formé un gros bataillon. Les uns armés, les autres n'ayant pour armes que des frondes, firent tête aux Perses, et les repoussèrent d'abord en criant : *Victoire à Justinien !* Chosroës, monté sur une tour de la haute ville, considéroit cette opiniâtre résistance ; et comme ce prince guerrier estimoit la valeur, il vouloit faire quartier aux combattans. Mais Zabergane, un de ses capitaines, étouffa ce généreux sentiment, en lui rappelant les outrages qu'il avoit reçus du peuple d'Antioche : *Ce sont,* lui dit-il, *des forcenés qui refusent les effets de votre clémence : ils ont déjà renoncé à la vie ; tout ce qu'ils dé-*

sirent, c'est de faire périr leurs vainqueurs avec eux. Ces paroles rallumèrent la colère de Chosroës. Il envoya contre eux ses meilleures troupes. Il fallut céder au nombre; cette intrépide jeunesse fut enveloppée et périt en combattant. Les Perses se répandirent alors dans la ville, égorgeant ceux qui n'avoient pu prendre la fuite. On rapporte que deux femmes d'une naissance distinguée, se voyant poursuivies, et craignant pour leur honneur plus que pour leur vie, s'enveloppèrent la tête de leur voile, et se précipitèrent dans l'Oronte.

Proc. pers. l. 2, c. 9, 10. Les deux députés de Justinien s'étoient rendus auprès de Chosroës lorsqu'il étoit en marche pour venir assiéger Antioche. Il les avoit retenus dans son camp sans leur donner audience. Après la prise de la ville, il les fit venir devant lui, non pas pour écouter leurs propositions, mais pour justifier la rigueur dont il usoit, disoit-il, à regret. Il leur fit valoir la bonté avec laquelle il avoit favorisé la fuite des habitans. *Et plût au ciel,* ajouta-t-il, *que j'eusse pu les sauver tous! ils ont eux-mêmes couru à leur perte. Dieu m'accorde aujourd'hui une éclatante victoire; mais une profonde douleur empoisonne ma joie : non, un trophée inondé de sang ne peut plaire à Chosroës.* Pour donner une preuve réelle de sa clémence prétendue, il commanda de laisser la vie à tous les citoyens d'Antioche qu'on trouveroit dispersés dans les campagnes, et de les faire prisonniers. Il abandonna le butin à ses soldats, se réservant seulement les dépouilles de la grande église. Elle étoit d'une richesse immense : la quantité d'or, d'argent, de pierreries, étonna ce prince avide, et surpassa ses désirs. Les marbres précieux dont cet édifice étoit revêtu furent enlevés et mis en dépôt hors de la ville, pour être transportés en Perse. Il fit ensuite mettre le feu aux maisons; mais, à la prière des ambassadeurs, il consentit à conserver l'église métropolitaine, qui avoit payé cette grâce assez chèrement. Après avoir laissé un certain nombre

soldats, avec ordre de n'épargner aucun autre édifice, se retira dans son camp. Ce fut ainsi que la capitale de Orient, la rivale de Rome et de Constantinople par sa agnificence et par sa grandeur, fut détruite au mois juin de cette année. Cependant le quartier nommé *érétée* resta sur pied, non par l'indulgence des Perses, ais parce qu'étant séparé du reste de la ville, il échappa ux flammes. Les murs furent aussi conservés. On rûla tous les bâtimens aux environs d'Antioche, excepté église de Saint-Julien et ses dépendances. Les ambasdeurs romains y logeoient, et Chosroës voulut se faire onneur de cette attention scrupuleuse à respecter le roit des gens.

Après cette terrible exécution, comme si sa vengeance ût été satisfaite, il consentit à donner audience aux mbassadeurs. Ceux-ci lui représentèrent *que les deux rinces avoient juré depuis peu une paix perpétuelle : ue le serment étoit le lien le plus sacré de la société huaine, qui ne subsistoit qu'à l'abri de la paix : que ustinien, loin d'avoir violé l'alliance formée entre empire et la Perse, étoit prêt à en resserrer les nœuds ue Chosroës avoit rompus.* Le roi répondit *que la rétendue fidélité de Justinien à observer le traité de aix n'étoit qu'une hostilité déguisée ; qu'à la vérité il e déclaroit pas la guerre, mais que par de sourdes intrigues il forçoit les Perses à prendre les armes ;* et, pour e prouver, il produisit les lettres écrites à Alamonare et à la nation des Huns. Les ambassadeurs accuoient de faux la lettre des Huns, et attribuoient celle d'Alamondare aux ministres de l'empereur, qui n'en voit nulle connoissance. Après plusieurs contestations, Chosroës s'en tint à demander une somme d'argent : *Et ne comptez pas,* ajouta-t-il, *vous procurer une paix perpétuelle par une somme une fois payée ; l'amitié vendue à prix d'argent ne dure qu'autant que l'argent même ; elle s'use et se consume à mesure qu'il s'écoule*

et se dépense. Pour entretenir la nôtre, il faudra faire revivre sans cesse par une rente annuelle. N nous obligerons, de notre part, à garder les po Caspiennes, et à laisser subsister la ville de Da bâtie près de nos frontières contre la teneur des trai Les députés ayant répondu *que les Romains devi droient donc tributaires des Perses. Point du to* répliqua Chosroës, *ce ne sera pas un tribut, mais pension que vous paierez aux Perses comme vous payez aux Huns et aux Sarrasins pour défendre frontières.* On convint enfin que Chosroës cesseroit to hostilité, à condition que les Romains lui donneroi actuellement cinq mille livres pesant d'or, et cinq ce chaque année; qu'il se retireroit dans ses états, qu'on lui auroit mis les otages entre les mains, et l'empereur lui enverroit en Perse la ratification traité.

Proc. pers. l. 2, c. 11. Avant son départ, il voulut voir Séleusie, située bord de la mer, à six lieues d'Antioche. Il n'y trou point de troupes romaines, et ne causa nul domm aux habitans. Il se baigna dans la mer, offrit des sac fices au soleil, et retourna dans son camp. Il alla ensu au bourg de Daphné, dont il admira le bois et les fo taines. Après avoir sacrifié aux nymphes, il se ret sans avoir rien détruit, excepté l'église de Saint-Mich qui fut brûlée par une méprise dont voici l'occasi Un cavalier perse, fort estimé de Chosroës, s'éta rendu avec quelques autres dans un lieu écarté, voi d'une autre église de Saint-Michel, y aperçut un jeu homme qui s'y tenoit caché, et qui prit aussitôt fuite; c'étoit un boucher d'Antioche, nommé Emaq hardi et robuste. Le cavalier s'étant mis à le poursuiv Emaque, sur le point d'être pris, se retourna, et frap le Perse d'un coup de pierre avec tant de roideu qu'il le coucha par terre. Il court aussitôt sur lui, l chève de son propre cimeterre, le dépouille, monte

n cheval et se sauve. Le roi l'ayant appris, ordonna de ettre le feu à cette église de Saint-Michel. Comme lle qui portoit ce nom dans le bourg de Daphné étoit lus connue à cause de sa magnificence, les soldats y ccoururent, et la réduisirent en cendres, avec les maisons omprises dans l'enceinte extérieure.

Ce prince témoigna un extrême désir de voir Apamée, Proc. pers.
a plus riche et la plus belle ville de la Syrie après An- l. 2, c. 11.
ioche. Les députés soupçonnoient que son dessein étoit Evag. l. 4,
le la piller; et ce prince ne manquoit jamais de pré- c. 24, 25.
exte pour exécuter ce qu'il désiroit. Ils s'opposoient Malala, v.
lonc à ce voyage, et lui représentoient qu'en consé- 77.
quence du traité qu'il venoit de conclure, il devoit rendre le chemin le plus court pour retourner en Perse. Enfin, de peur de l'irriter de nouveau, ils y consenti- rent, à condition qu'après avoir vu la ville, qui lui feroit présent de mille livres d'argent, il en sortiroit aussitôt. Cette nouvelle jeta la consternation dans Apamée; tout trembloit dans l'attente du destructeur d'Antioche et du fléau de la Syrie. On rapporte à cette occasion un miracle, que je passerois sous silence, s'il n'étoit appuyé que de l'autorité de Procope. Mais Evagre, historien non suspect, le raconte comme témoin oculaire. Il y avoit dans Apamée un morceau de la vraie croix, long d'une coudée, enfermé dans une châsse de bois enrichie d'or et de pierreries. On ne le montroit au peuple qu'en un certain jour de l'année. Mais, lorsqu'on apprit que Chosroës étoit en chemin, les habitans, se croyant à la veille de périr, conjurèrent Thomas, leur évêque, d'exposer encore une fois à leur vénération ce gage précieux, si propre à leur inspirer le mépris de la vie. Il se rendit à leur désir. Dès que l'évêque l'eut pris entre ses mains, un rayon très-éclatant alla frapper la voûte; et cette lumière, répondant perpendiculairement au bois de la croix, fit le tour de l'église en même temps que le prélat. Elle disparut dès

que le sacré monument eut été renfermé. Ce prod
inspira aux habitans autant de confiance qu'il
causa d'admiration. A l'approche de l'armée des Pe
l'évêque alla au-devant de Chosroës; et comme ce pr
lui demandoit s'il ne trouveroit aucune résistance p
entrer dans Apamée : *Je viens*, répondit-il, *vous*
viter à nous faire cet honneur.

Le roi, ayant établi son camp au pied des m
entra dans la ville à la tête de deux cents cavaliers.
avoir égard à sa parole, au lieu de mille livres d'ar
il en demanda dix mille, et de plus encore, l'or et
gent renfermé dans le trésor de l'église, extrême
riche. Lorsqu'il eut enlevé tout ce que l'église d'Ap
avoit de précieux, Thomas, le voyant ébloui de la
de tant de richesses, lui montra la châsse qui cont
le bois de la croix : *Seigneur*, lui dit-il, *voilà le*
trésor qui me reste. La caisse vous appartient,
qu'elle est chargée d'or et de pierreries ; je vous l'a
donne sans regret; je vous supplie seulement d
laisser ce morceau de bois qu'elle renferme. Cho
pour cette fois, se montra libéral; il n'emporta q
châsse. Il vit un cirque au milieu d'Apamée, et
informé de l'usage de cet édifice, il fut curieux de
une course de chars. Apprenant que Justinien prot
la livrée bleue, il se déclara, par antipathie, en f
de la verte. Lorsque la course fut commencée, co
c'étoit un cocher de la faction bleue qui devançoit
les autres, la fierté du despotisme s'en crut offens
roi, en colère, criant que la victoire n'étoit pas faite
le parti de l'empereur, fit arrêter le bleu, et pass
vant lui un cocher de la faction verte, avec défe
l'autre de prendre l'avantage. Celui-ci n'eut gard
lui désobéir, et, par ce moyen si simple et si facile
victoire demeura au parti de Chosroës, qui ne fit,
tout, dans cette rencontre frivole que ce qu'il
apparemment coutume de pratiquer dans la distrib

places tant civiles que militaires. Avant que de tter Apamée, il fit une act de justice. Un habitant t se plaindre d'un soldat p qui avoit fait violence fille. Le roi se fit amen · le coupable, et le conma à être pendu sur-le-champ. Le peuple, qui ne inque guère d'oublier le crime à la vue du supplice, mandant grâce à grands cris, Chosroës promit de rdonner au soldat; mais il le fit pendre secrètement. e retira ensuite; et, au lieu de suivre à son retour la ite qu'il avoit prise pour venir en Syrie, il résolut de ser par la Mésopotamie, qu'il avoit dessein de mettre contribution.

Arrivé aux portes de Chalcis, il voulut encore, malgré conventions, tirer de l'argent de cette ville. Paul a, par son ordre, la sommer de se racheter et de rer la garnison: en cas de refus, Chosroës menaçoit la saccager. Les habitans, redoutant également la lère du roi de Perse, et le ressentiment de l'empeur, sauvèrent la garnison par un parjure; ils firent ment qu'ils n'en avoient point, après avoir caché ns des souterrains les soldats et le commandant. Ils yèrent pour rançon deux cents livres d'or, qu'on eut en de la peine à recueillir dans une ville où l'or étoit re. Chosroës marcha de là à Barbalisse, château situé deux lieues de l'Euphrate. Après avoir jeté un pont r ce fleuve dans un lieu nommé Obbane, il passa le emier, et déclara qu'il feroit rompre le pont le troième jour, à une certaine heure. A l'heure marquée, oique tous les Perses n'eussent pas encore eu le temps exécuter l'ordre donné, ce prince absolu et intraitable t détruire le pont. Ceux qui restoient en-deçà regagnèrent par où ils purent les frontières de la Perse. *Proc. pers. l. 2, c. 12.*

Chosroës, ennemi du christianisme, marcha vers desse, avec le dessein secret de s'emparer de cette ville, our démentir l'oracle qu'on prétendoit avoir été rendu ar Jésus-Christ même, qu'Edesse ne seroit jamais prise. *Proc. pers. l. 2, c. 12. Chr. edess. apud Assemani. p. 416.*

Il passa la nuit à Batnes, qui n'en étoit éloignée qu
d'une journée. Etant parti de grand matin avec son ar-
mée, il s'égara tellement, qu'après avoir marché to
le jour, il se retrouva le soir au même lieu où il avoi
campé la veille. La même chose arriva le lendemain.
Enfin le troisième jour, comme il approchoit, une fluxion
douloureuse, qui lui fit enfler le visage, l'obligea de s'ar-
rêter. Alors, abandonnant son projet, il se conten
d'exiger une contribution, et envoya Paul pour la rece-
voir. Les habitans, qui ne craignoient rien pour leu
ville, consentirent cependant à payer deux cents liv
d'or pour sauver leurs terres du pillage.

Proc. pers, l. 2, c. 13. Le roi étoit encore devant Edesse lorsqu'il reçut u
lettre de Justinien qui acceptoit les conditions du tra
Il remit aussitôt les otages entre les mains des amba
deurs, et se disposa au départ. On vit alors dans les h
bitans d'Edesse un bel exemple d'une charité vraim
chrétienne, et dans un commandant romain l'effet d'u
avarice indigne même d'un barbare. Chosroës décl
qu'il alloit vendre comme esclaves ses prisonnie
c'étoient les habitans d'Antioche qui n'avoient pas p
dans la ruine de leur patrie. Toute la ville d'Edess
mit en mouvement pour les racheter; chacun s'emp
soit de contribuer à proportion et même au-delà de
fortune; chacun portoit son présent à la grande égli
qui fut bientôt remplie. Les courtisannes mêmes sac
fièrent à la compassion les fruits de leurs débauches. L
paysans les plus pauvres, qui n'avoient qu'une chè
ou qu'une brebis, la donnoient avec joie. Ce zèle gé
reux produisit une rançon suffisante pour tous les p
sonniers, et pas un ne fut racheté. Le général Bu
plus esclave de l'avarice que ces infortunés ne l'étoi
de Chosroës, se saisit de toutes ces richesses, sous pr
texte de les employer à des besoins plus pressans. Le
emmena donc les prisonniers, et continua sa rou
Lorsqu'il approchoit de Carrhes, les habitans vinre

offrir une grande somme d'a ıt p ır se racheter pillage; mais, sans accep ıt, il épargna ırs terres, *pour les récom* it-il, *de ce qu'il woit dans leur ville très-* ıs, la plupart s Carrhéniens étant demeu tr . Constantine fut pas traitée si favora ; il reçut l'argent 'elle lui offrit, quoiqu'il cette ville lui partenoit par une donation l'évê en avoit faite on père Cabade.

Il arriva devant Dara, et entreprit de l'assiéger contre e condition expresse du traité. Martin y commandoit; lisaire l'avoit envoyé d'avance, en attendant qu'il it lui-même en Orient. Cet officier fit les dispositions essaires pour soutenir un siége. Dara étoit ceinte une double muraille, distante l'une de l'autre de quante pieds : c'étoit dans cet intervalle que l'on re- oit le bétail lorsque l'ennemi approchoit de la ville. Le mur intérieur avoit soixante pieds de hauteur; il oit flanqué de tours hautes de cents pieds. Le mur térieur étoit beaucoup plus bas, mais d'une structure s-solide. Chosroës attaqua la première enceinte du té de l'occident; et, ayant abattu à coups de flèches les ldats qui la défendoient, il mit le feu à une des portes, ns oser cependant s'engager entre les deux murs. Il ma mieux ouvrir un souterrain; mais il fallut le pra- quer du côté de l'orient, parce que la muraille, excepté cet endroit, étoit bâtie sur le roc. Les Perses com- mencèrent à creuser auprès du fossé, et pénétrèrent sque sous le mur extérieur. L'ouvrage avançoit sans e les habitans en eussent connoissance, lorsqu'un ldat de l'armée des Perses, on ne sait par quelle rai- n, s'approcha à l'abri de son bouclier comme pour masser les traits que les Romains avoient lancés; et, isant semblant de les insulter par des railleries, il les ertit du péril où ils étoient. Aussitôt les Romains creu- rent la terre entre les deux murs, et sous la direction

Proc. pers. l. 2, c. 5. Idem, ædif. l. 2, c. 2.

d'un habile ingénieur, nommé Théodore, ils ouvrirer une tranchée parallèle aux murailles, et que la mine de Perses devoit nécessairement rencontrer. En effet, on v bientôt déboucher dans la traverse les travailleurs enne mis. Les premiers furent tués; les autres regagnèrei promptement leur camp sans être poursuivis, les assié gés ne voulant pas s'engager dans le souterrain. Le pe de succès de cette tentative fit perdre à Chosroës l'espé rance de se rendre maître de la ville. D'ailleurs so armée souffroit beaucoup, parce qu'elle manquoit d'eau Le fleuve Cordès traversoit la ville; mais à son entré il étoit bordé de roches inaccessibles, et à sa sortie l habitans étoient les maîtres d'en dérober les eaux au ennemis. Ayant fait creuser une fosse très-profonde d quinze pieds de diamètre, dans l'intention de trouve quelque source, ils avoient remarqué que, dans les inon dations, le fleuve s'y perdoit comme dans un abîme et que, rencontrant des canaux souterrains, il reparoi soit à deux lieues de là, près de Théodosiopolis. Ils firei donc de cette fosse un puits perdu, où ils détournoie les eaux du fleuve lorsqu'ils le jugeoient à propos, e sorte qu'il ne sortoit plus de la ville, et que son lit de meuroit à sec de ce côté-là. Chosroës prit le parti d traiter avec les habitans; il en reçut deux mille livr d'argent, et repassa en Perse. Ce qu'il y a d'étonnan c'est que Chosroës, malgré tant d'infractions manifeste prétendoit que le traité subsistoit toujours; et Justinie sans déclarer qu'il le regardoit comme rompu, se co tentoit de ne le pas exécuter et de n'en pas envoyer ratification.

Proc. pers. l. 1, c. 14. Abulfarage.

Les prisonniers transportés en Perse furent trait avec plus d'humanité qu'ils n'espéroient. Le roi leur bâtir une ville à une journée de Ctésiphon, et la nom *l'Antioche de Chosroës*. On y construisit un Cirque, d bains publics, et tout ce qui pouvoit contribuer à commodité et même au plaisir des habitans. Il av

[redacted]

mené de Syrie des conducteurs de chars et des musiciens. Il fit fournir des subs stances à cette colonie, jusqu'à ce que le territoire qu'il lui abandonnoit fût en état e la nourrir. Il voulut qu'elle fût exempte de la juriiction des satrapes, et qu'elle relevât immédiatement u roi. Il en fit même un asi ur les esclaves romains ispersés dans la Perse : si q u'un d'eux s'y réfugioit, qu'il fût reconnu pour p ent par un des habitans, n maître, fût-il un des grands seigneurs de la erse, n'avoit plus aucun droit sur sa personne. Cette ille subsistoit encore sept its ans après, du temps Abulfarage, qui la nom Al-M

Tandis que le roi de Per fa it ir ntioche, Justinien réparo t l , ; a s liopolis, et réformoit le its de sit ('étoit plus qu'un monceau de cendres et de débris tellement confus, que les habitans ne pouvoient reconnoître 'emplacement de leurs maisons. On commença par ransporter les décombres loin de la ville. Les murailles, trop étendues, embrassoient d'un côté des rochers, et de l'autre des campagnes; on en resserra l'enceinte, qui ne renferma plus que les édifices. L'Oronte, par ses détours, s'éloignoit en plusieurs endroits, et laissoit aux assiégeans un terrain commode pour s'y loger. On creusa pour ce fleuve un nouveau lit qui bordoit les murs et leur tenoit lieu de fossé. Chosroës étoit entré par escalade, à la faveur de ce rocher qui joignoit la muraille, et l'égaloit presqu'en hauteur. Dans la nouvelle construction, ce rocher resta loin des murs, auxquels il ne pouvoit plus nuire. Le terrain de la haute ville, hérissé de rocs et coupé de ravines, fut aplani. Le sol d'Antioche étoit aride, et l'eau y manquoit souvent : on y creusa des citernes et des puits, un dans chaque tour. Les murs s'appuyoient à deux montagnes, nommées *Orocassias* et *Stauris;* elles n'étoient séparées que par une fondrière, qui, après de grandes pluies, se remplis-

Proc. ædif. l. 2, c. 10, 11.

Assemani bibl. or. t. 2, p. 88.

soit d'un torrent à une telle hauteur, que l'eau passoit par-dessus les murs et se déchargeoit dans la ville, où elle portoit le ravage. On ferma cette fondrière par une digue très-élevée, au pied de laquelle on laissa des ouvertures pour l'écoulement des eaux. Le terrain de l'enceinte fut pavé de larges pierres : on partagea les rues, et l'on vit bientôt s'élever des portiques, des marchés, des aquéducs, des fontaines, des thermes, des théâtres, et tous les édifices qui donnent aux villes un air de magnificence et de grandeur. Pour accélérer et faciliter aux habitans la construction des maisons, Justinien fit venir de toutes parts un grand nombre d'ouvriers. Deux grandes égliges furent bâties et richement dotées, l'une à l'honneur de la sainte Vierge, l'autre à l'honneur de saint Michel. On construisit aussi trois hôpitaux, pour les hommes, pour les femmes, pour les voyageurs. Ces ouvrages ne furent achevés que douze ans après, en 752, et Justinien fit voir en cette rencontre, comme en plusieurs autres, qu'il s'entendoit mieux à rebâtir les villes qu'à les défendre. Antioche, souvent prise et saccagée dans la suite, subsista cependant encore dans sa splendeur pendant plus de sept cents ans. On rapporte que cette année Tarse fut presque entièrement détruite par un débordement du Cydnus.

Proc. Goth. l. 3, c. 1. Jorn. success.

Vitigès avoit excité Chosroës à la guerre. Son successeur Ildibad profita de la diversion que ce prince faisoit en Syrie. Les généraux que Justinien avoit chargés de la défense de l'Italie après le départ de Bélisaire ne ressembloient en rien à ce héros. Occupés de leur intérêt propre, ils ne songeoient qu'à piller les habitans, et les abandonnoient à l'insolence et à l'avidité des soldats. Comme ils avoient tous un égal pouvoir, ils n'agissoient point de concert ; et les troupes, ne sachant auquel obéir, n'obéissoient à personne. Cette espèce d'anarchie fit perdre tout le fruit des travaux de Bélisaire. Ildibad rassembla les Goths dispersés, auxquels se joignit une

le de déserteurs romains. Il n'avoit d'abord à sa suite mille hommes ; bientôt tout ce qui restoit de hts en Ligurie et en Vénétie vint se ranger sous étendards, et il conçut le dessein de reconquérir lie.

Le financier avide et impitoyable acheva de ruiner s ce pays les affaires de l'empire. Alexandre exerçoit onstantinople la charge de logothète ; c'est ainsi que Grecs de ce temps-là nommoient le surintendant finances. Le peuple lui donnoit le surnom de *cisoir*, rument dont se servent les monnoyeurs pour couper et l'argent, parce qu'il étoit d'une merveilleuse sse à rogner les pièces d'or sans en altérer la forme. voit fait fortune par sa dextérité à trouver des resrces de finances. Né dans le sein de la misère, il étoit venu rapidement à l'opulence la plus scandaleuse. ır animer la détestable industrie des subalternes qu'il ployoit aux recherches fiscales, il leur abandonnoit douzième des sommes qu'ils faisoient venir au trésor lic. Ardent surtout à dépouiller les gens de guerre, n fit déserter un grand nombre ; et ceux qui resnt, mourant de faim, perdirent le cœur avec les for- C'étoit la coutume que les nouvelles levées reçussent moindre paie, comme surnuméraires ; la paie augntoit pour les soldats en pied ; les vétérans étoient eux traités que les autres. Alexandre tenoit les sols dans le rang des surnuméraires, et laissoit vacantes places de ceux qui mouroient ou qui obtenoient leur ıgé. Il supprima la pension que Théodoric avoit conrée aux prétoriens de Rome et à leurs descendans, si que les distributions de blé qui se faisoient à l'hôl de Saint-Pierre. Enfin le nom de *logothète*, honole par lui-même, devint, par les injustices d'Alexan- e, odieux à tout l'empire. Ce fut à ce brigand que tinien confia l'Italie, après en avoir rappelé Bélisaire. y fit plus de ravages que n'en avoient fait les Goths.

Proc. Goth. l. 3, *c.* 1. *Idem. anecd. c.* 18, 24, 26.

[redacted]

et la garnison, si on lui assuroit un traitement ho rable. Constantien promit avec serment tout ce que mandoit Totila; on convint du jour où les Rom: entreroient dans Trévise. Les choses étoient en cet lorsque les Goths envoyèrent offrir la couronne à ' tila, espérant, disoient-ils, retrouver en lui la valeu son oncle. Il leur déclara avec franchise la conven faite avec les Romains, et ajouta que, s'ils se défaiso d'Eraric avant le jour fixé pour l'exécution du traité, i rendroit à leur désir. Après cette réponse on ne ch choit que l'occasion d'ôter la vie à Eraric. Il la prése lui-même. Ayant assemblé son conseil, il y proposa députer à l'empereur pour demander la paix aux mê conditions que Vitigès avoit obtenues; c'est-à-dire les Goths conserveroient le pays au-delà du Pô, et deroient le reste de l'Italie. On y consentit en apparen et sur-le-champ Eraric fit partir des ambassadeurs. les chargea secrètement d'assurer Justinien qu'il ét prêt à lui abandonner l'Italie entière, et à renoncer titre de roi, pourvu qu'on lui assignât une pension c sidérable avec la qualité de patrice. Mais à peine députés étoient-ils en chemin, qu'Eraric fut tué, Totila proclamé roi à Pavie vers le mois d'août. prince, vraiment digne de succéder à Théodoric, p toit le nom de *Baduella* ou *Baduilla*, comme on le v par ses monnoies; *Totila* n'étoit qu'un surnom, s lequel il est plus connu, et qui, dans la langue Goths, signifioit *immortel*.

Proc. Goth. l. 3, c. 5. Marc. chr.

Les généraux romains, plus attentifs à piller l'It: qu'à la défendre, ne songeoient pas à profiter des tr bles que ces révolutions causoient parmi les Got Excités enfin par les reproches de l'empereur qui plaignoit de leur inaction, ils se rendirent à Raven et résolurent d'attaquer Vérone. Leur armée étoit douze mille hommes, commandés par onze généra entre lesquels Constantien et Alexandre tenoient le p

er rang. Ils vinrent camper à trois lieues de Vérone, ns les plaines qui s'étendoient entre cette ville et Manie. Marcien, maître d'un château voisin, et fort attaé au service de l'empire, leur ménagea une intellince dans la place. Ils jugèrent à propos d'envoyer un ficier avec quelques soldats pour s'emparer d'une rte, et assurer l'entrée au reste des troupes. Il ne se ouva que l'Arménien Artabaze qui voulût accepter tte commission hasardeuse. Il étoit venu depuis peu Italie à la tête des Perses que Bélisaire avoit enyés à Constantinople après la prise de Sisaurane, nsi que je le raconterai dans la suite. Il prit avec lui nt soldats, et s'approcha des murs à la faveur de la uit. On leur ouvrit une porte comme on en étoit connu : les uns vont aussitôt avertir l'armée; les autres ontent sur les murs et égorgent les sentinelles. Les oths, croyant avoir sur les bras toute l'armée romaine, s'enfuient par la porte opposée; ils se rallient ur une hauteur qui commandoit la ville, et d'où l'on écouvroit ce qui se passoit dans Vérone et dans les laines d'alentour. Ils y demeurent le reste de la nuit. L'armée romaine avoit à peine fait une lieue, que les généraux s'arrêtent à disputer ensemble sur le partage du butin. Le jour paroît, et les Goths, revenus de leur effroi, voyant d'un côté le petit nombre des Romains dans Vérone, de l'autre l'éloignement de l'armée, descendent en courant, et rentrent par la même porte par laquelle ils étoient sortis, et qu'ils trouvent encore ouverte. Ils fondent sur cette poignée de soldats, qui, ne pouvant tenir contre eux, se retirent sur le haut des murs, d'où ils se défendent avec courage. Cependant les généraux, après une longue contestation, s'avancent avec leurs troupes. Mais, trouvant les portes fermées, et l'ennemi en état de faire une vigoureuse résistance, ils prennent le parti de rebrousser chemin, malgré les cris de leurs soldats, qui du haut des murs les supplioient

et la garnison, si on lui assuroit un traitement hono-
rable. Constantien promit avec serment tout ce que d
mandoit Totila; on convint du jour où les Romai
entreroient dans Trévise. Les choses étoient en cet é
lorsque les Goths envoyèrent offrir la couronne à T
tila, espérant, disoient-ils, retrouver en lui la valeur
son oncle. Il leur déclara avec franchise la convent
faite avec les Romains, et ajouta que, s'ils se défaiso
d'Eraric avant le jour fixé pour l'exécution du traité, il
rendroit à leur désir. Après cette réponse on ne ch
choit que l'occasion d'ôter la vie à Eraric. Il la prése
lui-même. Ayant assemblé son conseil, il y proposa
députer à l'empereur pour demander la paix aux mêm
conditions que Vitigès avoit obtenues; c'est-à-dire q
les Goths conserveroient le pays au-delà du Pô, et c
deroient le reste de l'Italie. On y consentit en apparen
et sur-le-champ Eraric fit partir des ambassadeurs.
les chargea secrètement d'assurer Justinien qu'il é
prêt à lui abandonner l'Italie entière, et à renoncer
titre de roi, pourvu qu'on lui assignât une pension c
sidérable avec la qualité de patrice. Mais à peine
députés étoient-ils en chemin, qu'Eraric fut tué,
Totila proclamé roi à Pavie vers le mois d'août.
prince, vraiment digne de succéder à Théodoric, p
toit le nom de *Baduella* ou *Baduilla*, comme on le
par ses monnoies; *Totila* n'étoit qu'un surnom,
lequel il est plus connu, et qui, dans la langue
Goths, signifioit *immortel*.

Proc. Goth. l. 3, c. 3. Marc. chr.

Les généraux romains, plus attentifs à piller l'It
qu'à la défendre, ne songeoient pas à profiter des tr
bles que ces révolutions causoient parmi les Go
Excités enfin par les reproches de l'empereur qui
plaignoit de leur inaction, ils se rendirent à Raven
et résolurent d'attaquer Vérone. Leur armée étoit
douze mille hommes, commandés par onze généraux
entre lesquels Constantien et Alexandre tenoient le pr

Ils vinrent camper à trois lieues de Vérone,
ines qui s'étendoient entre cette ville et Man-
ien, maître d'un château voisin, et fort atta-
vice de l'empire, leur ménagea une intelli-
la place. Ils jugèrent à propos d'envoyer un
ec quelques soldats pour s'emparer d'une
ssurer l'entrée au reste des troupes. Il ne se
l'Arménien Artabaze qui voulût accepter
nission hasardeuse. Il étoit venu depuis peu
la tête des Perses que Bélisaire avoit en-
onstantinople après la prise de Sisaurane,
e le raconterai dans la suite. Il prit avec lui
s, et s'approcha des murs à la faveur de la
eur ouvrit une porte comme on en étoit con-
uns vont aussitôt avertir l'armée; les autres
ır les murs et égorgent les sentinelles. Les
oyant avoir sur les bras toute l'armée ro-
nfuient par la porte opposée; ils se rallient
uteur qui commandoit la ville, et d'où l'on
ce qui se passoit dans Vérone et dans les
lentour. Ils y demeurent le reste de la nuit.
omaine avoit à peine fait une lieue, que les
'arrêtent à disputer ensemble sur le partage
Le jour paroît, et les Goths, revenus de leur
ant d'un côté le petit nombre des Romains
ne, de l'autre l'éloignement de l'armée, des-
ı courant, et rentrent par la même porte par
; étoient sortis, et qu'ils trouvent encore ou-
fondent sur cette poignée de soldats, qui, ne
enir contre eux, se retirent sur le haut des
ı ils se défendent avec courage. Cependant les
après une longue contestation, s'avancent
troupes. Mais, trouvant les portes fermées, et
en état de faire une vigoureuse résistance, ils
le parti de rebrousser chemin, malgré les cris
oldats, qui du haut des murs les supplioient

du moins de favoriser leur retraite. Ceux-ci, se vo abandonnés, sautent de la muraille en bas; les u brisent en tombant sur des pierres, les autres, ren trant un terrain uni, se sauvent, et regagnent l'ar avec Artabaze, qui accabloit de sanglans reproche lâches généraux. Après avoir repassé le Pô, ils s'arrêtè à Faënza, dans la province d'Emilie, à six lieue Ravenne.

Proc. Goth. l. 3, c. 4. Jorn. success. Marcel. chr.

Dès que Totila eut appris que Vérone étoit en sû il en fit sortir la garnison, qu'il réunit à son arn et alla chercher l'ennemi à la tête de cinq mille hom c'étoit à quoi se réduisoient toutes les forces des G Arrivé au bord du fleuve Amone, qu'il falloit p pour joindre les Romains, comme c'étoit le pre essai qu'il faisoit du courage de ses troupes, il parla en ces termes: « Camarades, nous sommes « parens, descendans de la même origine; l'i « rêt est égal pour tous, ainsi que le péril. Da « plupart des batailles, le risque est le même po « deux armées; ici les suites de la défaite nous ser « bien plus funestes qu'à nos ennemis. Ils ont des « sources dans ce grand nombre de garnisons qui « plissent l'Italie; tout l'Orient arme pour eux. M « si nous sommes vaincus, le nom des Goths périt « nous. De deux cent mille hommes qui ont comm « cette guerre sous les ordres de Vitigès, nous som « réduits à cinq mille. Si cette pensée nous afflig « en est une autre qui doit ranimer notre courage « dibad n'avoit que mille soldats à sa suite lors « osa attaquer les forces romaines; tout l'empire « Goths étoit resserré entre les murs de Pavie. V « combien une seule victoire a multiplié vos troup « reculé vos limites. Il nous est plus aisé d'accr notre puissance qu'il ne le fut à Ildibad de la renaître lorsqu'elle étoit anéantie. La victoire « féconde, elle grossit les armées, elle redouble

ır. Déployez donc ici tous vos efforts ; la gloire
vant vos yeux, et le tombeau sous vos pieds.
e espérance ne doit pas vous inspirer la con-
barbare des Romains ! Leur cruauté, leur ava-
les ont rendus l'horreur de l'Italie. Ces peuples
ureux, après s'être livrés entre leurs mains,
sent dans le plus dur esclavage, et vous tendent
ras comme à leurs libérateurs. S'ils vous ont
s, leurs tyrans les punissent plus rigoureusement
ous ne feriez vous-mêmes. Dieu vous appelle
châtier l'injustice ; servez sa vengeance ; songez
ous allez combattre des lâches qui n'ont pas en-
cessé de fuir depuis que, sans avoir vu l'en-
, ils ont abandonné Vérone, dont ils étoient
res. »
baze conseilloit de poster en embuscade sur les
lu fleuve un corps de troupes qui, laissant passer
ié des ennemis, la tailleroit en pièces avant que
pût la joindre. Mais les généraux, qui n'étoient
d'accord, perdirent le temps à contester, et ne
aucun mouvement. Totila détacha trois cents
s, qui allèrent passer le fleuve une lieue plus
avec ordre de se replier sur les derrières, et de
les Romains en queue, lorsque la bataille seroit
. Les deux armées s'approchent. Pendant qu'elles
nt le signal, un Goth de grande taille, d'un air
nt et terrible, couvert d'un casque et d'une cui-
pousse son cheval hors des rangs, et, s'arrêtant
lieu de la plaine, il défie au combat le plus
les Romains. Ce guerrier se nommoit Viliaris ;
connu pour sa force et son courage. Artabaze
ore le seul qui osât accepter le défi. Ils courent
ır l'autre, et se lancent leurs javelots. Viliaris
eint d'un coup mortel au côté droit, et auroit
ttu de cheval, s'il ne se fût soutenu sur sa lance.
s qu'Artabaze s'approche pour l'achever, la lance



de Viliaris, qui étoit assurée contre une pierre, lu effleure le cou, et, rencontrant une artère, en fait jailli le sang en abondance. Viliaris tombe mort, et le vain queur rejoint son armée. On ne put arrêter le sang et ce vaillant étranger, qui, après avoir combattu le Romains sur les frontières de la Perse, les servoit e Italie avec la même valeur, mourut trois jours après emportant avec lui les regrets de tous les soldats. So absence rendit la victoire plus facile à Totila. Pendan qu'on pansait sa blessure hors de la portée du trait, le deux armées en étant venues aux mains, les Romain prirent l'épouvante à la vue du détachement des Goth qu'ils apercevoient derrière eux, et ne songèrent plu qu'à fuir. La plupart furent tués ou pris; ils perdiren tous leurs étendards, ce qui n'étoit jamais arrivé depui le commencement de la guerre.

Proc. Goth. l. 3, c. 5. Marcel. chr.

Ce premier succès releva les espérances des Goths. Le roi en envoya une partie sous la conduite de Bléda de Rodéric et d'Uliaris, pour assiéger Florence. Justin qui commandoit dans cette place, fit savoir à Ravenn qu'il n'étoit pas en état de se défendre. Bessas, Cypria et Jean le Sanguinaire volèrent à son secours, et le Goths se retirèrent près de Mucelle, à quatre ou cin lieues de Florence. Les généraux romains ayant pri Justin avec eux, laissèrent quelques soldats dans la ville, et marchèrent à l'ennemi. Ils furent d'avis de donner le commandement général à l'un d'entre eux, qui prendroit les devans pour attaquer, tandis que les autres suivroient plus lentement. Mais, comme ils étoient tous indépendans l'un de l'autre, et que chacun se croyoit supérieur en mérite, il fallut s'en rapporter au sort, qui tomba sur Jean le Sanguinaire. Les autres re fusèrent de le suivre, et Jean partit seul avec les troupe attachées à sa personne. Les Goths, à son approche gagnèrent une hauteur voisine. Il les y suivit avec ar- deur; on combattit opiniâtrément sur la pente de la

colline, et le carnage étoit grand de part et d'autre. Jean se signaloit par son audace ; et, toujours à la tête des siens, il s'exposoit aux endroits les plus périlleux. Un de ses gardes ayant été tué près de lui, on crut qu'il étoit tué lui-même. Aussitôt l'effroi se répand dans ses troupes ; elles regagnent en désordre la plaine, où les autres généraux s'étoient arrêtés. Ils avoient des forces de reste pour faire tête aux ennemis, et même pour les envelopper ; mais la terreur s'étant communiquée à leurs soldats, tout se débande et se disperse. Bessas est blessé ; la plupart tombent sous l'epée des Goths. Ceux qui échappent au massacre fuient pendant plusieurs jours, sans être poursuivis ; et, dans les places où ils arrivent hors d'haleine et encore pleins d'épouvante, ils n'annoncent autre chose que la mort de leur général. Cette défaite rompit la communication entre les généraux ; chacun d'eux se tint renfermé dans une place ; Constantien dans Ravenne, Jean dans Rome, Bessas dans Spolette, Justin dans Florence, et Cyprien dans Pérouse, ne songeant qu'à se fortifier et à se mettre en défense contre Totila, qu'ils croyoient toujours à leurs portes. Ce prince, aussi généreux que vaillant, traita les prisonniers avec tant de douceur, qu'ils prirent parti dans son armée, et le servirent dans la suite avec autant de fidélité et de zèle que ses sujets naturels.

Pour résister à un ennemi aussi redoutable par ses vertus que par sa science militaire, l'Italie ne sentoit que trop le besoin qu'elle avoit de Bélisaire. Mais ce général étoit pour lors à l'autre extrémité de l'empire. Chosroës, qui, dès l'année précédente, avoit violé le traité de paix aussitôt après l'avoir conclu, étoit passé en Lazique à la tête d'une nombreuse armée pour chasser les Romains de ce royaume. Voici quelle fut l'origine de cette guerre. Zathius, comme nous l'avons vu, s'étoit étroitement attaché aux Romains sous le règne de Justin. Son fils Gubaze régnoit en Lazique

Proc. pers. l. 2, c. 15. Idem, Goth. l. 4, c. 9.

depuis la mort d'Opsitès, frère de Zathius, et qui lui avoit succédé. Mais ce prince étoit opprimé par la tyrannie des commandans des troupes que les Romains entretenoient dans ses états. Le général Pierre s'étoit rendu odieux par son orgueil et par son avarice. Ses successeurs avoient suivi ses traces; et Jean, surnommé *Zibus*, acheva de soulever les peuples par ses concussions. C'étoit un homme sorti de la poussière, qui s'étoit élevé par les voies qui devroient conduire à l'échafaud. Personne ne l'égaloit en industrie à imaginer les moyens de s'enrichir, et ses richesses l'avoient mis en état d'acheter le commandement de la Lazique. Il engagea Justinien à bâtir au bord de la mer la ville de Pétra, dont il fit sa place d'armes et son magasin, pour établir un monopole qui ruinoit tout le pays, en lui procurant à lui seul des profits immenses. Les Lazes n'avoient ni blé, ni vin, ni sel, et manquoient de quantité d'autres choses nécessaires à la vie. Ils les tiroient des côtes méridionales du Pont-Euxin, donnant en échange des cuirs crus ou préparés, et des esclaves. Zibus se rendit maître de tout le commerce; on ne pouvoit vendre qu'à lui, ni acheter que de lui, au prix qu'il vouloit. Les officiers et les soldats romains n'étoient plus que ses facteurs. Il avoit deviné d'avance une bonne partie de ces raffinemens de persécution que les traitans ont dans la suite réduits en art. Enfin les Lazes, excédés de tant de vexations, résolurent d'avoir recours à Chosroës. Ils lui envoyèrent offrir la souveraineté, pourvu qu'il s'engageât à ne les jamais livrer aux Romains contre leur gré. Le roi leur promit de les tirer d'esclavage, et leur demanda s'il étoit possible de pénétrer dans leur pays avec une armée. C'est qu'il avoit ouï dire que les avenues en étoient fermées par tant de montagnes escarpées et par des forêts si épaisses, qu'elles étoient presque impraticables, même aux voyageurs. Les députés répondirent *que ces montagnes, qui sembloient être inaccessibles,*

portoient elles-mêmes de quoi en faciliter l'accès ; qu'il ne falloit qu'abattre les bois dont elles étoient couvertes, et dont les arbres, entassés les uns sur les autres, combleroient les précipices ; qu'ils s'offroient à lui servir de guides, et que les gens du pays se joindroient à ses soldats pour lui aplanir les chemins. Chosroës fit aussitôt les préparatifs de cette expédition. Pour cacher son dessein, il recommanda le secret aux députés, et fit courir le bruit que les Huns avoient fait une irruption en Ibérie, et qu'il alloit marcher contre eux.

Lorsque, après avoir traversé l'Ibérie, il fut arrivé aux *Proc. pers.* frontières de Lazique, Gubaze vint lui rendre hommage *l. 2, c. 17.* en se prosternant à ses pieds, et le reconnut pour son souverain. Chosroës marcha vers Pétra, et détacha un corps d'armée pour aller s'en rendre maître sous la conduite d'un de ses généraux nommé Abéniamide. Zibus ne manquoit pas de hardiesse : il entendoit du moins les ruses de guerre. Il défendit aux soldats de la garnison de se montrer hors de la ville, ni sur les murs, et il les plaça derrière les portes, avec ordre de garder un profond silence. Les Perses, ne voyant rien paroître, et n'entendant aucun bruit, se persuadèrent que la place étoit abandonnée. Ils en donnèrent avis au roi, qui leur ordonna d'escalader les murs et d'abattre les portes à coups de bélier. Assis sur une éminence voisine, il attendoit tranquillement le succès d'une opération si facile, lorsque tout à coup il voit les portes s'ouvrir, les Romains sortir avec fureur, tailler en pièces un grand nombre de ses gens, et mettre les autres en fuite. Transporté de colère, il fait pendre Abéniamide, pour s'être laissé surprendre, disoit-il, par un misérable financier.

Cet affront le rendit plus opiniâtre. Il environna la *Proc. pers. l. 2, c. 17.* place, et campa le plus près qu'il fut possible hors la *Idem, Goth.* portée des machines. Le lendemain il visita les dehors, et *l. 4, c. 45.* fit avancer toute son armée pour lancer des flèches sur *Idem anecd. c. 2.* les murs. Mais les Perses faisoient moins de mal aux *Just. novel. 28.*

[redacted]

Cellar. Geog. ant. l. 3, c. 9, §. 3, 4, 16, 17.

assiégés qu'ils n'en recevoient eux-mêmes. Les m chines de toute espèce dont la muraille étoit couve leur tuoient beaucoup de soldats. Zibus perdit la dans cette occasion : fin trop honorable pour un conc sionnaire public. Sur le soir, les Perses se retirèr dans leur camp, et le lendemain ils travaillèrent à p tiquer un souterrain. Pétra étoit bordée d'un côté la mer, et de l'autre par des rochers qui la rendoi inaccessible. On n'y pouvoit entrer que par une go étroite entre deux montagnes; et cette gorge étoit fern d'une épaisse muraille, aux extrémités de laquelle s'é voient deux tours, que leur intérieur, plein et solide jusq une hauteur considérable, mettoit à l'épreuve du béli Les Perses conduisirent le souterrain jusque sous l'une ces tours, et, après avoir détaché beaucoup de pierres fondemens, ils soutinrent l'édifice par des étais, où mirent le feu. Les Romains, logés dans la partie su rieure de la tour, n'eurent que le temps de se sauve de se renfermer dans l'enceinte de la place. Cet ouvr détruit, la ville demeuroit sans défense de ce côté-là qui força les habitans à capituler. Ils se rendirent à c dition qu'on leur laisseroit la vie et tous leurs effets. roi ne s'empara que des richesses de Zibus, qui étoi immenses; et il sut tellement gagner la garnison, qu' s'engagea dans son armée. Chosroës voulut encore lever aux Romains deux places qui leur restoient cette côte, à l'extrémité septentrionale; c'étoient Séba polis ou Dioscurias et Pityonte. Ces deux villes, éloign l'une de l'autre de deux journées de chemin, autre très-célèbres, et d'un grand commerce, étoient al presque ruinées, et Justinien, dans une de ses Novel ne les nomme que des châteaux. Les garnisons de places apprenant que les troupes de Perse étoient chemin, et se voyant hors d'état de les défendre mirent le feu, et se sauvèrent par mer à Trébiso Dans le même temps deux autres villes, Cèpes et P

re, que les Romains possédoient depuis long-temps
du Bosphore cimmérien, furent prises et rasées
es barbares voisins. Chosroës ne fit point d'autre
prise cette année. Ses troupes avoient beaucoup
rt des marches pénibles, de la disette et de la peste.
prit que Bélisaire approchoit de la Perse; que
rie étoit déjà en proie aux Sarrasins, et que les
, qu'il avoit envoyés en Arménie pour faire diver-
voient été taillés en pièces par Valérien. D'ailleurs
dats, excédés de fatigue, osoient dire hautement
s entreprises du roi passoient son pouvoir, et que
ces de la Perse n'égaleroient jamais celles de l'em-
Chosroës, pour rabattre cette opinion avantageuse
avoient de la puissance romaine, fit lire à la tête
armée une lettre que Théodora écrivoit à Zaber-
our le prier d'inspirer à son maître des sentimens
ques; elle lui promettoit une grande récompense.
s la maîtresse, disoit-elle, *de vous ouvrir les
de l'empereur; tout est à ma disposition dans
re*. Le roi relevoit ces dernières paroles, et leur de-
oit quelle idée ils se formoient d'un état gouverné
e femme. Il n'en fallut pas davantage, dans l'esprit
nation toute guerrière, pour faire succéder le
s à l'estime qu'ils faisoient des Romains. Cepen-
Chosroës résolut de partir; il mit garnison dans
, et, traînant après lui un grand nombre de pri-
rs, il reprit la route de Perse.

s le temps que Chosroës se préparoit à marcher *Proc. pers. l. 2, c. 14, 16.*
zique, l'empereur, qui n'étoit pas instruit des *Marc. chr.*
emens de ce prince, avoit rappelé Germain, et *Jorn. success.*
artir en diligence Bélisaire, afin de prévenir le *Pagi ad Baron.*
Perse, qu'il croyoit disposé à entrer en Mésopo-
. Bélisaire, arrivé en ce pays, trouva des troupes
rées, sans habits, sans armes, et qui n'osoient pa-
devant les Perses. Son premier soin fut de les
e en bon état. Il envoya ensuite des espions en

Perse pour s'informer des desseins de Chosroës : ils furent trompés par les bruits que ce prince faisoit courir, et rapportèrent que le roi marchoit en Ibérie pour y combattre les Huns. Sur ce rapport, Bélisaire résolut d'entrer en Perse. Il venoit de recevoir un renfort considérable de Sarrasins que lui amenoit Aréthas ; et l'empereur le pressoit par des ordres réitérés. Ayant donc convoqué à Dara une assemblée générale de tous les commandans employés en Mésopotamie, il les consulta sur le plan qu'il devoit suivre dans cette campagne. Pierre et Buzès pensoient qu'il falloit entrer sur-le-champ en action, et attaquer la frontière de Perse. Tout le conseil fut du même avis. Rhécitanque et Théoctiste, qui commandoient un corps composé des garnisons de Syrie, approuvoient cette résolution ; mais ils refusoient de suivre l'armée, disant que leur absence laisseroit la Syrie et la Phénicie exposées aux courses d'Alamondare. Bélisaire leur fit voir que leur crainte étoit mal fondée, parce qu'on étoit parvenu au solstice d'été, temps auquel les Sarrasins consacroient deux mois entiers aux pratiques de leur religion, sans faire aucun usage de leurs armes. Il promit à ces deux officiers de les congédier aussitôt que le terme seroit expiré : ce qui les détermina à le suivre.

Proc. pers. l. 2, c. 18.

Bélisaire alla camper à deux lieues de Nisibe, dans une plaine étendue et arrosée de sources. Ses lieutenans s'étonnoient qu'il s'arrêtât si loin de cette ville, dont ils prétendoient qu'il falloit faire le siége ; quelques-uns même refusoient d'obéir ; en sorte que, contre sa coutume, il fut obligé de leur rendre compte des motifs de sa conduite. Il leur représenta donc *que Chosroës en s'éloignant, avoit sans doute pris soin de garnir sa frontière ; que, loin de négliger Nisibe, le premier boulevard de la Perse, il en avoit donné le commandement à Nabède, le plus grand seigneur du royaume ; que, pour prendre Nisibe, il falloit attirer Nabède hors de*

et détruire la garnison; que, si l'on se battoit la ville, l'ennemi, ayant la retraite si proche, ne t pas un grand dommage; au lieu que, si la gar-éloignoit, on auroit le temps de la tailler en lans la poursuite, ou de lui couper le retour. sons satisfirent tous les officiers, excepté Pierre, camper à une demi-lieue de la ville. Bélisaire ertir de se tenir sur ses gardes; que, selon l'ap-, les ennemis viendroient l'attaquer vers le midi, ne c'étoit l'heure où les Romains prenoient leur ce que les Perses ne faisoient que le soir. Pierre la bataille jusqu'à midi; mais alors les soldats, tant supporter l'ardeur du soleil, mirent bas les et se dispersèrent pour aller cueillir des figues, voyoient quantité aux environs de leur camp. profita de leur sécurité pour faire une sortie. Ils ent en tumulte à leurs armes, et envoyèrent de-r à Bélisaire un prompt secours : il s'étoit déjà marche à la vue des tourbillons de poussière avoient annoncé la sortie des ennemis. Les de Pierre étoient en déroute; elles avoient déjà cinquante hommes avec l'étendard, et pas un seroit échappé, si Bélisaire ne fût venu arra-victoire aux Perses. Les Goths, qui formoient mière ligne, chargèrent si rudement les ennemis urs longues javelines, qu'ils les mirent en fuite. On cent cinquante, et on poursuivit les autres jus-a ville. Pierre, après avoir reçu cette leçon, se avec ses troupes dans le camp de Bélisaire. Le nain les Perses plantèrent, comme un trophée, ne de leurs tours, son étendard, auquel, par une plaisanterie, ils avoient attaché quantité de sau-s, pour insulter à ce général qui aimoit la bonne . Mais ils n'osèrent plus sortir de la place.

dessein de Bélisaire étant de passer le Tigre, et rter le ravage en Perse pendant l'absence de Chos-

roës, il ne voulut pas perdre le temps devant Nisibe, dont le siége auroit été long et meurtrier. S'étant donc mis en marche, après une journée de chemin, il arriva devant Sisaurane. C'étoit une forteresse très-peuplée, où étoient en garnison huit cents cavaliers des plus braves de la Perse, sous un commandant de grande réputation, nommé Blescane. A la première attaque, les Romains furent repoussés avec grande perte. Bélisaire, pour ne pas laisser derrière lui tant d'ennemis, résolut de se rendre maître de cette place; et comme les Sarrasins n'étoient nullement propres aux travaux d'un siége, il leur fit passer le Tigre avec le roi Aréthas pour ravager l'Assyrie et lui rapporter des nouvelles. Il y joignit un corps de douze cents hommes, sous le commandement de Trajan et de Jean Phagas. La forteresse ne tint pas aussi long-temps que l'avoit pensé Bélisaire. Ayant appris de quelques prisonniers qu'elle manquoit de vivres, il y envoya George, homme adroit et intelligent, qui persuada aux assiégés de se rendre. Les habitans, qui étoient chrétiens et de race romaine, eurent la liberté de se retirer avec leurs effets. La place fut rasée, et les Perses furent conduits à Constantinople avec Blescane. L'empereur en fit des soldats; il les envoya en Italie pour faire la guerre aux Goths, et cet Artabaze, qui mourut cette année près de Faënza, étoit un de ces prisonniers.

Cependant Aréthas, après avoir passé le Tigre, trouvant un pays abondant, et qui depuis long-temps n'avoit éprouvé aucun ravage, fit un riche butin, et pour ne pas le partager avec l'armée de Bélisaire, il résolut de ne pas retourner au camp. Il se fit donner un faux avis qu'une nombreuse armée de Perses passoit actuellement le Tigre, et que Bélisaire, trop foible pour la combattre, prenoit le parti de la retraite. Par son conseil Trajan et Phagas regagnèrent la Mésopotamie, et se renfermèrent dans Rhésène, nommé alors Théodo-

. Bélisaire, n'en recevant aucune nouvelle, et crai-
qu'ils ne fussent perdus avec Aréthas, passa inu-
it beaucoup de temps à les attendre. Les chaleurs
et les ardeurs d'un climat brûlant auquel les
ns, et surtout les Thraces, n'étoient pas accou-
, causèrent la peste dans son armée, et le tiers
dats étoit déjà attaqué de cette funeste maladie.
eux mois de fête que célébroient les Sarrasins
passés, Rhécitanque et Théoctiste demandèrent
ongé pour aller défendre la Syrie contre les in-
ns d'Alamondare. Jean, fils de Nicétas, conseil-
Bélisaire de repasser l'Euphrate, et les cris des
s le forcèrent d'y consentir. Il fit monter les ma-
dans des chariots, et retourna en Syrie. Il fut
instruit de la perfidie d'Aréthas : mais le Sar-
se tint toujours si éloigné, qu'elle demeura im-
. Dans le même temps que le général romain
lonnoit la Perse, Chosroës y rentroit pour la dé-
e. Les succès qu'il avoit eus en Lazique ne le con-
nt pas de la perte de Sisaurane et du ravage de
rie. Il passa l'hiver aux préparatifs d'une nouvelle
lition. Bélisaire revint à Constantinople. On blâma
néral d'avoir différé de passer le Tigre dès le com-
ement de la campagne : on prétendit qu'il auroit
iller toute l'Assyrie, pénétrer jusqu'à Ctésiphon,
mener avec lui les habitans d'Antioche que Chos-
avoit transportés en Perse.

e intrigue secrète contribua encore à précipiter le *Proc. anecd. c. 23.*
r de Bélisaire. Photius, bâtard d'Antonine, mais *Theoph. p. 204.*
e d'une autre naissance, accompagnoit Bélisaire en
nt. Antonine le haïssoit, parce qu'il rougissoit des
uches de sa mère, et elle ne cherchoit que l'occa-
de le faire périr. Le jeune homme, soit par ven-
ce, soit par un trop vif sentiment d'honneur, fit
rtir Bélisaire du commerce qu'elle entretenoit en son
ence avec Théodose à Constantinople. Bélisaire en fut

indigné, et protesta qu'il alloit enfin se venger de tant d'outrages. Antonine, qui avoit mis dans ses intérêts les domestiques de son mari, eut avis des mauvais services que lui rendoit Photius, et du danger où elle étoit. Elle prit le parti d'éloigner pour un temps Théodose, et d'aller elle-même trouver son mari, sur lequel elle connoissoit son pouvoir. Mais il étoit trop irrité pour cette fois; et lorsqu'il eut repassé l'Euphrate, dès qu'il sut qu'elle approchoit, il la fit arrêter sans lui permettre de paroître devant lui. On dit même qu'il fut plusieurs fois tenté de s'en défaire, mais que sa passion pour elle fut toujours plus forte que sa colère. A son retour, l'impératrice, qui chérissoit la complice de ses crimes, s'empressa de les réconcilier, et réussit sans beaucoup d'efforts. Ceux qui entreprenoient de justifier Antonine étoient sûrs de trouver un puissant avocat dans le cœur de son mari. Théodora traita cruellement tous ceux qui avoient contribué à éclairer Bélisaire sur la conduite de sa femme. Photius s'étoit saisi de la personne de Théodose à Ephèse, et l'avoit transporté dans un château en Cilicie; il fut forcé, par une douloureuse torture, à découvrir où il étoit. Théodora fit revenir ce scélérat, le rendit à Antonine, le logea dans son palais, et menaça l'empire de lui donner le commandement des armées. Photius fut pendant trois ans enfermé dans un cachot affreux, d'où, s'étant enfin sauvé, il s'enfuit à Jérusalem, où il prit le nom de *Photin*, et demeura caché dans un monastère dont il fut abbé dans la suite. L'empire perdit en sa personne un jeune guerrier formé par les leçons de Bélisaire, et dont la valeur donnoit les plus hautes espérances.

Proc. pers. l. 1, c. 25; l. 2, c. 3. Idem, anecd. c. 17.

Peu de temps auparavant, ces deux femmes, qui ne connoissoient que la fraude et le mensonge, les avoient mis en œuvre pour perdre un homme que la justice avoit droit de punir. Jean de Cappadoce, préfet du pré-

[redacted]

ire, tyrannisoit l'empire depuis dix ans. Théodora lui *Marcel. chr. Malela, p. 77.* essoit toutes ses injustices; mais elle ne lui pardonna as d'avoir tenté plusieurs fois de la décréditer dans esprit de l'empereur; elle résolut de le prévenir. L'en-reprise étoit délicate; le préfet avoit la confiance de son naître; mais il avoit aussi trop de vices pour ne pas lonner prise à ses ennemis. Son ambition démesurée ui faisoit écouter les prédictions de certains imposteurs qui lui promettoient la couronne impériale. Ce fut par et endroit foible que Théodora fit dessein de l'atta-quer; elle s'en ouvrit à Antonine, qui lui offrit toutes es ressources de son génie. Le préfet avoit une fille uni-que, nommée Euphémie; jeune encore et sans expé-ience, elle se laissa prendre aux caresses d'Antonine, qui ne cessoit de murmurer contre Théodora, contre Justinien; c'étoient, disoit-elle, des monstres d'ingra-itude, qui devoient tout à Bélisaire, et ne le payoient que de disgrâces. Elle lui faisoit entendre que, si son père vouloit se prêter à l'intérêt public, tant d'injus-ices seroient bientôt réparées. Le préfet, quoique con-sommé dans le manége de cour, fut la dupe de son am-bition, et donna dans le piége. Il convint d'une entrevue nocturne avec Antonine dans un faubourg de Chalcé-doine. Théodora instruisit l'empereur des dispositions perfides de Jean de Cappadoce. L'eunuque Narsès, et Marcel, commandant des gardes du palais, eurent or-dre d'aller avec des soldats se cacher dans le lieu de la conférence, et de tuer sur-le-champ le préfet, si ses discours faisoient connoître qu'il fût coupable. On dit cependant que l'empereur, toujours attaché à son mi-nistre, le fit secrètement avertir d'éviter cette entrevue. Mais l'heure étoit venue où les crimes de Jean de Cap-padoce devoient recevoir leur châtiment. Il se rendit à Chalcédoine; et, pendant qu'il s'engageoit par serment à seconder de tout son pouvoir le complot d'Antonine, Narsès et Marcel sortent de leur embuscade; les gardes

[redacted]

de Jean accourent pour le défendre; Marcel est ble Jean s'échappe et se réfugie dans une église à Const tinople. Il fut dépouillé de sa charge, conduit à Cyzic et ordonné prêtre malgré lui, par un abus énorme régnoit alors. Jamais il n'en fit les fonctions, de peu se fermer le retour aux dignités, qu'il eut toujour folie d'espérer. Ses biens furent confisqués; mais il sauva une partie, et l'empereur, par une suite de ancien attachement, lui relâcha presque tout le re en sorte qu'il continuoit de vivre avec splendeur, grand déplaisir de l'empire dont il étoit détesté. Enl au bout de quatre ans, la vengeance publique fut plei ment satisfaite. Eusèbe, évêque de Cyzique, ayant massacré dans une sédition, Théodora fit accuser J d'être l'auteur de ce crime; et quoiqu'on n'eût pu convaincre, il fut jeté en prison, déchiré à coups fouets, et obligé de faire en plein tribunal la confes de toute sa vie. On le fit ensuite embarquer pour l gypte, sans autre équipage que de misérables haill dont il fut revêtu. Dans tous les ports où le vaisseau lâchoit, on exposoit Jean de Cappadoce sur le che public, et on le contraignoit de demander l'aumône passans. Il traversa en mendiant une grande partie l'Egypte jusqu'à Antinople, où il étoit relégué. C'es qui a donné lieu au roman de la mendicité de Bé saire. Des écrivains sans critique ont confondu la grâce de ce grand capitaine avec celle de Jean de Cap doce, qui leur étoit moins connu. Ce malheur préfet, au milieu même de sa misère, n'avoit pas core perdu son caractère fiscal; il osa citer en justice habitans d'Alexandrie comme débiteurs de l'épar Après la mort de Théodora, il eut la liberté de reto ner à Constantinople, où il mourut dans la pauvreté dans le mépris.

Proc. anecd. c. 9, 22, 23, 24, 25. Théodote lui succéda dans la préfecture; ce n'ét pas un homme vertueux; mais, comme Théodora

it pas assez méchant, elle le fit accuser de sorti-
de maléfices; et quoique le questeur Proclus
éclaré innocent, il fut exilé à Jérusalem. Elle jeta
les yeux sur Pierre Barsamès, en qui elle ren-
it toutes les qualités qui pouvoient lui plaire.
de nation, après avoir fait la profession de ban-
où il n'avoit rien épargné pour s'enrichir, il fut
dans les gardes de l'empereur. Devenu préfet du
re, il déploya tous ses talens, détournant la paie
ns de guerre, vendant les charges et les gouverne-
de provinces, qu'il laissoit ensuite piller par ceux
avoient acheté le droit, écartant les gens de bien
n'employer que des scélérats, supprimant les gages
ficiers du palais, réduisant les provinces à la di-
en les forçant d'apporter leur blé à Constantino-
our le leur revendre au double, quoiqu'il fût
et qu'il fallût le jeter dans la mer. La soie se
des Indes par la Perse; on la mettoit en œuvre à
t à Béryte en Phénicie, d'où elle se répandoit dans
l'Occident. Barsamès s'empara de ce commerce; il
les ouvriers à ne travailler que pour lui, et dé-
t sous de grosses peines d'en vendre ni d'en ache-
autre que de lui. Il vendoit l'once de soie, de tein-
commune, six pièces d'or, ce qui revient à quatre-
s livres de notre monnoie; et celle de teinture
e quatre fois davantage; ce qui ruina entière-
Tyr et Béryte, dont les ouvriers passèrent en
. Les successeurs de Barsamès, à son exemple,
gèrent avec le fisc les immenses profits de ce mo-
le. Les plaintes de tout l'empire, les murmures du
e de Constantinople, les menaces des gens de
e, et plus encore les énormes richesses de ce con-
onnaire, firent enfin ouvrir les yeux à Justinien.
odora soutint long-temps un magistrat si conforme
désirs. Il fallut cependant céder à la haine publi-
; mais le sacrifice ne fut pas entier; on lui ôta la

charge de préfet du prétoire pour lui donner celle d'in
tendant des finances, et on dépouilla de celle-ci Jean d
Palestine, magistrat intègre et désintéressé, qui, depu
peu de mois qu'il occupoit cette place, s'étoit concil
l'estime universelle. Dans cette nouvelle dignité, Ba
samès ne changea pas de caractère. Il supprima presqu
toutes les pensions que faisoit le prince; ce qui réduis
à la mendicité grand nombre de familles. Il retranch
aussi toutes les remises que les empereurs étoient e
usage de faire des reliquats de contributions. Il dimin
le poids de la monnoie d'or, sans rien rabattre de
valeur. C'étoit une coutume établie dès le temps d'Au
guste, que, dans la cérémonie des quinquennales, c'es
à-dire, lorsque les princes renouveloient après cinq an
nées la mémoire de leur avénement à l'empire, o
distribuât cinq pièces d'or à chaque soldat. Cette libe
ralité, qui n'avoit jamais été interrompue depuis pr
de six cents ans, fut abolie par le conseil de Ba
samès.

Proc. anecd. c. 26. Novel. 105. Baronius. Riccioli, chron. l. 8, c. 1. Muratori thes. inscript.

Je ne sais si ce fut aussi par son avis que l'empere
cessa de nommer des consuls; mais cette supposition n
portoit aucun préjudice à l'état. La puissance consulair
éclipsée depuis long-temps par l'autorité souverain
n'étoit plus qu'un titre sans réalité. La fonction d
consuls se réduisoit à se donner en spectacle sept fo
l'année par une marche pompeuse, pendant laquelle i
jetoient de l'argent au peuple. Ces dépenses montoie
à deux mille livres d'or; et comme peu de consu
étoient en état d'y suffire, l'empereur venoit au secour
et l'épargne en supportoit une grande partie. Marci
avoit voulu abolir ces largesses mal entendues; mais l
vanité des magistrats et l'avidité du peuple les avoie
perpétuées. En 536, Justinien les modéra par une lo
afin, dit-il, que l'excès de ces dépenses ne détruise p
le consulat, faute de trouver des personnes assez rich
pour les soutenir. Il n'avoit pas encore dessein d'étei

[redacted]

e cette dignité; mais, six ans après, il la laissa tomber tièrement, en ne nommant plus de consuls. Basile fut dernier; et l'année suivante, 542, est marquée dans fastes et dans les lois, *la première après le consulat Basile*. On continua de dater ainsi jusqu'en 587. ors on n'employa plus d'autre caractère chronoloque que l'année du règne et celle de l'indiction. On y outa ensuite les années de Jésus-Christ : ce qui commença en Italie dès l'an 590; mais plus tard dans les tres pays. Quoique cette année 541 soit regardée mme la dernière du consulat, cependant les empeurs suivans, tels que Justin II, Tibère, Maurice et éraclius, prirent encore quelquefois le titre de consul, mme on le voit par leurs inscriptions. Le consulat oit duré mille quarante-neuf ans.

Après la défaite des généraux romains près de Mu- AN. 542.
lle, Totila, maître de la campagne, prit Césène, *Proc. Goth. l. 3, c. 6.*
étra-pertusa et Urbin. De là il marcha en Toscane, où, *Fleury, hist.*
e trouvant aucune place disposée à se rendre, il passa *ecclés. l. 33, art. 9.*
Tibre; et, sans entrer sur le territoire de Rome, il rit la route de Campanie. La grande réputation de aint Benoît attira ce prince au mont Cassin. Il visita e saint abbé; et ce conquérant, qui faisoit trembler Italie, n'aborda qu'avec une crainte respectueuse un moine foible en apparence, mais conquérant lui-même meilleur titre que Totila. Le saint lui donna des coneils, et lui prédit les principaux événemens de sa vie. Le roi s'avança jusqu'à Bénévent, qui ne fit aucune résistance, quoique cette ville fût bien fortifiée; il en rasa les murailles, afin qu'elle ne pût servir de retraite aux Romains. Il s'approcha ensuite de Naples; et, n'ayant pu engager les habitans à le recevoir, il résolut de l'assiéger. Conon y commandoit une garnison de mille hommes. Totila campa près de la ville, et détacha une partie de ses troupes pour se saisir des places d'alentour. Cumes et plusieurs autres forteresses furent

prises. On y trouva des femmes de sénateurs, que le roi des Goths traita avec beaucoup de respect, et renvoya à leurs maris. Cette modération lui fit grand honneur, et facilita ses conquêtes. Bientôt il fut maître de la Lucanie, de l'Apulie, de la Calabre, et du pays des Brutiens. L'empereur, privé des revenus de ces provinces, ne paya plus ses troupes d'Italie; et les soldats, réduits à vivre aux dépens du pays, pilloient les habitans, et ne tenoient plus aucun compte de leurs généraux.

Pour remédier à ces désordres, l'empereur envoya en Italie, avec le titre de préfet du prétoire, ce même Maximin qu'il avoit, trois ans auparavant, député à Vitigès. Il lui donna autorité sur les généraux, et fit partir avec lui une flotte sous le commandement d'Hérodien et de Phazas, Ibérien de nation, et neveu de Pérane. On ne pouvoit faire un plus mauvais choix. Maximin, paresseux, timide, et tout-à-fait ignorant dans le métier de la guerre, s'arrêta en Epire, et y perdit beaucoup de temps. Démétrius, qui partit de Constantinople peu de temps après lui, étoit plus hardi et plus actif; il avoit servi en Italie sous Bélisaire. Il aborda en Sicile, et, apprenant que les Napolitains étoient réduits à une extrême disette, il assembla un grand nombre de vaisseaux, qu'il chargea de blé; mais il ne put les garnir de troupes. Cependant les Goths prenoient déjà l'alarme, et, croyant que Démétrius amenoit aux assiégés un puissant secours, ils se disposoient à lever le siége dès qu'il paroîtroit devant Naples. Au lieu de profiter de cette erreur, Démétrius alla aborder à Porto, près de Rome, pour y lever des soldats; il n'en put engager un seul, tant les succès de Totila avoient jeté d'épouvante; et il fut obligé d'aller à Naples avec le peu de soldats qu'il avoit amenés de Constantinople. Le gouverneur de la ville assiégée se nommoit aussi Démétrius; c'étoit un matelot, né dans l'île de

phalénie, qui étoit devenu si habile dans la navigan, qu'après avoir rendu des services signalés à Bélire dans ses deux expéditions d'Afrique et d'Italie, il oit reçu pour récompense le gouvernement de Naples. nservant toujours la rudesse de sa première profesn, il ne cessoit, depuis le commencement du siége, insulter Totila, et de vomir contre lui du haut des urs les injures les plus grossières. A l'approche du cours, il fut assez hardi pour se jeter seul dans une aloupe, et assez heureux pour joindre la flotte. Il enuragea le commandant, et le détermina à faire la scente. Totila, bien informé de l'état de la flotte, massa quantité de barques légères; et dès que les enemis eurent atteint le rivage, il fondit sur eux avec nt de furie, qu'ils ne songèrent qu'à prendre la fuite. n'échappa que ceux qui se jetèrent dans les chaloupes gagnèrent le large; du nombre desquels fut Déméius le commandant. Les Goths s'emparèrent de tous s vaisseaux et des équipages. L'autre Démétrius fut fait risonnier : on lui coupa la langue et les deux mains our châtier son insolence, et, en cet état, on le laissa etourner dans la ville.

Maximin, instruit de ce désastre, craignit qu'on ne ui fît un crime de son inaction. Il passa donc en Sicile; *Proc. Goth. l. 2, c. 7.* nais sa timidité naturelle le retint encore à Syracuse. Enfin les instances des Napolitains, qui mouroient de aim, les menaces de l'empereur, et les reproches de s propres soldats, le forcèrent de faire partir sa flotte. l n'osa s'embarquer lui-même, et laissa la conduite du ecours à Hérodien, à Phazas, et à Démétrius, qui s'éoit rendu en Sicile après sa défaite. On approchoit de aples, lorsqu'une violente tempête fit échouer les vaiseaux au rivage où les ennemis avoient leur camp. Les oths s'y jettent aussitôt; et, trouvant des gens déjà oublés et déconcertés pas l'orage, ils massacrent les ns, précipitent les autres dans la mer ; rien ne leur

résiste. Démétrius est pris; Hérodien et Phazas se sau avec très-peu de leurs soldats.

Totila fit conduire Démétrius, la corde au cou, qu'au pied des murs de Naples, et lui ordonna d'exh les assiégés à se rendre ; *qu'ils devoient tout atten la clémence du roi, et rien du pouvoir de l'emp qui n'avoit pas d'autre secours à leur envoyer ap perte de la flotte dont ils voyoient les débris.* Le spectacle de Démétrius, joint à ses discours encor affligeans, leur fit perdre toute espérance. La ville remplie de tumulte et de confusion. Totila s'app lui-même ; et ayant fait signe pour demander l'écoutât : « Mes amis (dit-il), nous ne somme « venus ici pour vous faire la guerre ; mais pour « délivrer du joug que vous n'avez reçu qu'à regr « pour vous récompenser de la courageuse résistan « vous avez opposée aux Romains. De tous les It « vous êtes les seuls qui ayez signalé votre attach « à notre nation. Mettez-vous à portée de vous « éprouver notre reconnoissance. Nous ressento « maux aussi vivement que vous-mêmes. Ne cr « plus rien des Romains ; leur fortune est passée ; « se déclare pour nous. Nous permettons à Co « à ses soldats de sortir de la ville. Nous sommes « d'en faire serment, et de vous jurer à vous-m « que nous vous traiterons comme nos amis e « frères. » Ces paroles, auxquelles la famine noit encore plus de force, ne faisoient pas moins pression sur la garnison que sur les habitans. Cep Conon, espérant encore du secours, et ne voulan manquer à ce qu'il devoit à l'empereur, demand trève d'un mois. Totila, pour lui faire sentir qu'il se toit en vain, l'accorda pour trois mois. Mais les ass ne pouvant plus supporter la disette, se rendirent au b de quelques jours, et Totila tint fidèlement sa par

Il fit encore beaucoup plus qu'il n'avoit promis,

ison dut son salut à la bonté de ce prince, qu'elle Proc. Goth. l.3, c.8.
de barbare. Voyant les soldats romains épuisés faim, et craignant qu'ils ne se fissent périr eux-par l'excès des alimens, il mit des gardes aux pour les empêcher de sortir, et leur distribua d une ration légère, qu'il augmenta chaque jour. voir rétabli leurs forces par ce sage ménagement, ouvrit les portes, et leur fournit des vaisseaux e retirer où ils jugeroient à propos. Plusieurs eux demeurèrent au service d'un vainqueur si sant. Conon et les autres, honteux de retourner tantinople, vouloient aller à Rome par mer; le vent contraire les retenant à Naples, ils crai- que l'humanité de Totila ne vînt enfin à se et que ce séjour ne leur devînt funeste. Le roi, evant de leur inquiétude, les fit assembler, leur de nouveau sa parole, et les rassura par toutes ques d'une bonté sincère. Comme le mauvais temps soit, il leur fournit des chevaux, des mulets, s provisions nécessaires pour le voyage, et les fit pagner jusqu'à Rome par une escorte de ses meil-oldats. Il détruisit ensuite une partie des murs de , comme il faisoit dans toutes les places dont il loit maître, pour obliger les Romains à tenir la gne, où il cherchoit occasion de les combattre.

prince, si humain à l'égard de ses ennemis, punis-vèrement le crime dans ses propres soldats. Un in de Calabre vint lui demander justice contre un gardes, l'accusant d'avoir fait violence à sa fille. upable, sur son propre aveu, fut condamné à Comme c'étoit un guerrier renommé pour sa va-les principaux officiers se réunirent pour deman-grâce. Le roi, après les avoir écoutés avec bonté, épondit en ces termes. « Ne me soupçonnez pas ruauté : rien ne me touche plus sensiblement que malheurs de mes compatriotes. Mais le plus grand

« mal que je leur pourrois faire, seroit de laisser les cr
« impunis. Je sais que le vulgaire nomme clémence
« indulgence meurtrière qui nourrit les forfaits e
« multiplie. Au contraire, celui qui, par une sév
« salutaire, maintient l'autorité des lois, est re
« comme dur et impitoyable. C'est la licence qui
« verse ainsi les vrais noms des choses pour se proc
« l'impunité. Vous n'avez point de part au crime :
« gez qu'en le défendant vous vous en rendriez
« plices. Je tiens également coupables l'auteur du f
« et celui qui en empêche la punition. Choisiss
« sauver un criminel ou la nation entière. Au com
« cement de la guerre, nous étions puissans et fort
« le nombre et la bravoure de nos soldats, nos rich
« nos victoires passées nous rendoient formid
« Toutes les forteresses de l'Italie étoient en nos m
« L'injustice de Théodat a détruit notre empire.
« s'est armé contre nous. Il a marché à la tête d'u
« tit nombre de Romains, et nos armées innombr
« ont disparu devant de foibles ennemis. Rassas
« vengeance, il se tourne maintenant vers nous
« bras puissant relève ceux que son bras avoit aba
« nous n'attendions que la mort ; il nous a do
« victoire. Conservons-la par notre justice ; n'att
« pas sur nos têtes le châtiment que le coupable
« rité. » Ces sages réflexions pénètrèrent le cœur
Goths; ils abandonnèrent le criminel ; il fut exécu
ses biens furent donnés à la fille qu'il avoit outrag

Proc. pers. l. 2, c. 20.

Pendant que Totila enlevoit l'Italie à l'empire, C
roës avoit formé le dessein de pénétrer en Palesti
de piller Jérusalem, où il espéroit trouver de grand
sors. Dès l'entrée du printemps, il prit la même
qu'il avoit tenue deux ans auparavant, en re
tant le long de l'Euphrate. Candide, évêque de Se
polis, en retirant des mains du roi de Perse les
mille prisonniers de Sura, s'étoit engagé à payer

ivres d'or dans l'espace d'un an, sous peine, s'il quoit, de payer le double, et d'être dépouillé de nité. Il n'avoit pas satisfait à sa parole lorsqu'il que Chosroës approchoit; il alla se jeter à ses s'excusant sur son indigence et sur la dureté de reur qui avoit refusé de le secourir. Le roi le fit aux fers, déchirer à coups de fouets, et, suivant vention, il le condamna à fournir le double de la e promise. Candide le supplia d'envoyer à Sergio-pour y prendre tout ce qu'il y avoit de richesses l'église de la ville. Chosroës n'eut pas de peine à y ntir; mais il ne fut pas content du butin, et il anda à une cohorte de Perses d'aller le lendemain er dans toutes les maisons; ils avoient un ordre de se rendre maîtres de la ville. Un Sarrasin ien, qui servoit dans l'armée de Chosroës, eut issance de ce dessein, et alla pendant la nuit en ire les habitans, qui refusèrent l'entrée aux Perses. i, irrité, fit partir sur-le-champ six mille hommes forcer la place qui n'avoit de garnison que deux soldats. Les habitans résistèrent d'abord avec cou-mais, n'espérant pas pouvoir tenir long-temps, ils oient à se rendre, lorsque le même Sarrasin vint e les avertir que les Perses manquoient d'eau, et partiroient dans deux jours. Cette bonne nouvelle ssura; ils continuèrent à se défendre; et, au bout ux jours, Chosroës ayant rappelé les assiégeans, mpa, emmenant avec lui Candide, auquel il ne ren-mais la liberté.

tinien ne pouvoit compter sur les commandans roupes d'Orient; ils n'osoient se montrer en cam-e, et se tenoient enfermés dans des forteresses. Il oya sa ressource accoutumée, et fit partir Béli-e, mais sans lui donner de troupes. Ce genéral se it en diligence dans l'Euphratésie. Juste, un des ux de l'empereur, étoit dans Hiéraple avec Buzès

et plusieurs autres généraux. Ils invitèrent Béli
à venir se renfermer avec eux. Il leur répondit *que*
n'étoit question que de la sûreté de leurs personn
suivroit leurs conseils, mais qu'il s'agissoit de
l'état ; et ne seroit-ce pas le trahir que de laisser le
vinces à la discrétion de Chosroës? Il les exhort
venir le joindre à Europus sur l'Euphrate, où il
donné rendez-vous aux troupes qu'il pouvoit ra
bler. Ils obéirent, et ayant laissé Juste dans Hié
avec quelques soldats, ils se rendirent à Europus
de Bélisaire. Mais toutes les troupes romaines ré
n'étoient rien en comparaison de l'armée des Perse
connoissant leur propre foiblesse, elles trembloie
seul nom de Chosroës.

Ce prince prenoit la route de Palestine, lorsqu'
prit que Bélisaire campoit à Europus, d'où l'on
voit aisément passer l'Euphrate. Il ne connoissoit e
ce général que de réputation, et ne savoit pas en
état étoit l'armée romaine. Il craignoit que, tandis
pilleroit la Palestine, Bélisaire n'usât de repré
sur les terres de Perse. Il envoya donc Abandane, u
ses secrétaires, en apparence pour se plaindre de ce
l'empereur ne ratifioit pas le traité arrêté depuis
ans, mais en effet pour examiner les forces de Béli
Le général romain, bien servi par ses espions,
averti des intentions du roi ; et, pour lui cacher sa
blesse, il choisit six mille hommes de la plus gr
taille, et d'une mine guerrière et assurée : il s'éloi
avec eux de son camp comme pour une partie de ch
et fit passer l'Euphrate à mille cavaliers sous la
duite de Diogène et de l'Arménien Adolius, avec o
de courir sans cesse sur les bords du fleuve, pour
croire que leur dessein étoit d'en disputer le pas
Il fit planter sa tente dans une plaine déserte ; ses sol
vêtus et armés légèrement comme des chasseurs, v
geoient autour de lui, et, lorsque le député de Cho

ils le regardèrent à peine, et le laissèrent passer
n air de mépris et d'indifférence, comme son-
i tout autre chose, et n'étant occupés que de
vertissement. Abandane, s'étant présenté à Béli-
lui dit *que le roi de Perse, étonné qu'on ne lui
it pas de députés, comme on étoit convenu, s'é-
i obligé d'entrer à main armée sur les terres de
e.* Bélisaire répondit en riant *que le procédé du
it nouveau ; que c'étoit par des massacres et des
s qu'il venoit annoncer son empressement à con-
a paix.* Abandane, de retour auprès de son maître,
géra les forces de Bélisaire, sa fermeté et sa con-
la qualité de ses soldats. Mais ce qui effrayoit le
hosroës, c'étoient ces cavaliers dont il ignoroit le
e, et qui sembloient vouloir lui couper la retraite.
a terreur dont il étoit saisi, il résolut de forcer le
: de l'Euphrate ; le pays qu'il avoit traversé étoit
ment dépourvu de subsistances, et il ne lui res-
us rien des vivres qu'il avoit apportés. Bélisaire
garde de s'opposer à son dessein ; il donna ordre
valiers de s'éloigner, et de laisser le passage libre.
sroës passa fort au-dessous d'Europus ; ce qui
cile aux Perses, qui portoient toujours avec eux
its volans. Dès qu'il fut sur l'autre bord, il en-
ire à Bélisaire *qu'il avoit fait retirer ses troupes
nveillance pour les Romains, et qu'il attendoit
éputés pour terminer enfin l'ouvrage de la paix,
du depuis si long-temps.* Bélisaire fit aussi
l'Euphrate à ses troupes, et répondit à Chos-
'il recevroit incessamment des nouvelles de l'em-
Il le prioit en même temps de donner des
s de dispositions pacifiques en ne commettant
: hostilité sur les terres de l'empire qu'il auroit à
er. Le roi le promit, à condition qu'on lui met-
itre les mains un otage distingué par sa qualité. Le
l romain, étant arrivé à Edesse, lui envoya Jean, fils

de Basile, le plus riche de la ville, qui n'accepta cett commission qu'avec une extrême répugnance. Ce fut ainsi que Bélisaire, sans tirer l'épée, et presque sans troupes, sut mettre en fuite le prince le plus puissant de son siècle, qui marchoit à la tête d'une nombreus armée : campagne plus savante et plus salutaire que glorieuse et brillante, où la tête du général sut agi seule sans employer le bras de ses soldats, et délivre l'empire d'un péril dont cent mille hommes, dit Procope, auroient eu peine à le sauver. Chosroës, qu comptoit pour rien toutes ses paroles, ne fut pas plus tô à la vue de Callinique, qu'il oublia celle qu'il venoit de donner. On réparoit alors les murs de la ville, qui étoi encore ouverte en grande partie. A l'approche des Perses les plus riches habitans se sauvèrent avec leurs effets ; les autres furent faits prisonniers et emmenés en Perse; la ville fut détruite de fond en comble. Dans ce même temps, les Arméniens, qui s'étoient donnés aux Perses trois ans auparavant, trouvant le nouveau gouvernement encore plus dur que celui des Romains, revinrent à leurs anciens maîtres. Le même Bassacès, qui avoit été le chef de la révolte, vint à Constantinople se jeter aux pieds de l'empereur, qui le reçut avec bonté. Bélisaire fut rappelé à la cour, pour être envoyé en Italie, ou la mauvaise conduite des généraux laissoit libre carrière à la valeur de Totila. Mais cette raison n'étoit qu'un prétexte, puisque ce général fut retenu à Constantinople pendant toute l'année suivante. Je vais exposer quel fut le vrai motif de son rappel.

Theoph. p. 188. Cedr. p. 374. Anast. p. 65. Proc. pers. l. 2, c. 25. Idem, anecd. c. 4.

L'empereur venoit de faire célébrer pour la première fois à Constantinople la fête de la Purification, qui fut instituée alors, et fixée au second jour de février. Mais ce prince, très-zélé pour les pratiques extérieures de dévotion, et moins soigneux que Totila de réprimer le libertinage qui triomphoit insolemment à la cour, éprouva cette même année les plus terribles effets de la

divine. Un tremblement de terre détruisit des s, des églises, et une partie des murs de la ville e la porte Dorée. Plusieurs habitans furent ensesous les ruines. Incontinent après, un fléau plus rier et plus inévitable dépeupla presque entière-cette capitale. La peste cruelle qui depuis dix ans oit successivement toutes les contrée de l'univers ola pendant quatre mois. Le nombre des morts it de plus en plus: enfin il monta jusqu'à dix en un seul jour. Des maisons entières devinrent ulcres, et toute la ville un vaste cimetière. L'em-chargea Théodore, son référendaire, du soin de nterrer les morts; il lui donna des gardes du et de l'argent du trésor, à quoi ce généreux ma-ajouta beaucoup du sien propre. Quand on eut tous les tombeaux des environs de Constanti-on prit le parti de charger les cadavres dans des s, et de les transporter loin de la ville. Enfin la et la langueur, suite ordinaire de cette acca-maladie, firent imaginer une nouvelle sorte de ure, qui devint funeste aux vivans. On découvrit rs dont les murs de la ville étoient flanqués, et jetoit les corps comme dans des puits. L'infection t de cadavres entassés les uns sur les autres répan-mort dans la ville, surtout lorsque le vent y t ces exhalaisons empestées. On rapporte qu'il y eut mmes enceintes dont les enfans moururent de la lans leur sein, sans que les mères en fussent at-; et qu'une autre femme, au contraire, mourut de l en accouchant, sans que l'enfant en apportât signe. Procope dit que les débauches cessèrent et que les plus dissolus pratiquèrent les devoirs de gion; non pas, dit-il, que leur cœur fût changé, ouvrage de la grâce divine, mais parce qu'ils nt la mort suspendue sur leurs têtes. Aussi, à e que le mal se ralentissoit, ils reprirent leurs an-

ciennes habitudes, et devinrent pires qu'auparavant. Toutes les sortes de commerce, tous les ouvrages furent interrompus. Cette inaction générale causa la famine, qui emporta encore un grand nombre d'habitans.

Justinien lui-même fut attaqué de la contagion. Un charbon pestilentiel fit désespérer de sa vie, et le bruit de sa mort se répandit en Orient. Quelques commandans des troupes, ajoutant trop de foi à cette nouvelle, et s'imaginant que Théodora, qu'ils détestoient, alloit disposer de l'empire, dirent hautement que, si l'on nommoit un empereur à Constantinople sans leur participation, ils n'y retourneroient jamais, ni eux, ni leurs soldats. Justinien, revenu de sa maladie, fut informé de ces discours par les commandans mêmes, qui s'accusèrent les uns les autres. Théodora, plus irritée que son mari, manda Bélisaire et les autres officiers de l'armée. Après les avoir entendus, elle demeura convaincue par le témoignage de Pierre et de Phagas que cette parole étoit sortie de la bouche de Buzès. Elle le fit venir au palais comme pour le consulter sur une affaire importante. Il fut aussitôt chargé de fers et jeté dans un cachot ténébreux et profond, où elle avoit coutume de renfermer ceux qu'elle vouloit faire périr. Il y demeura deux ans et quatre mois sans voir la lumière. Le geôlier, qui venoit tous les jours lui jeter, comme à une bête féroce, une misérable nourriture, avoit défense de lui dire un seul mot. Il reparut enfin, au grand étonnement de toute la ville, qui connoissoit le caractère implacable de Théodora. Si Bélisaire ne fut pas enveloppé dans sa disgrâce, il en fut sans doute redevable à sa femme. Quoique Antonine n'aimât pas Bélisaire, et qu'elle lui fît des outrages continuels, elle se trouvoit bien de l'avoir pour mari, et le payoit de sa patience en le couvrant du crédit que la conformité de mœurs lui donnoit auprès de l'impératrice.

An. 543. En rappelant Bélisaire, l'empereur avoit conféré à

n le commandement général des troupes d'Orient ; Proc. pers. l. 2, c. 24.
colère de Théodora s'étant tournée tout entière
l'infortuné Buzès, les autres officiers avoient été
yés en Mésopotamie. Chosroës continuoit ses hosti-
quoiqu'il ne cessât de demander l'exécution du
de paix, qui devoit lui apporter cinq mille livres
Mais Justinien ne se pressoit pas, craignant avec
que cette somme qu'il auroit donnée pour ache-
paix ne servît à lui faire la guerre. Cependant
putés chargés de la ratification étoient enfin partis,
e Valérien, qui commandoit en Arménie, fit
à l'empereur l'embarras où se trouvoit le roi de
Ce prince, très-religieux adorateur du feu, la
divinité et l'oracle des Perses, avoit passé l'hiver
Ardabigane, où étoit le plus célèbre des temples
, nommé *Pyrcès*. Cette province conserve encore
d'hui le nom d'*Aderbigian ;* c'est une partie de
ne Médie. Le dessein de Chosroës étoit d'entrer
temps sur les terres de l'empire par la Persar-
La révolte de son fils, et la peste qui se répandit
s troupes, l'obligèrent de retourner à Ctésiphon.
te nouvelle, Justinien donna ordre à ses géné-
entrer en Persarménie. Ils se réunirent auprès
tin, et l'armée romaine se trouva forte de trente
ommes.

de, commandant du pays, n'en avoit que quatre Proc. pers. l. 2, c. 25.
l se posta entre des montagnes, dans un lieu nom-
glon. Pour en rendre l'accès plus difficile, il tra-
utes les avenues de grosses pierres, d'arbres abat-
chariots, et borda son camp d'un large fossé. Il
lques pelotons de soldats en embuscade dans des
s voisines. Les Romains, arrivés à une journée de
, prirent un espion des ennemis, qui les trompa :
fit accroire que Nabède avoit abandonné le poste
on, et qu'il étoit fort éloigné. Ils se débandent
t, et marchent en confusion, sans autre objet que

de piller le pays, qui étoit riche et peuplé. A la d'Anglon, leurs coureurs vinrent les avertir que les nemis les attendoient en bataille. Surpris de cette contre imprévue, ils se rangent à la hâte, et comm peuvent, sur un terrain rompu, inégal, embarr d'arbres et de pierres. Les Perses, faisant bonne co nance, avoient ordre de se tenir fermes dans leur p Narsès, à la tête des Hérules, chargea le premier, et en fuite ceux qui lui étoient opposés. Toute l'armée voit son exemple, lorsque les Perses, cachés dans masures, sortent sur les Romains, et portent parto désordre et l'épouvante. Nabède fait en même te avancer le reste de ses troupes. Dans ces gorges étr le nombre ne donnoit nul avantage. Les Perses acca de traits cette foule confuse d'ennemis qui s'em rassent et se renversent les uns sur les autres. N reçut une blessure mortelle, et fut emporté hors d bataille par son frère Isac. Il mourut peu de mom après; perte irréparable pour les Romains. Ce b guerrier, vainqueur autrefois de Bélisaire même, ensuite servi sous ses ordres, et s'étoit signalé en I dans toutes les rencontres. Très-peu d'Hérules éc pèrent: ils étoient presque nus, couverts seulement d casaque grossière et d'un bouclier: leurs esclaves, avec eux, combattoient même sans bouclier, n'a permission de le porter qu'après s'être distingués quelque fait d'armes. La déroute fut entière. On vit trente mille Romains fuir devant quatre mille Pe qui, étonnés eux-mêmes de leur victoire, et craig quelque stratagème, ne les poursuivirent que jus l'entrée de la plaine. Mais l'effroi ne cessa pas ave péril: les soldats, et les chefs à leur tête, fuyoient être poursuivis; les cavaliers, courant à toute bride, regarder derrière eux, jetant leurs armes et leurs c rasses, ne s'arrêtoient que quand leurs chevaux to boient morts de fatigue. Les ennemis firent un gr

et beaucoup de prisonniers. Ils remportèrent
digieuse quantité d'armes, et de toute sorte de
Adolius, dans sa fuite, passant auprès d'un châ-
eçut un coup de pierre dont il mourut. Ce fut
action de cette campagne. Les généraux romains
ermèrent dans les places fortes, et la maladie
Chosroës à Ctésiphon.

armes romaines ne réussissoient pas mieux en
. Pour ne plus revenir à ce qui se passoit dans
ste région, je vais rassembler ici les événemens
année et des suivantes, jusqu'au temps où l'A-
fut entièrement pacifiée. Salomon la gouvernoit
gesse, et la faisoit jouir depuis quatre ans des
rs de la paix, lorsque le désir d'avancer sa fa-
int troubler son repos et celui de la province. Il
point d'enfans; un accident l'avoit rendu eunu-
sa première jeunesse; mais trois neveux, Cyrus,
et Salomon, lui tenoient lieu de fils. Il les fit
n Afrique, et obtint de l'empereur le gouverne-
e la Pentapole pour Cyrus, et de la Tripolitaine
ergius. Ces jeunes hommes, sans mérite et sans
ce, fiers du pouvoir de leur oncle, se crurent
rmis. Les Maures nommés Leucathes vinrent
es et en grand nombre aux portes de la grande
résidence de Sergius, demandant les présens
avoit coutume de leur faire en conséquence du
Sergius suivit le mauvais conseil de ce Pruden-
i, dès le commencement de la guerre contre les
es, avoit utilement servi les Romains. Il reçut
ville quatre-vingts Maures des plus qualifiés,
ur avoir promis sûreté, en jurant sur les évan-
t les ayant invités à un repas, il les fit égorger
l'exception d'un seul qui s'échappa, et porta
ouvelle à ses camarades. Une si noire perfidie
toute la nation. Les Maures marchèrent à Lep-
furent vaincus dans un premier combat; mais

Proc. Vand. l. 2, c. 21. Theoph. p. 56. Pagi ad Baron.

Prudentius y perdit la vie. Ils mirent sur pied de grandes forces, entrèrent dans la Pentapole, et p Bérénice. Cyrus n'avoit osé les attendre; il s'étoit par mer à Carthage, où son frère Sergius alla le dre. Antalas, roi d'une autre partie de la nation, été jusqu'alors fidèlement attaché aux Romains; indigné de la cruelle perfidie de Sergius, il se j aux autres, et marcha vers Carthage. Il étoit p nellement irrité contre Salomon, qui, après avo mourir son frère accusé de trahison, avoit retran ce prince les provisions de vivres qu'on lui fourn tous les ans. Salomon, accompagné de ses trois ne vint au-devant des ennemis, et les rencontra p Thébeste, à six journées de Carthage. Effrayé d nombre, il voulut entrer en négociation; il leur fi que, s'ils avoient quelque sujet de se plaindre, prêt à leur jurer qu'on leur donneroit satisfacti répondirent *que le serment qu'il leur offroit se apparemment sur ces livres sacrés que les chrétiens moient évangiles; que Sergius en avoit déjà violé reil, et que, pour savoir s'ils devoient s'y fier une s fois, ils étoient bien aises d'éprouver par une si ces livres qu'on prétendoit être divins avoient e quelque vertu pour punir les parjures.* Le lend Salomon surprit d'abord un parti de Maures c de butin. Le refus qu'il fit de le distribuer sur-le-c aux soldats excita des murmures. Toute l'armé barbares, fort supérieure en nombre, s'étant ran bataille, les Romains se portèrent au combat san deur, et furent battus. Salomon, à la tête de ses g se défendit quelque temps avec valeur. Ensuite, fo céder au nombre, son cheval s'étant abattu sous l tomba dans une ravine, d'où ses gardes l'ayant tir froissé et hors d'état de se tenir à cheval, il fut p tué par les Maures. Telle fut la fin de ce vaillant taine.

ereur lui donna pour successeur son neveu Ser- *Proc. Vand. l. 2, c. 22. Idem, anecd. c. 5.*
si mauvais choix fut pour l'Afrique une source
eurs. Ce jeune commandant, aussi présomp-
ne malhabile, perdu de débauche, insolent,
, avide du bien d'autrui pour le prodiguer,
ans cesse de son pouvoir, et se rendoit égale-
ieux aux officiers, aux soldats, aux Africains.
Maures se réunirent sous les ordres d'Antalas.
rtit de sa retraite, et vint, du fond de la Mau-
se joindre à eux. Cependant Antalas, qui ne
guerre qu'à regret, écrivit à Justinien qu'il
t à poser les armes, s'il rappeloit cet indigne
eur. Mais Sergius avoit épousé la nièce d'An-
et cette alliance lui procuroit dans Théodora
tection plus forte que l'Afrique entière. Le
lomon, son frère, le surpassoit encore en mé-
é. Il passoit pour mort depuis la bataille de
e; il avoit été fait prisonnier, et, pour recou-
s aisément la liberté, il persuada aux Maures
toit qu'un esclave vandale; il leur dit qu'il avoit
e, dans le voisinage, un médecin de ses amis,
Pégasius, qui ne refuseroit pas de payer sa
On fit venir Pégasius, et on lui remit Salomon
quante pièces d'or. Dès que le jeune homme se
reté dans Laribe, il écrivit aux ennemis pour
lter et leur faire savoir qui il étoit. Les Maures,
l'avoir été les dupes d'un enfant, vinrent assiéger
Elle manquoit de vivres; mais, comme ils l'igno-
et que d'ailleurs les Maures n'entendoient rien
es ni aux attaques des places, ils consentirent
irer après avoir reçu trois mille pièces d'or. Sa-
devoit la liberté à Pégasius. Voici quelle fut sa
issance. Après la levée du siége de Laribe, ils
ensemble à Carthage. Comme ce jeune libertin
it sur la route aux excès les plus infâmes, Péga-
it la liberté de le reprendre avec douceur, et sa

remontrance fut payée sur l'heure d'un coup d
qui lui ôta la vie. Salomon, étant allé peu après à
stantinople, n'eut que la peine de demander des l
de grâces, qu'il obtint aussitôt. Mais le ciel ne lui
donna pas. Ce monstre de dissolution et d'ingrati
étant parti pour aller en Orient voir sa famille, 1
rut subitement en chemin.

Proc. Vand. l. 2, c. 23.

Jean, fils de Sisinniole, étoit un officier romai
timé pour sa valeur. Mais, rebuté de l'insolence de
gius, qu'il méprisoit, il se tenoit dans l'inaction, et
soit Antalas, joint à Stozas, ravager impuném
Byzacène. Enfin, à la prière des Africains, il ra
quelques troupes, et engagea un autre comm
nommé Himérius, à venir le joindre avec ce qu'il
de soldats. Himérius, s'étant mis en marche, vint d
au milieu du camp des ennemis, qu'il ne croy
si proches, et fut enveloppé. Ses soldats s'enrôlè
la suite de Stozas. Pour lui, les Maures le mena
de le tuer, s'il ne les rendoit maîtres d'Adrumè
s'approchèrent de cette ville ; et, s'étant arrêtés à
que distance, ils envoyèrent Himérius, avec des sol
dire aux habitans que Jean, fils de Sisinniole,
taillé en pièces l'armée des Maures, et qu'il alloit
ver avec un nombre innombrable de prisonniers.
les mieux tromper, on vit paroître à leurs yeux
ques Maures chargés de chaînes. Ils ouvrirent
portes à Himérius; et, son escorte s'en étant sais
Maures accoururent, pillèrent la ville, et y lais
garnison. Himérius se sauva pendant ce tumulte
quelques-uns des siens, et retourna à Carthage. P
temps après, un prêtre, nommé Paul, trouva m
de remettre les Romains en possession de cette
Etant allé à Carthage pour solliciter Sergius de n
laisser entre les mains des barbares une place de
importance, il n'en put obtenir que quatre-vingt
dats. C'étoit un foible secours; il y suppléa par

. Ayant rassemblé grand nombre de vaisseaux et ques, il les chargea de paysans et de matelots dé- en soldats romains; et, lorsqu'il fut à la vue mète, il fit dire aux habitans que Germain, ar- puis peu à Carthage, leur envoyoit une armée nse pour les mettre en liberté. Cette nouvelle t la ville de joie, et glaça d'effroi la garnison. sans donner le temps ni aux uns ni aux autres de ître la vérité, entre dans le port à pleines voiles, in basse sur les Maures, qui n'osent même se dé- , et se rend maître de la ville. Stozas et Antanas nt eux-mêmes l'épouvante, et abandonnent la ne; mais bientôt après, revenus de cette erreur, ntrèrent, et se vengèrent, par de sanglans rava- massacre de leur garnison.

ttribuoit ces malheurs à la lâcheté de Sergius. en, voulant apaiser les plaintes qu'il recevoit jours, lui envoya pour collègue Aréobinte, sé- , d'une naissance illustre, mari de Préjecte, fille lance, et nièce de Justinien, mais qui n'avoit sage de la guerre. Il fut accompagné d'Anastase, du prétoire, et de deux braves capitaines, Jean ide, et son frère Artabane, le même qui avoit tué n Arménie. Ces deux guerriers venoient de pas- service de l'empereur dans le temps que les Ar- s avoient abandonné le parti des Perses pour r sous l'obéissance des Romains. Sergius eut ordre re la guerre aux Maures de Numidie, et Aréo- à ceux de la Byzacène. Celui-ci, en arrivant à ge, apprit que Stozas et Antalas campoient à rnées de cette ville, près de Sicca-Veneria. Il fit Jean, fils de Sisinniole, avec l'élite des troupes, rit à Sergius pour le prier d'envoyer du secours. i ne tint aucun compte de la lettre d'Aréobinde; e que Jean fut obligé de combattre une nom- armée avec fort peu de troupes. Jean et Stozas se

Proc. Vand. l. 2, c. 24. Jorn. succes. Vict. Tun.

haïssoient mortellement. Dès qu'ils s'aperçurent, coururent l'un sur l'autre avec fureur. Stozas, bl mort, tomba de cheval, et fut porté par ses sold pied d'un arbre pour y rendre les derniers soupir même temps les Maures attaquèrent les Romains, mirent en fuite. Jean, se voyant enveloppé, s'écri mouroit sans regret, puisqu'il avoit tué Stozas comme il achevoit ces mots, il reçut le coup Stozas respiroit encore, et il eut le temps d'app la mort de son ennemi, et de dire qu'il mouroi joie. Jean l'Arsacide périt aussi dans cette bataille, avoir signalé sa valeur. Les soldats de Stozas ne d rèrent pas sans chef; à leur tête se mit un officie prit le nom de *Stozas le jeune*. Justinien compr tard que le partage entre deux commandans ne voit que nuire au bien des affaires; il rappela gius, et l'envoya servir en Italie. Aréobinde, méchant, mais également incapable, fut seul d du gouvernement.

Proc. Vand. l. 2, c. 25. Gontharis, qui commandoit en Numidie, h hardi et ambitieux, forma le dessein de se rendre m de l'Afrique et de prendre le titre de roi. Il excita tement les Maures à marcher à Carthage, et c avec Antalas de lui céder la Byzacène. Aréobinde, tant pas instruit de ce complot, rappela Gontharis l'opposer aux ennemis, et gagna un des rois m nommé Cuzinas, qui lui promit d'abandonner A dans le combat et de se joindre aux Romains. Il fit fidence de ce secret à Gontharis, qui ne tarda pas avertir Antalas. Celui-ci n'en témoigna rien à son cié; en sorte que ces deux princes continuèrent marche vers Carthage; Cuzinas, engagé à trahir les res; Antalas, d'intelligence avec Gontharis, qui tr soit Aréobinde. Gontharis, résolu de se défaire de général, croyoit cacher son crime en le faisant périr d une bataille. Il lui persuada de se mettre à la tête

pour aller combattre les Maures qui appro-
de la ville. On devoit marcher aux barbares dès
du soleil; mais Aréobinde, qui n'avoit jamais
de cuirasse, et qui craignoit les hasards, passa
tie du jour à se faire ajuster son armure, et le
délibérer s'il étoit à propos qu'il exposât sa per-
Gontharis, se figurant que ce délai étoit affecté,
n intrigue étoit découverte, se détermina à lever
ne et à s'emparer de Carthage.

ndemain il fait prendre les armes aux soldats, *Proc. Vand. l. 2, c. 26. Vict. Tun.*
d maître des portes de la ville. Il harangue les
, et leur représente Aréobinde comme un lâche,
tend que le moment de se sauver avec Athanase,
porter l'argent de l'armée, qu'il laissera périr
aim et par l'épée des Maures. *Prévenons leur*
ajouta-t-il; *saisissons-nous de leurs personnes.*
erai dans les trésors qu'ils se réservent de quoi
ut ce qui vous est dû. Les soldats lui applau-
t le proclament général. Aréobinde, averti de
volte, auroit sur-le-champ abandonné Carthage,
empête ne l'eût empêché de s'embarquer. Arta-
rassure; il rassemble promptement ses Armé-
ec les autres soldats qui étoient demeurés fi-
t l'engage à marcher au-devant de Gontharis.
it avec fureur; Artabane taille en pièces tout ce
ncontre devant lui. Les séditieux commençoient
lorsque Aréobinde, qui n'avoit jamais vu de sang
nage, effrayé d'une exécution si terrible, prend
, et se réfugie dans une église au bord de la
il avoit déjà fait retirer sa femme et sa famille.
ès fuient à son exemple; Artabane ne peut les
et est lui-même entraîné par les fuyards. Gon-
rend maître du palais et du port. Il fait venir
e, vieillard timide, qui prend avec lui le ton
et approuve sa conduite. Il envoie Réparat,
le la ville, assurer Aréobinde qu'on ne lui fera

aucun mal, s'il vient de lui-même au palais; mais s'il résiste, il ne doit s'attendre qu'à la mort. Aréo ne se rendit qu'à une condition qui mérite d'être servée, parce qu'elle représente une coutume sing de ce temps-là. Ce fut que l'évêque baptiseroit un fant, et donneroit parole pour Gontharis en jura les fonts baptismaux. Après ce serment, Aréob vêtu d'une casaque d'esclave, accompagna le pré se rendit au palais. Arrivé devant le tyran, il sterne à ses pieds, lui tendant les bras, et lui prés le livre des Evangiles et l'enfant qui venoit d'être tisé, comme témoin devant Dieu du serment de tharis. Celui-ci le relève, et lui promet de le faire le lendemain avec sa famille et ses trésors. Il l'i souper avec Athanase, lui donne la place d'honne le fait ensuite coucher dans un appartement du Aréobinde se croyoit hors de danger, lorsqu'il vit les gardes du tyran, qui le massacrèrent malgré et ses lamentables supplications. On laissa vivre nase par mépris pour sa vieillesse.

Gontharis fit porter à Antalas la tête d'Aréob mais il lui avoit promis de partager avec lui l' et les soldats, ce qu'il refusa de faire. Antalas, pi cette infidélité, résolut de rentrer au service de l'e reur; et, s'étant éloigné de Carthage, il se joignit centius, qui commandoit quelques troupes dans la cène. Le jeune Stozas vint alors joindre Gonthari ses soldats. Cependant Artabane, sur la parole de tharis, se mit entre ses mains, et, après lui avoir ses services, il ne s'occupa que des moyens de p perfidie par une autre trahison. Le tyran traitoi honneur la femme et la sœur d'Aréobinde : il n fit d'autre violence que de contraindre Préjecte d à l'empereur qu'Aréobinde avoit été tué contre la lonté de Gontharis, et qu'elles n'avoient qu'à se des bontés de ce général. Il espéroit, par ces menso

r l'empereur à lui donner Préjecte en mariage ne riche dot. Artabane, en qui le tyran avoit pris nce, fut envoyé pour combattre Antalas. Les deux s se rencontrèrent auprès d'Adrumète. Le prince , abandonné par Cuzinas, prit la fuite dès le ncement du combat; mais Artabane, au lieu de suivre, fit retourner son armée en arrière. Ce ment parut aux officiers dévoués à Gontharis hison manifeste, et un d'entre eux fut tenté de rtabane lorsqu'il fut rentré dans le camp. L'Ar- n justifia sa conduite par la crainte qu'il avoit isoit-il, d'être pris en queue par Marcentius, qui ans Adrumète. Il persuada même à Gontharis l'avoit pas trop de toutes ses forces pour terminer uerre, et qu'il devoit marcher lui-même à la son armée. Le tyran rassembla ses troupes, fit rer tous ceux qui lui étoient suspects, laissa une n dans Carthage, sous les ordres de Pasiphile, nfident, et lui commanda de se défaire en son ab- le tout ce qui restoit de Romains, sans en épar- ucun.

épart étant fixé pour le lendemain, Gontharis ous les officiers de son armée à un grand festin. l'occasion que prit Artabane pour lui ôter la vie. gea ses gardes de l'exécution. Artasire, Arménien, oit le premier frapper le tyran, pria Artabane uer lui-même sur-le-champ, s'il manquoit son *e crainte,* lui dit-il, *que la violence du supplice he de ma bouche un aveu qui vous seroit funeste.* ndirent que Gontharis fût ivre; alors Artasire ha de lui comme pour lui parler à l'oreille. En ment critique, Artabane, agité des plus vives ides, changea plusieurs fois de couleur, et quel- iciers, s'en étant aperçus, devinèrent ce qui se it; mais, comme ils haïssoient eux-mêmes le ty- ne firent aucun mouvement, et attendirent l'é-

Proc. Vand. l. 2, c. 28. Jorn. succes. Theoph. p. 189. Cedr. p. 374. Zon. t. 2, p. 63. Anast. p. 63. Malela, p. 78. Pagi ad Baron. Vict. Tun.

vénement en silence. Pendant que Gontharis se tournoit vers Artasire, celui-ci lui porta un coup de sabre qui lui fracassa l'os du front, et lui coupa les doigts de la main droite. Quoique étourdi d'un si terrible coup, Gontharis se levoit pour se défendre, lorsque Artabane, qui étoit à sa gauche sur le même lit, lui plongea dans le flanc son épée jusqu'à la garde. Le tyran fit encore un effort pour sauter à bas de son lit; mais il retomba aussitôt. Artabane et Artasire, secondés des Arméniens et des officiers romains, massacrèrent les amis et les gardes de Gontharis. Ils sortent en même temps du palais en criant: *Vive Justinien !* A ce cri, les fidèles sujets de l'empereur coururent aux maisons des partisans du tyran; ils égorgèrent les uns à table, les autres dans leurs lits. Pasiphile périt dans ce massacre. Le jeune Stozas, s'étant réfugié dans une église avec quelques Vandales, en sortit sur la parole d'Artabane. Ce fut ainsi que ce capitaine détruisit la tyrannie de Gontharis, qui n'avoit duré que trente-six jours. Il envoya Préjecte à l'empereur; et, pour récompense de sa fidélité, il fut revêtu du commandement général de l'Afrique. Mais, désirant passionnément d'épouser Préjecte, il demanda avec instance et obtint aussitôt la permission de retourner à Constantinople. Il y conduisit le jeune Stozas, qui, contre la parole donnée, fut pendu, après avoir eu les deux mains coupées. Jean Troglita, frère de Pappus, succéda en Afrique à Artabane. Il vainquit les Maures, et reprit sur eux les enseignes que les Romains avoient perdues dans la défaite de Salomon. Il fut cependant vaincu lui-même dans une seconde bataille; mais il eut bientôt sa revanche, et profita mieux de sa victoire. Il poursuivit si vivement les ennemis, que la plupart périrent dans la fuite avec dix-sept de leurs chefs. Les autres allèrent chercher leur sûreté aux extrémités de l'Afrique, d'où ils n'osèrent revenir. Enfin, l'an 548, cette vaste contrée, inondée de sang depuis

pa, et couverte de cadavres et de débris, com-
prendre cette face riante que lui donne sa
naturelle.

...Totila étendoit ses conquêtes. Sa réputa- Proc. Goth. l. 3, c. 9.
...oit tous les passages. On comparoit sa jus-
...empérance, son humanité avec les rapines,
...ches, les cruautés des généraux et des soldats
On désiroit de l'avoir pour maître, et avant
...quer une ville, il avoit déjà gagné le cœur
...ns. Constantien manda à l'empereur que ses
...oient pas suffisantes pour tenir contre un si
...le ennemi, et cette lettre fut signée de tous les
Totila, de son côté, écrivit au sénat de Rome;
ppeloit les bienfaits de Théodoric et d'Amala-
...mettoit en parallèle la tyrannie des ministres
...ereur, les vexations cruelles du surintendant
...e, la barbarie des genéraux et des soldats, qui
les Italiens dans la plus dure servitude, sous
de les défendre : *Nous vous avons déjà vengés*
, ajoutoit-il; *prêtez-nous la main pour vous*
l'abîme où votre imprudence vous a plongés.
...r volontaire nous prouvera que votre défection
...cée. Sacrifiez à votre sûreté présente les espé-
...ont l'empereur vous amuse. Cette lettre ayant
...e au sénat par des prisonniers auxquels Totila
liberté, Jean le Sanguinaire, qui commandoit
...ne, empêcha d'y faire aucune réponse. Totila
...t une seconde, dans laquelle il s'engageoit, par
...ens les plus saints, à ne pas permettre qu'aucun
éprouvât de la part des Goths ni mauvais trai-
ni dommage. Il fit faire un grand nombre de
...e cette lettre, qui se trouvèrent un matin affi-
...ns les lieux de Rome les plus fréquentés, sans
...t découvrir par qui elles avoient été introduites.
...oupçonna les prêtres ariens, qui furent chassés
...le, Totila, n'espérant plus rien de la bonne vo-

[redacted]

lonté des Romains, envoya en Calabre un déta ment de son armée pour assiéger Otrante, et ma vers Rome avec le reste de ses troupes. Cependant l pereur; ne pouvant plus compter sur les généraux avoit en Italie, se détermina enfin à y renvoyer lisaire.

LIVRE QUARANTE-SEPTIÈME.

Bélisaire partit de Constantinople avec très-peu de oldats, leva sur la route quatre mille volontaires à ses lépens, et se rendit à Salone. Il auroit voulu s'établir Rome, comme dans le centre de l'Italie; mais, les ioths étant répandus dans tous le pays d'alentour, il voit trop de troupes pour y passer sans être aperçu, et op peu pour risquer un combat. Il prit donc le parti 'aller à Ravenne, et d'en faire sa place d'armes. Avant ie de quitter Salone, il apprit que la garnison d'Otante, réduite à l'extrémité, avoit promis de se renre, si elle n'étoit secourue avant un certain jour. Ayant it aussitôt embarquer Valentin avec des soldats et des rovisions, il lui ordonna de changer la garnison, qui roit beaucoup souffert de la faim et des maladies, et : laisser dans la place des vivres pour un an. Ce seurs, arrivé quatre jours avant le terme fixé par la catulation, obligea les Goths à lever le siége. Valentin rdit quatre soldats qui s'étoient hasardés à faire des urses hors de la place, et revint à Salone. Bélisaire passa ar mer à Pole, en Istrie, où il s'arrêta quelques jours. our exercer ses troupes et les mettre en bon ordre. 'otila, voulant s'instruire de leur nombre, usa de ce tratagème. Il contrefit des lettres du gouverneur de iênes, qui demandoit à Bélisaire un prompt secours, : les envoya par cinq officiers intelligens, déguisés en oldats romains. Bélisaire s'y méprit; il les reçut dans n camp, et leur répondit qu'il iroit incessamment courir Gênes avec toutes ses troupes. Ces espions firent rapport de l'état où ils avoient trouvé cette armée pré-

An. 544.
Proc. Goth. l. 3, c. 10.

tendue, dont l'unique force étoit dans la capacité de son général.

Proc. Goth. l. 3, c. 10. Marcel. chr.

Totila campoit près de Tibur. Quelques habitans ayant pris querelle avec la garnison, composée d'Isaures, introduisirent les Goths pendant la nuit. Les Isaures s'ouvrirent un passage, et se sauvèrent presque tous. En cette occasion, Totila, pour la première fois, usa d'une cruauté peu conforme à son caractère. Il vouloit intimider la ville de Rome, qui n'étoit éloignée que de cinq à six lieues. Il abandonna Tibur au pillage; tout fut passé au fil de l'épée. L'évêque éprouva la barbarie et l'insolence du soldat arien. Les Goths se rendirent maîtres des bords du Tibre, en sorte que la communication fut fermée entre Rome et la Toscane.

Proc. Goth. l. 3, c. 11.

L'armée de Totila étoit en partie composée de déserteurs, que la bonté de ce prince avoit attirés à son service. Bélisaire, étant à Ravenne, voulut les engager à revenir sous les étendards de l'empire. Il fit publier une amnistie, menaçant en même temps de châtimens les plus rigoureux ceux qui demeureroient attachés aux ennemis; mais il n'en put regagner un seul. Thorimuth et Vital entrèrent dans l'Emilie avec les soldats illyriens pour reprendre les places de cette contrée, dont les Goths s'étoient emparés. Cette expédition n'eut aucun succès. Les Illyriens, mécontens de n'être pas payés, apprenant qu'une troupe de Huns faisoient des courses sur leurs terres, abandonnèrent Vital, et retournèrent dans leur pays. Ils envoyèrent de là faire des excuses à l'empereur, qui parut d'abord fort irrité, et leur pardonna ensuite. Totila, instruit de leur départ, crut pouvoir se rendre maître de Boulogne; mais le détachement envoyé à cet effet fut surpris en chemin et taillé en pièces. Les Goths assiégeoient Auxime. Bélisaire fit partir un secours de mille hommes, sous la conduite de Thorimuth, de Ricilas et de Sabinien. Ils entrèrent pendant la nuit, et dès le lendemain ils s

osèrent à faire une sortie. Comme on étoit d'avis assurer auparavant de la position et de la force des emis, Racilas, dont la bravoure naturelle se trou- alors échauffée par le vin, voulut sortir seul, et procha du camp des Goths pour le reconnoître. Il bientôt enveloppé; et pendant qu'il se défendoit courage, la troupe des Goths grossissant toujours, s Romains étant accourus de la ville, il y eut un combat, où les Romains ne purent sauver que le s de Ricilas, qui fut accablé de traits. On le rem- a dans Auxime. Thorimuth et Sabinien, trop foi- pour combattre les Goths, jugèrent que leurs trou- ne feroient qu'affamer la place, et résolurent de se er la nuit suivante. Totila, sur l'avis d'un déser- posta deux mille de ses plus braves soldats à une et demie de la ville. Les Romains donnèrent dans buscade, et perdirent deux cents hommes. Les deux pines s'échappèrent avec le reste, et gagnèrent Ri- i, laissant les Goths maîtres de tous les bagages. le commencement de la guerre, Vitigès avoit sac- Pisaure et Fanum, et en avoit détruit les murs. saire voulut remettre Pisaure en état de défense, e que cette ville étoit environnée de pâturages pro- à faire subsister la cavalerie. Il envoya de nuit dre la mesure des portes, qu'il fit faire à Ravenne, rter par mer. Thorimuth et Sabinien eurent ordre s mettre en place, et de travailler aussitôt au réta- ement des murs. Tout fut exécuté avec une telle di- nce, que Totila, étant accouru pour empêcher l'ou- e, le trouva presque achevé, et fut obligé de re- ner devant Auxime. Bessas avoit quitté Spolette r se jeter dans Rome. Bélisaire, qui craignoit sur- pour cette ville, y envoya encore Barbarion de ace, et Artasire, Perse de nation, avec ordre de se r renfermés sans faire aucune sortie, et de tout pré- r pour une vigoureuse défense. Totila se rendit

maître d'Auxime pendant l'hiver. Firmium et Asculum capitulèrent après quelques jours de siége.

Proc. pers. l. 2, c. 26. Evag. l. 4, c. 26.

Tandis que la foiblesse de Bélisaire le mettoit hors d'état d'arrêter en Italie les progrès de Totila, son absence ouvroit à Chosroës une libre entrée dans la Mésopotamie. Ce prince, regardant comme un affront de n'avoir pu approcher d'Edesse quatre ans auparavant, résolut de la détruire; il ne menaçoit de rien moins que de réduire les habitans en captivité, et le terrain de la ville en pâturages. Il marcha donc avec une grande armée, et envoya une troupe de Huns pour enlever les troupeaux qui paissoient au pied des murailles. Les bergers, joints aux habitans et aux soldats, repoussèrent vigoureusement les ennemis, et un paysan tua d'un coup de fronde le chef des Huns. Ce premier échec ébranla la résolution du roi de Perse; il commença de craindre que cette entreprise ne lui attirât un nouvel affront, et il fit dire aux habitans qu'il consentoit à leur laisser la vie, pourvu qu'ils se rachetassent. Les députés de la ville lui offrirent la même somme de deux cents livres d'or, qu'ils lui avoient donnée la première fois. Le roi rejeta cette offre avec mépris; et, après une longue et pompeuse énumération de ses exploits, il leur déclara qu'il les traiteroit avec plus de rigueur qu'il n'avoit fait aucun peuple vaincu, s'ils ne lui mettoient entre les mains tout l'or et l'argent renfermé dans l'enceinte de leurs murailles. Comme ils se récrioient sur une proposition si intolérable, et que, pour rabattre son orgueil, ils lui rappeloient l'incertitude des événemens de la guerre, il les interrompit en colère, et les chassa de sa présence. Le lendemain il fit commencer hors de la portée du trait une plate-forme qu'on devoit pousser jusqu'aux murs de la ville. Elle étoit construite de terre, de grosses pierres, et d'arbres avec leurs branches. Tous ces matériaux, entassés et pressés les uns sur les autres, se lioient ensemble, et s'élevoient à une extrême hau-

ierre, Martin et Pérane, s'étoient enfermés dans
Ils firent une furieuse sortie, dans laquelle un
, nommé Argec, tua de sa main vingt-sept en-
Comme la terrasse étoit déjà à la portée du trait,
les Romains y lançoient quantité de pierres et de
enflammées, les travailleurs se mirent à couvert
de grands rideaux de poil de chèvre, qui, sus-
à de longues perches, arrêtoient et amortissoient
ɔs.
abitans, alarmés de ce terrible ouvrage, qui s'a-
de plus en plus vers les murs, engagèrent
:, célèbre médecin, autrefois attaché au service
ıde, qu'il avoit guéri d'une dangereuse maladie, à
ıyer pour eux auprès du roi. Etienne alla au camp
ses; et, s'étant présenté devant Chosroës: « Seigneur
lit-il), l'humanité fait le caractère des bons rois.
ictoires et les conquêtes vous procureront d'autres
; mais les bienfaits peuvent seuls vous mériter le
le plus cher à votre siècle, et le plus honorable
'eux de la postérité. S'il est une ville au monde
oive ressentir les effets de cette bonté, c'est celle
ʼous menacez de détruire. Edesse m'a donné le
j'ai rendu la vie à votre père; j'ai conservé votre
ıce. Hélas! quand je conseillois à Cabade de vous
ir pour successeur, préférablement à vos frères,
ɔis-je prévoir que je préparois la ruine de ma
ɜ! Aveugles mortels, nous sommes nous-mêmes
tisans de notre malheur! Si vous vous souvenez
es services, je vous demande aujourd'hui une ré-
ıense qui ne vous sera pas moins avantageuse qu'aux
ans d'Edesse. En leur laissant la vie, vous vous
ʒnerez le reproche de cruauté. » Chosroës n'a-
int l'âme sensible à la reconnoissance; mais, se
ınt à l'ordinaire, il feignit d'être touché, et ré-
à Etienne qu'en sa considération, il vouloit bien
ıer d'Edesse, à condition qu'on lui mettroit

entre les mains les généraux Pierre et Péfane, nés es-claves de son père, qui osoient porter les armes contre lui : « S'ils refusent de me les livrer (ajouta-t-il), sa « bonté veut bien encore leur laisser le choix, ou de me « payer sur l'heure cinquante mille livres d'or, ou de « recevoir dans la ville mes officiers, qui feront une « exacte recherche, et m'apporteront tout ce qui s'y trou- « vera d'or et d'argent : j'abandonnerai le reste aux habi- « tans. » Etienne, pénétré jusqu'au cœur de cette cruelle raillerie, ne répliqua pas une parole ; il partit avec une profonde tristesse, et porta dans la ville le trouble et la consternation. Il paroît que les Edessiens commen-çoient à se défier de l'ancienne fable sur la foi de la-quelle ils avoient cru leur ville imprenable. Ils en-voyèrent encore des députés qui furent insultés et chassés avec outrage. Martin lui-même eut plusieurs conférences avec les principaux seigneurs ; mais elles se passèrent en contestations infructueuses.

Proc. pers. l. 2, c. 27. Cependant les assiégés ne perdirent pas toute espé-rance. Ils creusèrent un souterrain pour faire ébou-ler la terrasse. Ils avoient déjà pénétré jusqu'au milieu, lorsque les Perses, ayant entendu le bruit des mineurs, commencèrent à fouiller les flancs de la plate-forme pour les rencontrer. Les mineurs, s'en étant aperçus, comblèrent le souterrain et se retirèrent. Ils prirent un autre moyen de détruire l'ouvrage ; ce fut de miner seulement la pointe de la terrasse, et d'y creuser une chambre, qu'ils remplirent des bois les plus combusti-bles, frottés encore d'huile de cèdre, de soufre et de bi-tume. Le feu y prit aisément ; et, dès la nuit suivante, on aperçut des tourbillons de fumée qui perçoient en différens endroits. En même temps les Romains, pour donner le change aux ennemis, y jetèrent quantité de pots à feu et de flèches enflammées. Les Perses, ne se doutant pas qu'il y eût d'autre cause de l'incendie, ac-couroient de toutes parts pour l'éteindre, tandis que les

[redacted]

mains les accabloient d'une grêle de traits. Chosroës transporta lui-même au point du jour, et fut le preer à découvrir que le feu sortoit des entrailles de la ıte-forme. Il fit travailler toute son armée à jeter de terre pour étouffer les flammes, et de l'eau pour les :indre, mais sans succès. La fumée, ne trouvant plus issue dans un endroit, s'ouvroit ailleurs un passage; l'eau versée sur le soufre et le bitume augmentoit la olence de l'embrasement. Sur le soir la fumée étoit si ıaisse et s'élevoit si haut, qu'on l'aperçut de la ville : Carrhes, à dix ou douze lieues, et encore plus loin. ans l'agitation et le désordre où étoient les Perses, la ırnison sortit de la ville, monta sur la terrasse, et fit ı grand carnage. Enfin, la flamme éclatant de toutes ırts, il fallut renoncer à cet ouvrage. Six jours après, hosroës fit escalader la muraille de grand matin; mais, ɔrès un rude combat, les Perses furent repoussés, et ɔligés d'abandonner les échelles, que les assiégés ti:rent dans la ville. Le même jour, à midi, il fit attauer une des portes; la garnison, les paysans renfermés ans la ville, et grand nombre d'habitans sortirent sur :s ennemis, et les repoussèrent encore. Pendant qu'ils :s poursuivoient, Paul, l'interprète ordinaire de Chosıoës, vint au-devant d'eux leur annoncer que Rhéciaire venoit d'arriver, et qu'il apportoit, de la part de empereur, la conclusion du traité. Ce député étoit deıis plusieurs jours dans le camp des Perses; mais le oi en avoit fait mystère, afin d'avoir le temps de prenlre la place. Paul invita les généraux à se rendre auprès lu roi pour être témoins de la ratification. On lui réɔondit que Martin, étant malade, ne pourroit s'y trouer que dans trois jours.

Cette réponse blessa tellement la fierté de Chosroës, *Proc. pers. l. 2, c. 27. Idem, Goth. l. 4, c. 14.* que le lendemain il se prépara de nouveau à forcer la ville. Il fit couvrir de briques les débris de la terrasse pour y placer ses batteries, qui lançoient des pierres et

de gros javelots. Le jour suivant, toutes ses troupes avancèrent dès le grand matin pour donner l'assaut. Les Sarrasins furent placés derrière, à dessein d'arrêter les fuyards lorsque la ville seroit prise. On planta les échelles. D'abord les Perses avoient l'avantage, parce que les habitans ne s'attendoient pas à cette attaque; mais bientôt l'alarme s'étant répandue, toute la ville accourt sur la muraille; les habitans, les paysans, tous deviennent soldats et repoussent l'ennemi; les femmes, les enfans, les vieillards servent les combattans avec une ardeur incroyable; les uns leur fournissent des pierres, les autres font bouillir l'huile et la poix qu'on verse à grand flots sur les assiégeans. Les Perses, rebutés d'une résistance si meurtrière, jettent leurs armes, et refusent de s'exposer à une mort certaine. Chosroës, embrasé de colère, les menace, les frappe, les oblige de retourner à l'attaque. Ils sont encore contraints de céder aux efforts des assiégés. Enfin Chosroës, plein de dépit et de rage, est forcé, sur le soir, de regagner son camp. Azaréthès, que Cabade avoit autrefois si mal reçu après une victoire qui lui avoit coûté trop de sang, se signala en cette rencontre; peu s'en fallut qu'il ne pénétrât dans la ville; il étoit déjà maître de l'avant-mur, et battoit la seconde muraille, lorsque Pérane, à la tête d'un corps nombreux, sortit sur lui et le repoussa. Procope raconte que, dans cette attaque, un grand éléphant portant sur son dos une haute tour, chargée de tireurs d'arc, s'avançoit vers la ville, et sembloit être une de ces terribles machines nommées *hélépoles*, que Démétrius Poliorcète avoit autrefois inventées pour la destruction des places. Les flèches qui pleuvoient du haut de cette tour abattoient ceux qui défendoient la muraille, et la ville couroit risque d'être escaladée en cet endroit, lorsqu'un Romain s'avisa de suspendre un porc au haut du mur. L'éléphant, effrayé des cris de cet animal, s'arrêta d'abord, ensuite tourna le dos, et se re-

ira pas à pas malgré les efforts de ses conducteurs.

Les Romains employèrent la nuit aux préparatifs écessaires pour se défendre contre un second assaut. Iais les ennemis ne parurent pas le lendemain. Le jour uivant, après une nouvelle tentative qui ne fut pas fort piniâtre, Paul vint encore inviter Martin à une enrevue. Ce général se rendit au camp, et l'ouvrage de ette paix, qui, depuis quatre ans qu'elle étoit arrêtée, laissoit subsister une guerre sanglante, fut enfin consommée. Chosroës n'exigea des Edessiens que cinq cents livres d'or, et leur promit par écrit de ne plus exercer contre eux aucune hostilité. Ayant ensuite mis le feu à son camp, il se retira en Perse avec son armée.

Cette année la mer se déborda en Thrace, et inonda l'espace de quatre mille pas. Les eaux couvrirent tous les environs d'Odessus, de Dionysiopolis et d'Aphrodisiade. Quantité d'hommes et de bestiaux y périrent. Au bout de quelques jours la mer rentra dans son lit. Malgré les grandes dépenses que Justinien étoit obligé de soutenir pour ses guerres en Orient et Occident, et plus encore pour le nombre infini de bâtimens et de villes entières qu'il faisoit construire ou réparer, il fit un acte de générosité extraordinaire, et qui prouve que Pierre Barsamès n'étoit pas encore intendant des finances. Il remit à ses sujets tous les reliquats des sommes qu'ils devoient au fisc depuis vingt-deux ans. Juste, neveu de l'empereur, mourut de maladie. Pérane, fils de Gurgène, roi d'Ibérie, qui, depuis que son père s'étoit retiré à la cour de Justin, servoit les Romains avec zèle et avec courage, tant en Italie qu'en Orient, tomba de cheval à la chasse, et mourut de sa chute. Pour le remplacer, l'empereur envoya en Orient Marcel, fils de sa sœur; c'étoit un jeune homme dont l'histoire ne nous a conservé que le nom.

Theoph. p. 190. Anast. p. 100. Cedr. p. 375. Hist. miscel l. 16. Just. novel. 147, 148. Proc. pers. l. 2, c. 27.

Comme le traité de paix, qui venoit de recevoir sa dernière forme par l'échange des ratifications, étoit le

An. 545. *Proc. pers. l. 2, c. 28.*

Idem, Goth. l. 4, c. 10. Marcel. chr. Agath. l. 2. Assemani, bibl. or. t. 2, p. 450.

même dont les conditions avoient été arrêtées quatr ans auparavant, la Lazique n'y étoit pas comprise. C'é toit une conquête postérieure, et Chosroës prétendoi s'y maintenir. Il se disposoit même à enlever aux Ro mains quelques places qui leur restoient encore dans c pays. Justinien, de son côté, désiroit de rentrer en pos session de toute la province. Il députa donc au ro pour demander la restitution de la Lazique. Chosroë répondit que c'étoit une affaire de longue discussion ; et que, pour balancer les droits des deux partis, on avoit besoin d'une trève ; mais qu'il ne l'accorderoit qu'à condition que l'empereur lui donneroit une somme d'argent, et lui enverroit un fameux médecin, nommé Tribun, qui l'avoit déjà guéri d'une grande maladie. L'empereur lui envoya sur-le-champ le médecin avec deux mille livres d'or, et l'on convint d'une trève de quatre ans pour la Lazique. La mémoire de ce médecin mérite d'être conservée. Né en Palestine, il étoit encore plus recommandable par sa piété, par son désintéressement, par la douceur de ses mœurs que par la profonde connoissance de son art. Chosroës, après l'avoir gardé un an, lui permit de retourner dans sa patrie, et le pressa de déclarer ce qu'il souhaitoit pour sa récompense. Tribun ne demanda rien autre chose que la liberté de quelques prisonniers romains. Le roi, pour ne pas lui céder en générosité, lui en fit remettre trois mille, outre ceux qu'il avoit demandés. Une querelle survenue entre deux princes sarrasins auroit rompu la paix aussitôt qu'elle fut conclue, si Chosroës n'avoit eu besoin de repos. Quoique Aréthas eût abandonné Bélisaire dans la guerre de Mésopotamie, il n'avoit pas changé de parti. Alamondare, toujours attaché aux Perses, enleva un des fils d'Aréthas, et l'immola à Vénus, la grande déesse des Sarrasins. Aréthas rassembla toutes ses troupes, et vint attaquer son ennemi. Alamondare fut défait avec un grand carnage, et peu s'en

[redacted]

fallut que ses deux fils ne tombassent entre les mains d'Aréthas, qui auroit usé de cruelles représailles.

Ce fut apparemment pendant la trève avec les Perses que Justinien répara tant de places en Arménie. Martyropolis n'avoit que de foibles murailles; elles furent élargies et exhaussées. On fortifia les défilés des montagnes qui donnoient passage de la Persarménie dans la Sophanène, et l'on y mit garnison. J'ai parlé, sous le règne d'Anastase, des ouvrages que Justinien fit à Mélitine et à Théodosiopolis. Dans la petite Arménie, il répara les murs de Satale, de Colone, de Sébaste et de Nicopolis; il y fit bâtir plusieurs forteresses et un grand nombre de monastères. *Proc. a l. 3, c. 2 4, 5.*

Tant de dépenses épuisoient le trésor de l'empereur. Ses troupes d'Italie, réduites à un petit nombre, mal payées, presque sans armes, sans habits, sans chevaux, n'osoient paroître devant l'ennemi. Bélisaire, au désespoir, fit partir pour Constantinople Jean, neveu de Vitalien. Comme il se défioit de l'affection de cet officier, il lui fit promettre avec serment qu'il reviendroit dès qu'il se seroit acquitté de sa commission. Dans sa lettre à l'empereur il exposoit le déplorable état de ses troupes, l'impossibilité de tirer de l'argent de l'Italie, dont les Goths s'étoient remis en possession; la désertion des soldats, le découragement de ceux qui lui restoient, la difficulté de se faire obéir par des troupes qu'on ne pouvoit payer. « S'il ne falloit qu'envoyer « Bélisaire en Italie (disoit-il), tout est fait : me voici « au centre du pays; mais, s'il est question de vaincre « les Goths, il reste encore beaucoup à faire. Un géné- « ral n'est rien sans soldats. Envoyez-moi du moins les « compagnies de mes gardes, que vous avez retenues à « Constantinople; joignez-y le plus qu'il sera possible « de Huns et d'autres barbares auxiliaires; mais n'ou- « bliez pas de les payer. » Jean n'aimoit pas Bélisaire. Arrivé à la cour, il s'occupa bien moins de sa commis- *Proc. G l. 3, c. 1 Idem an c. 5. Jorn. de get. c. 6*

sion que d'un mariage qui lui étoit aussi honorab
qu'avantageux. Germain avoit épousé en secondes noc
Matasonte, veuve de Vitigès. Passara, sa premiè
femme, lui avoit laissé deux fils, Justin et Justinien
avec une fille nommée Justine. La haine de Théodo
contre Germain étoit tellement déclarée, que person
n'osoit entrer dans l'alliance de ce prince. Ses deux fi
ne trouvèrent point de femme tant que l'impératri
vécut. Sa fille Justine avoit déjà dix-huit ans; et quoi
que sa naissance, ses richesses, ses grâces personnell
et le mérite de son père fussent bien capables de piqu
la plus noble ambition, les plus illustres familles e
détournoient les yeux comme d'une cause infaillible d
disgrâce. Jean, plus hardi que les autres, la demanda
son père, et l'obtint. Théodora en fut irritée, et l
nouvel époux se pressa de retourner en Italie, où i
croyoit être plus en sûreté qu'à la cour. Mais il y trouv
Antonine; et le soupçon qu'il conçut, avec assez de fon
dement, qu'elle étoit chargée par Théodora de le fair
périr, le tint dans une perpétuelle inquiétude, jusqu'
ce qu'Antonine fût retournée à Constantinople.

Proc. Goth. l. 3, c. 12. Idem, anecd. c. 5. Marc. chr.

Le roi des Goths, trop habile pour ne pas profiter d
mauvais état où se trouvoient les Romains, alla mett
le siége devant Spolette. Hérodien, commandant de l
garnison, étoit alors mal disposé à l'égard de Bélisair
qui, étant instruit de ses rapines, l'avoit menacé d
lui faire rendre compte de sa conduite. Cependant, po
sauver les apparences, il convint avec Totila d'une trê
de trente jours, après lesquels il se rendroit, s'il n'éto
pas secouru; et il donna son fils en otage. Le term
expiré, il remit entre les mains des Goths la ville et l
garnison, et passa lui-même au service de Totila. S
sifrid, plus fidèle à l'empereur, quoiqu'il fût Goth
nation, se défendit mieux dans Assise; mais il fut t
dans une sortie, et les habitans capitulèrent aussitô
Cyprien gardoit Pérouse; le roi l'envoya menacer d'

[redacted]

rigoureux traitement, s'il se défendoit, et lui promit une grande somme d'argent, s'il se rendoit sans résistance. Comme Cyprien demeuroit ferme dans son devoir, un de ses gardes, gagné par argent, l'assassina, et se sauva au camp des Goths : action indigne et capable seule de ternir le lustre des grandes qualités de Totila, s'il est vrai qu'il en fût l'auteur, comme le dit Procope. Ce crime ne produisit aucun fruit ; la garnison fit bonne contenance après la mort de son commandant ; et, comme la place étoit en état de soutenir un long siége, le roi ne jugea pas à propos de s'y engager, et marcha droit à Rome.

Partout où passoit ce prince, loin de désoler les campagnes, il protégeoit et encourageoit l'agriculture, obligeant seulement les laboureurs de lui payer leurs tailles, et de lui fournir en nature les revenus de leurs fermes ; en sorte qu'il ne manqua jamais de vivres. Lorsque les Goths parurent devant Rome, Artasire et Barbation firent une sortie sur eux, contre l'avis de Bessas ; ils taillèrent en pièces les premiers qu'ils rencontrèrent ; mais, s'étant laissés emporter trop loin par l'ardeur de la poursuite, ils furent enveloppés, perdirent presque tous leurs soldats, et n'échappèrent eux-mêmes qu'avec peine. Cet échec les rendit plus circonspects ; ils n'osèrent plus se hasarder hors des murs. Les subsistances manquèrent bientôt aux assiégés ; les ennemis étoient maîtres de la campagne, et la voie de la mer étoit fermée. Depuis que les Goths avoient pris Naples, leurs barques infestoient la mer de Toscane, en sorte qu'ils arrêtoient tous les convois. Les esclaves qui, dans une ville assiégée, sont toujours les premiers à se ressentir de la disette, désertoient en grand nombre, et se rendoient au camp de Totila, qui les recevoit dans ses troupes. Pendant que ce prince étoit campé devant Rome, il envoya un détachement pour se saisir de Plaisance, soit par force, soit par composition. Cette ville importante

Proc. Go l. 1, c. 1 16.

étoit la seule que les Romains possédoient encore dans la province d'Emilie. Comme elle refusa d'écouter aucune proposition, elle fut assiégée, et ne se rendit que l'année suivante, après avoir éprouvé toutes les horreurs de la famine.

Proc. Goth. l. 3, c. 13, 14. Jorn. success. Pagi ad Baron.

Bélisaire, honteux de rester renfermé dans Ravenne, y laissa Justin avec quelques soldats, et conduisit le reste à Dyrrachium, pour aller au-devant du secours qu'il attendoit avec impatience. Enfin Jean, neveu de Vitalien, et Isac l'Arménien, arrivèrent, suivis de quelques cohortes de Romains et de barbares. L'eunuque Narsès étoit allé, par ordre de l'empereur, vers les bords du Danube pour solliciter les chefs des Hérules d'envoyer des troupes en Italie. Il en engagea un assez grand nombre, qui, sous la conduite de Philémuth, vinrent passer l'hiver en Thrace, à dessein de partir pour l'Italie au commencement du printemps. Tandis qu'ils étoient en chemin, ils eurent occasion de rendre un grand service à l'empire. Une armée d'Esclavons, qui venoit de passer le Danube, après avoir ravagé le pays, traînoit en esclavage une multitude d'habitans. Les Hérules, quoique fort inférieurs en nombre, les battirent, et délivrèrent les prisonniers. En traversant la Thrace, Narsès rencontra un Esclavon qui se faisoit passer pour ce brave Chilbudius mort treize ans auparavant en combattant contre cette nation. Il alloit à Constantinople avec un grand cortége pour se faire reconnoître de l'empereur. Narsès, ayant découvert la fourberie, le fit charger de fers, et le conduisit à la cour. L'histoire ne dit pas comment fut traité cet imposteur.

Proc. Goth. l. 3, c. 15. Pagi ad Baron.

Dès que Bélisaire eut reçu le renfort dont je viens de parler, il en fit embarquer une partie sous la conduite de Valentin et de Phocas, dont il connoissoit la bravoure. Ils avoient ordre de se rendre à Porto, et de se joindre à la garnison pour harceler l'ennemi. Ils arrivèrent heureusement, et firent savoir à Bessas qu'i

[redacted]

lloient attaquer le camp de Totila. Ils le prioient de ire en même temps une sortie avec ses meilleures roupes. Bessas, qui n'avoit que trois mille soldats dans Rome, n'eut aucun égard à leur prière. Les deux capitaines allèrent, à la tête de cinq cents hommes, insulter e camp ennemi. Par cette attaque imprévue ils jetèrent l'alarme et le désordre parmi les Goths; ils tuèrent les gardes avancées; mais, voyant qu'ils n'étoient pas secourus, ils se retirèrent en diligence à Porto, et envoyèrent faire des reproches à Bessas, en lui mandant qu'ils attaqueroient encore le lendemain, et qu'ils le supplioient de seconder leurs efforts. Bessas ne fut pas moins sourd que la première fois. Ils sortirent le lendemain avec toutes leurs troupes; mais, sur l'avis que Totila avoit reçu d'un déserteur, il avoit mis ses meilleurs soldats en embuscade le long du chemin; en sorte que Valentin et Phocas, enveloppés de toutes parts, périrent en combattant avec courage. La plus grande partie de leurs soldats fut taillée en pièces; le reste se sauva dans Porto.

Le pape Vigile, ayant reçu ordre de l'empereur de venir à Constantinople pour les raisons que j'exposerai dans la suite, sortit de Rome sur la fin de novembre, et s'arrêta en Sicile. Il y acheta une grande quantité de blé, dont il chargea plusieurs vaisseaux, espérant qu'ils pourroient remonter le Tibre et arriver jusqu'à Rome, réduite alors à une grande disette. Ces navires approchoient de Porto lorsqu'ils furent aperçus des ennemis. La ville de Porto étoit au pouvoir des Romains; mais, comme le port étoit hors de la ville, les Goths, accourant en grand nombre, s'en rendirent maîtres, et se cachèrent derrière les murs dont il étoit environné. La garnison, trop foible pour combattre les Goths, monta sur les murailles de la ville, faisant signe à la flotte de ne pas aborder et de prendre une autre route. Les matelots prirent ces signaux pour des invitations et des

Proc. Got. l. 3, c. 15. Anast. Vig. Pagi ad Baron. Noris de synodo, c. 6.

marques d'allégresse ; et, le vent étant favorable, ils entrèrent dans le port à pleines voiles. Les ennemis se montrèrent aussitôt, massacrèrent les équipages, s'emparèrent des bâtimens sans résistance, et leur firent remonter le Tibre jusqu'au camp de Totila. Sur cette flotte étoit un évêque, nommé Valentin, que Vigile envoyoit à Rome pour gouverner son église en son absence. Il fut conduit devant Totila, qui, après plusieurs questions, ayant reconnu que cet évêque cherchoit à lui en imposer, entra dans une furieuse colère, et lui fit couper les deux mains. Valentin survéquit à cette cruauté, et assista, en 551, au synode que Vigile tint à Constantinople. Il étoit évêque de Sylva-Candida, dans le Latium.

An. 546. *Proc. Goth. l.* 3, *c.* 16.

La perte de cette flotte laissoit les Romains sans ressource, s'ils n'étoient promptement secourus. Ils députèrent à Totila le diacre Pélage, pour lui demander une trève de peu de jours, sous condition qu'ils rendroient la ville, si, dans cet intervalle, elle ne recevoit aucun secours. Pélage étoit en grande estime dans toute l'Italie : revenu depuis peu de Constantinople, où il s'étoit fait aimer de l'empereur, il en avoit rapporté de grandes richesses, qu'il répandoit libéralement dans le sein des pauvres. Le roi des Goths, ami de la vertu, et bien instruit de ce qui se passoit dans Rome, respectoit ce généreux diacre; il le reçut avec honneur, et le rassurant par un air de bonté et de clémence : « Pélage (lui « dit-il), je vous estime trop pour vous exposer à un « refus; je veux vous en épargner la honte en vous « prévenant sur trois choses que je ne puis vous accor« der. Ne me demandez ni que je fasse aucune grâce aux « Siciliens, ni que je laisse subsister les murs de Rome « ni que je rende aux Romains les esclaves qui sont « venus se ranger sous mes étendards. Les Siciliens sont « des perfides qui nous ont indignement trahis sans y « être forcés par les armes. Ils ont ouvert leurs portes

[redacted]

« Bélisaire au premier signal; ils ont allumé, ils entre-
« tiennent encore l'incendie qui dévore l'Italie. Si vous
« voulez que la paix s'établisse entre les deux nations,
« il faut que Rome soit détruite; ce seroit un sujet éter-
« nel de jalousie et de guerre; les Goths et les Romains
« seroient sans cesse tour à tour assiégeans et assiégés.
« Pour ce qui regarde les esclaves, jugez vous-même
« si nous pouvons souffrir que ceux qui auront eu l'hon-
« neur d'être nos soldats redeviennent vos esclaves. »
Pélage, déconcerté par ce discours, répondit en soupirant *qu'en vain le roi lui permettoit de parler, puisqu'en même temps il lui fermoit la bouche; que, ne pouvant se faire écouter des hommes, il alloit s'adresser à leur maître souverain, dont les oreilles sont toujours ouvertes aux prières.*

Le compte que Pélage rendit de son ambassade mit les Romains au désespoir. Une foule de peuple s'attroupe autour de la maison de Bessas et de Conon, et, poussant des cris lamentables, leur demande du pain ou la mort: *Faites-nous égorger par vos soldats*, disoient-ils, *ou du moins ouvrez-nous les portes: nous aimons mieux périr par le fer que par la faim.* Les généraux les apaisèrent en leur faisant espérer un prompt secours. Mais ces âmes avares et impitoyables ne soulageoient ces malheureux que par des paroles; ils tenoient en réserve, dans des souterrains, de grands magasins de blé qu'ils vendoient à un prix excessif, s'engraissant de la misère publique. Le boisseau de blé se vendoit sept pièces d'or, c'est-à-dire près de cent francs de notre monnoie, et le boisseau de son le quart de cette somme. Les gardes de Bessas vendirent cinquante pièces d'or (près de sept cents francs) un bœuf qu'ils avoient pris dans une sortie. Heureux celui qui rencontroit un cheval mort, et qui pouvoit s'en emparer. Les chiens, les rats, les animaux les plus immondes étoient devenus des alimens exquis: la plupart des habitans ne se nourrissoient que d'orties

Proc. Goth. l. 3, c. 17.

et de mauvaises herbes, qu'ils arrachoient au pied d murailles et dans les masures. Rome n'étoit plus peupl que de fantômes décharnés et livides, qui tomboient mo dans les rues, ou qui se tuoient eux-mêmes. Un pè assailli de cinq enfans en bas âge qui lui demandoie du pain à grand cris leur dit de le suivre; et, resserra dans son cœur sa douleur profonde, sans verser u larme, sans pousser un soupir, il les conduisit sur pont du Tibre. Là, s'étant enveloppé la tête de s manteau, il se précipita dans le fleuve, à la vue de s enfans et d'une foule de peuple accourue trop tard po le retenir. Enfin Bessas et Conon, monstres dignes d plus grands supplices, permirent de sortir à ce qui voulurent se retirer. Mais ce fut moins par co passion que par un excès d'avarice; ils vendoient ce malheureuse permission, aussi funeste à la plup qu'auroit pu l'être un séjour forcé dans une ville af mée; les uns expirèrent de défaillance dans les ch mins, d'autres furent surpris et massacrés par les e nemis.

Proc. Goth. l. 3, c. 18. Bélisaire, après avoir appris la défaite et la mort d Valentin et de Phocas, résolut de se rendre lui-mêm à Porto. Jean, neveu de Vitalien, étoit d'avis de n point séparer l'armée et de traverser l'Italie. Le génér au contraire, pensoit que Rome ayant besoin d'u prompt secours, ce seroit la livrer aux ennemis que suivre cette route, qu'on ne pouvoit faire qu'en qu rante jours; au lieu qu'il n'en falloit que cinq pour a river par mer, si le vent étoit favorable. Il donna do à Jean une partie de ses troupes, avec ordre de pass par la Calabre, d'en chasser les Goths, qui n'y étoie qu'en petit nombre, et de venir le joindre à Porto p l'Apulie et la Campanie. Il partit ensuite de Dyrrachiu avec toute sa flotte, et entra dans le port d'Otrante, q les Goths assiégeoient de nouveau. A son approche levèrent le siége, et se retirèrent à Brindes. Comme

[redacted]

soient que Bélisaire viendroit les attaquer dans cette
ɪe, dont les murs ne subsistoient plus, ils dépê-
rent un courrier à Totila, qui leur manda d'arrêter
ınemi le plus long-temps qu'ils pourroient, et qu'il
eroit incessamment à leur secours. Mais ils furent
ıntôt rassurés lorsqu'ils apprirent que Bélisaire étoit
rti d'Otrante avec un vent favorable pour faire le tour
l'Italie. Cette même nouvelle engagea le roi des
ɔths à presser le siége de Rome. Pour fermer entiè-
ment le passage des vivres par le Tibre, et arrêter tout
qui pourroit venir de Porto, il choisit, à quatre lieues
-dessous de Rome, l'endroit où le lit du fleuve étoit
moins large ; il y fit jeter des pièces de bois en travers
n bord à l'autre ; et, après avoir assuré par deux
rs de bois les deux extrémités de cette espèce de pont,
' posta un détachement de ses meilleurs soldats, et
tendre une chaîne de fer au-devant de cet ouvrage.
aissa campé près de ce lieu une partie de son armée,
s le commandement de Roderic, un de ses plus bra-
officiers. Ce travail étoit achevé lorsque Bélisaire
ra dans Porto.

Les Goths retirés à Brindes crurent que toutes les
ıpes romaines étoient parties avec Bélisaire. Persua-
qu'ils n'avoient plus rien à craindre, ils envoyèrent
rs chevaux au pâturage. Jean, ayant pris un de leurs
ions, se fit conduire en ce lieu, se saisit des chevaux,
ırut à Brindes, surprit les Goths, et en fit un grand
nage. Après avoir regagné les Calabrois par la dou-
ır et par de belles promesses, il alla s'emparer, à cinq
ırnées de là, de Canuse, ville située au centre de
ɪpulie. Les Lucaniens et les Brutiens ne s'étoient
nnés au roi des Goths qu'à cause des vexations qu'ils
rouvoient de la part des commandans romains. Tul-
n, puissant dans ces contrées, les ramena à l'obéis-
ıce de l'empereur, et alla joindre Jean avec les troupes
pays. Jean devoit se rendre à Porto pour se réunir

à Bélisaire. Totila, exactement informé de t mouvemens des Romains, envoya trois cents ca à Capoue, avec ordre de le suivre lorsqu'il auro la ville. Son dessein étoit de faire marcher u corps au-devant de lui, et de l'envelopper. Mai qui craignoit Antonine, évita de rejoindre Bé au lieu de prendre la route de Rome, il recula Brutium, où il tailla en pièces, entre Vibone et un grand corps de Goths qui gardoient le pass Sicile en Italie. Après s'être assuré de tout ce p se retira en Apulie.

Proc. Goth. l. 3, c. 19.

Rome étoit dans un état si déplorable, qu'o tout à craindre du désespoir des assiégés. Bélisair l'impossibilité de hasarder une bataille, résolu ployer les derniers efforts pour y faire entrer un par le Tibre : projet inexécutable, si l'on ne dé le pont que Totila venoit d'établir. Il joignit de semble deux grandes chaloupes sur lesquelles fu une tour de bois plus haute que celles qui défe les deux extrémités du pont. Il fit entrer dans l deux cents barques remplies de blé et de soldats, dées de planches percées de trous, afin que les s couvert pussent tirer sur l'ennemi. A l'embouc Tibre furent postés à droite et à gauche deux c cavalerie et d'infanterie pour défendre l'entrée de Il laissa dans la ville sa femme et ses bagages garde d'Isac, auquel il recommanda très-instam n'en pas sortir, pour quelque raison que ce fût, même il apprendroit que Bélisaire auroit été t pièces. Après ces dispositions, il s'embarqua, et à la tête de la flotte, faisant tirer par des bœufs l chaloupes chargées de la tour, au haut de laque guinder un caisson rempli de poix, de soufre, d et d'autres matières inflammables. Sur le bord du et du côté de Porto, marchoit son infanterie. Il dès la veille, envoyé ordre à Bessas de sortir

[redacted]

main avec ce qu'il avoit de troupes pour favoriser ntreprise par une diversion ; mais Bessas ne fit aucun ouvement. Ce scélérat avoit encore du blé à vendre il aimoit mieux, en empêchant la levée du siége, rdre Rome que le profit qu'il retiroit de la misère des bitans. La flotte, remontant le fleuve avec beaucoup peine, arriva enfin près du pont. On accable de traits s barbares postés sur les deux rives; on lève la chaîne; i applique la tour contre celle que les ennemis avoient la tête de Porto, et l'on y jette le caisson plein de atières embrasées. Elle est consumée en un instant ec deux cents Goths qui la défendoient. Leur commannt Osdas, le plus vaillant de toute la nation, périt ns l'incendie. Les barbares, qui accouroient de leur mp en grand nombre, sont repoussés à coups de traits : épouvante leur fait prendre la fuite. Tout réussissoit Bélisaire; il se préparoit à rompre le pont : c'étoit le ul obstacle qui lui restoit à vaincre pour parvenir à ome, lorsqu'un contre-temps imprévu fit échouer entreprise.

Le bruit se répandit à Porto que Bélisaire avoit forcé passage. Isac, d'un caractère bouillant et impétueux, npatient de partager l'honneur du succès, oublie aussitôt les ordres de son général; il prend avec lui cent valiers, et court au camp de Roderic. Cette attaque imrévue jette le désordre parmi les Goths. Roderic est essé; tous prennent la fuite : Isac se jette dans le camp, l'abandonne au pillage. Cependant les Goths, reveus de leur terreur, voyant le petit nombre des enneis, retournent sur eux, les taillent en pièces et font ac prisonnier. On va porter en diligence cette nouvelle Bélisaire, qui, frappé comme d'un coup de foudre, se gure que les Goths sont dans Porto; que sa femme est tre leurs mains, et qu'il n'a plus de retraite. Aussitôt, erdit et troublé, ce qu'il n'avoit jamais éprouvé dans s plus grands périls, il abandonne tout et retourne à

Porto pour fondre sur les ennemis et reprendre la ville. Lorsqu'il y fut revenu et qu'il vit que ses alarmes étoient vaines, il en fut pénétré d'une si vive douleur, qu'il tomba malade. Une fièvre violente qui l'agita pendant plusieurs jours le mit en danger de la vie. Deux jours après cet événement, Roderic étant mort de sa blessure, Totila en fut tellement affligé, qu'il fit tuer Isac.

Proc. Goth. l. 3, c. 20. Theoph. p. 190. Hist. miscel. l. 16. Marcel. chr. Jorn. succes. Anast. p. 64.

Bessas, au lieu de s'occuper de la sûreté de Rome, ne songeoit qu'à continuer son lâche et cruel monopole. Les factions étoient abandonnées, nul officier ne faisoit les rondes; les sentinelles s'absentoient ou dormoient dans leurs postes, et les habitans, dont il ne restoit qu'un très-petit nombre, languissans et mourant de faim, ne pouvoient suppléer à la négligence des soldats. Quatre Isaures qui étoient de garde à la porte Asinaire, se coulèrent pendant la nuit le long d'une corde, et allèrent offrir à Totila de le faire entrer dans la ville avec son armée. Le roi, les ayant comblés de promesses, envoya avec eux deux de ses officiers pour s'assurer de la facilité de l'entreprise. Ils montèrent sur la muraille avec les Isaures et rapportèrent à Totila que le succès étoit infaillible. Ce prince qui tenoit pour maxime que c'est se trahir soi-même que de se fier aveuglément à des traîtres, laissa passer quelques jours, après lesquels les Isaures étant revenus, il les fit encore accompagner par deux autres officiers qui lui firent le même rapport. Dans cet intervalle la trahison fut sur le point d'être découverte; elle l'étoit même, si Rome avoit eu des commandans moins aveugles et moins stupides. Quelques soldats romains sortis pour aller reconnoître l'ennemi, rencontrèrent dix soldats goths dont ils se saisirent, et qu'ils conduisirent à Bessas. Aux questions qu'il leur fit ils répondirent que Totila entretenoit intelligence avec quelques Isaures, et qu'il se flattoit d'être bientôt maître de Rome. Bessas et Conon ne tinrent aucun compte de cet avis

t n'en furent pas plus vigilans. Enfin les Isaures étant enus une troisième fois presser Totila de profiter de eur zèle, il leur donna un officier général qui étoit son arent, pour l'instruire en détail des moyens de réussir. Tout étant convenu, la nuit du 16 au 17 de déembre, Totila fit marcher ses troupes en silence vers a porte Asinaire. Quatre Goths des plus hardis et des plus obustes montent sur le mur avec les Isaures, descendent nsuite dans la ville, où ils ne rencontrent personne, et abattent la porte à coups de haches. Totila entre avec toute son armée; mais, craignant encore quelque trahison, et voulant d'ailleurs, par un effet de sa bonté naturelle, laisser aux Romains le temps de se sauver, il tint ses soldats ensemble, et fit sonner de la trompette pendant le reste de la nuit. L'alarme s'étant répandue dans la ville, la garnison prit la fuite par une autre porte, avec Bessas, Conon et quelques-uns des principaux habitans qui avoient encore des chevaux. Depuis la retraite de ceux qu'on avoit laissé partir pendant le siége, et l'horrible famine qui désoloit Rome depuis si long-temps, il n'y restoit plus que cinq cents personnes, qui se réfugièrent dans les églises. Comme on venoit dire à Totila que les commandans et la garnison se sauvoient : *Bonne nouvelle!* répondit-il; *pouvoit-il nous arriver rien de plus heureux que de voir fuir nos ennemis?* Et il défendit de les poursuivre.

Dès que le jour fut venu, Totila se rendit à l'église de Saint-Pierre pour remercier Dieu du succès de ses armes. Le diacre Pélage, tenant entre ses mains le livre des Evangiles, alla au-devant de lui; et l'abordant avec respect : *Seigneur*, lui dit-il, *épargnez vos sujets. Hé bien!* lui répondit Totila, *vous avez donc changé de langage? vous ne me menacez plus de la colère du ciel. Nous étions vos ennemis,* reprit Pélage; *Dieu nous a rendus vos esclaves.* Le roi, touché de ces paroles, fit réflexion qu'il étoit le ministre du Tout-puis-

sant, et qu'il devoit imiter sa bonté pour les hon
il défendit aux Goths de tuer aucun Romain. Ai
l'exception de vingt-six soldats et de soixante habi
qui avoient déjà été massacrés, nul autre ne per
vie. Il permit le pillage, avec ordre de lui réserv
choses les plus précieuses. On trouva des monceau
et d'argent dans la maison de Bessas et dans cel
Conon. C'étoit pour enrichir Totila qu'ils avoien
le sang de tant de misérables. On vit alors des séna
couverts de haillons réduits à mendier leur pai
porte en porte, et à vivre des aumônes qu'ils recev
des barbares. Mais personne ne méritoit plus de
passion que Rusticienne, fille de Symmaque, et
de Boëce. Cette dame, plus illustre encore par sa
que par sa naissance, après avoir épuisé ses grand
chesses à soulager ses compatriotes pendant le siég
rougissoit pas de se voir dans le même état que
qu'elle avoit secourus. Les Goths, au lieu de l'ass
demandoient son supplice, l'accusant d'avoir enga
commandans à détruire les statues de Théodoric,
venger la mort de son père et de son mari; mais
tila ne souffrit pas qu'on lui fît aucune insulte. Il s
clara le protecteur de toutes les femmes de con
qui se trouvèrent dans Rome, et les mit à couve
l'insolence du soldat vainqueur. Ce soin généreux l
encore plus d'honneur que sa conquête.

Proc. Goth. l. 3, c. 21.

Ce prince religieux ne cessoit de répéter *que la
est le plus solide fondement des empires; que les
n'avoient vu tomber leur puissance que pour avo
rité Dieu par leurs injustices et par leurs crimes;
ne pouvoient se relever qu'en méritant par une con
sage et équitable la protection du ciel et l'affe
des peuples*. Il fit venir devant lui les sénateurs; et,
leur avoir rappelé les bienfaits de Théodoric et d'A
lasonte, les magistratures dont ils avoient été hon
la part qu'on leur avoit donnée au gouvernemen

[redacted]

leur reprocha leur ingratitude, leur inconstance, et même leur folie, puisqu'en trahissant leurs bienfaiteurs, ils s'étoient plongés eux-mêmes dans un abîme de maux. « Dites-moi (s'écrioit-il avec véhémence) « quel mal vous avoient fait les Goths? quel bien avez-« vous reçu de Justinien? Ses logothètes, comme il « les appelle, ces hommes de sang qui dévorent les peu-« ples, n'ont-ils pas vengé les Goths en vous déchi-« rant à coups de fouets, en vous arrachant des mains « ces richesses injustes que vous aviez amassées aux dé-« pens de nos rois et de leurs provinces? Vous avez été « bien payés de votre perfidie. Au milieu des horreurs « de la guerre votre nouveau maître vous a surchargés « d'impôts; vous avez plus souffert de ses receveurs que « de vos ennemis. » Leur montrant alors Hérodien et les Isaures qui lui avoient livré Rome: « Ceux-ci « (ajouta-t-il), que nous n'avions jamais connus, nous « ont mis en possession de Rome et de Spolette; et vous, « qui êtes nés sous nos yeux, que nous avons élevés « entre nos bras, vous nous avez jusqu'à présent refusé « toute retraite. Ils sont nos amis, il est juste qu'ils « soient vos maîtres : quittez vos magistratures; dé-« pouillez-vous de ces ornemens que vous déshonorez; « ils vont s'en revêtir; ils vont vous commander comme « à leurs esclaves. » Les sénateurs, tremblans et muets, n'osoient lever les yeux. Pélage se jette aux pieds de Totila; il intercède pour eux. Il fit tant par ses prières et par ses larmes que ce prince revint de sa colère et promit de leur pardonner.

Totila, pendant le siége de Rome, avoit déjà dépêché à Justinien Aventius, évêque d'Assise, pour lui porter des propositions de paix, et n'en avoit reçu aucune réponse. Il députa de nouveau Pélage, et Théodore, avocat de Rome, et leur fit promettre avec serment qu'ils agiroient de bonne foi, et qu'ils reviendroient au plus tôt en Italie. Il leur recommanda de faire tous

Proc. G. l. 3, c. Marc.

leurs efforts pour obtenir un accommodement, afin qu'il ne se vît pas obligé de raser Rome, de faire périr le sénat, et de porter la guerre en Illyrie. Les envoyés remirent à l'empereur la lettre de Totila, conçue en ces termes : « Je ne vous parle pas de ce qui s'est passé en « Italie ; vous en êtes sans doute informé. Je vous envoie « ces députés pour vous demander la paix. Vous devez « la désirer autant que je la désire. Jetez les yeux sur « les règnes d'Anastase et de Théodoric. C'est un exem- « ple de prospérité produite par la concorde. Si vous con- « sentez à ce bonheur réciproque, je vous honorerai « comme mon père, et mes armes seront toujours prêtes « à seconder les vôtres. » Justinien répondit en deux mots : *J'ai donné pouvoir à Bélisaire de faire la guerre et la paix ; c'est à lui que vous devez vous adresser.*

Theoph. p. 190, et ibi Goar. Cedr. p. 375. Malela, p. 78. Hist. miscel. l. 16. Pagi ad Baron. Noris de 5. synodo. c. 3.

L'hiver de 547 étoit déjà fort avancé lorsque ces députés revinrent en Italie. L'année précédente, l'Orient avoit beaucoup souffert des pluies continuelles qui détruisirent les moissons et les vendanges. Constantinople fut affligée d'un tremblement de terre. Peu s'en fallut qu'une méprise du peuple au sujet du jour de Pâques n'excitât une sédition. Le quatorzième de la lune de mars tomboit cette année au dimanche premier d'avril. Selon l'usage de l'église universelle, la fête de Pâques devoit être différée au dimanche suivant, huitième d'avril, et l'empereur l'avoit ainsi annoncé par un édit. Mais le peuple de Constantinople prétendit mal à propos que, le quatorzième de la lune étant un dimanche, cette fête devoit être célébrée ce jour-là même, et il s'obstina en conséquence à placer le dimanche de la Sexagésime au quatrième de février, et à commencer le carême le lendemain, selon l'usage des Grecs. C'étoit prévenir de huit jours le temps prescrit pour l'abstinence. Aussi l'empereur ordonna-t-il de vendre de la viande pendant toute cette semaine ; mais personne n'en voulut acheter ; et comme le jour de Pâques ne fut cependant célébré

le huitième d'avril, selon l'édit de l'empereur, le
ple se plaignit de ce qu'on le faisoit jeûner une se-
ne de trop, et fut sur le point de se soulever.
a rigueur de la saison n'empêchoit pas les Romains An. 547.
s Goths de faire la guerre en Italie. Tullien, posté Proc. Goth. l. 3, c. 22.
: quelques troupes à l'entrée de la Lucanie, battit un
ti de Goths envoyé par Totila pour forcer ces passages.
ila, résolu de reconquérir ce pays, sentoit bien que,
qu'il seroit sorti de Rome, Bélisaire y rentreroit,
ui enlèveroit en un jour le fruit des travaux d'un
g siége. Ne pouvant conserver sa conquête, il prit le
i de la détruire. Il fit abattre le tiers des murailles
plusieurs endroits, et se disposoit à raser les maisons,
; épargner les plus beaux édifices, lorsqu'il fut dé-
rné de ce dessein barbare par les remontrances de
isaire, qui lui écrivit en ces termes: « Fonder des
lles, c'est servir la société; c'est s'immortaliser soi-
iême: les détruire, c'est se déclarer l'ennemi des
ommes, et se déshonorer à jamais. Tout l'univers
accorde à reconnoître la ville de Rome pour la plus
rande et la plus magnifique qui soit au monde. Aussi
'est-elle pas l'ouvrage d'un seul homme, ni d'une
ule année; une longue suite de rois, de consuls,
'empereurs, travaille depuis plus de treize cents
ns à l'embellir, et ces superbes édifices qu'elle pré-
ente à vos yeux sont autant de monumens qui con-
acrent leur mémoire. On ne peut y porter atteinte
ans faire tort aux siècles passés, en effaçant les traces
le leur gloire; et aux siècles à venir, en les privant de
e beau spectacle. Faites encore réflexion que cette
uerre se terminera heureusement pour vous ou pour
'empereur; si vous demeurez vainqueur, quel regret
l'avoir détruit votre plus belle conquête! Si vous
uccombez, le traitement que vous aurez fait à Rome
ervira de règle à l'empereur pour vous traiter vous-
nême ou comme un ennemi généreux, ou comme

« un destructeur barbare. Songez que tous les homm
« ont maintenant les yeux sur vous ; ils attendent qu
« parti vous allez prendre, pour vous donner le ti
« qui demeurera pour toujours attaché au nom d
« Totila. »

Proc. Goth. l. 3, c. 22. Marcel. chr. Cette lettre fit une vive impression sur ce prince aussi sage que vaillant. Après l'avoir relue plusieurs fois, il répondit à Bélisaire *qu'il le remercioit de ses avis*, *et qu'il y auroit égard*. Il envoya la plus grande partie de ses troupes camper à six lieues de Rome sur le mont Algide, afin de couper le passage aux Romains, s'ils entreprenoient de le suivre. Il se mit ensuite à la tête d'un camp volant pour aller chercher Jean en Apulie. En quittant Rome, il en fit sortir tous les habitans avec leurs femmes et leurs enfans, qu'il dispersa dans la Campanie, et laissa la ville entièrement déserte. Jean, averti de la marche de Totila, se retira à Otrante. Les paysans qui composoient la plus grande partie de l'armée de Tullien l'abandonnèrent. Les Goths, se voyant maîtres du pays jusqu'à Otrante, crurent n'avoir plus rien à craindre, et se dispersèrent par pelotons dans les campagnes. Jean, profitant de leur sécurité, fit attaquer un de leurs partis, qui fut taillé en pièces. Cet échec rendit Totila plus circonspect ; il rassembla ses troupes, et se retrancha près du mont Gargan en Apulie, dans le lieu même où Annibal avoit autrefois campé.

Proc. Goth. l. 3, c. 23. Les succès de Totila étoient balancés par des pertes Les Goths, en entrant dans Spolette, en avoient ras les murailles, et avoient fait une forteresse de l'amphithéâtre situé aux portes de la ville. Un officier nomm Martien, qui s'étoit sauvé de Rome avec Conon dans l temps qu'elle fut prise, obtint de Bélisaire la permis sion de passer chez les ennemis, comme déserteur promettant de servir les Romains sous ce déguisemen Totila, qui avoit été plusieurs fois témoin de sa valeu pendant le siége de Rome, le reçut avec joie, lui rend

[redacted]

mme et un de ses deux fils, retint l'autre pour otage ı fidélité, et l'envoya à Spolette. Comme la garnison en partie composée de transfuges, Martien gagna ques soldats, et leur persuada d'effacer le crime de désertion par un service important. Il fit avertir en :t le commandant de Pérouse de lui envoyer du ırs. Cet officier partit avec ses troupes; et comme prochoit de Spolette, Martien, secondé de quinze ts, égorgea le capitaine des Goths, et ouvrit les s aux Romains, qui massacrèrent une partie de la son, et conduisirent le reste à Bélisaire.

rente étoit située à l'entrée d'une langue de terre voit une lieue de largeur. Cette ville, d'une vaste ue et sans murailles, appela Jean à son secours. ne il désespéroit de la défendre, il fit retirer les ıns au fond de la presqu'île, et sépara ce terrain : la ville par un large fossé, bordé d'une muraille :aversoit d'un rivage à l'autre. Après avoir mis ues soldats dans ce retranchement, il retourna à ıte. Cependant Totila se rendit maître d'une place sur les frontières de la Lucanie et de la Calabre : : nommoit *Achérontia*, et porte aujourd'hui le le *Cirenza*. Il y plaça une garnison de quatre cents nes; et, étant retourné en Campanie, il y laissa oupes pour garder les sénateurs romains qu'il avoit ırisonniers. Il partit avec le reste de son armée à n de marcher à Ravenne.

.isaire, voyant Totila éloigné, voulut reconnoître ıi-même en quel état ce prince avoit laissé la ville ıme; il y marcha à la tête d'un corps de mille s. Un déserteur, en ayant donné avis aux ennemis, és sur le mont Algide, ceux-ci se mirent en embus- :t chargèrent Bélisaire au passage. Les Romains, ue attaqués sans l'avoir prévu, combattirent avec le valeur, qu'ils taillèrent les Goths en pièces et :nèrent à Porto. Quelques jours après, Bélisaire

Proc. Goth. l. 3, c. 23, 24.
Marc. chr.
Jorn. succes.

laissa un petit nombre de soldats à la garde de cette ville, et partit avec le reste de ses troupes pour se remettre en possession de Rome. Rien n'étoit plus facile que d'entrer dans une ville déserte et démantelée; mais comment s'y maintenir et la défendre contre un ennemi tel que Totila? Ce fut une nouvelle occasion où Bélisaire fit connoître les ressources de son génie. Depuis le commencement de cette expédition, ce grand capitaine, dénué de forces, avoit été réduit à éviter le combat; il avoit souffert que Totila se rendît maître de Rome presqu'à ses yeux; il avoit entendu tomber les murailles de cette ville sans pouvoir la secourir. Rome, dès qu'il y fut rentré, devint plus forte qu'elle ne l'avoit été, revêtue de ses murs et de ses remparts. Il s'en remit en possession quarante jours après le départ de Totila, et n'y trouva pas un seul homme. Comme il n'avoit pas le temps d'en rebâtir les murailles, il fit à la hâte fermer les brèches avec des pierres entassées les unes sur les autres, sans ciment ni mortier; en dehors on les borda d'une forte palissade; ce qui fut achevé en vingt-cinq jours. Cette foible enceinte ne fut pas plus tôt formée, que les habitans, dispersés dans les campagnes d'alentour, revinrent à leurs maisons; et, par les soins de Bélisaire, ils y trouvèrent abondance de vivres, dont ils manquoient depuis long-temps.

A cette nouvelle, Totila, qui étoit en marche pour se rendre à Ravenne, tourna vers Rome, où il arriva avant que Bélisaire, faute d'ouvriers, eût pu faire remettre des portes à la place des anciennes, que Totila avoit détruites. Il campa au bord du Tibre, et le lendemain, dès le point du jour, il attaqua la ville. Les plus vaillans des Romains furent postés à la place des portes, les autres bordoient le plus haut des murs. Le combat fut opiniâtre; les Goths, toujours repoussés revenoient sans cesse à la charge: la nuit sépara les combattans. Bélisaire fit semer des chausse-trapes devant

[redacted]

'ouverture des portes. Le lendemain les Goths ne fu-
ent pas plus heureux. Quelques escadrons, sortis par
me des portes opposées, firent le tour de la ville, et,
tombant tout à coup sur les assaillans, les mirent en
déroute. Les vainqueurs, s'étant laissé emporter trop
loin par l'ardeur de la poursuite, alloient être envelop-
pés, lorsque Bélisaire leur envoya un secours qui les
dégagea et fit un grand carnage. Les ennemis, après
avoir passé plusieurs jours à panser leurs blessés, et à
remettre en état leurs armes brisées pour la plupart,
s'avancèrent de nouveau. Les Romains, devenus plus
ardis par leurs succès précédens, ne les attendirent pas;
sortirent au-devant d'eux. Dans ce combat, le porte-
nseigne de Totila, étant blessé à mort, tomba de che-
al, et sa chute attira autour de lui les plus braves des
eux armées, qui se disputèrent avec acharnement la
ossession de l'enseigne. Enfin les Goths en demeurèrent
aitres, et coupèrent la main gauche du porte-enseigne
our enlever son bracelet d'or; c'étoit un ornement dis-
ngué, qu'ils croyoient ne pouvoir perdre sans déshon-
eur. Mais il fallut laisser le champ de bataille aux
omains. Les Goths furent vivement poursuivis, et ne
gagnèrent leur camp qu'avec beaucoup de perte. Plu-
eurs furent précipités dans le Tibre. Honteux de leur
éfaite, les principaux officiers s'attroupèrent autour de
otila, lui reprochant en face son imprudence : *Après
voir pris Rome*, s'écrioient-ils, *ne falloit-il pas ou la
arder et la défendre, ou la ruiner de fond en comble?*
ugeant sa conduite d'après l'événement, ils condam-
oient, par une injustice très-ordinaire, ce qu'ils avoient
ux-mêmes approuvé. Au lieu de répondre, Totila fit
archer à Tibur; et, pour rendre aux Romains les
assages difficiles, il rompit tous les ponts du Tibre,
cepté le pont Milvius, qu'il n'auroit pu détruire si
ès de Rome sans hasarder un nouveau combat. Il re-
va les murs de Tibur, qu'il avoit abattus, et en fit sa

place de retraite. Cependant Bélisaire acheva de mettr Rome en état de défense ; et, pour marque de sa vic toire, il envoya les clefs à l'empereur.

Proc. Goth. l. 3, c. 25, 26. Marc. chr.

Depuis quelque temps Pérouse, ville considérable e capitale de la Toscane, étoit assiégée par un détache ment de l'armée de Totila, et les habitans commençoien à manquer de vivres. Ce prince vint lui-même presse le siége avec toutes ses troupes ; cependant elle ne fu prise que l'année suivante, après un blocus de sep mois. Jean, neveu de Vitalien, assiégeoit alors Aché rontia ; il l'abandonna pour une expédition plus hono rable à l'empire. Après la prise de Rome, le roi d Goths avoit dispersé dans les villes de Campanie la p part des sénateurs avec leurs femmes et leurs enfan Jean résolut de les enlever. Il prit avec lui ses meilleur cavaliers ; et, sans leur faire part de son dessein, il marcha jour et nuit vers Capoue. Totila, prévoyant cette tentative avoit envoyé de ce côté-là un grand corp de cavalerie. Les Goths, arrivés à Minturnes, à qua torze ou quinze lieues de Capoue, s'y arrêtèrent pour se reposer, et détachèrent quatre cents cavaliers pour aller reconnoître le pays. Ceux-ci entrèrent dans Ca poue au même moment que Jean y entroit par une autr porte. Ils n'avoient eu aucun avis de leur approche res pective, et furent très-étonnés de se rencontrer au milie de la ville. Il se livra un sanglant combat, où les Goth furent taillés en pièces. Ceux qui échappèrent retour nèrent à Minturnes. Leurs camarades, les voyant arrive couverts de sang, percés de traits, et si effrayés qu'il ne pouvoient proférer une parole, remontèrent promp tement à cheval, et regagnèrent en diligence le camp de Totila, publiant, pour couvrir leur honte, qu'il avoient rencontré en Campanie une armée innombrabl Jean eut le temps de rassembler les sénateurs avec leur familles ; et, pour les soustraire à de nouveaux dan gers, il les fit passer en Sicile.

[redacted]

'otila, plein de colère, et ne cherchant que l'occasion ıe bataille générale, laissa quelques troupes devant ɔuse, et partit avec dix mille hommes pour aller battre cette armée si redoutable. Jean n'étoit suivi de mille hommes, avec lesquels il s'étoit déjà retiré Lucanie. Ses coureurs, répandus autour de son p, gardoient les passages de crainte de surprise. Le qui se doutoit de cette précaution, quitta les che-s battus, et prit sa route par des montagnes qu'on oit impraticables. Il arriva au camp pendant la , dans le même temps que les coureurs venoient nner l'alarme. S'il eût attendu le jour, il auroit en-ppé les Romains comme dans un filet, et pas un ne it échappé. Mais, emporté par sa colère, il tomba eux en arrivant, leur donna lieu de se sauver à la ur de la nuit, et de gagner les montagnes. Jean 'uit à Otrante, et en fut quitte pour la perte de ses ıges et d'une centaine de soldats, qui furent tués , la première surprise.

élisaire pressoit depuis long-temps l'empereur de nvoyer du secours. Enfin Pacurius, fils de Pérane, : même Sergius qui s'étoit déshonoré en Afrique, ,èrent avec fort peu de soldats. Bientôt après, Vérus, i de trois cents Hérules, vint débarquer dans Otrante. oit un homme sans jugement, presque toujours ivre, ıe le vin rendoit présomptueux et téméraire. Fier :ommandement, il ne voulut pas le partager avec ı, et alla camper aux portes de Brindes avec ses ; cents Hérules. Totila se fit un jeu de donner une n à ce guerrier novice. Il alla l'envelopper, lui tua ; cents Hérules, et poursuivit Vérus et les autres ; une forêt voisine. Ils ne pouvoient échapper, lors-Totila, apercevant des vaisseaux qui abordoient au :hain rivage, pensa que c'étoit un secours considé-e, et jugea à propos de se retirer. Ce n'étoient que tre-vingts Arméniens que Varazès amenoit en Italie.

Proc. Goth. l. 3, c. 27.

Vérus se sauva dans ces vaisseaux ; ils gagnèrent en-semble Tarente , où Jean les vint joindre avec ses troupes. L'empereur avoit rappelé d'Arménie Valérien et l'avoit fait partir de Constantinople avec mille sol-dats. Mais ce général, n'étant arrivé sur les côtes d'Epir que vers le solstice d'hiver , ne crut pas devoir passe en Italie, où il ne trouveroit ni vivres ni fourrages. Il contenta d'envoyer à Jean trois cents hommes, avec pro-messe de le joindre au retour du printemps.

Proc. Goth. l. 3, c. 27, 28. Jorn. succes.

Tous les secours envoyés par l'empereur ne faisoient pas deux mille hommes ; mais ce prince, d'un géni étroit et peu entendu dans les affaires de la guerre, comptoit pour beaucoup les moindres efforts. Il écrivi à Bélisaire qu'il lui envoyoit une nombreuse armée et qu'il étoit à propos de réunir en Calabre toutes le troupes de l'Italie pour forcer enfin l'ennemi d'aban-donner le pays. Bélisaire, après avoir reçu ces ordres prit avec lui neuf cents hommes, laissa le reste ave Conon à la garde de Rome, et, s'embarquant à Porto il publia qu'il alloit en Sicile chercher des troupes e des munitions. Son dessein, qu'il vouloit cacher à Totila étoit de se rendre à Tarente; mais, au sortir du détroi de Messine, une violente tempête l'obligea de relâche à Crotone. Il prit le parti de s'y arrêter, et d'y fai venir l'armée de Calabre. Comme il n'y trouvoit poi de magasins, il envoya sa cavalerie, sous la condui de Phazas et de Barbation , s'emparer des défilés q font la communication de la Lucanie et du pays d Brutiens, afin de lui fournir des vivres, et de ferm le passage aux ennemis. Jean venoit de prendre Ru ciane (aujourd'hui Rossano), place très-forte sur golfe de Tarente, à l'occident, et il y avoit mis ga nison. Totila envoyoit un gros détachement de s armée pour la reprendre. Les cavaliers de Bélisair l'ayant rencontré, le chargèrent, et, quoique inférie en nombre , ils en tuèrent deux cents hommes ,

ınt le reste en déroute. Ce succès produisit la sécu-
et la négligence. Dispersés dans les campagnes, sans
ttes, sans aucune précaution, ils ne songeoient plus
der les passages. Totila sut profiter de ce désordre;
ndit sur eux à la tête de trois mille chevaux, en
ın grand nombre, et dissipa le reste. Phazas, ayant
les plus braves, retourna sur l'ennemi, et, après
ictions d'une rare valeur, il fut accablé par le
bre, et périt avec tous ceux qui l'accompagnoient.
ıit l'élite des troupes de Bélisaire, et cette perte ir-
rable ruinoit toutes ses espérances. Barbation, suivi
ment de deux cavaliers, courut à Crotone donner
au général que l'ennemi vainqueur alloit inces-
nent venir l'attaquer. Dans l'état où se trouvoit
saire, il ne pouvoit attendre Totila sans s'exposer
e perte certaine. Pénétré de douleur, il se vit con-
ıt de se retirer en Sicile; s'étant donc embarqué
un vent favorable, il aborda le même jour à
ine.

ndant que Totila poussoit ses conquêtes jusqu'aux *Proc. Goth. l. 3, c. 29; l. 4, c. 4.*
émités de l'Italie, les Esclavons avoient passé le Da-
:, et ravageoient l'Illyrie jusqu'à Dyrrachium. Cette *Theoph. p. 191.*
on féroce massacroit les habitans sans distinction *Cedr. p. 375.*
e ni de sexe, ou les traînoit en esclavage. L'épou- *Zon. t. 2, p. 69.*
e étoit si grande, qu'on abandonnoit les places les *Malela, p. 79.*
fortes pour gagner les montagnes et les forêts. Les
mandans romains, à la tête de quinze mille hom-
, les suivoient de loin, sans oser en approcher. Con-
tinople et les contrées voisines ressentirent pendant
iiver de fréquens tremblemens de terre, qui, arri-
t d'ordinaire pendant la nuit, jetèrent beaucoup de
eur, sans causer de perte considérable. Une inon-
on extraordinaire du Nil alarma toute l'Egypte,
eaux montèrent au-dessus de dix-huit coudées. La
ébaïde souffrit moins que les autres contrées; le
ve rentra dans son lit accoutumé, et laissa la liberté

d'ensemencer et de cultiver les terres. Mais dans la bas Egypte, les eaux séjournèrent si long-temps, qu'on n put faire les semailles. Il y eut des endroits où le Nil déborda une seconde fois, et emporta toutes les semen ces; ce qui produisit la famine, et fit périr la plupar des animaux, faute de pâturage. La funeste jalousie de factions du Cirque se réveilla cette année. Le 11 ma veille de la Pentecôte, jour anniversaire de la naissanc de l'empereur, comme on célébroit les jeux, les bleus e les verts prirent querelle, et se livrèrent un sangla combat. Les gardes de l'empereur chargèrent à coup d'épées les deux partis, et en firent un grand carnage plusieurs, poursuivis jusqu'au rivage, se précipitère dans la mer. On prit un poisson monstreux, qu'on nom moit *le Porphyrion*, sans doute à cause de sa couleu qui approchoit de la pourpre. Il y avoit plus de cin quante ans qu'il infestoit les côtes du Bosphore; mai il ne se montroit que par intervalles. Ebranlant les vai seaux par de violentes secousses, il faisoit sauter en me les matelots, qu'il dévoroit ensuite, et il submergeoit le vaisseaux mêmes. On avoit en vain mis en usage tout les machines employées dans les siéges à lancer de pierres et des javelots. Enfin, un jour que la mer étoi calme, une troupe de dauphins assemblés à l'embou chure du Pont-Euxin, ayant aperçu ce terrible ani mal, prirent la fuite devant lui. Les uns furent dévo rés, les autres se réfugièrent à l'entrée du Sangaris e Bithynie, où le monstre, les poursuivant, s'enfonça profondément dans la vase, qu'il ne put s'en dégag malgré ses efforts. Les habitans des environs, accoura de toutes parts, tâchèrent d'abord de le tuer à coups d haches; mais, ses écailles étant impénétrables, ils l'en veloppèrent de câbles, et le firent tirer par des bœu sur le rivage. Il se trouva long de trente coudées, large de dix, et sa chair dépecée fit la charge de plu sieurs chariots. Sur les bords des Palus-Méotides h

loit une peuplade de Goths nommés Tétraxites; c'é-
t un reste de ceux qui n'avoient pas suivi leurs com-
riotes du temps de Valens. Ils étoient en petit nombre,
professoient la religion catholique. Ils envoyèrent
itre députés à Constantinople pour demander un
que, comme l'empereur en avoit donné un aux
asges leurs voisins. Dans un entretien secret ils aver-
nt Justinien qu'un moyen sûr d'étendre de leur côté
rontière de l'empire, étoit de semer la discorde en-
les barbares de leur voisinage, et ils offrirent leurs
ices à cet effet. Les historiens de Ravenne prétendent,
tre toute raison, que Justinien vint cette année en
ie avec Théodora, et qu'ils assistèrent à la dédicace
l'église de Saint-Vital. L'empereur ne mit pas le pied
Italie pendant tout le cours de son règne.

Théodora mourut d'un cancer au mois de juin de
nnée suivante : scandale et fléau de l'empire, qu'elle
it deshonoré par ses débauches et désolé par ses
autés. Elle conserva jusqu'à la fin de sa vie ce funeste
endant que ses charmes lui avoient fait prendre sur
prit de l'empereur. Maîtresse absolue des faveurs et
disgrâces, elle fut toujours adorée des courtisans,
estée des gens de bien, redoutée de tous. Elle ruina
at et l'Eglise, en faisant à son gré des magistrats et
évêques. Elle corrompit les mœurs publiques par ses
mples, et par l'autorité qu'elle s'attribua sur les ma-
ges, forçant des filles et des veuves illustres d'épouser
ministres de ses crimes, et des hommes d'une nais-
ce distinguée de prendre pour femmes ses favorites
ses complices; encourageant la licence par la protec-
n qu'elle accordoit aux femmes coupables, et par les
uvais traitemens qu'elle faisoit subir aux maris qui
ient paroître offensés. Cruelle dans ses injustices, elle
mourir par caprice le patrice Bassus en lui faisant
rer la tête avec des cordes. Elle fit pendre Callinique,
iverneur de la seconde Cilicie, sur le tombeau de deux

An. 548.
Proc. Pers. l. 2, c. 30.
Idem, Goth. l. 3, c. 30.
Idem, anecd. c. 17, 27; et ibi Alam. p. 160.
Theoph. p. 191.
Cedr. p. 375.
Vict. Tun.
Anast. p. 64.
Zon. t. 2, p. 68.
Evag. l. 4, c. 31.
Phot. cod. 64, p. 81.
Malela, p. 65, 79.
Hist. miscel. l. 16.
Col. orig. p. 46.
Noris de 5a. synodo. c. 4.

scélérats, qu'il avoit punis, suivant les lois, pour avoir assassiné publiquement un de ses domestiques, en voulant l'assassiner lui-même. Elle vengea ainsi ces deux meurtriers, parce qu'ils étoient de la faction du Cirque, qu'elle protégeoit. Ardente et opiniâtre à soutenir les hérétiques, et deux fois frappée d'anathème par les deux papes Agapet et Vigile, elle est néanmoins, dans quelques écrivains, qualifiée du titre de très-pieuse impératrice; expression de style prodiguée aux princes les plus impies dès le temps du paganisme, et trop libéralement appliquée par les auteurs ecclésiastiques à ceux qui ont fondé des églises et doté des monastères. Ce fut pour honorer la mémoire d'une telle épouse que Justinien donna son nom à plusieurs villes, et qu'il détacha de la première Syrie les villes de Laodicée, de Gabala, de Palte; et de la seconde, celle de Balanée, pour en former une nouvelle province sous le nom de *Théodoriade*. L'empereur fut sans doute dans tout l'empire le seul qui pleura cette princesse.

Proc. Goth. l. 2, c. 30. Idem, anecd. c. 5.

Bélisaire, ayant reçu en Sicile un renfort de deux mille hommes d'infanterie, ne tarda pas de retourner à Otrante, où Valérien se rendit, après avoir passé l'hiver en Epire. De si foibles secours ne pouvant le mettre en état de tenir la campagne, Antonine se rendit à Constantinople pour presser l'empereur de faire de plus grands efforts; et, voyant qu'elle n'y pouvoit réussir, elle demanda le rappel de son mari, qui lui fut trop facilement accordé. Justinien étoit mécontent de Bélisaire, sans faire réflexion que sa propre négligence rendoit inutile les talens de ce grand homme. Antonine, ne craignant plus Théodora, morte avant son arrivée, sépara sa fille Joannine d'avec Anastase, petit-fils naturel de l'impératrice. Ce mariage, contracté entre deux enfans par l'autorité absolue de Théodora, malgré Bélisaire et Antonine, fut regardé comme illégitime. Dans le même temps la garnison de Rome massacra Conon

mmandant, qui continuoit le monopole odieux
ıvoit exercé pendant le siége conjointement avec
ı. Après ce forfait, les soldats envoyèrent deux
s à l'empereur pour lui demander à la fois une
tie, et le paiement des montres qui leur étoient
menaçant, en cas de refus, de se donner à Totila.
ıien, trop foible pour les punir, leur accorda tout.
·ès la défaite des cavaliers de Bélisaire, Totila avoit
siége devant Rusciane. Cette place étoit défendue
natre cents hommes sous le commandement de
ızar, Hun de nation, et d'une valeur éprouvée.
tité de noblesse d'Italie étoit venue s'y renfermer,
léfense fut vigoureuse et opiniâtre. Enfin, les vivres
manqué, on fut obligé de capituler, et l'on con-
le se rendre, si la place n'étoit secourue dans un
n terme. Bélisaire, réuni avec Valérien et avec
qui n'avoit plus à craindre Antonine, partit d'O-
: pour aller au secours. Le jour marqué pour la ca-
ıtion, comme les assiégés se disposoient à ouvrir les
s, ils aperçurent la flotte qui s'approchoit à pleines
ı. Ils la saluèrent d'un cri de joie, et se croyoient
ıdu péril, lorsqu'une violente tempête, s'élevant tout
p, dispersa les vaisseaux. Bélisaire, après avoir perdu
eurs jours à les rassembler dans le port de Crotone,
t la route de Rusciane. Totila, ayant bordé le ri-
de ses troupes en bon ordre et bien armées, effraya
nent les Romains par sa contenance, qu'ils n'o-
ıt tenter la descente, et retournèrent à Crotone. On
conseil, et il fut décidé que Bélisaire iroit à Rome
· y faire entrer des provisions et pour apaiser le
rdre causé par le meurtre du commandant; que
. et Valérien marcheroient vers le Picénum pour
ger Totila, par cette diversion, à lever le siége de
ciane. Mais Totila se contenta d'envoyer dans cette
ince deux mille de ses meilleurs cavaliers, et conti-
le siége avec tant de vigueur, qu'il força les assiégés

à se rendre. Il leur accorda la vie ; mais il punit cruel ment Chalazar d'avoir manqué à la capitulation. Il lui couper les deux mains, et, après l'avoir fait mutiler pl indignement encore, il ordonna qu'on lui tranchât tête ; il permit aux soldats de se retirer où ils voudroie seulement avec l'habit dont ils étoient couverts. Quat vingts se rendirent à Crotone. Les autres prirent pa dans l'armée de Totila, qui leur laissa tous leurs effet et les enrôla sur le même pied que les Goths, selon coutume. Les habitans furent dépouillés de tout ce qu' possédoient.

Proc. l. 3, c. 35. Idem, anecd. c. 5. Jorn. succes.

Bélisaire mettoit à la voile pour aller à Rome, lorsqu reçut la permission de revenir à Constantinople. C'ét ce qu'il désiroit depuis long-temps. Il sembloit qu' ne l'avoit envoyé cette fois en Italie qu'à dessein de f trir les lauriers qu'il avoit cueillis dans sa première e pédition. Sans troupes, sans munitions, sans autre arg que celui qu'il falloit arracher aux habitans, mal servi p des lieutenans, les uns lâches, les autres indociles, qu n'avoit pas eu la liberté de choisir, il erroit depuis ci ans comme un fugitif, n'osant presque sortir de ses va seaux, hors d'état de hasarder une bataille contre jeune roi plein de valeur, maître absolu dans son mée, et dont les forces croissoient tous les jours. Il s loigna des côtes de l'Italie en soupirant, les yeux fi sur cette fameuse coutrée qui avoit été le théâtre de gloire, et qu'il laissoit au pouvoir des Goths. Son r tour à Constantinople n'eut rien de cet éclat pompe avec lequel il étoit rentré deux fois comme en triompl suivi de Gélimer et de Vitigès. C'étoient aujourd'h ses envieux qui triomphoient de lui; et, après l'av traversé par les mauvais conseils qu'ils donnoient à l'e pereur, ils lui imputoient les disgrâces dont ils étoie eux-mêmes les artisans. Mais ce qui n'admet point d'e cuse, c'est qu'au lieu des dépouilles des ennemis, Bél saire remporta celles des sujets de l'empire. Obligé

[redacted]

›sister ses troupes aux dépens du pays, il s'étoit une partie des contributions, et il revint avec ; moins de gloire qu'il rapportoit plus de ri- Quoiqu'on doive sans doute rejeter sur Anto- plus grande partie de ces concussions, Bélisaire re plus blâmable de n'avoir pas retenu l'avidité mme que d'avoir souffert ses débauches.

l'éclat auroit ajouté aux exploits de Bélisaire ıvreté héroïque! Après le retour de ce général, Vigile, qui étoit alors à Constantinople pour ›ns que je dirai dans la suite, ne cessoit de pres- ıpereur d'employer toutes ses forces au recon- t de l'Italie; mais ce prince, promettant toujours n exécuter, ne s'occupoit que de disputes théo- s, dans lesquelles il ne se laissoit pas moins r que dans les affaires de la guerre.

s'en fallut que Bélisaire, à son retour, ne trou- s Justinien sur le trône. Il s'étoit tramé contre :e une conjuration qui échoua, comme il arrive toujours, par l'indiscrétion des complices. Ar- après avoir délivré l'Afrique de la tyrannie de ıris, eut l'ambition d'aspirer à une alliance qui un jour l'élever à l'empire. Il forma le dessein ;er Préjecte, nièce de l'empereur et veuve d'A- le. Préjecte ne s'en éloignoit pas: son libérateur, ;eur de son mari, lui sembloit digne de cette re- ssance. Avant que de se séparer en Afrique, ils se ensemble par une promesse mutuelle; et, dans atteuse espérance, Artabane précipita son retour. ıte valeur dont il avoit donné des preuves lui avoit ›ncilié l'estime publique; sa bonne mine, sa gé- té, sa discrétion, le faisoient aimer. L'empereur ıbla d'honneurs; il le nomma commandant de la : de la cour, général des troupes alliées, et consul ıaire: car ce titre subsistoit encore après l'extinc- lu consulat annuel; mais il lui refusa Préjecte. Un

Proc. Goth. l. 3, c. 31.

obstacle insurmontable s'opposoit à ce mariage. A
bane avoit une première femme dont il s'étoit s
depuis plusieurs années. Dès qu'elle eut appris la
lante fortune de son mari, elle sortit de l'obscuri
elle s'étoit tenue modestement renfermée, et vi
montrer à la cour. Théodora, dont elle implora la
tection, contraignit Artabane de la reprendre. Pr
fut mariée à Jean, fils de ce Pompée, neveu d'Ana
qui avoit été mis à mort seize ans auparavant da
révolte de Constantinople. Artabane, au désespoir, c
de nouveau sa femme aussitôt après la mort de T
dora, et demeura plongé dans une profonde mélan

Proc. Goth. l. 3, c. 32. Jorn. succes. Pagi ad Baron.

Un de ses parens, nommé Arsace, résolut de pr
de son mécontentement pour se venger lui-même
avoit depuis peu découvert une intelligence qu
Arsace entretenoit avec le roi de Perse, et l'emp
l'avoit fait battre de verges et promener dans la
sur un chameau. Arsace, irrité de ce châtiment
cessoit jour et nuit d'aigrir Artabane. « Quel cont
« dans votre conduite (lui disoit-il)! Plein de v
« pour servir les autres, et de foiblesse pour vous s
« vous-même, vous avez sauvé l'Afrique à Justi
« en tuant de votre propre main Gontharis, votre
« et votre bras reste sans force quand il s'agit de
« vrer l'Arménie, votre patrie, accablée sous le
« des impôts; de venger votre père massacré par la
« noire trahison; d'affranchir votre famille qui t
« dans toutes les provinces de l'empire les liens
« honteuse servitude. Ebloui de vains titres d'hon
« dont le tyran vous amuse, vous rampez dans l'e
« vage. Vous ne plaignez pas votre parent Arsace,
« honoré par un traitement indigne; et moi je
« plains des outrages que vous recevez sans paroître
« en ressentir. On vous a privé d'une épouse que
« chérissez pour vous enchaîner à celle que vou
« pouviez souffrir. Vous avez rompu ces chaînes, ron

i le joug sous lequel nous gémissons tous. Que
gnez-vous d'un prince imbécille, qui, s'endor-
t sur les affaires de son état, passe les nuits à
iter avec des évêques sur de frivoles questions de
lastique? Germain, plus respecté que l'empereur,
end que l'occasion d'éclater. Ce guerrier et ses
fils, dépouillés d'un riche héritage, se joindront
is. De quoi n'est pas capable Artabane avec de si
ans secours! » En effet, Germain devoit être
tent: son frère Boraïde venoit de mourir, et
institué héritier de la plus grande partie de ses
au préjudice de sa fille unique; mais l'empereur
éformé cette injustice en cassant le testament.
ce, étant venu à bout de déterminer Artabane,
ia d'abord un de ses compatriotes, nommé Cha-
e, jeune homme hardi et entreprenant, mais
i et sans expérience. Pour gagner Germain, il
a à Justin, l'aîné de ses fils. Celui-ci, quoiqu'il
é consul en 540, n'avoit pas encore atteint sa
me année; mais il montroit déjà un grand cou-
Arsace eut l'imprudence de lui faire part du
t, et mit en vain tout en œuvre pour exciter son
timent contre l'empereur. Justin, d'abord interdit
ncerté, après quelques momens de silence, ré-
d'un ton indigné que ni lui ni son père n'é-
capables d'un forfait si atroce. Il alla de ce pas
r la conjuration à son père, qui en instruisit
t Marcel, commandant de la garde du palais.
un officier d'une probité incorruptible, et très-
é à l'empereur; mais d'un caractère froid, cir-
ct, et tellement ennemi de l'injustice et de la
ie, qu'il se seroit cru lui-même criminel s'il
sé personne sans avoir des preuves évidentes de
me. Il répondit à Germain qu'avant que de rien
l'empereur, il vouloit s'assurer de la vérité. Pour
ir, Justin, de concert avec son père, se rapprocha

des conjurés; il s'adressa à Chanarange, et lui fit en-
tendre qu'il avoit rebuté Arsace parce qu'il ne se fioit
pas à sa discrétion. *Mais*, ajouta-t-il, *si vous avez formé
avec Artabane quelque dessein important, mon père ne
refusera pas de vous seconder*. Ils convinrent du jour et
de l'heure où Chanarange se rendroit à la maison de
Germain. Marcel fut averti, et envoya Léonce, dont il
connoissoit la probité et l'exactitude, pour être témoin
de la conversation. Germain cacha Léonce derrière une
tapisserie, d'où il entendit distinctement tout le détail
de la conjuration. Leur dessein étoit d'attendre le retour
de Bélisaire qui étoit en chemin, de peur que, s'ils ôtoient
la vie à l'empereur avant l'arriveé de ce général, il ne ras-
semblât des troupes, et ne vînt les attaquer dans Constan-
tinople. Ils devoient, dès le soir même de son arrivée, en-
trer dans le palais pendant qu'il s'entretiendroit avec
l'empereur, et poignarder à la fois l'empereur, Marcel et
Bélisaire. Après cet éclaircissement, Marcel avertit le
prince, qui fit aussitôt arrêter Artabane et les autres con-
jurés. Outre la déposition de Léonce, on trouva dans leurs
papiers des preuves du crime, et ils le confessèrent eux-
mêmes à la question. Le sénat, assemblé dans le palais, fit
faire la lecture des informations. Germain et Justin furent
assignés à comparoître, et déchargés sur le témoignage
de Marcel et de Léonce. Mais Justinien, mal disposé à
l'égard de Germain, ne lui pardonnoit pas d'avoir tardé
si long-temps à révéler le complot. Quelques courtisans,
par une flatterie meurtrière, feignoient d'entrer dans les
sentimens du prince, et excitoient encore son indigna-
tion; les autres, par leur silence, sembloient condamner
Germain. Alors Marcel élevant sa voix: *S'il est*, dit-il,
*quelque coupable du délai qu'on reproche à Germain,
c'est moi seul qu'il faut punir. Germain m'a révélé le
crime dès qu'il en a eu connoissance; c'est moi qui,
pour m'assurer du fait par une exacte recherche, ai re-
tenu son empressement*. Ces paroles calmèrent la colère

ıpereur, et le vertueux Marcel eut la gloire
hasardé pour la justice sa faveur et sa fortune.
:n lui-même se fit honneur d'user de clémence.
uilla Artabane de ses dignités ; mais, sans ordonner
peine contre lui ni contre ses complices, il se
a de les faire garder dans le palais, et voulut
leur épargner la honte d'être renfermés dans les
publiques.

'aleur inquiète et impétueuse de Théodebert,
la France austrasienne, alarmoit également Jus-
et Totila. Les Goths avoient depuis douze ans
nné aux François tout ce qu'ils possédoient dans
le au-delà des Alpes. Justinien, pour se concilier
tion si redoutable, confirma cette cession par des
en forme, prétendant que les Goths n'avoient
timement disposer de ces provinces, qui apparte-
de droit à l'empire. Les rois françois faisoient
de la monnoie d'or, dont la matière se tiroit des
qui se trouvoient alors dans la Gaule : Justinien
ıa que celle qui seroit frappée au coin de Théo-
auroit cours dans l'empire. C'étoit un privilége
's rois barbares, et même les rois de Perse ne
ient pas ; car les Romains se faisoient une loi de
ettre dans le commerce d'autre monnoie d'or que
ui portoit l'image de l'empereur. Totila, de son
ıour mettre Théodebert dans ses intérêts, lui en-
emander sa fille en mariage. Le prince françois ré-
fièrement *que sa fille étoit née pour un roi, et*
'otila n'étoit et ne seroit jamais roi d'Italie, puis-
'ès avoir pris Rome, il n'avoit pu la conserver.
ınarque belliqueux, également recherché par les
ins et par les Goths, ne songeoit qu'à profiter de
rre que se faisoient ces deux nations. Lanthacaire,
ses généraux, fut battu par les Romains dans une
ntre, dont l'histoire ne donne aucun détail. Mais
hec n'empêcha pas les François de se rendre maî-

Proc. Goth. l. 3, c. 33, 37 ; l. 4, c. 24.
Agat. l. 1.
Mar. Avent.
Pagi ad Baron.
La Bastie, notes sur la science des médailles, t. 1, p. 117.

tres des Alpes cottiennes, d'une partie de la Ligurie, de presque toute la Vénétie; en sorte que les Romai ne conservoient dans cette dernière province que côtes maritimes, et les Goths un petit nombre de pla en terre ferme. Après ces conquêtes, Théodebert, ai de la vanité de Justinien, qui prenoit entre ses tit celui de vainqueur des François et des Alleman tourna contre lui toute sa colère, et fit un accord a les Goths. Les deux rois convinrent qu'ils demeu roient tranquilles possesseurs de ce qu'ils avoient actu lement entre leurs mains; qu'ils ne feroient l'un con l'autre aucun acte d'hostilité tant que dureroit la gue entre les Romains et les Goths; que, si Totila étoit va queur, les Goths et les François partageroient à l'am ble le domaine de l'Italie. Le dessein de Théodebert ét de pénétrer en Thrace à la tête d'une nombreuse arm et d'aller attaquer Constantinople. Pour s'ouvrir passage au travers de la Pannonie et de l'Illyrie, il t vailloit à soulever contre l'empire les Gépides et Lombards; il leur représentoit que, Justinien pren aussi dans ses édits la qualité de vainqueur des Lo bards et des Gépides, ils avoient autant d'intérêt lui à rabattre le vain orgueil de ce prince, et à ven l'insulte commune. Tandis que Théodebert faisoit tr bler l'empereur par les préparatifs d'une guerre for dable, il mourut d'un accident à la chasse; et son Théodebalde, âgé de douze à treize ans, d'ailleurs foi et valétudinaire, n'eut ni l'ambition ni la force d'e cuter ces vastes projets.

Proc. Goth. l. 3, c. 33, 34.

Il n'auroit pas été difficile à Théodebert de mettre mouvement les barbares voisins du Danube. Les G pides établis à Sirmium et dans la Dace faisoient courses continuelles sur les terres de l'empire, dont se disoient alliés; et ces hostilités portèrent enfin Ju nien à leur refuser la pension annuelle qu'on leur pay depuis long-temps. Il avoit accordé aux Lombards

abitations dans la Pannonie et dans le Norique, et leur avoit prodigué de grandes sommes d'argent pour acheter la paix ; ce qui ne les empêchoit pas de ravager l'Illyrie et la Dalmatie jusqu'à Dyrrachium. Le titre d'alliés de l'empire ne leur donnoit que plus d'audace : si les prisonniers qu'ils enlevoient dans leurs courses venoient à s'échapper de leurs mains, ils se croyoient en droit de les redemander comme des esclaves fugitifs. Les Hérules, possesseurs de Singidon en Mœsie, inquiétoient sans cesse la Thrace par leurs incursions ; et, chargés des dépouilles de l'empire, ils avoient la hardiesse d'aller à Constantinople demander les pensions qu'on leur avoit assignées, et que l'empereur n'osoit leur refuser. L'unique ressource contre ces barbares auroit été de les détruire les uns par les autres ; et il sembla s'en présenter une occasion. Une querelle survenue entre les Gépides et les Lombards leur mit les armes à la main, et, selon la coutume de ces peuples, ils convinrent d'un jour pour se battre. Les Lombards, qui se sentoient les plus foibles, implorèrent le secours de l'empereur ; et les Gépides envoyèrent aussi une ambassade pour demander la préférence, ou du moins la neutralité. Justinien, selon les principes d'une saine politique, prit le parti des Lombards ; il leur envoya dix mille hommes de cavalerie, avec quinze cents Hérules à la solde de l'empire. Les autres Hérules, au nombre de trois mille, s'étant déclarés pour les Gépides, furent rencontrés par la cavalerie romaine, qui les tailla en pièces. Aord, leur général, frère de leur roi Todas, fut tué dans ce combat. Cet heureux commencement faisoit espérer que cette guerre se termineroit par l'extinction totale des Gépides, et que l'empire seroit enfin délivré de ces voisins incommodes ; mais ces barbares prévinrent le danger, et firent une trève avec les Lombards. Les troupes de l'empire, trop foibles pour combattre les deux nations réunies, furent obligées de se retirer.

Proc. Goth. l. 3, c. 35. Audoin régnoit sur les Lombards. Ildige, auqı couronne appartenoit selon la loi de succession, ‹ de prendre la fuite, passa en Italie avec six hommes, à dessein de s'attacher à Totila. Etant en Vénétie, il rencontra un corps de troupes ron commandées par Lazare. Il l'attaqua, et en fit un ; carnage. Cependant, au lieu d'aller joindre Toti rebroussa chemin, on ne sait pour quelle raison. retira chez les Esclavons au-delà du Danube. Un barbare, nommé Ilauf, servit mieux le roi des (Il avoit été fait prisonnier par Bélisaire, qui, par e pour sa valeur, l'avoit mis au nombre de ses g Etant resté en Italie après la retraite de son génér passa dans l'armée de Totila, qui sut bien faire de sa bravoure. Il l'envoya par mer en Dalmatie des troupes. Ilauf, étant abordé à Moicure, place ı time près de Salone, s'annonça comme officier ro et fut reçu avec joie. Mais, dès qu'il fut dans la] il fit main basse sur les habitans, pilla les maiso se rembarqua. Le même stratagème lui réussit ‹ à quelque distance de là, dans un lieu nommé *La* Claudien, qui commandoit dans Salone, informé pirateries, fit partir des barques légères qu'il re de troupes. Elles arrivèrent à Lauréate, et livrère combat dans lequel Ilauf fut vainqueur. Il dei maître des barques, se saisit des navires qu'il t dans le port chargés de blé et d'autres provisions, tourna triomphant au camp des Goths.

An. 549. *Proc. Goth. l. 3, c. 16. Jorn. succes.* Totila, vivement piqué du refus et du reproc Théodebert, résolut de rentrer dans Rome et d'en server la possession. Il l'assiégea l'année suivante. saire y avoit laissé trois mille de ses plus vaillaı dats, sous le commandement de Diogène, dont i noissoit la prudence et la valeur. Le siége fut loı le courage des assiégés, et par la vigilance et l'a de Diogène. Enfin les Goths, repoussés dans tous

se rendirent maîtres de Porto; ce qui privoit les
ins des convois qui remontoient par le Tibre. Mais
ne avoit eu la précaution de faire semer du blé
la ville dès l'année précédente. Une trahison pa-
à la première rendit encore cette fois Totila maître
ome. Quelques Isaures qui gardoient la porte de
-Paul, mécontens de ne rien recevoir de l'empe-
depuis plusieurs années, et voyant que leurs ca-
des avoient fait fortune par la trahison, promirent
i de lui livrer la ville, et convinrent avec lui du
s et de la manière. Quand le jour marqué fut ar-
Totila remplit de soldats deux bateaux au com-
ement de la nuit, et leur ordonna de sonner de la
pette lorsqu'ils seroient au pied des murailles. Il
uisit son armée vis-à-vis la porte de Saint-Paul
être aperçu des ennemis; et comme il ne restoit
Romains dans ces quartiers-là d'autre retraite que
umcelles, il envoya sur le chemin un corps de
es pour massacrer les fuyards. Tout fut exécuté se-
s ordres. Au son des trompettes, les Romains pri-
l'alarme, et, abandonnant tous les autres postes, ils
rent vers le Tibre. En même temps les Isaures,
t ouvert la porte de Saint-Paul, firent entrer l'ar-
des Goths. La garnison fut passée au fil de l'épée;
ns périrent dans la ville même, les autres sur le
in de Centumcelles, où ils se réfugioient. Il ne
auva qu'un petit nombre, avec Diogène couvert de
res.

ul de Cilicie commandoit les cavaliers de la gar-
. C'étoit un vaillant capitaine, qui, après avoir
Bélisaire en qualité d'intendant de sa maison,
été employé dans le service militaire, où il s'étoit
signalé. Dès qu'il vit la ville prise, il s'enferma
quatre cents cavaliers dans le mausolée d'Adrien,
mpara du pont qui conduisoit à l'église de Saint-
e. Il fut attaqué par les Goths dès le point du jour,

et repoussa vigoureusement tous leurs efforts. Toti
voyant qu'il perdoit en ce lieu beaucoup de soldats,
cesser l'attaque, persuadé que la famine forceroit bi
tôt les assiégés à se rendre. Paul et ses cavaliers p
sèrent ce jour et la nuit suivante sans aucune nourritu
Le lendemain ils délibérèrent de manger leurs chevau
mais, faisant réflexion que, n'ayant aucune ressourc
espérer, ils prolongeroient seulement de quelques jo
une vie misérable, ils se déterminèrent à mourir a
honneur. Après s'être dit les derniers adieux, et s'ê
embrassés les uns les autres, ils ouvroient les por
pour fondre en désespérés sur l'ennemi, lorsque Toti
voulant épargner le sang de ses soldats, leur envoya d
qu'il leur donnoit le choix ou de retourner en libert
Constantinople, en lui abandonnant armes et chevau
avec serment qu'ils ne combattroient jamais contre
Goths, ou de servir dans son armée sur le même p
que ses sujets. Ils écoutèrent volontiers ces propositio
et d'abord ils prenoient tous le parti de retourne
Constantinople. Mais ensuite, se représentant la ho
de leur retour, le danger d'être massacrés en chem
l'ingratitude de l'empereur qui, depuis plusieurs
nées, ne payoit pas leurs services, ils s'engagèrent t
sous les étendards de Totila, excepté Paul et un Is
rien, qui prièrent le roi de leur permettre de se r
rer, parce qu'ils avoient à Constantinople leurs fem
et leurs enfans, sans lesquels ils ne pouvoient vi
Totila y consentit, et leur donna même de l'argent p
leur voyage, avec une escorte pour les accompa
jusque sur les terres de l'empire. Quatre cents au
soldats, qui s'étoient réfugiés dans les églises de Ro
se mirent entre les mains de Totila sur sa parole,
fut fidèlement gardée.

Proc. Goth. l. 3, c. 36, 37.

Dans le dessein où étoit Totila de demeurer ma
de Rome, il songea à la repeupler. Il y établit p
sieurs familles de sa nation, et y fit revenir les sénat

[redacted]

autres Romains que Jean le Sanguinaire n'avoit
lever en Campanie. Il présida ensuite aux jeux du
e, et se disposa à porter la guerre en Sicile. Il fit
rer quatre cents barques et un nombre consi-
le de navires qu'il avoit pris sur les Romains.
ndant, comme il souhaitoit de se former un éta-
ment durable et tranquille, il envoya faire à Jus-
ı des propositions de paix. Mais, l'empereur ayant
e refusé de les entendre, il redoubla d'activité
continuer la guerre.

ant que d'entreprendre la conquête de la Sicile, Proc. Goth.
a faire le siége de Centumcelles, afin d'ôter aux l. 3, c. 37-39.
ains le seul port qui leur restoit sur cette mer.
ène y commandoit une forte garnison. Pour ne
erdre de temps, Totila lui envoya proposer ou de
r bataille sur-le-champ, ou de se joindre aux Goths,
e s'en retourner à Constantinople; et, dans ce der-
cas, il lui promettoit toute sûreté. Diogène ré-
lit *que de ces trois partis il étoit maître de*
dre le premier lorsqu'il le jugeroit à propos; que
cond n'étoit pas honnête; quant au troisième, qu'il
rouveroit point d'excuse auprès de l'empereur, s'il
ndonnoit sans nécessité une place dont la garde lui
t confiée; que, si le roi vouloit lui accorder une trève
r lui donner le temps d'informer Justinien de l'état
la ville, il promettoit de se rendre en cas qu'il ne
vînt aucun secours. Le roi accepta la proposition :
convint du terme, et on donna trente otages de part
l'autre. Les Goths, ayant levé le siége, prirent la
te de Sicile, et, débarqués à Rhége sur le détroit,
tentèrent de s'en rendre maîtres. Bélisaire y avoit
sé une bonne garnison sous les ordres de Thori-
th et d'Himérius. Ces deux braves officiers, bien se-
dés par leurs soldats, firent une sortie sur les Goths,
es repoussèrent avec un grand carnage. Ce succès ne
aveugla pas; ils sentoient trop la supériorité de l'en-

nemi pour hasarder une seconde action, et ils se tinrent renfermés dans la ville. Totila laissa devant la place une partie de ses troupes pour la tenir bloquée et la réduire par famine; ce qui arriva en effet au bout de quelques mois. Il envoya du côté de Trente un détachement qui s'empara sans peine de la citadelle; et dans le même temps les Goths qu'il avoit laissés dans le Picénum se saisirent de Rimini par trahison. Vérus étoit aux environs avec de bonnes troupes qu'il avoit rassemblées; il les perdit par sa témérité. Ayant attaqué près de Ravenne les Goths, supérieurs en forces, il périt avec presque tous ses gens en combattant avec courage.

Proc. Goth. l. 3, c. 39. Jorn. succes. Dès que Totila fut en Sicile, il marcha vers Messine, à dessein de l'assiéger. Domnentiole, neveu de Buzès, fit une sortie à la tête de la garnison, et combattit avec tant de valeur et de succès, que Totila perdit l'envie d'attaquer la ville, où il prévoyoit qu'il seroit longtemps arrêté. Il aima mieux ravager le reste de la Sicile, où il trouva beaucoup de richesses et point de résistance. Cette nouvelle réveilla l'indolence de l'empereur. Il équipa une flotte, et y fit embarquer un corps considérable de troupes, dont il donna la conduite à Libère. C'étoit ce même sénateur de Rome qui, douze auparavant, avoit succédé à Rhodon dans le gouvernement de l'Egypte, comme je l'ai raconté. Il étoit d'une probité reconnue, mais d'un âge décrépit, et sans aucune expérience de la guerre. La connoissance des hommes n'étoit pas le talent de Justinien; cependant la méprise étoit si grossière, qu'aussitôt que Libère eut levé l'ancre pour aller en Sicile, l'empereur se repentit de l'avoir chargé d'une commission si peu proportionnée à sa capacité. Il avoit déjà rendu ses bonnes grâces à Artabane et l'avoit nommé général des armées de Thrace. Le jugeant avec raison beaucoup plus capable de reconquérir la Sicile, il lui donna quelques troupes, et le fit partir avec un ordre à Libère de laisser à Artabane le com-

[redacted]

mandement de la flotte, et de revenir à Constantinople. Avant que de raconter la suite de cette expédition, qui ne se termina que l'année suivante, je vais rendre compte de quelques faits remarquables qui arrivèrent en Orient dans ce temps-ci.

L'air fut agité par de fréquens orages. D'affreux tonnerres effrayèrent Constantinople, abattirent des colonnes, et tuèrent plusieurs habitans dans leurs lits. Les tremblemens de terre firent périr des milliers d'hommes, et ruinèrent des villes entières en Phénicie, en Palestine, en Syrie, en Arabie, en Mésopotamie. Tyr, Sidon, Béryte, Tripoli, Biblos, Sarepta, Antarade, en souffrirent beaucoup. A Botrys, ville maritime de Phénicie, mais qui n'avoit point de port, une masse énorme de rochers se détacha du promontoire voisin, nommé *Lithoprosope*, et, tombant dans la mer, y forma un port propre à recevoir de grands vaisseaux. Le long de cette côte la mer se retira avec violence l'espace de deux mille pas, engloutit plusieurs navires, et revint ensuite au rivage. L'empereur fit de grandes dépenses pour réparer ces malheurs; mais à peine Béryte étoit-elle rétablie, qu'un incendie la détruisit de nouveau. A ces fléaux se joignoit la rage des factions du Cirque, dont les jalousies s'armèrent de fer et de feu. Il y eut des massacres à Constantinople, et quantité d'édifices furent la proie des flammes. L'empire, méprisé par les barbares voisins, n'avoit pas encore perdu son ancienne réputation parmi les peuples éloignés. Il vint de l'Inde à Constantinople un ambassadeur qui fit présent à Justinien d'un grand éléphant. Cinq mois après, cet animal, ayant rompu les portes de sa loge, courut furieux dans toutes les rues, où il blessa et écrasa un grand nombre d'habitans.

Theoph. p. 191. Cedr. p. 375. Anastas. p. 64. Malela, p. 79. Hist. miscel. l. 16. Antholog. l. 1. Assemani bil. or. t. 2, p. 89.

Libère voguoit à pleines voiles vers la Sicile, et Artabane le suivoit à la distance de quelques journées pour lui ôter le commandement. Les vents et la mer semblèrent alors combattre les volontés de l'empereur. Li-

AN. 550. *Proc. Goth. l. 3, c. 40; l. 4, c. 24.*

bère, poussé par un vent favorable, entra dans le p de Syracuse, que les Goths assiégeoient. Artabane, contraire, fut attaqué à la hauteur de la Calabre p une si violente tempête, que ses vaisseaux furent uns submergés ou brisés, les autres rejetés sur les cô du Péloponèse. Il courut lui-même un grand péril, ne gagna qu'avec peine l'île de Malte. Libère, qui n'ét pas instruit de son rappel, se trouvant hors d'état défendre Syracuse, sortit du port pendant la nuit, s'alla renfermer dans Panorme. Les Goths, ayant r vagé en liberté la Sicile pendant toute cette année, r passèrent en Italie, chargés d'un riche butin, laissa seulement garnison dans quatre places, les plus fort du pays. Ce fut par le conseil d'un habitant de Spo lette, nommé Spinus, que Totila prit le parti de retirer. Spinus étoit trésorier de son armée, et hono de sa confiance. Ayant été pris par les Romains, il leu promit avec serment que, s'ils lui rendoient la liberté il leur en témoigneroit sa reconnoissance en détermi nant Totila à quitter la Sicile, et il tint parole. Il vi à bout de persuader au roi qu'il n'étoit pas de l'intér des Goths de diviser leurs forces pour garder un pay dont la conquête suivroit d'elle-même celle de l'Italie qu'il falloit au contraire les réunir pour les oppose à Germain, neveu de l'empereur, qui marchoit vers le golfe Adriatique à la tête d'une nombreuse armée Artabane, qui avoit passé le reste de l'année à rassem bler et à radouber ses vaisseaux, n'arriva qu'après le départ de Totila; et lorsqu'il eut signifié à Libère les ordres de l'empereur, il assiégea les garnisons des Goths, et les réduisit enfin par famine.

Proc. Goth. l. 3, c. 34. Jorn. succes. Le mauvais succès des affaires d'Italie détermina l'em pereur à employer Germain, que la mort de Théodor avoit délivré d'une ennemie opiniâtre. Il lui donna for peu de soldats, et beaucoup d'argent pour faire des le vées dans la Thrace et dans l'Illyrie, avec ordre d

hâter sa marche, et de prendre avec lui Philémuth, chef des Hérules, et Jean, neveu de Vitalien, qui étoit alors en Illyrie, où il commandoit les troupes. Germain, plein d'ardeur et de courage, fit en diligence les préparatifs de son départ. Il menoit avec lui Justin et Justinien, ses deux fils du premier lit, et sa femme Matasonte, espérant que la présence de la petite-fille de Théodoric rendroit son camp respectable aux yeux des Goths. Ce prince riche et généreux, ajoutant de grandes sommes à celles qu'il avoit reçues de l'empereur, eut bientôt mis sur pied une nombreuse armée. Les plus braves guerriers de l'empire accouroient sous ses drapeaux; sa haute réputation attiroit même les barbares; les bords du Danube retentissoient du nom de Germain. Le roi des Lombards promit d'envoyer au premier jour mille cavaliers armés de toutes pièces. La renommée, exagérant encore les forces de Germain, porta le trouble et la terreur dans le cœur des Goths en Italie, la joie et la confiance parmi les Romains. Les Goths, déconcertés du départ de Matasonte, se demandoient les uns aux autres s'il leur faudroit donc combattre contre les enfans de Théodoric. Les Romains ressentoient tous une égale impatience, et la témoignoient diversement, chacun selon sa situation. Ceux qui de gré ou de force étoient engagés au service de Totila, envoyèrent secrètement assurer Germain qu'ils se joindroient à lui dès qu'ils apercevroient ses enseignes. Les garnisons des villes qui restoient à l'empire se confirmoient dans la résolution de défendre jusqu'au dernier soupir les places qui leur étoient confiées; les soldats vaincus dans les diverses rencontres, et dispersés dans les campagnes, se rassembloient en Istrie pour y attendre leur nouveau général. Le terme fixé par Diogène pour rendre Centumcelles, s'il ne recevoit pas de secours, étant arrivé, Totila l'envoya sommer de tenir parole. Il répondit que, *Germain étant nommé général, et sur le point*

d'entrer en Italie, il n'étoit plus le maître de la vill qu'il étoit prêt à rendre aux Goths leurs otages, s'i lui remettoient les siens. Après cette réponse, il se di posa à se bien défendre jusqu'à l'arrivée de Germain.

Proc. Goth. l. 3, *c.* 38, 40.

Ce prince étoit revenu en Illyrie par une incursi des Esclavons. Dès l'année précédente ils avoient pa le Danube seulement au nombre de trois mille homme et battu les généraux romains suivis de troupes bea coup plus nombreuses. Asbade, qui commandoit u grand corps de cavalerie romaine, fut défait, pri écorché et brûlé vif. Ils saccagèrent ensuite la Thrac et l'Illyrie, et prirent de force plusieurs châteaux, c qu'ils n'avoient jamais osé tenter auparavant. Apr avoir poussé leurs ravages jusqu'à la mer Egée, ils a taquèrent Topire, ville maritime de Thrace, alors trè considérable, la prirent par escalade, égorgèrent l hommes au nombre de quinze mille, traînèrent en es clavage les femmes et les enfans. Ce fut la première fo que, rassasiés de sang et de carnage, ils voulurent bie faire des prisonniers; jusqu'alors ils n'avoient éparg ni âge ni sexe. Ces peuples féroces exerçoient des cruauté inouïes sur les malheureux qui tomboient entre leu mains. Leur coutume étoit de les empaler, de les assommer à coups de massue, ou de les brûler vifs entassés dans des cabanes avec des troupeaux qu'ils ne pouvoient emmener. Pendant que Germain assembloit son armée à Sardique, ils passèrent de nouveau le Danube en beaucoup plus grand nombre, et marchèrent à Naïsse. Quelques-uns d'entre eux, qu'on fit prisonniers, déclarèrent que leur dessein étoit de se rendre maîtres de Thessalonique et des villes voisines. L'empereur, alarmé du danger qui menaçoit une place si importante, envoya ordre à Germain de la secourir. Les Esclavons, apprenant que ce prince étoit à Sardique, furent frappés de terreur ; la défaite des Antes leurs compatriotes, taillés en pièces au commencement du

gne de Justinien, leur avoit laissé une impression de rainte qui se réveilloit au seul nom de Germain. Ils enoncèrent à leur entreprise; et n'osant plus tenir la ampagne, ils gagnèrent les hauteurs, et se retirèrent en)almatie.

Germain, les voyant éloignés, avoit donné ordre à es troupes de se préparer à partir dans deux jours pour Italie, lorsqu'il mourut subitement. C'étoit l'honneur e la famille impériale; et un des plus mauvais serices que Théodora rendit à l'empire fut de laisser erdre dans l'inaction les plus beaux jours de ce grand apitaine. Invincible toute les fois qu'il combattit, il eut rop rarement occasion de mettre en œuvre ses talens nilitaires. Il signala sa vertu dans la paix : religieux bservateur des lois, inviolablement attaché aux règles e la justice, plein de droiture et de fermeté, il se faioit un devoir de soutenir les foibles contre les oppreseurs. Plus riche pour les autres que pour lui-même, amais il ne refusa de prêter sans intérêt quelque somme ue ce fût à ceux qui imploroient sa générosité. Son caactère se plioit merveilleusement à tous les états, à outes les bienséances de la vie. Sévère dans ses mœurs, ivil et poli dans le commerce, aussi agréable convive ue grave et sérieux dans les conseils, jamais il ne prit arti dans les factions du Cirque qui divisoient la ville t la cour, jamais il n'entra dans les intrigues du paais. Trop foible pour les rompre, il les traversoit de out son pouvoir, et il eut le courage d'être vertueux au nilieu d'une cour corrompue.

La nouvelle de la mort de Germain répandit la consternation dans tout l'empire. Les Romains d'Italie, longés dans une profonde douleur, ne profitèrent pas le l'absence de Totila qui étoit en Sicile, et se tinrent enfermés dans leurs garnisons. Ils espéroient revoir Béisaire, qui seul avoit leur confiance; mais l'empereur e retenoit auprès de sa personne en qualité de comman-

Proc. Goth. l. 3, c. 40; l. 4, c. 21.

dant de sa garde. Bélisaire, quoique moins ancien q
plusieurs autres patrices, les devançoit tous en consid
ration. Ils lui cédoient le premier rang par respect po
ses grandes qualités, et ses exploits lui tenoient lieu
titres. Jean, neveu de Vitalien, fut choisi pour génér
Il reçut ordre de passer en Italie avec Justinien, fils
Germain. Il prit la route de Dalmatie; mais, comme
manquoit de vaisseaux, et que la saison ne lui permett
pas de faire le tour du golfe pour arriver à Ravenne,
passa l'hiver à Salone.

A son approche, les Esclavons, évitant sa rencontr
sortirent de la Dalmatie. Ils se joignirent à une aut
troupe de leurs compatriotes qui venoit de passer
Danube, et recommencèrent leurs ravages. On soup
çonna Totila de les avoir attirés par argent, et de l
retenir sur les terres de l'empire. Justinien envoya cont
eux une armée sous les ordres de plusieurs générau
dont le chef étoit Scholastique, eunuque du palais. Ce
lui-ci fut battu près d'Andrinople; ses plus braves solda
y périrent, et les généraux ne se sauvèrent qu'avec peine
Les barbares mirent à feu et à sang la contrée de Thra
nommée Astique, voisine du Pont-Euxin; et comm
elle n'avoit depuis long-temps éprouvé aucun pillage
ils y firent un grand butin. Ils pénétrèrent jusqu'à l
longue muraille, à une journée de Constantinople. Le
Romains, s'étant ralliés après leur défaite, surprirent
leur tour les barbares, en tuèrent un assez grand nombre
et délivrèrent la plupart de leurs prisonniers. Le rest
des Esclavons repassa le Danube.

Proc. Goth. l. 4, c. 18, 19.

Ce fut vers ce temps-là que Justinien arrêta les hosti-
lités des Huns en les armant les uns contre les autres
Pendant la trève entre les Gépides et les Lombards, le
premiers, résolus de recommencer la guerre, se persua-
dant que les Romains se déclareroient en faveur de leur
ennemis, comme ils avoient déjà fait, appelèrent à leu
secours les Huns nommés Cutigours, établis en-deçà

du Tanaïs. Il leur vint sur-le-champ douze mille hommes commandés par Chiniale, capitaine de grande réputation. Comme ils étoient arrivés avant l'expiration de la trève, les Gépides jugèrent à propos de les occuper ailleurs, et les firent passer sur les terres de l'empire, qu'ils ravagèrent. Pour les obliger de retourner dans leurs pays, Justinien mit en mouvement une autre horde de Huns dits Outigours, qui habitoient au-delà des Palus-Méotides. Ceux-ci, secondés des Goths Tétraxites, passèrent le Tanaïs, ayant à leur tête leur roi Sandil. Ils taillèrent en pièces ceux qui vinrent à leur rencontre, désolèrent la contrée, et emmenèrent avec eux les femmes et les enfans. Justinien fit savoir aux Cutigours ce qui se passoit chez eux, et leur donna de l'argent pour les engager à sortir au plus tôt de l'empire. Ils promirent de se retirer sans faire aucun dégât, et de demeurer attachés au service des Romains. L'empereur, de son côté, leur promettoit un établissement en Thrace, s'ils ne pouvoient se maintenir dans leur ancien domaine. Deux mille de ceux qui avoient échappé à l'épée des Outigours se donnèrent à l'empire, et se fixèrent en Thrace avec la permission de l'empereur. De ce nombre étoit Sinnion qui avoit servi avec distinction en Afrique sous le commandement de Bélisaire. Sandil, mécontent de ce que l'empereur donnoit asile à des gens contre lesquels il l'avoit engagé à prendre les armes, en fit des plaintes amères, qui furent apaisées à force d'argent.

La trève de quatre ans dont les Romains et les Perses étoient convenus pour la Lazique n'étoit pas encore expirée que Chosroës prenoit déjà des mesures pour achever la conquête de ce royaume. Plusieurs raisons lui faisoient regarder cette entreprise comme très-importante. Possesseur de la Lazique, il tenoit en bride les Ibériens, qui n'obéissoient qu'à regret, et il leur ôtoit leur unique refuge. C'étoit une barrière qui fermoit l'entrée de la Perse aux barbares, habitans du mont Cau- *Proc. pers. l. 2, c. 28. Idem, Goth. l. 4, c. 15.*

case, et qu'il étoit le maître de leur ouvrir pour cou sur les terres de l'empire. Etablis dans cette contrée, Perses pouvoient à leur gré, soit par terre, soit par m pénétrer en Cappadoce, en Galatie, en Bithynie, jusqu'à Constantinople. Mais, pour s'assurer la possessi de la Lazique, il falloit en transplanter les habit et la repeupler de colonies tirées de ses propres états ne pouvoit compter sur la fidélité des Lazes, trop dif rens de mœurs et de religion, et trop attachés aux E mains par l'intérêt de leur commerce. Pour amuser J tinien, il lui envoya une brillante ambassade. Isdigu un des principaux seigneurs de sa cour, se mit en c min avec une suite de cinq cents hommes. Ce nombr cortége avoit encore un objet plus sérieux. Chosroës v loit profiter de cette occasion pour essayer de se ren maître de Dara; ce qu'il avoit beaucoup plus à cœur « l'éclat d'une ambassade. Isdigune, en passant par ce ville, y devoit loger ses gens en différentes maisons, ils mettroient le feu la nuit suivante; et, tandis que Romains s'occuperoient à l'éteindre, les Perses devoi ouvrir les portes à la garnison de Nisibe, qui feroit m basse sur les Romains et s'empareroit de Dara. Un serteur fit avorter ce projet. Sur l'avis qu'il en don George, gouverneur de Dara, ne voulut permet l'entrée de la ville qu'à vingt hommes de la suite d'Is gune, qui fit grand bruit de l'affront qu'on osoit fa à un ambassadeur de sa qualité. Arrivé à Constantino avec un pompeux appareil, il mit entre les mains l'empereur les présens et les lettres de Chosroës, demandoit seulement à Justinien des nouvelles de santé; et, pendant dix mois qu'il demeura à la cour ne parla jamais de la Lazique. La vanité de Justinien repaissoit de ces démonstrations frivoles, et jamais a bassadeur n'avoit été traité si honorablement. C'étoi coutume que les envoyés des nations étrangères fuss toujours accompagnés de surveillans qui leur étoi

tés par l'empereur. Isdi   me et ses gens jouirent de même liberté que dans le c   re de la Perse, sans avoir témoin de leurs démarc   s. On eût dit que c'étoit   qui régnoit à Const   tinople. L'interprète Bra-   qu'aucun magistrat   rnier ordre n'auroit   sa table, mangeoit à ce   de l'empereur. Isdi-   emporta pour lui et pour sa   des présens con-   ; et cette ambass   , qui n'étoit qu'un jeu   couvrir les desseins de Cl   coûta à l'empe-   plus de mille livres d'o

Cependant on amassoit   par ordre de   , quantité de bois   à construire des   ; et, pour donner le ch   Romains, le roi   courir le bruit qu'il a   nir de machines les   de Pétra. Pour se ren   maître absolu du pays, falloit faire périr Gubaze, qui en étoit roi. Ces deux jets échouèrent égalemen t. Le bois de construction réduit en cendre par le feu du ciel, et Gubaze, averti dessein formé contre sa personne, se tint sur ses des, secoua le joug des Perses, et demanda du se-urs à l'empereur. Justinien, ravi de cette heureuse évolution, lui envoya huit mille hommes sous la con-duite de Dagisthée, qui, de concert avec Gubaze, mit le siége devant Pétra. La place étoit bien pourvue de mu-nitions, et se défendoit avec vigueur. Chosroës, pour la secourir, fit partir une grande armée sous la conduite le Merméroës. Gubaze conseilla à Dagisthée d'envoyer une partie de ses troupes pour garder les gorges des mon-tagnes qui donnoient entrée dans le pays, et de continuer le siége avec le reste. Il alla lui-même au-devant des Perses pour leur fermer un autre passage. Il avoit à sa suite des Alains et des Sabirs qui, pour la somme de trois cents livres d'or, s'étoient engagés, non-seulement à défendre la Lazique, mais encore à dépeupler entiè-rement l'Ibérie. Gubaze demanda cette somme à l'em-pereur; il demandoit de plus les appointemens de Silen-

Proc. pers. l. 2, c. 29.

tiaire, qui lui étoient dus depuis dix ans. Ce prince ét revêtu de cette charge du palais impérial; et quoiqu eût passé presque tout ce temps-là au service de Ch roës, cependant il n'avoit point été dépouillé de ce tit et il prétendoit en toucher les appointemens. Justini avoit trop intérêt de le ménager dans la conjonct présente pour lui refuser sa demande. Il lui promit d le sastisfaire, et lui tint parole quelque temps après.

Proc. pers. l. 3, c. 29, 30. Dagisthée étoit un jeune homme de trop peu d'expé rience pour une guerre si importante. Il se content d'envoyer cent hommes à la garde des passages, et rest devant Pétra avec toute son armée. La garnison, quoi qu'en petit nombre, repoussoit toutes ses attaques. En fin, les Romains ayant conduit une mine jusque sous le murs de la ville, il ne s'agissoit plus que de mettre le feu aux étais pour ouvrir une large brèche; mais le général, déjà fier d'un succès dont il se tenoit assuré perdit le temps à envoyer un courrier à l'empereur pou lui dire que Pétra cédoit enfin à ses efforts. Il demandoi en même temps la récompense de ce service; et pou épargner au prince l'embarras du choix, il prenoit la li berté d'indiquer lui-même ce qu'il croyoit mériter. I se trouva, par l'événement, qu'il ne mérita que la risée Pendant qu'il attendoit la réponse de l'empereur, u pan de la muraille tomba de lui-même, et cinquant Romains se jetèrent dans la place à la suite d'un jeun Arménien plein de bravoure, nommé Jean Guzès; mais comme ils ne furent point secondés, ils revinrent au camp sans avoir rien gagné que des blessures. Le comman dant de la place, homme adroit et rusé, apprenant qu Merméroës approchoit, alla trouver Dagisthée; et, aprè avoir flatté sa vanité par de grands éloges de sa scienc militaire, il lui promit de se rendre incessamment, e obtint de lui quelques jours de trève pour dresser les ar ticles de la capitulation. Cependant la mine, poussée jus que sous les murs, fut découverte et comblée par les ha

is. D'un autre côté, Merméroës avoit forcé le pas-
gardé par cent soldats, et il en avoit coûté la vie à
de mille Perses. A cette nouvelle, Dagisthée leva
piement le siége, sans donner à ses gens le temps
porter leurs effets. Les assiégés sortirent aussitôt
piller le camp; mais les Zannes, qui faisoient partie
armée romaine au nombre de mille, les repous-
t, enlevèrent eux-mêmes les bagages; et, au lieu
joindre Dagisthée, ils retournèrent dans leur pays
gés des dépouilles de leurs alliés.

erméroës, ayant appris la retraite des Romains, ne
a pas sa marche, et n'arriva devant Pétra que neuf
après. De quinze cents hommes qui composoient
ord la garnison de cette place il n'en trouva que
cinquante en état de servir; les autres étoient morts
essés; et il n'oublia pas de faire remarquer aux
es quel cas ils devoient faire des Romains, dont une
e entière n'avoit pu forcer cent cinquante hommes
une place ouverte. Comme il manquoit de chaux et
res matériaux nécessaires, il fit remplir de sable les
e-sacs de ses soldats, et les entassa les uns sur les autres
boucher les brèches des murailles. Il laissa trois
: Perses dans la ville, et se retira avec le reste de
oupes. Dagisthée, suivi de deux mille Romains,
en pièces dans une embuscade un escadron de
es, et enleva leurs chevaux. Merméroës passa en
arménie, laissant en Lazique un corps de cinq mille
mes, qui ne subsista pas long-temps. Gubaze, se-
é de Dagisthée, en surprit d'abord mille : il alla
uer les autres dans leur camp pendant la nuit, et
lui échappèrent. Il poursuivit ceux-ci jusqu'en Ibé-
où il rencontra encore un autre détachement de l'ar-
de Merméroës, dont il fit un grand carnage. Ainsi
resta en Lazique d'autres Perses que la garnison
étra, et pour lui couper les convois, Gubaze fit
er les gorges des montagnes par un grand corps

de troupes. Tous ces événemens sont de l'année 54

Proc. Goth. l. 4, c. 1, 8.

L'année suivante, Choriane, un des meilleurs géné raux de Chosroës, passa en Lazique avec une nombre armée, et alla camper dans la contrée nommée *Much rise,* sur les bords de l'Hippis, petite rivière guéab presque dans tout son cours. Gubaze et Dagisthée réunirent pour le combatre. Les Lazes, fiers des succ de l'année précédente, méprisoient les Romains, q n'ayant pas, disoient-ils, le même intérêt de défendre l Lazique, n'étoient pas animés de la même ardeur q les habitans du pays. Ils voulurent donc former dans l bataille un corps séparé. Mais cette bravoure leur réussi mal; ils ne purent soutenir le choc de l'avant-garde de Perses, et furent obligés de se replier sur les Romain Le combat fut sanglant et opiniâtre. Un Persarménien nommé Artabane, se signala par un défi; il tua le plu vaillant et le plus vigoureux cavalier de l'armée de Perses. Le Gépide Philégage et l'Arménien Guzès con tribuèrent beaucoup à la victoire. Ils commandoient l cavalerie; et, voyant qu'elle ne pouvoit résister à cell des Perses, ils firent mettre pied à terre, et présentèren aux ennemis un bataillon hérissé de piques et impéné trable aux chevaux. La mort de Choriane acheva l défaite; les vainqueurs poursuivirent les Perses jusqu'à leur camp, où ils furent arrêtés par un Alain d'une forc et d'un courage extraordinaires. Ce barbare, fermant d son corps l'entrée du camp qui étoit fort étroite, tiran sans cesse des flèches avec une vivacité étonnante, e déchargeant d'horribles coups de cimeterre sur ceux qu l'approchoient, disputa long-temps le passage. Enfin Guzès, s'étant seul avancé pour le combattre, le terrass d'un coup de lance. Le camp fut pris; on y fit un grand carnage, et les Perses qui purent échapper abandon nèrent la Lazique.

Proc. Goth. l. 4, c. 9.

Après cette victoire, Dagisthée fut obligé de retourne à Constantinople. Quelques Lazes venus à la cour l'ac

accusoient de s'être laissé corrompre par les Perses, et disoient qu'il n'avoit tenu qu'à lui de prendre Pétra. Il fut rappelé et mis en prison; Bessas, revenu d'Italie, fut envoyé à sa place avec le titre de général des troupes d'Arménie. Il trouva Nabède dans le pays avec une nouvelle armée de Perses. L'expédition de Nabède se réduisit à prendre des Abasges révoltés contre l'empire soixante otages, et à enlever Théodora, Romaine de naissance, veuve du prédécesseur de Gubaze. Les rois de cette contrée avoient coutume d'épouser, avec l'agrément de l'empereur, des filles de sénateurs de Constantinople. Gubaze étoit fils d'une Romaine. La tyrannie des Romains avoient réduit les Abasges à se soumettre au roi de Perse. Cette nation, ayant secoué le joug, comme je l'ai dit, n'avoit pas joui long-temps de sa liberté. Elle fut bientôt asservie par les commandans des troupes de Lazique. Accablés d'impôts, les Abasges se trouvant plus heureux que sous la domination de leurs princes, reprirent leur premier gouvernement; ils se donnèrent deux rois, Opsitès et Scéparnas; et, pour se défendre contre la puissance de Justinien, ils se mirent sous la protection de Chosroës. Ce traité ne put être si secret, que l'empereur n'en eût avis. Il donna ordre à Bessas de marcher contre eux. Bessas chargea de cette expédition Jean Guzès, et un Hérule nommé Vligage. Scéparnas étoit en Perse; Opsitès arma toute la nation, et vint à leur rencontre. Mais, s'étant laissé enfermer entre les deux généraux qui avoient divisé leurs troupes, il fut défait et poursuivi jusqu'à un des sommets du Caucase, où les Abasges avoient bâti une forteresse. Les Romains y entrèrent avec les fuyards, mirent le feu aux maisons, et firent périr dans les flammes la plupart des vaincus. Opsitès se sauva chez les Huns; sa famille et celle de Scéparnas tombèrent entre les mains des vainqueurs, qui rasèrent la forteresse, et désolèrent tout le pays, dont ils demeurèrent les maîtres.

Proc. Goth. l. 4, c. 10.

L'Apsilie étoit une contrée soumise aux Lazes, e située au-delà du Phase, entre le pays des Abasges et l Lazique proprement dite. Il y avoit une place trè forte, nommée Zibile. Terdetès, commandant génér des troupes de Lazique, craignant le ressentiment d Gubaze qu'il avoit offensé, traita secrètement avec le Perses, et les introduisit dans cette place. Il avoit un femme parfaitement belle; le capitaine des Perses e devint amoureux; et, ne pouvant la séduire, il eut re cours à la violence. L'époux outragé se vengea par u massacre général des Perses, et se rendit maître de tout l'Apsilie. Jean Guzès y marcha suivi de mille soldats mais sans tirer l'épée, il vint à bout, par son adresse d'apaiser les esprits et de les ramener à l'obéissance d Gubaze.

Proc. Goth. l. 4, c. 10. D'Herbelot, bibl. orient. au mot Nouschirvan.

Aux chagrins que donnoient au roi de Perse les af faires de la Lazique se joignirent d'autres chagrins plus cuisans. Anatozade, l'aîné de ses fils, auquel il avoit déj pardonné une révolte, continuoit de l'affliger par l'excè horrible de ses débauches. Ce monstre n'avoit pas rougi de déshonorer les femmes de son père. Chosroës l'éloi- gna de ses yeux, et l'exila dans la ville de Lapato à sept journées de Ctésiphon. Peu de temps après, le roi tomba malade; et, sur la fausse nouvelle de sa mort Anatozade, sans information, prit sur-le-champ le titre de roi. Ayant bientôt appris que son père vivoit et se portoit bien, il prit les armes, fit révolter la ville, et livra bataille à Phabrize, que son père avoit envoyé contre lui à la tête d'une armée. Anatozade fut vaincu et fait prisonnier. Chosroës eut assez d'indulgence pour lui laisser la vie. Il ne lui fit pas même crever les yeux, supplice ordinaire dans la famille royale; il se contenta de lui faire brûler les paupières avec une aiguille ar- dente, pour lui ôter l'espérance de monter jamais sur le trône de Perse, dont le moindre défaut corporel don- noit l'exclusion, comme je l'ai déjà remarqué. C'est

jue les Grecs rapportent la révolte du fils de Chos-
Les historiens persans la racontent d'une manière
ifférente. Ce jeune prince, qu'ils nomment Nous-
l, ayant été, disent-ils, instruit par sa mère dans
gion chrétienne, fut enfermé dans une étroite pri-
ar ordre de son père, qui n'avoit pu lui faire em-
r la religion du pays. Le bruit s'étant répandu que
oës, occupé pour lors à une guerre éloignée, étoit
dangereusement malade, le jeune prince s'é-
a de sa prison, souleva les mécontens et les chré-
qui étoient en grand nombre, se rendit maître
ville de Modin et des trésors de son père; et, à
e d'une armée formidable, il lui fit une guerre
te. Chosroës envoya contre lui un de ses généraux.
ince, blessé à mort dans la bataille, expira en
: à ceux qui l'environnoient : *Allez dire à ma mère*
e me fasse enterrer aux pieds des disciples du
e. Ce récit ne donne pas une idée avantageuse du
ianisme du prince persan.

nme la trève de cinq ans, conclue à la fin de l'an *Proc. Goth. l. 4, c. 11.*
pour l'Orient en général, venoit d'expirer, Justi-
it partir le patrice Pierre pour traiter de la paix.
ës le renvoya avec promesse qu'il seroit incessam-
suivi d'un plénipotentiaire chargé de terminer
es différends à la satisfaction des deux princes. En
Isdigune arriva bientôt avec un cortége aussi pom-
que la première fois. Il n'y manquoit que son in-
te Braducion, qui s'étoit trouvé fort mal en Perse
onneurs qu'il avoit reçus à Constantinople. Chos-
l'avoit fait mourir, persuadé, disoit-il, que l'em-
r n'auroit pas admis à sa table un homme de cette
tion, si l'interprète n'eût acheté par quelque trahi-
n traitement honorable. Isdigune passa quelque
s sans parler de paix, ne faisant que des plaintes
e prétendues infractions du traité précédent : ce qui
pêcha pas l'empereur de le combler de largesses.

C'est ainsi que Chosroës amusoit la vanité de Ju

AN. 551. Bessas ne demeuroit pas oisif en Lazique. l'hiver fut passé, il mit le siége devant Pétra. mains et les Perses se disputoient toujours la po de cette place, qui décidoit du sort de tout le p siége fut mémorable par les efforts des deux n et par des événemens extraordinaires. La plus partie des murs de la ville étoit fondée sur le ro il y avoit un pan de muraille qui portoit sur la entre deux rochers. C'étoit le terrain miné par Dagisthée, et comblé ensuite de gravier par bitans. Ils avoient posé au-dessus de grosses pout liées ensemble, qui servirent de sol pour élever u veau mur. Les soldats de Bessas, ayant miné même endroit, n'emportèrent que le gravier, et fort surpris de voir tout ce pan de muraille s'a uniformément sans qu'aucune pierre se démer sorte que le plancher de poutres descendit au f souterrain, et que la muraille demeura entière plus basse, perdant de sa hauteur ce qu'elle gag profondeur. Les assiégés travaillèrent avec arde parer ce défaut, et ils eurent bientôt élevé le m haut pour être en état de défense. Les Romains, leur mine tellement comblée, qu'il n'étoit plus p d'y pratiquer d'ouverture, firent jouer les bélie soldats armés de pieux garnis de crocs de fe choient et entraînoient les pierres que le bélie ébranlées. Les assiégés faisoient pleuvoir du h mur, sur les soldats et sur les machines, le sou bitume et le naphte, que les Grecs nommoient *de Médée*. Bessas fit planter les échelles; et, anin soldats de la voix et de l'exemple, il monta le p à l'assaut. Jamais, dans toutes les attaques qui si fréquentes en ce siècle, on ne vit un si vif ac ment. De deux mille trois cents Perses et de si Romains, il en périt la moitié, et il n'y en eut p

ın qui ne remportât quelque blessure. On se battit g-temps à coups de main au haut de la muraille; ..les furent plusieurs fois renversées. Bessas, après .. vu tomber à ses côtés ses plus braves soldats, ..même précipité; et, quoique âgé de soixante-dix ..t prodigieusement replet, quoique froissé et meur.. chute, il eut le courage et la force de remonter .. aussitôt. Guzès, à la tête de quelques Arméniens, .. sur la muraille par un précipice qui sembloit ..ticable; et, après avoir abattu un grand nombre ..mis, il fut tué d'un coup de pierre. Enfin, le feu ..t pris à une tour de bois élevée sur les murs, d'où ..iégés versoient le naphte et le bitume, les Perses ..la défendoient tombèrent enveloppés de flammes, ..s dans la ville, les autres aux pieds des assiégeans; ..Romains, profitant du désordre où cet accident ..it les assiégés, forcèrent la ville en ce moment. Cinq ..ts Perses se sauvèrent daus la citadelle; sept cents fu..t faits prisonniers, dont il ne se trouva que dix-huit i fussent exempts de blessures.

Le général romain offrit en vain les conditions les *Proc. Goth.* .s avantageuses aux Perses, qui s'étoient retirés dans *l. 4, c. 12.* citadelle; ils aimèrent mieux s'y laisser brûler que se rendre. On vit alors combien Chosroës avoit à ur de demeurer maître de la Lazique, puisqu'il avoit cé dans Pétra les plus braves soldats de son empire c un amas incroyable de munitions de toute espèce. y prit une si grande quantité d'armes, qu'après l'in..die de la citadelle il en restoit encore assez pour ..rnir à chaque soldat de Bessas cinq armures com..tes. Les greniers regorgeoient de blé, de chair salée, d'autres provisions suffisantes pour soutenir un siége cinq ans. On n'y trouva pas de vin, mais du vinaigre i, mêlé avec de l'eau, avoit toujours servi de bois..n aux soldats perses, ainsi qu'aux Romains. Il y avoit ..si quantité d'une sorte de fèves dont ils compo-

soient un breuvage. On fut étonné d'y voir un canal fournissoit beaucoup d'eau. Dès le commencement siége, les Romains avoient coupé l'aquéduc. Ayant pris ensuite de quelques prisonniers que les font de la ville ne tarissoient point, ils fouillèrent au-des de cet aquéduc; et, en ayant découvert un autre q coupèrent encore, ils ne doutèrent plus qu'ils n'eu entièrement privé d'eau les habitans. Mais, lorsqu'il rent maîtres de la ville, ils trouvèrent que l'eau n'a pas cessé d'y couler en abondance par un troisième nal creusé à quelque distance au-dessous du second ils reconnurent l'activité prévoyante des Perses, et l propre négligence. Bessas fit raser les murs de Pé afin que cette place ne coûtât plus de sang aux Romai et il répara par sa conduite et par sa valeur dans c expédition la mauvaise réputation qu'il avoit méri en Italie.

Proc. Goth. l. 4, c. 13.

Mais la gloire que ce général venoit d'acquérir bientôt ternie par la même avarice qui l'avoit désh noré pendant le siége de Rome. Après la prise de P tra, il auroit dû se transporter sur les frontières de Lazique et de l'Ibérie, et se rendre maître des défilé en y établissant des forts qui auroient fermé pour to jours aux Perses l'entrée du pays. Au lieu de prendr ces précautions, il laissa les passages ouverts, et, aba donnant son armée à la conduite de ses lieutenans, s'en alla recueillir les tributs et dépouiller les peupl dans les provinces de Pont et d'Arménie. L'indulgenc de Justinien faisoit le malheur de ses sujets; l'assuranc de l'impunité encourageoit les concussions. Merméroës suivi d'une nombreuse cavalerie et de huit éléphans s'étoit mis en marche pour aller au secours de Pétra. I sembloit que la nature eût séparé la Lazique de l'Ibéri par une barrière impénétrable. D'épaisses forêts, d montagnes escarpées, d'affreux précipices rendoient chemin presque impraticable, même à un voyageu

Perses, alors la plus infatigable nation de l'uni-
voient tellement aplani, que la cavalerie et
me même y trouvoient un passage facile. Mer-
ayant appris en chemin la prise de la place
it secourir, changea de route; et, prenant sur
du Phase, il marcha aux Romains, campés au
de neuf mille à l'embouchure de ce fleuve. En
près d'Archéopolis, dans laquelle étoit une gar-
trois mille Romains, ce général, naturellement
anfaron, salua la ville par plaisanterie, et fit
a garnison *qu'il avoit un mot à dire aux Ro-*
campés sur le Phase; et qu'à son retour, il
droit visite. On lui répondit sur le même ton
l trouvoit ceux qu'il alloit chercher, il en seroit
reçu, que, selon toute apparence, il n'en re-
t pas. A la nouvelle de son approche, les Ro-
rirent l'épouvante, et, ne se croyant pas assez
ur lui résister, ils passèrent de l'autre côté du
emportèrent ce qu'ils purent de leurs provisions,
nt le reste dans le fleuve. Merméroës, trouvant
np vide, fut très-affligé d'avoir manqué sa
l y mit le feu, et, plein de colère, il se rendit
Archéopolis.

ville, capitale de la Lazique, étoit située sur
iant d'une montagne de difficile accès. Le géné-
e mit tout en œuvre pour s'en rendre maître.
: terrain escarpé, il fit grand usage des Dolo-
u Dilimnites, accoutumés à courir entre les ro-
les précipices. C'étoit une nation barbare, qui,
e antiquité, s'étoit maintenue dans l'indépen-
u milieu de la Perse. Ils habitoient des monta-
accessibles. Les rois de Perse en prenoient à leur
ıns leurs expéditions. La garnison étant réduite
émité, Odonaque et Babas, braves capitaines qui
mandoient, prirent une résolution désespérée,
r réussit. Après avoir exhorté leurs soldats à pré-

Proc. Goth. l. 4, c. 14. Agath. l. 3.

férer un combat périlleux à une mort assurée, il disposèrent à sortir sur l'ennemi. Ils étoient près d' vrir les portes lorsqu'ils virent tout à coup une pa de la ville embrasée; c'étoient les magasins, auxqu un habitant, corrompu par Merméroës, venoit de met le feu. Ils laissèrent quelques-uns de leurs gens po éteindre l'incendie, et sortirent avec le reste. Les Pers qui ne s'attendoient pas à cette attaque, dispersés sa armes autour des murailles, et embarrassés des prép ratifs d'un assaut, ne firent point de résistance. Les pl proches furent taillés en pièces; les autres, effrayés de désordre dont ils ignoroient la cause, prirent la fui plusieurs furent écrasés sous les pieds de leurs élépha effarouchés. Les Perses y perdirent quatre mille hom mes, trois généraux, quatre étendards, et vingt mi chevaux, qui, étant exténués et épuisés faute de fou rages, furent abandonnés des fuyards. Merméroës se r tira avec les débris de son armée à une journée d'A chéopolis, dans un canton peuplé, et le seul fertile toute la Lazique, nommé Muchirise. On y voyoit enc les ruines de Cytée, ville ancienne, où avoit régné père de Médée. Merméroës s'y retrancha, et fit co struire des baraques pour y passer l'hiver. Par ce position, il coupoit la communication du reste de la L zique avec une forteresse nommée Uchimer, que l Romains possédoient au-delà, et avec le pays des Suar et des Scymnes, qui étoient soumis à l'empire.

Proc. Goth. l. 4, c. 15. Tandis que la guerre se faisoit en Lazique, Isdigu traitoit de la paix à Constantinople. Après de long contestations, on convint encore d'une trève de ci ans, pendant laquelle on négocieroit un traité définit Chosroës exigeoit deux mille livres d'or pour ces ci années, et six cents autres livres pour les dix-huit mo qui s'étoient écoulés depuis l'expiration de la derniè trève. L'empereur vouloit d'abord ne payer cette somn que par année, à quatre cents livres par an, afin d'avo



entre les mains un gage de la bonne foi de
. Mais, faisant réflexion que ces paiemens an-
ibleroient être un tribut, il consentit à donner
a somme entière, tant il est vrai que la plupart
nes ne rougissent plus des choses déshonoran-
d ils ont sauvé la honte des termes. Cette con-
xcitoit un murmure général; on disoit *qu'elle
èrement à l'avantage des Perses, qui auroient
de s'établir solidement en Lazique, et la facilité
er jusqu'à Constantinople; que, sous le nom de
s avoient enfin réussi à rendre l'empire tribu-
e, pour onze ans et demi, Chosroës s'étoit fait
atre mille six cents livres d'or, ce qui, dans le
venoit à un tribut de quatre cents livres par
nnée; que, dans ce commerce honteux, les Ro-
toient pris pour dupes, puisqu'on leur faisoit
a paix sans discontinuer la guerre; qu'un si
ge seroit un titre de redevance, et que l'empire
eleveroit jamais.* Au milieu de ces murmures,
partit de Constantinople, chargé de l'or de
et des présens de l'empereur.

que la nouvelle de la trève fût arrivée en La- *Proc. Goth. l. 4, c. 16.*
lerméroës y avoit fait de grands progrès. Gubaze
it fidèlement attaché à l'empire; mais ses su-
traités par les soldats et par les officiers romains,
ent sourdement les Perses. Cette nation incon-
éféroit toujours la domination de ceux à qui elle
as actuellement soumise. Merméroës s'empara
ligence du château d'Uchimer, et devint, par
n, maître d'une grande partie du pays. Il mar-
ite vers l'embouchure du Phase, où il apprenoit
Romains et les Lazes étoient réunis; mais ils se
nt avant son arrivée. Les Romains se dispersè-
ir échapper à l'ennemi, et Gubaze se retira sur
des montagnes avec sa famille et ceux des Lazes
étoient demeurés fidèles. Il y passa l'hiver au mi-

lieu des frimas et des neiges, manquant des choses l plus nécessaires à la vie, et ne se soutenant que par l'es pérance d'un nouveau secours. Mais, ni tant d'incom modités, ni les offres de Merméroës ne purent le déta cher des Romains, ni lui faire oublier les desseins perfide que Chosroës avoit formés contre lui.

Proc. Goth. l. 4, c. 17.

Chosroës étoit, de tous les princes, le moins esclav de sa parole. Après qu'il eut reçu l'argent de l'empere et confirmé la trève, il n'interrompit aucune de ses en treprises sur la Lazique, et se servit de cet argent pou soudoyer un grand nombre de Huns Sabirs, qu'il envoy à Merméroës avec plusieurs éléphans, lui ordonnant d pousser ses conquêtes avec toute la vivacité dont il éto capable. Dès que le printemps fut venu, ce général mar cha de nouveau vers le Phase, où les Romains, joints Gubaze, étoient retranchés sous la conduite de Marti Leur position avantageuse les mettoit hors d'insulte; Merméroës, après quelques tentatives inutiles, tourn du côté de l'Abasgie, dont il trouva les passages ferm par la garnison de Zibile. Il ne fut pas plus heureux d vant Archéopolis, qu'il attaqua de nouveau sans succè Comme il se retiroit à Muchirise, il fut surpris dans d défilés par les Romains, qui lui tuèrent beaucoup d soldats, et entre autres le chef des Sabirs.

Proc. Goth. l. 4, c. 15, 25.

La nature fit en Orient, sur la fin de l'année 55 un effort inouï jusqu'alors. L'automne amena des cha leurs pareilles à celles du fort de l'été. On vit dans cet saison éclore des roses; les arbres portèrent des fru pour la seconde fois; et, peu de jours après la vendang la vigne se chargea encore de raisins. Il y eut en Grèc d'horribles tremblemens de terre, qui détruisirent un infinité de villages et huit villes entières, entre autre Chéronée, Coronée, Naupacte, et Patras. La plupart des habitans furent ensevelis sous les ruines. En plusieurs endroits la terre ouvrit des abîmes, dont les uns se re fermèrent aussitôt, les autres formèrent de profonde

:s. Les eaux du golfe Maliaque, entre les villes de
ıhia en Béotie, et d'Echinus en Thessalie, sor-
. de leur lit avec fureur, et, renversant tous les édi-
ne s'arrêtèrent qu'au pied du mont Œta. Elles
ıt long-temps ces campagnes inondées, et celles du
étaient tellement baissées, qu'on passoit à gué dans
:s qui s'y rencontrent. La mer, en se retirant, laissa
tité de poissons d'une forme inconnue, dont les ha-
s voulurent se nourrir; mais, dès qu'ils étoient sur
, ils se fondoient en glaires et en pourriture. Dans
:u de ce canton, qui conserva le nom de *Schisma*,
à-dire *rupture*, les secousses du tremblement de
furent plus violentes que partout ailleurs. Il y avoit
glise célèbre dont la fête tomboit ce jour-là; elle
ımée avec une foule de peuple que la dévotion avoit
de toutes les parties de la Grèce.

fut vers ce temps-là que deux moines venus des
apportèrent à Constantinople des œufs de ce ver
eilleux qui produit la soie. Le commerce de cette
handise, dont l'usage étoit devenu très-commun,
que le prix en fût excessif, faisoit passer en Perse
ommes immenses d'argent de l'empire. Justinien,
ne pas enrichir une nation ennemie, avoit déjà
ı, mais sans succès, transporter ce commerce en
ɔpie. Il récompensa libéralement ces moines, qui
gnèrent la manière de faire éclore ces œufs, de
rir le ver et de filer la soie. On dit aussi que ce fut
le règne de Justinien que le jeu des échecs passa
ıdes dans la Perse, et de là en Arabie et en Europe.

Proc. Goth. l. 4, c. 17. Zon. t. 2, p. 69. Thomas Hyde de ludis or. p. 41. Cupr. de elep. part. 1, c. 1.

LIVRE QUARANTE-HUITIÈME.

An. 551.
Proc. Goth. l. 4, c. 21, 26.
Theoph. p. 175, 192.
Marcel. chr.
Anast. p. 64.
Hist. misc. l. 16.
Paul. diac. l. 8.

Après avoir raconté ce qui se passoit en Orient pendant l'année 551, je vais reprendre la suite de la guerre des Goths, qui faisoit le principal objet des soins de l'empereur. Au commencement d'avril de cette même année, Jean, neveu de Vitalien, se disposoit à partir de Salone pour marcher à Ravenne, lorsqu'il reçut ordre d'attendre Narsès, que l'empereur venoit de nommer général de ses armées d'Italie Ce choix étonna tout l'empire. On ne pouvoit pénétrer les raisons qui avoient pu déterminer le prince à confier une expédition de cette importance à un vieil eunuque plus exercé au service du palais qu'aux opérations de la guerre, et qui treize ans auparavant, chargé de conduire un secours en Italie, n'avoit signalé que sa jalousie contre Bélisaire. Ce qui paroissoit le plus vraisemblable, c'est que l'empereur, craignant que les officiers de l'armée d'Italie ne refusassent d'obéir à Jean, qu'ils regardoient comme leur égal, avoit voulu mettre à leur tête un chef capable de leur imposer par le crédit qu'il avoit à la cour, et par la confiance intime dont le prince l'honoroit depuis long-temps. Personne n'apercevoit encore dans Narsès ces talens supérieurs, qui, sans autre recommandation, donnent l'empire sur tous les esprits; et peut-être que le prince lui-même se laissa conduire dans ce choix par son inclination plutôt que par ses lumières.

Narsès étoit un de ces hommes rares, que la Providence forme en secret, et qu'elle tient comme en réserve dans ses trésors pour en faire la ressource des états dans les conjonctures désespérées. Il sembloit que la nature et

ie ne lui eussent préparé que des obstacles.
, prisonnier de guerre, esclave dans le palais,
: de petite taille, il n'avoit au-dehors rien que
sable. Placé d'abord au dernier rang, il s'éleva
s; et, toujours supérieur à ses emplois, il devint
; archives, grand-chambellan, favori de l'em-
In génie aussi profond qu'étendu, un sens droit
ble dans ses vues, une activité sans inquiétude
rs guidée par la prudence, la connoissance de
e et des autres hommes, assuroient le succès de
rches. Sans aucune teinture des lettres, il avoit
abileté, de vrai savoir et d'éloquence que
'en procure aux hommes ordinaires. Il posséd
ı degré éminent toutes les vertus qui ne sont
npatibles avec l'ambition. Comblé de richesses
naître, il n'employoit à son usage que ce qui
essaire à l'avancement et au soutien de sa for-
reste se répandoit en libéralités et en aumônes.
frugal, ennemi déclaré de ceux que l'empereur
comme hérétiques, religieux, et même dévot,
a beaucoup en fondations, en réparations d'é-
le monastères; et les historiens ecclésiastiques
e l'empire fut redevable de ses succès éclatans
ité de ses prières, encore plus qu'à la force de
. Ses talens pour la guerre n'attendoient que l'oc-
se développer; et, sans avoir été soldat, il n'a-
in que d'une armée pour être un grand capi-

r des dispositions de Narsès par la conduite
t tenue en Italie, il désiroit passionnément une
on si honorable; et, comme il étoit fait aux
de cour, on peut soupçonner qu'il ne s'em-
f à seconder Bélisaire auprès du prince lorsque
l demandoit des secours; peut-être même con-
l à le réduire au point de solliciter son rappel
ne grâce. Mais, craignant pour lui-même le sort

de Bélisaire, qui s'étoit vu comme abandonné au mil
des ennemis, sans argent et presque sans troupes, l
de demander le commandement, il prit le parti de
faire prier, afin d'être en droit d'exiger des conditi
qui pussent lui faciliter la victoire. Il fit donc naît
l'empereur le désir de l'employer contre les Got
mais, sur la proposition qui lui en fut faite, il témoi
plus de répugnance que d'empressement; il ne se re
aux instances du prince qu'à condition qu'on le m
troit en état de soutenir l'honneur de l'empire en
donnant les troupes, les munitions et l'argent néc
saires pour terminer une guerre si importante. L'e
pereur accorda tout. Narsès puisa dans le trésor
sommes dont il eut besoin pour lever et équiper u
armée. La ville de Constantinople, la Thrace, l'Illyri
lui fournirent des soldats. Il marqua le rendez-vous
ses troupes à Philippopolis, où il passa le reste de l'a
née à faire ses préparatifs. Une autre raison l'y reti
encore. Les Huns avoient fait une irruption en Illyri
et leurs nombreux escadrons, maîtres de tous les pa
sages, pouvoient l'incommoder dans sa marche, et l
enlever beaucoup de soldats. Il attendit la retraite de
barbares; et, sur la fin de l'année, il se rendit à Salon
où il séjourna pendant le fort de l'hiver.

Proc. Goth. l. 4, c. 22.

Cependant Totila, instruit des nouveaux efforts q
faisoit l'empereur, travailloit à mettre Rome en état
défense. Il profita du retardement de Narsès pour r
vager les côtes de la Grèce. Une flotte de trois ce
barques aborda à l'île de Corcyre, aujourd'hui Corfo
Les Goths, après l'avoir saccagée, ainsi que les îles v
sines, firent une descente en terre ferme. Nicopolis,
Onchesmus en Epire, éprouvèrent toute leur fureur;
s'avancèrent jusqu'à Dodone, portant partout la terr
et la mort. S'étant ensuite rembarqués, ils ravagèr
toute la côte, et se saisirent des vaisseaux qu'ils renc
trèrent en assez grand nombre, dont plusieurs porto



es à Salone pour l'armée de Jean et pour celle de qu'on y attendoit.

ne étoit le seul port qui restoit aux Romains avenne et Otrante ; c'étoit aussi l'unique magasin ussent déposer le blé et les fourrages qu'ils faivenir d'au-delà de la mer pour la subsistance s armées dans cette étendue de pays. Totila fit r cette place, et du côté de la terre et du côté de , par trois de ses plus braves capitaines, avec un corps de troupes et une flotte de quarante-sept ux. Les assiégés, commençant à manquer de le firent savoir à Valérien, qui se trouvoit pour Ravenne. Trop foible pour les secourir, il écrivit une lettre pressante ; et celui-ci, persuadé qu'il avoir plus d'égard à la conservation d'une place importance qu'aux ordres de l'empereur qui le ent à Salone, partit sur-le-champ à la tête de huit vaisseaux bien armés et remplis de ses meilldats. Il alla mouiller à Scardone, où Valérien joindre avec douze vaisseaux. Sans perdre un t, ils cinglèrent vers Sinigaglia, qui n'est qu'à sept lieues d'Ancône. Les généraux ennemis, le leur approche, font embarquer l'élite de leurs , et viennent au-devant d'eux avec toute leur Le combat s'engage aussitôt ; les deux flottes, égales en nombre, s'avancent proue contre et font partir une grêle de flèches. Les plus montés sur le tillac, combattent de pied ferme en pleine campagne, et s'attaquent à coups d'éde lances. Mais bientot le désordre se met parmi hs, peu exercés aux combats de mer. Les uns nt et se laissent envelopper ; les autres se pres s'embarrassent mutuellement. Leurs mâts, leurs leurs cordages entrelacés les uns dans les autres nt la manœuvre et déconcertent tous les mouveIls se heurtent, ils se brisent, et sont plus occupés

Proc. Goth. l. 4, c. 23.

à éviter le choc de leurs camarades qu'à repousse l'ennemi. Les Romains, au contraire, toujours en bo ordre, toujours joints ensemble, sans se confondre n s'entre-choquer, profitent de toutes les fautes des bar bares ; ils coulent à fond ceux qu'ils trouvent séparé heurtent en flanc, et percent de leurs éperons ceux qu se rallient ; et, sautant à l'abordage, ils massacrent ils précipitent dans la mer et soldats et matelots. Le Goths ne savent ni éviter l'ennemi, ni se défendre, n même fuir ; la plupart, pour se sauver, vont se jet au milieu de la flotte romaine ; il n'en échappa qu onze vaisseaux, auxquels ils mirent eux-mêmes le fe dès qu'ils eurent gagné le rivage. Un de leurs générau fut pris ; la plupart des soldats périrent ou par le fe ou dans les eaux ; le reste s'enfuit au camp, où ils por tèrent un tel effroi, qu'abandonnant tentes et bagage les assiégeans se sauvèrent précipitamment à Auxime Les vainqueurs profitèrent de leurs dépouilles, fourni rent Ancône de vivres, et s'en retournèrent, Valérien à Ravenne, et Jean à Salone.

Proc. Goth. l. 4, c. 24. Cette victoire préparoit les succès de Narsès, en di minuant les forces des Goths et abattant leur courage Ils apprirent en même temps qu'Artabane venoit d reconquérir la Sicile. Totila lui-même commença d craindre qu'il ne pût maintenir ses conquêtes contre l nouvelle armée qui s'assembloit dans la Thrace. Il n'e péroit plus d'accommodement avec l'empereur ; c'étoi en vain qu'il lui avoit fait représenter plus d'une foi par ses députés *que, les François étant maîtres d'un partie de l'Italie, les Goths ne lui demandoient que l reste d'un pays ruiné et désolé par la guerre ; qu'ils lu paieroient tribut, et se reconnoîtroient vassaux de l'em pire ; qu'ils renonceroient à toute prétention sur la Si cile et sur la Dalmatie, et qu'ils seroient toujours prê à marcher à ses ordres, et à le servir dans toutes se guerres.* L'empereur, sans vouloir entrer en aucun

position avec Totila, avoit toujours rejeté ses offres mépris.

recherchoit au contraire l'amitié des François ; et fit tous ses efforts pour les détacher de l'alliance des Goths. Dès que Théodebalde eut succédé à son père Théodebert, Justinien lui députa le sénateur Léonce l'engager à se liguer avec lui contre Totila. Léonce présenta au jeune roi *que l'empereur n'avoit commencé la guerre contre les Goths qu'après avoir acheté cher l'alliance des François, qui lui avoient promis des secours ; qu'au mépris de cette alliance, Théodebert avoit envahi des provinces entières qui appartenoient à l'empire ; que c'étoit au fils à réparer ces injustices en restituant ce que le père avoit usurpé ; il étoit de l'intérêt de Théodebalde de s'unir aux Romains contre les Goths, ennemis naturels des François, et qui ne manqueroient pas de tourner leurs armes contre eux dès qu'ils se verroient paisibles possesseurs de l'Italie.* Theodebalde répondit *qu'il lui fâchoit qu'en montant sur le trône il eût trouvé sa nation alliée des Goths ; qu'il n'avoit aucune raison légitime de rompre cette alliance ; qu'on avoit tort d'accuser d'injustice la conduite de son père ; que Théodebert n'avoit pris possession que des pays qui lui avoient été cédés par Totila. Au reste,* ajouta-t-il, *je ne refuse pas d'entrer en discussion sur cet article ; si l'on prouve que mon père ait rien usurpé sur les Romains, je suis prêt à le rendre. Je vais envoyer des députés à Constantinople pour éclaircir mes droits, et pour examiner le fondement de vos plaintes.* Il fit en effet partir avec Léonce quatre seigneurs françois. On ne sait rien du détail de cette négociation. Mais les François demeurèrent les maîtres de ce qu'ils possédoient dans la Ligurie et dans la Vénétie.

Totila, pour se dédommager de la perte de la Sicile, fit passer une armée en Corse et en Sardaigne, dont il

s'empara sans résistance. Ces îles dépendoient du gou vernement d'Afrique. Jean Troglita, qui comman doit dans cette province, fit partir aussitôt pour la Sa daigne une flotte chargée de troupes qui abordèrent pr de Cagliari. Cette ville étoit défendue par une forte ga nison, en sorte que les Romains, n'espérant pas l'empo tér d'assaut, se disposoient à l'assiéger lorsque les Gotl firent sur eux une si furieuse sortie, qu'ils furent oblig de regagner leurs vaisseaux avec beaucoup de perte, de retourner à Carthage.

Proc. l. 4, c. 25. Jorn. succes. Paul. diac. l. 7. Idem degest. Lang. l. 1, c. 23, 24.

Pendant que Narsès assembloit ses troupes à Philip popolis, les Esclavons firent une nouvelle irruption Illyrie. Justin et Justinien, fils de Germain, marchère contre eux; mais, trop foibles pour livrer bataille, ils contentoient de suivre de loin les barbares, tombant s ceux qu'ils trouvoient séparés du gros de l'armée. Ils e tuèrent un grand nombre, et firent beaucoup de prison niers qu'ils envoyèrent à l'empereur; mais ils ne pure empêcher le ravage qui dura long-temps. Enfin les E clavons, chargés de butin, repassèrent librement le D nube, parce que les Gépides, maîtres des bords d fleuve, leur accordoient le passage moyennant une piè d'or par tête. Ainsi, pour fermer aux Esclavons l'entr de l'Illyrie, il falloit exterminer les Gépides, ou l mettre dans les intérêts des Romains. Le second par étoit le plus facile, et les Gépides eux-mêmes, prêts recommencer la guerre contre les Lombards, aspiroie à l'alliance de l'empire. Justinien consentit volontiers traiter avec eux; ils obtinrent même que douze sénateu confirmassent par leur serment les promesses de l'em pereur: précaution peu honorable au prince, et inutil aux contractans. En effet, bientôt après l'empere accorda aussi facilement aux Lombards des secou contre les Gépides, sous prétexte que ceux-ci avoie violé le traité en laissant passer quelques troupes d'Escl vons. Il mit sur pied une armée sous la conduite de ci

ux. Un d'entre eux étoit Amalfride, fils d'Herman-
oi de Thuringe, et d'Amaberge, nièce de Théo-
Après avoir été conduit à Constantinople avec Viti-
s'étoit insinué dans les bonnes grâces de l'empe-
qui donna Rodelinde, sœur de ce prince, en
ge à Audoin, roi des Lombards. Amalfride fut
l des généraux qui joignit l mée des Lom-
avec ses troupes particu l tres s'arrê-
, par ordre de l'empereur, Ulpia en Mœsie,
paiser une sédition que l religion y
it excitée. Les Lombards, a le seco rs d'Amal-
allèrent attaquer les Gépi ; il y une san-
bataille, où il resta qua mille s de part
utre; elle se termina à l'av des L bards.
a, qui venoit de succéde r père Audoin, en-
porter à l'empereur la n velle de sa victoire, et
en même temps des reproches de ne lui avoir pas
i les secours nécessaires stipulés par les traités,
ue les Lombards eussent depuis peu signalé leur
our l'empire, en se rendant en grand nombre sous
endards de Narsès.

crainte des Gépides, voisins redoutables, tenoit Al- *Proc. Goth. l. 4, c. 27.*
attaché à l'empire, quoiqu'il eût depuis peu essuyé
part de l'empereur un refus, très-juste à la vérité,
qui cependant lui devoit être sensible. Ildige, sur qui
in avoit usurpé la couronne, après avoir passé quel-
emps chez les Esclavons, ainsi que je l'ai raconté,
t retiré à Constantinople avec trois cents Lom-
qui avoient suivi sa fortune. Justinien le traitoit
rablement, et lui avoit donné le commandement
compagnie de sa garde. Alboin le fit demander à
pereur, qui refusa de livrer ce malheureux prince.
e oublia bientôt ce bienfait; il écouta les mauvais
ils d'un Goth, nommé Goar, amené autrefois pri-
ier à Constantinople. Celui-ci lui persuada qu'il
it pas traité comme le méritoit un prince, et l'en-

[redacted]

gagea à prendre la fuite avec sa troupe. Etant arriv la ville d'Apres dans la Thrace, ils se joignent d'autres Lombards, enlèvent les chevaux des haras l'empereur, défont un corps de Huns établis dans pays, qui venoient à leur rencontre. Après avoir vagé la Thrace, ils entrent en Illyrie et surprenn pendant la nuit une armée romaine commandée quatre généraux de réputation, qui les cherchoient p les combattre. Les quatre généraux sont tués et les s dats prennent la fuite. Ildige et Goar passent chez Gépides. Ceux-ci, après la défaite que je viens de conter, avoient fait la paix avec les Lombards; pour première assurance d'une amitié sincère, boin envoya demander à Thorisin, roi des Gépid de lui remettre entre les mains le rebelle Ildi L'empereur appuyoit la demande d'Alboin. Thori consulta ses principaux seigneurs, qui se déclarèr hautement en faveur d'Ildige, protestant qu'ils pé roient plutôt avec leurs femmes et leurs enfans que noircir le nom des Gépides par une si lâche perfidie. roi, fort embarrassé par cette résistance, chercha expédient pour refuser Alboin sans rallumer la guer Il n'eut pas de peine à le trouver. Les Lombards avoi aussi donné asile à un prince fugitif qui avoit le mê droit à la couronne des Gépides qu'Ildige à celle Lombards : c'étoit Ustrigothe, fils d'Elémond, dern roi des Gépides. Thorisin, bien persuadé que les Lo bards ne seroient pas plus disposés que ses sujets à vio les droits de l'hospitalité, proposa au roi lombard l' change des deux princes. Il espéroit sauver Ildige par moyen. Mais Alboin, qui savoit qu'on ne doit pas co sulter pour faire une méchante action, ne prit l'avis q de lui-même; il consentit à sacrifier Ustrigothe p perdre Ildige, et convint avec Thorisin qu'ils se satis roient mutuellement en faisant périr secrètement, ch cun de son côté, celui qu'il avoit entre les mains : ce

cuté. Cette double perfidie ne fit pas grand éclat:
esprits n'étoient alors occupés que de la guerre
et de l'entreprise de Narsès.

one étoit assiégée par les Goths; Pallade, com- An. 552.
nt de la garnison, s'y défendoit avec courage. Il Proc. Goth.
lusieurs fois envoyé en Sicile avertir Artabane l. 4, c. 25,
roit forcé de se rendre, s'il n'étoit secouru. Mais 26, 34.
ne avoit alors besoin de toutes ses forces pour
de chasser les Goths de la Sicile. L'empereur,
é de l'état où se trouvoit Crotone, donna ordre
rquer les soldats qui gardoient le pas des Ther-
s. A la vue de cette flotte, les Goths levèrent le
eur retraite répandit l'alarme dans tout le pays
our. Ragnaris et Morrhas, l'un dans Tarente,
dans Achérontie, envoyèrent à Otrante, où com-
it Pacurius, pour lui offrir de remettre leurs
entre ses mains, si l'empereur leur accordoit la
x et à leurs soldats. Pacurius accepta leur pro-
, et partit sur-le-champ pour la faire agréer de
eur. Ragnaris donna six otages; mais il refusa
suite de tenir sa parole.

le commencement du printemps Narsès partit Proc. Goth.
ne pour se rendre à Ravenne, à la tête de la l. 4, c. 26.
lle armée que l'empire eût mis sur pied depuis Paul. diac.
n siècle. Outre l'argent qu'il avoit reçu de l'em- de gest.
pour lever des troupes, il emportoit avec lui Lang. l. 2,
des sommes pour fournir à tous les frais de la c. 1.
pour payer les montres dues depuis long-temps Abrégé chr.
dats d'Italie, et pour regagner les déserteurs qui de l'histoire
t donnés à Totila. Jean, neveu de Vitalien, le d'Italie, t.
avec ses troupes et avec celles que lui avoient 1, p. 124.
Germain son beau-père. Alboin, roi des Lom-
lui envoya deux mille deux cents hommes de sa
re cavalerie, accompagnés de plus de mille fan-
attachés à leur service. On voit dès-lors chez
bards une milice semblable à ces hommes d'ar-

mes qui, plusieurs siècles après, furent d'un si gr
usage dans les guerres de France, d'Italie, et d'au
pays de l'Europe. Il y avoit aussi deux grands c
d'Hérules, l'un de trois mille cavaliers conduits
Philémuth, l'autre de fantassins, d'une valeur ép
vée, commandés par Aruth, qui, ayant été dès
enfance élevé à la romaine, avoit épousé la fill
Maurice, fils du brave Mondon. Dagisthée, sort
prison nouvellement, et devenu plus sage par sa
grâce, conduisoit les Huns, que l'espoir du pillage a
attirés en grand nombre. On voyoit aussi dans cette
mée un corps de transfuges perses : ils marchoient
les ordres de Cabade, ce fils de Zamès qui, pou
soustraire à la cruauté de son oncle Chosroës, s'
jeté, comme je l'ai dit, entre les bras de l'emper
Asbade, Gépide, fort jeune encore, mais déjà renon
pour sa valeur, avoit amené six cents hommes des
braves de sa nation. Le reste de l'armée étoit com
de Romains, tous gens d'élite, sous le commanden
de Jean Phagas. Les richesses de Narsès le metto
en état d'exécuter ses desseins, et sa générosité le
doit maître absolu de ses troupes. Dès que le bruit s'
répandu dans l'empire qu'il étoit chargé de l'exp
tion contre les Goths, la fleur des militaires rom
et barbares s'étoient venus ranger sous ses étenda
les uns par reconnoissance, les autres pour se mett
portée de mériter ses bienfaits.

Proc. Goth. l. 4, c. 26. Sigon de occid. imp. l. 19. Murat. annal. ital. t. 5, p. 451, 452.

Lorsqu'il fut arrivé en Vénétie, il envoya dema
le passage aux François, maîtres de Trévise, de Vic
et de Padoue; ce qu'ils refusèrent, sous prétexte
avoit à sa suite des Lombards, mortels ennemis de
nation. Il apprit en même temps que, quand il forc
les passages, il ne pourroit prendre sa route que
Vérone, le Pô formant alors des marais immenses
le pays qu'on nomme aujourd'hui *le Ferrarois*. Or
route lui étoit devenue impraticable par les précaut

[redacted]

e Totila. Ce prince, convaincu que les Romains ne engageroient pas le long du golfe Adriatique, à cause es marais et de l'embouchure des fleuves, avoit envoyé Vérone Téia, le plus brave des Goths, avec l'élite de on armée pour y arrêter Narsès. Téia avoit rompu les hemins, et fermé toutes les avenues par des fossés, par les abattis d'arbres, par des inondations d'une grande tendue. En cas que les Romains osassent tenter ces passages, il se tenoit prêt à fondre sur eux. Dans l'embarras ù se trouvoit Narsès, Jean, neveu de Vitalien, qui onnoissoit le pays, lui conseilla de prendre le long de a mer, et de se faire suivre par un grand nombre le chaloupes, qui serviroient à jeter des ponts sur les ivières. Cet avis fut suivi; et l'armée gagna Ravenne ans aucune perte. On dit que Narsès, passant près des agunes de Venise, s'arrêta dans l'île de Rialte pour y faire sa prière, et qu'il fit vœu de bâtir deux églises, s'il obtenoit la victoire.

Narsès trouva dans Ravenne Valérien et Justin, avec quelques soldats: il y séjourna neuf jours pour remettre es troupes des fatigues d'une marche pénible. Pendant ce temps-là, Usdrilas, capitaine goth qui commandoit dans Rimini, homme vain et fanfaron, écrivit en ces termes à Valérien: *Après avoir, à ce que vous pensez, effrayé toute l'Italie par une apparition fastueuse, vous vous tenez caché dans Ravenne, semblable à ces fantômes qui épouvantent les enfans pendant la nuit, et qui disparoissent aux approches du jour. N'êtes-vous donc venus ici que pour écraser par une multitude de barbares un pays sur lequel vous n'avez aucun droit? Prenez enfin les armes, montrez-vous aux Goths, et ne les faites pas languir plus long-temps dans l'impatience où ils sont de vous voir.* Narsès ne fit que rire de cette bravade; et lorsqu'il crut ses troupes bien reposées, il laissa Justin dans Ravenne, et marcha vers Rimini. Cette ville est bordée du fleuve Marecchia,

Proc. Goth l. 4, c. 28. Bernardin Baldi dife. di Procopi part. 2.

qui portoit alors le même nom que la ville. On le pas-soit sur un pont de marbre, ouvrage merveilleux d'Au-guste, et le monument le mieux conservé qui nous reste de ce prince. Les Goths avoient depuis peu abattu les parapets, rompu et renversé les larges pierres dont il étoit pavé, et l'avoient rendu tout-à-fait impraticable à une armée, surtout en présence de l'ennemi. Narsès s'étant avancé avec une petite troupe jusqu'au bord du fleuve, Usdrilas parut sur l'autre rive avec quelques cavaliers. Un soldat de Narsès ayant tué d'un coup de flèche un de leurs chevaux, ils rentrèrent dans la ville. Mais ils en sortirent bientôt en plus grand nombre, et coururent sur Narsès, qui, dans l'intervalle, avoit passé le fleuve pour chercher un lieu commode à jeter un pont. Les Hérules qui l'accompagnoient allèrent à leur rencontre, et tuèrent Usdrilas sans le connoître. Mais un Romain, l'ayant reconnu, lui coupa la tête, et l'alla porter à Narsès. *Vous voyez*, dit-il alors à ses troupes, *que la Providence, à notre insu, conduit nos bras et dirige nos coups.* Il fit passer le fleuve à son armée, et, sans entrer dans Rimini, il continua sa route. Il ne vouloit pas s'amuser à prendre des places, ayant pour principe qu'une bataille gagnée fait tomber les remparts et dispense de plusieurs siéges. Il prit le chemin de Rome sans suivre la voie Flaminie, pour ne pas rencontrer la forteresse de Pétra. Etant arrivé à Fano, il laissa sur la gauche Fossombrone et les montagnes de Furlo, et rentra dans la voie Flaminie, près du lieu où est maintenant le bourg d'Aqualagna.

Proc. Goth. l. 4, c. 29. Bernardino Bardi difesa di Procopio part. 2.

Totila, informé de la route de Narsès, rappela Téias de devant Vérone, et partit de Rome pour marcher à la rencontre de l'ennemi. Il prit son chemin par la Toscane, et, ayant traversé l'Apennin, il campa dans un lieu nommé Tagines, aujourd'hui Pagina, entre Urbin et Fossombrone. Narsès alla camper à quatre lieues, dans la plaine de Lentagio, entre Aqualagna et

Cagli. Cette plaine étoit environnée de petites éminences, que Procope, d'après les gens du pays, dit être les tombeaux des Gaulois vaincus par Camille. Mais cette tradition est démentie par l'histoire; et si ces éminences étoient d'anciens tombeaux, ce ne pouvoit être que ceux des Carthaginois défaits à la suite d'Asdrubal sur les bords du Métaure. Le général romain envoya quelques-uns de ses officiers à Totila pour l'exhorter à la paix, et lui représenter qu'avec si peu de forces il ne pouvoit espérer de tenir long-temps contre celles de l'empire. Ils avoient ordre, s'il n'écoutoit pas leurs avis, de lui demander jour pour le combat. Totila répondit fièrement *qu'on attendoit trop tard à parler de paix, et qu'une querelle de cette importance ne pouvoit plus se décider que par une bataille; que Narsès s'y préparât pour le huitième jour.* Narsès, se doutant bien que Totila vouloit le surprendre, se tint prêt pour le lendemain. Le roi des Goths ne manqua pas de s'avancer ce jour-là; mais, trouvant les Romains sous les armes à la tête de leur camp, il établit le sien à la distance de deux portées de flèche.

Sur la gauche du camp des Romains s'élevoit un petit tertre qui devoit donner grand avantage pendant le combat. Au pied de ce tertre régnoit un sentier bordé d'un torrent; c'étoit le seul endroit par où l'on pût envelopper l'armée romaine. Narsès y envoya, dès le milieu de la nuit, cinquante hommes de pied, choisis entre ses meilleures troupes, avec ordre de se défendre de toutes leurs forces lorsqu'ils seroient attaqués. Au point du jour, Totila, voyant ce poste occupé par les Romains, résolut de les en déloger à quelque prix que ce fût. Il détacha un gros escadron de cavalerie, qui accourut, avec de grands cris, dans l'espérance de les renverser du premier choc. Les Romains, bien serrés et couverts de leurs armes, non-seulement soutinrent l'attaque, mais entre-choquant leurs boucliers, et présentant le bout de leurs piques comme une haie impénétrable et

menaçante, ils épouvantèrent leurs chevaux, qui, re
sant d'obéir, emportèrent leurs cavaliers au bas de
colline. Les ennemis revinrent plusieurs fois à la char
et furent toujours repoussés. Un second et un troisiè
détachemens ne furent pas plus heureux. Enfin le
des Goths, après avoir inutilement employé pres
toute sa cavalerie, laissa les Romains maîtres du po
Des cinquante hommes qui le gardoient il n'y en
pas un seul qui ne donnât des preuves de valeur:
Paul et Ausilas se signalèrent. S'étant élancés hors
rang, et maniant leurs arcs avec une force et une adre
incroyables, autant de flèches qu'ils tiroient, autant
abattoient d'hommes ou de chevaux. Lorsque les flèch
leur eurent manqué, ils firent usage de leurs épées,
se couvrant de leurs boucliers, ils soutinrent seuls l'eff
des ennemis, abattant la pointe des lances à coups d'épé
Enfin Paul, voyant la sienne émoussée, la jette p
terre; et, saisissant à deux mains la lance du premi
cavalier qui court sur lui, il la lui arrache de vive for
il en désarme de même trois autres, et ce prodige d'a
dace et de vigueur achève de décourager les Goth
Pour récompense d'un fait d'armes si extraordinair
Narsès mit Paul au nombre de ses gardes. C'étoit
comme nous l'avons vu en plusieurs rencontres,
grade des plus honorables, et qui donnoit rang ent
les principaux officiers.

L'exemple d'une si éclatante valeur redoubla le cou
rage des Romains sans abattre celui des Goths. L'im
patience d'en venir aux mains étinceloit dans le
yeux de tous les soldats. Les Goths, par un dernie
effort, se proposoient d'assurer pour toujours le frui
des conquêtes de Théodoric et de Totila. Ils croyoien
voir ces deux héros à leur tête: Totila, sur les bords d
Métaure, leur retraçoit l'image de Théodoric sur le
rives de l'Adda, ou dans les plaines de Vérone. Les Ro
mains, de leur côté, se persuadoient que suivre les éten

de Narsès, c'étoit marcher à la victoire. Quoique
bataille fût son coup d'essai, cependant sa capa-
niverselle et l'élévation de son génie lui tenoient
l'expérience. Il déployoit, depuis qu'il avoit le com-
ement, tous les talens d'un général consommé:
ldats l'admiroient comme un homme inspiré de
A les entendre, c'étoit aussi par inspiration que
ereur l'avoit choisi. La piété dont Narsès faisoit
sion leur donnoit le ciel même pour garant du
; c'étoit un ange envoyé pour exterminer les bar-
, pour relever l'honneur de l'empire et la majesté
nom romain.

Les deux armées sortirent de leur camp pour se mettre ordre de bataille, et se rangèrent l'une et l'autre sur front très-étendu. Narsès, et Jean, neveu de Vitalien, placèrent à l'aile gauche, appuyée de l'éminence; ils ient à leur suite l'élite des troupes romaines, leurs des et les plus braves des Huns. A l'aile droite étoit lérien, Jean Phagas et Dagisthée, suivis du reste des mains. Au centre furent placés les Lombards, les rules et les autres barbares que Narsès, pour leur dre la fuite plus difficile, avoit fait descendre de che- l: précaution sage contre la perfidie et contre la heté. Les tireurs d'arc, au nombre d'environ huit lle, furent jetés sur les deux ailes. L'extrémité de la uche fut prolongée en angle droit, formé par une ré- ve de quinze cents cavaliers, dont cinq cents avoient dre d'observer les mouvemens de l'armée, et de mar- er au secours de ceux qu'ils verroient plier; les autres voient charger en queue l'infanterie des Goths. L'ar- ée de Totila étoit rangée à peu près dans le même dre; il couroit de rang en rang, animant ses soldats r ses paroles, et par l'assurance guerrière qu'il portoit ns ses regards. Narsès en faisoit autant; et, pour citer l'ardeur de ses troupes, on portoit devant lui, u bout d'une pique, les bracelets, les colliers d'or, et

Proc. Goth. l. 4, c. 31.

les autres récompenses destinées, selon l'usage
mains, à ceux qui se distinguoient par leur va
resta quelque temps en présence. Le roi attend
mille hommes qui n'étoient pas loin, et sans le
ne vouloit pas engager l'action.

Pour gagner quelques heures par un de ces (
servoient alors de prélude aux batailles, un ca'
détacha de l'armée des Goths, et vint présenter
bat au plus hardi des Romains. Ce cavalier
déserteur nommé Cocas, connu pour sa valeur
deux armées. Un Arménien de la garde de
nommé Anzalas, s'offrit à le combattre, et, ay:
la rencontre de sa lance, il lui perça le flanc
tendit mort sur la poussière. Les Romains jetè
cri de joie, et s'ébranloient déjà pour charger, l
furent arrêtés par un nouveau spectacle. Tc
vança, non pas pour défier Narsès, mais pour
encore le combat, en faisant montre de sa for
son adresse. Sa bonne mine, sa contenance fièr
gueur qui paroissoit dans toute sa personne, ét
les regards. L'or éclatoit sur ses armes, et les o
de sa lance brilloient de la pourpre la plus vive.
toit un cheval vigoureux et parfaitement dres
manioit sur toutes les voltes avec une merveilleus
Il lançoit en l'air sa javeline en courant, la r
par le milieu, la changeoit de main, se renvers
croupe, fléchissoit son corps à droite et à gau
tant de souplesse, qu'on voyoit bien que dès son
il s'étoit formé avec soin à tous les exercices m
La matinée s'étant passée de la sorte, il voul
gagner du temps en faisant demander à Narsès
trevue. Narsès répondit que sans doute la den
Totila n'étoit pas sérieuse; qu'il étoit absurde (
d'accommodement lorsqu'on étoit sur le point
battre, après avoir montré tant d'empressem
combattre lorsqu'on proposoit un accommode

délais donnèrent le temps d'arriver aux deux mille qu'attendoit Totila. On étoit au milieu du jour, les grandes chaleurs du mois de juillet. Totila, rafraîchir ses troupes, les fit rentrer dans le camp, ordonna de prendre leur repas en diligence, se de prévenir les Romains. Mais ses espérances trompées. Narsès, sans quitter le champ de ba- permit seulement à ses soldats de prendre une lé- nourriture sous les armes, et chacun dans son rang, attentifs aux mouvemens des ennemis. Ceux-ci rent bientôt, et les généraux firent quelque chan- dans l'ordre de bataille. Les deux ailes de l'ar- romaine, où étoient placés les huit mille tireurs se courbèrent en forme de demi-lune, et l'infan- des Goths se rangea derrière la cavalerie pour la tenir et se joindre à elle, en cas qu'elle fût enfoncée. s cavaliers des Goths chargèrent les premiers, et, se ssant emporter à une ardeur inconsidérée, ils s'éloi- èrent trop de leur infanterie, sans observer que les hers ennemis les enveloppoient. Ils ne s'en aperçurent e par une grêle de flèches qui, tombant sur leurs flancs, ttoient hommes et chevaux; et, après une grande rte, ils regagnèrent en confusion le gros de leur ar- e. Totila les ayant remis en ordre, ils revinrent à la arge avec plus de précaution; mais partout ils trou- rent des rangs impénétrables. Les Romains et les bar- res de leur armée combattoient avec une ardeur égale, se disputoient le prix de la valeur. Ils avoient l'avan- ge du nombre, et leur disposition plus ferme et mieux tendue étoit également propre à l'attaque et à la ré- tance. La nuit approchoit, lorsque la cavalerie des oths, rebutée de tant d'efforts, se renversa sur son in- nterie, où elle porta le désordre. Tous prirent la fuite, dans ce tumulte affreux, chacun ne songeant qu'à uver sa vie, les cavaliers terrassoient les fantassins; ceux-ci, fuyant tête baissée sans oser lever les yeux,

Proc. Goth. l. 4, c. 32. Marc. chr. Anast. hist. p. 65. Idem, vita Vigil. Hist. misc. l. 16. Malela, p. 80. Pagi ad Baron.

ne faisoient usage de leurs armes que pour se perc
se renverser les uns les autres. Six mille Goths restè
sur la place, un grand nombre se rendit aux vainque
qui les firent d'abord prisonniers, et les massacrè
ensuite. Entre les morts se trouvèrent beaucoup de
serteurs romains.

La nuit couvroit déjà le champ de bataille, lor
Totila, après avoir fait d'inutiles efforts pour ar
et rallier les fuyards, fut forcé de fuir lui-même
la première fois. Il étoit accompagné de cinq cavali
et poursuivi par cinq autres qui ne le connoissoient
entre lesquels étoit le Gépide Asbade. Celui-ci p
Totila d'un coup de lance par-derrière, et ayant été
même blessé, ses camarades cessèrent la poursuite
le ramener au camp. Les cavaliers de Totila, se cro
toujours poursuivis, faisoient une extrême dilige
quoiqu'ils fussent obligés de soutenir leur maître,
perdant ses forces avec son sang, ne pouvoit plus se t
à cheval. Après avoir couru quatre lieues, ils arrivè
à Capres, où ils s'arrêtèrent pour panser la blessur
roi, qui expira entre leurs bras; prince digne d'un n
leur sort, et dont la justice, la sagesse et la valeur
ritent la plus haute estime, si l'on peut lui pardo
quelques emportemens de colère. Les compagnons d
fuite l'enterrèrent, fondant en larmes, et se retirèr
Les Romains n'apprirent sa mort que par une fen
du pays qui leur montra sa fosse. Ils ne voulurent
croire que leurs yeux, et l'ayant tiré de terre, a
l'avoir long-temps considéré, touchés eux-mêmes
compassion, ils le rendirent à la sépulture, et allè
porter cette nouvelle à Narsès. On raconte aussi d'
autre manière la mort de Totila. On dit que, s'étant
guisé sous l'habit de simple soldat, afin d'être moin
butte aux traits des ennemis, il fut percé d'une fl
tirée au hasard; et que, se sentant atteint d'une ble
mortelle, il sortit du combat, et gagna avec beau

e le bourg de Capres, où il expira dans le pre-
pareil. On ajoute que cet accident jeta l'épouvante
les Goths et fut cause de leur fuite. Narsès se
envoyer à Constantinople la cuirasse de Totila
e sang, avec sa couronne enrichie de pierreries.
reur, assis au milieu du sénat, reçut à ses pieds
uilles d'un prince qui lui étoit supérieur en tout
e mérite.

ès, plus grand encore après la victoire qu'il n'a- *Proc. Goth. l. 4, c. 33. Hist. miscel. l. 16.*
ru dans la bataille, nullement ébloui d'un succès
ant, en rapportoit à Dieu toute la gloire, et son-
eaucoup plus à profiter des faveurs du ciel qu'à
onner à la joie. Il récompensa libéralement les
rds, dont la valeur lui avoit été d'un grand se-
Mais il résolut en même temps de se débarrasser
e nation féroce et dissolue, qui, non contente de
es lieux de son passage, y mettoit le feu, sans
er les plus beaux édifices, et forçoit les femmes
dans les églises. Il chargea Valérien de conduire
bares jusqu'aux frontières de la Pannonie, avec
le les empêcher de faire aucun dégât sur la route.
our, Valérien se présenta devant Vérone, à des-
y mettre le siége. Le commandant de la garni-
écouragé par la défaite et par la mort de son roi,
onférer avec lui, et sembloit vouloir se rendre.
es François établis dans ces quartiers traversèrent
gociation. Cette place, disoient-ils, étoit à leur
ance, et devoit leur appartenir, ainsi que le reste
Vénétie. Valérien, de peur de s'attirer sur les
ette redoutable nation, prit le parti de la re-

Goths échappés du combat se rendirent en grand *Proc. Goth. l. 4, c. 33, 34. Agath. præf. et l. 1.*
e à Pavie, qui étoit devenue leur capitale depuis
e de Ravenne, et où Totila avoit déposé une
de ses trésors. Jamais ils n'avoient eu plus de be-
un grand capitaine. Pour remplacer celui qu'ils

venoient de perdre, ils donnèrent la couronne à fils de Fridigerne, guerrier actif et intrépide. Il t aussitôt à mettre sur pied une nouvelle armée, procurer le secours des François. Ses députés re tèrent à Théodebalde qu'il étoit de son intérê pas laisser périr des voisins qui servoient de ba ses états contre la puissance romaine. « Pense « (disoient-ils), que les Romains manqueront de p « pour vous attaquer? Ce peuple usurpateur se « ses invasions mêmes un droit que nul inter « temps ne peut prescrire. Ils iront chercher da « annales les conquérans de la Gaule; ils ressus « des prétentions surannées; ils vous redema « l'héritage de leurs premiers Césars, qui ont po « armes jusqu'au-delà du Rhin. C'est ainsi qu' « valoir contre nous leur ancienne possession « lie. Odoacre les en avoit dépouillés; notre ro « doric en dépouilla Odoacre, et Zénon lui aba « cette contrée. Ils nous arrachent aujourd'hui « nous possédons depuis si long-temps, et par « conquête, et par droit de cession. Nulle cessio « conquête ne fait loi contre l'avidité dévorante « nation injuste. Elle ne fait parade de la jus « lorsqu'elle manque de pouvoir pour la violer. « cependant ce peuple sage, humain, religie « traite de barbares tous les autres peuples du « Prévenez l'orage qui s'approche de vous en pas « nos têtes; sauvez-nous du naufrage pour vous « ver vous-mêmes. Le secours que vous nous do « loin de vous être à charge, accroîtra vos r « Nos trésors vous seront ouverts, et vos soldats « teront, avec l'argent de leur solde, les dépou « Romains. » Les seigneurs françois qui comp le conseil du jeune prince ne jugèrent pas à de s'engager dans une guerre étrangère. Leu que étoit de demeurer neutres, de laisser les I

Goths s'entre-détruire, et de se rendre eux-mêmes, oup férir, maîtres de toute l'Italie.

pendant Narsès, après avoir envoyé Valérien sur rds du Pô pour couper le passage aux Goths qui roient de toutes parts à Pavie, prit la route de r avec le reste de son armée. Il mit en passant on dans Spolette, et donna ordre d'en relever les illes. Il prit Narni par composition, et envoya un ement à Pérouse. Deux déserteurs romains, Mé-: et Uliphe, y commandoient. Le dernier avoit, s auparavant, assassiné Cyprien, gouverneur de ce, et n'espéroit point de grâce. Aussi s'opposoit-toutes ses forces au dessein de son collègue, qui it se rendre. Il y eut entre les deux partis un com-i se termina par la mort d'Uliphe, et Pérouse mise entre les mains de Narsès.

me étoit alarmée de l'approche des Romains. To-e pouvant y laisser une garnison assez nombreuse la défendre tout entière, avoit enfermé d'une en-: une petite portion de la ville, aux environs du olée d'Adrien, et en avoit fait comme une cita-qui joignoit les anciens murs. Les Goths, après y retiré ce qu'ils avoient de plus précieux, y lais-: une garde, et se tinrent dans la ville pour courir ndroits que les ennemis voudroient attaquer. Les iins n'étant pas non plus en assez grand nombre environner tout le circuit de Rome, formèrent attaques fort éloignées l'une de l'autre, sous les or-le Narsès, de Jean, neveu de Vitalien, et de Phi-th, avec ses Hérules. Les Goths s'étoient partagés même manière, en sorte que le reste des murailles t sans défense. Dagisthée, à la tête d'un détache-, alla, par ordre de Narsès, escalader un endroit 'étoit ni attaqué, ni défendu : il monta sans ré-ce, et courut ouvrir les portes. Les Goths voyant :mi dans la ville prirent la fuite, et se retirèrent,

les uns dans l'enceinte de Totila, les autres dans Po
On remarqua en cette occasion une de ces singulari
qu'on appelle jeux de la fortune. Bessas, après av
perdu Rome, avoit repris la ville de Pétra en Lazi
et Dagisthée, qui, par son imprudence, avoit man
Pétra, répara à son tour la faute de Bessas, et remi
Romains en possession de Rome. Narsès marcha au
avec toute son armée vers la nouvelle enceinte;
les Goths, sans attendre l'attaque, se rendirent, à c
dition qu'on leur laisseroit la vie. C'étoit la cinqui
fois que Rome se voyoit prise depuis le commencem
du règne de Justinien. Bélisaire et Totila s'en étoi
emparés chacun deux fois. Narsès envoya les clef
l'empereur.

Les succès des armées romaines excitèrent la rage
vaincus, et coûtèrent aux vainqueurs autant de s
que la défaite la plus meurtrière. Les Goths, fuyant
toutes parts, désespérés de ne pouvoir conserver l'Ital
massacroient tout ce qu'ils rencontroient de Romai
sans épargner ni âge, ni sexe. Les barbares mêmes q
servoient dans l'armée romaine, comme s'ils euss
conspiré avec les Goths, se dispersant autour de Ro
tuoient et dépouilloient tous ceux qui revenoient po
entrer dans leurs anciennes demeures. Un grand no
bre de patrices et de sénateurs étoient répandus dans
Campanie, où Totila les avoit relégués : les Goths
firent une exacte recherche, et pas un ne fut épar
Lorsque Totila s'étoit mis en marche pour aller a
devant de Narsès, il s'étoit fait amener, dans toutes
villes de son passage, les fils des principaux habitans,
choisissant les mieux faits, il les avoit emmenés avec
sous prétexte de les attacher à sa personne, mais en
pour avoir autant d'otages de la fidélité de leurs pè
On les gardoit à Pavie au nombre de trois cents. T
dans un accès de fureur, les fit tous égorger.

Ragnaris, gouverneur de Tarente, avoit promis

re sa place aux Romains, et Pacurius, qui lui
oit de Constantinople la parole de l'empereur, le
i de la sienne, et se préparoit à lui rendre ses
Mais Ragnaris, ayant appris que Téia étoit roi,
l se disposoit à combattre les Romains, avoit
d'avis; et, pour retirer s otages, il imagina cet
. Il pria Pacurius de lui oyer quelques soldats
escorter jusqu'à Otrante, où il vouloit (disoit-il)
rquer pour Constantino e. Pacurius, ne se dé-
ullement de son dessein, lui envoya cinquante
es. Dès qu'ils furent ai ivés, Ragnaris les fit
aux fers, et signifia en même temps à Pacurius
il vouloit qu'on lui rendît ses soldats, il falloit
envoyât les otages. Pacurius, indigné de cette
rie, partit aussitôt pour marcher à Tarente; et
ris, après avoir fait égorger les cinquante hom-
ortit à sa rencontre. Il se livra un combat où les
furent vaincus. Ragnaris, n'ayant pu rentrer
arente, alla s'enfermer dans Achérontie. Narsès,
e même temps, prit Porto à composition, et
ra de Népi en Toscane, et de Pétra dans la Fla-
Il souhaitoit principalement de se rendre maître
mes, où Totila avoit renfermé la plus grande
de ses trésors sous la garde de son frère Aligerne
érodien. Il envoya donc des troupes pour en for-
siége, et passa le reste de l'année à Rome, où les
es révolutions d'une si longue guerre avoient ruiné
ice et les mœurs, plus difficiles à rétablir que les
s.

nouvelle du siége de Cumes donnoit à Téia de An. 553.
inquiétudes. Il partit au mois de décembre avec Proc. Goth. l. 4, c. 35.
ses troupes, résolu de tout hasarder pour sauver
place. Narsès, de son côté, envoya en Toscane Jean
ilémuth, avec ordre de disputer les passages. Mais
averti de ces obstacles, et jugeant que la route la
ngue lui deviendroit la plus facile, gagna les côtes

de la mer Adriatique, et vint en Campanie par le Pi-
num et le pays des Samnites. Narsès, informé de
marche, rappela ses lieutenans, rassembla toutes ses for
et alla camper au pied du mont Vésuve. De cette m
tagne sort une rivière nommée le Dragon, qui va pa
près de Nucérie. Quoiqu'elle ait fort peu d'eau,
n'est guéable ni à pied ni à cheval, parce que, resse
dans un lit fort étroit, elle s'est creusé un profond ca
bordé de rives escarpées. Les deux armées campoient
les bords, vis-à-vis l'une de l'autre, et les Goths éto
maîtres du pont, sur lequel ils avoient élevé des to
de bois garnies de balistes et d'autres machines.
Romains et les Goths, ne pouvant se joindre, ma
l'ardeur dont ils étoient animés, passoient les jours à
tirer des flèches d'un bord à l'autre; et leur anim
mutuelle attiroit souvent sur le pont les braves des d
partis, qui se donnoient en spectacle dans des comb
singuliers. Les Goths recevoient des vivres par la vo
de la mer, dont ils étoient proches; mais, leur flo
ayant été livrée aux Romains par celui qui la comma
doit, et quantité de vaisseaux étant venus s'y joind
de la Sicile et du golfe Adriatique, Narsès demeu
maître de la mer, et les Goths commencèrent à sentir
disette. Ils étoient de plus incommodés par des tours
bois que le général romain avoit établies le long du bo
qu'il occupoit. On étoit déjà au mois de mars, et depu
deux mois les armées étoient en présence sans pouvo
en venir aux mains. Téia prit donc le parti de se re-
tirer sur une colline qu'on nommoit alors la montag
de Lait, à cause des nombreux troupeaux qui s'en-
graissoient dans ses pâturages. La difficulté du terrai
empêcha les Romains de le suivre.

Le défaut de subsistances obligea bientôt les Goth
d'abandonner ce poste. Résolus de périr en gens de
cœur plutôt que de mourir de faim, ils descendent au
point du jour, et fondent sur l'armée romaine, qui, n

endant pas à une attaque si brusque, n'étoit pas en e de bataille. Ce ne fut d'abord qu'un choc confus, es combattans, sans divisions d'escadrons ni de baons, sans être disposés par rangs et par files, se geoient, se repoussoient en foule. Après quelques nens d'un combat tumultueux, ils se séparèrent nme de concert, et reculèrent de quelques pas pour anger en bataille. Leurs rangs furent bientôt formés; périence de tant de vieux guerriers prévenoit, pour mettre en ordre, l'activité de leurs commandans. Du é des Goths la cavalerie mit pied à terre pour se ancher les moyens de fuir; et l'ardeur de leur coue les portant tous aux premiers rangs, ils formoient front d'une grande étendue. A leur exemple, les caiers romains quittèrent aussi leurs chevaux. Les deux nées se rapprochent et se chargent avec fureur. Le espoir embrase les Goths; attachés à l'Italie dont on force de les arracher, ils veulent en demeurer les îtres. Les Romains, honteux de céder à des barbares à vaincus, se portent à des efforts inouïs. Les deux ions brûlent d'envie de terminer enfin pour toujours e querelle si longue et si sanglante; elles veulent se nger dans cette journée de tant de massacres et de sastres qu'elles éprouvent tour à tour depuis dixit ans.

A la tête des Goths, Téia, dans une contenance asrée et menaçante, inspiroit aux siens le courage, aux nemis la terreur, portant et recevant les premiers ups. Les plus vaillans d'entre les Romains, persuadés e sa mort décideroit la victoire, l'attaquoient de cont. Assailli d'une multitude de piques, de dards, de velots, ce prince, aussi vif qu'intrépide, paroit à tous coups, et, s'élançant par intervalles, il abattoit tous ux qui se trouvoient à sa portée. Il combattoit ainsi puis quatre heures, et il avoit déjà plusieurs fois angé de bouclier, lorsque, ne pouvant plus qu'avec

peine faire usage du sien, chargé de douze jav
sans reculer d'un pas, sans perdre de vue l'eni
tuant toujours de la main droite, et parant de la ga
il appela son écuyer pour lui fournir un bouclier
veau. Dans le prompt mouvement qu'il fit pc
prendre, il découvrit sa poitrine, et au même i
il fut percé d'un javelot qui lui ôta la vie. Les Ro
qui l'environnoient lui ayant coupé la tête, la pı
tèrent au bout d'une pique aux deux armées. Ce
tacle, loin de mettre les Goths en fuite, embras
rage; ils combattirent jusqu'à la nuit, et les deux a
la passèrent sur le champ de bataille. Dès que l'a
leur eut montré l'ennemi, le combat recommenç
le même acharnement. Les Goths, sans chef, ne
nant l'ordre que de leur courage, courent au-deva
péril; leurs blessures semblent redoubler leurs fc
s'attachant aux Romains, les mourans entraînoient
vainqueurs, et expiroient en les déchirant. Cette c
mêlée dura tout le jour, et la nuit seule les sépa

Les Goths se retirèrent fumans de carnage et e
ivres de sang et de fureur. Mais le repos qui suc
à deux journées si meurtrières leur fit enfin senti
fatigue, et refroidit peu à peu leurs esprits. Ils c
tent les morts, ils jettent les yeux sur les blessure
ils sont couverts, et reconnoissent leur perte. I
putent à Narsès les principaux officiers. « No
« sentons que trop (lui dirent-ils) que Dieu cc
« pour vous, et que notre résistance est vaine. Nou
« sentons à mettre bas les armes, pourvu que l'emp
« veuille nous traiter comme ses alliés, et non pas cc
« des esclaves. Qu'il nous laisse vivre sous nos lois
« que d'autres peuples voisins de l'empire. Perm
« nous de nous retirer en paix, et d'emporter pour
« subsistance l'argent que nous avons en réserve d
« villes de l'Italie. » Comme Narsès balançoit d
accorder des conditions si honorables, Jean lui cor

souscrire plutôt que de s'exposer encore à com-e des désespérés. On convint que ce qui restoit de ıée des Goths sortiroit sur-le-champ de l'Italie avec ses effets, et ne porteroit jamais les armes contre pire. Pendant cette négociation, une troupe de mille ıs, qui refusoient d'y prendre part, sortit du camp ıarcha vers Pavie, sous la conduite de plusieurs iers. Les autres s'engagèrent par serment à quitter lie.

ette convention fut mal observée. Ceux qui s'y ent engagés, après s'être reposés de leurs fatigues, oignirent au reste de la nation pour implorer de veau le secours des François. Ceux-ci, qui avoient ısé de secourir les Goths avant leur dernière défaite, ent encore bien moins disposés à prendre part à une rre si malheureuse. Mais deux seigneurs puissans, ıtharis et Bucelin, tentés du désir de piller l'Italie, reprirent, peut-être avec le consentement secret de éodebalde, de venger les Goths, et de partager avec les dépouilles des Romains. C'étoient deux frères, emands de naissance, à qui Théodebert avoit confié commandement de leur nation, soumise alors aux ançois. Enflés d'arrogance et de présomption, ils se croient que l'armée romaine ne tiendroit pas devant ıx, et ne se promettoient rien moins que la conquête e l'Italie et de la Sicile. Ils ne pouvoient, disoient-ils, rdonner aux Goths de redouter un ennemi tel que arsès, petit et foible de corps, accoutumé à vivre dans mollesse et dans l'ombre d'un palais, destiné à servir s femmes, et non pas à commander à des hommes. s mirent sur pied une armée de soixante et quinze ille hommes, partie Allemands, partie François, et rent des préparatifs proportionnés à la grandeur de ur entreprise. *Agath. l. 1.*

Après la bataille du Vésuve, Narsès, au lieu de s'arrêter à goûter les douceurs d'une victoire achetée

par de si pénibles efforts, marcha droit à Cum
pour y joindre les troupes qui en avoient commen
le siége. Cumes étoit la plus forte place de l'Italie,
c'étoit pour cette raison que Totila y avoit mis en
pôt ce qu'il possédoit de plus précieux. Cette ville, b
sur une hauteur escarpée, dont le pied étoit battu
flots, dominoit sur la mer Tyrrhénienne et sur to
pays d'alentour. Elle étoit environnée d'une mur
flanquée de tours d'une construction très-solide ; m
ce qui faisoit sa plus sûre défense, c'étoit la valeur d'
gerne, le plus jeune des frères de Totila. Ce guerri
sans être abattu, ni par la mort de son frère, ni pa
sort déplorable de sa nation, sembloit avoir recu
dans sa personne tout l'ancien courage des Goths ;
se tenant ferme et inébranlable sur les ruines de
fortune, il espéroit voir les efforts de l'armée victori
se briser ainsi que les flots de la mer au pied des m
qu'il défendoit. La situation et le bon état de la pl
abondamment pourvue de tout ce qui est nécessaire p
soutenir un long siége, redoubloient sa confiance. N
sès, après avoir encouragé ses soldats, les condui
l'attaque. Ils montèrent avec peine sur la hauteur,
s'étant approchés à la portée du trait, ils firent u
de leurs arcs, de leurs frondes, et de toutes leurs
chines, pour abattre ceux qui se montroient sur la m
raille. On leur répondoit du côté de la ville par
grêle de flèches et de dards ; on leur lançoit des pie
énormes, des poutres entières, des troncs d'arbres ;
les machines dont les tours étoient bordées faisoi
sans cesse des décharges meurtrières. Les traits d'A
gerne se reconnoissoient aisément par le sifflement
l'air qui les annonçoit, et par la violence avec laq
ils brisoient les pierres et mettoient en pièces les co
les plus durs. Voyant un des principaux officiers
Narsès, nommé Pallade, s'approcher hardiment c
vert d'une cuirasse de fer, il le perça de part en p

ouclier et la cuirasse. Plusieurs jours se pas-
ins ces attaques, et Narsès ressentoit un extrême
· de perdre devant une petite place tant de
de soldats; mais il croyoit la réputation de ses
ntéressée au succès.
flatta d'avoir enfin trouvé le moyen de réussir.
-avance de la colline, du côté de l'Orient, s'ou-
antre large et profond, creusé par les mains
ure, où l'on disoit que la sibylle de Cumes avoit
rendu ses oracles. Cette cavité se prolongeoit
-dessous de la muraille. Narsès y fit entrer des
qui, détachant les pierres de la voûte, décou-
les fondemens du mur, qu'ils étançonnèrent. En
emps, pour empêcher d'entendre le bruit des
eurs, on attaquoit la place par un autre endroit
fracas extraordinaire. Lorsque le pan de la mu-
ii portoit toute l'étendue de la caverne ne fut plus
que sur des étais, les mineurs y mirent le feu et se
nt promptement. A peine furent-ils dehors, que le
es tours, et une des portes de la ville, s'écroulèrent
le avec un fracas horrible, et couvrirent de leurs
toute la pente de la colline de ce côté. Les Ro-
s'attendoient à pénétrer dans la ville sans aucun
; mais, outre les fondrières, les précipices, les
mens qui en défendoient les approches, tant de
amoncelées formoient un rempart aussi difficile
hir que la muraille même.
ndant Narsès, voulant profiter de la frayeur des
s, donna l'assaut par un autre endroit, et fut
é. Enfin, rebuté de tant d'efforts inutiles, et
que la place ne seroit jamais enlevée de vive
il résolut d'y laisser une partie de ses troupes
tenir bloquée, et de se transporter avec le reste
scane. Il apprenoit que l'armée des Allemands
éjà passé le Pô; et, pour ne pas leur abandonner
elle province, où ils pourroient s'établir, il vou-

loit s'emparer des places qui tenoient encore pou Goths. Philémuth, chef des Hérules, étant mort maladie, il mit à leur tête Fulcaris, officier de nation, et le fit partir avec Jean, neveu de Vitali Valérien et Artabane, suivis d'un grand corps de meilleures troupes. Ils avoient ordre de marcher le Pô, de se saisir des ssages de l'Apennin, de serrer les ennemis, et les battre, s'ils en trouvoi l'occasion; sinon, de harceler sans cesse, et de retarder dans leur m par des chicanes continuel pour lui donner le te s d'achever les dispositi qu'il croyoit nécessaires. Les troupes qu'il laissa dev Cumes enfermèrent la place d'une circonvallatio et gardèrent avec soin toutes les avenues, pour rédu la ville par famine; ce qu'ils espéroient ne pouvoit tar long-temps, les provisions devant être consumées dep que le siége étoit commencé. Narsès, étant passé Toscane, se rendit maître de presque toutes les vil sans coup férir; Centumcelles, Volterre, Florence, P et les places maritimes lui ouvrirent leurs portes.

Lucques fut la seule ville qui osa soutenir un siég Elle étoit bloquée depuis quelque temps; les assiég étoient même convenus de se rendre, si, dans l'espa de trente jours, il ne leur venoit un secours assez co sidérable pour livrer bataille, et ils avoient donné d otages. Ils espéroient que l'armée allemande ne tardera pas d'arriver. Le terme étant expiré sans qu'elle parût ils refusèrent de se soumettre. Narsès, irrité de cette in fidélité, se disposoit à les attaquer. On lui conseilloit s'en venger sur les otages: mais, trop humain pour d charger sa colère sur des innocens, il se contenta faire craindre ce qu'il pouvoit exécuter selon les dro de la guerre. Il fit amener devant la ville, à la tête son armée, les otages chargés de chaînes, les ma attachées derrière le dos, suivis de soldats qui tenoi la hache levée. Ce triste spectacle attira sur les m

habitans, qui poussoient des cris lamentables.
ortunés étoient les fils des plus illustres citoyens.
nères, leurs femmes, courant sur les remparts
des forcenées, donnoient toutes les marques du
olent désespoir. Elles chargeoient le cruel Narsès
lédictions les plus outrageantes; elles vouloient se
ter pour mourir avec leurs enfans, avec leurs
Alors Narsès faisant signe de la main pour de-
qu'on l'écoutât : *Vous méritez*, s'écria-t-il,
re ceux qui vous sont si chers; mais il n'est pas
e moi de les faire périr; je vous les rends. Et don-
dre à ses soldats de tirer leurs épées : *Voilà*, dit-il,
ui je compte plus que sur vos sermens ni sur vos
En même temps il fit détacher les otages, et les
s dans la ville. Ils y furent reçus avec des trans-
s joie. Témoins de l'humanité de Narsès, de sa
ité, de sa justice, les éloges qu'ils ne cessoient
blier disposoient les habitans à la soumission,
ient sur les cœurs les plus obstinés une impression
re que tous les efforts de l'armée romaine. Aga-
chargé ce récit de circonstances si puériles et si peu
ablables, que je me suis dispensé d'en faire usage.
lant le siége de Lucques, peu s'en fallut que la
é de Fulcaris n'ouvrît aux Allemands un libre
. Le corps d'armée que Narsès avoit envoyé sur
tières de l'Emilie s'étoit d'abord campé avanta-
ent, et les troupes qu'on en détachoit, soit pour
r les ennemis, soit pour leur enlever leurs con-
oit pour leur ôter les moyens de subsister, en
it les campagnes, marchoient d'abord avec les
tions en usage dans la guerre. Fulcaris s'ennuya
t de tant de circonspection; brave, mais fougueux
raire, il faisoit consister le mérite d'un comman-
ion pas à faire agir ses troupes, mais à payer lui-
de sa personne, et à se signaler par la force de
s plutôt que par la sagesse de ses ordres. Il se sé-

para des autres généraux, et courut à Parme à la t
de ses Hérules, et des Romains qui voulurent le suiv
sans avoir fait reconnoître l'état des ennemis, sans
server aucun ordre dans sa marche. Bucelin étoit ma
de Parme : il cacha dans les hautes galeries de l'amp
théâtre qui étoit aux portes de la ville un bon nom
de ses meilleurs soldats, et les instruisit de ce qu
avoient à faire. Fulcaris, sans prendre même la préc
tion de visiter l'enceinte, s'y engage avec ses gens
aussitôt les ennemis, se montrant de toutes parts, f
pleuvoir une grêle de javelots, descendent avec de gra
cris, et font un horrible carnage. Les Hérules, tomb
pêle-mêle les uns sur les autres, périssent en foule
milieu de l'arène. Ceux qui peuvent s'échapper lais
leur commandant avec ses gardes enveloppé des enne
Fulcaris, résolu de ne pas survivre à son déshonne
continua de combattre adossé contre un tombeau
tantôt s'élançant avec fureur sur ceux qui l'attaquoie
tantôt se battant en retraite, il disputa long-temp
vie. Il pouvoit encore se sauver en fuyant, et ses ga
l'y exhortoient : *Et de quel front*, leur répondit-il,
présenterai-je à Narsès ? Craignant donc les repro
de son général plus que le fer ennemi, il ne cess
faire face aux assaillans, jusqu'à ce qu'enfin, accablé
le nombre, percé de plusieurs javelots, la tête fe
d'un coup de hache, et combattant encore au mo
qu'il expiroit, il tomba mort sur son bouclier.
gardes se firent tous tuer sur son corps.

Cette défaite n'accrut pas seulement la fierté de
lemands, elle leur procura encore de nouvelles fo
Les Goths dispersés dans l'Emilie et dans la Li
accoururent de toutes parts se joindre aux vainqu
Les fuyards portèrent l'épouvante dans le camp rom
et les généraux, croyant déjà voir cette nuée d'enn
fondre sur leur tête, abandonnèrent leur poste,
sauvèrent à Faenza pour se rapprocher de Rave

regardoient comme la seule retraite assurée. Narsès
devant Lucques la nouvelle de ce malheur. Affligé
perte de tant de braves et d'un guerrier tel que
ris, mais, supérieur à tous les événemens, et tou-
armé contre les revers, il rassura ses troupes alar-
, et pressa plus vivement les assiégés. Il dépêcha
généraux retirés à Faënza un sage officier, nommé
ne, avec une escorte de deux cents chevaux, pour
menacer de son indignation et de celle de l'empe-
, s'ils ne gardoient les passages de l'Apennin. Comme
rtis ennemis étoient répandus dans toutes les cam-
s, Etienne ne marchoit que de nuit, et toujours
combattre. Dans cette traverse de trente lieues,
tendoient sans cesse les cris des paysans qu'on mas-
it, les mugissemens des troupeaux que les barbares
noient, et le bruit des arbres qu'ils abattoient dans
rêts. Au travers de ces horreurs, il arrivèrent heu-
ment à Faënza. Sur les reproches d'Etienne, les
aux alléguoient diverses excuses pour couvrir la
de leur fuite : *qu'ils n'avoient pas trouvé dans le
de quoi faire subsister leurs troupes, et qu'Antio-
préfet d'Italie, se tenoit dans Ravenne sans leur
er ni argent, ni munitions.* Pour leur ôter ces pré-
, Etienne courut à Ravenne, d'où il amena le
t; et, après avoir levé toutes les difficultés, il leur
ada de retourner à leur premier poste.

siége de Lucques étoit poussé avec vigueur. On
oit dans la ville des traits enflammés; personne
oit plus paroître sur les murailles, et les machines
ent fait brèche en plusieurs endroits. Les otages
oyés par Narsès redoubloient les instances pour
ger leurs compatriotes à traiter avec un ennemi si
faisant, et la plupart y étoient disposés. Mais quel-
officiers allemands et françois, qui s'étoient enfermés
s la ville, s'y opposoient de toutes leurs forces, et
ortoient les habitans à la constance. Ils se mirent à

leur tête, et firent plusieurs sorties sans succès, le peup ayant plus d'envie de se rendre que de combattre. En le parti qui vouloit la paix l'emporta; et, après tr mois de siége, on ouvrit les portes à Narsès, qui, sa témoigner aucun ressentiment de leur infidélité pass n'exigea d'autre condition que de reconnoître la souv raineté de l'empereur. Pour maintenir la ville da l'obéissance, malgré les sollicitations des barbares, il laissa garnison sous les ordres d'un officier de confian nommé Bon, également propre à gouverner pend la paix et à commander dans la guerre.

On approchoit du solstice d'hiver, et Narsès songeo à donner des quartiers à ses troupes. Il ne vouloit pa combattre dans cette saison des ennemis qui, étant né dans un climat froid et humide, redoubloient de vi gueur en hiver, et s'affoiblissoient dans les chaleurs d l'été. Il sépara donc son armée, et, après avoir logé se soldats dans les places voisines de l'Apennin, avec ordr de se rassembler à Rome au commencement du prin temps, il alla passer quelques jours à Ravenne, san autre escorte que sa garde et sa maison; ce qui faisoit quatre cents hommes. Il ne s'attendoit pas d'y voir ar river Aligerne. Ce brave guerrier, qui depuis un an défendoit Cumes avec un grand courage, voyant les Allemands et les François en-deçà du Pô, n'eut pas de peine à comprendre que ces nations conquérantes, sou prétexte de secourir les Goths, n'avoient en vue que de s'emparer de l'Italie. Or, s'il falloit avoir des maîtres il croyoit plus supportable d'obéir aux Romains qu'à des barbares, et plus juste de rendre l'Italie aux ancien possesseurs. Occupé de ces réflexions, il alla trouve Narsès, et remit entre ses mains les clefs de la ville d Cumes, lui promettant de le servir désormais avec au tant de zèle qu'il l'avoit combattu jusqu'alors. Narsè le reçut avec joie, lui assura le traitement le plus ho norable, et envoya ordre à l'armée qui étoit devan

s de prendre possession de la vil , mettre
eté le trésor des rois got et de tager en-
de manière qu'il demeur C une garni-
ffisante, et que le reste s t :s prît ses quar-
l'hiver dans les places du vo iage. Aligerne se
dans Césène, et eut ordre se montrer sur le
la muraille aux Allen qui faisoient sans
des courses jusqu'aux portes cette ville, et de
pprendre que Cumes et tr rs qui les avoient
en-deçà des Alpes étoie dus ır eux. Ali-
s'acquitta de sa commis n, it les barbares
ur lenteur, et leur cons il itter l'Italie,
ne trouveroient plus à gag que des blessures.
llemands lui répondoient s injures; mais ils
t en effet découragés, et oient s'ils conti-
ient la guerre. Ils se déterminèrent enfin à pour-
leur entreprise. Par la mort de Fulcaris les
es avoient perdu leur chef: leurs suffrages se par-
ent entre deux guerriers également recommanda-
ar leur valeur, Aruth et Sindual; mais l'âge don-
u dernier plus d'expérience. Narsès se déclara en
eur, et prit soin d'assigner un quartier d'hiver
ode à cette nation qui le servoit avec zèle et avec
ge.

corps de Varnes à la solde des Goths étoit en
on dans Rimini. Leur chef envoya faire sa sou-
n à Narsès, qui prit possession de cette ville, et
grandes largesses aux Varnes pour les attacher au
e de l'empire. Pendant qu'il séjournoit à Rimini,
rti de deux mille François et Allemands, tant
ers que fantassins, vint faire le dégât jusqu'aux
de la ville. Narsès, témoin de ce ravage, monta
t à cheval, et se fit suivre par trois cents hommes
maison. Les ennemis, les voyant venir à eux, se
ent, et se formèrent en bataillon bordé de cava-
ur les deux ailes. Ils occupoient un poste avanta-

geux, à la tête d'une épaisse forêt, dont les premi
arbres les mettoient à couvert des traits. Pour les atti
dans la plaine, Narsès donna ordre à ses cavaliers
fuir ensemble sans confondre leurs rangs. Ils tourn
bride, Narsès à leur tête ; et les barbares, les croyant
déroute, s'élancent hors de la forêt, et se déband
dans la poursuite : les cavaliers prennent les devans;
fantassins suivent en désordre, à proportion de leur fo
et de leur vitesse. Ils se flattent déjà que cette rencon
va terminer la guerre par la prise de Narsès. Lorsqu
se furent éloignés de la forêt, les cavaliers romains, f
sant volte-face, retournent sur eux en bon ordre,
les chargent avec vigueur : la cavalerie allemande fu
son tour, et regagne le bois; l'infanterie, effrayée
cette attaque imprévue, se laisse massacrer sans ré
tance. Les barbares perdirent neuf cents hommes
rejoignirent le gros de leur armée, couverts de hont
de blessures. Narsès, de retour à Ravenne, après a
mis ordre à tout ce qui demandoit ses soins et sa p
voyance, s'en alla passer l'hiver à Rome.

Novel. 146. *Malela*, p. 80.

Un changement que l'empereur vouloit faire dan
monnoies excita cette année quelques mouvemen
Constantinople; mais, ce projet ayant été abandon
le calme fut rétabli. Il s'étoit élevé une grande con
tation entre les Juifs; le peuple, qui n'entendoit pl
langue originale, vouloit qu'on lût l'Ecriture saint
grec; les docteurs faisoient un point de religion
n'employer dans les synagogues que la langue sa
Justinien ne crut pas cet objet indigne de son at
tion; il permit aux Juifs de lire leur loi, non-se
ment en hébreu, mais en telle langue qu'ils voudroi
à condition que, pour le grec, ils ne se serviroient
de la version des Septante, ou de celle d'Aquila; m
bannit des synagogues le livre des traditions j
nommé *la Mischna* ou *la Deutérose*, c'est-à-dire l
conde loi, comme étant sans autorité, et rempli

visions et de chimères. *Il est juste*, dit-il dans sa loi, *qu'on leur fasse entendre les prophéties qui les condamnent, et qui peuvent les rappeler de leur égarement.*

Il ne fut pas si facile à l'empereur de calmer l'orage qui agitoit l'Eglise depuis plusieurs années; et l'on peut dire qu'il l'augmenta lui-même par un zèle imprudent et peu modéré. La malignité d'un prélat orgueilleux réveilla une querelle sagement étouffée depuis un siècle par le concile de Chalcédoine, souleva l'Orient et l'Occident, désola les diocèses par l'exil et la déposition des pasteurs, fit répandre du sang jusqu'au pied des autels, et déchira le sein de l'Eglise par un schisme opiniâtre. J'ai différé de parler de cette contestation jusqu'à cette année, où elle fut décidée par le cinquième concile général. Je me bornerai à raconter sommairement les faits, sans entrer dans le détail des questions théologiques, qui ne sont pas de mon sujet. Il est nécessaire de remonter jusqu'à l'origine de ces troubles. Dès le commencement du règne de Justinien, saint Sabas étoit venu a Constantinople demander justice des violences exercées en Palestine par quelques moines turbulens, entêtés des erreurs attribuées à Origène. Les Perses et les Vandales occupoient alors toute l'attention de l'empereur, et lui paroissoient des ennemis plus redoutables que des moines, quelque furieux qu'ils fussent. Saint Sabas étant mort peu de temps après, les origénistes redoublèrent d'insolence; ils étoient soutenus par Domitien, évêque d'Ancyre, et surtout par Théodore Ascidas, évêque de Césarée en Cappadoce. Ce prélat hautain, intrigant, accrédité auprès de l'impératrice, passoit sa vie à la cour, et ne résida jamais un an entier dans son diocèse, comme le lui reproche dans la suite le pape Vigile. Quoiqu'il ne fût pas plus savant que ne peut l'être un évêque de cour, il affectoit cependant un grand air de suffisance, et c'étoit un des prélats avec lesquels

Fleury, hist. ecclés. l. 33, *art.* 4.
Noris de syn. 5ª, *c.* 1, 2, 3.

Justinien passoit une partie des nuits à disputer matières ecclésiastiques. Il étoit origéniste dans l et servoit le parti avec zèle, fermant tout accè du prince à ceux qui venoient se plaindre des v auxquelles se portoient les sectateurs d'Origène. sa vigilance, on trouva moyen d'instruire l'en Pélage, légat du saint-siége, aidé du patriarche l lui fit connoître les désordres de la Palestine ; et l saisissant avec plaisir l'occasion de traiter des q de théologie, où la présomption et la flatterie soient croire qu'il excelloit, au lieu de donner de composa une longue lettre circulaire. Il y co les origénistes; il lançoit anathème contre ch leurs erreurs; il exhortoit les prélats à proscr pernicieuse doctrine. Cette lettre fut souscrite p nas, par les évêques qui se trouvoient alors à C tinople, et par ceux de la Palestine, auxquels ell voyée.

Les soins de l'empereur pour terminer cette en firent naître une nouvelle. Jaloux du crédi lage, qui avoit engagé l'empereur à se déclare les origénistes, Théodore résolut de rendre le à son rival. La mémoire d'Eutychès étoit en honneur auprès d'un grand nombre de person les nommoit *acéphales*, parce qu'ils n'avoient chef. Sans adopter ouvertement les dogmes de c siarque, ils s'accordoient à rejeter le concile c cédoine. L'impératrice favorisoit ce parti ; Ju au contraire, avoit fort à cœur l'acceptation du les acéphales le nommoient par raillerie *le S* Selon sa méthode ordinaire, il avoit à ce desse posé des livres qu'il fit distribuer dans toutes vinces ; et nous avons encore dans les actes du concile général un long écrit de Justinien co nestoriens et contre les acéphales. L'évêque de lui persuada qu'il réuniroit facilement tous les

l'on corrigeoit seulement dans le concile trois articles
i les scandalisoient. Les pères de Chalcédoine avoient
çu Théodoret à la communion, sans condamner les
rits par lesquels il avoit combattu saint Cyrille, et
étoient contentés de l'anathème qu'il avoit prononcé
ntre Nestorius. Ils avoient inséré dans les actes, sans
cune marque d'improbation, la lettre d'Ibas, évêque
Édesse, au Perse Maris, dans laquelle, donnant des
ges à Théodore de Mopsueste, qu'on regardoit comme
maître de Nestorius, et qui avoit beaucoup écrit contre
rigène, il blâmoit saint Cyrille, et accusoit le con-
le d'Ephèse d'avoir condamné Nestorius avec trop de
écipitation. L'évêque de Césarée proposoit donc de
trir par un jugement authentique les ouvrages de
éodore de Mopsueste, les livres de Théodoret contre
int Cyrille, et la lettre d'Ibas : c'est ce qu'on nomma
trois Chapitres. Théodora, qui vivoit encore, se joi-
it à Théodore, en haine du concile de Chalcédoine,
nt elle espéroit détruire l'autorité en le faisant réfor-
r en quelque partie.

Justinien donna dans le piége : il publia contre les is Chapitres un édit qui fut comme le signal de la rre. Il y établit les dogmes catholiques contre Arius, storius et Eutychès; il reçoit les quatre conciles, fait sieurs canons contre les hérésies, anathématise les is Chapitres, et décide qu'on peut condamner les hé- iques après leur mort. Cet édit étoit adressé à toute glise. Les trois patriarches de Constantinople, d'An- che, et de Jérusalem, le souscrivirent avec grand mbre d'évêques en Orient. Mais le pape, secondé de ite l'Italie, de l'Illyrie et de l'Afrique, le rejeta, crai- ant de porter atteinte au concile de Chalcédoine. Le acre Pélage, revenu depuis peu à Rome, s'éleva for- ment contre l'édit. L'empereur menaça d'abord, et ssa bientôt des menaces aux voies de fait. Les évêques Orient qui refusèrent de souscrire furent exilés et

Chr. Alex. Proc. bel. Proc. Goth. l. 4, c. 25. Baronius. Pagi ad Baron. Fleury, hist. ecclés. l. 33, art. 21, 22. Noris, de syn. 5 i. c. 3, 5.

déposés. Zoïle, patriarche d'Alexandrie; fut cha
son siége, et Apollinaire installé à sa place. La div
éclata en plusieurs lieux; il y eut des églises ino
de sang. L'armée de l'empereur, qui marchoit a
cours des Lombards contre les Gépides, eut ord
s'arrêter à Ulpiane, en Mœsie, où l'animosité des
partis se portoit aux dernières violences.

Liberat. brev. c. 22. Zon. t. 2, p. 67. Niceph. l. 17. Chr. Alex. Theoph. p. 190. Cedr. p. 375. Anast. p. 64. Idem, vit. Vig. Vict. Tun. Marc. chr. Proc. Goth. l. 3, c. 16. Paul. diac. l. 16. Malela, p. 78, 80. Aimoin. l. 2, c. 32. Baronius. Pagi ad Baron. Mansi ad Baron. Fleury, hist. ecclés. l. 33, art. 26, 30 et suiv. Noris, syn. 5ª. c. 3, 4, 5, 8. Murat. ann. ital. t. 3, p. 423.

L'empereur, dans l'espérance de ramener l
prits, résolut d'assembler un synode à Constant
Il y invita le pape Vigile, qui peut-être ne f
fâché d'avoir ce prétexte de sortir de Rome, a
siégée par Totila, et désolée par la famine. Le
après avoir passé quelques mois en Sicile, se re
Constantinople. Il y fut reçu avec les plus grands
neurs; mais, comme il ne se prêtoit pas aux inte
de l'empereur, il essuya bientôt les traitemens le
injurieux. Il seroit trop long de suivre pas à pas to
procédés de ce pape pendant huit années qu'il fu
tenu à Constantinople. Il suspendit de sa comm
le patriarche Mennas; il excommunia Théodore et
pératrice même. Mennas se vengea par un décret p
contre le pape, qui se réconcilia ensuite avec lui, et
les censures qu'il avoit fulminées contre Théod
contre l'impératrice. Vigile tint des synodes
tiles avec les évêques latins qu'il avoit amenés. En
consentit à condamner les trois Chapitres; et, par
condescendance, il souleva contre lui les évêques d
cident et ses propres diacres. Au milieu de ces agita
il ne perdit pas de vue les intérêts de son siége. P
cuté dans Constantinople, il vint à bout de faire m
son nom dans les diptyques avant celui du patri
Il est louable des soins paternels qui l'occupoien
core dans le même temps que sa personne étoit da
plus grand danger. Il écrivoit alors à Aurélien, év
d'Arles, pour le prier d'implorer la protection d
des François auprès de Totila, afin que ce prince n

tort ni à l'église romaine, ni à la religion catho-
Cependant les évêques d'Afrique tenoient des con-
à ils excommunioient le pape, qui les excommunioit
tour. D'un autre côté, quoiqu'il eût condamné les
Chapitres, néanmoins, comme il avoit ajouté une
e qui sauvoit l'autorité du concile de Chalcédoine
nemis de ce concile ne lui en savoient pas plus de
nfin il convint avec l'empereur qu'on assembleroit
ncile général où se rendroient des députés de toutes
ovinces d'Orient et d'Occident. Le pape deman-
u'il fût tenu en Italie ou en Sicile; ce qu'il ne put
ir. Le concile fut indiqué à Constantinople. Les
lentaux, prévenus contre l'empereur, et contre Vi-
nême, refusèrent de s'y rendre. Leur refus déter-
le pape à retirer le jugement qu'il avoit donné par
contre les trois Chapitres : ce qui mit l'empereur
une telle colère, qu'il donna ordre de l'arrêter et de
ttre en prison. Vigile, averti, se sauve dans l'église
int-Pierre : le préteur s'y transporte avec des sol-
on chasse outrageusement ses clercs; on veut
her avec violence le pape, qui, s'étant réfugié
l'autel, en tenoit les colonnes embrassées. Comme
it grand et puissant, il entraîne avec lui les co-
s; la table de l'autel tombe et se brise; le peuple
rt, prend le parti du pape, et met en fuite le
ur et les soldats. Les principaux seigneurs de
ur viennent le trouver de la part de l'empereur,
ngagent à revenir, sous la sûreté du serment, au pa-
le Placidie, où il avoit choisi sa demeure. Comme
ontinuoit de l'inquiéter, il s'enfuit à Chalcédoine,
l'église de Sainte-Euphémie. Il excommunie de
veau Théodore, et suspend Mennas avec tous les
ues de leur parti. Les sollicitations du clergé d'Italie,
tées à l'empereur par les ambassadeurs de Théode-
de en faveur du pape, et de Datius, évêque de
lan, absent depuis quinze ou seize ans de son église,

ne produisent aucun effet. On presse Vigile
ner à Constantinople, et on lui offre toute
refuse constamment, à moins que l'empere
voque son édit contre les trois Chapitres. L
cède enfin, et réserve la décision au conci
Théodore et Mennas, et les autres évêques, fo
tion au pape, qui lève la sentence pronon
eux. Mennas meurt bientôt après; Eutychiu
d'Amasée, déclaré contre les trois Chapitres
cède, et donne à Vigile sa profession de foi.

Les évêques d'Orient se rendoient de tout
Constantinople. Comme le pape n'avoit av
très-peu d'évêques, tant d'Italie que d'Illyric
que, il demandoit un synode composé d'u
égal de prélats d'Orient et d'Occident. Cette p
révolta les Orientaux : ils disoient *qu'ils éto
de tant de provinces éloignées pour un conci
nique; qu'une assemblée qui représentoit l'é
verselle ne devoit pas être composée d'un peti
que, dans les conciles généraux, les Gre
toujours fait la plus grande partie; qu'à N
avoit que des Grecs; qu'à Chalcédoine, ent
trente pères, il ne s'étoit trouvé d'Occidenta
légats du pape Léon; qu'on connoissoit l'o
des Latins en faveur des trois Chapitres;
faire venir, ce seroit s'exposer à des dispute
nables, qui rendroient le concile sans effet.* S
présentations, l'empereur indiqua l'ouvertur
cile au cinquième de mai 553 : c'étoit un l
auquel s'étoient ouverts les quatre conciles
Trois patriarches et cent soixante-cinq évêqu
tèrent. On y lut la lettre de l'empereur, qui
que son plus grand désir étoit de rendre la p
glise en étouffant les hérésies, et de faire
troubles excités par les acéphales. Comme
que les décisions du concile n'auroient auc

[redacted]

ès des Occidentaux, si le pape n'y avoit point de
, on l'invita par la députation la plus honorable.
pondit qu'il ne pouvoit assister à une assemblée où
Occidentaux étoient en trop petit nombre pour
re-balancer les suffrages des Grecs; et qu'il enver-
en particulier à l'empereur son avis sur les trois
pitres. Les officiers de l'empereur qui avoient ac-
pagné les évêques chez Vigile exhortèrent le con-
prononcer en son absence; et on procéda à l'examen
uestions. Eutychius, patriarche de Constantinople,
da en l'absence de Vigile. On condamna la doctrine
personne de Théodore de Mopsueste, les écrits de
doret contre saint Cyrille, et la lettre d'Ibas; mais
argna la personne des deux derniers, parce qu'ils
nt été admis à la communion de l'Eglise par le
le de Chalcédoine. Les erreurs d'Origène, qui exci-
de si grands troubles en Orient, furent aussi
mnées. Pendant la tenue du concile, Vigile fit
à l'empereur une constitution par laquelle il
ématisoit la doctrine de Théodore de Mopsueste;
il prétendoit qu'on ne pouvoit rien prononcer
sa personne, parce qu'il étoit mort dans le sein
glise. Il justifioit Théodoret et Ibas, parce qu'ils
nt condamné Nestorius à Chalcédoine, et souscrit
écrets du concile; il déclaroit nul et abusif tout
i seroit statué de contraire à cette constitution;
oit signée de seize évêques. L'empereur n'en donna
de connoissance au concile, de crainte qu'elle ne
elque impression, et qu'elle ne retardât la con-
ation des trois Chapitres, qu'il souhaitoit ardem-
. C'est ainsi que se termina le cinquième concile
al, dont la dernière conférence se tint le 2 de juin.
ntention de Théodore de Césarée, qui en fut le
ipal promoteur, étoit de soutenir les acéphales et
rigénistes, la Providence divine ne permit pas un
rand mal. Les décisions prononcées à Chalcédoine

demeurèrent hors d'atteinte, et les erreurs d'Orig[ène] furent frappées d'anathème. Quoique ce concile n'[ait] été composé que des évêques d'Orient, cependant l'[ac]ceptation de l'Eglise universelle l'a enfin mis au ra[ng] des conciles œcuméniques.

Vict. Tun. Proc. Vand. l. 2, c. 26. Marc. chr. Anast. vita Vigil. et Pelag. Baronius. Pagi ad Baron. Noris, de syn. 5a. c. 7, 8, 9, 10. Fleury, hist. ecclés. l. 33, c. 52 et suiv.

La paix ne fut entièrement rétablie qu'après de lo[n]gues et de vives contestations. L'empereur exila et d[é]posa les évêques qui refusèrent de souscrire. Répar[at], évêque de Carthage, fut exilé à Euchaïtes, autreme[nt] Hélénople, dans le Pont, où il mourut douze ans apr[ès]. On l'accusa faussement d'avoir secondé Gontharis po[ur] faire périr Aréobinde. Son diacre Primase fut placé [sur] son siége; mais il en coûta du sang, et les églises d'[A]frique furent long-temps déchirées par un schis[me]. Presque tout l'Occident se révolta en faveur des tr[ois] Chapitres, et il se tint un grand nombre de conciles p[ar]ticuliers qui réclamèrent contre celui de Constantino[ple]. Les origénistes ne cessèrent pas de troubler la Palesti[ne]. Il fallut employer, huit mois après, le secours du d[uc] Anastase, pour les chasser des monastères. On subor[na] des émissaires, on supposa de fausses lettres pour d[é]crier en Italie Vigile, et Datius, évêque de Milan, po[ur] exciter les peuples à nommer d'autres évêques à le[ur] place; enfin le pape se rendit. Il publia une constit[u]tion par laquelle il adhéroit à la condamnation des tr[ois] Chapitres. Narsès, à la sollicitation du peuple de Rom[e], demanda et obtint son retour en Italie au mois d'a[oût] de l'année suivante. Mais, étant tombé malade en Sic[ile], il mourut des douleurs de la pierre à Syracuse. Pélag[e] ayant obtenu avec Vigile la permission de retourner e[n] Italie, fut élevé sur le siége de Rome au mois d'av[ril] 555, à la recommandation de Narsès, qui agissoit p[ar] ordre de l'empereur. Cette élection excita de gran[ds] murmures : on soupçonnoit Pélage d'avoir sourdemen[t] contribué aux mauvais traitemens que Vigile avoit souf[f]erts à Constantinople; quelques-uns même l'accusoien[t]

mplice de sa mort. Ces soupçons injustes n'é-
ıdés que sur la faveur dont l'empereur l'ho-
ıvertement. Il fallut, pour apaiser les esprits,
testât de son innocence en jurant sur l'évan-
r la croix, en présence du peuple assemblé dans
e Saint-Pierre.

us opiniâtres à rejeter les décrets du concile
ı évêques d'Istrie et de Vénétie. Pélage exhor-
ès à user de contrainte à l'égard de ces prélats;
portèrent la hardiesse jusqu'à excommunier
ıi-même. A leur tête étoit Paulin d'Aquilée,
lans ces troubles le titre de patriarche, que ses
rs ont conservé. Le district de cette métropole
t depuis la seconde Pannonie jusqu'à l'Adda
Iilanais, et comprenoit la Rhétie, le Norique,
la Vénétie et le Frioul. Les évêques de ces pro-
meurèrent pendant près de cent cinquante
rés de l'église romaine, et tinrent plusieurs
pour la défense des trois Chapitres. L'invasion
ıards, qui se rendirent maîtres de ce pays, fa-
schisme, qui ne fut entièrement éteint qu'en
s le pontificat de Sergius.

s la destruction de la puissance des Goths, tout *Pagi ad Baron.*
ıne nouvelle forme en Italie. Ce fut alors que *Anast. in*
reurs, à l'imitation des rois goths, commen- *Agathone.*
s'attribuer le droit de confirmer l'élection des
n leur payoit à cet effet une certaine quantité
siége vacant étoit gouverné par les trois prin-
ıinistres du clergé, l'archiprêtre, l'archidiacre,
nicier des notaires. Ceux-ci notifioient à l'exar-
ıort du pape. Après les funérailles et un jeûne
jours, on procédoit à l'élection, à laquelle assis-
clergé, les principaux de la ville, le peuple et
ts établis à Rome pour défendre l'Italie contre
bards. On faisoit ensuite part de l'élection à
eur, dont on attendoit la confirmation. On en

écrivoit à l'exarque, aux juges, à l'archevêque et à
pocrisiaire de Ravenne, pour les prier de s'intére
auprès du prince en faveur de celui qui avoit été
Après l'agrément de l'empereur, le pape élu étoit
donné auprès de la confession de saint Pierre; il y p
nonçoit sa profession de foi, et l'envoyoit à toutes
églises. L'obligation où l'on étoit d'attendre que l'é
tion fût confirmée par l'empereur rendit les vaca
du saint-siége beaucoup plus longues qu'elles n'avoi
été auparavant.

An. 554.

Proc. Goth. l. 4, *c.* 21, 26.
Theoph. p. 183, 192.
Marc. chr.
Anast. p. 64.
Hist. misc. l. 16.
Paul. diac. l. 8.

Après avoir raconté le plus succinctement qu'il n
a été possible ce qui concerne la condamnation
trois Chapitres, il faut reprendre la suite des affa
d'Italie. Au commencement du printemps de l'année
Narsès, qui avoit passé l'hiver à Rome, y rassembl
troupes, et, pour les tenir en haleine jusqu'à l'ou
ture de la campagne, il les occupoit aux exercices n
taires. Il avoit rappelé auprès de lui celles qui gardo
les défilés de l'Apennin, parce que les ennemis, au
de prendre la route de Rome, s'étoient approché
golfe Adriatique, et, traversant l'Emilie, la Flamin
le Picénum, s'étoient avancés jusque dans le pays
Samnites, désolant tout sur leur passage. Arrivés
cette contrée, ils se partagèrent. Bucelin, ayant
avec lui les meilleures troupes, ravagea la Campa
la Lucanie, le pays des Brutiens, et pénétra jusq
détroit de Sicile. Leutharis mit à feu et à sang l'Ap
et la Calabre jusqu'à Otrante. Les François, faisant p
fession du christianisme, épargnoient les églises; m
les Allemands, encore païens, après les avoir pill
les détruisoient de fond en comble. D'ailleurs les d
peuples, également sanguinaires, ne laissoient a
eux que des cendres et des cadavres. Les chaleurs de l
commençoient à se faire sentir, et les Allemands, c
gés de butin, ne les supportoient qu'avec peine; ce
détermina Leutharis à retourner au-delà des Alpes

nseilloit à son frère de prendre le même chemin, et emporter en Allemagne les dépouilles de l'Italie, sans xposer au risque de les perdre dans la guerre, dont s succès sont toujours incertains. Mais Bucelin fut retenu par le serment qu'il avoit fait aux Goths de combattre les Romains, et par l'espérance de la royauté nt les Goths flattoient son ambition.

Leutharis partit après avoir promis à son frère de lui nvoyer des secours dès qu'il auroit mis son butin en reté. Il côtoyoit la mer Adriatique, et, étant arrivé ès de Fano, il détacha trois mille hommes pour aller la découverte. Artabane et Uldac étoient alors dans saure avec quelques troupes de Huns et de Romains. ès qu'ils aperçurent les Allemands, ils sortirent sur x en bon ordre, les taillèrent en pièces, en précipirent une partie dans la mer, et mirent le reste en fuite. eux-ci portèrent l'alarme dans le camp de Leutharis, ui rangea ses troupes en bataille. Les prisonniers qu'il nnoit en grand nombre profitèrent du moment pour chapper, emportant avec eux tout ce qu'ils purent butin. Artabane et Uldac, ne se sentant pas assez rts pour hasarder un combat contre toute l'armée ennemie, se contentèrent de leur avantage, et se renfermèrent dans Fano. Leutharis, qui se hâtoit de sortir de Italie, se rapprocha de l'Apennin pour éviter les sables les lagunes du rivage. Ayant passé le Pô, il arriva nfin à Cénète, ville de Vénétie qui appartenoit aux rançois. Il avoit perdu une grande partie de son butin; ais ce qui l'affligea davantage fut une peste meurrière qui fit périr en peu de jours tous ses soldats, et ui fut regardée comme le juste châtiment de leurs sacriléges. Le général expira dans un accès de rage, poussant des hurlemens affreux, et se déchirant luimême avec les dents.

Idem, de gest. Lang. l. 2, c. 2. Agath l. 2. Greg. Tur. hist. franc. l. 3, c. 32.

Les maladies faisoient aussi beaucoup de ravage dans l'armée de Bucelin. Les soldats, faute d'autres subsis-

Agath. l. 2. Marc. chr.

· Paul. diac. l. 8. Idem, de gest. Mar. Avent. Greg Tur. hist. franc. l. 3, c. 32.

tances, se nourrissoient de raisins, et la dysenterie i emportoit un grand nombre. Bucelin résolut de com battre avant que de les voir tous périr, et prit le ch min de la Campanie. Il vint camper près de Capo sur le Casilin, rivière ainsi nommée d'une ancie ville qui ne subsistoit plus. Le poste étoit avantage sa droite étoit bordée de la rivière. Il se rendit maî du pont, sur lequel il fit élever une tour de bois, qu garnit de ses meilleurs soldats pour défendre le passa Il environna ses retranchemens d'une forte palissad et comme il avoit à sa suite une infinité de chariots en fit enfoncer les roues jusqu'au moyeu, ne laissan son camp qu'une issue assez étroite. Avec ces préc tions, il se croyoit le maître de ne livrer bataille lorsqu'il le jugeroit à propos. C'étoit pour lui un tr présage de ne point voir arriver les troupes que frère avoit promis de lui envoyer. Mais cette inq tude ne lui ôtoit pas le courage; il se flattoit d'êtr état de vaincre sans aucun secours, se voyant en suivi de trente mille hommes, au lieu que Narsè avoit à peine dix-huit mille. Plein de confiance, i cessoit d'encourager ses troupes: *Nous n'avons enc* disoit-il, *que parcouru l'Italie; c'est sur le champ bataille que nous allons en prendre possession: ell à nous, si nous avons du cœur. Songez que fui cette rencontre, c'est courir à la mort: vous n'ave ressource que dans la victoire.* Animés par ces pa et par leur propre valeur, les Allemands et les F çois se préparoient avec ardeur à un combat don succès devoit les rendre maîtres de la plus belle con de l'univers. On ne voyoit dans tout le camp que f bir des épées et des javelots, aiguiser des haches à tranchans, ajuster des boucliers. C'étoit là toute armure; ils ne faisoient usage ni d'arcs, ni de fron ni d'aucune sorte de traits. Ils ne connoissoient d'ar défensives que le bouclier et le casque; encore la

[redacted]

ient-ils la tête nue, ainsi que le corps jusqu'à
ıre; le reste étoit couvert d'un caleçon de toile
ir qui leur tomboit jusqu'aux pieds. Leurs jave-
ne grandeur médiocre, pouvoient également être
tenus à la main. Cette arme étoit l'invention
ıstrie la plus meurtrière. Le bois, presque re-
lames de fer, résistoit à tous les efforts qu'on
ıits pour le rompre ou le trancher. Au-dessous
inte sortoient des crochets fort aigus, en forme
çons recourbés vers le bas, en sorte qu'on ne
le tirer du corps sans déchirer cruellement la
essée. Si le javelot s'enfonçoit dans le bouclier,
couroit aussitôt, et, mettant le pied sur la
ui traînoit à terre, il faisoit baisser le bouclier;
lors son ennemi à découvert, il lui fendoit la
a hache, ou le perçoit d'un autre javelot.

vint camper de l'autre côté de la rivière vis-à-
nnemis, et les deux armées demeurèrent quel-
ps en présence, se rangeant tous les jours en
ans en venir aux mains. L'espérance, la crainte,
s mouvemens incertains qui s'élèvent et se dé-
tour à tour à la vue d'un grand et illustre péril,
également les deux partis. Toute l'Italie en
ıttendoit le moment fatal qui devoit décider de
Cependant les troupes de Bucelin subsistoient
ns des contrées voisines, qu'elles pilloient en
Chanarange fut chargé d'arrêter ces ravages;
même Arménien qui, six ans auparavant, avoit
ant de témérité dans la conjuration d'Arsace.
u'il servoit sous Narsès, il avoit joint la réflexion
lence à sa hardiesse naturelle; et il paroît, par
ıple et par celui de Dagisthée, que ce grand
avoit l'art d'épurer les bonnes qualités de ses
ıes et d'en corriger les excès. Chanarange, à la
détachement de cavalerie, surprit un grand
t tailla l'escorte en pièces. S'étant saisi de tous

les chariots, il en fit avancer un chargé de foin
jusqu'au pied de la tour de bois qui défendoit le p
et y mit le feu. La flamme gagna bientôt la tour, et
les ennemis de l'abandonner; ce qui rendit les Ro
maîtres du passage. Les Allemands, outrés de d
courent aux armes, et demandent le combat malgr
devins de leur nation, qui leur défendoient de rien
treprendre ce jour-là. Narsès fait aussi prendre
armes à ses soldats et passe le fleuve. Au moment
sortoit du camp, on lui annonça qu'un capitaine hé
des plus distingués venoit de tuer un de ses dom
ques pour une faute légère; il s'arrêta aussitôt, et do
ordre d'amener devant lui le meurtrier: *Ce ser*
dit-il, *attirer la colère de Dieu sur nos têtes qu*
combattre sans avoir puni ce forfait. Comme le b
bare, loin de se repentir de son crime, s'en glori
avec audace, soutenant hautement qu'il étoit le ma
de la vie de ses gens, et qu'il traiteroit de même c
qu'il jugeroit à propos, Narsès le fit tuer en sa prése
Une si prompte justice révolta les Hérules; ils jett
leurs armes, et refusent d'aller au combat. Narsès, s
s'inquiéter de leur mutinerie, se tourne vers ses sol
en disant: *Qui veut vaincre me suive;* et en mê
temps il marche à l'ennemi. Sindual, chef des Hérul
faisant réflexion qu'il alloit se couvrir de honte, lui
sa nation, et que leur colère ne paroîtroit qu'une p
tronnerie déguisée, envoya prier Narsès de les attend
Narsès répondit qu'il ne les attendroit pas; mais qu
s'ils vouloient le joindre, il leur assigneroit leur plac

Lorsqu'il fut arrivé au lieu qu'il avoit choisi p
champ de bataille, il fit halte, et rangea son armé
l'infanterie au centre, la cavalerie sur les ailes. Il p
son poste à l'aile droite avec sa maison, commandée p
Zandalas. Les flancs de l'armée étoient appuyés cont
deux petits bois, derrière lesquels il posta Valérien
Artabane, suivis de leurs escadrons, avec ordre

[redacted]

le bois et de charger l'ennemi en flanc lorsque
at seroit engagé. En avant de l'infanterie étoit
d corps de fantassins armés de pied en cap, qui
nt la tortue; on nommoit ainsi un bataillon
nt toutes les faces et la partie supérieure étoient
s de boucliers serrés les uns contre les autres,
qu'il sembloit être une masse solide et impé-
. Les troupes légères, telles que les tireurs d'arc
ndeurs, se tenoient à l'arrière-garde, attendant
l pour se couler dans les intervalles et venir
r décharge. Il avoit réservé une place pour les
au centre de l'armée. Deux Hérules qui avoient
côté des ennemis au moment de la mutinerie,
e savoient pas qu'elle fût calmée, les excitoient
ttre sans délai, les assurant que leur nation
parée, et que tout étoit en désordre parmi les
s. Bucelin n'eut pas de peine à croire ce qu'il
it; persuadé qu'il alloit tout renverser du pre-
oc, il fondit rapidement sur l'ennemi. Le centre
rmée, se terminant en pointe et s'élargissant
ase, formoit ce qu'on appeloit *tête de porc*. Les
i avoient beaucoup plus de profondeur, s'écar-
une de l'autre de plus en plus à mesure qu'elles
t entre elles un grand vide.
emière attaque des François et des Allemands
ble. Ils percèrent à coups de haches le bataillon
traversèrent la première ligne par l'espace ré-
x Hérules, qui n'étoient pas encore arrivés, ren-
t la seconde ligne, et, sans faire beaucoup de
, pénétrèrent jusqu'à la queue. Quelques-uns de
dats coururent au camp de Narsès pour le piller.
nains, aguerris par un long usage, cédèrent à
igne sans s'effrayer ni rompre leurs rangs, et
al, toujours de sang-froid au milieu des périls
multe des batailles, dut à sa présence d'esprit une
qui sembloit être désespérée. Par les ordres qu'il

donna, les ailes se replièrent sur les ennemis qui t versoient l'armée, et qui furent obligés de se part dos à dos pour faire face à droite et à gauche. Cette position fit naître à Narsès une idée tout-à-fait nou et singulière. Les cavaliers romains de chacune des a posés derrière une ligne de fantassins, accabloient cesse les ennemis par des décharges meurtrières; ils ne tiroient pas sur ceux qu'ils avoient en face flèches qui partoient des deux ailes se croisoient tête des ennemis, et alloient percer à dos ceux qui fai face à l'aile opposée. Cette opération étoit facile à cavaliers qui, n'ayant devant eux que des fanta découvroient aisément ceux qui leur tournoient le et tiroient sur eux par-dessus ceux qu'ils avoient en Les Allemands et les François, occupés à combattre fanterie romaine, se sentoient percer par-derrière voir d'où leur venoient ces coups; il en tomboit à la des rangs entiers, et leur nombre étoit déjà fort dim lorsque Sindual arriva à la tête de ses Hérules. Il renco d'abord les soldats qui alloient piller le camp, et sur le rapport des deux déserteurs, s'imaginoient les Hérules venoient se joindre à eux. Mais Sindual détrompa bientôt en fondant sur eux, taillant en pi les uns, et poussant les autres dans le fleuve, où il noyèrent. S'étant joint ensuite aux Romains, il enfo ce qui restoit des deux lignes qui coupoient l'armée regagna le terrain qui lui étoit destiné. Par tant d'h reux efforts, les troupes romaines se rejoignirent, retrouvèrent au même état où elles étoient au comm cement de la bataille. Elles continuèrent de pousser barbares entièrement rompus, et qui ne combatto plus que par pelotons. Dans cet affreux désordre, étoient exposés à tous les coups; les flèches, les javel les épées en faisoient un horrible carnage; la caval les enveloppoit; Valérien et Artabane leur fermoient retraite; tous tomboient sous le fer ennemi, ou pér

nt dans le fleuve, où la terreur les précipitoit. Bucelin tué en combattant. Jamais victoire ne fut plus comte. Si l'on en croit Agathias, de trente mille hommes n'en échappa que cinq; et les vainqueurs ne perdirent quatre-vingts hommes, qui furent tués dans le prer choc. Il n'y eut pas un Romain qui ne donnât des uves d'une valeur héroïque. Entre les auxiliaires gerne se signala; Sindual et ses Hérules méritèrent leur valeur que Narsès oubliât leur première déssance. Mais c'étoit à Narsès que les vainqueurs raptoient toute leur gloire; ils l'admiroient comme un ie créateur qui gouvernoit à son gré le destin des ailles, et qui savoit faire naître la victoire du sein me du désordre.

Les Romains, après avoir enterré leurs morts, reilli les dépouilles et les armes des ennemis, pillé leur np et détruit leurs retranchemens, retournèrent à me chargés de butin, couronnés de fleurs, chantant airs de victoire, et conduisant au milieu d'eux leur éral comme en triomphe. Ce fut alors qu'ils apprirent destruction totale de l'armée de Leutharis. Le peuple, i s'abandonne sans réserve à la joie comme à la triste, ne pouvoit se rassasier de fêtes, de jeux, de specles. Il se figuroit qu'il ne restoit plus d'ennemis, et e l'Italie, théâtre d'une guerre sanglante depuis dixuf ans, alloit devenir à jamais le séjour de la paix et l'abondance. Les soldats se livroient avec tout l'emrement militaire à ces divertissemens tumultueux : ais Narsès les rappela bientôt à la sévérité de la discine. Ce général infatigable ne s'endormoit pas entre bras de la victoire; il savoit que les fruits des exploits rriers ne se conservent que par l'activité qui les a duits.

Quoiqu'il eût détruit en Italie la puissance des Goths les espérances des François, il lui restoit encore beauup à faire pour y rétablir le bon ordre et la tranquil- *Pragmatica Justiniani. Grut. inscrip. LXI. l. 2.*

Murat. ann. ital. t. 3, p. 145.

lité. Il falloit relever les ruines dont cette vaste con étoit couverte, remédier aux désordres d'une lo guerre, réduire à l'obéissance le reste des Goths disp depuis leur défaite, arracher aux François les conq dont ils étoient en possession au-delà du Pô. Il do ses ordres pour réparer les murailles des villes e monumens publics de première utilité. Deux ma fiques inscriptions, qu'on lit encore sur le pont Sal à une lieue de Rome, nous apprennent que Narsè tablit ce pont détruit par Totila. Il fit exécuter le r ment que l'empereur avoit accordé à la prière de V lorsque ce pape étoit parti de Constantinople retourner en Italie ; c'est ce qu'on appelle la prag tique de Justinien ; elle se trouve à la suite des Nov elle est datée du treizième d'août de la vingt-huiti année du règne de ce prince, c'est-à-dire de l'an et adressée au chambellan Narsès, et à Antiochus, p du prétoire d'Italie. En vertu de cet édit, les lo Justinien devinrent la règle des jugemens. On ou Rome des écoles publiques de philosophie, de m cine, de jurisprudence et de belles-lettres, et on rét les gages des professeurs fondés par Théodoric, dont le paiement avoit été interrompu pendant la gu Les actes de Théodoric, d'Athalaric, d'Amalaso de Théodat furent ratifiés. L'édit ne parle poi Vitigès ; mais toutes les dispositions de Totila f cassées et abrogées ; il est traité de tyran, sans parce que l'empereur prétendoit avoir acquis un veau droit sur l'Italie par la cession de Vitigès e celle d'Eraric. Il est ordonné que les dommages c aux habitans soient réparés autant qu'il est possibl que les années de la guerre ne soient point com pour acquérir la prescription de trente ou de qua ans. Justinien recommande au pape et au sénat l'in tion des poids et des mesures, il corrige les abus cours des monnoies, il règle les impôts, il défend

s de guerre de se mêler des jugemens civils. Quoique rsès employât tous ses soins pour rendre à Rome son ien lustre, cependant le siége du gouvernement fut à Ravenne, à cause de sa situation. Ce fut ainsi le royaume des Goths prit fin en Italie. Il avoit sub-é soixante ans, à compter depuis que Théodoric oit rendu maître de Ravenne. C'est mal à propos le nom des Goths est décrié auprès du vulgaire. te nation illustre, après avoir subjugué l'Italie par aleur, méritoit de s'en faire aimer par son huma- et par sa justice. Les Goths traitèrent les vaincus me leurs frères ; ils ne changèrent rien aux magis- , aux lois, aux coutumes des Romains. Ils leur nirent même des relations de déférence et de respect leurs anciens maîtres. Quoique attachés à l'aria-ie, la plus intolérante de toutes les sectes, ils ne furent t persécuteurs. Cependant cette différence de religion unique cause qui fit souhaiter aux Italiens de chan-de maîtres ; ils en changèrent, et ne furent pas - temps sans se repentir. Dans une suite de huit , les Goths avoient eu deux héros, Théodoric et la ; l'un avoit conquis l'Italie sur un guerrier fa-x et redoutable ; l'autre, avec le même génie, la it par les succès inespérés d'un général dont les ta- avoient été inconnus jusqu'alors.

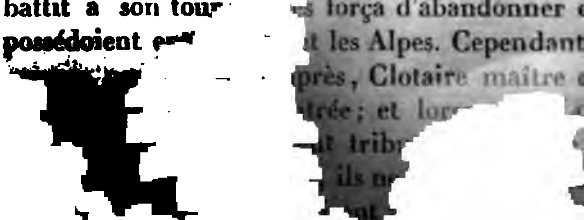
pt mille Goths, s'étant réunis, se jetèrent dans ipsa, aujourd'hui Conza, ville du pays nommé Prin-ité ultérieure. La place étoit très-forte et située sur montagne escarpée. Résolus de s'y bien défendre, voient à leur tête Ragnaris, Hun de nation, guer- aussi rusé qu'intrépide, très-propre à gagner le r de la multitude, et passionné pour la gloire. Il it formé le dessein de rassembler les Goths répandus talie, et de renouveler la guerre. Narsès, pour étouffer cendie qui menaçoit de renaître, marcha lui-même Compsa; et comme la place étoit inaccessible à une

Agath. l. 2.

armée, il l'environna d'un blocus. Les assiég
fournis de vivres, passèrent l'hiver à faire sur les l
de fréquentes sorties pour les forcer à se retir
la vigilance du général rendoit inutiles tous leu
Au printemps, comme ils s'ennuyoient d'être
temps renfermés, Ragnaris proposa une ent
Narsès, et s'y rendit avec une escorte peu nor
mais Narsès, voyant que ce barbare, enflé d'un
gueil, ne proposoit que des conditions déraiso
rompit la conférence et se sépara sans rien c
Ragnaris, plein de rage et de dépit, n'étoit pa
éloigné d'une portée de trait, lorsque, ayant b
arc, et se tournant tout à coup, il tira sur Nars
n'atteignit pas. Sa perfidie fut punie sur-le-cha
gardes de Narsès firent sur lui une décharge d
dont ils fut mortellement blessé. Il mourut de
après, et les assiégés se rendirent à condition d
vie sauve. Narsès, pour les éloigner de l'Italie
voya tous à l'empereur.

Agath. l. 2. Mar. Avent. Greg. Tur. hist. franc. l. 9, c. 20; l. 10, c. 3. Ruinart ad Greg. Tur. l. 4, c. 9. Vales. rerum franc. l. 8. Murat. ann. ital. t. 3, p. 448, 453. Pagi ad Baron.

La réduction de Compsa termina la c
et Narsès gouverna l'Italie pendant treize
aucun titre nouveau. Ce fut Longin, son su
en 567, qui porta le premier le nom d'
Comme les François, qui, depuis quelques ann
sédoient plusieurs places dans la Ligurie et la
avoient fourni des troupes à Leutharis et à Buce
sès envoya pour les déloger un détachement qu
fait. Les François poursuivirent les vaincus j
delà du Pô, et firent un grand ravage. Mais N
battit à son tour ... força d'abandonner
possédoient ... t les Alpes. Cependant
... près, Clotaire maître
... trée; et lo



idélité, eurent la permission d'habiter dans
ù ils avoient fixé leur demeure. Mais la Vin-
à jamais perdue pour l'empire. Elle fut occu-
s Bavarois, nommés alors *Bajoares*, qui des-
des anciens Boïens établis en Germanie. Ils
joints aux Allemands contre Clovis, et, ayant
is avec eux à Tolbiac, ils restèrent soumis à ce
après lui aux rois de la France austrasienne.
Théodebert se fut emparé de la Vindélicie, il
er les Bavarois, qui s'emparèrent encore d'une
Norique : ce fut alors que ce pays prit le nom
e. La contrée qu'ils habitoient auparavant au-
rivière du Lech fut laissée aux Allemands :
ouabe d'aujourd'hui. Justinien, occupé du re-
nt de l'Italie, négligea le soin de la Vindélicie
ion des Lombards assura aux Bavarois la pos-
cette contrée. Ils étoient gouvernés par des
s choisissoient eux-mêmes, et l'élection devoit
rmée par le roi des François, qui pouvoit les
Ces ducs étoient cependant souverains, et
roit de vie et de mort sur leurs sujets. Théode-
d'Austrasie, étant mort cette année ou la sui-
veuve Valdrade, fille de Clotaire, épousa le
avière.

it dans le même temps à l'empereur une oc-
regagner une partie de l'Espagne. Athanagilde,
rolté contre Agila, roi des Visigoths, demanda
s à Justinien, avec promesse de céder à l'em-
grande étendue de pays. Le patrice Libérius
une flotte, à dessein de profiter de ces troubles
nquérir l'Espagne. Agila, défait près de Séville
ours des Ro[illegible] s'enfuit à Mérida ; et Li-
lon sa co[illegible] demeura maître d'un grand
'étendoi[illegible] à l'autre dans la Bétique
taoie. [illegible] eurs visigoths, craignant
omain[illegible] des guerres civiles, ne

Greg. Tur. hist. franc. l. 4, c. 8.
Isid. chr. l. 4.
Paul. diac. de gestis Lang. l. 3, c. 28.
Mariana, hist. hisp. l. 5, c. 9 ; l. 6, c. 4.
Vales. rerum franc. l. 8.

vinssent à bout de subjuguer toute l'Espag
ils avoient reconquis l'Afrique, tuèrent Agila,
nirent tous sous. Athanagilde. Celui-ci ne s
plus tôt paisible possesseur, qu'il voulut se déf
alliés. Il leur fit une guerre sanglante, où il
vaincu, tantôt vainqueur. Libérius courut av
toute la côte d'Espagne, fit une descente da
taine, et attaqua Bordeaux, dont il ne put
maître. Les Romains se soutinrent si bien pa
rage et par les secours qu'ils recevoient d'Afr
ni Athanagilde, ni ses successeurs, ne puren
soixante et dix ans les chasser du pays. Le duc
qui succéda à Libérius, réduisit la Cantabri
commandé en Italie sous Narsès, et il devi
encore plus célèbre, ayant tenu pendant ving
une île du lac de Côme contre les Lombards.
fin obligé de se rendre à Autharis, roi de cet
après un siége de six mois, et obtint une ca
honorable. Ce que l'empire possédoit en Espa
doit le long de la mer, et se prolongeoit dan
jusqu'à Ebora, que les Visigoths fortifièren
défendre contre les courses des Romains. On v
dans cette ville deux tours d'une structure t
que la tradition du pays dit avoir été bâti
temps-là. Cette contrée reconquise se diviso
provinces, sous le gouvernement de deux pat
l'an 623, Suinthila, roi des Visigoths, gagna p
un de ces gouverneurs, vainquit l'autre, et v
d'éteindre entièrement en Espagne la domin
maine.

Agath. l. 2. *Theoph. p. 194.* *Cedr. p. 384, 385.* *Hist. misc. l. 16.* *Anast. p. 65.* *Malela, p. 80.*

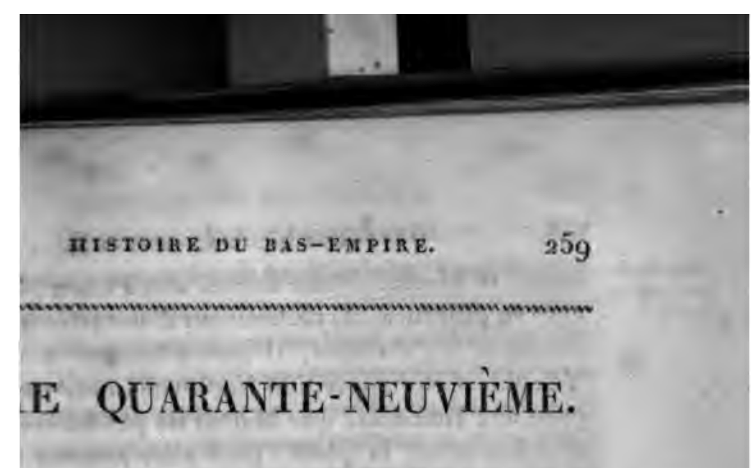
Il ne se passoit guère d'années que l'Ori
quelque ville ébranlée ou détruite par les tre
de terre. En 554, le quinzième d'août, il y e
terrible qui se fit sentir en des pays très-éloi
de l'autre. Il dura quarante jours à Constanti
il renversa quantité de maisons, des églises,

blics, une portion des murs de la ville. Grand nom- *Assemani,*
e d'habitans y périrent. On fit dans la suite mémoire *bibl. or. t. 2, p. 89.*
nuelle de ce désastre, et tout le clergé alloit ce jour-là en
ocession à l'Hebdome. Nicomédie fut ruinée en grande
rtie, ainsi que Béryte, qui, depuis quelques années,
voit déjà plusieurs fois éprouvé ce fléau. En attendant
u'elle fût rebâtie, ses écoles de droit, célèbres dans tout
empire, furent transférées à Sidon. Quelques secousses,
uoique assez légères, jetèrent néanmoins une grande
arme dans Alexandrie, parce que la terre ne tremble ja-
ais en Egypte, et que les maisons de cette ville n'étaut
ties que d'un seul rang de briques, pouvoient être aisé-
ent renversées. L'île de Cos fut plus maltraitée que
s autres pays. La mer, s'étant gonflée jusqu'à une hau-
ur extraordinaire, inonda ses rivages, entraîna les
aisons et les habitans. L'intérieur de l'île fut si vio-
mment ébranlé, que de tous les édifices il ne resta
r pied que les cabanes des paysans, construites de terre.
'historien Agathias, qui revenoit alors d'Alexandrie
Constantinople, fut témoin de ce malheur. La ville de
s n'étoit plus qu'un amas confus de pierres, de terre,
colonnes et de poutres brisées. Toutes les eaux des
urces étoient devenues amères comme celles de la
er. Au milieu de ces déplorables ruines on voyoit
rer çà et là quelques habitans échappés à la destruction
énérale, mais pâles et livides, qui sembloient être des
davres sortant de leurs sépulcres. Il ne restoit plus
autre ornement à cette île célèbre que la mémoire de
fameuse école de médecine, et la gloire d'avoir été
berceau d'Hippocrate et d'Appelle. Le septième de
eptembre, à la troisième heure du jour, l'église de
yzique s'écroula tout entière pendant qu'on y lisoit
évangile, et servit de tombeau à une foule de peuple.

La corruption des mœurs avoit introduit une cou- *Novel. 1 51.*
me qui tenoit les femmes publiques enchaînées à la *Cod. l.*
bauche. Elles s'engageoient à ceux qui exerçoient ce *tit. 4, l. 29.*

Cod. Theod. l. 15, tit. 7, leg. 12.

trafic infâme, et leur donnoient caution qu'elles n
serteroient pas. Si le repentir leur faisoit chang
vie, les cautions payoient la somme stipulée. Justi
avoit aboli cet usage criminel; il avoit aussi prosc
cautionnement à l'égard des femmes de théâtre, q
lois romaines confondent avec les prostituées. Ma
maîtres de troupe avoient inventé une autre sorte
gagement; ils faisoient prêter serment aux comédi
qu'elles ne quitteroient pas le service du théâtre; e
scrupule, dit la loi, pour ne pas commettre un pa
elles continuoient le commerce de prostitution. L
pereur défendit cet abus impie du serment; il cond
ceux qui l'exigeroient à une amende de dix livre
au profit de la comédienne qui renonceroit au th
Les magistrats eurent ordre d'y tenir la main,
peine de payer eux-mêmes cette somme. A leur dé
les évêques furent chargés de veiller à l'exécutio
cette loi, et de s'adresser à l'empereur, s'il étoit b
de contrainte.



E QUARANTE-NEUVIÈME.

T que Narsès, toujours suivi de la victoire, tra- An. 554.
réduire l'Italie, des généraux d'un mérite fort *Agath. l. 2.*
continuoient la guerre en Lazique avec diffé-
cès. Martin, Bessas et Buzès ne manquoient ni
ence ni de courage. L'empereur leur avoit joint
eu Justin, fils de Germain, déjà connu par sa
mais l'activité de Merméroës et la supériorité de
es les obligeoient de se tenir sur la défensive.
ons laissé ce général à Muchirise, où il s'étoit
r la fin de l'année 551, après avoir essuyé plu-
checs. L'année suivante il marcha vers la for-
de Téléphis, située à l'entrée de la Lazique,
es rochers et des précipices. Les lieux d'alentour
couverts de marais profonds et d'épaisses forêts
rendoient l'accès très-difficile. Martin, connois-
mportance de cette place, s'y étoit enfermé avec
rtie de ses troupes, qui travailloient avec ardeur
her toutes les avenues par de grosses pierres et
tis d'arbres. Merméroës, n'espérant pas de forcer
age, eut recours au stratagème. Il se mit au lit,
e s'il eût été dangereusement malade, et passa
rs jours sans se laisser voir, même à ses plus in-
amis. Les espions ne tardèrent pas à faire savoir
omains que le général perse étoit à l'extrémité;
e nouvelle fit cesser les travaux. Persuadés qu'ils
ent rien à craindre d'une armée sans chef, ils ne
ent plus qu'à se divertir, se répandant sans pré-
n dans les campagnes d'alentour comme en pleine
La négligence s'accrut encore par le bruit qui
t que Merméroës étoit mort. Mais, dès le lende-

main, ce général s'étant montré aux Perses, les fit m
cher en diligence; et, ne trouvant d'obstacle que dans
difficulté des chemins, il arriva bientôt à la vue
Téléphis. Cette apparition imprévue causa tant de s
prise aux Romains, que Martin ne put les retenir;
abandonnèrent la place, pour aller joindre le gros
l'armée, qui n'étoit éloignée que d'un mille, mais d
un terrain fourré et plein de rochers; la vue ne s'é
doit pas jusqu'à cette distance. Martin laissa dans
bois, près de la forteresse, cinq cents cavaliers zan
commandés par un de ses plus braves officiers nom
Théodore, auquel il ordonna d'observer le nombre
la contenance des ennemis, et de revenir promptem
l'avertir, s'il les voyoit disposés à venir attaquer l'ar
romaine. En effet, dès que les Perses furent maîtres
la forteresse, ils en sortirent pour marcher aux R
mains. Théodore, conformément à ses ordres, prit
devans, et, rencontrant sur son passage quantité de
dats Romains qui s'étoient débandés pour piller
cabanes des Lazes, il les avertit du péril où ils étoi
Plusieurs d'entre eux, aveuglés par l'amour du pill
ayant refusé de se joindre à lui, furent bientôt sur
et taillés en pièces par les ennemis, qui suivoient
près Théodore. Déjà les fuyards avoient jeté l'ép
vante dans le camp; la vue de l'armée des Perses ach
de déconcerter les généraux, qui ne s'attendoient p
une attaque si brusque. Officiers et soldats, tous pr
nent la fuite, abandonnent leurs bagages, et ne s'arrê
qu'à sept lieues de là, dans une île formée par un ca
qui réunissoit les eaux du Phase et du Docone, a
dessus du confluent de ces deux rivières.

Merméroës s'empara du camp des Romains, et
beaucoup de railleries de leur lâcheté. Cependant
n'osa les attaquer dans leur île, craignant de manq
de subsistances au milieu d'un pays ennemi. Il passa
Phase sur un pont de bateaux; et, après avoir renfor

ison du château d'Onogure, dont il s'étoit rendu , pour tenir en bride la ville d'Archéopolis, il se dans Muchirise. Etant tombé véritablement ma-l y laissa la plus grande partie de ses troupes maintenir ses conquêtes, et repassa en Ibérie, où urut bientôt après. C'étoit le meilleur général de se, instruit par une longue expérience, aussi pru-que courageux. Quoique ses blessures lui eussent long-temps ôté l'usage des jambes, et que son âge et ses infirmités le missent hors d'état de se à cheval, il supportoit toutes les fatigues de la e aussi constamment que le plus jeune de ses ca-es : se faisant porter dans les batailles, il donnoit dres avec une présence d'esprit admirable; et la le sa litière suffisoit pour inspirer le courage à ses ts et la terreur aux ennemis. Il remporta souvent ntage sur les troupes romaines, et balança les suc-ant qu'il vécut. Après sa mort, son corps fut porté de la ville, et abandonné aux chiens et aux oiseaux roie. C'étoit une coutume barbare qui subsistoit de-long-temps chez les Perses, fondée sur une opi-fort bizarre. Ils s'imaginoient que ceux dont les vres restoient exposés pendant plusieurs jours sans déchirés par les bêtes étoient des méchans et des ies, condamnés aux supplices infernaux; leurs amis eurs parens pleuroient amèrement leur sort. On se issoit, au contraire, du bonheur de ceux qui étoient mptement dévorés; on les révéroit comme des saints; s âmes toutes divines jouissoient déjà de la félicité te. Dans le cours des expéditions, les simples sol-étoient traités d'une manière très-inhumaine; s'ils issoient atteints d'une maladie incurable, on les it exposer loin du camp, et on laissoit à côté d'eux morceau de pain, un vase plein d'eau, et un bâton, qu'ils pussent se défendre contre les bêtes. Dès que misérables n'en avoient plus la force, toute espé-

[redacted]

rance étoit perdue pour eux; ils se voyoient déc tout vivans. S'ils ne périssoient pas dans cet aban et qu'ils reprissent assez de forces pour retourner leur patrie, on les fuyoit avec horreur, comm ombres revenues de l'enfer; et ils ne pouvoient r dans la société qu'après avoir été purifiés par le ges. On peut dire qu'il n'y eut jamais de nation cée qui, soit pour les mœurs, soit pour les usage donné dans des excès plus monstrueux que les Pers institutions très-sages étoient parmi eux déshonore des pratiques, les unes insensées, les autres crue contraires à la nature.

Agath. l. 5. Chosroës, affligé de la mort de Merméroës, do commandement des troupes de Lazique à Nacho un des seigneurs les plus distingués de sa cour. ' que ce général se préparoit au départ, les Roma rent sur le point de perdre la Lazique; et ils le toient sans doute par un de ces forfaits qui flét une nation entière. Gubaze, roi des Lazes, princ reux et sincèrement attaché à l'empire, indig l'affront que les troupes romaines avoient reçu, gnant encore plus pour la suite, avertit l'empere mauvaise conduite de ses généraux. Il accusoit Martin, Bessas et Rustique. Ce dernier étoit t de l'armée; et cet emploi, le rendant distribut grâces et des récompenses, lui donnoit un grand en sorte que rien ne s'exécutoit que par ses a plaintes portées contre Bessas firent le plus d'i sion sur l'esprit de Justinien, déjà mécontent d néral, qui, deux ans auparavant, après la prise tra, au lieu de fermer aux Perses l'entrée du p s'étoit occupé qu'à désoler par ses concussions et l'Arménie. Bessas fut donc dépouillé de ses l relégué dans le pays des Abasges. L'empereur, irrité contre Martin, lui laissa le commandeme doute par un effet de ces protections de cour qu

onneur d'un particulier, déshonorent l'état et
es affaires publiques.
éral, jaloux du crédit que Gubaze avoit auprès
ereur, le haïssoit mortellement; et Gubaze,
le de dissimuler, n'épargnoit pas les comman-
nains; il censuroit ouvertement, tantôt leur
e, tantôt leur avarice; en sorte qu'au lieu de
ntre le roi et les généraux, ce n'étoient que dé-
contradictions mutuelles. Les avis donnés à
ir achevèrent d'aigrir Martin et Rustique; ils
it de s'en venger, et de prévenir par la mort de
les mauvais offices qu'il pourroit encore leur
Dans une entreprise si criminelle, il falloit s'as-
l'impunité, et sonder d'avance les dispositions
iien. Ils envoyèrent donc à la cour Jean, frère
ique, qui, dans une audience secrète, dit à
ur *que Gubaze traitoit avec les Perses, et qu'il*
cessamment les mettre en possession de la La-
si l'on ne se hâtoit de prévenir sa trahison.
eur, frappé de ce rapport, sans y donner une
croyance, répondit *qu'il vouloit s'en éclaircir*
même, et que pour cet effet il falloit lui en-
ubaze. Mais s'il refuse? reprit le dénonciateur.
a l'y contraindre, repartit Justinien, *et le faire*
ous bonne garde. — Et s'il résistoit, que ferions-
alors, dit l'empereur, *il mériteroit d'être traité*
in rebelle. Il seroit donc permis de lui ôter la vie?
ean. *Oui*, répondit Justinien, *pourvu qu'on n'en*
cette extrémité que dans le cas d'une rébellion
te. Jean se retira satisfait de cette réponse; il
ie, dans les permissions que donnent les princes,
itions restrictives sont ordinairement de peu de
parce qu'il est facile de les éluder, soit par une
artificieuse, soit par le mensonge. Il obtint
e l'empereur une lettre conforme, adressée aux
x, et partit pour la Lazique.

Après la lecture de cette lettre, Martin et Rustique se crurent les maîtres de la vie de Gubaze, puisqu'il n'étoit question que d'amener ce prince à faire quelque résistance, et qu'après l'exécution il ne leur en coûteroit qu'une imposture pour donner à sa conduite une couleur de rébellion. Sans faire part de leur dessein perfide à Justin ni à Buzès, ils les engagèrent à venir avec eux proposer au roi de joindre ses troupes aux troupes romaines, pour attaquer de concert le château d'Onogure, et ils se mirent en marche avec un détachement de cavalerie. Gubaze, averti de leur approche, vint par honneur au-devant d'eux jusqu'au bord du fleuve Cobus. Comme il étoit sans soupçon, il étoit aussi sans défense, n'ayant avec lui que les officiers de sa maison. Lorsqu'ils se furent réunis, ils s'entretinrent sans descendre de cheval; et Rustique prenant la parole: *Prince*, dit-il, *notre dessein est de marcher à Onogure; plus il est facile d'en déloger les Perses, plus il est honteux de laisser subsister au milieu de nous une poignée d'ennemis. Nous comptons sur vous pour une entreprise où votre intérêt s'accorde avec l'honneur de l'empire.* Gubaze répondit *que tous les succès des Perses en Lazique ne devoient être imputés qu'à la négligence des Romains; que c'étoit à eux seuls à reprendre la forteresse d'Onogure, qu'eux seuls avoient laissé perdre; que, pour lui, il n'entreroit pour rien dans les hasards de la guerre que les Romains n'eussent réparé leurs fautes passées.* Ce refus parut suffire pour fonder une preuve de rébellion; et sur-le-champ ce même Jean qui avoit été employé à surprendre l'empereur frappa le roi d'un coup de poignard dans la poitrine. La blessure n'étoit pas mortelle; mais, comme Gubaze avoit les jambes croisées sur le cou de son cheval, il tomba par terre; et pendant qu'il se relevoit, un des gardes de Rustique l'acheva par ordre de son maître. Justin et Buzès, qui n'étoient pas du complot, se mettoient en devoir de

endre ce malheureux prince ; mais on les arrêta en r disant qu'on ne faisoit qu'exécuter les ordres de mpereur. Saisis d'horreur et d'effroi, ils demeurèrent s un morne silence. Un assassinat si atroce jeta la sternation dans l'armée des Lazes ; ils vinrent en missant enlever le corps de leur roi ; et, après lui avoir du les honneurs funèbres, outrés de désespoir, res- tant au fond de leurs entrailles le coup qui avoit é leur prince, mais gémissant de leur foiblesse, ils ignèrent des Romains, comme d'une nation meur- re, et rompirent tout commerce avec eux.

Martin fut d'avis de marcher sur-le-champ à Ono- : il se promettoit un succès assuré, et se flattoit c'en seroit assez pour effacer dans l'esprit de l'em- eur le crime qu'il venoit de commettre. Cette place, ine d'Archéopolis, tiroit son nom d'une victoire que Lazes avoient autrefois remportée sur les Huns gures. Elle se nommoit aussi la forteresse de Saint- enne, à cause d'une église célèbre consacrée sous vocation de ce saint martyr. Toute l'armée, au mbre de cinquante mille hommes, vint camper au d des murs. Elle se disposoit à l'attaque, lorsqu'on ena au camp un soldat perse, qu'on avoit trouvé ant autour des remparts. Appliqué à la torture, il clara que Nachoragan, qui étoit en Ibérie, l'avoit voyé pour encourager la garnison, et lui promettre 'il arriveroit incessamment à la tête d'une nombreuse mée. Il ajouta que les Perses, qui campoient à Mu- irise au nombre de trois mille, s'étoient mis en marche ur secourir la place. On délibéra sur le parti qu'on voit prendre. Buzès vouloit marcher à la rencontre s Perses qui venoient de Muchirise. *Après les avoir éfaits*, disoit-il, *ce qui ne sera pas difficile, vu leur etit nombre, la garnison, dénuée de secours, ne tar- dera pas à se rendre ; si elle s'obstine, nous en vien- drons facilement à bout.* Uligage, chef des Hérules,

appuyoit cet avis en disant *que, pour enlever aisément le miel, il falloit chasser les abeilles.* Rustique, devenu plus hautain et plus insolent depuis l'assassinat de Gubaze, traitant Buzès avec mépris, prétendit qu'au lieu de fatiguer l'armée par une marche inutile, il falloit presser le siége, et envoyer un détachement au-devant de l'ennemi. Cet avis l'emporta; et c'étoit en effet le meilleur, si l'on eût fait partir un corps de troupes assez fort pour battre les Perses. Mais on se contenta de détacher six cents cavaliers sous les ordres de Dabragèse et d'Usigarde, et toute l'armée commença l'attaque avec ardeur, les assiégés n'en montrant pas moins à se défendre. Cependant les Perses qui venoient de Muchiris, brusquement chargés par le détachement qu'ils ne s'attendoient pas de rencontrer, prirent la fuite; et la nouvelle en étant venue aussitôt au camp des Romains, ils ne songèrent plus qu'à forcer la place, sans rien craindre du dehors. Mais les Perses, s'apercevant du petit nombre de ceux qui les poursuivoient, tournent bride et fondent sur eux avec de grands cris. Les Romains, trop foibles pour soutenir le choc, fuient à leur tour, et les deux partis, emportés avec une égale précipitation, l'un par la crainte, l'autre par l'ardeur de la poursuite, arrivent ensemble au camp, et s'y jettent pêle-mêle. L'épouvante et le désordre y entrent avec eux; les Romains, croyant avoir sur les bras toute l'armée des Perses, abandonnent leurs tentes et leurs machines; ils ne voient ni leur nombre ni celui des ennemis : la garnison sort en même temps de la place, et se joint aux autres Perses. La cavalerie romaine se mit bientôt en sûreté; mais l'infanterie fut extrêmement maltraitée: il en périt beaucoup au passage d'un pont trop étroit pour recevoir la foule des fuyards, qui, se renversant et se précipitant les uns sur les autres, tomboient dans le fleuve, ou retournoient sur leurs pas et trouvoient la mort. Il n'en seroit pas échappé un seul, sans le courage

ızès. Il avoit pris les devans avec ses cavaliers; averti du péril de l'infanterie par les cris qu'il ent, il revint à toute bride, et se rendit maître de la u pont. En venant assiéger Onogure, les Romains nt laissé leurs provisions et leurs bagages dans leur près d'Archéopolis. Frappés d'épouvante, au lieu y retirer, ils passèrent au-delà pour gagner les et les montagnes. Les Perses, après avoir pillé ce , en détruisirent les retranchemens, et retournèà Muchirise, avec la gloire d'avoir, au nombre de mille hommes, mis en déroute une armée de cinte mille Romains. L'hiver approchoit; et les géné-, couverts de honte, n'osant plus paroître en came, donnèrent des quartiers à leurs troupes.

es Lazes regardèrent cet étrange événement comme ffet de la colère de Dieu qui commençoit à venger ort de Gubaze. Tous étoient également indignés re les généraux; mais les uns ne croyoient pas devoir uter ce forfait à l'empereur, ni se détacher de l'em-; les autres accusoient Justinien même, et, détestant e la nation romaine, vouloient se livrer aux Perses. principaux s'assemblèrent dans une vallée du Caupour y délibérer en liberté. Après de grands débats, action romaine l'emporta, et le motif qui contribua lus à retenir les Lazes dans l'alliance de l'empire la crainte que les Perses ne les obligeassent de recer au christianisme. On fit choix des plus distinés de la nation par leur probité et par leur naissance ur aller instruire Justinien de l'innocence de Gubaze le la perfidie de Martin et de Rustique. Ils devoient nander la punition d'un si noir attentat, et supplier mpereur de leur donner pour roi Zathès, frère né de Gubaze, afin que la couronne ne sortît pas ne famille qu'ils respectoient depuis long-temps, et leur étoit devenue encore plus chère par la bonté ernelle de leur dernier roi.

L'ambassade eut le succès que la nation désiroit. Zathès, qui vivoit à Constantinople, reçut de l'empereur l'investiture du royaume de Lazique; et Athanase, un des principaux sénateurs, d'une intégrité reconnue, eut ordre de se transporter dans le pays pour informer du crime, et le punir selon la rigueur des lois. Zathès partit aussitôt pour prendre possession de ses états; et son entrée en Lazique eut tout l'éclat d'un triomphe. Il étoit revêtu des habits royaux, qu'il avoit reçus des mains de l'empereur : l'armée romaine, dans le plus brillant appareil, précédée de ses généraux, le salua à son arrivée, et marcha devant lui jusqu'au lieu de sa résidence. Les Lazes, mêlant aux acclamations de joie les soupirs que leur arrachoit encore la mémoire de Gubaze, suivoient en bon ordre, sous leurs étendards, au son des trompettes. Athanase accompagnoit le roi; la vue de ce juge sévère et incorruptible imprimoit déjà la terreur dans l'âme des coupables, et assuroit aux Lazes une juste vengeance. Dès que cette pompeuse cérémonie fut achevée, Athanase donna ordre d'arrêter Rustique et de le garder dans le château d'Apsaronte. L'imposteur Jean avoit pris la fuite; il fut poursuivi par Mastrien, que l'empereur avoit chargé de l'exécution des ordres d'Athanase. On le conduisit aussi dans les prisons d'Apsaronte, pour y être détenu dans les fers, jusqu'à ce que le procès fût instruit. Mais une occupation plus pressante obligea de surseoir la poursuite de cette affaire. Nachoragan, s'étant rendu à Muchiris au commencement du printemps avec une nombreuse armée, il falloit travailler aux préparatifs nécessaires pour résister à un si redoutable ennemi.

Dans une pareille conjoncture, il eût été de la prudence de ménager les peuples de ces contrées. Mais la fierté brutale d'un officier attira aux Romains de nouveaux ennemis. Sotérique étoit parti de Constantinople avec Zathès pour aller distribuer les sommes d'argent

payoit tous les ans aux Uligours, aux Alains et
utres barbares voisins de la Lazique. C'étoit un
honteux auquel l'empire s'étoit assujetti pour
er les secours de ces peuples, ou du moins leur
alité dans les guerres contre la Perse. Les Misi-
étoient une nation située au nord-est de l'Apsilie:
ue sujette au roi des Lazes, elle avoit sa langue
lois particulières. L'arrivée de Sotérique dans leur
leur fit croire qu'il avoit dessein de s'emparer
de leurs places pour établir un comptoir où dé-
is les barbares viendroient se faire payer de leurs
ns sans que les commissaires romains eussent la
d'aller les chercher au-delà du Caucase. Sur ce
n, bien ou mal fondé, ils lui envoyèrent signi-
'il eût à s'éloigner de cette place, offrant de lui
des vivres en tout autre lieu qu'il choisiroit pour
dence. Sotérique, offensé de la hardiesse d'une
qu'il méprisoit, fit charger leurs députés de coups
n, et les renvoya demi-morts. Ensuite, aussi tran-
sur leur ressentiment que s'il eût châtié ses
s esclaves, il demeura dans le même lieu, et s'en-
t la nuit suivante, sans soupçonner qu'il eût be-
'aucune précaution. Au retour des députés, les
iens, outrés de colère, avoient pris les armes: ils
it au milieu de la nuit, forcent la maison où lo-
e commissaire, égorgent les premiers domesti-
u'ils trouvent endormis. Le bruit réveille les au-
ui, cherchant en vain leurs armes, chancelant,
t au milieu des ténèbres, se heurtent, se renver-
s uns sur les autres. On massacre, on assomme,
ase. Sotérique est tué avec ses deux fils. Les Misi-
dépouillent les morts, pillent les bagages, em-
t la caisse de l'empereur. Lorsqu'ils furent retour-
ez eux, et que leur fureur se fut refroidie, faisant
on sur leur forfait, sur la vengeance qui alloit

suivre, et sur l'impuissance où ils étoient de s'en garantir, ils résolurent de se donner aux Perses.

Nachoragan, à la tête de soixante mille hommes, marchoit vers l'île de Phase, où les généraux romains s'étoient retranchés. Ils avoient laissé près d'Archéopolis deux mille Sabirs, pour harceler les ennemis pendant leur marche et leur disputer les passages. Le général perse envoya contre ceux-ci trois mille de ces Dolomites dont j'ai déjà parlé à l'occasion du siége d'Archéopolis; et comme il étoit vain et fanfaron : *Allez*, leur dit-il, *nous délivrer de ces guêpes incommodes; qu'il n'en reste pas une seule pour venir nous piquer par-derrière.* Les Dolomites partirent à l'entrée de la nuit pour surprendre les Sabirs endormis; un heureux hasard fit échouer leur dessein. Un Laze, que les ennemis avoient forcé de leur servir de guide, s'étant échappé à la faveur des ténèbres, alla donner l'alarme aux Sabirs qui dormoient profondément. Ils courent aussitôt aux armes, sortent du camp, et, laissant l'entrée libre et leurs tentes dressées, ils se mettent en embuscade à droite et à gauche. Les Dolomites, après s'être égarés plusieurs fois, arrivent néanmoins avant le jour; ils entrent sans bruit, de peur de réveiller les Sabirs, plongent leurs lances et leurs épées dans les tentes et dans les lits. Alors les Sabirs, sortant de l'embuscade, fondent sur eux, et les taillent en pièces. Dans cette attaque imprévue, les Dolomites, saisis d'épouvante, ne pouvant se reconnoître dans l'obscurité, se laissent égorger sans résistance. Il en resta huit cents sur la place; les autres, s'étant échappés avec peine, après avoir rôdé autour du camp, trompés par les détours des chemins, revenoient eux-mêmes se jeter entre les mains des ennemis. Enfin, le jour ayant paru, ils reconnurent leur route, et s'enfuirent vers le camp des Perses. Les Sabirs les poursuivirent l'épée dans les reins.

commandant d'Archéopolis, avoit entendu, sur la nuit, de grands cris et un horrible tumulte; comme il en ignoroit la cause, il s'étoit tenu né dans la ville. Au point du jour, voyant fuir lomites, il se joignit aux Sabirs pour les massa- n en fit un si grand carnage, qu'à peine en rentra- tiers dans le camp de Nachoragan.

erte de ces deux mille hommes affligea ce gé- les Dolomites étoient les soldats les plus déter- de la Perse. Il alla camper près des Romains, et Martin à une entrevue. Celui-ci s'étant rendu np des Perses, Nachoragan, après l'avoir exhorté curer la paix aux deux nations, qui éprouvoient tour les malheurs de la guerre, lui proposa retirer à Trébizonde, dans le Pont, avec son e, tandis que les Perses resteroient en Lazique, ils pourroient négocier à loisir par l'entremise de députés. *Si vous ne prenez volontairement ce parti*, -t-il, *je saurai bien vous y contraindre; je suis de la victoire comme de cet anneau que je porte* . Martin, pour lui rendre le change, répondit *ne désiroit pas moins la paix, et qu'il en con- it tout le prix; mais que, pour en traiter avec de succès, il étoit plus à propos que les Perses re- assent en Ibérie tandis que les Romains s'avan- t à Muchirise. Quant à la victoire*, dit-il, *ois que vous l'eussiez entre les mains; je croyois dépendoit de Dieu, qui en dispose à sa volonté, pas au gré de ceux qui se laissent aveugler par ine présomption*. Après cette conférence inutile, séparèrent.

général perse n'espérant pas forcer les Romains l'île où ils s'étoient retranchés, résolut d'attaquer le de Phase. Cette place étoit située dans une plaine idi de l'embouchure du fleuve, dont elle portoit om, à six ou sept lieues de l'île où les Romains

étoient campés. Comme ses murs n'étoient que de boi
Nachoragan se flattoit de l'emporter en peu de temp
Il fit donc passer le fleuve à ses troupes pendant la nu
sur un pont de bateaux, que l'on portoit dans des ch
riots à la suite de son armée; et dès le point du jour
se mit en marche. Les Romains ne s'aperçurent de so
départ que trois heures après : ils remplirent aussit
de soldats toutes les barques qu'ils avoient sur le fleuv
et suivirent le fil de l'eau, en ramant de toutes leu
forces pour prévenir l'ennemi. Mais Nachoragan, q
prévoyoit leur descente, s'étoit arrêté à moitié chemi
et avoit barré la largeur du fleuve par des pièces de b
et des bateaux liés ensemble, derrière lesquels étoit ra
gée une troupe d'éléphans, depuis le bord jusqu'à l'e
droit où l'eau étoit plus haute que ces animaux. A
vue de cet obstacle, les Romains retournèrent en arriè
remontant le fleuve avec peine à force de rames. Deu
de leurs barques furent prises par les Perses; mais l
soldats dont elles étoient remplies, s'étant jetés à
nage, eurent le bonheur d'échapper. Buzès resta da
l'île avec ses troupes pour garder les retranchemens
pour être à portée d'envoyer du secours. Le reste d
l'armée passe le fleuve, et, se détournant pour ne p
rencontrer les Perses, elle arrive à Phase, où elle f
distribuée pour la défense des murailles.

Elles étoient de bois, comme je l'ai déjà dit, et ru
nées en plusieurs endroits, mais on les avoit environné
d'une forte palissade et d'un large fossé, où l'on avo
détourné les eaux d'un lac voisin; et, pour rendre c
fossé impraticable aux nacelles, on y avoit enfoncé de
pieux pointus qui s'élevoient à fleur d'eau. De gros vais
seaux de charge, qu'on avoit fait remonter jusqu'au
dessous et même au-dessus de la ville, portoient d
larges mannequins d'osier suspendus au haut des mâts
et plus élevés que les tours de la place. Ils étoient rempli
de soldats et des matelots les plus hardis, armés d'arc

frondes; on y avoit même disposé des machines
res à lancer des javelots, et pour mettre ces bâti-
ı à couvert d'insulte, dix galères à deux poupes et
gées de soldats descendoient, remontoient et cou-
ıt sans cesse d'un bord à l'autre. On vit alors une
plus singulières aventures qui puissent arriver dans
guerre. Les Perses avoient garni de soldats les deux
ues qu'ils avoient enlevées aux Romains. Elles
:nt amarrées au rivage, fort au-dessus de la ville,
ju'un vent furieux, s'étant élevé pendant la nuit,
is que tout l'équipage dormoit, rompit les câbles
e de ces barques, et l'emporta à la dérive entre les
res qui faisoient le guet sur le fleuve. Elles s'en sai-
ıt; et les Romains, que la fortune sembloit vouloir
mmager avec usure, virent avec joie revenir pleine
risonniers une barque qu'ils avoient perdue vide de
ats.
ès que le jour parut, les Perses sortirent de leur
p, et commencèrent l'attaque par de continuelles
ıarges de flèches. Les troupes qui défendoient la ville
:nt un mélange de toutes les sortes de nations qui
oient alors dans les armées romaines; il y avoit des
ıres, des Zannes, des Isaures, des Sabirs, des Lom-
ls, des Hérules, qui formoient autant de corps sé-
!s, chacun sous un chef de sa nation. Quoique
tin leur eût ordonné de se tenir dans leurs postes,
;ilas et Philomathe, qui commandoient, l'un les
ıres, l'autre les Isaures, emportés par une bouil-
e valeur, sortirent à la tête de deux cents hommes,
oururent à l'ennemi. Les Zannes, animés par leur
mple, les suivirent malgré la résistance de Théo-
e leur chef, qui, ne pouvant se faire obéir, prit le
ti de se mettre à leur tête, de peur d'être soupçonné
poltronnerie. Les Dolomites, qui avoient leur poste
cet endroit, méprisant ce petit nombre de témé-
res, les laissèrent avancer; et, courbant ensuite leurs

ailes, il les enveloppèrent de toutes parts. C'en étoit fai de ces braves soldats, si le désespoir n'eût enflam leur courage et redoublé leur vigueur. Tous, par un évolution soudaine, font volte-face vers la ville, et, serr les uns contre les autres, courant au-devant de la mort ils s'élancent tête baissée sur les Dolomites, qui, céda à cette furie, leur ouvrent le passage. Ils rentrent ain dans la ville sans autre succès que de s'être tirés d péril où leur bravoure inconsidérée les avoit précipit Cependant les pionniers des Perses, après avoir saig le fossé pour en faire écouler l'eau, achevoient de l combler. Cet ouvrage occupa long-temps un gra nombre de travailleurs. Ils y jetèrent quantité de pierr et de terre; mais il falloit aller chercher bien loin l bois, tant pour les fascines que pour la constructi des béliers et des autres machines : les Romains, ava le siége, avoient eu la précaution de mettre le feu à to les arbres et à tous les bâtimens des environs po priver les ennemis des matériaux dont ils pourroie faire usage.

Martin craignoit beaucoup moins les efforts des Pers que le découragement de ses troupes. Pour entrete leur confiance, il usa d'un stratagème, qui donna e même temps de l'inquiétude aux ennemis. Il fit assem bler toute l'armée, comme pour délibérer sur l'ét présent des affaires. Pendant qu'il exposoit son avis les mesures qu'il falloit prendre, on voit paroître au mi lieu de l'assemblée un inconnu couvert de sueur et poussière, sur un cheval harassé, comme s'il arrivoi d'un long voyage. Il se disoit envoyé de l'empereur, et il remit une lettre entre les mains de Martin, qui, après l'avoir parcourue des yeux, en fit la lecture à haute voix. L'empereur lui mandoit *que, bien qu'il comptât ass sur la valeur de ses troupes pour ne pas craindre la su périorité du nombre des ennemis, toutefois, plutôt par surcroît de précaution que par nécessité, il lui envoyoit*

uvelle armée aussi forte que celle qu'il avoit déjà.
soit par exhorter ses soldats à bien faire, leur pro-
t de sa part tous les secours qu'ils pouvoient at-
de sa vigilance. Martin ayant demandé au courrier
t cette armée, celui-ci répondit qu'elle étoit déjà
bords du fleuve Néocnus, à quatre lieues de Phase.
Martin prenant le ton d'un homme en colère:
se retirent au plus tôt, dit-il brusquement, *et qu'ils
ient d'où ils viennent. Je ne souffrirai pas qu'ils se
it à mes troupes. Ne seroit-il pas étrange qu'elles
t essuyé tant de fatigues, qu'elles eussent couru
hasards, et qu'à la veille d'une victoire assurée
ive, de nouveaux venus, sans avoir partagé les
vinssent leur ravir une partie de leur gloire et des
enses qu'elles seules ont méritées! Je n'ai besoin
mes soldats; nous saurons bien terminer la
sans ces secours tardifs et superflus.* A ces mots,
nant vers ses troupes: *Camarades*, leur dit-il,
vous pas du même avis? Ils répondirent par une
ation générale, et se retirèrent fort contens de
ief et embrasés d'un nouveau courage. Assurés
icre, ils n'étoient plus embarrassés que du partage
pouilles; c'étoit le sujet de tous leurs entretiens.
atagème produisit encore un autre effet qui ne
s moins utile: il jeta la crainte dans l'armée des
, où ce faux bruit ne manqua pas de se répandre:
*ient après tant de fatigues pourroient-ils résister à
nouvelle armée, dont les forces étoient toutes fraî-*
Nachoragan, sans différer, fit partir un grand
de cavalerie pour fermer les passages, et ce fut
t de troupes perdues pour lui. Voulant prévenir
rée du secours, il forma une nouvelle attaque; et
somptueux général se vantoit hautement, il juroit
qu'avant la fin du jour la ville seroit en cendres
ous ceux qui la défendoient. Il en étoit si persuadé,
envoya ordre aux bûcherons qui coupoient du bois

dans les forêts pour le service du camp et du siége, courir aussitôt qu'ils verroient la fumée s'élever, accroître l'embrasement et prendre leur part du pil

Rempli de ces vaines idées, il franchit le fossé, vance au pied des murs. Une heure auparavant, J qui ne croyoit pas que l'ennemi vînt attaquer la vi jour-là, étoit sorti par la porte opposée : poussé p de ces mouvemens de dévotion que la prudence ne pas toujours, il alloit visiter une célèbre église voi Dans ce pèlerinage il étoit accompagné de se braves fantassins et de cinq cents cavaliers bien a et marchant en bon ordre sous leurs étendards. Co la place n'étoit pas investie, et que le côté du f restoit libre, les vaisseaux assemblés sur le Pha permettant pas aux ennemis de se montrer sur les b Justin passa sans être aperçu des Perses. La confian Nachoragan s'étant communiquée à ses troupes, taque fut vive et opiniâtre. Les décharges de flèch succédant sans intervalle, offusquoient la clarté du j c'étoit une grêle de fer plus serrée que celle qui to dans les plus violens orages. Toutes les machines ét en mouvement ; il en partoit des pierres et des jav enflammés. A l'abri des mantelets, les Perses sap le mur, qui cédoit aisément aux coups des hache coignée. Les Romains, de leur côté, bordant les tou les murailles, s'efforçoient de montrer qu'ils n'av pas besoin de secours. Tout étoit mis en œuvre pou pousser les Perses ; on faisoit pleuvoir sur eux les flè les dards, les javelots : de grosses pierres, tomban fracas, mettoient en pièces les mantelets et les machi d'autres plus petites partoient des frondes et brisoien casques et les boucliers. Les soldats, guindés dans les m nequins suspendus au haut des mâts, tiroient sans c sur les ennemis, dont ils blessoient un grand nom les traits lancés de leurs machines portoient fort l et alloient percer à la queue de l'armée les cavalier

aux. Les cris des blessés, le son des trompettes
s, le bruit des timbales des Perses, le hennis-
des chevaux, le retentissement des boucliers et
asses, formoient un concert terrible qui rani-
fureur des combattans.

, qui revenoit à la ville, entendant cet horrible
n devine d'abord la cause. Il met aussitôt sa ca-
en ordre : *Camarades*, s'écrie-t-il, *Dieu exauce*
res ; c'est lui qui nous conduit ici pour exter-
es ennemis. Il dit, et il fond sur les Perses à la
a troupe, qui renverse tout ce qu'elle rencontre.
ses, s'imaginant que c'est la nouvelle armée qui
près avoir passé sur le ventre à ceux qu'on avoit
pour l'arrêter, prennent l'épouvante, et recu-
arrière. Ce mouvement attire de ce côté-là les
tes, qui attaquoient la ville par un autre endroit;
ient se joindre aux Perses, laissant seulement à
aque un petit nombre de leurs gens. Angilas et
ré prennent ce moment pour faire une sortie;
acrent ou mettent en fuite cette poignée d'as-
Les Dolomites, déjà réunis aux Perses, les
pour voler au secours de leurs compatriotes;
ec un tel désordre, que les Perses, prenant leur
pour une fuite, se mirent à fuir eux-mêmes; et
omites, voyant fuir les Perses, crurent que tout
rdu sans ressource, et se joignirent à eux pour
ir. Les Romains profitent de l'erreur, et sortent
lle : les uns poursuivent les fuyards; les autres,
hever la défaite, tombent sur ceux qui résistent
car l'aile droite des ennemis continuoit de com-
avec courage à l'abri des éléphans qui lui ser-
le rempart. Ces redoutables animaux abattoient
ent un grand nombre de Romains, et les archers,
sur leur dos, tiroient avec avantage. Les Ro-
commençoient à plier de ce côté-là, lorsqu'un
ent imprévu leur donna la victoire. Un garde

de Martin, nommé Ognare, se voyant acculé par l'éléphant dans l'enfoncement d'un rocher, s'élance sur lui par désespoir, et lui porte sa pique au milieu du front avec tant de force, qu'elle y demeura attach L'animal, devenu furieux par la douleur de sa bless et par l'agitation de la pique qu'il secouoit devant yeux, retourna sur les Perses, bondissant et courant toutes parts, tantôt abattant ou enlevant avec sa tro ceux qu'il pouvoit atteindre et qu'il jetoit bien lo tantôt l'allongeant et la roidissant pour pousser des affreux, renversant et foulant aux pieds ceux qu'il p toit sur son dos. Il déchiroit avec les dents les chev qu'il rencontroit ; les autres, effarouchés, jetoient terre leurs cavaliers, et, fuyant au travers des bata lons, ils portoient de toutes parts le trouble et le ordre. Dans cette horrible confusion, les soldats, pressés de se sauver, se terrassoient, se pressoie mutuellement ; il en périt autant par les armes de le camarades que par l'épée des Romains. Ceux qui j qu'alors étoient restés dans la ville en sortent dans moment ; et, se joignant aux autres, tous en bon ord ne formant qu'un seul corps, couverts de leurs boucli ils chargent les ennemis, qui n'ont de ressource que fuite. L'armée entière se débande, chacun ne prend pour guide que sa terreur.

Nachoragan leur donnoit l'exemple ; il exhortoit autres à se sauver au plus vite. Les Romains contin rent de poursuivre et de massacrer jusqu'à ce que Mar eût fait sonner la retraite. Ils rentrèrent dans la vil encore altérés de sang et bouillans de colère. Les Pers épars dans les campagnes, se rallièrent enfin, et re gnèrent leur camp près de l'île de Phase. Ils avoi perdu dix mille hommes, et les Romains seulem deux cents. Martin fit mettre le feu aux machines les ennemis avoient laissées autour de la ville. La fu de cet incendie fut la cause d'un nouveau carnage.

[redacted]

rons, trop éloignés pour savoir ce qui se passoit
: la place, ne doutant plus que la ville ne fût em-
, se hâtèrent d'accourir à ce signal selon les
de Nachoragan; mais, au lieu de butin qu'ils
nt chercher, ils ne trouvèrent que la mort. On
ssacroit à mesure qu'ils arrivoient; ils étoient en-
deux mille, dont pas un seul n'échappa. Les vain-
s, après avoir enseveli leurs morts, dépouillèrent
les ennemis. Outre des armes de toute espèce, ils
llirent un riche butin; car les officiers perses,
e distinguer des soldats, se paroient de colliers
de bracelets, de pendans d'oreilles de grand prix,
ntres ornemens plus convenables à des femmes
es hommes, et qui ne font honneur qu'à l'ennemi
enlève. Ensuite les généraux romains, ayant laissé
on dans la ville, retournèrent joindre Buzès dans
Phase. L'hiver approchoit, et Nachoragan, com-
nt à manquer de vivres, songeoit à se retirer;
pour masquer son dessein, il envoya les Dolo-
se ranger en bataille à la vue du camp des Ro-
. Pour lui, il décampa sans bruit, et prit le chemin
chirise. Lorsqu'il fut assez avancé pour ne plus
re d'être atteint dans sa retraite, les Dolomites se
lèrent; et comme ils étoient légèrement armés,
ls couroient avec une extrême vitesse, ils eurent
t rejoint le général. Les troupes de détachement
tendoient la nouvelle armée romaine au bord du
ns, apprenant la défaite, gagnèrent aussi Muchi-
r des chemins détournés. Tous les Perses se trou-
nfin réunis dans ce poste, Nachoragan y laissa la
ure partie de sa cavalerie sous les ordres d'un
de réputation nommé Vafrise, et se retira avec
e en Ibérie.

ès la retraite des Perses, on procéda au jugement
assins de Gubaze. Les Lazes attendoient ce juge-
avec impatience, et ce n'étoit que dans le sang des

[redacted]

coupables que la nation romaine pouvoit se laver d' forfait si noir. Athanase fit dresser au milieu d'Arch polis un tribunal élevé, où il prit séance dans l'appa le plus imposant. Il était environné de ce cortége d'o ciers que la force prête à la justice pour exécuter ordres des lois. Au milieu de l'enceinte, on voyoit chaînes, les carcans, les instrumens de torture. To ce que les jugemens avoient de majestueux et d'effraya dans la capitale de l'empire fut rassemblé au pied Caucase pour inspirer aux barbares le respect de puissance romaine, et pour calmer leur ressentim par l'éclat d'un jugement solennel. A la gauche du tri bunal paroissoient chargés de chaînes Rustique et Jea transportés des prisons d'Apsaronte. Vis-à-vis d'eux placèrent les accusateurs : c'étoient les plus graves pe sonnages de la nation des Lazes. Ceux-ci demandère d'abord qu'on lût publiquement la lettre de l'emp reur ; ce qui fut exécuté par un héraut. On vit clair ment que l'empereur, très-peu disposé à croire les fai odieux dont on chargeoit Gubaze, avoit seulement vou s'en éclaircir, et qu'il n'avoit permis d'user de violen envers ce prince que dans le cas d'une rébellion décla rée. Les accusateurs justifièrent pleinement Gubaze, et après avoir montré son zèle pour le service de l'emp dans les conjonctures les plus critiques, ils démontr rent que les rapports faits à l'empereur étoient un tis de calomnies, et la mort de Gubaze un horrible assas nat. Pendant qu'ils parloient, l'armée des Lazes, répa due autour du tribunal, animée du plus vif intérêt, d voroit toutes leurs paroles; et ceux qui n'étoient pas portée de les entendre, observant avec inquiétude le mouvemens, leurs regards, les changemens de leur sage, les rendoient comme dans un miroir fidèle. Lo qu'ils eurent cessé de parler, les barbares, prononça eux-mêmes la sentence par un murmure confus, s'éto noient qu'on suspendît encore l'exécution ; et le ju

[redacted]

mt permis aux accusés de se defendre, la multitude récria comme si c'eût été une collusion manifeste. nfin, les accusateurs ayant calmé ce tumulte, Rustique, ssi intrépide et aussi artificieux que méchant, prit la arole, avec la confiance que l'innocence est seule en roit d'inspirer. Mais, quoiqu'il mît en œuvre toutes les ssources de la plus subtile imposture, quoiqu'il donât au refus qu'avoit fait Gubaze d'aller attaquer Onore toutes les couleurs d'une véritable révolte, il ne ut en imposer au juge. Après une exacte discussion, thanase prononça contre Rustique et Jean un arrêt e mort. On les promena sur des mulets par toutes les es de la ville; un héraut marchant devant eux et ant: *Qu'on apprenne à s'abstenir des meurtres, et à specter les lois.* Ensuite ils eurent la tête tranchée; et vue de leur supplice, précédé et accompagné de tout ppareil capable d'inspirer la terreur, fit une telle impression sur l'esprit des Lazes, qu'à leur colère, qui semloit ne pouvoir être satisfaite que par les plus extrêmes gueurs, succéda la compassion. Rustique, dans sa défense, s'étoit autorisé du consentement de Martin : thanase renvoya à l'empereur la décision de ce que méritoit ce général. Cette grande affaire étant terminée, les troupes romaines se distribuèrent dans les places qui leur furent assignées pour quartiers d'hiver.

Cet acte de justice retint les Lazes dans l'obéissance. AN. 555.
Mais les Misimiens, après s'être vengés, par un cruel massacre, de l'outrage qu'ils avoient reçu, animés d'une aine implacable contre toute la nation romaine, députent à Nachoragan. Ils se firent un mérite de leur révolte, et lui représentèrent qu'il étoit de l'intérêt des rses de ne pas refuser leur protection à un peuple erriier qui leur ouvroit une entrée en Lazique. Le géral Perse les combla de louanges et leur promit de issans secours.

Ses promesses eurent peu d'effet. Au retour du prin-

temps, les Romains marchèrent au nombre de qua mille hommes, et les Misimiens reçurent des Perses renfort qui les rendit supérieurs. Ces deux petites arm s'arrêtèrent long-temps sur les frontières de l'Apsili s'observant mutuellement sans en venir aux mains. U corps de Sabirs étoit pour lors à la solde du roi Perse. Leur nation, qui faisoit partie de celle des Hu n'avoit d'autre occupation que la guerre : combatt tantôt pour les Romains, tantôt pour les Perses, vendoit ses services à ceux qui les payoient le plus ch rement. On les avoit vus l'année précédente, à la su des Romains, défaire les Dolomites; ils marchoient ce année sous les enseignes des Perses. Cinq cents d'ent eux, campés dans un parc à quelque distance de le armée, furent surpris et taillés en pièces par un p de trois cents cavaliers : il n'en échappa que quara Pendant ce temps-là on reprit en Lazique la ville Rhodople, ci-devant prise par Merméroës; et l'été se passa sans autre action mémorable. Les Perses s'éta retirés selon leur coutume, dès le commencement d l'automne on entra dans le pays des Misimiens. Martin vint se mettre à la tête des troupes; mais une maladie l'ayant obligé de retourner en Lazique, il laissa le soin de cette guerre à ses lieutenans.

Les Apsiliens, voyant avec douleur les désastres dont leurs voisins étoient menacés, essayèrent de les rappeler à l'obéissance, et engagèrent les Romains à suspendre les hostilités. Les plus considérables et les plus sages du pays se chargèrent de la députation. Mais les Misimiens, loin d'être disposés à réparer leur forfait, se portèrent à une violence encore plus barbare en massacrant des voisins et des amis revêtus du sacré caractère d'ambassadeurs, auxquels ils ne pouvoient reprocher que le zèle qu'ils avoient pour leur conservation. Après une action si criminelle, quoiqu'ils n'attendissent aucun secours des Perses, ils demeurèrent tranquilles, se fiant sur la

[redacted]

situation de leur pays. Mais les Romains, enflammés de colère contre ce peuple féroce, franchirent les passages, et se montrèrent bientôt dans la plaine. Les Misimiens, effrayés, se voyant hors d'état de défendre toutes leurs places, y mirent le feu, et ne réservèrent que la plus forte, nommée Zachar, qu'ils regardoient comme imprenable; on l'appeloit pour cette raison *le château de fer*. Ils s'y retirèrent avec leurs enfans et leurs femmes. Comme les Romains marchoient de ce côté-là, un escadron de quarante cavaliers, tous gens d'élite, qui devançoit l'armée de bien loin, se trouva tout à coup enveloppé d'une troupe de six cents hommes, tant de cavalerie que d'infanterie. Leur valeur, guidée par l'expérience, les tira du péril; ils se firent jour au travers des ennemis, et gagnèrent une colline, où ils se soutinrent en attendant l'armée. Dès qu'elle parut, les Misimiens prirent la fuite, poursuivis par les Romains, qui en firent un si grand carnage, qu'il n'en rentra que quatre-vingts dans la forteresse de Zachar. Il eût même été facile d'emporter la place dans ce moment d'alarme, si les chefs l'eussent attaquée de concert; mais leurs divisions, leurs jalousies mutuelles dérangeoient toutes les opérations.

Martin, craignant les suites de cette mésintelligence, envoya Jean Dacnas prendre le commandement de l'armée. C'étoit un Cappadocien que l'empereur avoit choisi depuis peu à la place de Rustique, pour lui rendre compte de la conduite des généraux, et pour distribuer les grâces et les récompenses à ceux qui les mériteroient par leurs services. Son courage et son expérience ne le rendoient pas moins capable de conduire une expédition. Lorsqu'il fut arrivé devant la place, il songea d'abord à détruire un grand nombre d'habitations qui s'élevoient sur les rochers voisins. C'étoient des cabanes bâties au bord des précipices, et qui sembloient inaccessibles. Du pied de ces rochers sortoient des sources d'eau vive. Un

[redacted]

soldat isaure, posté en sentinelle, ayant aperçu une troupe de Misimiens qui venoient y puiser pendant la nuit, les suivit dans leur retraite sans en être aperçu. En remarquant avec soin la situation des lieux, il observa qu'il n'y avoit au haut du sentier qu'une garde de huit hommes. Il vint en avertir Dacnas, qui lui donna la nuit suivante cent hommes des plus déterminés pour aller détruire les cabanes et leurs habitans. Plusieurs des principaux officiers voulurent avoir part à cette périlleuse entreprise. Lorsqu'ils eurent grimpé jusqu'à la moitié de la hauteur, ils aperçurent les sentinelles endormies près d'un grand feu. En ce moment un des Romains, soutenu sur une pointe de rocher, tomba malheureusement; et, le bruit de ses armes ayant réveillé les sentinelles, on les vit se lever à demi, agiter leurs javelines, et regarder autour d'eux sans rien voir, éblouis par la clarté de la flamme. Pendant ce temps-là les Romains, se serrant contre les rochers, s'y tenoient suspendus sans faire aucun mouvement, et sans oser même reprendre haleine, jusqu'à ce que les barbares, n'apercevant aucun péril, se replongèrent dans le sommeil. Les Romains, ayant achevé de monter, les égorgent, et courent aux habitations en sonnant de la trompette. Les Misimiens, effrayés, sortent pour s'assembler, et sont reçus à la sortie par les Romains, qui les passent au fil de l'épée à mesure qu'ils paroissent. On met le feu aux cabanes; et la flamme de l'incendie sur des lieux si élevés annonce le désastre des Misimiens à toutes les contrées d'alentour. Les barbares périssent au-dedans par le feu, au-dehors par le fer ennemi. Les femmes même ne sont pas épargnées. Plus inhumains que ceux dont ils punissent la cruauté, les Romains, transportés de rage, arrachent les enfans des bras de leurs mères; ils écrasent les uns contre des pierres; ils jettent les autres en l'air par un jeu plus que barbare, et les reçoivent sur la pointe de leurs piques. Mais ils

[redacted]

eux-mêmes bientôt punis de leur inhumanité : u'ils se croient maîtres de la contrée, et qu'ils ne nt plus qu'à boire et à se divertir, cinq cents Mi- ns bien armés sortent de la forteresse au point du et viennent fondre sur eux. Ils sont surpris à leur trente sont massacrés; les autres redescendent avec , et retournent au camp, percés de traits, déchirés s pointes des rochers, et teints de leur propre sang celui des ennemis.

cnas, moins satisfait de la ruine de ces misérables ies, qu'affligé de la perte de trente braves soldats, avoir observé la situation de la place, disposa tout l'attaque, et fit combler le fossé. Déjà les machines nt dressées, les pierres et les traits voloient sur la ille, et les assiégés sembloient résolus de se dé- e jusqu'à l'extrémité, lorsqu'un accident de peu portance et la superstition abattirent leur courage. t fait une sortie pour détruire les machines, comme ntroient dans la place en fuyant, un d'entre eux t d'un coup de flèche tomba mort sur le seuil de la . Ce fut pour eux une preuve évidente que Dieu vou- ue la place fût ouverte aux ennemis. Frappés de ce re présage, ils font réflexion sur leur foiblesse, sur lélité des Perses qui les abandonnent, et députent cnas pour le supplier de ne pas exterminer une n depuis si long-temps soumise à l'empire, qui ssoit la même religion que les Romains, et qui, nt pris les armes que pour se venger d'une injure e, n'étoit déjà que trop punie de sa témérité par ssacre de cinq mille hommes, et d'un plus grand re encore de femmes et d'enfans. Dacnas écouta prières : la rigueur de la saison, jointe au défaut bsistances dans un pays désert, pouvoit rendre le difficile et meurtrier. Il les obligea de restituer e qu'ils avoient enlevé à Sotérique, et surtout la de l'empereur, qui contenoit vingt-huit mille

huit cents pièces d'or, ce qui revient environ à qua cent mille livres de notre monnoie actuelle. Ap avoir réduit ces barbares à l'obéissance, Dacnas retour en Lazique.

Martin y commandoit en chef: habile général, m méchant homme, il étoit le principal auteur du co plot formé contre Gubaze. Sa réputation, ses servic et le talent qu'il avoit de se faire aimer et obéir d troupes, l'avoient sauvé du châtiment, qu'il mérit autant que Rustique. L'empereur avoit dissimulé da un temps où la punition de Martin auroit pu caus une révolution en Lazique. Lorsque les troubles fure apaisés, il le rappela, et, voulant concilier la reco noissance avec la justice, il se contenta de lui ôter commandement. Il en revêtit Justin, fils de Germa qu'il avoit mandé à Constantinople, et qu'il décl général des troupes de Lazique et d'Arménie.

Entre les officiers de la suite de Justin se trouva pour le déshonneur de ce général et pour le malheur d provinces, un nommé Jean, Africain de nation. C homme de néant avoit d'abord été valet d'armée. Pa sionné pour les richesses, il possédoit dans un degré s périeur tous les talens nécessaires pour en acquérir p les voies les plus courtes, et trouva le secret de s'avan auprès de Justin, dont les belles qualités étoient tern par un grand foible pour l'argent. Après s'être insi dans la confiance du général, ce scélérat lui proposa marché trop avantageux pour être accepté par tout hom d'une conscience un peu délicate : c'étoit de défray Justin et toute sa maison moyennant une somme qui l seroit seulement avancée, et qu'il promettoit de rendre entier, et même avec les intérêts. Cette énigme ne pou voit s'expliquer qu'en supposant du côté de l'empru teur toutes les ressources de la fraude. Mais Justi n'envisageant que son profit, n'entra dans aucun détai il lui fit compter la somme, et le laissa maître de l

ir. Jean, pour ne pas perdre de temps, mit la
'œuvre dès le moment que Justin partit de
inople. Voici comment il s'y prit. Il devançoit
i d'une ou deux journées, et, s'informant exac-
es productions de chaque contrée, il s'arrêtoit
ourgs et les villages voisins de la route, faisoit
ssembler la commune, et lui demandoit ce
t bien sûr qu'elle n'avoit pas ; des bœufs, par
, dans les lieux où on n'en pouvoit trouver un
chameaux où le pays ne fournissoit que des
Pour faire preuve de sa bonne foi, il offroit
d'avance ; il exigeoit seulement qu'on lui livrât
amp ce qu'il demandoit, parce que le général
, disoit-il, un besoin pressant. Sur les repré-
s qu'on lui faisoit de l'impuissance absolue de
ire, il s'emportoit en invectives contre la mau-
onté des habitans, et les menaçoit de toute la
l'empereur. Ces misérables, se jetant à ses pieds,
ent fort heureux qu'il voulût bien accepter en
de ce qu'ils ne pouvoient fournir tout l'argent
ient pu rassembler. Avant que d'être arrivé en
, il avoit doublé son capital par ce manége vio-
auduleux. Il le continua dans cette province ;
us, il achetoit au prix qu'il vouloit toutes les
ons du pays, dont il chargeoit des vaisseaux
envoyer vendre en d'autres contrées ; ce qui
ntôt la cherté des vivres. Tant d'extorsions et
ppoles procurèrent à Jean d'immenses riches-
l les mit à couvert par sa fidélité à remplir les
s de son traité avec Justin, qui de son côté
rd aux plaintes et insensible aux larmes des

'Africain auroit mérité le supplice que souffrit
mps-là Nachoragan. Ce malheureux général,
é rappelé d'Ibérie, éprouva toute la colère de
able Chosroës, irrité du mauvais succès de ses

armes devant la ville de Phase. Il fut écorché vif, e peau, remplie de paille, conservant la forme de tous membres, fut suspendue au haut d'une perche, d la place la plus fréquentée de Ctésiphon; spectacle freux, que le premier Sapor avoit autrefois donné à Perse, mais avec moins de barbarie, n'ayant fait éc cher l'empereur Valérien qu'après la mort de ce pri infortuné.

Agath. l. 4. Menand. p. 133. Tant de tentatives inutiles rebutèrent enfin Ch roës. Il considéroit que les Romains avoient sur lui grand avantage en Lazique, parce qu'étant maîtres la mer, ils ne couroient aucun risque de manquer vivres; au lieu que ses convois ne pouvoient arrive leur destination que par des chemins fort longs et t difficiles. Il résolut donc de faire la paix pour la L que comme elle étoit déjà établie pour toutes les au provinces des deux états. Dans ce dessein, il fit pa pour Constantinople son grand chambellan, qui c vint d'une suspension d'armes, pendant laquelle les d empires demeureroient en possession des places et contrées qui leur étoient actuellement soumises, jusq la conclusion d'un traité définitif.

An. 556. *Agath. l. 3.* L'armée de Lazique, délivrée de la guerre des Pers en eut une autre à soutenir contre les Zannes. Dep que ces barbares avoient enlevé les bagages des Roma devant Pétra en 549, ils étoient divisés en deux part les uns demeuroient attachés à l'empire, et continuoi de servir dans les armées romaines; les autres faisoi des courses continuelles dans le Pont et dans l'Arm nie. Pour les réduire, Justin envoya Théodore, un ses meilleurs capitaines, qui, étant né dans le pays, connoissoit parfaitement le local. Cet officier péné dans l'intérieur de la contrée, et alla camper aux en rons de Théodoriade, et de Rhizée sur le Pont-Eu: S'y étant retranché, il attira dans son camp ceux étoient restés fidèles, et les combla de présens. Il se

soit à forcer les autres par les armes, lorsqu'il fut pré-
nu par l'audace de ces barbares, qui vinrent en grand
mbre se poster sur une éminence voisine, d'où ils
isoient pleuvoir les flèches jusqu'au milieu du camp.
es plus hardis des Romains, n'écoutant que leur co-
re, sortirent de leurs retranchemens, et montèrent à
ux en désordre. Mais les Zannes, les accablant de traits
t de grosses pierres, qu'ils faisoient rouler sur eux, les
epoussèrent après leur avoir tué quarante hommes, et
inrent attaquer le camp. Le combat fut vif et sanglant;
n attaquoit, on défendoit avec une égale furie. Théo-
ore ayant observé que les Zannes, mal commandés et
eu instruits de l'art de la guerre, se portoient tous au
ême endroit, fit sortir un détachement qui vint les
charger par-derrière, et les mit en fuite. Deux mille
urent tués dans la poursuite; les autres se dispersèrent,
t toute la nation se soumit. L'empereur usa des droits
que lui donnoit la victoire; au lieu des sommes que les
Zannes recevoient tous les ans comme alliés de l'em-
pire, ils furent réduits à payer le tribut.

Les Juifs de Palestine, qui demeuroient tranquilles *Theoph. p.*
depuis quelques années, se soulevèrent en 556, au mois 194, 195. *Cedr. p.* 385.
e juillet. Ils massacrèrent à Césarée un grand nombre *Anast. p.* 65. *Malela, p.*
e chrétiens, mirent le feu aux églises, tuèrent le gou- 80, 81.
verneur Etienne dans sa maison, qu'ils pillèrent. La *Hist. miscel. l.* 16.
emme d'Etienne, s'étant réfugiée à Constantinople,
emanda justice à l'empereur, qui envoya ordre au
réfet d'Orient, nommé Adamance, de passer en Pa-
estine, et de châtier les séditieux. Adamance entra dans
Césarée, fit pendre les uns, trancher la tête ou couper
es mains aux autres, et confisqua tous leurs biens. Une
si prompte et si terrible exécution jeta l'épouvante dans
tout l'Orient, et contint les Juifs prêts à se soulever dans
les autres villes.

Deux mois auparavant, la capitale de l'empire avoit *Theoph. p.*
donné l'exemple de la révolte. Comme la disette de blé 195. *Cedr. p.* 385.

Anast. p. 65. Malela, p. 81. Agath. l. 5. et d'orge obligeoit de distribuer le pain avec économie, les habitans de Constantinople murmurèrent d'abord, imputant cette épargne à quelque malversation. Enfin, le onzième de mai, jour auquel on célébroit des jeux publics en mémoire de la fondation de la ville, tout le peuple assemblé dans le Cirque, s'adressant à l'empereur, lui demanda du pain à grands cris; et aussitôt, sortant en foule, il alla mettre le feu à la maison du préfet Musonius. L'empereur, d'autant plus indigné que l'ambassadeur de Chosroës assistoit au spectacle, et étoit témoin de la sédition, donna ordre au préfet de saisir des plus mutins, et de les punir; ce qui fut exécuté; et cette émeute n'eut point d'autre suite.

Agathias rapporte à cette année un tremblement de terre que d'autres auteurs moins voisins de ces temps-là diffèrent de deux ans. Le 15 décembre, au milieu de la nuit, Constantinople entière fut tout à coup si violemment ébranlée, que les habitans, croyant que leurs maisons étoient près de fondre sur eux, se jetèrent dans les rues, et se réfugièrent au centre des places, de peur d'être écrasés par la chute des édifices. Chaque secousse étoit précédée d'un bruit sourd, qui sembloit être l'explosion d'un tonnerre souterrain. Dans l'air s'élevoit une vapeur noire, semblable à un nuage de fumée. Il en tomboit en même temps une neige fort menue, et les hommes, les femmes, les vieillards mêlés ensemble, demi-nus et transis de froid, n'osoient cependant rentrer dans leurs habitations, et ne cherchoient d'asile que dans les églises, invoquant la miséricorde divine. Le fracas des édifices qui tomboient de toutes parts redoubloit leurs cris. Les églises même n'étoient pas un lieu de sûreté; plusieurs s'écroulèrent; et ce fut alors que le dôme de Sainte-Sophie fut tellement ébranlé, qu'il tomba deux ans après, comme je l'ai raconté ailleurs. Le quartier nommé *Rhegium*, voisin de la mer, fut renversé de fond en comble, en

u'il n'y resta pas pierre sur pierre. Il périt un
ıombre de citoyens; on en retira plusieurs qui
t encore, après avoir été deux ou trois jours en-
sous les ruines. Ce tremblement de terre s'étendit
, et se fit sentir en même temps dans plusieurs
On vit en quelques endroits les toits s'entr'ouvrir
ejoindre ensuite; on vit des colonnes arrachées
s fondemens, et, enlevées par-dessus les maisons
s, aller tomber sur des édifices plus éloignés,
s fracassoient. Pendant dix jours les secousses re-
encèrent fréquemment, et, quoiqu'elles dimi-
nt de violence, elles en conservoient assez pour
ce que les premières avoient ébranlé. On peut
ıe ce terrible phénomène avoit agi sur les esprits
que sur les corps; plusieurs jours après que la
e fut rassise, et qu'elle eut repris son repos na-
elle paroissoit encore agitée aux yeux des habi-
et la frayeur dura plus long-temps que le danger.
ıes, les places publiques, étoient peuplées de de-
t d'astrologues qui annonçoient la fin du monde;
peuple, que la crainte rend encore plus crédule,
oit en tremblant la chute des astres et l'écroule-
de l'univers. L'empereur s'abstint pendant qua-
jours de porter le diadème; il convertit en au-
les dépenses qu'il étoit en usage de faire aux fêtes
ël pour les festins qu'il donnoit alors à toute la
Les désordres cessèrent, et cette grande cité, rem-
e corruption et de débauches, devint, comme
ıne agonie universelle, une ville pénitente. Tout
issoit de sanglots, de soupirs et de prières. On
roit en foule aux monastères pour être admis
es saints asiles, et l'avarice la plus insensible ou-
s trésors pour les répandre dans le sein des indi-
Mais la sécurité rendue ramena tous les vices. En-
s personnes distinguées par leurs dignités, le seul
olius perdit la vie; il fut écrasé dans son lit par la

chute des marbres dont les murs de sa maison étoient revêtus. Il étoit intendant des palais et des deniers de l'empereur; son caractère dur et fiscal l'avoit rendu odieux; et le peuple regarda sa mort comme un châtiment des injustices par lesquelles il s'étoit enrichi, sous prétexte de zèle pour les intérêts du prince.

An. 557. Agath. l. 5. Theoph. p. 197. Cedr. p. 385. Malela, p. 81.

L'année suivante 557 ne fut mémorable que par les ravages de cette peste cruelle qui, depuis vingt-six ans, parcouroit toutes les contrées du monde, et qui ne cessa de désoler la terre pendant un demi-siècle. Elle s'étoit déjà fait sentir à Constantinople; elle y revint cette année avec plus de fureur, soit que les vapeurs élevées du sein de la terre par le tremblement eussent disposé l'air à recevoir ces malignes influences, soit par quelque communication avec les pays attaqués de ce fléau. L'expérience n'avoit pas encore imaginé toutes les précautions maintenant en usage pour fermer entrée à la contagion. Je ne m'étendrai point sur les effets de cette funeste maladie dont j'ai tracé ailleurs les symptômes. Elle dura dans toute sa force depuis le mois de février jusqu'à la fin du mois d'août, et emporta un nombre infini de peuple; en sorte que, les litières publiques employées aux funérailles ne suffisant plus, l'empereur en fit faire encore mille, et donna quantité de chariots et de chevaux pour transporter les corps au bord de la mer. On en chargeoit des barques qui les alloient porter loin de la ville; on les enterroit dans des fosses profondes. Malgré ces soins, les rues de Constantinople furent long-temps jonchées de cadavres, les vivans n'étant ni assez vigoureux ni en assez grand nombre pour enlever les morts. Ce fléau se répandit en Italie, où il fit beaucoup de ravage.

Novel. 77. Baronius.

Justinien, effrayé de tant de malheurs, s'efforça de les détourner à l'avenir en réprimant deux affreux désordres qui régnoient alors dans la capitale, les blasphèmes et les abominations contraires à la nature. Il

[redacted]

éclare dans une loi, qu'il fit sans doute vers ce temps-là, que ces crimes sont autant d'attentats contre la société tout entière, puisqu'ils attirent sur elle les plus terribles coups de la vengeance divine, la famine, les tremblemens de terre et la peste. C'étoient les trois fléaux qui venoient d'affliger successivement Constantinople. Il ordonne au préfet de la ville de faire arrêter les coupables et de les punir de mort : il le menace de on indignation, si, par inattention ou par indulgence, laisse ces crimes impunis.

L'année suivante arrivèrent à Constantinople les nbassadeurs d'une nation jusqu'alors inconnue. Leur ibillement ressembloit à celui des Huns; leur grande ille, la férocité peinte sur leur visage, leurs cheveux ndans par-derrière en longues tresses, inspiroient au uple une sorte de terreur qui redoubloit sa curiosité. étoient ceux qui ont porté en Europe le nom d'Abares, nt je vais exposer l'origine en peu de mots. Les Turcs, uvellement sortis des forêts du mont Altaï, vers la irce de l'Irtis, ayant détruit les Abares, peuple puis-it en Tartarie, attaquèrent et défirent encore le Ogors, mmés aussi Varchuns, nation guerrière et nombreuse i habitoit le long du fleuve Toula. Les vaincus, obli-; d'abandonner leur pays, se jetèrent du côté de l'oc-lent; et, après avoir erré quelque temps au nord de aouerennahar et de la mer Caspienne, ils passèrent Volga, et s'arrêtèrent entre ce fleuve et le Tanaïs. s Alains et les Huns qui campoient dans ces vastes aines, instruits peu exactement de la révolution arri-e depuis peu en Tartarie, prirent ces nouveaux ve-us pour des Abares expatriés, et n'osant s'opposer à ne nation redoutable, ils leur permirent de s'établir lans leur voisinage, et achetèrent leur amitié par des présens. Les Ogors, profitant de l'erreur, adoptèrent le nom d'*Abares*, qui les rendoit plus formidables, et qu'ils rendirent ensuite célèbre en Europe par leurs exploits

An. 558.
Theoph. p. 196.
Menand. p. 99 *et seq.*
Vict. Tun.
Hist. misc. l. 16.
Suid. voce Ἄβαρις.
Anast. p. 65.
Malela, p. 81.
Theoph. Simoc. l. 7, *c.* 7, 8.
Corrip. de laud. Just. l. 2.
Vales. rerum franc. l. 9.
M. de Guignes, hist. des Huns, l. 4, *p.* 352 *et suiv.*
Mém. acad. t. 28, *p.* 108 *et suiv.*

et leurs ravages. Ces barbares, qui ne manquoient pas politique, regardant les terres de l'empire comme u séjour plus heureux, prièrent Saros, chef des Alains de leur procurer la connoissance et l'amitié des Ro mains. Saros instruisit Justin, qui commandoit alo en Lazique, du désir que témoignoient ces étrangers et Justin le fit savoir à l'empereur, qui lui donna ord de faire passer leurs députés à Constantinople. Candic chef de l'ambassade, s'étant présenté à l'empereur, l dit qu'*il venoit de la part d'un peuple innombrable invincible, capable d'exterminer tous les ennemis l'empire et de lui servir de rempart; qu'il étoit de l'i térêt de Justinien de ne pas rebuter des alliés si brav et si puissans; que, pour s'attacher à jamais aux l mains, ils ne demandoient qu'une pension annuell et une habitation commode.*

Ces offres de service ressembloient fort à des menac et Justinien ne redoutoit rien tant que les embar d'une nouvelle guerre. Il consulta le sénat, qui, b instruit des dispositions de l'empereur, donna, au l d'avis, de grands éloges à sa profonde sagesse et à amour de la paix. Il fit donc beaucoup de caresses ambassadeurs, et les combla de présens : c'étoient colliers et des bracelets d'or, des lits magnifiq des habits de soie ; espérant se concilier par largesses une nation orgueilleuse et insolente. Il c gea un officier de ses gardes, nommé Valentin, d'a assurer de son amitié le kan des Abares : ainsi que les divers peuples de la Tartarie nommoi alors leur souverain. Valentin avoit ordre de concl le traité et d'engager les nouveaux alliés à faire la gu aux autres barbares ennemis des Romains. Soit que Abares fussent vainqueurs, soit qu'ils fussent vain et exterminés, l'événement ne pouvoit tourner q l'avantage de l'empire. Valentin s'acquitta heureu ment de sa commission, et n'eut pas de peine à f

endre les armes à un peuple qui ne respiroit que erre.

Les Abares attaquèrent aussitôt les Huns, divisés en usieurs hordes, entre le Volga et le Tanaïs. Ils en ent un grand carnage, et ruinèrent presque entière-ent les Sabirs. Ayant ensuite passé le Tanaïs, et s'a-nçant le long des côtes du Pont-Euxin, ils tombèrent r les Antes, qui habitoient vers le Borysthène, et après avoir battus, ils firent le dégât dans leur pays. Les ites, hors d'état de leur résister, leur envoyèrent un s principaux de leur nation, nommé Mézamire, pour gocier la paix, et traiter avec eux du rachat des isonniers. Comme ce député, naturellement fier et utain, leur sembloit parler avec trop d'arrogance, ils massacrèrent sans aucun égard au droit des gens, et rtèrent au loin leurs ravages. Ils approchoient du anube, et déjà quelques-uns de leurs partis ayant ssé ce fleuve, étoient entrés dans la petite Scythie. Ils voyèrent alors de nouveaux députés à Justinien pour sommer de tenir sa parole, et de leur accorder un tablissement sur les terres de l'empire.

L'empereur étoit fort disposé à leur abandonner la seconde Pannonie; mais il en fut détourné par les solli-citations du grand kan des Turcs, qui, après avoir chassé les Ogors de leur pays, craignoit qu'ils ne re-devinssent trop puissans. Les Turcs paroissent ici pour la première fois dans l'histoire de l'Europe. Cette nation n'étoit qu'un reste de ces Huns du nord que les Huns du midi, joints aux Chinois et aux Tartares orientaux, avoient forcés autrefois de quitter leurs demeures. Foible d'abord et méprisée, elle étoit renfermée dans les ca-vernes des monts Altaï, où elle travailloit à forger le fer pour le service des Abares, auxquels elle étoit soumise. Le nom de *Turcs,* commun à plusieurs peuples de l'Orient, dénotoit, selon eux, l'origine la plus noble; ils prétendoient descendre de Turk, qu'ils disoient avoir

Theoph. p. 205.
Theoph. Byz. p. 21, 22.
D'Herbelot, bibl. orient. au mot Turc.
M. de Guignes, hist. des Huns, l. 5, p. 367 et suiv.

été fils aîné de Japhet. Selon une tradition plus croyabl
les Turcs furent ainsi appelés, parce qu'une des monta
gnes qu'ils habitoient avoit la figure d'un casque, qui
nomme *turc* dans la langue du pays. Les Perses les nom
moient *Cermichions*. Parmi ces forgerons, un homme
rencontra d'un génie assez élevé et d'un assez grand co
rage pour changer le sort de sa nation, et pour la rend
souveraine de ceux qui la tenoient depuis long-temps
esclavage. Il se nommoit Toumuen. Après avoir essay
ses forces contre quelques hordes voisines, il se rend
fameux par ses victoires, servit les Abares avec succ
dans plusieurs guerres périlleuses, et ayant enfin tour
ses armes contre eux-mêmes, il affranchit ses comp
triotes de leur domination. Il prit alors le titre de *kan*
et devint un des plus puissans princes de l'Orient. Mokan
son second successeur, poussa plus loin ses conquêtes;
détruisit entièrement la nation des Abares ; et, apr
avoir chassé les Ogors, apprenant que sous le nom
d'*Abares* ils acquéroient une nouvelle puissance en Eu
rope, il les poursuivit par ses négociations jusqu'au
bord du Danube, et envoya une ambassade à l'empe
reur pour l'engager à ne donner aucun asile à ce peupl
fugitif. Justinien reçut honorablement ses députés, et le
renvoya chargés de présens et de promesses.

Menand. p. 101. M. de Guignes, hist. des Huns, l. 4, p. 354 et suiv.

Un motif encore plus fort détermina Justinien à n
rien accorder aux Abares. Lorsque leurs députés avoien
passé par la Lazique, un d'entre eux, gagné par Justin
avoit averti ce général que les Abares cachoient sous de
dehors de bienveillance les plus mauvaises intentions
et que leur dessein étoit de faire la guerre à l'empir
dès qu'ils auroient passé le Danube. Il en instruisi
l'empereur; et, pour ne pas irriter ce peuple féroce, avan
que de s'être mis en état de lui résister, il lui conseilla
d'amuser les députés le plus long-temps qu'il pourroit
et de prendre, pendant cet intervalle, les précautions
nécessaires pour leur fermer le passage du fleuve. Justi-

suivit cet avis; il retint les députés pendant près
ois ans, et envoya un officier nommé Bon, avec
ques troupes pour défendre les bords du Danube.
iite, sans donner aux Abares aucune réponse nette
écise, il leur fit les présens ordinaires, et les con-
. Comme il apprit qu'ils achetoient quantité d'armes
nstantinople, il envoya un ordre secret à Justin
ployer toutes les voies possibles pour leur enlever
rmes pendant qu'ils traverseroient son gouverne-
t; ce qui fut exécuté. Cette violence, jointe au
e de l'empereur sur l'objet de l'ambassade, et à
lais affectés, mit le kan dans une furieuse colère. Il
nt de s'emparer par force de l'établissement qu'on
ssoit lui refuser après une promesse solennelle. Il
déjà maître de l'ancienne Dace, qui comprenoit
'on appelle maintenant la Moldavie et la Valachie;
oupes qui gardoient le Danube étant trop foibles
lui disputer le passage, il vint camper sur les
ières de la Mœsie et de la Pannonie, et s'y établit.
moins il demeura tranquille pendant le peu de
s que vécut encore Justinien; et il se contenta de
sion annuelle, que l'empereur n'osa lui contester
ré son invasion. Lorsque les Abares passèrent le
is pour s'avancer vers l'occident, plusieurs d'entre
toient restés à l'orient de ce fleuve. On les re-
e encore aujourd'hui avec leur ancien nom dans
ontagnes de la Circassie. Les uns sont depuis
nes années sujets des Russes, les autres ont con-
leur indépendance. Tranquilles au milieu de leurs
agnes, ils vivent du produit de leurs troupeaux
leur culture, dans un pays froid et stérile. Les
es conquérans ont fait plus de bruit dans le
le, et sont depuis long-temps anéantis; ceux-ci,
ue inconnus, subsistent encore de nos jours.

:mpire, qui avoit repris tant de forces par les vic- *Agath. l. 5.*
de Bélisaire et de Narsès, retomboit dans un état *Menand. p. 100.*

Joann. Ant. apud Alamann. in anecd. Proc. p. 164.

de langueur, et s'affoiblissoit avec Justinien. Ce prin glacé de vieillesse et courbé sous le poids des affair qu'il n'avoit jamais soutenues avec vigueur, avoit r noncé aux expéditions militaires. Il ne contenoit pl les barbares qu'en les armant les uns contre les aut par ses intrigues, ou les désarmant à force d'argent; aimoit mieux acheter un repos précaire et incert que de se procurer par la guerre une paix indépend et assurée. Croyant donc n'avoir plus besoin de troup ils les laissoit dépérir; et, au lieu que l'état milit de l'empire sous les règnes précédens montoit à six ce quarante-cinq mille hommes, il n'en restoit sur pi que cent cinquante mille, dispersés en Italie, en Afriq en Espagne, en Lazique, en Arménie, sur les fronti de la Mésopotamie et de l'Egypte. Ses ministres trav loient encore plus efficacement à la destruction des a mées. Chargés de la recette des tributs et de l'entreti des troupes, ils s'enrichissoient également par ces de voies, faisant payer plus qu'il n'étoit dû, et paya moins qu'ils ne devoient; en sorte que la caisse mil taire étoit devenue leur propre trésor, où l'argent e troit à grands flots pour n'en sortir que goutte à goutt encore, par une sorte de reflux, en faisoient-ils reve la plus grande partie à titre d'amendes. Aussi la plup des gens de guerre, excédés de vexations et mourant d faim, abandonnoient le service pour se jeter dans d professions plus utiles; et toutes les richesses de l'ét alloient se perdre dans les abîmes du luxe et de la d bauche. Au milieu d'un si déplorable gouvernement les provinces demeuroient sans défense; la Thrace mêm et les places les plus voisines de Constantinople, dépou vues de garnisons, étoient ouvertes aux incursions d barbares.

An. 559.

Agath. l. 5. Menand. p. 152.

Zabergan, roi des Huns, nommés *Cutrigours*, q quelques auteurs ont mal à propos confondu avec l Esclavons ou les Bulgares, profita de cette négligen

tre le désir du pillage, il étoit animé par un motif ore plus pressant. Les Utigours, ses voisins, qui faient partie de la même nation des Huns, amis et alliés l'empire, recevoient sans cesse de l'empereur des rques d'honneur et de bienveillance. Zabergan voyoit n œil jaloux les présens qu'on envoyoit à Sandil, roi Utigours. Il voulut se venger de cette injurieuse préce, et faire sentir aux Romains qu'il n'étoit pas ins redoutable, et que son amitié méritoit bien d'être etée au même prix. Il passa donc au commencement nars sur les glaces du Danube, et traversa la Mœsie rencontrer aucun obstacle, permettant à ses soldats les excès auxquels peut s'abandonner une nation e et brutale. Arrivé dans la Thrace, il partagea rmée; il en envoya une partie dans la Grèce pour vager; une autre dans la Chersonèse de Thrace; archa lui-même, à la tête de sept mille chevaux, la capitale de l'empire, mettant tout à feu et à sang. ongue muraille, ruinée en plusieurs endroits par les blemens de terre, n'étoit gardée nulle part; il entra es brèches, et s'établit dans l'enceinte. A son aphe, l'épouvante se répandit dans Constantinople; abitans, ne se croyant pas en sûreté dans leurs mai-, s'attroupoient dans les places publiques, s'imagidéjà voir la flamme et le fer ennemi. C'étoient des nes continuelles. L'empereur, plus effrayé que pere, fit enlever tous les ornemens et toute l'argenterie églises qui étoient hors des murs; on en cachoit une e dans la ville; on en transportoit une autre audu Bosphore. Cependant les plus hardis des habi-, joints aux gardes du palais, sortirent pour repousses barbares. Mais ils revinrent bientôt en fuyant, avoir laissé sur la place grand nombre des leurs. ffet, les troupes qui formoient la garde de l'empen'étoient plus que l'ombre de ce qu'elles avoient ntrefois, lorsqu'on n'y étoit admis qu'après s'être

Theoph. p. 197, 198. Cedr. p. 386. Malela, p. 82. Vict. Tun. Joann. Ant. apud Alaman. in anecd. Proc. p. 127, 128, 164. Du Cange, de dalmat. fam. art. 6. Vales. not. ad Menand. p. 215. Pagi ad Baron. Murat. ann. ital. t. 3, p. 454. M. de Guignes, hist. des Huns, l. 4, p. 321 et suiv.

signalé dans les autres corps. Zénon avoit le pr
abâtardi ce service en y introduisant par faveu
gens sans mérite; et cette milice dégénérant de pl
plus, l'argent qui achève de tout corrompre avoi
droit d'y donner entrée. Les compagnies de la
n'étoient plus composées que de riches bourgeois
achetoient ces postes pour jouir des exemptions
priviléges; ils n'étoient distingués que par la ma
cence de leurs habits; soldats de parade, fort pro
décorer un triomphe, mais non pas à le procure

Les barbares, animés par le premier succès,
des courses jusqu'au faubourg de Syques, et vinre
sulter les murs de la ville, du côté de Blaquernes
la Porte dorée. Dans cette extrémité, l'empere
recours à Bélisaire, qui, rampant depuis dix a
pied du trône, et confondu dans la foule des cour
voyoit sa gloire éclipsée par la faveur de ses en
Le danger lui rendit tout son éclat; il reprit
avec ses armes ce que lui avoit ôté la vieillesse; e
âme guerrière, conservant son ancien courage da
corps affoibli par les années, retrouva sous le
et sous la cuirasse cette activité et cette vigue
avoient renversé la puissance des Vandales et t
les Goths. Dès que le bruit se fut répandu que Bé
alloit combattre, une foule de citoyens et de p
fugitifs, dont les terres avoient été ravagées par le
bares, accourut sous ses étendards. C'étoit une
ressource, la plupart étant sans armes, et n'ayant
vu d'ennemis. Toute la force de cette armée ne
toit qu'en trois cents soldats, qui avoient au
vaincu sous les ordres de ce grand capitaine. Bél
après avoir rassemblé tous les chevaux qui se trou
à Constantinople, sortit de la ville; il environn
camp d'un fossé, envoya des coureurs observer les
vemens des ennemis, et fit allumer des feux dans
l'étendue de la plaine, pour faire croire aux ba

s'il étoit suivi d'une nombreuse armée. Ils y furent effet trompés, et se tinrent sur la défensive.

Cette erreur ne fut pas de longue durée. Zabergan, struit par ses coureurs du véritable état des Romains, mit à la tête de deux mille cavaliers, qu'il croyoit plus que suffisans pour les détruire. Cependant Bélisaire avoit pris les plus sages mesures pour tirer parti sa foiblesse. Les barbares ne pouvoient venir à lui qu'au travers d'une épaisse forêt; il avoit placé en embuscade sur les deux bords du chemin deux cents archers à cheval, qui devoient les charger au passage. Il marcha lui-même, à la tête de ses trois cents soldats, résolus, ainsi que leur général, de sacrifier ce qui leur restoit de vie. Il se fit suivre par le reste de la troupe, avec ordre de pousser de grands cris, de faire retentir leurs armes, et de traîner sur la terre des branches d'arbres pour élever une nuée de poussière. Tout fut exécuté comme il l'avoit commandé. Les barbares, chargés en flanc par les troupes de l'embuscade, aveuglés par la poussière, que le vent leur portoit dans les yeux, effrayés des cris et du bruit des armes, attaqués avec fureur par les soldats et par Bélisaire lui-même, aussi redoutable par ses coups qu'il l'avoit été dans les plaines de Rome, prirent la fuite sans oser même se retourner en arrière pour tirer des flèches, selon leur coutume, sur ceux qui les poursuivoient. Il y en eut quatre cents de tués, sans aucune perte du côté des Romains, qui n'eurent même que peu de blessés. Zabergan regagna son camp, où il porta une telle épouvante, que les Huns, se croyant perdus, poussant des hurlemens affreux, et se tailladant le visage avec leurs épées par désespoir, s'enfuirent à quatre lieues de là, où ils campèrent.

Dans le désordre où ils étoient, il eût été facile à Bélisaire d'achever leur défaite, et il se disposoit à les attaquer. Mais tandis que toute la ville retentissoit du

bruit de sa victoire, et que le peuple le nomm haute voix le défenseur, le sauveur de l'empire, ce c cert de louanges blessoit vivement ses indignes riv et les mettoit en fureur. Muets et tremblans à la vu péril, ils s'étoient tenus cachés dans l'ombre du pal rassurés alors par la fuite des barbares, ils obsédoi l'empereur : *Pensez-vous*, lui disoient-ils, *que ce pour votre conservation et pour votre gloire que B saire expose sa vieillesse ? un plus vif intérêt an son ambition : il veut mourir sur le trône ; il règne dans l'esprit du peuple.* Ces discours piquoient la jalo dont l'empereur n'étoit que trop susceptible. Il rap Bélisaire ; et le libérateur de Constantinople, au l du triomphe qu'il méritoit, rentra dans l'obscu où l'on s'efforçoit d'ensevelir sa gloire : heureux enc si ses lâches ennemis lui eussent pardonné le nouv service qu'il venoit de leur rendre, aussi-bien qu'à l l'empire. Nous les verrons bientôt se venger, par une lomnie atroce, de l'admiration que ses grandes acti lui avoient attirée. Les barbares, qui s'attendoien voir incontinent Bélisaire fondre sur eux, repassè la longue muraille vers le milieu d'avril, et se retirè près d'Arcadiopolis, au pied du mont Rhodope. Il établirent leur camp ; et ne voyant paroître aucun co de troupes, ils ravagèrent le pays en liberté jusqu mois d'août. Lorsqu'ils se furent éloignés de Consta tinople, l'empereur se transporta lui-même à Sély brie sur la Propontide, où se terminoit la longue m raille, dont il fit réparer les brèches.

Cependant les Huns envoyés vers la Chersonèse s' forçoient d'y pénétrer. L'entrée de cette péninsule ét un isthme d'environ deux lieues, fermé d'une mura rebâtie à neuf, qui s'étendoit d'une mer à l'autre. Ce muraille, bordée en dehors d'un fossé large et profond portoit dans toute sa longueur une galerie dont l toit étoit garni de créneaux ; en sorte qu'elle pouvoi

défendue par deux étages de soldats. Les extrémités erminoient à deux môles bâtis dans la mer. Les is ayant comblé le fossé, firent jouer toutes les ma-ıes en usage dans l'attaque des villes, et donnèrent ıieurs assauts : mais ils furent toujours repoussés. Romains avoient pour commandant un jeune ıme nommé Germain, fils de ce brave Dorothée , après s'être signalé dans plusieurs actions, étoit 't en Sicile à la suite de Bélisaire. Germain étoit ı Bédériane en Illyrie, dans le voisinage de Tauré-ı, patrie de Justinien. L'empereur avoit pris soin ui dès sa naissance. A l'âge de huit ans, il le fit ve-à la cour; et pour lui donner une éducation mâle igoureuse, il voulut qu'il fréquentât les écoles pu-ues, qu'il s'instruisît des lettres grecques et latines, ı'il se formât à tous les exercices. Dès qu'il eut at-t seize ou dix-sept ans, Justinien, pour le soustraire ibertinage et aux amusemens frivoles de la jeunesse ı cour, et pour tourner à des objets solides sa viva-naturelle et sa passion pour la gloire, l'employa les armées, où il passoit l'été à combattre, et l'hiver ıdier le métier de la guerre. Il le mit enfin à la des troupes qui gardoient l'entrée de la Cherso-. L'incursion des Huns lui donna occasion de mon-son talent supérieur pour le commandement. Plein ıu pour courir au danger, et de sang-froid dans le ;er même, les Huns le trouvoient à toutes les attaques, s ordres, soutenus de sa bravoure personnelle, re-soient tous leurs efforts. Il avoit assez d'activité, ırit et de justesse, pour voir d'un coup-d'œil le meil-parti; assez de sagesse et de docilité pour déférer avis des anciens officiers dont il connoissoit la dence.

es barbares, désespérant de forcer la muraille, for-rent l'entreprise la plus téméraire. Ils amassèrent ntité de joncs et de roseaux les plus longs et les plus

forts qu'ils purent trouver, et les liant fortement en-
semble, garnissant de laine les intervalles, afin d'em-
pêcher l'eau d'y pénétrer, ils en formèrent des claie
ils attachèrent sur chacune trois pièces de bois de tr
verse, une à chaque extrémité et une au milieu. Jo
gnant ensemble trois ou quatre de ces claies, ils en co
struisirent un radeau capable de porter quatre homm
Ils en firent jusqu'à cent cinquante; et, pour en facili
la conduite, ils en avoient recourbé la pointe en for
de proue. Chaque côté portoit deux rames, outre pl
sieurs ailerons attachés le long du radeau, qu'
croyoient propres à aider la navigation. Des pelles
bois liées à la partie postérieure devoient tenir lieu
gouvernail. Après avoir achevé cette flotte de nouv
espèce, ils la mirent en mer, pendant la nuit, dans
golfe de Mélas, à l'occident de la Chersonèse, et
firent monter six cents hommes, qui s'éloignèrent bie
tôt du rivage, quoiqu'ils fussent fort mauvais rameu
Les flots se jouoient de ces corbeilles légères, qui, mo
tant ou descendant sans cesse, obéissoient à tous l
mouvemens des vagues. Le dessein des Huns étoit
doubler le môle qui terminoit la muraille de ce côté-
et de pénétrer dans l'intérieur de la Chersonèse, do
ils seroient bientôt les maîtres. La nouvelle de ce b
zarre appareil n'excita chez les Romains que la ris
Germain chargea de soldats vingt galères à deux poup
et leur commanda de se tenir cachées derrière le mô
pour laisser approcher les barbares. Dès que ceux-c
eurent dépassé la muraille, les galères firent force
rames, et allèrent fondre sur eux. La violence du cho
donna une si rude secousse, que plusieurs des barbare
sautèrent à la mer; les autres, couchés sur les roseaux,
s'y tenoient attachés sans pouvoir combattre. Les bâti-
mens romains, semblables à des tours, voguant au tra-
vers des radeaux, et les traversant dans tous les sens,
les rompoient, abîmoient les uns en passant par des-

[redacted]

chassoient les autres devant eux : on perçoit les
ares à coups d'épées, de crocs, de longues javelines,
ne des poissons dans une nasse ; on les assommoit
ups de rames ; et coupant avec des harpons tran-
s les liens de roseaux, on en détacha tout l'assem-
e, en sorte que les Huns furent tous engloutis, sans
n seul pût regagner le bord. Les Romains, après
r recueilli les armes qui flottoient sur l'eau, retour-
nt au rivage, portant à leurs camarades la joie
e victoire qui n'avoit pas coûté une goutte de sang.
ermain, croyant devoir profiter du trouble où cet
ement jetoit l'armée des Huns, fit sur eux une fu-
se sortie. Emporté par l'ardeur de son courage dans
lus fort de la mêlée, il reçut un coup de javelot qui
erça la cuisse. La douleur de sa blessure lui auroit
quitter le combat, s'il n'eût eu l'âme assez forte
r s'occuper moins de son mal que du danger où ses
ats demeureroient par sa retraite. Il continua de
battre et d'animer les siens, jusqu'à ce qu'il eût
é les Huns, par un grand carnage, à regagner leur
p. Ces barbares, consternés de leur défaite, et plus
re de la vue des cadavres que la mer poussoit sur ses
ges, s'éloignèrent de la Chersonèse, et allèrent re-
dre Zabergan, qui n'avoit pas eu une meilleure for-
e. Ils virent bientôt arriver l'autre partie de leur
ée, qui, après avoir traversé la Macédoine et la
ssalie, n'avoit pu passer les Thermopyles défendues
un corps de troupes romaines.

abergan, quoique battu, n'étoit pas encore humilié.
npé au pied du mont Rhodope, il continuoit ses ra-
es pour forcer les Romains d'acheter son amitié
ume celle des Utigours. Il menaçoit d'égorger les pri-
niers qu'il avoit entre les mains, si l'on ne payoit
ir rançon. L'empereur consentit à le satisfaire, à
ndition qu'il retourneroit au-delà du Danube. Jus-
n, son neveu, fils de Dulcissime et de Vigilance, fut

employé à cette négociation. Il étoit curopalate, c'e à-dire surintendant du palais, emploi qui devint grade ordinaire pour parvenir à l'empire. On rach quantité de Romains, entre lesquels se trouva Sergi qui auroit mérité d'expier dans une plus longue cap vité les maux qu'il avoit fait souffrir à l'Afrique. Ce paix causa de grands murmures à Constantinople : trouvoit de la lâcheté et de la bassesse à payer les b bares d'être venus désoler l'empire et insulter la v impériale. Mais ce qui arriva peu après, fit voir q l'empereur avoit pris le parti le plus sage.

Au sortir du danger où il venoit d'être exposé avoit fait réflexion que le moyen le plus avantag pour se délivrer de ces barbares étoit de les détruire uns par les autres. Ainsi, pendant que Zabergan se retir à petites journées, Justinien écrivit en ces termes à S dil, roi des Utigours, attaché au service de l'emp par une pension annuelle : « On ne peut vous excus « d'avoir manqué à vos alliés qu'en supposant que vo « n'avez pas été instruit de l'irruption de nos ennemi « Zabergan n'est venu attaquer Constantinople que p « jalousie, pour nous faire connoître que sa nation m « rite plus de ménagement que la vôtre, à laquelle il « croit fort supérieur. Il ne s'est retiré qu'après avoir reç « de nous les sommes d'argent que nous avons contum « de vous faire tenir chaque année. Il nous eût été fa « cile de rabattre son insolence ; mais nous avons ét « bien aises d'éprouver ce que vous valez. Si vous ête « tel que je me le persuade, Zabergan n'aura été que « le porteur de la pension qui vous étoit destinée ; vous « la trouverez entre ses mains. Si vous souffrez cet « affront, souffrez aussi que nous tournions désormais « nos libéralités sur ceux à qui vous aurez cédé l'avan- « tage de la valeur. »

Cette lettre fit sur l'esprit de Sandil l'impression que l'empereur avoit espérée. Outré de colère, il se mit

tôt en campagne, et, ayant ravagé le pays des Cutrigours, et traîné en esclavage leurs femmes et leurs enfans, il vint tomber sur l'armée de Zabergan, qui avoit passé le Danube. Il la tailla en pièces, et emporta avec le reste du butin l'argent de l'empereur. Zabergan rassembla de nouvelles forces, et les deux peuples se firent long-temps une guerre sanglante, qui leur fut également funeste. Ces divisions détruisirent tellement la puissance des Huns, que, réduits à un petit nombre, ils perdirent jusqu'à leur nom, et se confondirent avec les autres nations qui s'emparèrent de leur pays. Il en resta cependant quelques restes, mais trop foibles pour inquiéter l'empire. On vit encore, du temps d'Héraclius, un chef de Huns venir à Constantinople demander le baptême, et embrasser le christianisme avec les principaux de ses sujets.

L'empereur étoit dans sa soixante-dix-huitième année. An. 560.
Le séjour de Sélymbrie, et les mouvemens qu'il s'étoit donnés pour faire réparer les brèches de la longue muraille dans l'espace de dix-huit lieues, avoient altéré sa santé. Il retourna malade à Constantinople au commencement de septembre de l'an 560, et se renferma dans son palais, sans se laisser voir à personne pendant plusieurs jours, hors les officiers qui le servoient. Le bruit se répandit que l'empereur étoit mort; et le soupçon pensa faire plus de mal que n'en auroit fait l'événement même. Le matin du 9 septembre une multitude de peuple alla piller les boulangeries et les fours publics, et au bout de trois heures il ne restoit pas un pain à vendre dans toute la ville. On ferma les boutiques, et le jour se passa dans la crainte d'une révolution. Enfin le sénat, s'étant assemblé sur le soir, ne trouva d'autre moyen de rassurer les esprits que de les tromper. Quoique l'empereur ne fût pas en meilleur état, on donna ordre d'allumer des feux et d'illuminer les maisons pour se réjouir de la convalescence

Theoph. p. 198, 199. Cedr. p. 387. Anast. p. 66. Hist. miscel. l. 16. Constant. Porph. them. 5.

du prince. Le peuple passa rapidement des sombr
peurs de la défiance aux éclats d'une joie tumult
et la tranquillité fut rétablie. Peu de jours après,
pereur ayant en effet recouvré la santé, Eugène
avoit été préfet de Constantinople, accusa deux of
du palais, George et Ethérius, d'avoir conspiré
Géronce, actuellement préfet, pour mettre sur le
Théodore, fils de Pierre, maître des offices. Mais,
une exacte information, la colère du prince retoml
l'accusateur, qui se trouva dépourvu de preuve
maison fut confisquée, et il auroit subi la peine
méritoit, s'il ne se fût réfugié dans une église, c
tenant enfermé, il eut le temps d'obtenir sa grâce
eut au mois de décembre un incendie qui con
grand nombre de maisons avec plusieurs églises;
accident funeste se renouvela au mois d'octobre de l'
suivante. Celle-ci vit achever le dernier des grand
fices qui ont rendu le règne de Justinien aussi c
dans la postérité qu'onéreux à ses sujets. Le fleuve
garis en Bithynie couloit avec tant de rapidité, q
bateaux n'osoient le traverser. L'empereur y fit bâ
pont de cinq arches d'une hauteur et d'une largeu
prenante. Pour exécuter cet ouvrage, il fallut cr
un large et profond canal, où l'on détourna les eau
fleuve.

An. 561. *Theoph. p. 199, 200. Cedr. p. 387. Anast. p. 66. Malela, p. 82. Aimoin. l. 3, c. 9.*

En 561 la peste fit de grands ravages en Cilic
la ville d'Anazarbe fut presque entièrement dépeu
Antioche éprouva de fréquentes secousses de trem
mens de terre; et comme si ce fléau n'eût pas suffi
la tenir en alarme, les disputes de religion allum
une guerre sanglante entre les catholiques et les l
tiques sévériens. Pour éteindre ces fureurs, l'empe
envoya ordre à Zimarque, comte d'Orient, de se t
porter dans cette ville. Celui-ci exila un grand no
des séditieux, confisqua leurs biens, et fit coupe
mains à ceux qui furent convaincus de meurtre. On

: que plusieurs païens qui vivoient cachés dans ntinople pratiquoient secrètement leurs supersti- Leurs livres et les images de leurs divinités furent publiquement, ce qui ne passoit pas les bornes)olice chrétienne ; mais ils subirent eux-mêmes lice alors en usage pour la punition des crimes nieux : après leur avoir coupé les extrémités, on mena nus sur des chameaux par toutes les rues de :. Cette manière cruelle de venger une religion de douceur et d'humanité ne fut pas sans doute lée par Germain, évêque de Paris, qui passa née par Constantinople, au retour d'un voyage tion qu'il avoit fait en Palestine. Ce saint prélat, renommée avoit devancé, refusa constamment l'or ent que l'empereur le pressoit d'accepter, et ne recevoir que quelques reliques.

s les jeux du Cirque qui se célébroient au mois embre, les deux factions s'animèrent l'une contre , avant même que l'empereur eût pris sa place au le. Comme sa présence n'arrêtoit pas leur empor- t, il fit descendre dans le Cirque deux des princi- officiers du palais, qui s'efforcèrent en vain de r les combattans. Il y en eut beaucoup de blessés ieurs de tués de part et d'autre. Animés d'une rage chaque parti mettoit le feu aux écuries de ses aires; les cris, les flammes, les pierres qui vo- de toutes parts remplissoient la ville de confusion ésordre. Ils pilloient les maisons les uns des au- t ce tumulte dura toute la nuit jusqu'au lende- qui étoit un jour de dimanche. Alors l'empereur, de recourir aux remèdes extrêmes, fit prendre les à tous les soldats qui se trouvoient alors à Con- ople. On chargea les séditieux, qui se réfugièrent dans l'église de la Sainte-Vierge, au quartier de ernes, les autres dans celle de Sainte-Euphémie, à édoine. Le préfet, à la tête des soldats, ne respecta

point ces asiles ; on chassa à coups de bâtons leurs m
et leurs femmes, qui, retirées avec eux dans ces égli
imploroient la clémence de l'empereur. On distri
les factieux dans les différentes prisons, où leur pro
fut instruit ; et les plus coupables furent successiveme
punis de divers supplices. Ces exécutions continuèr
jusqu'aux fêtes de Noël, et l'empereur prit occasion
cette sainte solennité pour pardonner à ceux qui r
toient. La même animosité se communiqua aux facti
de la ville de Cyzique, et plusieurs maisons furent r
duites en cendres.

An. 562.
Theoph. p. 200, 201, 203.
Cedr. p. 387.
Malela, p. 82.
Anast. p. 66.
Ducange, Const. l. 2, *art.* 16.

Les Huns se déchiroient mutuellement par une gue
meurtrière; mais il leur restoit encore assez de for
pour se faire craindre. L'empereur, voulant mettre
Thrace à couvert de leurs incursions, y fit passer l'an
suivante les garnisons de Bithynie. Ces troupes, m
payées, se soulevèrent contre leur commandant. Thé
dore, fils de Pierre, maître des offices, se trouvant alo
en Thrace, accourut promptement sans attendre l
ordres de la cour; et sut tellement par ses menac
intimider les séditieux, qu'il les fit rentrer dans le devoi
La précaution de l'empereur ne fut pas inutile ; les Hu
vinrent en effet ravager la Thrace, et s'emparèrent d
deux villes. Mais Marcel, neveu de Justinien, à la tê
d'une nombreuse armée, les obligea de repasser le Da
nube. C'est le seul exploit que l'histoire nous rapport
de ce général. Zimarque, comte d'Orient, convainc
d'avoir tenu des discours injurieux à l'empereur, fut
dépouillé de sa charge. Au mois d'octobre les faction
du Cirque firent encore de grands désordres. La séditio
commença dans le lieu nommé *Pittacia*, c'est-à-dire,
la place aux requêtes ; c'étoit une place où les habitan
venoient déposer leurs plaintes et leurs requêtes sur le
degrés de la statue de Léon : les huissiers recueilloien
ces billets et les portoient à l'empereur, qui y répondoit
sur-le-champ. L'émeute fut bientôt apaisée par l

prompt châtiment des plus mutins. Un mois après, la sécheresse ayant tari presque toutes les sources, on fut obligé de fermer les bains publics. Cette privation excita de nouveau un grand tumulte; les habitans se disputoient avec fureur le peu d'eau que pouvoient fournir les aqueducs, et il se fit beaucoup de carnage autour des fontaines et des réservoirs de la ville. Les mêmes désordres arrivèrent encore pour la même cause au mois d'août de l'année suivante.

Menand. p. 133 et seq. Theop. p. 202, 203. Pagi ad Baron. Assemani bibl. orien. t. 3, p. 40

Depuis sept ans que les hostilités avoient cessé en Lazique, Justinien et Chosroës travailloient, par leurs députés, à établir une paix solide entre l'empire et la Perse. Pierre, maître des offices, et Isdigune, grand chambellan de Chosroës, étoient chefs des commissaires nommés pour cette importante négociation; et les conférences se tenoient à Dara, sur la frontière des deux états. Il étoit difficile de concilier les intérêts des deux puissances. Les Perses vouloient une paix perpétuelle, et, outre une pension annuelle, ils demandoient qu'on leur payât d'abord une somme égale à la pension de trente ans. Les Romains au contraire, bien résolus de s'affranchir de ce tribut honteux le plus tôt qu'il seroit possible, ne vouloient fixer pour la paix qu'un terme de courte durée, et n'entendoient rien payer de plus que la pension annuelle. Il fallut des années entières pour rapprocher des prétentions si opposées. Chosroës, disputant sur toutes les syllabes, pour fatiguer le vieil empereur, la négociation se rompit vingt fois, et se renoua toujours. Enfin on convint *que la paix seroit faite pour cinquante ans; que les Perses abandonneroient entièrement la Lazique, et que dans cet espace de temps ils ne formeroient aucune entreprise, ni sur cette province, ni sur l'Arménie, ni sur aucune partie de l'Orient; que les Romains paieroient par an trente mille pièces d'or*, ce qui revient environ à quatre cent mille livres de notre monnoie courante; *que la pension des sept premières*

années seroit payée d'avance et sur-le-champ; qu'à la fin de la septième année on avanceroit à la fois celle des trois suivantes, et qu'ensuite chaque année seroit payée à l'échéance.

Après ces préliminaires, il fut question de régler tous les sujets de contestation qui subsistoient depuis long-temps entre les Romains et les Perses. Il se tint grand nombre de conférences, dans lesquelles on arrêta onze articles, dont voici la teneur: *Que les Perses ne donneroient passage à aucuns barbares par les portes Caspiennes, et que les troupes romaines n'approcheroient ni de ce lieu, ni d'aucune autre frontière de la Perse; que les Sarrasins alliés des deux états seroient compris dans le traité; que les marchands romains et perses commerceroient librement, en payant les droits établis; que les députés et les courriers des deux princes seroient traités sur leur route conformément à leur qualité; qu'on leur fourniroit les chevaux et les voitures de poste, et que, s'ils apportoient quelques marchandises, ils pourroient les échanger ou les vendre sans payer aucun droit; que les marchands sarrasins ou barbares ne pourroient entrer dans les deux états que par Nisibe et Dara; qu'ils y paieroient les droits de traite, et prendroient des passe-ports; et que, s'ils entreprenoient de passer en fraude, outre la saisie de leurs marchandises, ils seroient soumis aux peines établies dans le pays; que les transfuges de part et d'autre auroient actuellement la liberté de retourner dans leur patrie sans avoir à craindre aucun châtiment; mais qu'après la paix, ceux qui fuiroient d'un état dans l'autre, seroient arrêtés et ramenés par force dans leur pays; que les griefs respectifs des particuliers seroient jugés sur la frontière par les magistrats des deux états, qui s'assembleroient pour punir le coupable et réparer le tort; que les fortifications de Dara subsisteroient, mais qu'il ne seroit plus permis aux Romains ni aux Pe*

er aucune forteresse sur la frontière ; que les na-
s dépendantes des deux empires jouiroient des
tages stipulés de part et d'autre dans le traité ;
n'y auroit à Dara que le nombre de soldats né-
ire pour garder la place ; que le commandant des
es d'Orient n'y feroit pas sa résidence, et que,
garnison faisoit quelque dégât sur la frontière, ce
nandant seroit tenu de réparer le dommage ; que,
commettoit sur la frontière quelque délit, soit à
armée, soit par dol et par surprise, les magistrats
is pour la police du pays en rechercheroient les
rs, et les obligeroient à la réparation ; que, si leur
ité ne suffisoit pas, on auroit recours au com-
lant de la province ; que, si le dommage n'étoit
paré dans l'espace de six mois, celui qui en étoit
ur seroit obligé de payer le double ; qu'en cas de
ni de justice, l'offensé porteroit ses plaintes au
rain de l'offenseur ; et que, si, dans un second
de six mois, le souverain ne rendoit pas justice,
x seroit censée rompue. Ces articles étoient suivis
ières à l'Être suprême en faveur de ceux qui les
teroient fidèlement, et d'imprécations contre les
teurs. On ajoutoit *que ces conventions seroient*
s et stables l'espace de cinquante ans ; que l'année
comptée de trois cent soixante et cinq jours, selon
rme depuis long-temps reçue, et que les deux
es enverroient par écrit la ratification du traité. Il
oit un article séparé en faveur des chrétiens habi-
de la Perse. Il y étoit stipulé *qu'il leur seroit permis*
tir des églises, et d'y célébrer sans trouble l'office
n ; qu'ils ne seroient point forcés à reconnoître les
de la Perse, ni à pratiquer aucune cérémonie
culte des mages ; qu'ils n'entreprendroient pas non
de détourner les Perses de leur religion pour leur
embrasser le christianisme ; qu'ils pourroient en-
r leurs morts selon l'usage établi parmi eux. On

fit deux copies de ce traité, l'une en langue latine, l'
en langue perse; elles furent scellées du sceau de
nipotentiaires et des interprètes, au nombre de d
six de chaque nation, et portées aux deux prince
les ratifièrent chacun par une lettre.

Justinien ne prenoit dans la sienne que le titre
pereur des Romains; mais la suscription de c
Chosroës étoit chargée de toute l'extravagance d
oriental : en voici les termes : *le divin, le bon, l*
fique, l'ancien Chosroës, roi des rois, pieux, b
sant, auquel les dieux ont donné une grande f
et un grand royaume, géant des géans, qui p
caractère des dieux, à Justinien César notre frè
commençoit par ces mots : *nous savons gré à*
ternité de César de la paix arrêtée entre les deu
Il confirmoit ensuite en général ce qui étoit c
entre les plénipotentiaires; et la divinité du prince
doit jusqu'à ses officiers. Il nommoit Isdigune, *n*
vin chambellan.

Dans les conférences pour la paix, Isdigune
soutenu l'orgueil de son maître avec une hauteur
tune, ne cessant d'exalter à tout propos *le pu*
l'invincible Chosroës, qui, depuis qu'il portoit la
avoit dompté dix nations, asservi dix rois, ter
puissance des Nephthalites, et mérité par ses
le titre de roi des rois, *attaché à sa couronne p*
héréditaire. Pierre, ennuyé de ces bravades, es
jour de les rabattre. « Sésostris (lui dit-il) rég
« trefois en Egypte. Jamais prince ne fut tant f
« de la fortune; jamais la fortune n'inspira tan
« gueil à un prince. Vainqueur de plusieurs n
« il réduisit leurs rois au rang de ses plus vils es
« il les traita encore plus indignement; il s'en
« attelage. Monté sur un char éclatant d'or, il se
« traîner par ces monarques prisonniers, et tr
« en cet équipage les provinces de ses états. Voy

[redacted]

ır un des princes qui tournoit fréquemment la tête arrière, que regardes-tu? (lui dit-il). Seigneur, répondit ce roi infortuné, je considère cette roue tourne sans ceese, en sorte que la partie la plus ée devient aussitôt la plus basse. Le roi d'Egypte tit le rapport des révolutions de cette roue avec e des choses humaines; il s'en fit l'application, vra ces princes d'un si honteux esclavage, et les voya dans leurs états. » Pierre laissa tirer à Isdi- la moralité de ce récit; et le chambellan devint éservé sur les éloges de son maître.

ès l'échange des ratifications, Pierre délivra aux ıisaires envoyés par le roi de Perse la pension de ınées d'avance, comme on en étoit convenu. Il de- quelques jours à Dara pour y célébrer les fêtes de et celle de l'Epiphanie. Il passa ensuite en Perse raiter immédiatement avec le roi sur deux articles n avoit réservé la décision à Chosroës. Le premier noit la Suanie : c'étoit une contrée voisine du se, qui avoit dépendu du royaume de Lazique. auvais traitemens que les Suanes avoient reçus mmandans romains, les avoient engagés à se don- ıx Perses, qui, depuis dix ans, étoient maîtres du Mais la Lazique entière revenant au pouvoir des ıins, ceux-ci demandoient à rentrer en possession Suanie. Les Perses, au contraire, alléguoient que uples, ayant passé volontairement sous la puissance erses, avoient dès-lors été détachés du royaume de ue. Le roi tint ferme sur ce point, et Pierre n'en en obtenir. Ce n'étoit pas au fond une grande pour l'empire, les Suanes n'étant que des sauvages brigands qui habitoient les cavernes du Caucase; le pays étoit situé avantageusement pour empêcher erses de venir ravager les frontières de Lazique du lu nord. L'autre article regardoit Ambrus, chef troupe de Sarrasins attachés à la Perse. Le roi AN. 563.

vouloit que les Romains s'obligeassent à lui payer
pension de mille pièces d'or, parce qu'ils l'avoi
disoit-il, payée à son prédécesseur. Pierre lui représ
*que le prédécesseur d'Ambrus avoit en effet reç
temps en temps quelque gratification de l'empere
récompense de ses services; mais qu'Ambrus ayant
féré de servir la Perse, il ne pouvoit avec justice rien
ger de l'empereur.* Chosroës se rendit à ces raison
Pierre revint à Constantinople, où il acheva bientôt
carrière brillante. Sa fortune prouva que l'entrée
dignités n'étoit pas fermée au mérite, quoiqu'elle
beaucoup plus ouverte à l'intrigue et à la faveur.
quent, négociateur délié, instruit en tout genre de
térature, il fut employé dans les affaires les plus
portantes, et ce fut par la supériorité de ses talens
de simple avocat de Constantinople il parvint au
éminent de maître des offices. Cette paix, assez
honorable, mais nécessaire dans la foiblesse de l'em
qui sembloit vieillir avec le prince, devoit subsi
comme je l'ai dit, pendant un demi-siècle. Elle e
sort de la plupart des traités de paix pour longues
nées, qui parviennent rarement à leur terme; el
dura que dix ans, après avoir coûté sept années de n
ciations.

Greg. Tur. de gloriâ martyrum, l. 1, art. 103.

Ce fut peut-être alors que Justinien, cherchan
l'argent de toutes parts pour fournir la somme pro
au roi de Perse, eut recours à Juliana Anicia, do
fortune égaloit la noblesse. *Vous savez*, lui dit-il,
*le trésor est épuisé, tandis que je travaille à vous
curer la paix, à défendre nos frontières, et à sou
la misère de mes sujets. Venez à notre secours; pr
nous de l'argent, nous vous le rendrons, et vou
retirerez le plus noble intérêt, l'honneur d'avoir aidé
patrie.* Julienne, qui connoissoit le caractère de J
nien, aussi dissipateur qu'il étoit avide, lui dem
du temps pour recueillir ses revenus et vendre ses t

[redacted]

fit aussitôt des lames d'or d'une étendue suffisante
revêtir la voûte de l'église de Saint-Polyeucte, voi-
de sa maison. Lorsqu'elles furent en place, elle fit
à l'empereur qu'elle étoit prête à lui mettre devant
eux tous ses trésors. Il vint aussitôt; elle le conduisit
glise, et lui faisant lever les yeux vers la voûte:
ıeur, lui dit-elle, *voilà tout ce j'ai d'or; faites-en*
'il vous plaira. Justinien n'osa ravir ce qui étoit
ıcré à un si saint usage; il rougit, et se retira, fei-
ıt de louer la piété de Julienne. Pour ne pas le
oyer les mains vides, elle lui donna sa bague en lui
ıt : *Recevez tout l'or qui me reste.* Malgré l'éloge
Grégoire de Tours fait de ce pieux stratagème, je ne
si le généreux sacrifice que Julienne auroit fait de
iens en vue de soulager l'empire dans une nécessité
ıante n'auroit pas été d'un beaucoup plus grand
ite que ce luxe de dévotion.

e blé manquoit à Constantinople. Les vents du *Theoph. p. 201.*
l qui soufflèrent avec violence pendant le mois *Proc. ædif.*
ût, fermoient l'entrée de l'Hellespont à la flotte *l. 5, c. 1.*
exandrie : elle fut obligée de décharger sa cargai-
dans les magasins de Ténédos. C'étoit un des plus
ıx édifices que Justinien eût fait construire; ils avoient
t cent quatre-vingts pieds de long, sur quatre-vingt-
de large, avec une hauteur proportionnée. Le vent
nidi étoit nécessaire pour enfiler le détroit de l'Hel-
ont; lorsqu'il manquoit aux vaisseaux qui venoient
frique ou d'Alexandrie, on les déchargeoit dans cet
epôt, et les marchands retournoient pour un second
n troisième voyage avant l'hiver. Dès que le temps
enoit plus favorable, des navires de transport alloient
rcher ces marchandises, et les apportoient à Con-
ıtinople. La famine ne causa point alors de révolte;
quiétude du peuple se tourna tout entière en dévo-
ı, et il n'y eut point d'autre mouvement que celui
processions.

[redacted]

Theoph. p. 201. Cedr. p. 387. Menand. p. 133. Malela, p. 85. Anastas. p. 66; et vita Joan. III. Marc. chr. Chr. Avent. Paul. diac. l. 2, c. 2, 3. Aimoin. l. 2, c. 34. Vales. rerum. franc. l. 8.

La guerre qui se ralluma pour lors en Italie a eu des suites fâcheuses, si Narsès n'eût pas main sa conquête par la même valeur et la même act qui l'avoient en si peu de temps rendu maître de vaste contrée. Le comte Widin, accrédité parm Goths, fit révolter les villes de Vérone et de Br il rassembla ce qui restoit de soldats de sa natio appela les François à son secours. Aming, nommé niruge par quelques auteurs, et qu'on croit avoi un seigneur puissant dans la Suabe ou dans la Su s'avança jusqu'au bord de l'Adige, à la tête d'une breuse armée. Narsès, campé sur l'autre rive, lu voya deux de ses lieutenans pour l'exhorter à n rompre la paix établie entre les Romains et les F çois. Aming, montrant son javelot, répondit *qu'il quitteroit pas tant qu'il lui resteroit un bras po lancer*. Cette fierté fut mal soutenue : il fut défait e dans une bataille. Widin fut pris et conduit à C stantinople. Vérone et Bresce, quoique bien fortifi garnies de troupes, ne tinrent pas long-temps cont vainqueur. Vérone fut prise le 20 juillet, et Bresc de jours après. Narsès fit porter à l'empereur le l le plus précieux avec les clefs des deux villes, alors opulentes. L'exemple d'Aming ne put retenir dans l voir Sindual, chef des Hérules. Il avoit fidèlement Narsès, et sa bravoure avoit été récompensée de plus bienfaits. Sa fierté naturelle lui persuada que Narsè devoit sa conquête, et qu'il pourroit l'en dépouiller. I ans après la défaite d'Aming, il arma toute sa nation, l bataille, fut vaincu et fait prisonnier. La colère p Narsès, en cette rencontre, à une action tout-à barbare, et qui déshonore sa victoire. Il fit pend prince à une potence très-élevée. Dagisthée, son l tenant-général, acheva de réduire les places qui av pris part à ces diverses révoltes.

Theoph. p. 201, 202.

La joie de cette heureuse nouvelle fut bientôt trou

[redacted]

-écouverte d'une conspiration formée contre
npereur. Un riche banquier, nommé Marcel, en étoit
hef. Ablabius, officier de la monnoie, reçut de lui
quante livres pesant d'or pour entrer dans ce com-
t, et il engagea Sergius, neveu d'Ethérius, inten-
it du palais. Leur dessein étoit d'assassiner l'empe-
r dans son appartement le soir du 25 novembre.
Indiens qui étoient à leurs ordres, cachés aux en-
ons, devoient se montrer aussitôt, et charger tous
x qu'ils rencontreroient, pour donner aux meur-
rs le moyen de s'évader à la faveur du tumulte.
utes les mesures étoient prises pour l'exécution de cet
ible attentat, lorsque Ablabius en fit confidence à
ix de ses amis, dont il espéroit du secours; c'é-
nt Eusèbe, commandant des Goths au service de
npire, et Jean, contrôleur des finances. Ceux-ci
mirent de le seconder, et allèrent sur-le-champ en
mer avis à l'empereur, qui les chargea d'arrêter eux-
mes les coupables. Les conjurés furent saisis au mo-
nt qu'ils entroient dans l'appartement du prince.
rcel se tua de trois coups de poignard; on ne dit pas
que devint Ablabius; Sergius s'échappa, et se réfugia
ns l'église de Blaquernes. C'étoit un asile inviolable;
is il n'en étoit aucun pour les crimes de lèse-ma-
té. Sergius en fut tiré par force et mis dans les fers.
s ennemis de Bélisaire saisirent cette occasion de le
rdre: ils promirent à Sergius de le tirer de danger,
l accusoit Paul, Jean et Vitus; le premir, intendant
Bélisaire; les deux autres, banquiers et amis de ce
néral. Déjà ils s'étoient assurés de la perfidie de ces
ois fourbes, qui, pour une somme d'argent considéra-
e, avec promesse de l'impunité, s'engagèrent à dé-
ser contre Bélisaire. Pour instruire le procès des cou-
bles, l'empereur nomma une commission composée
Procope, préfet de la ville, du questeur Constantin,
Julien, secrétaire, et du greffier Zénodore. Le préfet

Cedr. p. 387. Zon. t. 2, p. 69. Chr. Alex. Paul. Silent. p. 522. Malela, p. 83, 84. Anast. p. 66, 67. Hist. miscel. l. 16. Alciat. parerg. l. 4, c. 24. Alamanni anecd. Proc. p. 152. Pagi ad Baron.

Procope est différent de l'historien, qui étoit m
sieurs années avant cet événement.

Les interrogatoires étant achevés, l'empereur n
le 5 décembre le patriarche Eutychius, les magi
et les principaux officiers; il leur exposa le détail
conjuration, et fit lire les aveux des accusés. Tous
geoient Bélisaire, qui étoit présent, et qui essu
plus violens éclats de la colère de l'empereur, sa
pliquer une parole, soit par étonnement, soit par
deur d'âme. On le dépouilla de tous ses honneur
lui ôta tous ses domestiques; on lui donna des g
avec défense de sortir de sa maison. Ce grand ho
le soutien et l'honneur de l'empire, demeura p
nier jusqu'au mois de juillet de l'année suivante
tendant à chaque instant du jour et de la nuit
bourreau vînt l'immoler à la rage de ses envieux. I
voit fallu qu'une heure à ceux-ci pour tramer cont
une intrigue criminelle, il lui fallut sept mois po
justifier. Il rentra enfin dans les bonnes grâces de
pereur et dans toutes ses dignités. Les historie
disent pas quel fut le châtiment de Sergius. Il y a
apparence qu'on lui fit grâce, ainsi qu'aux autr
lomniateurs. Ce qui me le persuade, c'est que P
Silentiaire, après avoir décrit la seconde dédica
l'église de Sainte-Sophie, célébrée dans ce tem
même la veille de Noël, termine son poëme pa
louanges de l'empereur, qui ne fait, dit-il, senti
coupables que sa clémence; vertu vraiment héro
lorsqu'elle n'est pas un effet de foiblesse, et que le p
sait protéger l'innocence et reconnoître les servic
même temps qu'il pardonne les offenses personnel

C'est à l'occasion de cette disgrâce de Bélisair
les moralistes débitent depuis six cents ans un
absurde, qui n'a eu besoin que de son absurdité r
pour s'accréditer. Comme si l'on manquoit d'exe
incontestables et fréquens pour prouver la fragilit

[redacted]

ırs humaines, on répète sans cesse que Justinien
er les yeux à Bélisaire, et que ce grand capi-
dépouillé de tous ses biens, fut réduit à mendier
n dans les rues de Constantinople. Un contraste
pant a saisi l'imagination des artistes; ils n'ont
représenté Bélisaire que mendiant, aveugle et
ble. Cependant aucun des auteurs contemporains,
eux qui les ont suivis pendant six cents ans, n'a
seul mot d'un événement si remarquable. Jean
s, qui vivoit dans le douzième siècle, auteur sans
ent, qui a confondu la disgrâce de Jean de Cap-
avec celle de Bélisaire, est le premier garant de
venture. Depuis que la critique a épuré l'histoire,
es écrivains judicieux se sont accordés à réfuter
radition fabuleuse; néanmoins elle s'est mainte-
se maintiendra en crédit; le seul nom de Béli-
appellera sans cesse ce prétendu trait de sa vie à
qui en ignoreront tout le reste.

Maures étoient tranquilles en Afrique depuis plu- *Theoph. p.*
années. Leurs rois, soumis à l'empire, recevoient 202.
uverneur romain des gratifications annuelles. Cu- *Anast. p. 67.*
, un de ces princes autrefois ennemi des Romains, *Hist. Miscel. l. 16.*
qui les avoit ensuite aidés à conquérir entière- *Malela, p. 84.*
la Numidie et la Mauritanie, étant venu à
age pour recevoir les présens ordinaires, fut as-
é par les ordres du gouverneur, nommé Jean
tin. Un forfait si atroce devoit soulever toute
que : le bon ordre établi par les gouverneurs pré-
s maintint le pays dans l'obéissance. Il n'y eut que
s de Cuzinas qui, pour venger la mort de leur père,
des courses, ravagèrent quelques contrées et s'en
ırèrent. L'empereur envoya pour les réduire un de
eveux nommé Marcien, avec une armée. A l'ar-
de Marcien, les fils de Cuzinas, trop foibles pour
ésister, abandonnèrent le pays, et laissèrent les
ains maîtres de toute la Mauritanie.

An. 564. Theoph. p. 202. Vict. Tun. Anast. p. 67. Hist. miscel. l. 16.

Au mois d'avril suivant, André Logothète, sub: à Procope dans la charge de préfet de Constantin sortoit du palais dans un char, pour aller, selon la tume, prendre possession du prétoire. Les partisa la faction verte, contre laquelle il étoit déclaré, vi s'opposer à son passage, l'accablant d'injures, et fa pleuvoir sur lui une grêle de pierres. Ceux de la fa bleue accoururent à son secours, et le combat dur qu'au soir. Justin le curopalate, neveu de l'empe vint à bout de séparer les combattans, et de mett fuite les factieux. Deux heures après ils se rassemblè et le désordre recommença avec d'autant plus de fu que les ténèbres favorisoient l'impunité. Il fallut a contre eux toute la milice de la ville. On mit en p les plus mutins qu'on trouva avec des armes ; ils fi promenés dans la ville les jours suivans, après (leur eut coupé les pouces des deux mains.

L'empereur passa une partie du mois d'octol Germa en Galatie, où il étoit allé visiter par dév une église célèbre consacrée à Dieu sous l'invoc des Saints-Anges ; ce qui avoit fait donner à cette le nom de *Myriangeles*. A son retour à Constantin il y trouva le Sarrasin Aréthas. Ce prince, fort a en âge, pour assurer sa succession à un de ses fils, v le présenter à l'empereur, et lui demander son agréı Il se plaignoit aussi des incursions qu'Ambrus f sur ses terres. Il paroît que Justinien agréa le succe mais qu'il n'eut point d'égard aux plaintes, de peı troubler la paix nouvellement conclue avec Cho: Il y eut encore à la fin de cette année un grand inc à Constantinople.

Evagr. l. 4, c. 38, 39. Niceph. Call. l. 17, c. 29, 30. Theoph. p. 203, 204. Vict. Tun.

Nous avons vu Justinien occupé de disputes de gion pendant une grande partie de son règne. T que les Perses ravageoient l'Orient, que la jalou: ses courtisans arrachoit les armes des mains à ses habiles généraux, que ses finances épuisées par l'én

[redacted]

uantité de bâtimens qu'il faisoit construire, ou pillées par es mains avides auxquelles il en confioit le soin, l'obligeoient d'accabler ses peuples d'impositions, il passoit s jours et les nuits à disputer avec des évêques, à composer de longues dissertations théologiques, à combattre les hérétiques, qu'il rendoit plus fiers et plus opiniâtres n entrant en lice avec eux. Cette curiosité, si déplacée dans un prince, le conduisit à l'erreur. On croit qu'il fut trompé sur les matières de foi comme il l'avoit été pendant tout son règne sur les affaires d'état, et que Théodore, évêque de Césarée, qui avoit autrefois tenté de lui insinuer la doctrine d'Eutychès, vint à bout de l'y ramener par des détours artificieux. Une hérésie née dans l'école d'Alexandrie la divisoit depuis long-temps. Elle devoit son origine à Julien, évêque d'Halicarnasse, réfugié en Egypte après avoir été chassé de son siége par l'empereur Justin. Il soutenoit que le corps de Jésus-Christ, dès le moment de sa conception, n'avoit été sujet à aucune altération, et qu'il étoit impassible avant que d'être ressuscité. C'étoit contredire l'Evangile, anéantir l'ouvrage de la rédemption, et réduire les souffrances et la mort du Sauveur à de fausses apparences. On nomma pour cette raison les sectateurs de Julien *phantasiastes*, ou *incorruptibles*. Justinien s'entêta de cette erreur; et comme plusieurs évêques d'Afrique qui la rejetoient étoient en même temps opposés à la condamnation des trois Chapitres prononcée dans le dernier concile général, il fit venir à Constantinople six des plus renommés, entre lesquels étoit Victor, évêque de Tunone, auteur d'une chronique utile pour l'histoire de ces temps-là. Ces prélats soutinrent hautement la cause des trois Chapitres contre l'empereur et contre le patriarche Eutychius; et d'un autre côté ils combattirent l'hérésie des phantasiastes, que l'empereur avoit embrassée. Justinien, irrité de leur hardiesse, les fit enfermer séparément dans plusieurs monastères de Constantinople.

Anast p. 67
Hist. miscel l. 16.
Zon. t. 2, p. 69, 70.
Eustathiu in vitâ sancti Eutychii apud Bolland. 6. April.
Pagi ad Baron.
Noris, de synod. 5a. c 6, 10.
Assemani bibl. orient t. 2, p. 89.
Fleury, hist ecclés. l. 34 art. 8, 9 10.

An. 565. L'empereur, qui pardonnoit si aisément les attent commis contre sa personne, ne pouvoit souffrir qu'o donnât la plus légère atteinte à ses opinions théologi ques. Jaloux à l'excès de cette sorte d'empire, il com posa un édit où il établissoit sa nouvelle doctrine, e résolut de le faire souscrire par tous les évêques. Euty chius fut le premier à le rejeter; il fut aussi la premièr victime de la colère du prince. Le comte Ethérius, à l tête d'une troupe de soldats, vint enlever ce saint patriar che au pied de l'autel, et l'enferma dans un monas tère. Son procès lui fut fait par une assemblée d'évêque attachés à la cour; il fut transféré dans l'île du prince à l'entrée de la Propontide, et de là dans un monastèr d'Amasée, qu'il avoit autrefois gouverné. On mit à s place sur le siége de Constantinople Jean le Scholasti que, apocrisiaire d'Antioche. L'édit fut proposé au évêques d'Orient, qui, pour ne pas irriter l'empereu par un refus déclaré, répondirent qu'ils attendoient l'a vis d'Anastase, et qu'ils souscriroient après lui. Ana stase, patriarche d'Antioche, étoit alors le prélat le plu renommé de tout l'Orient pour sa sainteté et ses lumiè res. Justinien lui envoya son édit avec une lettre très pressante, persuadé que son exemple entraîneroit tou les suffrages. Mais le patriarche, aussi ferme qu'éclairé répondit à l'empereur par une réfutation solide de s doctrine erronée. Consulté par les monastères de Syrie il les affermit dans les sentimens orthodoxes, et leu inspira le courage nécessaire pour endurer la persécu tion, si l'opiniâtreté de l'empereur mettoit leur fo à cette épreuve. Comme il s'attendoit à l'exil, il redou bla ses instructions à son peuple, et composa un ouvrage qu'il devoit lui laisser comme un préservatif contre le venin de l'hérésie.

Theoph. p. 203. Evag. l. 4, c. 40; et l. 5, c. 1. Tout l'Occident se déclara contre l'édit de l'empe reur. Saint Nicet, évêque de Trèves, fit usage, en cette occasion, de l'autorité que lui donnoient ses vertus et

[redacted]

quarante années d'épiscopat. Il écrivit à Justinien pour l'exhorter à reconnoître son égarement ; il lui reprochoit avec une liberté apostolique les violences exercées contre les saints évêques, et lui déclaroit que l'Italie, l'Afrique, l'Espagne et la Gaule retentissoient d'anathèmes contre sa doctrine. Il paroît que cette vive remontrance fut prévenue par la mort de Justinien, qui arriva le 14 novembre de cette année 565. Il étoit âgé de quatre-vingt-trois ans, et en avoit régné trente-huit, trois mois et quatorze jours. Quelques auteurs prolongent son règne jusqu'à l'année suivante. Bélisaire étoit mort dès le mois de mars de la même année ; et comme il ne laissoit point d'héritiers, ses biens étoient revenus à l'empereur. Il est fort incertain si Justinien reconnut son erreur avant sa mort. Évagre, historien contemporain, s'exprime en ces termes : *Justinien, après avoir rempli tout l'empire de trouble et de désordre, alla recevoir son jugement dans les enfers.* Quoique le zèle de l'orthodoxie emporte cet historien bien loin au-delà des bornes, il est évident qu'une censure si violente exclut toute idée d'une conversion connue. L'autorité de cet auteur n'est pas détruite par celle de Nicéphore Calliste, qui *espère*, dit-il, *sans oser l'affirmer, que Dieu aura fait miséricorde à ce prince en faveur de ses vertus, de sa dévotion, et de la construction de l'église de Sainte-Sophie.* Il ajoute *qu'étant près de mourir, il enjoignit à Justin son successeur de rappeler le patriarche Eutychius :* ce qui n'a nulle vraisemblance, puisque Justin laissa ce prélat en exil pendant douze ans, et qu'il ne le rappela qu'après la mort de Jean le Scholastique. La plus forte preuve du retour de Justinien aux sentimens catholiques se tire des éloges qui lui sont donnés par de saints prélats. Le pape Agathon, dans une lettre signée de cent vingt-cinq évêques, loue la foi de Justinien, et dit que sa mémoire est en vénération à tous les peuples : on peut croire que quatre-vingts ans d'orthodoxie avoient fait

Cedr. p. 388. Chron. Alex. Vict. Tun. Niceph. Call. l. 17, c. 31, 33. Zon. t. 2, p. 70. Anast. p. 67. Hist. miscel. l. 16. Novel. 59. Nicetas chr. apud Banduri imp. or. t. 1, p. 107. Coripp. l. 2, 3. Trevor. observ. Apol. c. 7. Du Cange, fam. byz. p. 96. Aleman. in anecd. Proc. p. 142, 166. Assemani bibl. orient. t. 2, p. 89. Pagi ad Baron. Fleury, hist. ecclés. l. 34, art. 7.

onblier une éclipse d'une année; d'ailleurs le pape n'a-voit alors devant les yeux que l'hérésie des monothélites, et la foi de Justinien n'avoit jamais été suspecte sur cet article. Les titres de *pieux* et de *saint*, dont le nom de ce prince est accompagné dans quelques conciles, ne prouvent rien en faveur de sa conversion : ce ne sont que des qualifications de style, dont saint Denys d'Alexandrie a honoré des empereurs païens, et que des conciles n'ont pas refusées à l'impératrice Théodora, ni même à Théodoric, roi des Goths, quoiqu'il fût arien. Le ménologue des Grecs fait une mention honorable de Justinien : ce fut Jean Chalcédonius, patriarche de Constantinople, qui s'avisa, six cents ans après la mort de ce prince, d'en faire mention à la messe comme d'un saint. On sent assez de quel poids peut être l'autorité de ce prélat schismatique, qui plaçoit sans doute Justinien dans le ciel en récompense des prérogatives que ce prince avoit attribuées à l'église de Constantinople. Nicétas Choniate rapporte que, lorsque les Latins saccagèrent cette grande ville, comme ils fouilloient jusque dans les tombeaux, le corps de Justinien fut trouvé en son entier, sans qu'une durée de plus de six cents ans en eût altéré aucune partie. Tout le monde sait aujourd'hui qu'en supposant la vérité du fait, on n'en pourroit rien conclure en faveur de la sainteté du personnage. Laissons donc la prétendue conversion de cet empereur dans le secret de la justice et de la miséricorde divine.

Justinien, en mourant, désigna pour son successeur Justin, fils de sa sœur, et conféra le titre de patrice à Callinique, commandant de la garde du palais, qu'il honoroit de sa confiance la plus intime. Il chargea cet officier d'ordres secrets pour élever Justin à l'empire. Lorsqu'il eut expiré, son corps fut exposé au milieu du vestibule du palais, dans un cercueil élevé, sur lequel on mit son diadème et sa robe de pourpre. Tout le

our étoit illuminé d'un nombre infini de cierges ; rûloit quantité d'encens et d'autres parfums ; tous fficiers de sa maison l'environnoient. Justin et sa me Sophie s'approchèrent du cercueil, et, fondant armes, lui dirent les derniers adieux. Sophie couson corps d'une étoffe où étoient représentés en broe les événemens les plus glorieux de son règne. Le roi fut suivi de Justin et de toute la ville, les diaet les religieuses chantant des psaumes, selon l'orqu'il avoit lui-même établi pour les funérailles. Il porté à l'église des Saints-Apôtres, et déposé dans ombeau de marbre précieux, revêtu au-dedans de es d'or, qu'il s'étoit préparé de son vivant. Le peune manqua pas d'observer qu'un feu qui se faisoit dans le ciel en forme de lance, du septentrion à :ident, depuis le mois de mai, ne disparut qu'après nort de l'empereur.

LIVRE CINQUANTIÈME.

JUSTIN II.

A. 565. Corip. l. 2. Vict. Tun. Evag. l. 5, c. 1. Theoph. p. 204. Cedr. p. 388. Niceph. Cal. l. 17, c. 33. Zon. t. 2, p. 70. Du Cange, fam. byz. p. 98, 99, 100.

JUSTINIEN laissoit trois neveux, fils de sa sœur Vigilance et de Dulcissime; Justin le curopalate, ou grand maître du palais, Baduaire et Marcel, et deux petits neveux, fils de Germain, nommés Justin et Justinien. Baduaire et Marcel ne méritoient de considération que par leur naissance; mais les fils de Germain, héritiers de la valeur de leur père, s'étoient déjà signalés dans les guerres contre les Perses. Justin le curopalate, fort inférieur en mérite, avoit sur eux un avantage qui ne suppose point les talens, mais qui les éclipse presque toujours : assidu auprès du prince, il avoit profité de ses foiblesses pour lui faire sa cour; et, afin de s'appuyer de l'amour de l'empereur pour Théodora, qui régna toujours, même après sa mort, sur le cœur de son mari, il épousa Sophie, nièce de cette princesse, plus chaste, mais aussi impérieuse que sa tante, avec moins de ressources dans le génie. Cette politique vulgaire fixa sur lui la préférence d'un prince qui n'étoit pas assez habile pour connoître les hommes. Dès que Justinien eut les yeux fermés, Callinique, selon l'ordre qu'il en avoit reçu, conduisit Justin au sénat. C'étoit au milieu de la nuit, et l'on ignoroit encore dans la ville la mort de l'empereur. Les sénateurs, assemblés en diligence firent la lecture du testament, et s'empressèrent à l'envi de se jeter aux pieds de Justin et de le prier d'accepter le pouvoir suprême. C'étoit là le seul droit qu'ils avoient conservé à l'élection des empereurs. Justin, proclam

[redacted]

r le sénat sans aucune opposition, retourna au palais ur préparer les obsèques de Justinien. Dès qu'elles irent achevées, il reçut avec sa femme la bénédiction la couronne des mains du patriarche Jean le Scholastique.

Revêtu des ornemens impériaux, il se rendit à l'Hippodrome, où, s'étant assis sur le trône, au bruit des cclamations réitérées, après avoir fait le signe de la roix, dont il portoit l'image sur le front, il harangua e peuple innombrable, promettant tout ce que les rinces à leur couronnement ne manquent jamais de romettre. A peine eut-il cessé de parler, qu'il se vit nvironné d'une foule de femmes qui demandoient à rands cris la délivrance de leurs maris ou de leurs enns détenus dans les prisons. Touché de leurs larmes, fit grâce aux criminels, et relâcha tous les prisoniers. Cette action de bonté fit espérer un soulagement énéral. Aux acclamations de joie se joignoient de toutes arts des gémissemens et des plaintes : Justinien, pour ournir aux frais immenses de ses bâtimens, avoit sucé sang de ses peuples, et ne s'étoit fait aucun scrupule es exactions les plus injustes. Après avoir épuisé toutes s ressources des impositions, il avoit emprunté de randes sommes aux particuliers sur des obligations gnées de sa main. Tout le peuple, tendant les bras ers le nouvel empereur, lui présentoit ces billets dont demandoit le paiement. Justin, ayant fait faire sience, excusa son prédécesseur sur sa vieillesse, dont ses ninistres avoient abusé. Il fit aussitôt dresser des compoirs et ouvrir le trésor. On vit en un moment, dans out le Cirque, briller des monceaux d'or et d'argent. 'empereur écoutoit les plaintes et recevoit les billets, u'on acquittoit sur-le-champ et qu'on jetoit dans un rand feu. Les héritiers furent payés de ce qui étoit dû leurs pères; et dès ce premier jour il y eut un grand ombre de torts redressés et de dettes payées; ce qui

[redacted]

fut continué les jours suivans, jusqu'à ce que les inj tices du règne précédent eussent été pleinement parées.

Evag. l. 5, *c.* 1, 4. *Niceph. Cal. l.* 17, *c.* 33, 35. *Theoph. p.* 204. *Cedr. p.* 388. *Hist. miscel. l.* 16.

L'empereur songea ensuite à rétablir la paix (l'Eglise, troublée depuis long-temps par l'indisc présomption de Justinien, toujours occupé de dis sions théologiques. Plusieurs évêques étoient exi d'autres, en grand nombre, se trouvoient à Consta nople, soit qu'ils y eussent été appelés pour re compte de leur foi, soit qu'ils y fussent venus d'(mêmes pour faire leur cour au prince, ou pour s citer des ordres rigoureux contre leurs adversaires. Ju rappela les exilés, à l'exception du patriarche Eutych qui ne rentra en possession du siége de Constantin qu'en 577, après la mort de Jean le Scholastiqu renvoya dans leurs diocèses tous les prélats qui se t voient à la cour, et leur ordonna de vaquer à l fonctions, d'entretenir la paix et la concorde, et d rien innover dans la foi; ce qu'il confirma par un adressé à tous les chrétiens de l'empire. Cet édit reçu avec joie; et l'hérésie, qui se nourrit de conte tions, laissa enfin reposer l'empire pendant plu cinquante ans. L'abbé Photin, ce beau-fils de Bélisa dont nous avons parlé, fut revêtu d'un plein pou pour pacifier les troubles qui agitoient les églises gypte.

Coripp. l. 1. *Evag. l.* 5, *c.* 1. *Niceph. Cal. l.* 17, *c.* 35. *Theoph. p.* 204. *Cedr. p.* 388. *Manas. p.* 67. *Glyc. p.* 272. *Zon. p.* 70. *Greg. Tur. hist. franc. l.* 4, *c.* 39. *Paul. diac.*

De si heureux commencemens promettoient un r plein de douceur et de justice. On croyoit voir prince libéral sans profusion, habile sans artifice, taché à l'orthodoxie, mais ennemi de toute violenc ornoit les églises, il dotoit des monastères, il fa bâtir un palais hors de la ville, un port dans la même, mais sans fouler les peuples; il mesuroit dépenses sur ses revenus. En un mot, tout annoi en lui une âme vraiment digne de commander aux tres hommes; et les grâces de son extérieur sembl

:core rehausser le prix de tant de belles qualités. Mais *hist. Lang. l. 3, c. 11.*
entôt toutes ces vertus disparurent. C'étoit un prince
ible et sans caractère, que la séduction de la puissance
uveraine n'eut pas de peine à corrompre. Comme il
étoit grand que par effort, dès qu'il crut n'avoir plus
soin de se contraindre, il tomba dans la bassesse. Il
ibandonna aux plus infâmes plaisirs; fanfaron et ti-
ide, aussi prompt à s'effrayer qu'à s'irriter; sans
source comme sans prévoyance. Il devint avare et
visseur, méprisant les pauvres, dépouillant les riches,
ndant tout, jusqu'aux dignités de l'Eglise, dont il fai-
it publiquement un trafic sacrilége. Après l'avoir ad-
iré dans les premiers jours de son règne, ses sujets se
ouvèrent heureux de le voir tomber en démence; ils
gardèrent comme une ressource pour eux la nécessité
i il fut réduit de remettre en d'autres mains les rênes
: l'empire.

Un an avant la mort de Justinien, un phénomène *Paul. diac. l. 2, c. 4. Greg. Tur. de gloriâ Conf. c. 79. Greg. dial l. 4, c. 26.*
onnant avoit alarmé l'Italie. On vit tout à coup sur les
iurailles, sur les portes des maisons, sur les vases, sur
s vêtemens, paroître des taches livides, et plus on les la-
)it, plus ces taches devenoient sensibles. C'étoit l'annonce
une contagion cruelle qui se déclara l'année suivante.
es charbons enflammés, accompagnés d'une fièvre ar-
:nte, faisoient périr les hommes en trois jours. Les
récautions de Narsès, aussi actif dans la paix que dans
guerre, ne purent arrêter le cours de cette peste meur-
ière. Tout le pays n'étoit rempli que de morts et de
iourans; et les campagnes furent tellement désolées,
ı'il ne resta pas assez d'habitans pour faire ni la mois-
n ni la vendange. L'hiver étant venu, on croyoit jour
nuit entendre dans l'air le bruit d'une armée qui
iarchoit au son des trompettes. Ce fut à Rome et en
igurie que la maladie fit de plus grands ravages; elle
: renferma dans les bornes de l'Italie, et ne passa ni en
llemagne ni en Bavière.

Menand. p. 103, 148. Dès que Justin fut sur le trône, il envoya, selon la coutume, un ambassadeur au roi de Perse pour lui notifier son avénement à la couronne, et lui demander son amitié. Jean, fils de Domentiole, chargé de cette commission, avoit ordre de redemander la Suanie, qui, faisant partie du royaume de Lazique, rendu depuis peu aux Romains, devoit revenir à l'empire : ce que Pierre, avec toute son adresse, n'avoit pu obtenir. Jean, beaucoup moins habile, ne devoit pas être plus heureux. Chosroës, pour se mettre en droit de ne lui rien accorder, le prévint en demandant lui-même ce qu'il n'espéroit pas obtenir. Il fit de nouvelles instances en faveur d'Ambrus, chef des Sarrasins attachés au service de la Perse, et demanda pour ce prince la pension annuelle que Justinien avoit refusée. Jean lui fit la même réponse que Pierre avoit faite, et déclara hautement que l'empereur, résolu de soutenir la majesté de l'empire, croiroit la déshonorer en gratifiant ses ennemis. Il exposa ensuite sa demande au sujet de la Suanie; et, selon les ordres qu'il avoit reçus, il offrit d'entrer en négociation, si le roi vouloit rendre cette province. Chosroës, après avoir fait valoir ses titres de possession, ajouta, qu'après tout il permettoit à Jean de sonder la disposition des Suanes ; qu'il ne vouloit pas les retenir malgré eux; mais que, s'ils redoutoient le joug des Romains, il ne les abandonneroit pas. Il étoit bien instruit que les Suanes, partie par aversion pour les Romains, partie par crainte de la puissance des Perses, ne consentiroient pas à changer de maître. Jean donna dans le piége; il envoya au roi des Suanes, qui repondit conformément aux intentions de Chosroës. L'ambassadeur se retira donc sans avoir rien fait, et fut fort mal reçu de Justin, qui le blâma d'avoir passé ses ordres. L'empereur, piqué du refus de Chosroës, reçut avec arrogance l'ambassade que le roi de Perse lui envoyoit à son tour. Il s'étoit mis dans l'esprit que, pour relever la dignité de l'empire, il falloit

[redacted]

traiter avec fierté les nations étrangères. Mais, comme ses ıctions soutenoient mal ce ton de supériorité, il ne fit]u'irriter ceux qu'il prétendoit intimider; et cette hau-eur empruntée ne lui attira que le mépris. Mébodès, ın des plus grands seigneurs de la Perse, fut le jouet le la cour de Constantinople : l'empereur prit toutes les ›ccasions de l'humilier; il refusa d'admettre à son au-lience les princes sarrasins dont il étoit accompagné, et e renvoya fort mécontent. Les Sarrasins de Perse se 'engèrent en faisant des courses sur les terres de leurs :ompatriotes alliés de l'empire; et Chosroës garda dans on cœur un profond ressentiment, qu'il fit éclater quel-]ues années après.

L'empereur, qui prit le consulat l'année suivante, ne raita pas moins fièrement les députés des Abares, lors-]u'ils vinrent lui demander les présens dont Justinien ıvoit établi l'usage. Ils prétendoient même en mériter ›ncore de plus grands, parce qu'ils servoient de bar-·ière contre les autres barbares. Ils faisoient entendre ıssez clairement que la libéralité des empereurs seroit a mesure des égards qu'ils auroient pour l'empire. Jus-in se fit un honneur de les insulter : *Oui*, leur dit-il, *'e ferai pour vous plus que n'a fait mon père* (c'est ıinsi qu'il nommoit Justinien); *je vous donnerai une 'eçon plus utile que tous les présens; je vous appren-lrai à vous connoître : retirez-vous. L'empire n'a pas besoin de vos armes ; c'est à vous à respecter ses fron-'ières ; nous saurons bien les défendre. Les gratifica-'ions de mon père, que vous osez apparemment re-ʼarder comme un tribut, n'étoient que des gages qu'il ıayoit à ses esclaves.* Ce ton de maître imposa d'abord ıux ambassadeurs; mais bientôt la crainte fit place à 'indignation. Les Abares faisoient alors la guerre à Si-ebert, roi de la France austrasienne. Résolus de tour-ıer toutes leurs forces contre les Romains, ils offrirent ı ce prince de se retirer de ses états dans l'espace de

An. 566.
Coripp. l. 3.
Menand. p 101, 110.
Greg. Tur. hist. franc. l. 4, c. 39.

trois jours, s'il leur fournissoit les vivres dont ils man-
quoient. La condition fut acceptée, et le traité de paix
conclu entre Sigebert et les Abares; mais en même
temps le roi françois, ne voulant pas se déclarer ennemi
de l'empire, envoya des ambassadeurs à Justin pour
demander son alliance. Ces députés, s'étant rendus
par mer à Constantinople, furent mieux reçus que ceux
des Perses et des Abares; ils obtinrent ce qu'ils deman-
doient. Les fréquentes irruptions des François en Ita-
les rendoient redoutables à l'empire.

Evag. l. 5, c. 2. Abb. Biclar. Theoph. p. 206. Cedr. p. 390. Niceph. Cal. l. 17, c. 34.

Justin, fils de Germain, commandoit quelques troup-
vers le Danube pour observer les mouvemens d-
Abares. Son mérite faisoit ombrage à l'empereur, et s-
tout à Sophie, qui sentoit encore mieux l'avantage q-
ce guerrier avoit sur son mari. Avant la mort de Justi-
nien, les deux Justins, se trouvant dans une égale con-
sidération à la cour, et revêtus des mêmes titres pou-
prétendre à la succession de leur oncle, étoient secrè-
tement convenus qu'ils vivroient dans une parfai-
union; que celui des deux qui obtiendroit la couron-
donneroit à son cousin la première place après lui,
que l'autre se contenteroit du second rang. L'ambi-
tieuse Sophie, jugeant du fils de Germain par ell-
même, ne pouvoit se persuader qu'il demeurât fidèle
cette convention. Elle fit passer ses craintes et ses d-
fiances dans le cœur de son mari. Justin fut mandé
la cour, où il se rendit avec empressement pour jou-
des honneurs qui lui étoient promis. Il y fut reçu av-
toutes les démonstrations d'une étroite amitié. Mais l-
courtisans qui servoient la jalousie de l'impératric-
vinrent bientôt à bout de noircir sa conduite, et d-
rendre suspectes toutes ses démarches. On lui ôta s-
gardes; il étoit condamné sans le savoir. Enfin il reç-
ordre de se retirer à Alexandrie; et, pour lui cacher en-
core sa sentence de mort, déjà prononcée en secret,
on lui donna le titre de gouverneur d'Egypte. A pein-

[redacted]

ıt-il arrivé, qu'il fut assassiné dans son lit. La mort ce prince aimable n'apaisa pas la rage de Sophie le l'empereur ; ils se firent apporter sa tête, et la lèrent aux pieds.

;ette fureur barbare leur attira l'indignation pu- ɟue. Ethérius et Addée, deux des principaux séna- rs qui avoient occupé sous le règne de Justinien les ces les plus éminentes, conspirèrent contre l'empe- r. Le complot fut découvert. Ethérius, sur qui tom- ent les premiers soupçons, avoua dans la torture :, de concert avec Addée, il avoit formé le dessein mpoisonner l'empereur; et qu'à cet effet il avoit ga- ¹ par argent le médecin de la cour. Addée soutint c serment jusqu'à la mort qu'il n'avoit eu aucune ınoissance de ce crime. Mais, sur le point de mourir, déclara qu'innocent de ce forfait, il reconnoissoit endant qu'il avoit mérité le dernier supplice pour ıir fait périr Théodote, intendant du palais. Tous ıx eurent la tête tranchée, et personne ne plaignit r sort. Ils étoient également odieux, Addée par ces crables débauches qui outragent la nature ; Ethérius · ses rapines, qu'il coloroit du prétexte de faire valoir droits du prince.

Evag. l. 5, c. 3. Abb. Biclar. Theoph. p. 204. Cedr. p. 390. Niceph. Cal. l. 17, c. 34. Hist. miscel. l. 16.

Les habitans de l'Osrhoëne, de la Mésopotamie et la province euphratésienne, s'étoient corrompus par voisinage des Perses et des Sarrasins. A l'exemple ces peuples, ils épousoient leurs plus proches pa- ıtes, ne connoissant plus de degrés prohibés. Justi- ın avoit tâché d'arrêter ce désordre par des lois qui, ıs casser les mariages déjà contractés, défendoient, ıs de grièves peines, d'en contracter désormais de nblables. L'abus avoit continué, et Justin se crut ligé de renouveler la même indulgence pour le passé, la même défense pour l'avenir. Ce qui le détermina tout à interdire toute recherche sur les mariages érieurs, ce fut la rapacité des traitans. Justinien

Justiniani novel. 22, 117, 139, 154. Justini novel. 2, 3, quæ inter Justiniani novellas, 140.

avoit imposé de grosses amendes ; il avoit même pro-
noncé la confiscation des biens contre ceux qui désor-
mais formeroient ces alliances illégitimes. Il s'étoit
en conséquence établi une sorte d'inquisition, qui étoit
devenue une ferme publique. Une compagnie com-
posée de ces âmes viles et mercenaires qui s'enri-
chissent des délits et des contraventions d'autrui, pour
une somme médiocre qu'elle donnoit au fisc, achetoit
le droit de désoler ces provinces, de porter le troub
dans toutes les familles, et de les réduire à l'indigence,
en contestant la validité des mariages les plus légitim
Justin abolit ces vexations. Mais la louange qu'il mér
toit pour cette loi fut effacée par une autre, publi
cette même année, par laquelle il portoit atteinte à l'i
dissolubilité de l'union conjugale. Justinien l'avoit s
lidement établie en déclarant que le consenteme
mutuel ne suffisoit pas pour rompre un mariage. Justi
importuné, dit-il, par les plaintes de quantité d'épou
et d'épouses devenus irréconciliables, permit le di
vorce, pourvu que les deux parties y consentissent,
que les formes judiciaires fussent observées. La rais
qu'il apporte de sa loi est aussi mauvaise que la l
même. C'est, dit-il, que, si l'affection mutuelle form
la société des deux époux, la haine réciproque do
avoir autant de force pour la dissoudre. Cette consti
tution, tout-à-fait contraire aux maximes du christia
nisme, causa sans doute des désordres encore pl
grands et plus fréquens que ceux auxquels elle préten
doit remédier.

An. 567. L'année suivante, Sophie, devenue l'objet de la hain
Theoph. p. 205. générale par l'assassinat du fils de Germain, regag
Cedr. p. 390. l'affection des peuples par une de ces actions de géné
Manas. p. 70, 71. rosité qui font pardonner les plus grands crimes. L
Zon. t. 2, p. 70. misère publique avoit grossi les usures et multiplié les
Glycas. p. 272. dettes. L'impératrice fit payer à tous les créanciers ce
qui leur étoit légitimement dû, autant qu'il fut pos

[redacted]

ble de démêler les créances réelles au milieu de ces étours où l'usure a toujours su s'envelopper. Elle fit ndre aux débiteurs leurs billets ou leurs gages. Aussi-t les éloges et les témoignages de reconnaissance suc-édèrent aux malédictions.

Mais bientôt l'arrogance de cette princesse replon-a l'empire dans de nouveaux malheurs, et lui fit erdre sans retour la plus belle partie de l'Italie, qui voit coûté tant de sang à reconquérir sur les Goths. 'our développer cette fameuse révolution, il est à ropos de faire connoître ceux qui en furent les au-urs. S'il faut en croire Paul, diacre, sur l'histoire e ses compatriotes, les Lombards étoient sortis de ı Scandinavie, qui fut, selon cet auteur, la mère e tous ces peuples barbares dont on vit l'Europe inon-ée. Strabon, Velléius Paterculus et Tacite les repré-entent comme une nation germanique faisant partie es Suèves, peu nombreuse, mais célèbre par sa valeur, t ardente à défendre sa liberté. Ils furent vaincus par 'ibère encore César. Ce peuple guerrier et inquiet hangea souvent de demeure. Tantôt sujets des Vandales, es Gépides, des Hérules, tantôt ennemis et vainqueurs e ces nations, on les voit en différens temps entre le hin et l'Ems, entre le Veser et l'Elbe, entre l'Elbe et Oder, dans le Palatinat, dans le Mecklenboug, dans a marche de Brandebourg, sur les confins de la Livo-ie et de la Prusse, et enfin dans la Moravie. C'étoit ce ernier pays qu'ils habitoient lorsque Justinien, pour rrêter leur ravages, et pour les opposer aux autres arbares, surtout aux Gépides, leur abandonna le No-ique et la Pannonie, c'est-à-dire la Hongrie au midi u Danube, avec partie de l'Autriche et de la Bavière. Après avoir obéi à des chefs qui marchoient à leur tête ans leurs diverses migrations, et qui les commandoient ans la guerre, ils se soumirent au gouvernement mo-narchique. Algilmond fut leur premier roi. Ces princes ne

Hist. miscel. l. 16.

Strabo. l. 7. *Vell. Paterc. l.* 2, *c.* 106. *Tac. annal. l.* 2, *c.* 45, 46. *Idem, de mor. Germ. c.* 40. *Ptolem. geog. l.* 2, *c.* 11. *Prosp. Aquit. chr. Proc. Goth. l.* 2, *c.* 22; *l.* 3, *c.* 33. *Hist. miscel. l.* 16. *Greg. dial. l.* 3, *c.* 28, 29. *Lazius de migr. gent. l.* 11, *p.* 649. *Cluv. Germ. ant. l.* 3, *c.* 26. *Baronius. Grot. proleg. ad hist. Goth. Ludwig, vita Justiniani, c.* 8, 53, 117. *Murat. annal. ital. t.* 3, *p.* 550. *Idem, antiq. Esten. part.* 1, *c.* 10. *Giannone hist. nap. l.* 4, [illegible]

p. 3, 4; dissert. 2, p. 29.

s'occupèrent que des guerres de Germanie jusqu'au huitième roi, nommé Vacon ou Vacès, qui, s'étant approché du Danube, commença de porter ses vues sur les affaires de l'empire. Il se lia d'amitié avec l'empereur, et refusa du secours à Vitigès. Cette alliance, qui subsista sous ses deux successeurs Valtharis et Audoin, n'empêchoit pas cette nation barbare de faire de fréquentes courses sur les terres des Romains. Ils ne purent même se contenir après que l'empereur leur eut cédé la Pannonie; ils ne cessoient encore de piller la Dalmatie et l'Illyrie. Selon les anciennes chroniques, les Lombards habitèrent quarante-deux ans la Pannonie, où ils avoient été établis sous le règne d'Audoin. Mais ce calcul ne peut s'accorder avec Procope, auteur contemporain, qui fait encore régner Vacon en 539, lorsque Vitigès eut levé le siége de Rome.

Les Lombards étoient ainsi nommés à cause de leur longue barbe ou de leurs longues javelines : la langue germanique se prête également à ces deux étymologies. Ils étoient en effet fort curieux de leur barbe. Lorsque Charlemagne, maître de l'Italie, rendit à Grimoald la principauté de Bénévent, il exigea de lui qu'il obligeât ses Lombards à se raser, afin qu'ils ne fussent pas différens des autres sujets de l'empire d'Occident : mais les Lombards ne purent se résoudre à se défaire d'un agrément qu'ils tenoient de leurs ancêtres; il fallut que Charlemagne se relâchât sur cette condition. A leur arrivée en Italie, ils étoient mêlés de chrétiens et de païens. La plupart de ceux qui professoient le christianisme étoient ariens : c'étoit la secte dominante parmi les peuples de Germanie. Plusieurs de leurs princes se convertirent, et leur exemple entraîna le reste de la nation. Mais, après leur conversion même, ils conservèrent long-temps des restes de leurs anciennes superstitions : ils honoroient les arbres, et ceux de Bénévent rendoient un culte divin à l'image d'airain d'une vi-

ère. Il y eut même parmi eux des païens fanatiques et ersécuteurs. Le martyrologe romain célèbre, le 6 de ars, la fête de quatre-vingts martyrs mis à mort en ampanie l'an 579, parce qu'ils refusoient de manger e la chair des animaux immolés aux idoles, et d'adorer ne tête de chèvre. Antharis, leur troisième roi en Itaie, prince arien, défendit aux Lombards de faire bapiser leurs enfans par des catholiques. Rien n'étoit plus izarre que leur extérieur. C'étoient des hommes la pluart de grande taille, et d'une figure niaise; ils avoient le errière de la tête rasée. Ce qui leur restoit de cheveux se artageoit sur le front, et venoit pendre à droite et à auche jusqu'à la hauteur de la bouche. Ils étoient vêtus, omme les Anglo-Saxons, d'un habit de toile, court, nais fort ample, chamarré de larges bandes de diverses ouleurs. Leur chaussure, qui laissoit le pied à découvert, s'attachoit par des courroies entrelacées l'une sur l'autre. Leur séjour en Italie leur fit changer quelque chose dans eur habillement, qui se rapprocha de celui qu'ils y trouèrent en usage.

Après la mort de Vacon, son fils Valtharis, encore en bas âge, régna sous la tutelle d'Audoin, seigneur lombard des plus distingués. Le jeune prince ne vécut pas long-temps, et la couronne, par droit de succession, appartenoit à Ildige. Mais Audoin avoit acquis assez de puissance pour exclure Ildige et pour s'emparer du trône. Justinien lui fit épouser Rodelinde, fille d'Hermanfroi, roi de Thuringe, et d'Amalberge, nièce du grand Théodoric. Rodelinde, ayant été conduite à Constantinople avec Vitigès, étoit entre les mains de l'empereur. Audoin ne cessoit de faire la guerre aux Gépides, sur lesquels il remporta plusieurs victoires, avec le secours des troupes romaines. Il en fut récompensé par la concession de la Pannonie, et il reconnut ce bienfait en servant fidèlement l'empire. Un corps de cavalerie lombarde étoit prêt à marcher en Italie à la suite de Ger-

Proc. Got. l. 3, c. 35, 39; l. 4, 25, 26.

main, lorsque ce vaillant capitaine mourut à Sardique. Audoin étant mort l'année suivante 551, Alboin lui succéda; et d'abord, à l'exemple de son père, il parut vouloir entretenir l'amitié des Romains. Ses troupes furent d'un grand secours à Narsès dans la guerre contre Totila; et, lorsque ce général se crut obligé de les éloigner à cause de leurs cruautés et de leurs débauches, il les congédia honorablement, après leur avoir fait part du butin.

Menand. p. 110, 111. Abb. Biclar. Evag. l. 5, c. 12. Greg. Tur. hist. franc. l. 4, c. 35. Paul. diac. hist. Lang. l. 2, c. 27. Aimon. l. 2, c. 35. Murat. antiq. Est. part. c. 10.

Mais le roi des Lombards, capable de concevoir les plus grands desseins, de les conduire avec prudence, et de les faire réussir par son activité et par sa valeur, avoit formé celui de s'emparer de l'Italie. Ses soldats, à leur retour, lui avoient apporté des fruits de ce pays fertile, dont ils lui vantoient les charmes et l'abondance. Les désastres d'une longue guerre, et ensuite ceux d'une peste cruelle, avoient désolé cette contrée. Odoacre et Théodoric, dans des conjonctures moins favorables, n'avoient eu que la peine de se montrer pour s'y établir. Ces considérations encourageoient Alboin. Mais, avant que de manifester ses projets, il commença par écarter les obstacles. Il s'assura de l'amitié des rois françois, les plus puissans d'entre les princes voisins. Il y avoit déjà des alliances entre les François et les Lombards. Théodebert, roi de la France austrasienne, avoit épousé Viségarde, fille de Vacon; Alboin obtint en mariage Clotsvinde, fille de Clotaire. Nous avons encore une lettre de saint Nicet, évêque de Trèves, par laquelle il exhorte cette princesse à travailler sur l'esprit du roi, son mari, pour lui faire abjurer l'arianisme. Il ne paroît pas qu'elle ait réussi dans cette pieuse entreprise.

Les Gépides, qui occupoient une contrée de la seconde Pannonie, entre la Save et la Drave, donnoient de l'inquiétude au roi lombard. Tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, mais toujours ennemis, ils pouvoient le troubler dans son expédition, soit en ravageant son pays en son absence, soit en tombant sur ses derrières lorsqu'il

[redacted]

oit en marche. Il résolut de se délivrer de ces voisins ommodes; et, pour s'assurer du succès, il offrit au kan Abares de partager ensemble les terres des Gépides, vouloit se joindre à lui pour les exterminer. Il lui résenta que les Abares, maîtres de ce pays, seroient portée de mettre à contribution toute l'Illyrie, de mparer de la Thrace, et d'aller jusqu'à Constantiple se venger de l'insolence de Justin. Le kan, habile itique, écouta froidement les députés d'Alboin; et, r les amener à des propositions plus avantageuses, il noigna peu d'empressement de les satisfaire. Enfin, ès beaucoup de feintes, de délais, de refus, qui laisent toujours quelque espérance, il consentit à la ligue posée, à condition que les Lombards lui enverroient nellement la dixième partie de tous leurs troupeaux, qu'après la destruction des Gépides, les Abares auent la moitié des dépouilles, et demeureroient seuls sesseurs de tout le pays. Alboin, disposé à tout sacripour la conquête de l'Italie, voulut bien acheter à prix le secours des Abares.

Cunimond, fils de Torisin, régnoit alors sur les Gées. A la nouvelle de l'orage près de fondre sur ses états, ut recours à l'empereur, dont il ne put obtenir que neutralité. Les Abares entroient déjà sur ses terres côté de l'Orient, tandis que les Lombards venoient attaquer la partie occidentale. Enfermé entre deux nées ennemies, il marcha contre les Lombards. Le bat fut sanglant et opiniâtre. Enfin la victoire se ara pour les Lombards, qui ne firent aucun quartier vaincus. Alboin tua Cunimond de sa propre main, fit faire une coupe de son crâne pour y boire dans les as solennels, selon la coutume barbare de ces nations entrionales. Les habitans du pays, sans distinction e ni de sexe, furent réduits en esclavage. Mais une ive subjugua son vainqueur. Alboin, veuf de Clotsde, devint éperdument amoureux de Rosemonde,

fille de Cunimond, et l'épousa : mariage fatal, ca unique de sa perte, comme on le verra dans la suite butin fut immense ; mais les trésors du roi échappèr aux Lombards. Trasaric, évêque arien, et Reptila neveu de Cunimond, trouvèrent moyen de les enl et de les faire passer à Constantinople, où ils fu déposés entre les mains de l'empereur. Ainsi fut étein royaume des Gépides, après avoir duré cent quinze Les foibles restes de la nation détruite, esclaves Lombards ou des Abares, perdirent jusqu'à leur n Mais celui d'Alboin devint célèbre ; ses exploits e gloire faisoient encore, plusieurs siècles après, le s des chansons des Bavarois, des Saxons, et des au nations germaniques. Les Abares s'emparèrent de t le pays. Cependant Sirmium, place forte et importa ne tomba pas sous leur pouvoir ; les habitans se don rent à l'empereur, qui, leur ayant envoyé une nombre garnison, les mit en état de se défendre.

Paul. diac. hist. Lang. l. 2, c. 5, 11. Fredeg. epit. c. 65. Anast. in Joan. III. Constant. Porph. de adm. imp. c. 27. Mar. Avent. Aimon. l. 3, c. 10. Regino chr. l. 1. Herman. contr. chron. Marian. Scot. chron. Gothofr. Viterb. chron. Sigeb. chron. German. chron. l. 5. Rubeus hist. Raven. l. 2. Sigon de re-

Il ne restoit plus au roi des Lombards qu'un obst à la conquête de l'Italie ; mais c'étoit le plus surmontable. La sagesse de Narsès maintenoit dep treize ans dans l'obéissance et dans la paix cette p vince, que sa valeur avoit si heureusement réuni l'empire. Quoique cet illustre général fût parven l'âge de quatre-vingt-quinze ans, son âme avoit c servé toute sa vigueur ; le vainqueur des Goths, François, des Allemands et des Hérules, étoit touj redoutable, et, sur le bord du tombeau, il pouvoit core y précipiter avant lui Alboin et ses Lomba L'impératrice Sophie prit soin elle-même de déli Alboin de cette inquiétude. Les courtisans, jalou Narsès, avoient persuadé à l'empereur *que, la g étant terminée en Italie, il falloit faire venir à C stantinople tout l'argent qu'on en retireroit : qu'au de laisser Narsès s'enrichir des tributs de ce p comme s'il en étoit le souverain, il étoit plus rai*

[redacted]

able de remplir le trésor épuisé. En même temps ils pratiquèrent des intelligences avec les principaux de Rome, déjà mécontens de la sévérité de Narsès, qui, accoutumé au commandement militaire, gouvernoit peut-être avec trop d'empire. Ceux-ci écrivirent à la cour pour se plaindre de la tyrannie sous laquelle, disoient-ils, on les tenoit opprimés : qu'*au lieu de les rendre libres, on les avoit asservis à la domination d'un eunuque, et qu'ils avoient été plus heureux sous le gouvernement des Goths.* Ils menaçoient même d'appeler les barbares à leur secours, et de leur ouvrir les portes de Rome, si on ne les délivroit d'un gouverneur avare et impitoyable. Ces calomnies, appuyées par l'impératrice, qui depuis long-temps haïssoit Narsès, trouvèrent crédit dans l'esprit du prince. Mais, craignant de révolter un général assez puissant pour ne pas obéir, il se contenta d'envoyer ordre à Narsès de faire passer à Constantinople, sans aucune retenue, tout le produit des impositions levées sur l'Italie. Narsès répondit qu'il étoit prêt à exécuter tout ce qu'ordonneroit l'empereur; mais il représentoit en même temps que, *retirer tout l'argent de l'Italie, sans y laisser les sommes nécessaires pour l'entretien des places et des troupes, c'étoit en ouvrir l'entrée aux barbares voisins, toujours prêts à l'envahir; qu'en cas d'irruption, il seroit bien long d'attendre les secours de Constantinople; que c'étoit la lenteur de ces envois qui avoit prolongé pendant tant d'années la guerre contre les Goths.* Il ajoutoit *qu'après tout, il étoit bien informé des plaintes qu'on avoit envoyées contre lui à la cour; qu'il étoit prêt à rendre compte de sa conduite; et que, s'il se trouvoit coupable, il consentoit à subir la peine des concussionnaires.* Ces raisons devoient faire impression sur l'empereur; mais la malignité des envieux sut bien les empoisonner : c'étoit, à les entendre, un refus formel d'obéir; et le rebelle Narsès se déclaroit maître absolu de l'Italie.

gno ital. 1. *Petav.* r *temp. pa* 1, *l.* 7, 10. *Pagi ad* I *ron.*

Sophie, craignant de manquer l'occasion de satisfaire sa haine, se chargea malheureusement du soin de réduire un homme qui méritoit les plus grands égards. Cette princesse, violente et précipitée, envoie aussitôt à ce général une quenouille avec un fuseau, et lui mande : *Revenez incessamment à Constantinople : je vous donne la surintendance des ouvrages de mes femmes. C'est la place qui vous convient ; il faut être homme pour avoir droit de manier les armes et de gouverner des provinces.* A la lecture de ce billet, Narsès lance sur le courrier des regards étincelans, et lui dit : *Va dire à ta maîtresse que je lui file une fusée qu'elle ne pourra jamais dévider.*

Aussitôt il sort de Rome, et, n'écoutant plus que sa vengeance, instruit des projets d'Alboin, il lui mande de venir en Italie ; qu'il ne trouvera aucun obstacle à la conquête de ce pays. S'étant retiré à Naples, dès qu'il fut rendu à lui-même, il éprouva dans son cœur des combats plus violens que ceux qu'il avoit livrés aux ennemis de l'empire. Déchiré tour à tour par la colère et par les remords, tantôt il brûle d'impatience de voir les Lombards au milieu de Rome, d'entendre les gémissemens de cette ville ingrate, et de jouir du désespoir de l'impératrice ; tantôt honteux d'avoir détruit le fruit de ses victoires, et d'emporter dans le tombeau le nom de traître, après avoir acheté par tant de travaux celui de défenseur de l'empire, il vouloit aller à Constantinople porter sa tête à l'empereur, mais lui faire connoître, avant que de mourir, la malignité de ses envieux. Telles étoient les agitations de son esprit, lorsque le pape Jean III vint le trouver à Naples. L'habile pontife, lié avec lui d'une étroite amitié, écouta ses plaintes, entra dans ses sentimens, et vint à bout de le calmer. Mais, comme Narsès persistoit à vouloir partir pour la cour : *Gardez-vous bien*, lui dit-il, *de vous mettre à la merci de vos ennemis ; demeurez dans ce pays*

[redacted]

que vous avez sauvé, et dans lequel ils ne peuvent vous nuire ; si vous avez besoin d'apologie, j'irai plaider votre cause. Revenez à Rome ; vos accusateurs sont aussi odieux aux Romains qu'à vous-même. Le peuple pleure votre absence ; il vous recevra avec des transports de joie. Rome est le trophée de votre valeur ; elle sera votre plus sûr asile. Narsès consentit enfin à retourner à Rome : le peuple accourut au-devant de lui ; tous, se prosternant à ses pieds, le conjuroient avec larmes de leur pardonner et de détourner la tempête qui menaçoit l'Italie. Touché lui-même de repentir, il écrivit au roi lombard pour l'engager à se désister de son entreprise. Mais Alboin avoit déjà sur pied une nombreuse armée : il n'attendoit que la fin de l'hiver pour passer les Alpes ; et le désordre où la disgrâce de Narsès jetoit l'Italie étoit pour lui un nouvel encouragement. Narsès mourut peu après dans un regret amer d'avoir flétri sa gloire, en déshonorant ses derniers jours. Il mourut coupable sans doute, mais ses ennemis l'étoient encore plus que lui. Le plus grand crime de l'envie n'est pas de persécuter la vertu, c'est de l'éteindre, en poussant à des extrémités criminelles les âmes les plus innocentes, et en les rendant par désespoir coupables des crimes dont elles étoient faussement accusées.

La certitude de cette histoire a été ébranlée de nos jours par de savans écrivains. Mais les raisons qu'ils allèguent ne me semblent pas assez fortes pour détruire une opinion établie depuis tant de siècles, et adotpée par des critiques tels que le P. Petau et le P. Pagi. Le cardinal Baronius n'en a paru douter que parce qu'il confond le Narsès vainqueur des Goths avec un autre général de même nom qui vécut jusque sous l'empire de Phocas, et qui, selon la conjecture du P. Petau, étoit fils de l'autre Narsès, frère d'Aratius, mort à la bataille d'Anglon en 543. D'autres, apparemment à dessein d'épargner la mémoire de Narsès,

Baronius.
Pagi ad Baron.
Banduri ad cap. 27.
Const. Porphyr. de adm. imp.
Murat. annal. ital. t. 3, p. 472.
De vitâ antiq. Benevent. t. 2, p. 5.
Abr. chronol. de l'hist. d'Ital. t. 1, p. 156, 158.

[redacted]

Petav. rat. temp. lib. 7, c. 10.

n'apportent que des conjectures qui ne suffisent pour détruire des faits attestés quand ceux-ci tent aucun caractère de fausseté. Ils disent que le bards connoissoient assez l'Italie pour n'avoir soin d'être invités à en entreprendre la conquê l'état du pays ravagé par une longue guerre, dé la peste, privé par un commandant tel que qu'on rappeloit, suffisoit pour les attirer; que pouvoit bien se mettre à couvert des fureurs (pératrice sans s'appuyer du secours des Lo Toutes ces réflexions sont vraies; mais Albo bien aise de n'avoir pas à combattre Narsès, fam tant de victoires; et Narsès ne cherchoit pas se sa sûreté; il vouloit se venger, et ne pouvoit l'empereur un coup plus sensible que de livrer à un roi puissant et belliqueux, qui seroit en s'y maintenir. On ajoute encore, pour décré récit, qu'à l'exception de Constantin Porphyro auteur peu exact, nul historien grec ne parle d grâce ni de la trahison de Narsès, et que c'est u imaginée par les Italiens, toujours mécontens (vernement de Constantinople. Mais quels écrivai on consulter sur l'histoire de l'Italie plutôt que liens mêmes? Les historiens grecs gardent le m lence sur l'entrée d'Alboin en Italie : faudra-t- cette raison, rejeter comme une fable la conq Lombards? Il est donc raisonnable, pour le f il s'agit, de s'en rapporter à Paul diacre, aute bard, suivi sur ce point de toutes les chroniques estimées, pourvu qu'on retranche de son récit (circonstances fabuleuses, qu'il y mêle selon sa c

Paul. diac. l. 2, c. 5. Agnellus vita Petri senioris apud Murat. t. 2. rer. ital.

Longin, nommé par l'empereur pour succéde sès, n'arriva qu'après la mort de ce grand c Il étoit revêtu d'un pouvoir très-étendu, sous d'*exarque*; c'étoit le nom que portoit aussi temps-là le gouverneur général de l'Afrique. Ce

[redacted]

ement prit une forme nouvelle, qui subsista pendant ent quatre-vingt-quatre ans. Les exarques possédoient ous les droits de la souveraineté, hormis qu'ils étoient à la nomination de l'empereur, révocables quand il le rouloit, tenus de lui payer chaque année une certaine somme qu'il avoit stipulée en leur conférant cette dignité. Au reste, ils disposoient des charges et des emplois ; ils étoient maîtres de lever des troupes, et d'imposer des tributs; ils jugeoient sans appel. Ils avoient en Italie la même autorité que les satrapes dans les provinces de la Perse. Au lieu des consulaires, des correcteurs et des présidens, Longin établit un duc dans chaque cité, tant pour le commandement des armes que pour l'administration de la justice et des finances. Il étoit venu par mer à Ravenne, où il fixa sa résidence, pour être plus à portée de fermer aux barbares l'entrée de l'Italie, et de recevoir des secours de Constantinople. Il avoit amené quelques troupes ; mais, ne se croyant pas assez fort pour résister aux Lombards, il en leva de nouvelles, dont il garnit Ravenne et les places de la Vénétie. Il fortifia la Césarée, qui, étant située entre Ravenne et Classe, ne faisoit avec ces deux places qu'une seule ville. Depuis ce temps les exarques entretinrent des garnisons perpétuelles dans toutes les grandes villes d'Italie.

Rubeus hi Ravenn. l.
Sigon de r gno ital. 1.
Murat. a nal. ital. 3, p. 477.
Abr. chro del'hist. d'ital. t. 1, 153.

On eût dit que l'empereur étoit d'intelligence avec le roi des Lombards. Longin n'avoit ni usage de la guerre, ni forces suffisantes pour combattre un prince vaillant, expérimenté, suivi d'une armée formidable. La réputation d'Alboin, et l'espérance d'une riche et brillante conquête, avoient attiré sous ses étendards des Suèves, des Bavarois, des Bulgares, des Sarmates. Plus de vingt mille Saxons vinrent se donner à lui, traînant avec eux toutes leurs familles; tant ils étoient assurés de se faire par leur épée de nouveaux établissemens. Alboin manda les chefs des Arabes, et leur dé-

An. 568
Paul. di l. 2, c. 6, 8, 9, 10, 1 14.
Hist. misc l. 16.
Greg. T hist. fra l. 4, c.
Theoph. 205, 206.
Sigeb. chr Germ. c l. 5.
Sigon. de gno ital. l

rat. an- . ital. t. p. 475, , 477. e vitâ an- j. Bene- it. t. 2, p. , 17, 19.

clara qu'il leur abandonnoit la Pannonie tout entière; à condition de la rendre, si jamais les Lombards étoient forcés d'y revenir. Il n'est pas certain qu'il leur ait cédé le Norique. Il envoya ordre à tous ses sujets de quitter leurs demeures, de charger leurs bagages sur des chariots, et de marcher à sa suite, femmes, enfans et vieillards. Tout étant prêt pour le départ, cette troupe innombrable se mit en marche le second d'avril, lendemain du jour de Pâques, l'an 568. Arrivé au pied des Alpes juliennes, Alboin trouve les passages ouverts; du haut d'une montagne, qui fut depuis appelée *Mont royal*, il contemple avec joie ces campagnes riantes et fertiles dont il va se rendre maître. La ville, nommée *Forum Julii*, bâtie par Jule César, fut la première dont il s'empara : c'est aujourd'hui *Cividad di Friuli*, qui a donné son nom à la province de Frioul. Alboin ne trouva point de résistance dans toutes les places voisines. Les habitans se sauvèrent dans les îles de la Vénétie, comme ils avoient fait aux approches d'Attila. Aquilée étoit sans défense. Paulin, archevêque schismatique, se retira dans l'île de Grado avec le trésor de son église. Félix, évêque de Trévise, vint au-devant du roi lombard jusque sur les bords du fleuve Piavé; Alboin, aussi généreux que vaillant, le reçut avec bonté, prit la ville sous sa protection; et, tout arien qu'il étoit, il confirma par lettres-patentes à l'église de Trévise la propriété de ses possessions. Il se rendit en peu de temps maître de Vicence, de Vérone, de Trente, de Bresce, de Bergame, et de toute la Vénétie, qui dès-lors s'étendoit jusqu'à l'Adda. Mantoue, Padoue, Crémone et Monselice, qui étoient garnies de soldats, furent les seules villes qui se mirent en défense. Mantoue fut prise l'année suivante. Les trois autres se maintinrent long-temps contre toute la puissance des Lombards, et ne furent prises que plus de trente ans après par Agiluf.

[redacted]

qu'Alboin se vit maître du Frioul, il en donna
ıvernement à Grasulf, son neveu et son grand-
, avec le titre de duc. Grasulf ne consentit à l'ac-
qu'après que le roi lui eut permis de choisir les
es qui habiteroient ce canton, et il choisit les
obles de sa nation. Il obtint aussi les cavales de la
ure race pour peupler ses haras. Le duché de
l fut le premier des trois principaux que les Lom-
fondèrent en Italie. Ces ducs n'étoient d'abord
: simples gouverneurs amovibles à la volonté du
. Nous les verrons dans la suite devenir plus puis-
et ériger leurs duchés en fiefs héréditaires. Tels
les commencemens d'un royaume qui dura plus
ıx siècles, et qui dut sa naissance autant à la foi-
des empereurs qu'au courage d'Alboin. Justin
opposer à ce conquérant qu'une poignée de mau-
troupes, et un général incapable de les com-
er. Ce génie étroit et frivole s'occupoit pendant ce
-là à bâtir des palais et des églises, et à pacifier
tions du Cirque, que toute son autorité avoit peine
tenir.

rapporte que, dans l'hiver de cette année, les *Paul. diac. l. 2, c. 10.*
s de l'Italie furent couvertes d'autant de neige *Abb. Biclar.*
a coutume d'en tomber sur le sommet des Alpes, *Tac. hist. l. 4, c. 50.*
e, dans l'été suivant, la moisson fut plus abon-
qu'elle n'avoit été de mémoire d'hommes. Les Ga-
ntes, peuple de l'intérieur de l'Afrique, au midi
Gétulie, envoyèrent des ambassadeurs à Constan-
le pour négocier un traité d'alliance; ils deman-
t aussi des missionnaires pour se faire instruire
la religion chrétienne. Ils obtinrent l'un et l'autre.
ie sait pourquoi des nations si éloignées et comme
ıes dans les sables de l'Afrique, dont l'histoire ne
: plus depuis le règne de Vespasien, s'avisèrent de
uvenir des Romains, dont le nom devenoit de jour
ur moins imposant, et la décadence plus marquée.

Camill. Peregr. de ducat. benevent. Giann. hist. nap. t. 1, l. 4, c. 2. De vitâ antiq. Benevent. t. 2, p. 9, 10, 16, 23, 131, 165. Abr. de l'histoire d'Ital. t. 1, p. 177.

avoir brûlé Pétra-Pertusa, forteresse impénétra tuée en Ombrie, proche d'Urbin, il continua sa r par le Picénum, et, s'éloignant de Rome, qu'il sur sa droite, il pénétra dans le Samnium jusc les frontières de la Campanie. Zotton étoit déjà (Bénévent avec une troupe de Lombards. C'étoit tachement de ceux qu'Alboin avoit envoyés à dix-neuf ans auparavant. Le général romain, ayaı gédié les autres après sa victoire, comme je l'ı dit, avoit retenu les plus braves et les mieux di nés, à dessein de les employer dans ses expéditi leur avoit donné pour demeure la ville de Bén ruinée par les Goths, à la charge sans doute d'ı lever les murailles. Zotton, qu'ils avoient choisi chef, les gouvernoit depuis dix ans, lorsque Albo nétra dans ce pays. Le roi lombard lui confir commandement, et érigea Bénévent en duché réunit quelques villes des environs, dont il se maître. Des trois duchés principaux établis par le: bards en Italie, celui de Bénévent devint le plı sidérable par l'étendue de ses limites et par la pu de ses ducs, qui prirent le titre de princes après truction du royaume de Lombardie. Le duché de servoit de barrière contre les barbares septentri celui de Spolette, placé au centre de l'Italie, portée d'arrêter les entreprises des garnisons de et de Ravenne. Bénévent devoit tenir en bride la méridionale, et servir de place d'armes aux Lor pour achever la conquête. En effet, un siècle l'établissement de ce duché, il s'étendoit d'une l'autre depuis l'embouchure du Liris, aujourd Gariglian, dans la mer de Toscane, jusqu'à c fleuve Aterno dans le golfe Adriatique. De là ı pays jusqu'à Cosenza d'un côté, et de l'autre j Otrante, dépendoit du duché de Bénévent, à l'exc de Cumes, de Naples, de Surrente et d'Amalfi, q

à cause des villes célèbres de Brindes, de Tarente et d'Otrante, ce thème fut nommé *le thème de Calabre*, dans lequel étoit compris le *Brutium*. Dans la suite, l'empire ayant encore perdu l'ancienne Calabre jusqu'à Otrante, ce nom resta au seul *Brutium*, dont une grande partie continuoit d'être soumise à l'empire de Constantinople. La pointe de l'ancienne Calabre ne méritant plus le nom de province, s'appela seulement *terre d'Otrante*.

Evag. l. 5, c. 5, 6. Theoph. p. 206. Niceph. Cal. l. 17, c. 36. Pagi ad Baron. Fleury, hist. ecclés. l. 34, art. 22.

Tandis qu'Alboin étendoit ses conquêtes, Justin, renfermé dans son palais, se livroit à la mollesse d'une vie voluptueuse. Enflé d'un vain orgueil, ce prince, qui laissoit perdre l'Italie, prétendoit porter la majesté du diadème plus haut qu'aucun de ses prédécesseurs; il ne pouvoit souffrir aucune opposition à ses volontés. Lorsque Anastase avoit été élu patriarche d'Antioche, Justin lui avoit demandé une somme d'argent pour lui procurer l'agrément de Justinien, qui vivoit alors : Anastase n'avoit point voulu se prêter à cette horrible simonie. D'ailleurs ce patriarche n'avoit pas approuvé l'élection de Jean le Scholastique à la place d'Eutychius, que Justinien avoit dépouillé du patriarcat de Constantinople, parce que ce savant et vertueux prélat combattoit ses erreurs. Lorsque Justin fut sur le trône, Jean et les autres ennemis d'Anastase tâchèrent d'aigrir le ressentiment du prince. Ce saint évêque, respecté de tout l'Orient, ils le lui dépeignirent comme un dissipateur qui ruinoit l'église d'Antioche par ses profusions; c'est ainsi qu'ils nommoient les pieuses libéralités d'Anastase. Ils lui imputoient même des paroles injurieuses contre l'empereur. Ils n'eurent pas de peine à réussir dans leur mauvais dessein. Anastase fut chassé; on lui substitua Grégoire, abbé du mont Sinaï, qui s'acquitta si dignement des fonctions épiscopales, qu'on ne peut lui reprocher que d'avoir accepté la place d'un prélat injustement dépossédé. Anastase ne fut rétabli dans son siége que vingt-

[redacted]

ns après, sous le règne de Maurice, après la mort
:goire.

il d'Anastase affligeoit l'Eglise sans causer aucun
: dans l'empire. Mais on vit dans ce même temps
.mer une guerre qui, pendant le cours de vingt
, désola les plus belles provinces de l'Orient.
x conclue avec les Perses après une longue et
e négociation devoit durer cinquante ans; elle
npue la dixième année. Plusieurs causes y con-
·ent; mais elles n'auroient pas exclu un accom-
nent, si la fierté de Justin eût pu se soumettre
»nditions que Justinien avoit acceptées. Pour
pper l'origine de cette guerre, il est nécessaire
ser en peu de mots ce qui se passoit depuis quel-
mps sur les frontières septentrionales de la Perse.
urcs, sortis du mont Altaï, près de la source de
, avoient poussé leurs conquêtes vers l'Occident.
avoir chassé les Ogors, ainsi que je l'ai raconté,
ient subjugué les Nephtalites, et s'étoient établis
bords du Jaxarte, dans la contrée qui, de leur
fut appelée Turkestan. Ayant ensuite passé le
:e, ils s'étoient rendus maîtres de l'ancienne Sog-
, située entre ce fleuve et l'Oxus. Ces deux fleuves
ujourd'hui connus sous les noms de Sihon et de
ı; et le vaste pays qu'ils embrassent se nomme le
rennahar et la grande Bucharie. L'année même
boin entra en Italie, les Sogdiens, devenus sujets
urcs, obtinrent du grand-kan la permission de
er à la cour de Perse pour y traiter du commerce
soie, dont ils s'offroient d'être les facteurs. Les
s, qui tiroient directement cette marchandise de
ine par les ports qu'ils avoient sur la mer des
, ne pouvoient, sans une perte considérable, la
oir de la main des Sogdiens. Chosroës amusa long-
s les députés; enfin, pressé de s'expliquer, il ne
qu'en achetant toute la soie dont ils avoient apporté

Evag. l. 5, c. 7. Simocat. l. 3, c. 9. Abb. Biclar. Theoph. Byz. p. 21, 22; et ibi notæ Labbei. Menand. p. 106, 151, 108, 115. Niceph. Cal. l. 17, c. 37. Zon. t. 2, p. 71. Greg. Tur. l. 4, c. 39. Hist. miscel. l. 16. Theoph. p. 206, 207, 208. Suid. in voce Ζαναταύκης. Pagi ad Baron. M. de Guignes, hist. des Huns, l. 5, p. 383 et suiv.

une grande quantité, et la faisant brûler en leur présence.

Le grand-kan, nommé Disabul par les historiens grecs, et Mo-kan par les auteurs orientaux, désiroit ardemment de se lier d'amitié avec le roi de Perse pour assurer ses conquêtes. Quoiqu'il fût mécontent du procédé de Chosroës, il lui envoya en 560 des ambassadeurs pour lui proposer un traité d'alliance. Chosroës, persuadé qu'il ne devoit former aucune liaison avec des barbares sur la foi desquels il ne pouvoit compter, entreprit de les éloigner pour toujours de ses états. Dans ce dessein il fit secrètement empoisonner les ambassadeurs, et répandre le bruit que les Turcs, accoutumés à vivre dans un pays froid et humide, n'avoient pu soutenir les ardeurs du climat de Perse. Le grand-kan ne se laissa pas tromper par ce rapport; il découvrit la vérité, et résolut de se venger. Pour être plus en état d'y réussir, il crut devoir traiter avec les Romains, ennemis naturels des Perses. Il envoya offrir à Justin le secours de ses armes contre tous ceux qui attaqueroient l'empire, et lui proposer le commerce de la soie. L'alliance fut conclue et confirmée par des sermens: c'est le premier traité entre les Romains et les Turcs.

L'empereur, pour donner au grand-kan les dernières assurances de son amitié, fit accompagner les ambassadeurs turcs à leur retour par Zémarque, comte d'Orient, suivi d'un nombreux cortége. Zémarque, après un long voyage, arriva dans la Sogdiane, où il trouva sur sa route quantité de marchands turcs qui vendoient du fer: c'étoit une ruse de cette nation pour persuader à l'envoyé romain que, loin de manquer de fer, comme on le publioit avec vérité, ils en possédoient des mines abondantes. A son entrée dans le pays, il lui fallut essuyer une cérémonie bizarre et incommode, qui se pratiquoit encore long-temps après chez les Mogols. Une troupe de fanatiques se saisit de sa personne; et, mur-

[redacted]

ınt des paroles magiques dans les transports du violent enthousiasme, avec un grand bruit de son-s et de timbales, au milieu d'une épaisse fumée ens, ils le firent passer entre deux feux, lui et toute ite. C'étoit, disoient-ils, pour le purifier et le pré-r de tout danger. Il continua son voyage jusqu'au Ectag ou Altaï, demeure ordinaire du grand-kan : eux mots signifient l'un et l'autre *montagne d'or.* ɔuvèrent ce prince dans un vallon, sous une tente e. Il étoit assis sur un trône d'or, soutenu sur deux , et traîné par un cheval. Zémarque, après lui mis entre les mains les présens de l'empereur, lui en ces termes : « Puissant chef de tant de nations, re grand empereur, voulant répondre à votre ami-pour les Romains, vous souhaite une prospérité ltérable. Puissiez-vous dompter tous vos ennemis 'evenir chargé de leurs dépouilles ! Que la jalousie, poison mortel des liaisons les plus étroites, ne unisse jamais les deux empires. Nous mettons au ıg de nos frères les Turcs et leurs sujets : prenez ›ers les Romains les mêmes sentimens. » Disabul, avoir répondu par des vœux et des protestations lables, traita Zémarque et sa suite avec magni-:e. Au lieu de vin, que les Turcs ne connoissoient :, leur pays n'étant pas propre à la culture de la :, ils faisoient usage d'une boisson que les Romains 'èrent fort agréable ; c'étoit apparemment cette es-de breuvage nommé *cosmos*, dont usent encore 'artares, qui se fait de lait de jument fermenté, et nivre comme le vin. Le lendemain on les intro-t dans les autres tentes du kan, où tout brilloit d'argent et de pierreries. L'art égaloit la richesse ; voyoit des statues d'argent qui représentoient di-:s sortes d'animaux ; et les Romains convenoient :es ouvrages n'étoient point inférieurs, pour la beauté ravail, à ceux qu'on admiroit dans les différentes

[redacted]

passé le Volga, qui portoit alors le nom d'*Atel*, ils furent avertis par les Ogors, habitans du pays, qu'il y avoit quatre mille Perses cachés dans les forêts voisines du fleuve Cuban. Ces Ogors, sujets des Turcs, leur donnèrent des outres remplis d'eau, qui leur furent d'un grand secours pour traverser de vastes déserts de sables arides. S'éloignant toujours des forêts où les Perses étoient en embuscade, ils se rendirent en hâte dans le pays des Alains pour éviter la rencontre des Mosques, peuple barbare qui habitoit les montagnes. Chosroës avoit offert à Saros, roi des Alains, une grande somme d'argent, s'il vouloit faire périr les ambassadeurs romains lorsqu'ils passeroient par ses états. Mais ce prince eut horreur d'une si noire trahison : il reçut les Romains avec bonté. Il ne fit pas le même accueil aux Turcs qui les accompagnoient : comme il se défioit de ces barbares, il ne voulut leur permettre de paroître en sa présence qu'après avoir quitté leurs armes : ils n'y consentirent qu'au bout de trois jours de contestation. Le chemin le plus court et le plus facile étoit par le pays des Misimiens, le long de la Suanie. Mais Saros avertit Zémarque qu'un nombreux parti de Perses l'attendoit dans ce passage. Sur cet avis, Zémarque prit sur la droite vers le Pont-Euxin, et, ayant traversé l'Apsilie, il s'embarqua à l'embouchure du Phase, arriva au port de Trébizonde, et de là vint par terre à Constantinople. Depuis ces ambassades, Justin eut soin d'entretenir la paix avec les Turcs, et Chosroës de se tenir en garde contre cette nation puissante et guerrière. Pour arrêter leurs courses, il fit bâtir ou réparer la ville de Derbend, qui sert de barrière au royaume de Perse, dans le passage étroit entre la mer Caspienne et les montagnes à l'occident de cette mer. Ce fut dans le même dessein qu'il fit construire une large muraille flanquée de tours, qui, fermant toutes les gorges du mont Caucase, s'étendoit entre les deux mers dans l'espace de cinquante

lieues. Selon quelques auteurs, cette muraille étoit beau-coup plus ancienne : elle avoit été bâtie plus de mille ans auparavant par Darius, fils d'Hystaspe, pour arrêter les courses des Scythes dans la Médie. Chosroës ne fit que la réparer. Les voyageurs en trouvent encore des restes dans quelques vallées.

Cette liaison des Romains et des Turcs donnoit de l'inquiétude à Chosroës; il la regardoit comme une ligue formée contre lui. Pour rendre la pareille à l'empereur il se tourna du côté du midi, et voulut détacher les Ho-mérites de leur alliance avec l'empire. Ses intrigues n'ayant eu aucun succès, il eut recours aux armes, et résolut de subjuguer cette nation. Elle avoit pour roi Sanaturcès, petit de corps, mais d'un grand courage. Ce prince, renfermé dans un coin de l'Arabie, méritoit de gouverner les plus grands royaumes. Juste, réglé dans ses mœurs, religieux et vraiment philosophe, sans savoir peut-être le nom de la philosophie, il ne s'oc-cupoit qu'à rendre ses sujets heureux. Chosroës, un de ces conquérans nés pour troubler le repos de la terre, fit passer dans ses états une armée formidable. Sana-turcès combattit ; mais, trop inférieur en forces, il fut fait prisonnier ; sa capitale fut pillée, et ses sujets furent réduits en esclavage.

La révolte des Persarméniens fut une nouvelle cause de rupture entre les Romains et les Perses. Ces peuples faisoient profession du christianisme, et un article du dernier traité les mettoit à couvert de la persécution. Il y étoit stipulé que les chrétiens sujets du roi de Perse ne seroient point troublés dans l'exercice de leur reli-gion. Cependant Chosroës, toujours inquiet, craignant que la conformité du culte ne les tînt secrètement atta-chés à l'empire, leur envoya son principal ministre, qu'on nommoit *le suréna*, pour leur déclarer que le roi ne se tiendroit jamais assuré de leur fidélité tant qu'ils n'adoreroient pas ce qu'il adoroit lui-même. Le

ırméniens assemblés se récrient sur une proposi-
si peu attendue ; ils protestent hautement que ja-
ıils n'adoreront le feu ; et comme l'évêque, prenant
role, faisoit voir la folie de ce culte, le suréna l'ac-
ınt d'injures, le fait chasser de sa présence à coups
iton. Le peuple indigné se jette sur le suréna ; on
et en pièces, et aussitôt on députe à l'empereur
implorer sa protection et lui déclarer que la Per-
énie se donne à l'empire. Justin reçut avec joie
offre si avantageuse ; il s'obligea par un serment
nel à défendre les Persarméniens, comme ses sujets.
bériens suivirent leur exemple. On voit par les au-
de ce temps-là que la ville de Tiphlis, connue par
elations des voyageurs, étoit dès-lors capitale de
rie. L'empereur oublia bientôt ses promesses ; et,
songer à aucun préparatif de guerre, il ne s'occupa
de ses plaisirs.

ımais Chosroës n'avoit eu une si juste raison de ıdre les armes ; mais ce prince, avancé en âge, ne roit plus que de passer en paix ses dernières années, le laisser à ses enfans un royaume tranquille. Il ptoit bien faire rentrer dans l'obéissance sans beau- ı de peine la Persarménie et l'Ibérie, pourvu que évolte ne fût pas soutenue par les forces romaines. r sonder les dispositions de l'empereur, il lui en- ı un seigneur de sa cour nommé Sébochthès, avec e de ne rien dire de ces deux provinces, et de rap- r seulement à Justin l'obligation contractée par son lécesseur de payer tous les ans aux Perses trente e pièces d'or. Justin reçut l'ambassadeur avec cette é dont il s'étoit fait un système; et comme Séboch- , en se prosternant devant lui, laissa tomber par e l'ornement de sa tête, les courtisans félicitèrent ıpereur de ce merveilleux événement : à les entendre, ıit un présage infaillible de la conquête de toute la se. Enivré de ces ridicules flatteries, il répondit, sur An. 572.

l'article de la pension due aux Perses, *qu'il étoit bien résolu de n'en rien payer; que, si le roi de Perse vouloit être son ami, l'amitié ne devoit pas entrer en trafic; qu'il seroit également honteux à Chosroès de la vendre, et à l'empereur de l'acheter.* Etonné du silence de l'ambassadeur sur l'affaire de Persarménie, Justin lui demanda s'il n'avoit rien à dire sur ce sujet. Le Perse répondit froidement *qu'à la vérité le roi lui avoit dit qu'il étoit survenu dans ce pays quelques désordres de peu de conséquence; mais qu'il y avoit envoyé un officier en état d'apaiser ces troubles.* Alors Justin, élevant la voix : *Sachez*, lui dit-il, *que je prends les Persarméniens sous ma protection; ils professent la même religion que moi; si on ose les attaquer, je saurai bien les défendre.* Sébochthès étoit homme d'esprit et chrétien dans le cœur; il se jeta aux pieds du prince, le suppliant de ne pas rompre la bonne intelligence qui faisoit fleurir les deux empires. Il lui représenta *que les succès de la guerre étoient incertains; que, supposé même que les Romains fussent vainqueurs, leur victoire seroit funeste à la cause qu'ils prétendoient défendre; que la Perse étoit remplie de chrétiens qui seroient enveloppés dans le carnage.* Justin, sourd à ces raisons, protesta *qu'au premier mouvement de Chosroès, il feroit marcher ses armées :* il ajouta, même avec arrogance *qu'il s'attendoit bien à rabattre l'orgueil de Chosroès, et à délivrer la Perse d'un tyran persécuteur.*

Theoph. Byz. p. 22. Evag. l. 5, c. 8. Simocat. l. 3, c. 10.

Ces paroles outrageantes rallumèrent toute l'ardeur guerrière du roi de Perse. Cependant il prit le temps nécessaire pour faire ses préparatifs. Au contraire, Justin crut avoir tout fait quand il eut nommé un général. C'étoit Marcien, patrice, cousin de l'empereur, homme de mérite, mais qui n'avoit d'autre talent militaire que celui de se faire aimer des troupes. Il partit sans soldats, sans armes, sans munitions de guerre, ramassant sur son passage les paysans et les bergers. Avec cette troupe

[redacted]

mal armée, et encore plus mal disciplinée, il passa l'Euphrate, et arriva dans l'Osrhoëne à la fin de l'été. Comme les Perses ne s'attendoient pas à une irruption si subite, leurs frontières étoient sans défense. Marcien détacha de son armée trois mille hommes, qui s'avancèrent dans l'Arzanène, où ils mirent tout à feu et à sang. Ce fut le seul exploit de cette année.

En Italie, Alboin enlevoit tous les ans quelque province à l'empire. Pavie, assiégée depuis trois ans, réduite enfin à l'extrémité, fut forcée de se rendre à discrétion. Le vainqueur, irrité d'une résistance si opiniâtre, avoit résolu de passer les habitans au fil de l'épée. Leur soumission désarma sa colère. Il entra dans la ville, non en conquérant, mais en roi pacifique, et défendit le meurtre et le pillage. Le peuple, d'abord tremblant et renfermé dans les maisons, où il n'attendoit que le massacre et l'incendie, ne voyant faire aux Lombards aucun acte d'hostilité, se rassura, sortit en foule dans les rues, et courut en poussant des cris de joie au palais de Théodoric, où s'étoit rendu le roi lombard. Les paroles du prince, qui ne respiroient qu'humanité, leur firent concevoir les plus douces espérances. Alboin, charmé de la situation de cette ville, de la beauté de ses édifices et de la force de ses remparts, la choisit pour la capitale de ses états.

Paul. diac. l. 2, c. 27. Sigeb. chron. Sigon. de reg. ital. l. 1.

Les villes assujetties par Alboin se félicitoient d'avoir changé de maître. Mais ce prince, qui réparoit par sa justice et par sa clémence la violence et l'injustice des conquêtes, ne jouit pas long-temps de sa gloire et de l'amour des peuples conquis. Sa douceur naturelle n'avoit pu effacer entièrement le caractère de barbarie qu'il tenoit de sa nation. A Vérone, au mois de mars de l'année 573, dans un grand festin qu'il donnoit aux seigneurs de sa cour, il se fit apporter la coupe faite du crâne de Cunimond, enchâssé dans de l'or; et, après y avoir bu, échauffé par le vin, il la pré-

An. 573.

Paul. diac. l. 2, c. 28, 29, 30, 31. Abb. Biclar. Sigon. de regno ital. l. 1. Pagi ad Baron. Giann. hist. nap. l. 4, c. 1.

senta à la reine, en l'invitant à boire, dit-il, avec son père. Rosemonde, saisie d'horreur, jura dans son cœur la perte de son mari, et communiqua son cruel dessein à Elmige, écuyer et frère de lait du prince. Elmige lui conseilla d'en confier l'exécution à Péridée, renommé entre les Lombards pour sa force et son courage. Péridée se refusant à cet horrible parricide, la princesse, déterminée à toutes sortes de crimes, pour commettre celui qu'elle méditoit, engagea une de ses femmes, qui avoit un commerce de galanterie avec Péridée, à lui laisser prendre sa place dans l'obscurité de la nuit. Ce malheureux, trompé par cet artifice, n'eut pas plustôt satisfait sa passion, que la reine se faisant connoître: *Choisis maintenant*, lui dit-elle, *entre tuer ou mourir. Si tu laisses Alboin échapper à ma vengeance, tu n'échapperas pas à sa colère.* Péridée, forcé d'ôter la vie au roi pour sauver la sienne, consentit à prêter son bras. Dès le lendemain Alboin s'étant jeté sur son lit pour prendre quelque repos pendant la chaleur du jour, Rosemonde écarte tous les domestiques, enlève toutes les armes, à la réserve de l'épée, qu'elle attache fortement, et introduit Péridée, qui plonge la sienne dans le sein du roi. A ce coup, Alboin s'éveille, il voit le fer sanglant, Péridée en fureur, et la reine, encore plus furieuse, qui anime le meurtrier. Il se jette sur son épée, et, ne pouvant la tirer, il saisit un escabeau avec lequel il se défend. Il tombe enfin percé de coups, et le vainqueur des Gépides et des Romains expire aux pieds d'une femme. Il n'avoit régné que trois ans et demi en Italie. Les peuples vaincus le pleurèrent; les Lombards, inconsolables, l'enterrèrent avec son épée et ses ornemens royaux au pied d'un escalier du palais.

Elmige s'étoit flatté de lui succéder: il fut trop heureux d'échapper aux Lombards, qui, se doutant du complot, le cherchoient pour l'immoler à leur juste vengeance. Il se sauva vers la côte de Gênes avec Rosemonde,

[redacted]

qui écrivit à Longin pour lui demander asile. L'exarque, délivré d'une continuelle inquiétude par la mort d'un si redoutable ennemi, envoya aussitôt un vaisseau, où Rosemonde s'embarqua avec sa fille Albsvinde, Elmige, devenu son mari, Péridée, et tous les trésors du roi qu'elle avoit enlevés dans sa fuite. Cette princesse étoit aussi belle que méchante et perfide. Longin, homme sans esprit et sans mœurs, en devint amoureux, et lui promit de l'épouser, si elle pouvoit se défaire de son nouveau mari. Le crime n'effrayoit plus Rosemonde; il lui coûtoit peu de faire périr Elmige après avoir trempé ses mains dans le sang d'Alboin. Comme il sortoit du bain, elle lui présenta un breuvage empoisonné. A peine en eut-il bu une partie, que, sentant dans ses entrailles l'effet du poison, il força Rosemonde, l'épée sur la gorge, de boire le reste, et tous deux expirèrent en même temps. Longin fut peu touché de cette scène tragique; il se consola en détournant une partie du trésor des Lombards, dont il envoya le reste à la cour, avec Albsvinde et Péridée. Justin lui en sut tant de gré, qu'il augmenta son autorité et ses revenus. Péridée, pour faire montre de sa force, combattit un lion d'une grandeur énorme dans un spectacle public en présence de l'empereur, et le tua. Il en attendoit une récompense: mais Justin, craignant qu'un si méchant homme n abusât de ses forces, lui fit crever les yeux. Ce traitement irrita la férocité de Péridée. Il résolut de tuer l'empereur; et, s'étant armé de deux poignards qu'il tenoit cachés sous sa robe, il se fit conduire au palais, demandant à parler au prince, à qui, disoit il, il avoit d'importans secrets à révéler. Justin, se défiant de ce meurtrier, envoya deux patrices pour l'écouter. Péridée, désespéré d'avoir manqué son coup, s'approche comme pour leur parler à l'oreille, et les perce tous deux en même temps de ses deux poignards. Ils tombèrent morts à ses pieds. L'histoire ne dit pas quelle fut la fin de ce scélérat.

[redacted]

Après la mort d'Alboin, les seigneurs lomba rendirent de toutes parts à Pavie. Il ne laissoit d'enfant mâle, et l'intervalle de cinq mois que l'interrègne donne lieu de soupçonner qu'il se beaucoup d'intrigues et de cabales pour remplir le vacant. Enfin on élut Cleph, un des plus nobles de tion, païen de religion, aussi guerrier qu'Alboin, avare et sanguinaire. Il traita cruellement les va chassant les nobles de leur patrie, faisant mour riches pour s'emparer de leurs biens. S'étant odieux à ses propres sujets, il fut assassiné par un domestiques après dix-huit mois de règne. Ce p ajouta de nouvelles conquêtes à celles de son préd seur. Il se rendit maître de *Tanetum*, entre Par Modène; il resserra de plus près Ravenne par la pr Rimini. Il rétablit *Forum Cornelii*, place import bâtie par Sylla, ruinée par Narsès. Les Lombard vèrent au voisinage le château d'Imola, qui donna la suite son nom à la ville.

Theoph. Byz. p. 22, 23. *Evag. l.* 5, *c.* 8, 9, 10. *Abb. Biclar. Simocat. l.* 3, *c.* 10, 11. *Theoph. p.* 208, 209. *Cedr. p.* 390. *Zon. t.* 2, *p.* 71.

Dans ce même temps l'empire avoit à souten Asie une guerre beaucoup plus sanglante. L'impru fierté de Justin l'avoit allumée; l'incapacité de s néraux soutenoit mal l'orgueil de leur maître; Perses, plus puissans que les Lombards, mettoie feu la Mésopotamie et la Syrie. Marcien, retiré à pendant l'hiver, avoit fait lever des troupes en Arm Les Lazes, les Abasges, les Alains, commandés pa roi Saros, étoient venus grossir son armée. Se voy supérieur en forces, il attaqua un corps de Perses de Nisibe, leur tua douze cents hommes, en fit soi dix prisonniers, sans autre perte que de sept so Après avoir passé plusieurs jours à l'attaque d'une resse dont il ne put se rendre maître, il reprit ses tiers d'hiver, et, dès les premiers jours du printem entreprit le siége de Nisibe selon les ordres qu avoit reçus de l'empereur. Cette ville bien for

[redacted]

lgré la vaste étendue de son enceinte, et défendue ' une nombreuse garnison, ne prit point l'alarme à rue de l'armée romaine. Les habitans, pleins de conñce, laissèrent lenrs portes ouvertes, accablant d'inltes et éloignant à force de traits, qui partoient d'une ìnité de machines, une armée trop foible et trop mal mmandée pour emporter une place de cette conséence. Sur la nouvelle du siége de Nisibe, Chosroës, i avoit passé l'année précédente à faire ses préparatifs, rt de Ctésiphon à la tête de plus de cent mille hommes pied, et de quarante mille chevaux. Ayant passé le gre un peu au-dessus de cette ville, au lieu de prendre chemin de Nisibe, il traverse les déserts de la Mésotamie pour cacher sa marche aux Romains, et vance jusqu'à cinq journées de Circèse, dernière ıce de l'empire sur l'Euphrate. De là il envoie Adaarme à la tête de six mille hommes ravager la Syrie; tournant vers le nord, il marche droit à Nisibe pour faire lever le siége.

Justin, ayant appris que Chosroës avoit passé le Tigre, laissoit endormir par ses courtisans, qui débitoient ec assurance, les uns que le roi de Perse périssoit de m avec son armée dans les déserts, les autres qu'il ıit déjà mort. Aussi impatient que présomptueux, il tonnoit de n'avoir pas encore reçu la nouvelle de la ise de Nisibe; et il dépêcha des exprès avec ordre de i apporter au plus tôt les clefs de la ville. A peine étoientpartis, qu'il reçut une lettre de Grégoire, patriarche Antioche, que l'évêque de Nisibe, affectionné aux mains par intérêt de religion, avoit instruit de l'état ı siége. Grégoire mandoit à l'empereur que Marcien pouvoit ni prendre Nisibe avant l'arrivée de Chosës, ni résister à l'armée des Perses. Justin, qui, selon caractère des princes indolens et voluptueux, n'étoit s disposé à croire ce qui auroit troublé ses plaisirs, répondre à Grégoire qu'il pouvoit s'abstenir de

donner de fausses alarmes; que Chosroës n'arrive pas assez tôt pour prévenir la prise de Nisibe; ou s'il la prévenoit, on en seroit quitte pour le battre même temps, persuadé par les ennemis de Marcien ce général trahissoit l'empire, il fait partir A homme superbe et insolent, pour ôter à Marci commandement de l'armée, quand même il seroit dans la ville. Acace trouva le siége levé aux appr de Chosroës, et Marcien ne différa pas un mo d'obéir aux ordres de l'empereur. Mais cette nou ne fut pas plus tôt répandue dans le camp, que l'armée, officiers et soldats, comme de concert, s bande, se disperse dans les campagnes; les troupes é gères reprennent le chemin de leur pays; tout dis en un moment. Acace, abandonné et couvert de h est obligé de reprendre le chemin de Constantinop

Cependant Adaarmane, ayant passé l'Euphr grossi son détachement d'un grand nombre d'A Scénites, que le désir du pillage avoit attirés so étendards, faisoit un horrible dégât dans la Syri pays étoit sans défense, car on devoit compter pour une poignée de mauvaises troupes commandées pa gnus, plus instruit de la finance que de la guerre, e de banquier étoit devenu intendant d'un des pala l'empereur, et enfin général d'armée. Aussi, dès qu nouvelle de l'irruption des Perses, n'eut-il rien d pressé que de s'enfuir; ce qu'il fit même avec t maladresse, qu'il se vit sur le point d'être env avec tous ses gens. Adaarmane, pillant et brûlan ce qu'il rencontroit sur sa route, arriva devan tioche. Jamais cette ville ne s'étoit vue dans un si danger. Une partie des murailles étoit tombée, et que tous les habitans avoient pris la fuite avec l'év qui avoit sauvé avec lui les trésors de l'église. qui restoient étoient divisés entre eux, la plupart lant se rendre aux Perses, auxquels on ne pouvoit

[redacted]

émérité la pl^s aveugle, entreprendre de résister. On t dire qu'en cette occasion le nom d'Antioche fut son que défense. Adaarmane, faute d'être instruit de l'état se trouvoit la ville, n'osa l'attaquer; il se contenta de ruire les faubourgs, et alla brûler Héraclée, qu'on nmoit alors *Gagalique*. Il marcha ensuite vers Apamée, it les murs tomboient en ruine. Les habitans, hors tat de se défendre, lui envoyèrent de riches présens, et rirent de payer leur rançon, s'il vouloit épargner leur le. Le général perse reçut leurs présens, accepta leurs res, et, par une insigne perfidie, trois jours après il npara d'Apamée, y mit le feu, chargea de fers les habi- is, et repassa l'Euphrate pour aller rejoindre Chosroës.

Ce prince étoit devant Dara, qu'il assiégeoit avec toutes forces. Il avoit coupé les aquéducs, détourné le irs du fleuve, environné la ville d'une circonval- ion, élevé une terrasse qui joignoit la muraille. s catapultes et les balistes dont la terrasse étoit cou- rte foudroyoient les habitans; et les tours roulantes, tsi hautes que celles de la ville, portoient de tous côtés ffroi et la mort. La garnison et les habitans se défen- ient avec courage, quoiqu'ils ne fussent pas com- indés. Le gouverneur, soit par lâcheté, soit qu'il fût ntelligence avec les ennemis, se tenoit renfermé dans maison et ne donnoit aucun ordre. L'arrivée d'Adaar- ine mit Chosroës en état de redoubler ses efforts et de iltiplier les assauts. Cependant la ville tint contre ite la puissance des Perses jusque bien avant dans l'hi- r; et ce ne fut qu'après six mois d'attaques continuelles 'elle fut forcée l'épée à la main. La plupart des habi- is périrent dans le massacre, en combattant jusqu'à la ort. On fit prisonniers ceux qui mirent bas les armes; Chosroës, laissant garnison dans cette place impor- nte, qui depuis soixante-sept ans avoit toujours été ur les Perses un objet de jalousie et d'inquiétude, re- urna dans ses états.

Menand. p. 111, 112, 113, 114, 115, 154, 155, 156. Evag. l. 5, c. 11. Cedr. p. 390. Niceph. Cal. l. 17, c. 39. Suid. in voce Ἐκδικῆσαι

L'empereur n'avoit guère moins à craindre du c
de l'Illyrie. Les Abares, pour achever d'être mait
de la Pannonie, attaquoient Sirmium, et leur k
nommé Baïan, avoit commencé la guerre par viole
droit des gens. Ce prince, qui faisoit sa résidence
delà du Danube, avoit fait mettre aux fers Vitalien
Comitas, que Justin lui avoit députés pour se plai
de quelques hostilités. Bon commandoit dans Sirmiu
et défendoit la ville avec tant de valeur, que le kan
proposa une conférence pour traiter d'accommodem
Le prince barbare se plaignoit des insultes faites
Justin à ses ambassadeurs, et du refus de lui contin
la pension payée par Justinien. Il prétendoit que S
mium, appartenant à la Pannonie, cédée à sa nat
par les Lombards, lui devoit être remise. Bon s'effo
de justifier la conduite de l'empereur : *Mais*, ajouta-t
*pour ce qui regarde vos demandes, il n'est pas en m
pouvoir de vous rien accorder; adressez-vous à Just
qui est mon maître et le vôtre.* Baïan, irrité de cette
ponse, jura qu'il se feroit raison de l'insolence des R
mains, et fit partir sur-le-champ dix mille Huns Ca
gours, avec ordre de passer la Save, et de porter le
et le feu dans la Dalmatie. Il envoya cependant
même temps à Constantinople un ambassadeur, d
les propositions fières et hautaines furent rejetées a
mépris. Les prétentions du kan étoient encore plus e
bitantes qu'auparavant. Il demandoit qu'on augm
tât sa pension de celle que Justinien avoit autrefois pa
aux Cutrigours et aux Utigours, parce qu'étant v
queur de ces deux peuples, il étoit, disoit-il, subst
à tous leurs droits. Justin répondit qu'il enverroit
bère, son général, pour traiter avec le kan. Après
sieurs conférences inutiles, Tibère consentit à céder
Abares une certaine étendue de pays, pourvu que l
principaux chefs donnassent leur enfans en otage.
kan exigeoit des Romains la même condition; r

[redacted]

re la refusa, et l'empereur trancha la contestation éclarant qu'il ne vouloit point de paix. Il mandoit ı général qu'*il étoit honteux de traiter d'égal à égal des barbares, avec lesquels des Romains ne de- ıt faire usage que de leurs épées.*

ibère avoit quelque expérience de la guerre, et Jus- e chargea de la conduite de celle qu'on alloit faire Abares. La négociation étant rompue, le général nbla des milices, et donna ordre à Bon de garder les ages du Danube pour empêcher les Abares d'au-delà enir se joindre à ceux de la Pannonie. Malgré cette aution, il en passa un grand nombre, et leur armée ouva fort supérieure à celle des Romains. C'étoit la ume de ces barbares de marcher au combat en pous- des cris affreux, et de faire un grand bruit de tim- s pour effrayer les ennemis. Tibère en prévint ses ats, et leur ordonna de répondre à ces vaines me- s par un bruit égal, en choquant ensemble leurs cliers, et poussant le cri de guerre avec plus de force jamais. Ses avis furent inutiles. Au premier aspect de e nation féroce, les nouvelles milices, effrayées, prirent uite sans combattre, et Tibère lui-même auroit été , si la Providence ne l'eût sauvé pour donner à ce heureux siècle un exemple d'un empereur sage et neux. Cet échec rendit Justin plus traitable. On con- t d'abord d'une trève, qui fut bientôt suivie de la paix. en ignore les conditions; mais Sirmium resta aux Ro- ins. Les députés des Abares qui étoient venus conclure raité à Constantinople furent attaqués à leur retour des brigands nommés *Scamares*, qui leur enlevèrent r argent, leurs chevaux et tout leur équipage. Sur les intes qu'il en firent porter à l'empereur, on donna chasse à ces voleurs, et ce qui avoit été pris aux ares leur fut fidèlement restitué.

LIVRE CINQUANTE-UNIÈME.

JUSTIN II, TIBÈRE CONSTANTIN, MAURIC[E]

[AN. 574.
Menand. p. 118, 156, 157.
Simocat. l. 3, *c.* 11, 12.
Evag. l. 5, *c.* 11, 12, 13.
Corip. l. 1.
Abb. Biclar.
Greg. Tur. hist. franc. l. 4, *c.* 39; *l.* 5, *c.* 20.
Paul. diac. l. 8.
Zon. t. 2, *p.* 70, 71, 72.
Anast. hist. p. 70.
Hist. miscel. l. 16, 17.
Theoph. p. 208, 209, 210.
Chron. Alex.
Niceph. Cal. l. 17, *c.* 39.
Cedr. p. 388, 389, 390, 391.
Manas. p. 68, 69, 70, 71.
Du Cange, fam. byz. p. 99.

DEPUIS quelque temps l'empereur étoit affligé d'u[ne] goutte cruelle ; juste punition de ses débauches. Mais l[a] levée du siége de Nisibe, la prise de Dara et le rava[ge] de la Syrie, en rabattant sa fierté, firent sur lui u[ne] si vive impression, qu'il devint sujet à des accès de dé[-] mence. Cet égarement d'esprit éclata d'abord par l[e] traitement indigne qu'il fit à son frère Baduaire. Il mé[-] prisoit ce prince, et l'avoit obligé de se contenter d[e] la charge de connétable, tandis qu'il avoit honoré d[e] celle de grand-maître du palais, première dignité d[e] l'empire, un autre officier de même nom, qu'il pri[t] pour gendre en lui donnant sa fille Arabia. Irrité con-tre son frère pour un sujet assez léger, il le fit battre à coups de poings par ses chambellans en plein conseil. Ensuite, sur les reproches de sa femme Sophie, s'étant repenti de cette brutalité, il alla chercher son frère, l'embrassa, le retint à dîner, et lui demanda pardon en présence du conseil, témoin de son emportement.

Les fréquentes rechutes de Justin le tenoient presque toujours renfermé dans son palais : inaccessible aux opprimés, il laissoit, sans le vouloir, libre carrière à la violence des hommes puissans. La force seule déci-doit : les tribunaux étoient sans pouvoir, et l'éta[t] éprouvoit tous les désordres de l'anarchie : si l'empereu[r] paroissoit en public, il étoit obsédé d'une foule de mal-heureux qui crioient, *justice ! justice !* Après avoir plu-

plusieurs fois assemblé les magistrats et tous les grands de sa cour pour trouver les moyens de remédier à ces excès ; après avoir inutilement prodigué les remontrances et les menaces, il établit préfet de la ville un magistrat intègre, plein de fermeté et de vigueur, qu'il revêtit de toute son autorité pour punir les coupables, sans distinction d'état ni de rang : il déclara que les sentences du préfet seroient exécutées sans appel, et que le souverain ne feroit grâce à personne. Cette déclaration si terrible effraya tous les tyrans ; hormis un seul, qui se crut au-dessus de toutes les lois. Une pauvre veuve vint se jeter aux pieds du préfet, se plaignant d'un officier-général qui l'avoit dépouillée de tous ses biens. Le magistrat, par ménagement pour ce seigneur, qui étoit parent du prince, lui écrivit pour le prier de rendre justice, et lui fit présenter sa lettre par la personne offensée. Pour toute satisfaction, elle ne reçut que des outrages et de mauvais traitemens. Indigné de cette insulte, le préfet cite l'accusé devant son tribunal : celui-ci ne répond que par des railleries et des injures contre le juge et le jugement. Au lieu de comparoître, il va dîner au palais, où il étoit invité avec un grand nombre de courtisans. Le préfet, ayant appris qu'il étoit à table avec le prince, entre dans la salle du festin ; et adressant la parole au prince : *Seigneur*, lui dit-il, *si vous persistez dans la résolution que vous avez annoncée de châtier les violences, je continuerai d'exécuter vos ordres* ; *mais si vous renoncez à ce dessein si digne de vous, s'il faut que les plus méchans des hommes soient honorés de votre faveur et reçus à votre table, acceptez la démission d'une charge inutile à vos sujets, et qui ne peut que vous déplaire.* Justin, frappé d'une remontrance si hardie : *Je n'ai point changé*, répondit-il ; *poursuivez partout l'injustice, je vous l'abandonne* ; *fût-elle assise avec moi sur le trône, j'en descendrois pour la livrer au châtiment.*

Le magistrat, armé de cette réponse, fait saisir le cou pable au milieu des convives, le traîne au tribunal écoute la plainte de la veuve; et comme cet homme auparavant si superbe, alors interdit et tremblant, n pouvoit alléguer aucun moyen de défense, il le fait dé pouiller, battre de verges, et promener sur un âne, la face tournée en arrière, par toutes les places de la ville Ses biens furent saisis au profit de la veuve; et cet exemple arrêta pour quelque temps l'usurpation et la violence. L'empereur récompensa la fermeté du pré en le créant patrice, et lui assurant sa charge pour tout le temps de sa vie.

Tandis que ce magistrat incorruptible veilloit au maintien de la tranquillité publique, l'impératrice Sophie prenoit soin des affaires du gouvernement Chosroës se préparoit à rentrer en campagne; elle lui fit porter quarante-cinq mille pièces d'or pour obtenir une trève. Elle espéroit profiter de cet intervalle pour faire consentir le roi de Perse à un congrès, où l'on pourroit accorder les différends des deux nations et parvenir à une paix solide et durable. Le patrice Trajan, questeur du palais, vieillard très-estimé pour sa pru dence, fut employé à cette négociation, conjointement avec le médecin Zacharie. Ils étoient chargés d'une lettre de l'impératrice, qui écrivoit en son propre nom au roi de Perse. Elle lui représentoit le triste état de l'empereur: *Souvenez-vous*, lui disoit-elle, *que dans la maladie dont vous fûtes autrefois accablé, non con tens d'épargner vos frontières, nous employâmes nos bons offices pour vous procurer la guérison, en vous envoyant nos médecins les plus habiles.* Chosroës cru faire beaucoup pour les Romains en leur accordant une trève d'un an, qu'il se faisoit chèrement payer.

Cette suspension d'hostilités étoit nécessaire à l'em pereur. Son esprit s'affoiblissant de plus en plus, il eut bonheur de sentir lui-même qu'il étoit hors d'état

[redacted]

utenir le poids des affaires, et qu'il avoit besoin d'un eutenant. Il regardoit et ses deux frères et son gendre omme incapables d'une fonction si importante. Sophie ui conseilla de jeter les yeux sur Tibère. Il étoit de hrace, homme de fortune, dont la naissance est inpnue. Justin l'avoit élevé auprès de lui dès son en-nce; il le chérissoit comme son fils, et après l'avoir rouvé dans les emplois du palais et dans les divers rades du service militaire, il le fit commandant de la arde impériale. La valeur de cet officier, son zèle pour a justice tempéré par la douceur de son caractère, sa énérosité, sa piété nourrie des maximes du christia-isme au milieu d'une cour très-corrompue, lui atti-oient l'estime universelle. Tant de qualités étoient en-ore relevées aux yeux de l'impératrice par une figure imable, noble et majestueuse; c'étoit l'homme le mieux ait de l'empire, et l'on eût dit qu'il étoit né pour com-mander aux autres hommes. Elle résolut donc de le lacer sur le trône, à dessein de le partager avec lui près la mort de son mari, dont les infirmités annon-oient une fin prochaine. Il paroît que Tibère, tout re-gieux qu'il étoit, ne manquoit pas de dextérité pour vancer sa fortune. Il pénétra le projet de l'impératrice; eut l'adresse d'en profiter, et de lui cacher un secret im-ortant, dont la connoissance auroit infailliblement re-roidi le zèle de la princesse en sa faveur. L'empereur, ui n'avoit point d'enfant mâle, se détermina sans peine l'adopter pour son fils et à lui conférer le titre de ésar, se reposant entièrement sur lui de tous les soins u gouvernement. Ayant donc fait assembler dans la our du palais le sénat et le clergé de Constantinople, monta sur un tribunal élevé, où il fit monter avec lui 'ibère. Alors, après l'avoir revêtu de la tunique et de a robe impériale, il joignit au nom de Tibère le sur-om de Constantin, et déclara qu'il le choisissoit pour enir sa place, et qu'il lui faisoit part de l'autorité sou-

veraine. Il ordonna aux assistans, et, en leur persor
à tous ses sujets de le respecter et de lui obéir con
à l'empereur même. Ensuite se tournant vers le
veau César, il lui parla en ces termes, qu'un au
contemporain dit avoir exactement recueillis : «
« n'est pas Justin qui vous couronne, c'est Dieu mé
« c'est de sa main que vous recevez ces ornemens «
« majesté suprême : honorez-les, afin qu'ils vous h
« rent; honorez l'impératrice; elle a été votre so
« raine, elle devient aujourd'hui votre mère. Que
« mains soient pures; ne les trempez jamais da
« sang de vos sujets. Je ne me suis rendu que
« odieux; ne me ressemblez pas. J'étois foible;
« chutes ont été fréquentes; j'en porte la peine :
« ceux dont les mauvais conseils m'ont plongé dan
« malheurs en rendront compte au tribunal de J
« Christ. Ne vous laissez pas éblouir comme mo
« cet éclat extérieur. Occupez-vous de tous vos su
« nul d'entre eux ne doit être méprisable à vos
« Ne perdez jamais de vue ce que vous avez été ni c
« vous êtes. Veillez sur vos soldats. Fermez l'oreill
« délateurs. Ne permettez pas qu'on vous sédui
« vous citant l'exemple de votre prédécesseur; je v
« dis parce que j'y ai été trompé. A combien d'im
« tions des courtisans intéressés et menteurs m'
« engagé sous le faux prétexte de l'usage! Laiss
« riches jouir de leurs biens; donnez-en aux pauv
Lorsqu'il eut cessé de parler, le patriarche pro
une formule de prière, qui fut suivie des vœux d
les assistans. Le César se prosterna aux pieds de
pereur, qui lui dit en le relevant : *Je sens bien que*
l'état où je suis, partager avec vous ma puissance
vous la donner tout entière. Ma vie même va dép
de vous. Que Dieu mette dans votre cœur ce qu
oublié de vous dire! Cette auguste cérémonie se
vendredi du mois de décembre. Elle fut accomp

[redacted]

acclamations du peuple, ravi de joie de voir la coune sur la tête d'un prince si capable de la sour.

Les progrès des Lombards en Italie affligeoient Tie; mais le mauvais état des affaires de l'empire ne permettoit pas de faire de grands efforts pour la serir. Cleph venoit de mourir, assassiné par un de ses nestiques: il laissoit un fils en bas âge. Cette raison, nte à l'amour de la liberté et à l'aversion que la auté du dernier roi avoit inspirée pour la monare, détermina les seigneurs lombards à se rendre inpendans. L'empire conservoit Ravenne et les villes isines qui formoient l'exarchat, Padoue, Monsélice, émone, Gênes et la côte de la Ligurie, Suse et les ces des Alpes cottiennes, Rome et les villes d'alenur, Naples et les autres ports de la Campanie et de la canie, étoient occupés par des garnisons impériales. s Lombards étoient maîtres du Frioul, de la Vénétie, la Ligurie presque entière, de l'Ombrie, et d'une grande tie de la Toscane. Ils avoient poussé leurs conquêtes que dans la Campanie et dans l'Apulie. Cette étendue pays étoit gouvernée par trente-six ducs. Chacun ux s'érigea en souverain dans son duché. Ils établirent comtes dans les grandes villes; dans les moindres, châtelains nommés *gastaldes*, pour commander s l'ordre civil et militaire. Cette forme de gouvernent subsista pendant dix années. Pour ne pas internpre trop souvent le récit des autres affaires de l'eme, je vais exposer ici tout de suite ce qui se passa de morable en Italie dans le cours de cet interrègne.

Alboin avoit traité les vaincus avec douceur. Son successeur, dans la courte durée d'un règne de dix-huit is, s'étoit rendu odieux, même à ses sujets. Mais, un bon roi est un rare présent du ciel, que pout-on attendre de barbares nourris dans les horreurs la guerre, et qui ne prenoient la loi que de leur

An. 575.
Greg. dial. l. 3, c. 38.
Greg. Tur. hist. franc. l. 4, c. 35.
Paul. diac. l. 2, c. 31, 32.
Sigeb. chr.
Sigon. de regno ital. l. 1.
Pagi ad Baron.
Pratilli prolus. in Paul. diac.
Giann. hist. nap. l. 4, c. 1.
Murat. annal. ital. t. 3, p. 491, 492, 502.
Idem, an in medii ævi. t. 1. Dissert. 1.
De vitâ antiq. Benevent. t. 2, p. 8, 9, 17, 19.

[redacted]

épée ? Devenus tyrans aussitôt que souverains, ils co mencèrent par exterminer ce qui restoit de riches l bitans ; ils réduisirent les autres à l'indigence. Bien on ne vit autour d'eux que des villes ruinées, des for resses abattues, des églises et des monastères réduits cendres, des campagnes abandonnées : ce beau p n'étoit plus qu'un désert ; les bourgs et les villages, ı paravant si peuplés, ne servoient plus, dit saint Gı goire, que de retraites aux bêtes féroces. Plusieurs de ducs étoient païens ; ils massacroient ceux qui refusoi de participer à leurs superstitions sacriléges ; les chı tiens qui leur échappoient se réfugioient dans les l de la mer de Toscane.

Greg. Tur. hist. franc. l. 4, c. 6, 42, 45. Mar. Avent. Aimoin. l. 3, c. 17. Paul. diac. l. 3, c. 1, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9. Pagi ad Baron. Murat. annal. ital. t. 3, p. 494, 495.

Ces princes, indépendans l'un de l'autre, au l d'agir de concert pour achever la conquête de l'Ital ne songèrent qu'à s'agrandir à l'envi chacun en pai culier. Plusieurs d'entre eux, voisins des Alpes, réu rent leurs forces, et se jetèrent dans la Bourgogne, s'étendoit alors jusqu'en Dauphiné et en Savoie. Gı tran, roi de ce pays, envoya contre eux le patrice Ar qui fut vaincu dans un grand combat où il perdit la Les Lombards, chargés de butin, retournèrent en l lie. L'année suivante, ils marchèrent vers Embrı mais ils ne furent pas si heureux. Mummol, général troupes de Gontran, ayant fait rompre les chemins, enferma entre des abatis d'arbres, et les défit entiè ment. On vit dans cette bataille Salone et Sagittai frères, et évêques, l'un d'Embrun, l'autre de Gap, co battre armés de toutes pièces. Ces deux prélats, d condamnés dans le second concile de Lyon, rétablis suite par le pape Jean III, furent enfin déposés, p leurs mauvaises mœurs, dans le concile de Châlons-s Saone en 579. D'un autre côté, les Saxons, venus Italie à la suite d'Alboin au nombre de vingt mi mécontens de la fierté des Lombards, qui prétendoi les traiter comme leurs sujets, s'unirent en un corps

tentèrent de se faire un établissement en France. Ils vinrent camper près de Riez en Provence, et commencèrent à ravager le pays. Mummol alla encore fondre sur eux, et les tailla en pièces; la nuit seule mit fin au carnage. Le lendemain les Saxons, sans se rebuter de leur perte, se préparoient à combattre de nouveau. Le général françois, aussi sage que vaillant, ne jugea pas à propos de forcer des désespérés ; il leur permit de se retirer, en abandonnant leurs prisonniers et leur butin, outre une somme d'argent qu'ils payèrent en dédommagement de leurs ravages. Ils ne furent pas plus tôt arrivés en Italie, qu'ils se séparèrent des Lombards, et, prenant avec eux leurs femmes, leurs enfans et tout leur bagage, ils retournèrent en Germanie. Une troupe de Lombards entre dans le Valais, s'empare de Cluse au bord du Rhône, et séjourne dans le monastère d'Agaune. Ils sont entièrement défaits par les François. Une entreprise faite par trois ducs sur la Provence et le Dauphiné n'eut pas un meilleur succès : battus par Mummol, ils furent obligés de repasser les Alpes, et reçurent encore un nouvel échec de Sisinnius, qui commandoit dans Suse pour l'empereur. A peine furent-ils retirés, que Chramnichis, à la tête d'une armée de François austrasiens, vint ravager le territoire de Trente. Ragilon, comte Lombard, ayant osé marcher à sa rencontre, fut défait et tué; mais le vainqueur, surpris à son tour dans sa retraite par Evin, duc de Trente, périt avec la plus grande partie de son armée.

Pendant que les princes lombards qui commandoient aux environs du Pô et des Alpes perdoient leur temps et leurs forces à lutter contre les François, les ducs de Spolette et de Bénévent travailloient utilement à étendre leurs états, l'un dans l'Ombrie et du côté de Rome, l'autre dans la Campanie, dans la Calabre et dans le pays des Brutiens. Le pape Benoît, qui avoit succédé à Jean III, ayant obtenu un secours de Tibère, alors

Menand. 124, 126. *Abb. Bicla* *Paul. dia* l. 3, c. 11 13, 20; l. c. 18. *Hist. misc* l. 17. *Anast. Benedicto Pelagio* II *Sigeb. chro*

Marian. Scot. chr. Greg. l. 1, ep. 31. Idem, dial. l. 2, c. 17. Aimoin, l. 3, c. 80. Sigon. de regno ital. l. 1. Rubeus hist. ravenn. l. 4. Camill. Peregr. hist. Longob. t. 1, p. 272. Idem, in serie abbat. Cassin. p. 8. Mabill. annal. benedict. abb. de nuce. chron. Cass. l. 1, c. 2. Pagi ad Baron. Murat. annal. ital. t. 3, p. 503, 504, 506, 508. Giann. hist. nap. l. 4, c. 2, 12. Abrégé chr. de l'histoire d'Ital. t. 1, p. 155.

César, Badnaire, gendre de l'empereur, passa en Itali avec quelques troupes; mais il fut défait, et mouru bientôt après. La famine ne faisoit pas moins de ravag que les armes des Lombards; elle contribuoit même leurs progrès. Plusieurs places se rendirent faute d vivres; Rome sans chef, sans garnison ni subsistanc étoit dans le plus grand péril: les barbares, après avo ravagé le territoire, vinrent mettre le siége devant l ville. Tibère, devenu empereur, pressé par les viv instances du pape, envoya par mer un convoi consid rable de blé, qu'il fit venir d'Egypte, et qui, étant heu reusement arrivé au port d'Ostie, remonta le Tib malgré les Lombards. Ce secours rendit le courage au habitans, dont plusieurs étoient déjà morts de faim, e fit perdre aux barbares l'espérance de s'emparer d Rome. Ils se retirèrent, emmenant avec eux gran nombre de prisonniers, qu'ils traitèrent cruellement, faisant mourir par divers supplices ceux qui refusoient de prendre part à leur idolâtrie. Ce fut pendant ce siége que, le pape Benoît étant mort, Pélage II fut élu aprè une vacance de quatre mois. L'état de la ville ne permit pas de consulter l'empereur; mais, après la retraite des Lombards, le pape écrivit à Tibère pour lui rendre compte des raisons qui avoient empêché d'attendre son agrément, et pour le prier d'approuver la possession qu'il avoit prise du saint-siége. Les papes avoient alors deux aprocrisiaires (on nommoit ainsi ceux que l'on nomme aujourd'hui *nonces*), l'un à Ravenne, l'autre à Constantinople, pour veiller aux intérêts de l'églis de Rome. Grégoire, alors diacre de cette église, et qu succéda dans la suite à Pélage, fut député à Tibèr avec plusieurs sénateurs. Ce prince, occupé de la guerr de Perse, ne put envoyer que quelques troupes et un somme d'argent pour engager les Lombards à reste en paix. Avec un si foible secours, Longin ne se cr pas en état de rien entreprendre; mais l'argent servit

e lever le siége de Rome attaquée de nouveau, et
ıgner quelques capitaines lombards, qui s'engagèrent
s les étendards de l'empire, et passèrent en Orient
ır y servir contre les Perses. Faroald, duc de Spo-
e, s'avança jusqu'à Ravenne, défendue par sa situa-
n et par une forte garnison. N'osant l'attaquer, il
ıqua la ville de Classe, dont il ne put s'emparer qu'au
ıt de deux ans; c'étoit le port de Ravenne et l'en-
pôt de toutes les marchandises qui venoient par le
fe Adriatique. La prise de cette place tenoit Longin
échec, et réduisoit Ravenne à de grandes extrémités;
ıui donna aux ennemis le temps d'achever la con-
ıte de la Toscane. Ce fut alors qu'Aquilée, presque
ruite, fut abandonnée aux Lombards. Elie, arche-
ue de cette ville, retiré dans l'île de Grado, à l'exemple
Paulin son prédécesseur, fit déclarer dans un con-
: que le siége d'Aquilée demeureroit transféré dans
e île, qui par cette translation devint métropole
l'Istrie et de la Vénétie. D'un autre côté, Zotton,
de Bénévent, assiégeoit Naples: mais il fut obligé
se retirer; et cette ville importante, plus d'une fois
ıquée par les Lombards, se défendit toujours avec
cès. Cependant les barbares faisoient tous les ans de
ıveaux progrès. Les Romains n'attendoient leur salut
: de Constantinople; ils ne manquoient pas d'argent,
is de soldats; et, comme ils pensoient que la guerre
Perse pouvoit épuiser les trésors de l'empereur, ils
firent porter trois milles livres d'or, en le suppliant
leur envoyer un renfort de troupes. Le patrice Pam-
onius, chargé de cette commission, n'oublia rien
ır toucher le cœur du prince. Mais ce n'étoit plus le
ıps où l'empire pouvoit porter ses armes aux deux
rémités du monde à la fois et couvrir la terre de ses
lats. La guerre de Perse occupoit toutes ses forces;
Tibère, quoique sensible aux maux de ses sujets, ne
faire autre chose pour Rome que de lui renvoyer

les trois mille livres d'or ; il conseilloit aux Rom
d'employer cet argent à gagner les officiers et les sold
lombards ; ou, s'ils n'y pouvoient réussir, à soudo
des troupes françoises. Le monastère du mont Ca
étoit célèbre par la réputation de saint Benoît, son fo
dateur, et déjà enrichi des libéralités de plusieurs prin
Ce fut un attrait pour Zotton ; il vint l'attaquer pe
dant la nuit, enleva les trésors de l'église, et fit r
le bâtiment. Les moines, s'étant sauvés pendant le p
lage, se réfugièrent à Rome, où le pape Pélage l
donna un asile près de Saint-Jean-de-Latran. Ils y d
meurèrent jusqu'à l'abbé Pétronax, qui commença
720, et releva le monastère. Je suis ici le sentiment
père Mabillon, qui place en 582 la destruction du mo
Cassin : les autres auteurs retardent cet événement
plusieurs années. Voilà ce qui se passa de plus rem
quable sous le gouvernement des ducs lombards, q
subsista jusqu'à la troisième année de l'empereur Mau
rice. Je vais reprendre l'histoire des dernières années d
Justin.

Menand. p. 118, 119, 157.

La trève d'un an accordée par le roi de Perse étoi
près d'expirer, et Tibère, chargé depuis peu du soi
des affaires, n'avoit pas encore eu le temps ni de lev
des troupes, ni de faire les préparatifs nécessaires pou
une guerre si importante. Il balançoit sur le parti qu'i
avoit à prendre. Il désiroit la paix ; mais il pensoit qu
de la demander ce seroit déshonorer son avénement
l'empire. Chosroës le tira de cet embarras en lui en-
voyant le premier un ambassadeur. Il offroit la paix
mais à des conditions si dures, qu'il eût été honteux d
l'accepter. Sa lettre, pleine d'arrogance, étoit adressée
Sophie : elle répondit qu'on enverroit incessammen
des députés pour traiter avec le roi. L'intention de Ti
bère étoit de ne faire la paix que pour deux ou troi
ans, dans l'espérance que cet intervalle lui suffiroit pou
rétablir les forces de l'empire et se mettre en état d

battre l'orgueil de Chosroës. Mais le roi, qui pénétroit son dessein, vouloit actuellement la guerre, ou une paix de plus longue durée, à condition que les Romains lui paieroient chaque année trente mille pièces d'or. Sur le refus des députés, Mébodès, qui étoit venu traiter avec eux sur la frontière près de Dara, fit partir Zamchosroës, général des troupes de Perse, qui alla faire le ravage sur les terres de l'empire. Une si prompte incursion fit consentir les députés romains au paiement annuel de trente mille pièces d'or : ils obtinrent que la paix ne seroit conclue que pour trois ans. Chosroës, de son côté, en excepta l'Arménie, où il se réserva la liberté de porter ses armes.

Cette exception mettoit les Romains en droit d'agir dans ces mêmes contrées. L'Ibérie et la Persarménie, que Chosroës vouloit retirer des mains de l'empereur, alloient être le théâtre de la guerre. Pour s'assurer des pays voisins, Curs et Théodore, qui commandoient dans ces provinces, firent des courses dans l'Albanie, et forcèrent les habitans de leur donner des otages. Ils réduisirent les Sabirs à la même nécessité; et ces deux nations, voyant leurs enfans au pouvoir des Romains, se déterminèrent à se donner tout-à-fait à l'empire. Leurs députés furent bien reçus de Justin, qui se mêloit encore du gouvernement dans les intervalles que lui laissoit sa maladie; il leur promit un traitement favorable, ajoutant, avec sa vanité ordinaire, qu'ils prenoient le bon parti en se soumettant volontairement, et qu'il sauroit bien forcer par les armes ceux qui refuseroient de lui obéir. Abir, chef de ces peuples, étoit alors absent. Dès qu'il fut revenu, il changea la disposition des esprits, et sans égards aux otages, il engagea la plus grande partie des Sabirs et des Albaniens à rentrer sous l'obéissance du roi de Perse. Aussitôt Curs et Théodore retournèrent en Albanie; ils ravagent le pays; et, pour s'assurer de ceux qui n'avoient pas encore abandonné le parti

Menand. 119, 158 159.

des Romains, ils les firent passer en-deçà du fleu Cyrus avec toutes leurs familles, pour les établir sur l terres de l'empire. Justin ne fut pas content de cet conduite modérée; il auroit voulu qu'on extermin entièrement et les Albaniens et les Sabirs : il menaç de punir les généraux et l'armée entière employée cette expédition. Ces menaces du prince, qui étoient effet de sa démence, firent tant de peur aux solda qu'ils désertèrent tous et abandonnèrent leurs généra en sorte que le pays demeura sans troupes et sans d fense.

An. 576. Chosroës profita de ce désordre; et quoique la coutu des rois de Perse fût de ne se mettre en campagne q bien avant dans l'été, il passa le Tigre dans les premi jours du printemps, à la tête d'une nombreuse armé et marcha vers l'Arménie. Tibère, n'ayant point enco de troupes à lui opposer, essaya de l'arrêter par u négociation. Il lui fit savoir par Théodore qu'il éta prêt à envoyer des plénipotentiaires pour terminer l différend survenu au sujet de la Persarménie. Chosroës voulant tenir les Romains en suspens, laissa Théodo à Dara pour y attendre sa réponse, et continua sa rout Cependant Tibère levoit des troupes; il nomma, po commander l'armée, Justinien, fils de Germain, e frère de Justin, assassiné dans Alexandrie. C'étoit u guerrier habile et renommé pour sa valeur. Mais l lenteur des préparatifs, joint au défaut d'argent pou payer les troupes, donna le temps à Chosroës de fair des conquêtes. Il entra sans résistance en Persarménie on eût dit que les habitans n'avoient pas cessé de lui obéir; loin de s'enfuir et d'abandonner leurs campagnes, ils venoient en foule apporter des vivres à son armée. Il remit à un autre temps la punition de leur révolte. Mais lorsqu'il eut pénétré dans l'Arménie romaine, il ne trouva plus qu'un vaste désert; tous les habitans avoient pris la fuite avec leurs troupeaux. Théodore, impatient

[redacted]

:ndre à Dara, vint le trouver en ce pays. Chosmusa par de belles paroles, et par un air de llance qu'il ne savoit jamais mieux prendre que l en manquoit dans le cœur. Il lui protesta qu'*il tendrement Tibère, et qu'il ne désiroit rien tant se lier avec lui de l'amitié la plus étroite; qu'il grande différence entre ce prince et Justin; que Justin qui avoit violé le traité de paix, et comune guerre injuste. Suivez-moi,* lui dit-il, *et si oyez vos provinces inondées de sang, songez st la perfidie de Justin qui me force à le ré-*. Il prit en même temps la route de Théodosio-:t, étant arrivé à la vue de cette place, il rangea me son armée en bataille, courant à cheval entre gs, pour faire voir à Théodore que, malgré son âge, il étoit encore vigoureux et infatigable. Un le troupes romaines qui s'étoit rassemblé au bruit narche, posté sur le penchant d'une montagne oignée, sembloit ne se montrer que pour con-r l'armée des Perses. Théodosiopolis étoit la clef 'ménie; sa situation avantageuse et ses fortifica-a mettoient en état de tenir en bride tout le pays. oës comptoit bien s'en rendre maître en peu de , et en faire sa place d'armes pour achever la ré-n de l'Arménie et de l'Ibérie. Dans la joie que lui oit cette flatteuse idée, il fit venir Théodore, et lui ant Théodosiopolis: *Laquelle des deux,* lui dit-il, *'u plus difficile à prendre, de cette forteresse ou ra?* Il vouloit lui faire entendre que, s'il avoit ara, place beaucoup plus forte, il viendroit aisé-à bout de forcer Théodosiopolis. *Prince,* lui ré-: le député, *la plus imprenable sera celle dont aura voulu prendre la défense.* La sagesse de cette e fut confirmée par l'événement. Après plusieurs es inutiles, le roi fut obligé de renoncer à son rise. La ville pouvoit faire une longue résistance;

et l'armée commandée par Justinien étoit en mar
Chosroës renvoya Théodore à Constantinople avec
lettre adressée à Tibère ; il lui mandoit *qu'il ne dés*
que la paix générale, et que, si Théodore étoit a
avant qu'il se mît en campagne, il ne seroit pas :
de ses états ; mais qu'ayant fait marcher son armé
ne pouvoit reculer sans honte ; que, dès qu'il seroi
tourné en Perse, il enverroit des plénipotentiaires
la frontière pour conférer avec ceux que Tibère au
choisis. Comme Théodore le supplioit de s'absteni
toute hostilité en attendant la réponse de Tibère
promit de se tenir en repos pendant quarante jours
leva le siége de Théodosiopolis.

Eustachius in vitâ sancti Eutychii. Evag. l. 5, c. 14, 15. Abb. Biclar. Niceph. Cal. l. 18, c. 2. Simocat. l. 3, c. 12, 13, 14, 15. Theoph. p. 212. Cedr. p. 393. Hist. miscel. l. 17.

Il lui eût été difficile de tenir parole. Justinien,
tête d'une armée nombreuse, étoit près d'entrer en C
padoce. A cette nouvelle, Chosroës résolut d'aller
devant de lui, espérant le rencontrer avant qu'il
arrivé à Césarée, vers laquelle il dirigea sa marche ap
avoir passé l'Euphrate. Comme il approchoit de Séb
dans le Pont, tous les habitans des villes et des ca
pagnes voisines se réfugièrent dans Amasée, comme d
la plus forte place du pays. Eutychius, patriarche
Constantinople, alors exilé dans cette ville, donna
cette occasion des marques d'une charité inépuisa
Une extrême famine désoloit toute la province ; il
dépouilla généreusement de tous ses biens pour nou
cette multitude de fugitifs tant que les Perses dem
rèrent en-deçà de l'Euphrate. Justinien faisoit plus
diligence que n'avoit pensé Chosroës ; il avoit déjà p
Césarée, et le roi de Perse descendit dans les plaines
la petite Arménie, vers Mélitine, pour lui livrer
taille. Il rangea son armée sur beaucoup de hauteur p
lui donner plus de force dans le choc. Les Romains
contraire, présentoient un front très-étendu, ce qui
leur grand nombre, n'empêchoit pas que leurs rang
fussent serrés et leurs files profondes. Les deux nati

toient mutuellement : la présence de Chosroës,
par tant d'exploits, intimidoit les Romains; et,
nimer leur courage, Justinien eut besoin de cette
ce guerrière dont les anciens généraux savoient
ige avec tant de succès. Les Perses, de leur côté,
oient voir sans terreur cette épaisse forêt de lances
isques dont les vastes plaines de l'Arménie pa-
it hérissées aussi loin que leur vue pouvoit s'é-
C'étoit le plus grand effort que l'empire eût fait
plusieurs siècles. Tibère avoit épuisé de soldats
pays de son obéissance; il avoit attiré sous ses
x, des bords du Rhin, du Danube, du Pont-
t du nord de la mer Caspienne, un nombre in-
ces aventuriers barbares qui n'avoient de res-
que dans le pillage et la guerre. Cent cinquante
ommes, tant cavalerie qu'infanterie, s'avançoient
ordre; et le son de tant de clairons et de tromp-
les cris divers de tant de nations, mêlés au hen-
nt des chevaux, jetoient l'effroi dans tous les
Chosroës lui-même sentit la peur pour la pre-
ois; et, différant de faire sonner la charge, il
t les Romains par des défis et des combats singu-
ans cet état d'incertitude où sembloient flotter les
mées, Curs, Scythe de nation, renommé par sa
à qui Justinien avoit confié le commandement
droite, s'élance à la tête de ses escadrons; il ren-
out ce qu'il rencontre; et, ayant détruit l'aile
des Perses, il pénètre jusqu'à la queue de leur
il s'empare de la tente du roi et de tous les équi-
à la vue même de Chosroës, que le reste de l'ar-
maine tenoit tellement en échec qu'il n'osoit
r aucune partie de la sienne. Enfin Curs, suivi
roupes victorieuses, chassant devant lui les bêtes
ome chargées d'argent et de dépouilles, avec le
l'autel où brûloit le feu sacré, objet de l'adoration
rses, vint sur le soir rejoindre son général, rem-

portant tout l'honneur de cette journée. La nuit
venue, comme les deux armées se séparoient, Chos
à la lueur d'un grand nombre de torches et de
beaux, tomba sur un corps avancé de troupes roma
le tailla en pièces, et gagna Mélitine, qu'il trouva a
donnée. Il y mit le feu, et se disposoit à repasser
phrate, lorsqu'il fut averti que les Romains marcho
et qu'ils étoient près de l'atteindre. Aussitôt, saisi
pouvante, il monte sur un éléphant, passe le fleuv
laisse derrière lui toute son armée, dont la plus gr
partie fut engloutie dans les eaux. Ce prince fier,
vert de honte, se retira au fond de ses états; et, vo
épargner à ses successeurs l'affront qu'il venoit d'es
lui-même, il fit une loi aussi honteuse que sa dé
dont elle éternisoit la mémoire : elle défendoit aux
de Perse de jamais marcher en personne à la tê
leurs armées quand il s'agiroit de combattre les
mains.

Constantinople attendoit avec inquiétude des
velles de la bataille, lorsqu'on y vit arriver les tén
les plus assurés de la victoire. C'étoient vingt-quatr
phans chargés du trésor de Chorsoës et des dépo
les plus précieuses enlevées aux Perses. Ce fut pour
la ville un magnifique spectacle, et un beau suje
triomphe pour l'empereur, à qui Justinien envo
ces glorieux présens. Ce général, profitant de la ter
que la défaite avoit répandue, passa l'Euphrate
Tigre, et pénétra dans l'intérieur de la Perse sans
ver de résistance. Tout fuyoit devant lui; et la con
nation avoit tellement glacé tous les cœurs, qu
Romains, portant de toutes parts le fer et le feu, s'a
cèrent jusqu'aux bords de la mer d'Hyrcanie. Ils s
parèrent des vaisseaux qu'ils y trouvèrent, couru
toute la côte méridionale, pillèrent et brûlèrent les
maritimes, et passèrent l'hiver entier dans le cœu
ce royaume opulent, dont les armées romaines n'avo

imais impunément insulté la frontière. Ils ne revinrent ır les terres de l'empire qu'au solstice d'été de l'année iivante, et ramenèrent avec eux une si grande multi-ıde de prisonniers, qu'un Perse n'étoit vendu qu'une ièce d'or de la valeur de treize à quatorze francs de ıtre monnoie. Tant de disgrâces détachèrent de Chos-ıës la plus puissante tribu des Sarrasins. Le prince de ira, nommé Monder ou Alamondare, comme ses pré-écesseurs, vint offrir ses services à Tibère, qui le ren-ıoya chargé de présens.

Les Perses eux-mêmes n'étoient pas mieux disposés à égard de leur roi. Chosroës n'étoit plus à leurs yeux ı'un vieillard imbécille, incapable de les défendre ; ıut retentissoit de murmures ; on osoit même l'in-ılter ouvertement ; et ce puissant monarque, res-ecté de tout l'Orient, redouté de l'empire depuis tant 'années, étoit devenu, dans ses derniers jours, l'objet u mépris de ses propres sujets. Ce fut dans la crainte e quelque soulèvement qu'il se détermina enfin à se ıettre en sûreté du côté des Romains par une paix énérale. Il en fit faire l'ouverture à Tibère, qui, pour e pas marquer trop d'empressement, répondit avec ıîté *qu'il se feroit honneur de suivre l'exemple du ıi de Perse, plus sage sans doute, comme plus âgé ue lui ; et qu'il étoit également disposé à accepter la ıix ou la guerre.* Les deux princes envoyèrent donc des énipotentiaires sur la frontière des deux états. Entre s prisonniers romains détenus en Perse étoit un se-étaire de l'empereur, nommé Astérius : on intercepta ıe de ses lettres par laquelle il exhortoit Tibère à ne ıint faire de paix, et à tirer avantage de la foiblesse où trouvoit Chosroës pour entamer ses états. Il fut mis mort. Les conférences commencèrent par l'examen de tte question, *lequel des deux princes avoit rompu le aité de paix en prenant les armes le premier.* Après en des contestations inutiles et interminables sur cet

An. 577.
Menand. p. 119 et seqq. Theoph. Byz. p. 183., Simoc. l. 3, c. 15. Suid. voce Ταγχοσδρώ.

article, on convint de part et d'autre qu'on ne parle
plus du passé, et qu'on songeroit seulement à pre
des mesures pour établir à l'avenir une paix so
Les députés mirent en œuvre tout le jeu de la polit
des négociations; propositions captieuses, dissimulat
équivoques pour se surprendre les uns les autres. I
ils convinrent que les Romains rendroient aux P
l'Ibérie et la Persarménie, et que Chosroës reme
aux Romains la ville de Dara.

Il ne s'agissoit plus que de décider laquelle des
nations commenceroit la première à faire la restit
réciproque, et l'on disputoit vivement sur ce p
lorsqu'une bataille donnée en Arménie changea l
des affaires. Tamchosroës, le plus grand guerrier
Perse, étoit venu à bout de lever une nouvelle a
Au lieu de traîner à sa suite une multitude d'élépl
de chariots, de paysans mal armés, et tout l'a
embarrassant du faste et de la magnificence per
il avoit choisi les soldats les plus vaillans et le
expérimentés; il les avoit pourvus de bonnes a
et, à la tête de cette troupe pleine de vigueur, il
allé attaquer Justinien en Arménie, où, par une
tante victoire, il avoit pris la revanche de la défa
Chosroës. Cet heureux événement releva le coura
roi de Perse, et fit hausser le ton de ses plénip
tiaires. Le roi leur manda qu'il ne consentiroit j
à rendre Dara; et quoique Mébodès, chef des d
de Perse, fît entendre secrètement à Zacharie q
roi se relâcheroit sur ce point pour une somme d'a
les Romains, rebutés de tant de délais, de tant d
canes, de variations, rompirent les conférences, e
retournèrent à Constantinople.

Eustac. in vitâ Eutychii. *Evag. l.* 5, *c.* 16. *Theoph. p.* 209, 210.

Eutychius étoit alors rétabli sur le siége de
ville. Justin l'avoit laissé dans son exil jusqu'à la
de Jean le Scholastique. Tout le peuple demand
retour, et le reçut comme en triomphe avec les

[redacted]

vives démonstrations de joie. Jean, moins célèbre que lui par la sainteté, le fut davantage par la science du droit ecclésiastique. Il fit une nouvelle collection de canons. Au lieu de ranger de suite les décrets de chaque concile, il réduisit sous un même titre ceux des divers conciles qui appartenoient à la même matière, et dispersa ainsi presque tous les canons sous cinquante titres. Il composa aussi le Nomocanon, dans lequel il compare les lois de l'Eglise avec celles des empereurs, et surtout avec les novelles de Justinien : preuve évidente de l'erreur de ceux qui ont attribué cet ouvrage à Théodoret.

L'année s'étoit passée en négociations inutiles, et la guerre alloit se rallumer avec plus de vigueur. Tibère mécontent de Justinien, qui venoit de perdre par sa défaite tout le fruit des succès précédens, le rappela, et choisit pour le remplacer Maurice, commandant de la garde impériale. Maurice étoit né à Arabisse en Cappadoce, d'une famille originaire de Rome. Elevé dans les emplois du palais, il n'avoit pas encore fait la guerre; mais son génie étendu, sage, solide, également capable de grandes vues et de détails, de se déterminer par lui-même et de prendre conseil, le faisoit regarder comme un homme d'un mérite universel. Réglé dans ses mœurs, il ne donnoit rien au plaisir; et les progrès de sa fortune, uniquement due à sa vertu, n'avoient rien diminué de la première austérité de sa vie. Sa conduite dès sa première campagne justifia le choix de Tibère. Dans les siècles où la discipline romaine étoit en vigueur, jamais les Romains ne campoient sans se retrancher: le premier ouvrage du soldat, lorsqu'il étoit arrivé au lieu du campement, étoit de creuser un fossé et de planter la palissade. Le relâchement et la paresse avoient aboli cet usage. Maurice le rétablit, et jamais il ne campa sans cette précaution, qui mettoit l'armée à couvert des surprises, et qui épargnoit le

An. 578. Evag. l. 5 c. 19. Menand. p 124, 125. Simocat. l. 3, c. 15, 16 Abb. Biclar Suid. vocib Μαυρίκιος et Ἀπιτά-φριον.

nombre des gardes avancées, toujours moins sûres
de bons retranchemens.

La trève de trois ans, conclue pour l'Orient
Chosroës et Tibère, n'étoit pas encore expirée;
Romains, fidèles à la convention, ne formoient
d'entreprises hors de l ménie. Mais le roi de P
moins scrupuleux sur l' ervation des traités, dom
dre à ses généraux de ne faire aucune distinction ent
provinces, et de ne rien épargner du domaine de
pire. Maurice n'avoit pas encore rassemblé ses tr
lorsque les Perses s'emparèrent de la forteres
Thomane, qu'ils trouvèrent dépourvue de garnis
ravagèrent les environs de Théodosiopolis, de
tantine et d'Amide. Tamchosroës, apprenant que
rice approchoit avec une armée beaucoup plus
que la sienne, ne jugea pas à propos de l'atten
fit sa retraite au travers de l'Arzanène. Maurice l
vit à grandes journées, et l'auroit atteint, s'il n'e
arrêté par une fièvre ardente que lui causère
grandes chaleurs du climat. Dès qu'il fut reve
santé, il fit le dégât dans l'Arzanène, où il ne
point de résistance; il s'empara d'une place forte
mée *Aphumes*, ruina plusieurs autres forteresses
un nombre infini de prisonniers, qui furent e
à Tibère. On en transporta dix mille dans l
Cypre, qui manquoit d'habitans.

Il s'arrêta quelque temps devant Chlomare :
une place de défense, où commandoit un brave et
capitaine perse, nommé Bigane, bien résolu de
plutôt que de se rendre. Cependant, lorsqu'il vit
les machines en batterie et ouvrir les souterrai
députa l'évêque pour dire à Maurice *que sa plac
peuplée de chrétiens dont il alloit causer la per
s'obstinoit aux attaques; que, s'il vouloit se ret
étoit prêt à lui mettre entre les mains tout ce
auroit d'or et d'argent dans la ville; que, pour lui*

[redacted]

droit jamais, tant qu'il lui resteroit un souffle ; que c'étoit à Maurice à décider s'il préféroit la sion d'un monceau de pierres à la conservation it de malheureux, qui adoroient le même Dieu i. Maurice reçut l'évêque avec honneur, et, après ·long-temps entretenu, pour chercher les moyens ner Bigane, il le chargea de lui dire *que s'il ou- es portes aux Romains, il trouveroit auprès de reur des emplois plus honorables et beaucoup le richesses qu'il n'en possédoit sous la domination osroës.* Mais les offres les plus brillantes n'étoient pables d'éblouir une âme généreuse, qui n'en- oit que son devoir. Bigane répondit, qu'*il n'ac- oit pas même une couronne, pour manquer de son maître légitime ;* et, avec cette réponse, il fit à Maurice les vases sacrés et tous les ornemens ix de l'église de Chlomare, le priant de les accep- nme la rançon de la ville. Le général romain, re- ces présens avec indignation : *Je ne suis pas venu* t-il, *pour piller les églises, mais pour les affran- e la servitude où elles gémissent sous l'empire nation impie.* Après un entretien secret avec ie, il le congédia. Bigane, aussi prudent qu'il erme et incorruptible, en conçut du soupçon ; il èter le prélat, et le tint étroitement enfermé tant ira le siége. Les efforts des Romains furent inu- iprès de vives attaques et des assauts réitérés, ils nt forcés d'abandonner leur entreprise. Maurice ça vers Nisibe, et ravagea tout le pays jusqu'au Il fit passer au-delà de ce fleuve un détachement armée, sous la conduite de Curs et de Romain, ent le dégât dans les contrées voisines ; il prit la esse de Singare ; et, aux approches de l'hiver, il des quartiers à ses troupes en Mésopotamie.

sage conduite de Tibère relevoit en Orient la ré- *Evag. l.* 5,
on de l'empire ; tandis que sa bonté, son équité, c. 13, 23.

Simocat. l. 3, c. 16. Niceph. Cal. l. 17, c. 40; l. 18, c. 1. Chron. Alex. Greg. Tur. hist. franc. l. 5, c. 20, 31; l. 6, c. 30. Theoph. p. 205, 211. Cedr. p. 391, 392, 393. Manas. p. 71. Zon. t. 2, p. 72. Codin. orig. p. 20, 44. Joël. p. 173. Hist. miscel. l. 16, 17. Suid. voce Τιβέριος. Paul. diac. l. 3, c. 11, 12, 15. Pagi ad Baron.

son application aux affaires, soulageoient les peuples ramenoient le bon ordre dans l'intérieur de l'état, affabilité le faisoit aimer. Il étoit libéral avec magni cence, persuadé que les bienfaits ne doivent pas seul ment se mesurer sur les besoins de celui qui reçoi mais aussi sur la grandeur de celui qui donne. Loin ravir d'une main ce qu'il auroit prodigué de l'autre, détestoit comme un tribut homicide l'or et l'argent auroient été trempés des larmes des sujets. Il remit redevances d'une année entière. Il répara les rava qu'Adaarmane avoit faits en Syrie, et dédommage même avec usure, les propriétaires des pertes qu'i avoient essuyées. Il réprima, par des lois sévères, concussions, qu'un abus criminel sembloit avoir re dues légitimes, les magistrats se croyant en droit de reprendre sur les peuples les sommes qu'ils avoie déboursées pour acheter leurs charges. Il ne connoiss de bonheur que celui de ses sujets ; il vouloit qu'il régnassent avec lui ; l'état faisoit sa famille, et le no de père de ses peuples le flattoit bien plus que celui d maître. Il trouvoit toutes ses ressources pour la guerr dans la noble simplicité de sa table, de son cortége, d ses équipages, et dans le retranchement de tout cet ap pareil de luxe que la vanité insinue à la grandeu comme une décoration nécessaire. Sophie, qui s'atten doit à partager bientôt avec lui les richesses de l'empir lui reprochoit sans cesse d'épuiser par ses largesses l fonds de l'épargne. Il ne lui répondoit que par ces pa roles de l'Evangile : *Amassez-vous des trésors dans ciel, où ils ne peuvent être détruits par la rouille, p les vers, ni enlevés par les voleurs.* Cette confiance da la Providence divine fut si abondamment récompensé que le bruit courut qu'il avoit trouvé des trésors im menses ; et l'on débita même sur ce point des fabl pieuses, adoptées par le peuple superstitieux, et re cueillies par des historiens crédules. Tel étoit depu

[redacted]

quatre ans le gouvernement de Tibère, lorsque Justin, consumé par ses maladies continuelles, se sentant près de sa fin, déclara Tibère empereur le 26 septembre, en présence du sénat et du clergé de Constantinople, assemblés dans le palais. Le patriarche Eutychius lui ceignit le diadème au milieu des acclamations; et le nouvel Auguste fit distribuer au peuple de grandes sommes d'argent selon l'usage. Le 5 octobre suivant, Justin mourut après un règne de douze ans dix mois et vingt et un jours, sans avoir rendu d'autre service à l'empire que d'avoir choisi un empereur plus digne que lui de régner. Son corps fut porté au mausolée de Justinien, où il fut mis dans un tombeau de marbre de Proconèse. Sa femme fut dans la suite inhumée auprès de lui. Il ne laissoit d'enfans qu'Arabia, veuve de Baduaire. Avant que de monter sur le trône, il avoit eu un fils nommé Juste, qui étoit mort au berceau.

Après les funérailles de Justin, Tibère se rendit au Cirque, où le peuple l'attendoit, selon la coutume: telle étoit alors la prise de possession de la dignité impériale. Dès qu'il parut, ceint du diadème, revêtu de la pourpre, et assis sur le trône, toute l'assemblée s'écria: *Vive l'empereur et l'impératrice! montrez-nous l'impératrice.* Tibère étoit marié secrètement, et il devoit la couronne au soin qu'il avoit pris de cacher cet engagement. Sophie, dont il étoit aimé, avoit moins songé à servir l'empire en lui procurant un maître digne de commander qu'à se maintenir elle-même sur le trône en y plaçant celui qu'elle se destinoit pour second mari. Sa surprise fut extrême lorsqu'elle vit arriver au Cirque l'épouse du nouvel empereur, nommée Anastasie, accompagnée de deux jeunes princesses, qu'elle avoit déjà de son mariage. Tibère embrassa tendrement sa femme; il lui mit la couronne sur la tête, et fit jeter de l'argent au peuple.

Toute l'assemblée fut attendrie de cette entrevue, à

l'exception de Sophie. Qu'on se figure l'étonnement, la confusion, le désespoir d'une femme hautaine qui se voit dupe de sa confiance, et qui, croyant travailler pour elle-même, n'a rien fait que pour l'élévation d'une rivale inconnue. En vain Tibère s'efforça de la consoler en la comblant d'honneurs: il lui fit construire un palais sur le port de Julien, dans le plus bel endroit de la ville; il y ajouta des bains magnifiques; il lui conserva tout l'appareil de la majesté impériale; il lui rendit et lui fit rendre les mêmes respects que si elle eût été sa mère. Mais tout cet éclat, toutes ces déférences ne pouvoient dédommager cette ambitieuse princesse de la perte d'une couronne. Les attentions de Tibère lui sembloient être autant d'outrages, et ne faisoient qu'aigrir son ressentiment; elle rougissoit de rien devoir à un homme qui lui devoit tout. Enfin, résolue d'abattre celui qu'elle se repentoit d'avoir élevé, elle prit le temps que l'empereur partoit pour une maison de campagne, où il devoit, selon la coutume, passer le temps des vendanges. La fortune de Tibère lui avoit attiré des envieux. Sophie ménagea ces jalousies et ces haines secrètes, et forma un parti pour placer Justinien sur le trône. Le complot alloit éclater, lorsque Tibère en fut averti. Il revint sur-le-champ à Constantinople, et son premier soin est d'aller à l'église remercier Dieu de cette importante découverte, et réclamer sa protection contre d'injustes ennemis. Ensuite il mande au palais le patriarche et les grands, qu'il instruit de la conjuration. Ce prince, rempli de clémence, étoit bien aise de donner aux coupables le temps de se sauver : ils n'étoient plus à craindre depuis qu'ils étoient découverts. Il leur permet donc de prendre la fuite. Mais il fait arrêter Sophie, et s'empare de ses trésors, ne lui laissant que le nécessaire. Ses anciens domestiques ont défense d'approcher d'elle : Tibère lui en donne d'autres dont il est sûr. Sous un autre prince, Justinien n'eût pas

[redacted]

! la mort. Plein de confiance dans la bonté de Ti-
, il vient au palais, se prosterne, fondant en larmes,
nt l'empereur, sans pouvoir prononcer une parole,
iit apporter à ses pieds tout ce qu'il a d'or et d'ar-
, se condamnant lui-même à perdre toutes ses
esses. Tibère, aussi attendri que Justinien étoit
gé, le relève, lui reproche avec douceur son infidé-
, l'embrasse et lui rend ses trésors. Justinien méri-
le dernier supplice, et c'étoit pour l'empereur la
la plus sûre de s'affranchir d'inquiétude. Tibère
a mieux le gagner que de le faire périr. Il comptoit
la bonté naturelle de ce guerrier, qui n'avoit cédé
iux séduisantes sollicitations de Sophie, et il n'y fut
trompé. Justinien n'oublia jamais qu'il lui étoit
:vable de la vie.

'ibère ménageoit l'alliance des rois françois pour *Greg. Tur.*
oser leurs forces à celles des Lombards, qu'il ne *hist. franc. l. 6, c. 2.*
voit chasser de l'Italie. Chilpéric, roi d'une partie *Paul. diac. l. 3, c. 13.*
a France, l'envoya féliciter de son avénement à *Aimoin. l.*
ipire; il lui fit porter un bassin d'or du poids de *3, c. 19.*
uante livres, enrichi de pierreries. Les ambassadeurs
içois ne revinrent que trois ans après. Entre les pré-
qu'ils reçurent pour Chilpéric étoient des pièces
du poids d'une livre, portant d'un côté l'image de
ipereur, avec cette légende en latin : *Tibère Con-*
itin, toujours Auguste; et de l'autre un quadrige
: ces mots, *gloire des Romains.*

'uoique l'empereur fût fort éloigné de ces disputes *Baronius.*
ilogiques où Justinien s'étoit égaré, il étoit instruit,
e traitoit pas la religion avec une indifférence poli-
ie. Le patriarche Eutychius avoit avancé qu'après
ésurrection, les corps seroient impalpables comme
iurs esprits. Le diacre Grégoire, alors apocrisiaire de
ne à Constantinople, s'étoit élevé contre cette opinion,
:raire à la doctrine catholique. Tibère prit le parti de
goire; il disputa même contre Eutychius; et comme

celui-ci étoit un saint, et qu'il soutenoit son sentiment de bonne foi et sans opiniâtreté, il ne fut pas difficile à l'empereur de le convaincre, et de l'engager même à brûler le livre dans lequel il enseignoit cette erreur.

Ménand. p. 124, 127, 164. Abb. Biclar.

La guerre de Perse tenoit en échec toutes les f romaines. Les Esclavons en prirent occasion de ra la Thrace. Ils passèrent le Danube, prirent et s gèrent les places qu'ils trouvèrent sans défense; et, chant vers la longue muraille, ils menaçoient mê ville impériale. Tibère, n'ayant pas de troupes à opposer, eut recours à Baïan, chef des Abares. I dépêcha Jean, préfet d'Illyrie, pour l'engager à se sur les terres des Esclavons, et les obliger, par diversion, à quitter la Thrace. Baïan étoit alors des dispositions favorables; il demandoit pour ses ples le droit de commerce, et tous les priviléges jouissoient les sujets de l'empire. Une injure pe nelle l'irritoit contre les Esclavons, qui, sommés c payer tribut, avoient pour toute réponse mis à ses députés. D'ailleurs il espéroit de trouver dans pays d'immenses richesses, qu'ils devoient avoir a mulées par leurs fréquentes incursions sur les terre Romains. Il y entra donc à la tête de quinze mill vaux, portant partout le ravage. Les Esclavons étoient demeurés dans le pays, se réfugièrent dan forêts et dans les cavernes, abandonnant leurs b qui furent la proie des Abares. A cette nouvelle qui pilloient la Thrace repassèrent le Danube pou fendre leurs terres; mais les Abares s'étant déjà r avec leur butin, ils ne trouvèrent plus que les d et les cendres de leurs habitations. Baïan renvoya l'empire un grand nombre de prisonniers romains avoit trouvés dans le pays des Esclavons.

An. 579. Menand. p. 167, 168. Agath. l. 4.

La santé de Chosroës s'affoiblissoit tous les j Plongé dans une sombre mélancolie depuis la ba de Mélitine, les pertes de la dernière campagne a

[redacted]

encore ses chagrins. Il s'étoit avancé jusqu'aux *Evag. l.* 5,
res de l'Arzanène, et ce prince, accoutumé à porter *c.* 15, 19.
et le feu sur les terres de l'empire, avoit vu de *Simocat. l.*
s flammes qui dévoroient ses provinces. Couvert 3, *c.* 16.
te, et réduit au désespoir, il s'étoit retiré à Cté- *Cedr. p.* 393.
avec autant de précipitation que s'il eût été pour-
ar les Romains. Tibère crut l'occasion favorable
enouer la négociation : il rendoit la Persarménie,
:, l'Arzanène, et Chosroës consentoit enfin à la
tion de Dara. La paix étoit sur le point de se con-
lorsque le roi de Perse mourut après quarante-
ns de règne.

misdas son fils et son successeur ralluma le flam- *Menand. p.*
e la guerre près de s'éteindre. Il traita avec le der- 168 *et seqq.*
népris les ambassadeurs romains, et rejeta leurs *Simocat. l.*
itions, quelque avantageuses qu'elles fussent à la 3, *c.* 16, 17.
Ce prince, fameux par les malheurs que lui at- *Zon. t.* 2,
n insolent orgueil, est un exemple du peu de *p.* 72, 73.
ue peut produire dans un mauvais naturel la *D'Herbelot, bibl. orient. aux mots* Hormouz *et* Buzurge.
ure éducation. Chosroës avoit confié celle de son
on visir Buzurge Mihir, le personnage le plus
et le plus vertueux de la Perse. Les historiens
ux racontent que ce sage gouverneur, voyant que
eve, après avoir passé les nuits à se divertir, don-
sommeil les matinées entières, ne cessoit de lui
mander la diligence, comme une qualité néces-
un souverain pour vaquer aux affaires de son
Le jeune prince, fatigué de ses remontrances,
anda un jour à des gens affidés d'aller attendre
ge de grand matin lorsqu'il sortiroit de chez lui
enir au palais, et de le dépouiller. Cet ordre
été exécuté, le gouverneur vint se présenter au
dans l'état où il se trouvoit. *Vous auriez évité*
iste aventure, lui dit Hormisdas, *si vous aviez*
ins diligent. J'aurois encore moins rencontré ces
s, répartit Buzurge, *si je m'étois levé plus matin*

qu'eux. Chosroës, comme je l'ai dit ailleurs, se
quoit de philosophie. Il aimoit à entendre disc
sur les matières de morale. Un jour, dans une c
rence, il proposa cette question, *quelle étoit la ch
plus fâcheuse en ce monde?* Un philosophe grec
tendit que c'étoit une vieillesse caduque, jointe à la
vreté. Un Indien soutint que le comble des maux
la maladie du corps, accompagnée d'une grande
d'esprit. *Vous vous trompez tous deux*, reprit
zurge; *le plus grand des maux que l'homme p
ressentir en ce monde est de se voir proche du
de sa vie sans avoir pratiqué la vertu*, et les deux
losophes revinrent à son sentiment. Les sentence
les musulmans citent encore de ce grand homm
dont ils conservent le recueil, respirent la morale
du christianisme. Aussi l'avoit-il secrètement emb
et, malgré ce qu'il avoit à craindre de Chosroë
nemi mortel de la religion chrétienne, il en osa d
des leçons à Hormisdas, qui avoit assez de bo
pour les écouter, et trop peu pour les mettre en
tique.

Ce prince déguisa d'abord son méchant naturel
bientôt tous ses vices éclatèrent. Plus impie qu
père, violent jusqu'à la fureur, d'une avarice insat
il ne connoissoit de politique que la fourberie
mensonge. Ne tenant aucun compte de la justi
prétendit juger en personne les causes de ses suj
cassa tous les tribunaux, et le sien devint bien
théâtre d'horreur. Les fautes les plus légères
punies de mort; sa cruauté s'acharnoit par préf
sur les nobles; heureux ceux qu'il ne condamnoi
finir leurs jours dans un cachot; quelques-uns péri
par l'épée; la plupart étoient noyés dans le
devenu le tombeau des grands de la Perse. Qu
historiens font monter jusqu'à treize mille le nom
ceux qu'il fit noyer. Une prédiction de ses astro

[redacted]

mbrasoit encore son humeur sanguinaire; ils l'avoient verti qu'il seroit détrôné par une révolte de ses sujets. l arriva pour lors, ce qu'on a vu plus d'une fois, que es vaines prophéties de ces imposteurs produisent elles-mêmes les maux qu'elles annoncent. La crainte d'un oulèvement le rendit cruel, et sa cruauté souleva la Perse. En même temps que son avarice retranchoit sur a paie et sur la subsistance de ses troupes, il prodiguoit eur sang en les exposant aux plus grands périls; il raignoit ses soldats comme des séditieux, toujours prêts tourner leurs armes contre lui, et croyoit affermir sa uissance en affoiblissant ses armées.

Quoique Hormisdas, par un effet de son orgueil naurel, n'eût pas suivi l'usage de députer à l'empereur our lui notifier son avénement à la couronne, Tibère ésolut de continuer avec lui la négociation commencée, lont la mort de Chosroës avoit seul retardé la concluion. Il ordonna donc à ses plénipotentiaires d'aller rouver le nouveau roi, et de lui présenter une lettre, par laquelle l'empereur l'assuroit de la disposition sincère où il étoit de faire la paix aux conditions dont son père étoit convenu. Pour se concilier son amitié, il lui renvoya un grand nombre de prisonniers perses, qu'il avoit rassemblés à Constantinople. Il avoit porté la libéralité jusqu'à leur fournir des habits et toutes les commodités du voyage. Les députés romains arrivèrent à Nisibe, persuadés qu'un présent de si grand prix alloit leur procurer l'accueil le plus favorable. En effet, les Perses, et surtout les parens de ces prisonniers, les combloient d'honneurs, et ne pouvoient assez admirer la générosité romaine. Mais Hormisdas estimoit trop peu ses sujets pour savoir gré à l'empereur de les lui rendre. Il méprisoit Tibère, et attribuoit à timidité les démarches de ce prince en faveur de la paix. Pendant que les députés étoient en chemin pour Ctésiphon, un secrétaire du prince vint au-devant d'eux, et leur demanda quel

étoit le sujet de leur voyage. Zacharie et Théodore lui répondirent qu'ils ne devoient en rendre compte qu'à son maître. Le lendemain vint un autre Perse, chargé, disoit-il, de les conduire. Ce guide ne travailla qu'à les retarder, à les égarer, à les fatiguer par des détours qui les éloignoient de leur route; il les traitoit sans respect et sans aucun égard, comme s'ils n'eussent été que des messagers. Il suivoit en cela les ordres du roi, qui vouloit avoir le temps de faire ses préparatifs de guerre et de former des magasins de vivres dans Nisibe, dans Dara, et dans les autres places au-delà du Tigre, tout le pays ayant été ravagé d'abord par les Romains, et ensuite par une multitude de sauterelles. Arrivés enfin à Ctésiphon, les députés furent fort mal reçus des ministres, et plus mal encore du prince. Après la lecture de la lettre de l'empereur, remplie de témoignages de bienveillance, il répondit brusquement *que jamais il ne rendroit Dara, non plus que Nisibe; que son père, en ayant fait la conquête, étoit en droit de s'en dessaisir, s'il le jugeoit à propos; mais que, pour lui, ce seroit se déshonorer que de laisser perdre aucune portion de l'héritage paternel.* Son premier ministre parla après lui d'un ton encore plus humiliant pour les Romains, dont il rabaissoit les victoires en relevant la puissance des Perses. Théodore et Zacharie furent retenus pendant trois mois, et gardés comme des prisonniers dans une maison ténébreuse, qui ressembloit à un cachot, si ce n'est qu'elle étoit ouverte à tous les vents, et exposée aux injures de l'air. On les congédia enfin; mais ce fut encore pour leur rendre le voyage plus fâcheux que leur séjour. On leur refusoit le nécessaire; on les conduisoit par les chemins les plus difficiles; souvent, après une marche longue et pénible, ils se retrouvoient au même endroit d'où ils étoient partis deux jours auparavant. L'un des deux tomba malade d'épuisement et de fatigue; et ils ne sortirent de la Perse qu'après avoir éprouvé tous les

ıvais traitemens qu'une malice barbare peut in-
ter.

'ibère ne comptoit pas tellement sur le succès de Menand. p.
e négociation qu'il ne se mît en état de continuer 168, 171.
;uerre. Dès le commencement du printemps il avoit Simoc. l. 3.
voyé Maurice en Mésopotamie, et lui avoit donné c. 17.
ır lieutenant Narsès, un de ses chambellans, grand Theoph. p.
nme de guerre, et que cette double ressemblance a 213.
mal à propos confondre avec le fameux Narsès Cedr. p. 394.
nqueur des Goths. Outre les anciennes troupes, il Zon. t. 2,
it levé parmi les barbares, sujets ou alliés de l'empire, p. 73.
nouveau corps de quinze mille hommes, dont les
lats furent appelés *Tibériens*. Maurice avoit ordre de
enir prêt à tout événement, d'observer les mouve-
ns des Perses, et de pousser la guerre avec vigueur,
Hormisdas refusoit de faire la paix. Ces sages précau-
ns eurent leur effet. Dès que Maurice eut appris le
ı de succès de l'ambassade, il passa le Tigre, campa
· les bords du fleuve, et fit avancer un gros détache-
nt qui ravagea le Médie. Aux approches de l'hiver,
ırice se retira à Césarée en Cappadoce.

Au printemps il se rapprocha de l'Euphrate, et vint An. 580.
sser ce fleuve à Circèse. Son dessein étoit de traverser Evag. l. 5.
déserts qui terminent la Mésopotamie au midi, et c. 20.
i ne sont habités que par des Arabes nomades. C'étoit Simocat. l.
route la plus courte pour marcher à Ctésiphon. Mais 3, c. 17.
ı chef des Sarrasins qui accompagnoit Maurice, Ala- Niceph. Cal.
ondare, inconstant et perfide comme sa nation, après l. 18, c. 5.
oir informé secrètement le roi de Perse de la marche des Zon. t. 2,
omains, refusa de suivre l'armée, et s'en détacha avec p. 73.
s gens, sous prétexte qu'il ne vouloit pas combattre Hist. miscel.
s Arabes, ses amis et ses alliés. Sur l'avis qu'il avoit l. 17.
onné, une armée de Perses commandée par Adaar-
ıane approchoit déjà de Callinique, menaçant de passer
Euphrate, et de porter en Syrie le même ravage que
e général y avoit fait sept ans auparavant. Maurice,

alarmé de cette nouvelle, brûla les vaisseaux charg
blé qui le suivoient sur l'Euphrate; et, prenant
lui ce qu'il avoit de troupes légères, il courut en
gence à Callinique, arrêta la marche des ennemi
ayant donné au reste de ses troupes le temps
joindre, il les rangea en bataille. Dans l'armé
Perses étoit un grand nombre de ces Arabes, reg
comme invincibles à cause de la vitesse de leurs che
ils fondoient sur l'ennemi avec la rapidité d'un
de proie, et, perçant les bataillons, après un ho
carnage, ils échappoient avec la même légèreté. L
de cette redoutable milice effraya Théodoric, qui
mandoit ce corps de barbares nommés *les Tibériu*
ne voulut jamais avancer à la portée du trait; et
trahison, soit lâcheté, il s'enfuit avec toute sa tr
sans même attendre le combat. Ce fâcheux contre-t
ne fit pas perdre courage aux Romains. Maurice,
donné d'une partie si considérable de son armée,
plein de confiance dans le secours du ciel, charg
vivement les ennemis, qu'il les rompit et les m
fuite. Adaarmane se sauva au-delà du Tigre, laiss
la merci des vainqueurs toute la Mésopotamie, c
Romains reprirent plusieurs places, qu'ils avoient
dues sous les deux règnes précédens.

Abb. Biclar. En Afrique, l'exarque Gennadius faisoit une
guerre aux Maures. Depuis quelques années leu
Gasmul, renommé pour sa valeur, avoit battu suc
vement et fait périr Théodore, Théoctiste et Ama
Il fut défait et pris dans un grand combat. Genna
pour venger la mort des trois généraux romains
fit trancher la tête.

Menand. p. 161 et seqq. M. de Guignes, hist. des Huns, l. 5. p. 395 et L'alliance contractée avec les Turcs sous le règn
Justin II n'avoit été suivie d'aucun effet. Tibèr
une nouvelle tentative pour armer contre les P
cette formidable nation. Il leur envoya en ambas
Valentin, un de ses gardes, accompagné de plu

ent Turcs, qui se trouvoient alors à Constantinople, à ils s'étoient établis en différentes occasions. Valentin rit la route de la mer; il se rendit à Sinope, traversa e Pont-Euxin, et alla débarquer à Chersone, dans la Taurique. De là il fit le tour des Palus-Méotides, et assa par une contrée où régnoit une femme nommée kccagas. Anancai, chef des Outigours soumis aux Turcs, l'avoit établie reine de ce pays. Après un long t pénible voyage, Valentin arriva sur les terres de Tourxenth, fils de Disabul, dernier kan des Turcs, qui s'étoit ligué avec Justin contre Chosroës. Disabul venoit de mourir, et le titre de grand-kan étant passé lans une autre famille, Tourxenth étoit chef d'une des huit tribus qui composoient la nation turque. L'ambassadeur lui exposa le sujet de son voyage: il avoit, disoit-il, traversé le Caucase pour faire part aux Turcs de l'avénement de Tibère à l'empire, et pour leur demander la continuation de leur alliance, et du secours contre les Perses. Lorsqu'il eut cessé de parler: *Vous êtes donc*, reprit le Turc, *ces Romains, ce peuple trompeur qui en impose à toute la terre?* Alors mettant ses doigts dans sa bouche et les retirant aussitôt: « C'est ainsi » (dit-il) que vous donnez et que vous retirez votre pa- » role. Lorsqu'une nation séduite par vos feintes ca- » resses se jette tête baissée dans le péril pour servir » vos desseins ambitieux, vous l'abandonnez, et vous » profitez de ses travaux. Vous ne cherchez, vous et » votre maître, qu'à nous tromper. Je n'userai pas à » votre égard du même artifice; les Turcs n'ont pas » encore appris à faire usage du mensonge. Je vous le » déclare franchement; je ferai repentir votre maître » de sa mauvaise foi. Dans le temps même qu'il traitoit » avec nous, il se liguoit avec les Abares, nos esclaves » révoltés. Qu'il se maintienne dans cette alliance. » Nous saurons bien réduire les Abares à coups de fouet, » comme il convient à des maîtres outragés de châtier

« leurs esclaves ; et s'ils osent soutenir notre vue, ils « seront écrasés comme des fourmis sous les pieds de « nos chevaux. Et vous Romains, quelle est votre impudence de nous dire que vous avez franchi le Caucase pour vous rendre ici, comme s'il n'y avoit point « d'autre route entre nos terres et celles de l'empire? « Vous prétendez sans doute nous effrayer par la difficulté des chemins, et nous faire perdre l'envie de « vous attaquer. Croyez-vous donc que le Niester, le « Danube, l'Ebre, soient pour nous des fleuves inconnus? Croyez-vous que nous ignorions la route « qu'ont prise les Abares pour entrer dans votre pays? « Je connois vos forces ; les nôtres s'étendent aussi loin « que la course du soleil. Les Alains, les Huns étoient « plus puissans que vous ; ils vous ont battus ; ils ont osé « nous combattre, et sont devenus nos sujets. »

Cette rudesse barbare ne déconcerta pas Valentin. « Prince (répondit-il), si ce n'étoit pas vous souhaiter « un déshonneur qui vous rendroit à jamais exécrable « dans la mémoire des hommes, je désirerois périr ici « par votre épée plutôt que d'entendre taxer notre « empereur et notre nation de mauvaise foi et de mensonge. Daignez modérer votre colère, et faire réflexion que des ambassadeurs sont les ministres de la « paix et les dépositaires de la foi des nations. Vous « succédez à votre père ; songez que les alliances qu'il a « contractées font la plus noble portion de son héritage. « Il a prévenu nos désirs en demandant notre amitié ; « il l'a préférée à celle des Perses. Nous n'avons rien « fait pour perdre la vôtre ; il seroit injuste de nous la « ravir. Entre deux amis, celui-là se rend coupable, « qui rompt le premier le lien sacré qui les unit. » Ces paroles adoucirent un peu la férocité du barbare. « Eh « bien (dit-il) ! puisque vous êtes mes amis, et que vous « arrivez dans le moment où je pleure la mort récente « de mon père, vous devez prendre part à ma douleur

[redacted]

« et me donner des marques de la vôtre. C'est avec le « sang et non avec des larmes que les Turcs pleurent la « perte de leurs parens et de leurs princes. » Aussitôt Valentin et ceux de sa suite, tirant leurs épées, se tailladèrent le visage à l'imitation des Turcs. Dans la cérémonie des funérailles, ils virent jeter dans une fosse profonde quatre prisonniers huns, avec autant de chevaux des écuries de Disabul. Avant que de les faire égorger, Tourxenth leur ordonna d'un ton terrible de rendre compte à son père de la conduite qu'il tenoit dans le gouvernement de ses états. Après s'être entretenu avec Valentin pendant plusieurs jours, il lui permit de passer plus avant, et d'aller au mont Altaï trouver Tardou-kan, son parent, et le souverain de toute la nation turque. A son départ, il lui déclara qu'il alloit attaquer le ville de Bosphore. En effet, pendant le voyage de Valentin, le général Bokhan, secondé d'Anancai, chef des Outigours, prit cette ville, et s'empara d'une partie de la Chersonèse taurique. On ignore ce qui se passa au mont Altaï; mais il ne paroît pas que l'ambassade y ait eu un meilleur succès. Valentin, à son retour, fut retenu par Tourxenth, qui ne le laissa partir qu'après sa conquête.

Dans le temps que Tibère sollicitoit les Turcs de se liguer avec lui contre les Perses, les Abares enlevèrent à l'empire Sirmium, place importante, et la seule qui restât aux Romains dans la Pannonie. Leur kan ne pouvoit voir sans regret entre les mains de l'empereur une ville qu'il regardoit comme faisant partie de sa conquête. Résolu de faire les derniers efforts pour s'en emparer, il vint camper au confluent de la Save et du Danube, près de Singidon, aujourd'hui Belgrade, à dessein de jeter un pont sur la Save pour affamer Sirmium en lui coupant la communication avec la Mœsie. Seth, gouverneur de Singidon, le voyant arriver avec un grand nombre de bateaux qu'il avoit rassemblés dans

sa marche le long du Danube, lui fit dire « que, dans « un temps où les deux nations étoient en paix, il ne « concevoit pas ce que les Abares venoient faire sur la « Save; que, s'ils entreprenoient de jeter un pont sur « ce fleuve, il s'y opposeroit de toutes ses forces. Bayan « répondit qu'étant ami de l'empire, il n'avoit d'autre « dessein que d'établir une communication par la Save « entre lui et les Romains; qu'il espéroit que Seth vou- « droit bien donner passage à ses bateaux ainsi qu'aux « députés qu'il envoyoit à l'empereur; qu'il n'avoit au- « cune intention de rompre avec l'empire; mais que, si « les Romains s'opposoient à l'établissement du pont « sur la Save, ils ne pourroient s'en prendre qu'à eux- « mêmes de tous les maux qui suivroient la rupture de « la paix. » Pour confirmer ces paroles, il tira son épée: « Je jure (dit-il) que je n'ai nul dessein de rien faire au « préjudice des Romains: si je pense autrement, que je pé- « risse moi et toute ma nation, que le Dieu qui habite « dans le ciel fasse fondre sur nos têtes le ciel même et « tous ses feux! que les montagnes et les forêts qui nous « environnent tombent et nous écrasent! que la Save sou- « lève toutes ses eaux et nous engloutisse! » Après ces imprécations barbares, il demanda s'il y avoit chez les Romains quelque chose de sacré qu'ils eussent coutume de prendre à témoin de la vérité de leurs paroles: on lui apporta le livre des Evangiles. Aussitôt il se lève de son siége, s'approche comme en tremblant du livre que l'évêque de Singidon tenoit entre ses mains, se prosterne et s'écrie : *Je jure par le Dieu qui parle dans ce saint livre que je n'ai rien dit qui ne soit conforme à la vérité.* Le gouverneur, trompé par des sermens si terribles, laissa entrer les bateaux dans la Save, et donna passage aux députés que Bayan envoyoit à Constantinople. Ceux-ci, étant arrivés, essayèrent de tromper l'empereur par des protestations d'une amitié inviolable; ils lui demandèrent des vaisseaux pour aller au-delà du Danube atta-

r de nouveau les Esclavons ennemis de l'empire. is Tibère ne fut pas dupe de leur artifice; il devina ment que l'unique dessein du kan étoit de s'emparer Sirmium. Il dissimula cependant, et répondit *qu'il ercioit les Abares de leur bonne volonté; mais qu'il prioit d'en réserver l'effet pour un autre temps; que Turcs attaquoient actuellement la Chersonèse; que t-être voudroient-ils pousser plus loin leurs con-tes, et que les Abares auroient besoin de toutes leurs ces pour leur résister; qu'il seroit bientôt instruit des jets de cette nation redoutable, et qu'il en instruiroit an.* Les députés sentirent bien que Tibère vouloit les imider pour les détourner de rien entreprendre tre l'empire. Ils feignirent aussi d'ajouter foi à ce il leur disoit des Turcs, et prirent congé de lui après avoir reçu des présens. En passant par l'Illyrie, ils ent rencontrés et massacrés par un parti d'Escla-is.

Pendant leur voyage, Bayan avoit fait travailler en gence toute son armée à la construction du pont; et nme ces barbares s'entendoient peu à ces sortes d'ou-ges, il avoit forcé au travail des ouvriers romains que npereur lui avoit envoyés quelque temps auparavant ir lui construire des bains. Dès que le pont fut achevé, eva le masque, et, sans égard aux horribles sermens lesquels il s'étoit engagé, il envoya dire à l'empe-r « que, si l'on vouloit éviter la guerre, il falloit lui mettre Sirmium; que cette ville, bloquée de toutes arts, ne pouvoit lui échapper; que, si elle se rendoit ns attendre les attaques, il laisseroit sortir la garnison les habitans avec tous leurs effets; que c'étoit une bar-ère dont il avoit besoin en cas de rupture avec l'empire; ue cette place servoit de retraite aux déserteurs; qu'en-n elle lui appartenoit au même titre qu'elle avoit ppartenu aux Gépides, dont les droits lui étoient dé-olus par la conquête; qu'il n'écouteroit sur ce point

[redacted]

ıpératrice se levant pour le recevoir, et les deux ıux s'embrassant avec tendresse. Aussitôt les spectars, comme de concert, entonnèrent le chant de l'hyménée ; et l'eunuque qui avoit conduit la princesse sa du vin dans une coupe, qu'il présenta aux deux ıux. Rien ne fut jamais plus brillant, et par la maficence du spectacle et par la joie du peuple, que e fête vraiment politique, si capable d'attendrir le ır des sujets et de les intéresser au mariage de leur ître, qui sembloit les inviter à ses noces comme ses ens et ses amis. Les réjouissances publiques durèrent t jours; l'opulence étala tous ses trésors; ce ne fut tonte la ville que festins, que jeux, que spectacles, acclamations. Tous les jours c'étoient des courses de rs dans l'Hippodrome; et la joie populaire, tours bruyante et tumultueuse, épuisa tous les signes lesquels elle sait se manifester.

ʼempereur, dès les premiers jours de son règne, *Evag. l. 6, c. 2.* ına des preuves de sa clémence. Le perfide Alamon- *Niceph. Cal.* e, qui avoit trahi Maurice à la bataille de Callini- *l. 18, c. 10.* ;, fut pris avec son fils Naaman. Celui-ci, plus mént encore que son père, à la tête d'une troupe de rasins, avoit cruellement ravagé la Phénicie et la estine. Tous les seigneurs étoient d'avis de venger ıpire par la mort de ces traîtres. Maurice, qui s'éfait une loi d'épargner le sang, se contenta de relér Alamondare en Sicile, et d'assigner à Naaman ville pour prison, sans leur imposer d'autre peine.

)epuis la bataille de Constantine, les Perses n'osoient *Simoc. l. 1, c. 9, 1.* oigner de leurs frontières. Maurice, qui avoit rem- *Evag. l. 6,* té sur eux deux grandes victoires, donna ordre à *c. 3.* n Mystacon, Thrace de naissance, qui commandoit Arménie, de marcher contre eux pour les forcer d'aıdonner la Mésopotamie. Ce général vint les chercher confluent du Nymphius et du Tigre, où ils étoient ıpés. Il leur offrit la bataille, qu'ils eurent le courage

d'accepter. S'étant mis à la tête du centre, il donna le commandement de l'aile droite à Curs, son lieutenant, et celui de l'aile gauche à un officier lombard nommé Ariulphe, qui avoit passé au service de l'empire. Les deux armées étant à la portée du trait, Jean et Ariulphe chargèrent vigoureusement l'ennemi, qui plia devant eux. Mais Curs, jaloux de son général, dont il croyoit mériter la place, ne fit aucun mouvement. Cette inaction de l'aile droite rendit le courage aux Perses, et l'ôta aux Romains. Ceux-ci, se voyant abandonnés, prennent la fuite par des chemins montueux et difficiles, où, poursuivis par les ennemis, ils perdent grand nombre des leurs, et regagnent leur camp avec peine. Le général perse, voulant profiter de sa victoire, va mettre le siége devant Aphumes; c'étoit la première conquête que Maurice avoit faite sur les Perses quatre ans auparavant. Mystacon, de son côté, envoie une partie de ses troupes attaquer la forteresse d'Acbas, située sur une montagne escarpée, au bord du Nymphius. On n'y pouvoit monter que par un seul endroit, défendu par une épaisse muraille. Dès que les Romains eurent pris leur poste entre les rochers et les précipices dont la place étoit environnée, les habitans donnèrent au général perse, avec des flambeaux, le signal dont ils étoient convenus. Les Perses, quittant aussitôt le siége d'Aphumes, accourent en diligence, descendent de leurs chevaux, montent à l'ennemi, et l'accablent d'une grêle de flèches. Plus dispos et plus exercés à courir dans des chemins rudes et embarrassés, ils eurent bientôt nettoyé la pente de la montagne. Des Romains, les uns sont pris, les autres précipités de rochers en rochers jusque sur les bords du Nymphius : quelques-uns passent le fleuve à la nage, et vont rejoindre le gros de leur armée. Telle fut la fin de cette campagne. Les Romains demeurèrent en possession du château d'Aphumes, et les Perses de celui d'Acbas.

[redacted]

nnée suivante, au mois d'avril, le feu prit dans la An. 583.
e place de Constantinople; et l'incendie, animé par *Simocat. l.* 1, *c.* 11, 12.
nt violent, ne fut éteint qu'après avoir fait beau- *Theoph. p.* 213.
de ravage. Cet accident fut suivi d'un autre encore *Cedr. p.* 394.
funeste, parce que les forces humaines ne peuvent
ter. Le onzième de mai, jour de la dédicace de
antinople, qu'on célébroit tous les ans par des
ssions pompeuses et par des jeux du Cirque, la joie
que fut troublée par un horrible tremblement de
qui fit craindre que la ville entière ne fût abîmée.
ucher du soleil, un affreux mugissement se fit en-
e dans les entrailles de la terre, qui, se soulevant
te, renversa quantité d'édifices. Peu de jours après,
écouvrit qu'un habitant nommé Paulin, connu
son grand savoir, étoit entêté de magie, et qu'il
poit de sortiléges et d'enchantemens. Le peuple
inqua pas d'attribuer à ses prestiges les deux fléaux
venoit d'éprouver; et le patriarche, prélat austère
ses mœurs, mais plein d'un zèle amer, aussi pré-
que le peuple, sollicitoit vivement l'empereur de
brûler vif cet homme impie et sacrilége. Maurice,
li de sentimens de douceur qui auroient convenu
triarche, pensoit qu'il valoit mieux amener les
ans à résipiscence que les faire périr. Mais Jean
ineur, armé de quelques passages de saint Paul,
abusoit son humeur impitoyable, obligea par ses
ces l'empereur à condamner à mort ce misérable.
pendu, et avant que de l'étrangler on trancha
es yeux la tête à son fils, qu'il avoit instruit à
quer les mêmes maléfices.

puis que les Abares avoient forcé Tibère de leur *Simocat. l.* 1, *c.* 3, 4, 5, 6.
lonner Sirmium, leur kan, devenu plus fier, trai-
s Romains avec insolence. Ayant appris qu'il y *Theoph. p.* 214, 215.
à Constantinople des animaux d'une grandeur ex- *Cedr. p.* 394, 395.
linaire, il écrivit à l'empereur qu'il seroit curieux *Zon. t.* 2,
voir. Maurice, qui ménageoit ce barbare, lui fit *p.* 73, 74.

[redacted]

Hist. miscel. l. 17. présent du plus grand éléphant qui lui fût venu des Indes Le kan, l'ayant à peine considéré, le renvoya aussitôt soit qu'il en fût effrayé, soit par mépris. Comme il se piquoit de magnificence, il pria l'empereur de lui envoyer un lit enrichi d'or. Maurice s'empressa de le satisfaire: l'ouvrage étoit admirable, et par le prix de la matière, et par la beauté du travail. Cependant le barbare n'en fut pas content; il le fit reporter à l'empereur. Il demanda une augmentation de vingt mille pièces d'or par-dessus les quatre-vingt mille que les Romains s'étoient engagés à lui payer tous les ans. Sur le refus de Maurice, il rompit le traité; et, sans respecter ses propres sermens, il vint attaquer Singidon. Quoique cette ville fût sans défense elle coûta beaucoup de sang aux Abares. On y disputa le terrain avec opiniâtreté, et il périt autant d'ennemis que d'habitans. Après la prise de Singidon, Bayan côtoya le Danube en avançant vers la Thrace, et saccagea la plupart des places qui bordoient ce fleuve. La petite ville d'Acqs fut épargnée, à la prière de ses concubines, qui s'y étoient retirées pour profiter de ses bains d'eaux chaudes. Après avoir, comme un torrent impétueux, traversé les deux Mœsies, il passa le mont Hémus, et vint camper au bord du Pont-Euxin, près d'Anchiale, dont il ravagea le territoire.

Ce fut là que les députés de Maurice vinrent le trouver. C'étoient Elpidius et Comentiole, l'un sénateur et ancien gouverneur de Sicile, l'autre officier de la garde impériale. Le kan les reçut avec une hauteur outrageante, menaçant d'aller abattre la longue muraille qui servoit de rempart au territoire de Constantinople. Elpidius demeuroit en silence; mais Commentiole, naturellement vif et hardi, ne pouvant souffrir ces bravades insolentes: « Prince (lui dit-il avec liberté) nous pen-« sions avoir affaire à un monarque qui respectoit les « dieux qu'il adore, et qu'il a pris pour garans de ses « sermens. Nous nous persuadions encore que vous n'ou-

lieriez pas les bienfaits des Romains, qui ont donné
ile à vos pères errans et fugitifs. Les Romains, au
ntraire, veulent bien oublier votre ingratitude passée,
malgré l'infraction des traités les plus solennels, ils
us offrent encore la paix. Si vous la refusez, songez que
us aurez à combattre la nation qui a subjugué l'uni-
rs. Ne vous croyez pas invincible pour avoir ravagé
nt de pays. Notre patience a fait seule vos succès;
aignez de la pousser à bout. Vous aurez contre vous,
ec les forces de l'empire, et vos dieux, et vos sermens,
nos bienfaits, et l'horreur des nations étrangères.
ı postérité même fera la guerre à votre mémoire.
référez la gloire de la reconnoissance et de la justice
une conquête criminelle, qui va vous être arrachée,
vous vous obstinez à la retenir. Voulez-vous de l'ar-
nt, les Romains vous en donneront; ils ne sont
ares que d'honneur. Vous tenez de leur libéralité
ıe habitation vaste et commode; gardez-vous de
us étendre au-delà. L'empire est un grand arbre,
raciné depuis plus de treize siècles, toujours nourri
s eaux du ciel, toujours plein de sève et de vigueur:
s haches et vos coignées ne l'entameront jamais;
es se briseront dans vos mains, et retourneront sur
us-mêmes. »

ne remontrance si hardie mit le kan en fureur.
çant sur Commentiole des regards étincelans, il or-
ıe de le jeter dans un cachot avec des entraves aux
s, et d'aller déchirer sa tente : c'étoit, selon l'usage
ı nation, un arrêt de mort. Le lendemain, sa colère
ınt pas encore calmée, les principaux seigneurs de
ıur se jettent à ses pieds et le conjurent *d'avoir égard
lroit des gens; de ne pas rendre les Abares odieux
us les peuples de la terre en faisant périr un am-
ıdeur : que ce jeune téméraire étoit assez puni par
ison*. Le kan se rendit enfin à des sollicitations si
ıantes, et renvoya les députés à l'empereur.

An. 584.

Paul. diac. l. 3, c. 16 et seqq.
Pratilli prolus. in Paul. diac.
Abb. Biclar.
Greg. Tur. hist. franc. l. 5, c. 39; l. 6, c. 41, 42, 43; l. 8, c. 18, 28; l. 9, c. 29; l. 10, c. 1, 2, 3, 4.
Aimoin. l. 3, c. 36, 37, 38, 74, 77, 79, 83.
Theoph. p. 220.
Cedr. p. 396.
Hist. miscel. l. 17.
Greg. l. 1, epist. 5, 16.
Idem, dial. l. 3, c. 9.
Anast. in Pelag. II.
Simocat. l. 3, c. 4.
Sigeb. chr.
Herman. contract. chron.
Chr. Andr. presbyt.
Rubeus hist. ravenn. l. 4.
Sigon, de regno ital. l. 1.
Baronius.
Pagi ad Baron.
Fleury, hist. ecclés. l. 34, art. 43; l. 35, art. 13.
Murat. annal. ital., t. 3, p. 514, 515, 516, 518, 520, 522, 523,

La paix fut renouvelée l'année suivante à condition que les Romains paieroient aux Abares cent mille pièces d'or de pension annuelle. Maurice consentit à cette augmentation plutôt que d'avoir à soutenir à la fois deux grandes guerres contre les Abares et contre les Perses. Il s'occupoit encore dans ce temps-là du soin de recouvrer l'Italie. Grégoire, apocrisiaire du saint-siége, étant sur le point de retourner à Rome, avoit obtenu des secours contre les Lombards, et l'empereur faisoit partir avec lui le trice Smaragde, plus guerrier que l'exarque Longin, prédécesseur. Autaris, fils de Cleph, commençoit régner à Pavie. La nation, lasse de la tyrannie de ducs, avoit mis sur le trône ce jeune prince, dont la : répara les désordres d'une aristocratie mal concertée, et la valeur étendit et affermit la domination des Lombards. Pour se rendre plus respectable aux Romains mêmes, il prit, à l'exemple des empereurs, le surnom de *Flavius*, qu'il transmit à ses successeurs. Il laissa aux ducs le gouvernement des villes sur lesquelles ils avoient exercé un pouvoir absolu; mais il s'en réserva la souveraineté, et il ordonna qu'ils lui remettroient la moitié du revenu de leurs duchés, et qu'ils marcheroient à ses ordres avec leurs troupes toutes les fois qu'ils en seroient requis. Il étoit le maître de leur donner des successeurs à sa volonté; mais il n'usa jamais de ce droit que lorsqu'ils mouroient sans enfans mâles, ou en cas de félonie. Cette modération d'Autaris fut le premier fondement de la stabilité des fiefs; et quoique l'origine de cette sorte de seigneurie héréditaire remonte plus haut que l'invasion des Lombards, on peut dire que c'est aux Lombards qu'on est redevable de la jurisprudence féodale. Ils en fixèrent la nature et la forme; et tout l'Occident adopta les lois qu'ils établirent sur cette importante partie du droit public. On vit dans la personne d'Autaris quelle est l'influence d'un prince habile, ferme, vigilant, sur une nation, pour en

[redacted]

er les mœurs. Il ne régna pas six ans, et c'en fut 525, 526, 536.
›our adoucir la férocité naturelle aux Lombards, Giann. hist.
étoit encore accrue dans la confusion du dernier nap. l. 4, c. 1, 2, 3, 12.
ruement. La justice et la sûreté publique succédè- Abrégé chr.
ıux usurpations, aux brigandages, aux meurtres; de l'hist. d'Ital. t. 1, p.
grands apprirent à redouter la loi plus qu'ils 184 et suiv.
ent eux-mêmes redoutables. Il faut cependant Fredeg. et ib. Ruinart.
nir que ce prince ne rétablit pas le goût des lettres.
es plus grands maux que causa l'invasion des
ıards, fut l'ignorance qui s'introduisit avec eux.
arbares n'estimoient que les armes, et les peuples
ie, au milieu des horreurs de la guerre, n'avoient
volonté, ni le pouvoir de cultiver les sciences et
ts; c'est ce qui rend l'histoire de ces temps-là si
se et si stérile. Autaris, ayant épousé Théodelinde,
e Garibald, duc de Bavière, renonça au paga-
: pour embrasser la religion chrétienne. Théode-
étoit catholique; mais les évêques lombards com-
quèrent au roi les erreurs de l'arianisme dont leur
n étoit infectée. Je vais raconter sans interruption
énemens de l'histoire des Lombards, qui eurent
ue rapport à celle de l'empire pendant les six
s du règne d'Autaris.

nouvel exarque étoit continuellement aux prises
les Lombards. Les deux peuples, voisins l'un de
e, formoient sans cesse de nouvelles entreprises: les
ıards sur Ravenne, que les Romains avoient con-
:; les Romains sur Classe, dont les Lombards
ent rendus maîtres. Smaragde, voyant que ses forces
ffisoient pas même pour défendre ce qui restoit
e à l'empire, en instruisit l'empereur. Maurice,
ıt dégarnir l'Orient, où il falloit résister aux Perses,
llyrie, où, malgré les traités, on pouvoit à tout
ent avoir à combattre l'infidèle nation des Abares,
cours aux rois de France. Il envoya une ambassade
ıelle à Childebert, roi d'Austrasie, avec une somme

de cinquante mille pièces d'or; ce qui faisoit près de sept cent mille livres de notre monnoie, pour l'engager à faire la guerre aux Lombards. Childebert ayant passé les Alpes en personne à la tête d'une grande armée, les Lombards, hors d'état de le combattre, se renfermèrent dans leurs villes, et laissèrent les François maîtres de la campagne, tandis qu'Autaris employoit la négociation pour conjurer cet orage. L'argent qu'offroit Autaris fit oublier au roi d'Austrasie celui qu'il avoit reçu de Maurice. La paix fut conclue, et Childebert repassa les Alpes. Maurice se plaignit en vain de cette infidélité; il envoya redemander les cinquante mille pièces d'or à Childebert, qui, faute de bonnes raisons, renvoya l'ambassadeur sans réponse.

La garnison de Brescelle, sur le Pô, faisoit sans cesse des courses par terre et par eau jusqu'à Ravenne. Elle étoit commandée par un vaillant capitaine nommé Droctulf; c'étoit un Suève que les Lombards avoient pris au berceau dans les guerres de Germanie. Elevé dans l'esclavage, il étoit parvenu par son mérite; mais quoiqu'il servît les Lombards avec valeur, il ne pouvoit leur pardonner dans son cœur de lui avoir autrefois ravi sa liberté. Smaragde n'oublia rien pour le gagner, et il en vint à bout. Droctulf livra sa place aux Romains, et se joignit à l'exarque pour reprendre la ville de Classe. Il rassembla les barques qu'il trouva sur la rivière de Bodrino, entra dans le port de Classe avec ses meilleurs soldats, donna l'assaut à la ville du côté de la mer, tandis que Smaragde l'attaquoit du côté de la terre. La place fut emportée, et Ravenne délivrée d'un ennemi qu'elle avoit à ses portes depuis long-temps. Le Suève se retira dans Brescelle, d'où il ne cessoit de harceler les Lombards par ses incursions sur les territoires de Parme et de Rhége. Pour se délivrer d'un ennemi si incommode, Autaris vint enfin l'assiéger. Après une longue et vigoureuse défense, Droctulf se rendit à condition qu'il

[redacted]

pourroit se retirer à Ravenne avec sa garnison. Les murailles de la ville furent rasées, et Brescelle perdit alors le titre d'évêché qu'elle avoit auparavant. Droctulf servit ensuite l'empire avec courage dans la guerre contre les Abares; et, après s'être signalé dans toutes les rencontres, il mourut à Ravenne, où il fut enterré dans l'église de Saint-Vital.

Maurice n'avoit pas à se louer de la bonne foi de Childebert. Mais un intérêt personnel porta le roi d'Austrasie à se réconcilier avec l'empereur, et à lui prêter de nouveaux secours. Herménigilde, fils de Leuvigilde, roi des Visigoths en Espagne, avoit épousé Ingonde, fille de Sigebert, roi d'Austrasie, et sœur de Childebert. Cette princesse, élevée dans la religion catholique, soutint avec une fermeté vraiment chrétienne toutes les rigueurs de Goswinde, seconde femme de Leuvigilde, qui n'épargna pas les traitemens les plus barbares pour lui faire embrasser l'arianisme. Ingonde joignit les sollicitations les plus pressantes aux instructions de Léande, évêque de Séville, pour la conversion de son mari, et y elle réussit. Leuvigilde, arien passionné, animé encore par les fureurs de sa femme, poursuivit son fils à main armée, et le fils prit les armes pour se défendre. Grégoire de Tours, suivant les principes d'une morale plus pure et plus évangélique que celle du cardinal Baronius, blâme Herménigilde de s'être révolté contre son père et son roi, quoique hérétique; il attribue le malheureux succès de son entreprise à un juste jugement de Dieu. La guerre étant allumée entre le père et le fils, Herménigilde implora le secours de Tibère, qui régnoit encore. Ce sage prince refusa d'épouser sa querelle, et l'évêque Léandre revint à Constantinople sans avoir rien obtenu. Les Romains possédoient encore un grand pays dans la partie méridionale de l'Espagne; éloignés du centre de l'empire, ils agissoient indépendamment de l'empereur. Herménigilde acheta

leur secours, et ils lui fournirent des troupes. Mais Leuvigilde les ayant secrètement gagnés par une somme de trente mille pièces d'or, ils abandonnèrent ce malheureux prince, qui, après plusieurs revers, fut mis à mort par ordre de son père. Les Romains, auxquels il avoit confié sa femme Ingonde et son fils Athanagilde, lui furent du moins fidèles en ce point : ils les transportèrent en Afrique, pour les faire passer plus sûrement à Constantinople. Mais Ingonde mourut dans ce voyage, et Athanagilde trouva un asile entre les bras de Maurice.

Childebert ignoroit la mort de sa sœur, qu'il aimoit tendrement. Croyant qu'elle étoit, ainsi que son fils, à la cour de Constantinople, et voulant la faire revenir en France, il sentit bien que pour l'obtenir il falloit satisfaire l'empereur. Il envoya donc contre les Lombards une nouvelle armée, composée de François et d'Allemands. Mais la jalousie mutuelle ayant divisé les deux nations, cette expédition ne fit aucun mal aux Lombards, et l'armée revint en France après s'être inutilement fatiguée à passer les Alpes. On peut conjecturer avec fondement que les intrigues d'Autaris furent la cause secrète de cette division. Cependant l'exarque agissoit en souverain indépendant; aussi peu exact à tenir sa parole qu'à suivre les ordres de la cour impériale, il faisoit, il rompoit des trêves selon ses caprices. Au mois de septembre 587, il forma une armée, et se fit battre dans un grand combat. Cette victoire des Lombards leur donna la liberté de courir d'un bout à l'autre de l'Italie, et détermina Maurice à rappeler Smaragde. Une autre raison indisposoit l'empereur contre cet exarque. A la sollicitation de Jean, évêque de Ravenne, il usoit de violence pour forcer les évêques de la Vénétie et de l'Istrie à souscrire à la condamnation des trois Chapitres : procédé tout-à-fait contraire à la douceur de Maurice, qui ne croyoit pas devoir em-

a contrainte en fait de religion. Le patrice ro-
ıt envoyé à Ravenne.

fus d'une princesse austrasienne qu'Autaris de-
t en mariage ralluma la guerre entre ce prince
lebert. Les François marchent en Italie; Autaris
leur rencontre. Il se livre une sanglante bataille
roupes de Childebert sont entièrement défaites.
age fut grand, et les suites de la victoire ne fu-
s moins heureuses aux Lombards. Evin, duc de
ravagea l'Istrie. Autaris se rendit maître de
Comacine, dans le lac de Côme, où commandoit
n, qui obtint une capitulation honorable après
fendu pendant six mois. Dans le cours de cette
ne, signalée par quantité de siéges et de combats,
ne reçut qu'un seul échec : un de ses détache-
ıt battu par la garnison de Rome.

uccès d'Autaris continuèrent l'année suivante
traverse la Campanie, la Lucanie, le pays des
ıs, et pénètre jusqu'à Rhége, qu'il n'ose assiéger;
se rend maître d'une grande étendue de pays,
augmente le duché de Bénévent. S'étant ensuite
du Samnium, il joint cette province au duché
ette. Il ne restoit plus à l'empire, dans cette
le l'Italie, que Naples, Gaëte, Amalfi, Sur-
Salerne, et quelques autres places maritimes
s Lombards ne furent jamais en possession, ou
ıe possédèrent que long-temps après.

ui rendit cette année plus mémorable, ce fut une
tion telle, qu'il ne s'en étoit jamais vu depuis
ui submergea toute la terre. Le 17 d'octobre,
se déborda, et ses eaux couvrirent la ville de
. Tous les fleuves de l'Italie sortirent de leur
rtant avec eux la destruction et le ravage. Les
nes n'étoient plus qu'une vaste mer, où les dé-
étairies, les cadavres des hommes et des ani-
toient d toutes parts comme dans un nau-

se venger des Lombards, lorsque la bonne inte
entre ce prince et l'empereur fut sur le poin
rompue par un accident imprévu. Le roi d'A
avoit fait partir pour Constantinople trois ambas
qui passèrent par Carthage. Un de leurs valet
pris quelque marchandise, sans vouloir ni la p
la rendre, fut arrêté par le marchand, et le t
se tirer de ses mains. Une action si brutale soule
la ville. Le gouverneur, à la tête d'une troupe
dats et d'une foule d'habitans, se transporte à la
des ambassadeurs. Deux d'entre eux, étant sort
massacrés par le peuple en fureur. Le troisième,
Grippon, s'échappe, et va porter ses plaintes
stantinople. Maurice promet une vengeance sign
adoucit Grippon à force de présens, et le renv
le priant avec instance d'engager Childebert
marcher ses troupes contre les Lombards. Po
quitter de sa parole, il fait prendre à Carthag
habitans accusés d'avoir tué les deux ambassad
les fait conduire chargés de chaînes au roi d'Au
Il lui permettoit de les faire mourir, mais il lu
pour chacun trois cents pièces d'or, si le roi co
à leur faire grâce. Childebert refusa de les re
disant *qu'il ne savoit si ces misérables étoient le*
triers; que ce n'étoient peut-être que de vils es
dont le sang ne valoit pas celui de ses ambass
qu'il enverroit de nouveaux députés à Constan
pour obtenir une satisfaction convenable. Ce
incident ne suspendit pas les préparatifs qu'il
contre les Lombards. Il mit sur pied une grande
conduite par vingt ducs, chacun à la tête des tro
sa province. Cette multitude de commandans n
voit manquer de nuire au succès; et peut-être
Childebert n'avoit-il pas sincèrement dessein de d
les Lombards, dont le voisinage n'étoit pas
craindre que celui de l'empereur.

[redacted]

Avant que l'armée françoise eût passé les Alpes, l'exar-
ıe romain étoit déjà entré en action avec les troupes qu'il
oit rassemblées. L'empereur faisoit aussi passer en Italie
ı corps d'armée commandé par le patrice Nordolf et
ır le général Osson. Le nom de ces deux commandans
it conjecturer qu'ils étoient de ces Lombards que Ti-
re avoit attirés au service de l'empire. Modène, Al-
no et Mantoue, furent pris par les impériaux, qui
npêchoient la jonction des troupes lombardes. L'exarque
disposoit à mettre le siége devant Rhége, Parme et
laisance, lorsque les ducs de ces villes vinrent le trou-
r. à Mantoue pour lui déclarer qu'ils se donnoient à
empire. Gisulf, duc de Frioul, qui succédoit à son
ère Grasulf, vint faire la même soumission, qui n'é-
ıit pas plus sincère, et qui ne devoit durer qu'autant
temps qu'il en falloit pour laisser passer l'orage. Il
t même vraisemblable que ces démarches étoient con-
rtées avec Autaris. Ce prince fit retirer ses gens dans
s places fortes, et se renferma lui-même dans Pavie,
ien fortifiée et assez bien munie de provisions pour
utenir un long siége. L'armée françoise, après avoir
ıvagé en passant son propre pays, entra en Italie par
s Grisons, le pas de Suse et le Trentin. Ces trois corps
parés eurent d'abord quelques succès. Les campagnes
oient abandonnées, et les François ne trouvoient nulle
ésistance. Mais le duc Olon ayant été tué devant Bel-
nzone, sur le lac Majeur, ses troupes furent taillées en
ièces par les Lombards. Sept autres ducs s'avancent
ers Milan, détruisant tout sur leur passage. L'exarque
eur fait dire que l'armée impériale ira les joindre dans
rois jours; ils en attendent six; et, ne recevant aucune
ıouvelle, ils se rapprochent des Alpes. Douze ducs en-
trés en Italie par le Trentin se rendent maîtres de
plusieurs châteaux, qu'ils détruisent malgré la capitula-
tion, et, contre leur parole, ils en réduisent les habi-
tans en esclavage. Ils ne font grâce qu'à ceux de Verruge,

se venger des Lombards, lorsque la bonne i ntel entre ce prince et l'empereur fut sur le point rompue par un accident imprévu. Le roi d'Aus avoit fait partir pour Constantinople trois ambassa qui passèrent par Carthage. Un de leurs valets pris quelque marchandise, sans vouloir ni la pa la rendre, fut arrêté par le marchand, et le tu se tirer de ses mains. Une action si brutale soulev la ville. Le gouverneur, à la tête d'une troupe dats et d'une foule d'habitans, se transporte à la r des ambassadeurs. Deux d'entre eux, étant sorti massacrés par le peuple en fureur. Le troisième, n Grippon, s'échappe, et va porter ses plaintes à stantinople. Maurice promet une vengeance signa adoucit Grippon à force de présens, et le renvo le priant avec instance d'engager Childebert à marcher ses troupes contre les Lombards. Pou quitter de sa parole, il fait prendre à Carthage habitans accusés d'avoir tué les deux ambassade les fait conduire chargés de chaînes au roi d'Au Il lui permettoit de les faire mourir, mais il lui pour chacun trois cents pièces d'or, si le roi con à leur faire grâce. Childebert refusa de les rec disant *qu'il ne savoit si ces misérables étoient les triers ; que ce n'étoient peut-être que de vils esc dont le sang ne valoit pas celui de ses ambassa qu'il enverroit de nouveaux députés à Constan pour obtenir une satisfaction convenable.* Ce fâ incident ne suspendit pas les préparatifs qu'il contre les Lombards. Il mit sur pied une grande conduite par vingt ducs, chacun à la tête des trou sa province. Cette multitude de commandans n voit manquer de nuire au succès ; et peut-être Childebert n'avoit-il pas sincèrement dessein de dé les Lombards, dont le voisinage n'étoit pas t craindre que celui de l'empereur.

nt que l'armée françoise eût passé les Alpes, l'exar-
omain étoit déjà entré en action avec les troupes qu'il
rassemblées. L'empereur faisoit aussi passer en Italie
rps d'armée commandé par le patrice Nordolf et
e général Osson. Le nom de ces deux commandans
onjecturer qu'ils étoient de ces Lombards que Ti-
avoit attirés au service de l'empire. Modène, Al-
et Mantoue, furent pris par les impériaux, qui
choient la jonction des troupes lombardes. L'exarque
sposoit à mettre le siége devant Rhége, Parme et
ance, lorsque les ducs de ces villes vinrent le trou-
Mantoue pour lui déclarer qu'ils se donnoient à
oire. Gisulf, duc de Frioul, qui succédoit à son
Grasulf, vint faire la même soumission, qui n'é-
as plus sincère, et qui ne devoit durer qu'autant
mps qu'il en falloit pour laisser passer l'orage. Il
ême vraisemblable que ces démarches étoient con-
s avec Autaris. Ce prince fit retirer ses gens dans
aces fortes, et se renferma lui-même dans Pavie,
fortifiée et assez bien munie de provisions pour
nir un long siége. L'armée françoise, après avoir
é en passant son propre pays, entra en Italie par
risons, le pas de Suse et le Trentin. Ces trois corps
és eurent d'abord quelques succès. Les campagnes
t abandonnées, et les François ne trouvoient nulle
ance. Mais le duc Olon ayant été tué devant Bel-
ne, sur le lac Majeur, ses troupes furent taillées en
s par les Lombards. Sept autres ducs s'avancent
Milan, détruisant tout sur leur passage. L'exarque
fait dire que l'armée impériale ira les joindre dans
jours; ils en attendent six; et, ne recevant aucune
elle, ils se rapprochent des Alpes. Douze ducs en-
en Italie par le Trentin se rendent maîtres de
ieurs châteaux, qu'ils détruisent malgré la capitula-
, et, contre leur parole, ils en réduisent les habi-
s en esclavage. Ils ne font grâce qu'à ceux de Verruge,

qui rachètent leur liberté au prix d'une pièce d'or tête. L'empereur accusa même de perfidie les génér françois. Si l'on en croit la lettre qu'il écrivit à C debert, loin de prêter leurs forces à l'exarque, vouloit entreprendre le siége de Pavie, dont la p auroit entraîné la ruine entière des Lombards, ils avo traité secrètement avec Autaris, et s'étoient retiré France, après avoir conclu une trève de dix mois qu'il y a de certain, c'est que, les François n'étant rivés en Italie qu'au temps de la moisson, les chal du climat, les maladies, et surtout la dysenterie duite par l'usage des fruits, cause toujours funeste nations transalpines, en firent périr un grand nom et forcèrent les autres à retourner en France a trois mois de séjour et de ravage. Ils étoient chargé butin, et traînoient après eux quantité de prisonni mais, dans leur retour, ils furent tellement pressé la famine, qu'ils se virent réduits à vendre jus leurs armes et leurs habits pour acheter de quoi vi

Maurice, qui avoit fait cette année de plus grand forts pour le recouvrement de l'Italie, se plaignit am ment à Childebert de ses généraux, dont la lâcheté même la trahison, avoit rompu toutes ses mesures supposoit que le roi, fidèle au traité de ligue, n'étoit moins mécontent de leur conduite et de leur retr précipitée. Il le prioit de renvoyer l'année suivante, le printemps, une armée mieux commandée; surtou marquer à ses troupes la route qu'elles devoient ter et de donner des ordres précis pour épargner le p qu'elles venoient délivrer de la tyrannie des Lomba Il exigeoit même, comme une des conditions de la lig que la liberté fût rendue aux prisonniers italiens c duits au-delà des Alpes. Mais les sollicitations d'Aut trouvèrent plus de crédit en France que les plaintes les demandes de l'empereur. Le prince Lombard s dressa à Gontran, roi de Bourgogne et oncle de Chil

Il lui représentoit *que l'intérêt des François étoit* *ıintenir les Lombards comme une forte barrière* *la France et l'empire, qui regardoit toujours l'Oc-* *comme son ancien patrimoine; que les Ro-* *, également ennemis de toutes les nations germa-* *s, ne cherchoient qu'à les ruiner les unes par les* *; que plus l'empereur s'efforçoit de les désunir,* *leur avantage commun devoit les lier étroitement* *ıble pour tenir tête à ces anciens tyrans de l'uni-* Il promettoit aux rois françois tous les services pouvoient attendre d'une nation généreuse, brave èle. Gontran reçut cette ambassade avec honneur, fit passer à Childebert. Pendant cette négociation, ·is mourut à Pavie le 5 septembre 590, et sa mort subite, qu'on soupçonna l'exarque de l'avoir fait isonner. Agilulf, qui lui succédoit par son mariage Théodelinde, à laquelle la nation avoit déféré le de son roi, continua l'année suivante l'ouvrage de ix avec les François. Ce qui en facilita la conclu- c'est que Childebert, ayant appris qu'Athanagilde eveu étoit mort à Constantinople, n'avoit plus au- ntérêt de ménager l'empereur. Cette paix fut con- nent observée de part et d'autre pendant cent nte ans, jusqu'au règne de Pepin. L'alliance des nations devoit causer beaucoup de déplaisir à Mau- Pour prévenir une rupture entre les Romains et rançois, Gontran envoya le comte Syagrius à Con- inople. Maurice, trop sage pour se faire de nou- x ennemis, reçut cette ambassade avec honneur. ›eut dire même que, pour honorer Syagrius, il fit qu'il ne pouvoit faire, et que Syagrius accepta plus ne devoit. L'empereur conféra au député françois tre de patrice, et le député ne refusa pas cette dignité. mbloit par là reconnoître l'empereur pour son maî- les Romains conservant toujours de vieilles préten- s sur le territoire compris entre le Rhône et les Al-

pes. Mais ce titre fut inutile à Syagrius; il le perdit à son retour en France; et cet acte d'autorité de Maurice ne causa point d'alarmes aux rois françois, plus capables alors d'en donner aux empereurs que d'en prendre eux-mêmes. Revenons à ce qui se passoit en Perse pendant l'année 584.

Simocat. l. 1, c. 12, 13. Evag. l. 6, c. 3. Niceph. Cal. l. 18, c. 10. Cedr. p. 395. Zon. t. 2, p. 74. Hist. miscel. l. 17. Noris, dissert. 3 de epoch. Syromaced. Pagi dissert. hypat.

Depuis l'échec que les Romains avoient reçu devant la forteresse d'Acbas, Jean Mystacon se tenoit sur la défensive. Les deux armées passèrent l'année entière à s'observer mutuellement sans rien entreprendre. Cette inaction déplut à Maurice. Il avoit grande opinion des talens militaires de Philippique; il le choisit pour commander en Mésopotamie, d'où il rappela Mystacon. Afin d'attacher plus fortement à sa personne le nouveau général, il lui fit épouser sa sœur Gordia, et ce mariage fut célébré avec pompe dans le temps même que l'empereur faisoit la cérémonie de son entrée au consulat : c'étoit alors la coutume que les empereurs prissent une ou deux fois le titre de consul au commencement de leur règne. Philippique alla camper vers le Tigre; et ayant appris que les Perses marchoient au mont Isala, entre Amide et Nisibe, il les prévint, et s'empara de la montagne, d'où il descendit ensuite pour ravager le pays qui appartenoit aux Perses. Ceux-ci vinrent le chercher, et perdirent dans une marche forcée beaucoup d'hommes et de chevaux; mais, malgré cette perte, ils étoient encore fort supérieurs aux Romains : ce qui obligea Philippique de se retirer pour regagner les bords de l'Euphrate. Il partagea son armée en deux corps, auxquels il fit prendre deux routes différentes pour marcher avec plus de célérité. Le corps dont il avoit donné la conduite à un de ses lieutenans s'égara; et au lieu de gagner l'Euphrate, après beaucoup de détours et de fatigues il se trouva aux portes de Théodosiopolis. Celui que conduisoit Philippique, traversant les plaines désertes et arides de la Mésopotamie,

[redacted]

menté d'une soif si ardente, que les soldats, épui-
ıboient morts sur les chemins. Le peu de sources
:ncontroient après des marches longues et péni-
suffisant pas pour les désaltérer, ils prirent le
ırti de tuer les prisonniers, hommes et femmes,
aînoient après eux en grand nombre. La com-
n'épargna que les enfans; mais la soif les fit
·ir. Enfin Philippique ayant appris que le reste
rmée campoit à Théodosiopolis, l'alla joindre,
l'hiver dans cette ville.

[ue la saison lui permit de tenir la campagne, An. 585.
en Arzanène, et y fit un riche butin. Il auroit *Simocat. l. 1, c. 4.*
plus avant, sans une dangereuse maladie qui le *Theoph. p. 215.*
g-temps renfermé dans Martyropolis. Le géné- *Cedr. p. 395.*
e, profitant de la conjoncture, vint attaquer la *Zon. t. 2, p. 74.*
Monocarte, qui avoit pris depuis peu le nom *Hist. miscel. l. 17.*
'riopolis. Mais Philippique en avoit relevé les *Pagi ad Baron.*
ınnée précédente, et l'avoit mise en état de dé-
e Perse, désespérant de s'en rendre maître, vint
dégât aux portes de Martyropolis, saccageant et
les églises et les monastères des environs. C'est à
terminèrent les exploits des Perses pendant cette
Le Cardarigan, c'étoit le nom qu'ils donnoient
général, repassa le Tigre à dessein de revenir
suivante avec de plus grandes forces. Philippi-
abli de sa maladie aux approches de l'hiver, mit
ıpes en quartier, et revint à Constantinople.
fin de septembre, il naquit à Maurice un fils
ımma Théodose.

es premiers jours du printemps, Philippique An. 586.
'oute d'Amide, où il avoit donné rendez-vous à *Simoc. l. 1, c. 15; l. 2, c. 1; et seqq. usque ad 10.*
ıée. Il y reçut une ambassade d'Hormisdas. Elle *Theoph. p. 216, 217.*
mposée des plus grands seigneurs de la Perse, à *Cedr. p. 395, 396.*
lesquels étoit Mébodès, déjà employé dans plu- *Zon. t. 2, p. 7.*
égociations avec les Romains. Philippique, pour
plus d'éclat à cette audience, se montra aux

Hist. miscel. l. 17. Gretser, de imaginibus non manufactis.

Perses dans le plus magnifique appareil, au milieu de ses gardes et des officiers de son armée. Le fier satrape, après avoir promené ses regards sur l'assemblée, parla en ces termes : « Je ne vois ici que des ennemis ; ils se-« ront bientôt nos amis, s'ils veulent écouter les conseils « de la sagesse. Le roi de Perse vous offre la paix ; l'a-« mour de la paix est digne d'une âme royale ; mais il « vous l'offre sans craindre la guerre. Ne croyez pas que « vos foibles succès, que vos ravages l'intimident ; il est « assez puissant pour se venger. Ce n'est pas une prière « qu'il vous fait, c'est un conseil qu'il vous donne. Vous « fûtes les agresseurs, c'est à vous à réparer l'injure et « le dommage. Ce n'est qu'à force de présens que vous « désarmerez sa colère. Si vous épargnez l'or, il saura « vous faire verser des larmes. » Ces bravades insolentes excitèrent la risée : on interrompit Mébodès par des railleries, des murmures, des cris confus, et Philippique rompit l'assemblée sans lui répondre. L'évêque de Nisibe vint peu de jours après faire les mêmes propositions Philippique les envoya par écrit à l'empereur. Indign de ces offres outrageantes, Maurice écrivit à son général que, pour toute réponse, il falloit marcher sur-le champ, et porter le fer et le feu dans le cœur de l Perse. Philippique, ayant reçu ses ordres, voulut s'as surer du courage de ses soldats ; il les fit assembler, élevant sa voix : *Camarades*, leur dit-il, *voulez-vou combattre ? voulez-vous venger l'honneur du nom ro main outragé par l'insolence d'une nation tant de fo vaincue ?* Tous s'écrièrent qu'il les menât à l'ennemi tous protestèrent avec serment qu'ils étoient détermin à périr ou à vaincre. Il partit aussitôt, et marcha ve le château de Bibas, situé sur les bords de l'Arzamon qui se jette dans le Tigre.

Le lendemain il alla camper au pied du mont Izal C'est une chaîne de montagnes très-fertiles en vignes e en toutes sortes de fruits. Elles étoient habitées par un

nation guerrière soumise à l'empire, et tellement attachée à son pays, que les incursions des Perses, qui les tenoient dans des alarmes continuelles, ne pouvoient les déterminer à changer de demeure. L'Izala n'est qu'une prolongation d'une très-haute montagne nommée Esumas, d'où sortent deux branches : celle de l'Izala s'étend jusqu'au Tigre, et iroit se joindre au mont Caucase, si elle n'avoit été coupée par le travail des hommes. Philippique avoit choisi ce campement parce que les Perses ne pouvoient venir à lui sans ruiner leur cavalerie, le terrain étant aride et sans eau dans une grande étendue, jusq u'au fleuve Arzamon, dont il défendoit les bords. Le général perse, vain et présomptueux, ayant appris que les Romains approchoient, ne fit d'abord que rire de cette nouvelle : mais voyant que ses soldats en prenoient l'alarme, il consulta ses devins, qui lui promirent le succès le plus heureux. Cette prédiction releva le courage des Perses; ils chargèrent leurs chameaux d'outres remplis d'eau, et se mirent en marche, si assurés de vaincre, qu'ils portoient avec eux quantité de cordes et de chaînes pour lier les prisonniers. Deux capitaines sarrasins, que Philippique avoit envoyés à la découverte, vinrent lui donner nouvelle de la marche des ennemis.

Le général perse avoit choisi un dimanche pour attaquer les Romains, espérant les trouver occupés de la solennité de ce jour, que les chrétiens consacrent aux œuvres de religion. Philippique, bien averti, ne se laissa pas surprendre; il rangea son armée dans la plaine de Solacon : c'étoit le nom d'un château voisin. L'aile gauche étoit commandée par Iliphrède, gouverneur d'Emèse, et par Apsich, de la nation des Huns; le centurion Vital fut mis à la tête de l'aile droite; le centre avoit pour chef Héraclius, père de celui qui fut depuis empereur. Du côté des Perses, Mébodès commandoit la droite; Aphraate, neveu du géneral, la gauche, et le général lui-même marchoit à la tête du centre. Aussi-

tôt qu'une nuée de poussière eut annoncé l'approche des Perses, Philippique, portant au haut d'une pique une image de Jésus-Christ qui passoit pour miraculeuse, courut au travers des rangs, encourageant ses soldats par ses paroles et par la vue de ce divin étendard qui leur promettoit la victoire. Entre les images qui représentoient la face du Sauveur, et qu'on croyoit n'avoir pas été faites de main d'homme, il en y avoit trois célèbres : la Véronique, qui se voit maintenant à Rome dans l'église de Saint-Pierre ; celle d'Edesse, envoyée, disoit-on faussement, par Jésus-Christ même au roi Abgare, et celle de Camuliane en Cappadoce, que Justin II avoit fait transporter à Constantinople : c'étoit apparemment cette dernière que portoit Philippique. Pour ne pas l'exposer au hasard d'une bataille, le général, après l'avoir montrée aux soldats, la fit déposer dans un château voisin nommé Mardes, où se trouvoit alors Syméonès, évêque d'Amide, qui passa tout ce jour-là en prières devant cette image avec les habitans, implorant la protection divine sur les armes romaines. On rapporte en cette occasion un fait plus propre à la bonté de cœur de Philippique qu'à sa fermeté et à sa prudence : on dit qu'en exhortant ses soldats, il versoit des larmes, se représentant combien de sang on alloit répandre. Ces larmes, qui siéent si bien à l'humanité du vainqueur après une action meurtrière, étoient, ce me semble, avant le combat, capables de détruire l'effet de ses paroles et d'amollir des cœurs qu'il falloit rendre aussi fermes que le fer de leurs lances et de leurs épées. Ce n'étoit pas cependant qu'il manquât d'intrépidité; il vouloit combattre à la tête de ses troupes; ses officiers eurent beaucoup de peine à lui persuader qu'il devoit ménager sa personne, et que la victoire dépendoit plus de la sagesse de ses ordres que de la force de son bras.

Dès que les trompettes romaines eurent donné le signal,

[redacted]

Vital, à la tête de l'aile droite, s'élance sur l'aile gauche des Perses, et la renverse du premier choc. Aussitôt les soldats se débandent, et, laissant fuir l'ennemi, ils ne s'occupent qu'à piller les bagages. Philippique, craignant que ce désordre n'eût des suites funestes, et ne voulant pas abandonner le corps de l'armée, fait prendre son casque à Théodore Ilibin, un de ses gardes, et lui commande de courir sur ces pillards, et de les ramener à grands coups d'épée. Ce stratagème lui réussit; ceux qui s'étoient dispersés, croyant reconnoître leur général au panache de son casque, se rallient, et reviennent joindre le centre de l'armée, où la cavalerie romaine soutenoit avec peine les efforts de celle des Perses. Le carnage étoit horrible, et la terre jonchée de morts. Les armées de l'empire, ainsi que celles des barbares, ne consistoient presque alors qu'en cavalerie; mais on n'oublioit pas encore que l'infanterie avoit fait autrefois la principale force des troupes romaines, et que, dans les occasions périlleuses, les cavaliers, descendus de cheval, avoient souvent déterminé la victoire. C'est ce que Philippique imita en cette rencontre; et ces nouveaux bataillons, présentant un front hérissé de piques, et perçant les chevaux des Perses, les mirent enfin en déroute. Les auteurs de ce temps-là, avides de ce merveilleux que la superstition débite, et que la stupidité adopte, rapportent qu'on entendit par toute l'armée une voix éclatante qui crioit : *Mettez pied à terre, et percez les chevaux*. Ils ajoutent qu'après la bataille, un officier, nommé Etienne, qui avoit apparemment la voix du Stentor d'Homère, soupçonné d'avoir donné cet ordre, s'en défendit avec serment; ce qui fit croire que l'ordre venoit du ciel. Il ne restoit plus de résistance qu'à l'aile droite; elle fut enfin renversée, et la moitié de l'armée des Perses périt dans cette bataille. Ceux qui échappèrent au carnage furent poursuivis jusque près de Dara l'espace de quatre lieues.

Les débris de l'armée vaincue s'étant ralliés sur une colline avec le général, Etienne vint les y assiéger, les exhortant à se rendre. C'étoit l'élite des troupes de la Perse ; et la honte de leur défaite, loin d'abattre leur courage, y joignoit la rage et le désespoir. Sans provisions, sans aucune sorte de subsistance, résolus de mourir plutôt que de souffrir un nouvel affront, ils supportèrent la faim pendant trois jours. Etienne s'ennuya le premier ; il ignoroit en quel état étoient les ennemis, et qu'il tenoit enfermé le général même. Soit crainte, soit mépris, il reprit le chemin du camp. Les Perses, le voyant partir, trouvèrent encore en eux-mêmes assez de hardiesse et de force pour venir le charger par-derrière. Ils furent mal reçus ; on en tua un grand nombre, et l'on fit mille prisonniers. Avant la bataille de Solacon, le général perse avoit fait couper en pièces les outres qui contenoient l'eau de l'armée, afin de mettre ses soldats dans la nécessité de vaincre, s'ils ne vouloient pas mourir de soif, les Romains étant maîtres du fleuve Arzamon. Cette imprudence en fit encore périr une partie ; car, ayant rencontré quelques sources, trempés de sueur et tourmentés d'une soif ardente, ils en burent avec tant d'excès, que plusieurs y perdirent la vie. Après toutes ces pertes, le général se présenta devant Dara. Mais la garnison, l'accablant d'injures du haut des murs, refusa de lui ouvrir les portes, alléguant pour raison que les lois de la Perse défendoient de recevoir dans aucune place les lâches et les fugitifs. Couvert de honte, il fut obligé d'aller chercher un autre asile.

Le lendemain du combat, Philippique fit la revue de ses troupes, et s'instruisit en détail des actions de valeur qui lui avoient procuré l'honneur de cette glorieuse journée. Il consola les blessés par des libéralités proportionnées à la douleur et au danger de leurs blessures ; il les fit porter dans les villes et dans les châteaux voisins,

our y être traités avec soin. Entre ceux qui s'étoient gnalés, les uns furent avancés à des grades supérieurs; s autres reçurent des récompenses militaires; c'étoient e beaux chevaux de Perse, des casques et des carquois 'argent, des boucliers, des cuirasses, des lances. Le ur même qu'Etienne rejoignit l'armée, l'alarme s'y pandit sur le soir : on disoit que les Perses, ayant reçu e nouveaux renforts, venoient attaquer le camp. Héra-ius partit aussitôt avec quelques cavaliers pour aller à découverte. Ils arrivèrent sur la colline d'où les Perses étoient retirés quelques heures auparavant. Comme étoit un coteau fort élevé, d'où l'on pouvoit découvrir ne grande étendue de pays, ils y attendirent le jour; n'ayant point aperçu d'ennemis, ils revinrent au mp. Dans leur retour ils rencontrèrent un Romain uché par terre, et percé de quatre traits, dont le plus ngereux entroit bien avant dans ses flancs. C'étoit un ldat d'Etienne, qui avoit reçu ces blessures la veille ns l'attaque des Perses. Il respiroit encore. On le mit r un cheval et on le porta au camp. On lui tira les itres traits; mais on n'osoit arracher celui qui lui rçoit les flancs; on étoit assuré qu'en même temps on i arracheroit la vie. Ce brave soldat, animé du même prit que le célèbre Epaminondas, parla et mourut mme lui. Voyant la crainte et l'embarras des chirur-ens, il demanda si les Romains étoient revenus vain-ieurs; et comme on l'en eut assuré : *Eh bien!* dit-il, *rissez donc, et n'épargnez pas ma vie; je la quitterai ec joie, puisque je laisse la victoire à mes compa-iotes.* Il expira un moment après dans cette opération ouloureuse.

Philippique, n'ayant plus d'ennemis en tête, fit le égât dans l'Arzanène. Cette contrée ne paroissoit plus u'un vaste désert, les habitans s'étant tous cachés dans des osses souterraines et profondes, où ils avoient coutume de errer leurs grains. Quelques prisonniers découvrirent le

secret de leurs retraites; et ce fut une sorte d'expé
singulière. Les soldats romains, dispersés dans les ca
gnes, prêtoient l'oreille au bruit qu'ils entendoien
leurs pieds; et fouillant les entrailles de la terre, c
pour y chercher des mines, ils en tiroient les
habitans, qu'ils chargeoient de chaînes. Après av
peuplé le pays, Philippique alla camper près de
mare, cette même place forte devant laquelle t
efforts de Maurice avoient échoué sept ans aupar
Deux Arabes, qui commandoient dans l'Arzanèn
le roi de Perse, vinrent se rendre à lui; et p
concilier sa bienveillance, ils s'offrirent à lui in
une situation commode pour y bâtir une fortere
tiendroit en bride tout le pays. C'étoit ce qu'il ch
depuis long-temps; il envoya avec eux Héraclius, a
pagné de vingt soldats, pour visiter le terrain.

Cependant le général perse avoit rassemblé un
nombre de paysans, de bêtes de somme et d
meaux, dont il avoit formé une sorte d'armée
rant du moins imposer aux Romains par cette
rence. Héraclius avec ses gens, qui n'avoien
d'autres armes que leurs épées, l'ayant aperçu de
se retira sur une hauteur; s'y voyant poursuivi
gagna une autre; et, fuyant ainsi de colline en c
il échappa aux ennemis, et dépêcha pendant l
un courrier à Philippique, pour l'avertir qu'i
sans doute attaqué le lendemain. Philippique ras
ses troupes; et voulant aller au-devant de l'enne
descend de la montagne, sur laquelle il étoit
devant le fort de Chlomare. Zabertas, command
fort, l'ayant suivi sans bruit, passe, à la fave
ténèbres, à côté de l'armée romaine, et va joi
général perse. Parfaitement instruit de la situat
lieux, il le conduit au bord d'une ravine très-l
très-profonde, qu'une armée ne pouvoit franch
vue d'une autre armée sans se perdre infaillibl

[redacted]

te position étoit favorable aux Perses, qui, n'ayant de mauvaises troupes, sans courage, sans expé-ıce, et presque sans armes, ne pouvoient espérer de r contre les Romains en rase campagne. Philip-ıe, posté vis-à-vis d'eux hors de la portée du trait, oit pas plus en état de les atteindre que s'il en eût séparé par un grand espace. On passa ainsi plusieurs :s en présence, les Romains essayant sans cesse inu-ment de franchir la ravine, et les ennemis se con-t dans la sûreté de leur poste. Enfin ceux-ci, guidés Zabertas, ayant fait pendant une nuit un grand uit, tournent la ravine, et se trouvent le matin sur le chant de la montagne entre le camp de Philippique e fort de Chlomare.

.e général romain, voyant devant lui une ravine ıraticable, et derrière lui les Perses dont il ignoroit ɔiblesse, postés au-dessus de sa tête, et protégés par ort, passa le jour dans des agitations et des alarmes tinuelles. La nuit suivante, à peine ses soldats étoient endormis, que, frappé d'une terreur panique, t un guerrier expérimenté ne sembloit pas être sus-ible, il se dérobe à ses gardes, et, sans donner aucun re, il s'enfuit seul à toute bride jusqu'au château phumes, où les Romains avoient garnison. Bientôt ruit se répand dans le camp que le général a dis-ı. On s'éveille en tumulte, on crie; tous s'interro-t sans se répondre. La nuit étoit obscure. Au milieu es épaisses ténèbres on croit voir briller le fer en-ıi; c'est un affreux désordre : demi-vêtus, demi-ıés, ils courent en foule au bord de la ravine; là, se ısant, se poussant les uns les autres, hommes et vaux se précipitent pêle-mêle. Un grand nombre estropié de la chute; plusieurs y furent écrasés; le :e, après des rechutes réitérées, ne gagna le haut avec des peines infinies. Tous les chevaux y péri-ıt, et il n'auroit fallu qu'un escadron de Perses, ou

même une troupe de valets qui se fussent montrés sur le bord, pour détruire entièrement toute cette armée. Mais les Perses, entendant de leur camp ce bruit confus, furent eux-mêmes saisis d'effroi; ils s'imaginèrent qu'ils alloient être attaqués, et se tinrent sur leurs gardes pour recevoir l'ennemi. Ce ne fut qu'au point du jour qu'ayant reconnu que les Romains fuyoient, ils se mirent en mouvement pour les poursuivre; encore ne les suivoient-ils que de loin et avec précaution, craignant que ce ne fût un stratagème. Ils en tuèrent cependant un assez grand nombre à coups de flèches. Les Romains, arrivés au château d'Aphumes, ayant perdu tout respect pour leur général, l'accablent de reproches et d'injures : ils en vouloient surtout à Théodore, qui, chargé de faire la garde autour du camp pendant la nuit, avoit négligé, par une paresse criminelle, une faction si importante. Peu s'en fallut qu'il ne fût mis en pièces; mais le général, encore plus coupable, n'osa même le punir. Les Perses pillèrent les bagages, et trouvèrent dans le camp de quoi rassasier la faim qui les pressoit depuis plusieurs jours. Philippique, accablé de honte, passa avec grand péril le fleuve Nymphius, et marcha vers Amide, toujours harcelé par les Perses, qui lui tuèrent une partie de son arrière-garde. Il s'arrêta dans le fort de Thomane, sur le mont Izala, fit rétablir le château bâti sur cette montagne, et y mit garnison.

Pour ne pas terminer la campagne par un événement si honteux, il donna une partie de l'armée à Héraclius, le plus expérimenté de ses lieutenans. Ce guerrier répara l'honneur de l'empire par son activité et par son courage. Non content de ravager tous les bords du Tigre du côté de la Mésopotamie, il passa ce fleuve, et porta l'effroi et le carnage dans les plus belles provinces de la Perse. Il revint couvert de gloire à Théodosiopolis, d'où il alla rejoindre Philippique au commen-

cement de l'hiver. Les succès d'Héraclius redoubloient la honte du général. Abattu par la douleur, il tomba malade; et, comme s'il eût renoncé au commandement, il demeura renfermé le reste de cette année, et la suivante tout entière, dans le fort de Thomane, laissant la principale conduite de l'armée à Héraclius. Je raconterai la suite des exploits de ce brave officier quand j'aurai rendu compte de ce qui se passoit alors en Occident, où l'on eut à soutenir une rude guerre contre les Abares.

An. 587. Simocat. l. 1, c. 7, 8; l. 2, 11; et seqq. usque ad 18. Evag. l. 6 c. 10. Cedr. p. 395 Hist. miscel l. 17. Theoph. p. 217, 218.

Maurice avoit chèrement acheté le renouvellement de la paix avec cette nation guerrière. Mais le kan, toujours perfide, suscita secrètement les Esclavons pour faire des courses dans l'empire. Ces barbares, portant partout la désolation, pénétrèrent jusqu'à la longue muraille. L'empereur, alarmé de cette irruption imprévue, fait sortir de la ville les troupes de sa garde, et met à leur tête Comentiole, qui repousse les Esclavons jusqu'aux bords de l'Erginias. C'est un fleuve de Thrace qui se jette dans la Propontide, près de la Chersonèse. Il les attaque en ce lieu au moment qu'ils ne s'y attendoient pas, et en fait un grand carnage. Pour récompense de sa valeur, l'empereur lui envoie le brevet de général. Comentiole poursuit les vaincus jusqu'à Andrinople, où ils se joignent à un chef de leur nation nommé Andragast, qui marchoit à la tête d'un autre corps très-nombreux, et traînoit après lui un riche butin et quantité de prisonniers. Le général romain tombe sur ce nouvel ennemi, le défait encore, sauve les prisonniers et le butin, et chasse entièrement les Esclavons de la Thrace.

L'empereur apprit d'un transfuge que le kan des Abares étoit l'auteur secret de ces incursions. Il avoit alors à sa cour un envoyé de ce prince, qui venoit solliciter le paiement de la pension annuelle dont on étoit convenu. Indigné de la mauvaise foi du barbare, il fit

arrêter l'envoyé, et, d'abord dans sa colère, il le menaça de lui faire trancher la tête, comme à un espion que le droit des gens ne pouvoit mettre à couvert. Cependant il se contenta de le reléguer dans une île de la Propontide, nommée Chalcitis, où il le fit traiter durement pendant six mois. Le kan, se voyant démasqué, ne chercha plus à se contrefaire. Il se mit à la tête de ses troupes, et poussa ses ravages jusqu'à Marcianople. Les Abares versèrent des flots de sang dans l'attaque de plusieurs places, qui firent une vigoureuse résistance. Mais leur grand nombre suppléoit à leurs pertes. Tous les bords du Danube furent désolés; et ce peuple, plus destructeur que conquérant, ne laissa que des monceaux de ruines dans la Mœsie et dans la petite Scythie.

On ne pouvoit opposer aux Abares que les milices de la Thrace et de l'Illyrie. Comentiole, s'étant rendu à Anchiale, mit ensemble dix mille hommes, dont six mille seulement étoient en état de combattre; le reste n'étoit qu'une troupe de paysans mal armés, qui furent destinés à la garde du camp et des bagages. Les Abares ne marchoient pas en corps d'armée, mais par détachemens séparés qui portoient au loin le ravage. Cette manière de faire la guerre étoit favorable aux Romains, trop foibles pour combattre une armée, mais assez forts pour détruire des pelotons dispersés. Comentiole partagea ses six mille hommes en trois corps; il en donna un à Martin, un autre à Castus, et se réserva le troisième. Il marqua le jour et le lieu où les trois corps devoient se réunir. Castus prit la route du mont Hémus, et surprit un détachement de barbares qu'il tailla en pièces. Il fit un grand butin; mais il ne le garda pas long-temps, l'ayant donné à conduire à un officier subalterne qui le laissa enlever par un parti ennemi. Martin fut sur le point de faire un coup important. Ayant appris par ses espions que le kan étoit à Noves sur le Danube, il alla l'y surprendre. Le kan étoit pris et la guerre terminée, s'il ne

[redacted]

dérobé au milieu du carnage pour s'aller cacher ne île située dans un petit lac. Martin, n'ayant pu 'rir sa retraite, retourna au rendez-vous, où vint le rejoindre. Comentiole ne fit rien de ce voit promis; il devoit se poster à l'issue des dé-)ur arrêter les ennemis, auxquels Castus et Martin nt donné la chasse; il se laissa persuader par un ion nommé Rustibius, homme lâche et flatteur, e devoit pas exposer sa personne, et il se tint à iire dans Marcianople. Ses deux lieutenans étant l'y trouver, il regagna son camp, et alla se poster ilé du mont Hémus. C'est un des plus délicieux ;es qui soient au monde.

can des Abares avoit rassemblé ses troupes, et se 'oit à passer le Panysus pour entrer dans la Thrace. itiole envoya Martin vers le pont qui donnoit e sur ce fleuve pour observer les mouvemens des iis. Castus avoit ordre de les suivre par-derrière. 1 s'acquitta de sa commission, et lorsqu'il vit les s approcher du fleuve, il alla en diligence re- e Comentiole. Castus, emporté par une ardeur idérée, prévint les Abares, passa le pont, les at- de l'autre côté, et, dès que leur avant-garde fut , il tomba dessus et en fit un grand carnage. Sur- e la nuit, il demeura au-delà du fleuve. Le lende- matin, comme il vouloit regagner l'autre bord, iva les ennemis maîtres du pont. Le fleuve, pro- et impétueux, n'étoit guéable en nul endroit : , se voyant séparé de l'armée sans aucun moyen rejoindre, prend la fuite; sa troupe se disperse les forêts; les Abares poursuivent les fuyards, et rcent, par les tourmens les plus cruels, à leur vrir la retraite de leur commandant. Il est pris et é de chaînes; presque tous ses soldats sont faits niers.

larme se répand dans la Thrace. Cinq cents soldats

parts pour désoler le pays. Enfin Comentiole
teux de montrer tant de timidité, encourage ses
il les fait partir pendant la nuit, et mesure leur
pour surprendre l'ennemi au point du jour. Ils n
plus séparés du camp des Abares que par un
étroit qu'ils passoient à la file, lorsqu'un accid
n'auroit été de nulle conséquence en toute au
contre, vint leur ravir le succès qu'ils espéroient.
les bagages marchoient au milieu de la file, un
abattu sous sa charge, embarrassa le chemin
le passage à ceux qui suivoient. Le conducteur
gages avançoit à la tête ; on lui crie de reveni
pas pour relever la bête : le mot *rétorna, rétor*
les auteurs contemporains mettent dans la bo
soldats en cette occasion, fait connoître que l
illyrienne étoit alors mêlée de celtique ; car cet
armée étoit toute composée de Thraces et d'I
Ce mot, répété par l'arrière-garde, est pris,
qui formoient la tête de la colonne, pour un
retourner en arrière. Se croyant eux-mêmes su
les ennemis, ils font volte-face, se pressent,
versent les uns sur les autres : c'est à qui sortir

[redacted]

ient vers le mont Hémus par des chemins écartés. C'é-
it un événement aussi étonnant que bizarre de voir
ux armées se fuir mutuellement sans être poursuivies.
:pendant quelques corps se rallièrent du côté des
omains, et donnèrent la chasse à plusieurs troupes
Abares qu'ils taillèrent en pièces.

Le kan, s'étant rapproché du Danube, voulut réparer
honte de sa fuite, et vint mettre le siége devant Apia-
a, place forte située au bord de ce fleuve. Dans cette
lle habitoit un ancien officier nommé Busas, qui,
rès s'être signalé au service de l'empire, couvert d'hono-
bles blessures, s'étoit retiré dans Apiara sa patrie. Ac-
utumé aux hasards, il sortit de la ville assiégée pour
ler à la chasse. Il fut pris; et comme on étoit sur le point
le tuer, il promit aux Abares une riche rançon, s'ils lui
issoient la vie. On le conduisit au pied des murs, et l'on
: dire aux habitans par un hérant que, s'ils ne lui ra-
ietoient la vie par une somme considérable, on alloit
égorger en leur présence. Busas, leur tendant les bras,
s supplioit de ne pas laisser périr un guerrier qui avoit
it tant d'honneur à son pays : il citoit les batailles où il
étoit distingué; il montroit les cicatrices dont il étoit
uvert; il les prioit de prendre ses biens pour payer sa
nçon, et s'ils ne suffisoient pas, il leur représentoit
l'ils ne pouvoient, sans une cruelle ingratitude, re-
ser d'ajouter ce qui manqueroit pour satisfaire l'en-
:mi. Le peuple s'attendrissoit; mais un jeune officier,
ii entretenoit un commerce de galanterie avec la femme
: Busas, fit rejeter la proposition des Abares et les
·ières du prisonnier. Busas, outré de colère, ne sut que
op bien se venger. Il obtint la vie en promettant aux
bares de les mettre incessamment en possesssion de la
lle. Il leur apprit la construction et l'usage de cette
:doutable machine que l'on nommoit *hélépole*, et bien-
ıt Apiara fut prise et saccagée. Plusieurs autres places
urent le même sort; mais Bérée en Thrace fut défen-

due avec vigueur; et après des attaques réitérées et toujours repoussées courageusement, le kan se trouva trop heureux de sauver son honneur en recevant une somme d'argent pour se retirer. Il eut encore moins de succès devant Dioclétianople, Philippopolis et Andrinople. Il n'en coûta aux habitans que de la patience et du courage pour l'obliger à lever le siége.

La prise de Castus et d'Ansimuth excita de grands murmures à Constantinople. On estimoit ces deux officiers; et le peuple, accoutumé à mettre tous les événemens fâcheux sur le compte de ceux qui gouvernent, s'en prenoit à la négligence de Maurice, qui, disoit-on, n'envoyoit pas en Thrace les renforts nécessaires. On le déchiroit publiquement par des satires, par des chansons; et ce fut la première semence de ces mécontentemens qui se terminèrent enfin à une sanglante tragédie. Maurice, naturellement froid et incapable de colère, méprisa ces plaisanteries injurieuses, et ne songea qu'à réparer ses pertes. Il racheta Castus et Ansimuth; et, ayant rappelé Comentiole, quoique Jean Mystacon n'eût pas réussi contre les Perses, il l'envoya contre les Abares; mais il eut soin de lui donner pour lieutenant-général un de ces officiers qui font la gloire du général, lorsque celui-ci les emploie sans jalousie, et que ceux-là le servent de bonne foi et sans autre vue que l'intérêt de l'état : c'étoit Droctulf, ce brave Suève que j'ai déjà fait connoître. Il fit lever le siége d'Andrinople, et le lendemain il termina la guerre par une bataille où les Abares furent taillés en pièces. Cette défaite abattit tellement la fierté du kan, qu'il n'osa partir de la Pannonie pendant les cinq années suivantes. Il abandonna Singidon et toutes les places qui bordoient le Danube, dont les garnisons romaines reprirent possession.

Simoc. l. 2, c. 28. Theoph. p. 228, 219.

La guerre continuoit en Perse. Philippique, retenu par la maladie dans le château de Thomane, divisa son armée en deux corps. Il donna le plus considérable à

[redacted]

éraclius, et mit à la tête de l'autre André et Théodore 'Addée. Héraclius attaqua une forteresse assise sur un ocher fort élevé. Elle le tint long-temps arrêté, et il llut employer toutes les machines alors en usage dans s siéges. Les habitans, pour en amortir les coups, susendoient devant leurs murs des sacs tissus de poil de hameau et remplis de paille. L'attaque n'étoit pas oins opiniâtre que la défense. Pour ne donner aucun elâche aux assiégés, les Romains se divisèrent en pluieurs corps qui se succédoient tour à tour. Ces efforts ontinuels réduisirent enfin les habitans. Les Romains, naîtres de la place, y mirent garnison. Théodore et André s'occupoient à réparer le fort de Mazare qui omboit en ruine, lorsqu'on vint leur donner avis qu'il eur seroit facile de s'emparer du château de Béjude, itué dans le voisinage, et dépourvu de garnison suffiante. C'étoit une place importante par sa situation et ar la force de ses remparts. Ils partirent aussitôt, et y rrivèrent au point du jour. L'avis se trouva faux; le hâteau étoit bien gardé, et ils furent salués à leur arriée d'une grêle de pierres et de flèches qu'on leur lança lu haut des murs. Ils résolurent cependant de ne pas quitter la place qu'ils ne s'en fussent rendus maîtres. Elle étoit située sur un roc escarpé, et défendue par une tour avancée, construite de pierres aussi dures que le diamant. Les Romains, descendus de leurs chevaux, montent sur le rocher, s'approchent à l'abri de leurs boucliers; et, malgré les pierres et les traits, ils donnent l'assaut, et s'emparent de la tour. Ils assiégent ensuite e corps de la place, et abattent à coups de traits ceux qui se montrent sur le haut des murs. La valeur opiniâtre et incroyable d'un soldat nommé Sapérius, abréea ce siége, qui devoit être long et difficile. Il s'avance usqu'au pied de la muraille; et, enfonçant des coins igus les uns au-dessus des autres, entre les jointures des ierres; s'accrochant avec les mains aux inégalités du

mur, il vient à bout de monter aux créneaux. Il étoit près de les atteindre lorsqu'un soldat perse, roulant sur lui une grosse pierre, le précipita du haut en bas. Ses camarades le relèvent, et se mettent en devoir de le porter au camp sur un bouclier. Il ne leur en donna pas le temps; il n'étoit qu'étourdi de sa chute; bientôt revenu à lui, il saute à terre, et, courant à la muraille, il remonte de nouveau. Le même Perse le renverse encore, en faisant tomber sur lui un pan de muraille déjà ébranlé par les coups de bélier. Sapérius, assez heureux pour n'être pas écrasé de cette masse, retourne une troisième fois; et, parvenu au haut du mur, il abat d'un coup de sabre la tête de son ennemi, et la jette aux pieds des assiégeans, qui, étonnés de ces prodiges de hardiesse, et embrasés d'émulation, s'empressent d'affronter les mêmes périls. Un frère de Sapérius est le premier à le suivre; il l'atteint bientôt, et combat à ses côtés sur la muraille, renversant et précipitant tout ce qui s'y trouve d'ennemis. En même temps une nuée de soldats montent à l'escalade; les premiers qui sautent dans la place ouvrent les portes au reste de l'armée: on massacre, on pille, on fait grand nombre de prisonniers, et on laisse garnison dans Béjude. Au retour de cette expédition, Philippique mit ses troupes en quartiers d'hiver; et, aux approches du printemps, il prit la route de Constantinople, laissant le commandement à Héraclius. Ce sage officier répara les désordres causés par l'état de langueur où se trouvoit le général depuis long-temps: il fit une exacte recherche des déserteurs; il remit en vigueur les factions et les travaux militaires; et, par la sévérité des châtimens, il rétablit la discipline.

ιE CINQUANTE-TROISIÈME.

PIQUE, arrivant à Tarse, apprit que Maurice ve- An. 588.
: lui nommer un successeur. L'empereur, ennuyé *Simocat. l.*
oute de la longue inaction de ce général, s'étoit *3, c. 1.*
léterminé à donner à Prisque le commandement *Evag. l. 6,*
mée de Mésopotamie. Philippique, outré contre *c. 4.*
:au-frère, et jaloux du nouveau commandant, *Niceph. Cal.*
de se déshonorer par une de ces vengeances qui *l. 18, c. 11.*
elquefois dégradé la plus haute valeur. Il résolut *Theoph. p.*
rêter à Tarse, et de mettre obstacle au succès de *219.*
e, en lui ôtant son meilleur officier et la con- *Hist. miscel.*
des troupes. Il manda donc à Héraclius, entière- *l. 17.*
lévoué à ses volontés, qu'il laissât l'armée sous les
de Narsès, gouverneur de Constantine, et qu'il se
dans la Cappadoce sa patrie. Il lui envoyoit en
temps un édit, qu'il avoit prudemment supprimé
alors, de crainte d'aliéner le cœur des soldats. Par
it l'empereur, économe jusqu'à l'avarice, leur re-
ıoit le quart de leur paie et de leurs rations. Phi-
ue ordonnoit à Héraclius de le publier avant son
; ce qui fut trop ponctuellement exécuté. Prisque,
arrivé à Antioche, envoya ordre aux troupes, dans
différens quartiers, de se rendre incessamment à
carte. Il passa quatre jours à Edesse, qui n'en étoit
deux journées. Il y trouva l'évêque de Damas,
ain, son ami, qui offrit de l'accompagner.
ne ce prélat étoit aimé et respecté des troupes,
ıe lui fit prendre les devans pour annoncer son
e.

ette nouvelle, toute l'armée sort du camp pour
ı la rencontre du général, qu'elle joignit à une

lieue de Monocarte. Il étoit d'usage chez les Romains que, lorsqu'un général prenoit possession du commandement, et que son armée venoit au-devant de lui, il descendît de cheval, qu'il saluât avec affection les officiers et les soldats, et qu'il marchât à pied au milieu d'eux jusqu'au camp. Prisque étoit fier et hautain; il ne tint compte de cet usage, et les soldats s'en offensèrent. Ils s'aigrirent bien davantage lorsqu'ils virent exécuter l'édit de l'empereur. Prisque étoit arrivé la veille de Pâques, qui tomboit cette année au dix-huitième d'avril. Ils laissèrent passer ce saint jour et le lendemain; mais le troisième jour au soir, comme on leur distribuoit leurs rations selon le nouveau règlement, ils entrent en fureur, courent à la tente du général, jettent des pierres, tirent leurs épées, poussent des cris, et chargent des plus horribles imprécations et l'empereur et ses généraux. Prisque, effrayé de ce tumulte, en demande la cause; on lui répond que l'armée a secoué le joug de l'obéissance, et qu'elle ne reconnoît plus de commandant. Saisi d'épouvante, et tremblant de tout son corps, il ordonne à un de ses lieutenans nommé Iliphrède, de présenter aux séditieux l'image de la face du Sauveur, et de la promener dans le camp pour essayer de ramener le calme. Mais la fureur étouffant tout respect pour la religion, on accable de pierres et Iliphrede et cette image révérée. Le général, éperdu, prend le cheval d'un de ses gardes, et fuit à toute bride. Il n'avoit pas de temps à perdre; peu s'en fallut même qu'il ne fût assommé par les valets qui faisoient paître les chevaux hors du camp; il ne leur échappa qu'au travers d'une grêle de pierres. Il gagna Constantine, et, pour apaiser les esprits, il manda aux officiers de l'armée de n'avoir point d'egard à l'édit, et de ne rien retrancher de la ration et de la paie ordinaire. Il songea ensuite à se faire guérir de ses blessures.

Simocat. l. La retraite du général rendit les mutins plus hardi

[redacted]

›lens. On déchire sa tente, on pille ses équi- 3, c. 2, 3.
officiers subalternes prennent aussi la fuite; *Evag. l.* 6, c. 4, 5, 6.
n'a plus de frein. Cependant les soldats veu- *Theoph. p.* 219, 220.
:f; ils se saisissent de Germain, qui comman- *Niceph. Cal. l.* 18, c. 11.
ɔpes de Phénicie, et, s'étant assemblés tumul- *Hist. miscel.*
t, ils le proclament général. Germain refuse *l.* 17.
ls le chargent de coups, le menacent de la
: contraignent d'accepter le commandement.
tous les officiers, depuis les lieutenans-géné-
l'aux décurions, et en nomment d'autres à
ermain leur fait jurer qu'ils obéiront à ses
ju'ils ne commettront aucune violence contre
de l'empire. Les choses étoient en cet état
vêque de Constantine arriva au camp. Pris-
yoit pour assurer que l'empereur avoit révo-
it, que les lettres de révocation étoient entre
le Prisque, et que ce malheureux édit étoit
le Philippique, qui l'avoit sollicité auprès de
r. Ce dernier article étoit un mensonge ha-
' rejeter sur Philippique tout l'odieux de cette
onomie. Quoique les soldats fussent assez mal
l'égard de Philippique, cependant, loin de se
. remontrances de l'évêque, ils l'interrompent
t tous de concert, *chassez, chassez Prisque*
ille. En même temps ils se dispersent, et vont
statues de l'empereur, placées, selon l'usage, à
camp. Ils arrachent et foulent aux pieds ses
achées aux enseignes. Prisque, ne se croyant
:té à Constantine, s'enfuit à Edesse. L'armée
quarante-cinq officiers pour lui signifier qu'il
r de cette ville. Mais Prisque justifie sa con-
'ient à bout de les mettre si bien dans ses in-
'ils lui promettent de s'employer à calmer les
; tiennent parole, et s'exposent eux-mêmes
and danger en entreprenant l'apologie du gé-
ɔte l'armée se soulève contre eux; on veut les

mettre en pièces; on se contente cependant de les et de les jeter hors du camp. On détache un co cinq mille soldats, pour aller forcer Prisque dans l Les habitans leur refusent l'entrée; ils menac donner assaut. Pour éviter une guerre civile, P se dérobe pendant la nuit, et revient à Constanti

L'empereur crut remédier à ce désordre en re le commandement à Philippique. Mais les soldats à Monocarte ne l'eurent pas plus tôt appris, qu soulevèrent de nouveau, et s'engagèrent même pa ment à ne jamais reconnoître pour général ce fu ce perfide, qui, disoient-ils, après avoir lâche abandonné son armée, en trahissoit sourdement l térêts. Philippique, averti de ces dispositions, n'o se hasarder à passer l'Euphrate; il se tint dans I polis pour attendre que le calme fût rétabli. Cepe les séditieux oubliant le serment qu'ils avoient Germain, ne tenoient aucun compte de ses ordre tres d'un général qu'ils avoient créé, ils se distrib eux-mêmes leurs rations, sans observer ni p mesure; plus de factions, plus de discipline: i toient le camp selon leur caprice, alloient se loge gré dans les villages et dans les châteaux voisi comme s'ils eussent été étrangers à l'empire, ils la l'ennemi ravager impunément la frontière. Con fut attaquée. Germain, à la tête d'un corps cavaliers, surprit les Perses, et mit la ville en s eut ensuite beaucoup de peine à mettre ensembl mille hommes, qu'il fit avancer sur le pays enn

Simocat. l. 3, c. 3, 4, 5. Evag. l. 6, c. 9, 10. Theoph. p. 220. Cedr. p. 396. Hist. miscel. l. 17.

Dans ces conjonctures, Aristobule, intenda des palais de l'empereur, vint au camp. C'e homme adroit, qui sut, par ses discours et par sens distribués à propos, adoucir les séditieu veiller dans leur âme les sentimens d'honneur révolte avoit presque étouffés. Les soldats se rass et se partagent ensuite en deux corps: l'un mar

[redacted]

tyropolis : l'autre sur les terres des Perses. Ce der-
corps rencontre l'armée ennemie, commandée par
uzas, qui leur ferme le passage. Trop foibles pour
battre ce général, ils reprennent le chemin de l'Ar-
ène, passent le Nymphius, et s'approchent de Mar-
polis, où ils rejoignent l'autre corps d'armée.
uzas, qui les avoit suivis jusque-là, leur offre la
ille; elle fut très-sanglante, et finit à l'avantage
Romains. Le général perse demeura sur la place; et,
oute sa nombreuse armée, il ne resta que quatre
e hommes, dont trois mille furent pris avec les
icipaux officiers, et mille se sauvèrent à Nisibe. Un
ntage plus grand encore, c'est que le feu de la sé-
on s'éteignit dans le sang des Perses; la joie de la
oire dissipa cette humeur sombre et chagrine qui
ompagne l'esprit de révolte; les soldats reprirent
ers l'empereur les sentimens de respect et d'obéis-
ce. Pour réparer par leurs hommages les attentats
it ils s'étoient rendus coupables, ils envoyèrent à
urice les étendards des Perses avec la tête de Maruzas,
es dépouilles les plus précieuses. Ainsi se termina
e campagne, dans laquelle les Romains, après avoir
ncu les Perses, eurent la gloire de se vaincre eux-
mes.

Pendant que la guerre se faisoit devant Martyropolis,
 action de hardiesse étonna la Perse entière, et porta
oie dans l'empire. Le château de Giligerdon, nommé
 les Grecs *le château de l'Oubli*, cette prison affreuse
it j'ai parlé sous le règne d'Anastase, étoit alors rem-
e de malheureux, qui ne s'attendoient à voir finir
rs maux qu'avec leur vie. C'étoient des sujets dis-
iciés, des Cadaséniens punis de leur révolte contre la
rse, dont ils habitoient les montagnes; des Romains
e Chosroës avoit fait prisonniers quinze ans auparava-
it, lorsqu'il s'étoit emparé de Dara. Ces infortunés,
férens de mœurs, de religion, de langage, mais

réunis par un même désespoir, trouvèrent moyen de conspirer pour leur délivrance. Les prisonniers de Dara furent les chefs de l'exécution. Ils se jettent sur la garde, et, quoiqu'elle fût très-nombreuse, ils lui arrachent les armes des mains, et la massacrent avec le commandant. Ils délivrent ensuite leurs camarades d'infortune, et tous ensemble traversent la moitié de la Perse, au milieu de laquelle étoit situé ce château. Après diverses aventures, ils arrivent à Constantinople, où ils sont reçus au milieu des acclamations du peuple, traînant après eux, pour rendre complète cette sorte de triomphe, une sœur du commandant qu'ils avoient enlevée.

An. 589. La sédition s'étoit apaisée d'elle-même, et Germain, aussi empressé de quitter le commandement qu'il avoit eu de répugnance à l'accepter, attendoit avec impatience le général que l'empereur voudroit envoyer. Pour achever de regagner les cœurs, Maurice fit distribuer de l'argent aux soldats en récompense de leur victoire; et en même temps, pour sauver l'honneur de la discipline, il fit prononcer dans son conseil un jugement sur la révolte. Germain et les chefs de la sédition furent condamnés à mort; mais l'empereur, en leur faisant signifier leur sentence, leur envoya des lettres de grâce, qu'il accompagna même de largesses. André, commandant de la garde, se transporta au camp devant Martyropolis, pour y faire rentrer les officiers que les séditieux avoient chassés. Ils y furent reçus sans résistance, et reprirent leurs emplois. Mais il n'en fut pas de même de Philippique; les soldats persistoient à rebuter ce général; et il y avoit lieu d'appréhender que, si l'on vouloit les contraindre sur ce point, la sédition ne se rallumât.

Evag. l. 6, c. 7, 11. Niceph. Cal. l. 18, c. 12, 14. Grégoire, évêque d'Antioche, se trouvoit pour lors à Constantinople. C'étoit un prélat adroit, éloquent, et capable de manier avec dextérité les affaires les plus difficiles. Personne n'étoit plus propre à réussir auprès

[redacted]

troupes. Sa générosité à l'égard des gens de guerre, il fournissoit d'argent, d'équipages et de provisions, squ'ils passoient par Antioche, lui avoit gagné le ır des officiers et des soldats. Une injuste persécution 'oit fait venir à la cour. Astérius, préfet d'Orient, nt avec lui une contestation, engagea dans sa que-.e les premiers de la ville. Le peuple d'Antioche, ıt l'insolence et le libertinage fut de tout temps le actère, prit le même parti, et bientôt il usa sans leur de la liberté qu'on lui laissoit d'insulter l'évêque. ; rues et les places de la ville retentissoient de propos ndaleux et de chansons satiriques contre le prélat; le jouoit sur le théâtre, et, la calomnie se joignant ridicule, on alloit jusqu'à lui reprocher des intrigues minelles. L'empereur, informé de ce désordre, se hâta rappeler Astérius, et mit à sa place un nommé Jean, ;olument incapable de traiter les moindres affaires. personnage, sans fermeté comme sans jugement, se :lara pour le parti le plus fort; il donna, par édit, aux bitans la permission de former leurs accusations contre vêque Grégoire. Il fut bientôt accablé de libelles ca-nnieux. Un banquier d'Antioche se signala par son ronterie: il accusa ce saint évêque d'un adultère in-;tueux avec sa propre sœur. Le prélat, ne trouvant int de justice dans sa ville épiscopale, prit le parti :n appeler à l'empereur et à un concile; il se rendit Constantinople. On y tint une assemblée composée . sénat, des patriarches, dont quelques-uns assistèrent . personne, et les autres par députés, et des évêques s principaux siéges de l'Orient. Après de grands dé-ts, suivis d'un mûr examen, Grégoire fut déclaré nocent; et le banquier, son principal accusateur, con-mné à être fouetté publiquement, promené par les .es de Constantinople, et banni à perpétuité des terres : l'empire.

Le prélat, pleinement justifié par un jugement si au- *Evag. l. 6, c. 11.*

Niceph. Cal. l. 18, c. 14, 15.
Simocat. l. 3, c. 5.

thentique, reçut ordre de l'empereur d'employer son crédit auprès des troupes pour leur faire recevoir leur général. Il retourna aussitôt à Antioche; et comme les chagrins qu'on lui avoit suscités, et les fatigues qu'il avoit essuyées pour confondre la calomnie l'avoient rendu malade, il ne put aller au-delà de Litarbes, à douze lieues d'Antioche, et il y fit venir, par un ordre de l'empereur, les principaux de l'armée. Ils s'y rendirent au nombre de deux mille. Lorsqu'ils furent arrivés, Grégoire s'étant fait porter en litière sur un tertre assez élevé pour être vu et entendu de tous, leur parla en ces termes : « Romains, « car votre victoire vous a rendu ce nom glorieux qu'un « trouble funeste vous avoit fait perdre, au premier « bruit que j'entendis de vos murmures et de vos plaintes, « mon affection me portoit vers vous, et je ne pouvois « vous savoir mécontens sans être moi-même affligé. « C'est pour moi la satisfaction la plus sensible de voir ici « autant d'amis que je vois de guerriers. Mais les coups « mortels que des ennemis domestiques, plus acharnés « que les Perses, portoient à ma réputation, m'ont éloigné de vous jusqu'à ce jour. Nous étions, vous et moi, « également à plaindre ; et, dans le temps qu'emportés « par la colère, vous poursuiviez vos officiers, pénétré « de douleur, je me voyois poursuivi par mes concitoyens. Nous voilà enfin tranquilles et rendus à nous-mêmes, et nous avons également à nous féliciter, vous « de la clémence, moi de la justice de l'empereur. La « grâce divine a voulu, seule et sans l'organe d'aucun « homme, agir sur votre cœur; elle vous a laissé la « gloire de revenir de vous-mêmes à votre devoir. Vous « avez donné deux grands exemples à la fois ; les Perses « viennent d'apprendre que les soldats romains, sans « autre conduite que celle de leur valeur, sont en état « de les vaincre ; et vous avez montré à l'univers que la « haine contre vos officiers ne peut éteindre l'ardeur « dont vous êtes embrasés pour la patrie. Vous avez fait

[redacted]

« de grandes actions; voyons maintenant ce qui vous
« reste à faire. L'empereur vous rend sa bienveillance;
« il oublie vos attentats; votre victoire, votre zèle pour
« l'honneur de l'empire les ont effacés de sa mémoire;
« il vous a déjà honorés de glorieux témoignages de sa
« bonté; il va jusqu'à la reconnoissance dans une con-
« joncture où vous pouviez à peine vous flatter de sa clé-
« mence. Maurice a cru se conformer aux volontés du
« ciel, qui, en vous protégeant dans la bataille, a fait
« connoître qu'il vous avoit pardonné. Il vous reste à
« couronner votre obéissance. Souvenez-vous que vous
« êtes les descendans de ces héros qui immoloient leurs
« propres enfans à la sévérité de la discipline militaire.
« Les grands exploits ont besoin de deux ressorts, pru-
« dence dans les chefs, obéissance dans les soldats: le dé-
« faut de l'un des deux fait échouer les entreprises. Rendez-
« vous donc à mes conseils; que l'empereur ne trouve
« en vous nulle résistance à ses ordres: la promptitude à
« les exécuter fera votre apologie; on imputera votre sou-
« lèvement, non à l'esprit de révolte, mais à la mauvaise
« conduite de vos commandans. Si vous refusez d'obéir,
« quelle douleur pour moi, mais quel malheur pour
« vous! Vous n'avez péché jusqu'ici que par empor-
« tement et par impatience, vous allez être rebelles
« et criminels. Songez aux suites funestes de toutes les
« séditions. Et quelle sera votre ressource? Ferez-vous la
« guerre à votre souverain, à votre patrie? allez-vous
« devenir barbares? allez-vous armer contre vous toutes
« les forces de l'empire? Non, Romains; reconnoissez
« votre nom, vos étendards, votre empereur; reconnois-
« sez un évêque qui vous donne de nouvelles preuves de
« son affection et de son zèle. Consultez votre honneur,
« vos intérêts inséparables de ceux de l'état. Ecoutez le
« ciel même qui vous parle en ces saints jours. Les mys-
« tères augustes dont la solennité approche vous mon-
« trent un Dieu obéissant jusqu'à mourir sur une croix. »

Evag. l. 6, c. 12. Niceph. Cal. l. 18, c. 16.

C'étoit le lundi de la semaine sainte que Grégoire parloit ainsi, et ses larmes, encore plus éloquentes que ses discours, achevèrent de toucher le cœur des soldats. Il ne leur avoit pas nommé Philippique, qui leur étoit odieux; mais ils entendoient assez que cette obéissance qu'on exigeoit d'eux consistoit à le recevoir. Ils demandèrent quelques momens pour délibérer ensemble, et peu de temps après ils revinrent trouver l'évêque, déclarant qu'ils étoient prêts à le satisfaire, mais qu'ils s'étoient engagés par serment, ainsi que toute l'armée, à ne jamais reconnoître Philippique pour général. *Je vous relève de votre serment,* leur dit-il; *l'Evangile donne à l'évêque le pouvoir de lier et de délier dans le ciel et sur la terre.* Comme le serment dont il s'agit étoit un crime, on ne peut contredire ici l'application de cette maxime dont on a si souvent abusé. Ils se rendirent à ces paroles; et le prélat, après avoir célébré la liturgie, les admit à la participation des saints mystères. Il administra le baptême à plusieurs d'entre eux qui n'avoient pas encore reçu ce sacrement; il les fit ensuite asseoir sur l'herbe, et leur distribua des alimens. Le lendemain il reprit le chemin d'Antioche, et dépêcha deux courriers, l'un à l'empereur, l'autre à Philippique, pour les instruire de la soumission des troupes. Philippique approchoit d'Antioche lorsqu'il rencontra les soldats qui venoient au-devant de lui. A leur tête marchoient les nouveaux baptisés, comme plus capables de trouver grâce auprès de leur général. A son arrivée ils se jetèrent à genoux; et Philippique leur ayant présenté la main en signe de réconciliation, ils partirent à sa suite et retournèrent au camp de Martyropolis.

Simocat. l. 3, c. 5. Evag. l. 6, c. 13. Niceph. Cal. l. 18, c. 17.

Peu de temps après, les Perses s'emparèrent de cette ville par un stratagème dont l'auteur fut un des principaux habitans, nommé Sittas. Irrité contre un des officiers de la garnison, il prit le temps qu'elle étoit sortie de la place pour une expédition particulière. Il

[redacted]

passa secrètement à l'armée des Perses, et leur conseilla d'envoyer quatre cents hommes, qui se présenteroient aux portes comme déserteurs. Etant ensuite rentré dans la ville, il engagea ses concitoyens à recevoir ces transfuges, qui feroient leur plus sûre défense. Dès qu'ils furent entrés, ils chassèrent tous les habitans, excepté les jeunes femmes et les esclaves. Philippique, averti de la perte de cette place importante, y marcha aussitôt, et l'assiégea, quoiqu'il fût dépourvu de tous les secours nécessaires. Il avoit déjà pratiqué des souterrains, et fait tomber une des tours, lorsque, s'apercevant que les Perses réparoient pendant la nuit les brèches faites aux murailles pendant le jour, et qu'il perdoit plus d'hommes qu'il n'en tuoit aux ennemis, il prit le parti de se retirer, et de camper à quelque distance. Grégoire, évêque d'Antioche, vint de la part de Maurice, lui ordonner de retourner et de continuer le siége. Il y perdit le reste de la campagne, faute des machines alors en usage pour battre les villes assiégées. Il prit ses quartiers d'hiver, tenant Martyropolis comme bloquée par les troupes qu'il distribua dans les châteaux circonvoisins, pour empêcher les Perses d'y faire entrer des secours.

Le dernier jour de septembre de cette année 589, Antioche éprouva un tremblement de terre tel qu'elle n'en avoit point ressenti depuis la première année du règne de Justinien. Il commença trois heures après le coucher du soleil. Quantité d'édifices, plusieurs églises, les deux bains publics, dont l'un s'ouvroit le matin et l'autre le soir, furent renversés. On remarque dans ce désastre deux événemens mémorables : tous les bâtimens qui formoient le corps de la principale église furent abattus, à l'exception du dôme, qui fut conservé par un effet singulier. Ebranlé par les tremblemens de terre précédens, il penchoit du côté du nord, et n'étoit soutenu que par des étais. Une violente secousse les fit tomber

Evag. l. c. 8, et ibi Vales. Niceph. C l. 18, c. Pagi ad B ron.

avec grand fracas, et le dôme, au lieu de les suivre, retomba à plomb sur le cintre, et se retrouva dans le même état où il avoit été construit. L'autre fait n'est pas moins remarquable. Le palais épiscopal s'écroula, et ceux qui l'habitoient y périrent, excepté l'évêque et quelques personnes qui s'entretenoient alors avec lui. Son appartement s'affaissa en entier sans aucune rupture, et une seconde secousse ayant entr'ouvert les ruines sous lesquelles il étoit enseveli, on retira le prélat avec ceux qui l'accompagnoient. On regarda comme une sorte de miracle que le grand nombre de feux allumés alors dans les maisons qui se renversoient, ne causât aucun incendie. On jugea les jours suivans, par la quantité de pain qui se distribuoit aux habitans, qu'il avoit péri soixante mille personnes. Astérius y perdit la vie. Maurice donna de son trésor les sommes nécessaires pour réparer le dommage.

An. 590.

Abb. Biclar. Chron. Alex. Simoc. l. 8, c. 4. Theoph. p. 225, 236. Greg. l. 4, ep. 44. Cedr. p. 397. Zon. t. 2, p. 76. Hist. miscel. l. 17. Codin. de off. c. 17. Cang. fam. byz. p. 103, 107. Pagi ad Baron. Fleury, hist. eccles. l. 35, art. 31.

L'année suivante 590, la fête de Pâques tomboit au 26 de mars. Maurice choisit cette solennité pour conférer le titre d'Auguste à son fils, âgé de quatre ans et demi. Ce fut le patriarche qui lui mit la couronne sur la tête. Ce titre n'étoit plus, comme du temps des anciens empereurs, une association à l'empire; quoique le nouvel Auguste portât aussi le nom d'empereur, il n'en avoit pas l'autorité. Cette communication de titres sans pouvoir devint fréquente dans le Bas-Empire, et les Grecs firent une distinction entre le nom de *Basileus*, qui signifioit *roi et empereur*, et que les souverains donnoient à ceux qu'ils désignoient pour leur succéder, et le nom d'*autocrator*, qu'ils se réservoient à eux-mêmes, comme exprimant plus particulièrement la puissance souveraine. Onze ans après, c'est-à-dire en 601, le jeune Théodose épousa la fille du patrice Germain, le plus distingué des sénateurs. Si ce Germain est le mari de Charito, fille de Tibère, il faudra dire que le fils de Maurice épousa sa cousine germaine,

[redacted]

à moins que la femme de Théodose ne fût née du mariage de Germain avec une autre. Quoi qu'il en soit, l'abbé de Biclare se trompe en disant que deux ans auparavant Maurice avoit nommé son fils César; ce jeune prince ne porta jamais ce nom.

Les deux nations rivales se disputoient avec ardeur la possession de Martyropolis; et, malgré l'inutilité des attaques de l'année précédente, les Romains, sachant qu'elle n'avoit pour garnison que quatre cents soldats perses, se flattoient de l'emporter de vive force. Il ne s'agissoit que de fermer les passages aux secours. Hormisdas y envoya une armée sous la conduite de Mébodès, et le fit joindre par Aphraate, commandant des troupes d'Arménie. Il y eut une sanglante bataille, où Mébodès fut tué, et Philippique demeura vainqueur. Mais il perdit tout le fruit de sa victoire en laissant entrer dans la ville un grand renfort de troupes ennemies. Ce secours assuroit aux Perses leur nouvelle conquête; et les Romains, perdant toute espérance de la recouvrer par un siége, allèrent bâtir une forteresse à neuf cents pas de là, sur un terrain élevé, pour tenir la ville en échec, et profiter de toutes les occasions que leur procureroit le voisinage. C'est à quoi fut employé le reste de la campagne. Enfin l'empereur, mécontent du peu de succès de Philippique, envoya Comentiole pour lui succéder.

Evag. l. c. 13. *Niceph. C.* l. 18, c. 1 *Simocat.* 3, c. 5.

Le nouveau général auroit encore été moins heureux sans l'héroïque valeur du lieutenant Héraclius. Il se livra une grande bataille devant le château de Sisarbane, près de Nisibe. Dès le commencement du combat, Comentiole eut son cheval tué sous lui, et il auroit perdu la vie, si un de ses gardes ne lui eût donné le sien, sur lequel il prit la fuite. Toute l'armée le suivoit en désordre, lorsque Héraclius, après avoir fait tous ses efforts pour retenir les troupes, entraîné lui-même par la foule, et désespéré de la lâcheté du chef et des sol-

AN. 591. *Simocat.* 3, c. 6. *Evag. l.* 6 c. 14. *Niceph. Ca* l. 18, c. 18 *Theoph.* 221. *Hist. misc.* l. 17.

dats, résolut de ne pas survivre à cette ignominie. Il tourne bride, perce les escadrons des fuyards, et va chercher la mort au milieu des ennemis. Il tombe comme la foudre sur le général Aphraate qui couroit à la tête des Perses, et le renverse mort sur la poussière. Un coup si hardi arrête les Perses, et rend le courage aux Romains; ils se rallient autour d'Héraclius, qui porte de toutes parts l'effroi et la mort. Les Perses fuient à leur tour, et se renferment dans Nisibe. Le lendemain les Romains pillèrent le camp, et envoyèrent à l'empereur les plus riches dépouilles, des épées et des baudriers enrichis d'or et de pierreries, des tiares persiques et des étendards arrachés aux vaincus. Ces glorieuses marques de victoire furent reçues à Constantinople avec des acclamations de triomphe. L'empereur fit célébrer les jeux du Cirque, et la joie du peuple éclata dans des fêtes et des divertissemens qui ne cessèrent que par la lassitude. Comentiole, devenu vainqueur par la bravoure d'Héraclius, alla mettre le siége devant Martyropolis. Il y laissa la plus grande partie de ses troupes, et prit avec lui les meilleurs soldats pour attaquer la forteresse d'Acbas, située au-delà du Nimphius, sur un roc escarpé, d'où l'on découvroit en plein la ville assiégée. Après bien des attaques il s'en rendit maître; et, à la faveur de ce poste important, il resserra de plus près Martyropolis. Mais les Perses la défendoient avec tant de courage, qu'il désespéra de la prendre autrement que par famine.

Simocat. l. 3, c. 18. Evag. l. 6, c. 14. Niceph. Cal. l. 18, c. 19. Theoph. p. 221. Hist. misc. l. 17.

Cependant les débris de l'armée vaincue retirés à Nisibe craignoient de retourner en Perse. Hormisdas, toujours violent, toujours emporté, avoit menacé ses troupes de les faire passer au fil de l'épée, si elles ne revenoient victorieuses. Il étoit assez sanguinaire pour tenir sa parole. Ainsi les chefs et les soldats conspirèrent pour se donner à Varame, qui, s'étant révolté contre Hormisdas, marchoit alors à la tête d'une armée. Je

[redacted]

s développer l'origine et les suites de cette étrange 'olution. On y verra un rebelle audacieux, un mo-rque victime de ses propres fureurs, et intraitable ıque dans les fers; un fils parricide, un roi chassé de ; états, et rétabli par ses plus grands ennemis, et une erre sanglante qui, depuis vingt ans, rompoit toutes trèves, et résistoit à toutes les négociations, enfin ter-née entre l'empire et la Perse par la générosité de ıurice.

Pendant qu'Hormisdas soutenoit la guerre contre les 'mains sur les frontières de l'Arménie, une autre rtie de ses troupes étoit employée contre les Turcs au rd de la mer Caspienne. Cette nation s'étoit enrichie x dépens de la Perse, qui lui payoit tous les ans un but de quarante mille pièces d'or; et cet or, ne sor-ıt pas de leurs mains, avoit porté chez ces barbares luxe et la magnificence. Le palais du prince, con-uit de bois et couvert de feutre, n'étoit à l'extérieur 'un assemblage de cabanes rustiques; mais il brilloit r au-dedans; les tables, la vaisselle, les lits, les siéges ıme et les marchepieds étoient de ce métal précieux; r éclatoit sur les armes et sur les harnois des chevaux. nt d'opulence produisit son effet ordinaire. Les Turcs, venus insolens, demandèrent avec menace une excessive gmentation de tribut. Hormisdas ne leur répondit 'en faisant marcher contre eux une grande armée, nt il donna la conduite à Varame. Ce guerrier, le ncipal auteur des troubles que nous allons raconter, rite d'être connu. Il sortoit d'une des plus illustres ıisons de la Perse, qui faisoit remonter son origine qu'aux Arsacides. Il servit d'abord entre les gardes du nce. Lorsque les Perses prirent Dara, il commandoit corps de cavalerie. Sa valeur le fit aimer de Chos-ès, qu'il accompagna dans toutes ses expéditions, et nt il devint le favori. Revêtu de la dignité de géné-lissime des armées de Perse, il fut encore honoré de

Simocat. l. 3, c. 18.

de cette partie entraîna celle du reste de l'armée. !
prit la fuite : pressés par les Romains, qui en fais
grand carnage, des escadrons entiers furent engl
dans les eaux du fleuve; le nombre des morts sur
celui des vainqueurs; et les bords de l'Araxe fur
terme des prospérités de Varame.

Simocat. l. 3, c. 8.

Dans le même temps, l'empereur fut sur le poi
perdre l'Arménie. Quelques-uns des principau
pays, excités secrètement par des officiers mécon
formèrent le dessein de livrer la province aux P
et commencèrent par massacrer le commandant.
rice en étant averti, fit partir Domentiole, un de
miers sénateurs, distingué par sa prudence et pa
intégrité, qui pacifia ces troubles. Il fit arrêter
bace, auteur du complot, et l'envoya pieds et
liés à Constantinople. Les historiens du temps l
beaucoup Maurice d'avoir mis le coupable ent
mains du sénat, afin que le crime fût mieux con
et le jugement plus régulier et moins sujet à s
tion. Symbace, convaincu par ses propres aveux
condamné à être déchiré par des bêtes féroces dans
phithéâtre. Le peuple étoit assemblé, et le crim
exposé au milieu de l'arène, n'attendoit qu'une
cruelle, lorsque la clémence de Maurice prévint la
passion des spectateurs. Cette grâce fut reçue a
grandes acclamations de joie, et toute la ville c
de bénédictions l'empereur, qui lui épargnoit l'h
d'un spectacle si funeste.

Simocat. l. 3, c. 8, 18; l. 4, c. 1. Theoph. p. 222. Niceph. Cal. l. 18, c. 19. Zon. t. 2, p. 74. Hist. miscel. l. 17.

Hormisdas, irrité de la défaite de ses troupes
vengea sur le général, et, sans égards aux services
lés que lui avoit rendus Varame, il lui envoya d
bits de femme, avec une lettre outrageante, par la
il le dépouilla du commandement. Varame, outr
affront si sanglant, perdit tout respect pour son m
il lui rendit la pareille par une lettre pleine d'insol
dont la suscription étoit conçue en ces termes : *A*

nt qu'à combattre, il choisit les meilleurs soldats
nombre de dix mille, laissa les autres à la garde de
camp, et marcha aux ennemis. Son avant-garde,
posée de deux mille hommes, rencontrant celle des
es, la chargea si à propos, qu'elle la renversa tout
re; les uns furent précipités dans une profonde
e qui bordoit le chemin; les autres regagnèrent le
, toujours poursuivis par les Romains, qui les
èrent jusqu'à leurs retranchemens. Varame, qui
étoit pas encore sorti avec le reste de son armée,
onné de tant de hardiesse, et commença à respec-
es ennemis que sa présomption avoit jusqu'alors
isés. Cet avantage n'aveugloit pas Romain sur le
ur d'une bataille. C'étoit un sage et prudent capi-
; qui aimoit mieux consumer l'ennemi en le harce-
à propos, lui coupant les vivres et lui disputant
passages, que de hasarder sa petite troupe contre
armée si supérieure en nombre. Il lui fallut cepen-
t céder au vif empressement de ses soldats, et il
osa tout pour une action générale. Les deux armées
oient séparées que par un bras de l'Araxe très-pro-
d, mais si étroit, que pendant deux jours qu'elles
nt en présence, les soldats des deux partis s'entre-
oient d'un bord à l'autre. Le troisième jour Varame
oya proposer la bataille, demandant aux Romains
leur offrant, s'ils l'aimoient mieux, la liberté du
age. Le général, après avoir pris l'avis de l'armée,
détermina à laisser passer l'ennemi. Le lendemain
ame employa plusieurs stratagèmes, et tenta diverses
ses, que la prudence de Romain sut rendre inutiles.
in le cinquième jour on en vint à une bataille. Le
tre de l'armée des Perses commençoit à plier, lorsque
ame détacha une partie de l'aile gauche pour la
ir. Romain profita de ce mouvement pour charger
gauche, qui, se trouvant dégarnie, ne put résis-
la vivacité d'une attaque impétueuse, et la défaite



de cette partie entraîna celle du reste de l'armée. Tout prit la fuite : pressés par les Romains, qui en faisoient grand carnage, des escadrons entiers furent engloutis dans les eaux du fleuve; le nombre des morts surpassa celui des vainqueurs, et les bords de l'Araxe furent le terme des prospérités de Varame.

Simocat. l. 3, c. 8.

Dans le même temps, l'empereur fut sur le point de perdre l'Arménie. Quelques-uns des principaux du pays, excités secrètement par des officiers mécontens, formèrent le dessein de livrer la province aux Perses, et commencèrent par massacrer le commandant. Maurice en étant averti, fit partir Domentiole, un des premiers sénateurs, distingué par sa prudence et par son intégrité, qui pacifia ces troubles. Il fit arrêter Symbace, auteur du complot, et l'envoya pieds et mains liés à Constantinople. Les historiens du temps louent beaucoup Maurice d'avoir mis le coupable entre les mains du sénat, afin que le crime fût mieux constaté, et le jugement plus régulier et moins sujet à séduction. Symbace, convaincu par ses propres aveux, fut condamné à être déchiré par des bêtes féroces dans l'amphithéâtre. Le peuple étoit assemblé, et le criminel, exposé au milieu de l'arène, n'attendoit qu'une mort cruelle, lorsque la clémence de Maurice prévint la compassion des spectateurs. Cette grâce fut reçue avec de grandes acclamations de joie, et toute la ville combla de bénédictions l'empereur, qui lui épargnoit l'horreur d'un spectacle si funeste.

Simocat. l. 3, c. 8, 18; l. 4, c. 1. Theoph. p. 222. Niceph. Cal. l. 18, c. 19. Zon. t. 2, p. 74. Hist. miscel. l. 17.

Hormisdas, irrité de la défaite de ses troupes, s'en vengea sur le général, et, sans égards aux services signalés que lui avoit rendus Varame, il lui envoya des habits de femme, avec une lettre outrageante, par laquelle il le dépouilla du commandement. Varame, outré d'un affront si sanglant, perdit tout respect pour son maître; il lui rendit la pareille par une lettre pleine d'insolence, dont la suscription étoit conçue en ces termes : *A Hor-*

misdas, *fille de Chosroës.* Le roi, transporté de la plus violente colère, dépêche un des plus grands seigneurs de la Perse, nommé Sarame, avec ordre de casser Varame à la tête de l'armée, et de l'amener à la cour chargé de fers et d'ignominie. Dès que Sarame eut signifié sa commission, Varame le fit prendre et exposer au plus furieux de ses éléphans, qui l'écrasa sous ses pieds. En même temps il assemble ses troupes ; il déclare que l'implacable monarque, oubliant toutes leurs victoires à cause d'une malheureuse journée, a résolu de les massacrer tous ; il produit des lettres contrefaites, par lesquelles on leur retranchoit une partie de leur paie ; il leur dépeint Hormisdas comme un tyran, dont l'avidité insatiable dévore la substance de ses peuples, comme un monstre altéré de leur sang : *Combien de ses sujets a-t-il fait périr ! combien de familles illustres sont-elles ensevelies sous les eaux du Tigre ! Plus ennemi de ses propres soldats que les Romains, il est jaloux de nos avantages ; il se réjouit de nos pertes ; il tient la hache de ses bourreaux toute prête pour égorger ceux qui ont échappé au fer ennemi.* Ces discours et d'autres semblables font passer dans le cœur des soldats la fureur dont Varame est enflammé ; ils s'engagent par serment à marcher sous ses ordres pour détruire le tyran et la tyrannie.

La haine qu'Hormisdas n'avoit que trop méritée par ses cruautés grossit en peu de temps l'armée des rebelles. Les Perses, battus par Héraclius, campoient devant Nisibe ; frappés des mêmes craintes que les soldats de Varame, et animés par leur exemple, ils se préparent à les imiter. Varame, informé de ces dispositions, leur envoie quelques-uns de ses officiers qui achèvent de les porter à la révolte. Ils marchent à Nisibe, et ayant rencontré aux portes de la ville un inspecteur des troupes, nommé Chubriadane, ils le jettent à bas de son cheval, lui coupent la tête et les extrémités du corps, et font

Simocat, l. 4, c. 1.

porter à Hormisdas ces horribles prémices d'une rébe
lion désespérée. Etant ensuite entrés dans la ville, i
pillent les équipages de Chubriadane, et s'obligent p
d'exécrables sermens à ne pas quitter les armes qu'i
n'aient détrôné le tyran qui les opprime. Ils envoient
même temps à Varame leurs principaux officiers po
lui déclarer que, déjà unis avec lui d'intérêt et de hain
ils sont prêts à suivre ses étendards. Varame étoit cam
sur les bords du Zab, qui, descendant des montagn
de la Cordnène, prend son cours vers le midi, et, deven
navigable par la jonction de plusieurs torrens, va se d
charger dans le Tigre du côté de l'Adiabène; c'est l'a
cien Lycus. Le rebelle comble de caresses les envoyé
il les fait reconduire le lendemain par ses gardes,
ferme tous les passages par où la nouvelle de ces mo
vemens pouvoit parvenir à Hormisdas. Mais le mass
cre de Chubriadane, et les annonces sanglantes de la ra
des troupes avoient déjà instruit le prince. Plus furie
que ses soldats, il se livroit aux plus violens transport
et, courant comme un forcené dans son palais, grinça
les dents, étincelant de courroux, il portoit de tout
parts les marques du plus affreux désespoir. La saiso
de l'hiver ne suspendit pas les hostilités.

An. 592. Tandis que Varame s'emparoit des forts situés sur l
Simocat. l. 4, c. 2. frontière de Perse, le roi assembloit une armée, do
Theoph. p. 222. il donna la conduite au phérocane. Les Perses nom
moient ainsi le maître de la milice du palais. Ce gén
ral n'accepta le commandement qu'à condition qu'
auroit pour lieutenant Zadesprate, alors enfermé da
les prisons, pour avoir détourné une grande somme
deniers royaux dans la ville de Martyropolis. Ce fi
à regret que le roi rendit la liberté à ce voleur pu
blic, et le phérocane se repentit bientôt de la lui avo
procurée. Zadesprate ne fut pas plus tôt à la vue du cam
de Varame, près de la rivière de Zab, que, pour s
venger de sa détention qu'il avoit bien méritée, il pas

s rebelles. Varame le reçut avec joie, espérant utilement de ce traître, aussi adroit et entre- u'il étoit méchant et perfide. En vain le phé- rivit à Varame pour le conjurer de rentrer ïssance, lui offrant de la part du roi non- le pardon de sa révolte, mais encore le réta- t dans toutes ses dignités, et les plus flatteuses ses. Varame n'en devint que plus fier et plus

Comme le phérocane lui fermoit le passage ère, et que les troupes rebelles étoient à la manquer de vivres, il eut recours à ses artifi- aires. Des émissaires secrets se glissèrent dans nnemi; et, représentant aux soldats le tort ient de venir attaquer leurs compatriotes et s, qui n'avoient pris les armes que pour les de la tyrannie d'un maître injuste et inhu- leur inspirèrent leurs propres sentimens. Le fut massacré dans son lit pendant la nuit; et iée, sans se joindre aux troupes de Varame, sur ses pas, et se rapprocha de Ctésiphon.

ouvelle révolte jeta l'alarme dans la Perse ous les esprits flottoient dans une cruelle in- ; et les villes de ce grand royaume, voyant le leur prince s'ébranler sous tant de coups re- en attendoient la chute, et trembloient elles- ans oser se déclarer pour aucun parti. Hor- qui étoit alors dans l'intérieur de la Perse, sans être abattu, accourt à Ctésiphon: il e qui lui reste de soldats pour s'en faire une nbreuse; mais rien ne peut le défendre contre l ennemi plus redoutable encore que Varame, il étoit malheureux et chéri des peuples. Bin- é à la famille royale, avoit encouru la disgrâce , et gémissoit dans les fers. Bestame, son frère, de la consternation publique, enfonce les la prison, et le délivre. Dans ce moment

Simocat. l. 4, c. 3. Theoph. p. 222, 223. Hist. miscel. l. 17.

arrivent les troupes du phérocane, teintes du sang de leur général, et ne respirant que fureur. Bindoës se met à leur tête, et, les ayant rangées en bataille devant les portes du palais, il y entre hardiment, suivi d'un grand nombre d'officiers. Hormisdas étoit assis sur son trône, environné de ses gardes et d'une foule de courtisans. Ce prince, pour imposer davantage, se présentoit ce jour-là dans le plus brillant appareil. Sa tiare, son manteau royal, sa tunique, éblouissoient les yeux par la richesse des étoffes et par l'éclat des pierreries. Dès qu'il aperçoit Bindoës : *Et par quel ordre*, dit-il, *es-tu sorti de prison ? d'où te vient cette audace ? que signifie ce cortége à la tête duquel tu oses paroître à mes yeux ?* Bindoës ne lui répond que par des injures et par de sanglans reproches. Hormisdas, étonné que personne ne se mît en devoir de venger la majesté royale si indignement outragée, se tournant vers ses courtisans : *Quoi donc ?* leur dit-il, *êtes-vous tous complices des attentats de ce traître ?* Aussitôt il s'élève un cri de toute l'assemblée; la haine du prince, profondément gravée dans tous les cœurs, forme et fait éclore en un instant une conspiration générale. Bindoës se jette sur le roi, le traîne au bas du trône, et, lui arrachant la tiare, le consigne entre les mains de ses propres gardes : *Vous répondrez*, leur dit-il, *à toute la Perse de la personne de son tyran.* Hormisdas est enfermé dans la prison où il avoit fait gémir tant d'innocens. A la vue d'une rébellion si effrayante, son fils Chosroës, craignant d'être enveloppé dans le même désastre, s'enfuit, et prend la route de l'Aderbigian. Bindoës le suit, le rassure, et lui promet de le placer sur le trône de son père. Chosroës, plus ambitieux que sensible, lui fait prêter serment de fidélité, et revient à Ctésiphon.

Simocat. l. 4, c. 4. Theoph. p. 223.

Le lendemain le roi fait dire aux principaux seigneurs qu'avant que de mourir il a des avis importans à donner à la Perse, et qu'il prie les satrapes, les officiers et les

s de se rendre auprès de lui pour l'entendre. On *Hist. miscel.*
plus à propos de s'assembler dans le palais et d'y *l. 17.* *Zon. t. 2,*
ier Hormisdas. Alors ce prince, portant sur sa per- *p. 75.*
e toutes les horreurs d'une affreuse prison, mais
ncore dans cet état déplorable, lançant des regards
iches sur cette nombreuse assemblée, et secouant
aînes, parla en ces termes : « Témoins et auteurs
mes maux, votre prisonnier est votre roi. Je ne
is plus que l'insulte dans ces regards où je voyois
respect et la crainte. Adoré jusqu'à ce jour, revêtu
la pourpre la plus éclatante, maître du plus puis-
it empire qu'éclaire le soleil, le dieu suprême de la
rse, me voilà chargé de fers, couverts d'opprobres,
luit à la plus affreuse misère. Je vous suis odieux,
votre haine vous persuade que je mérite ces hor-
les traitemens : mais qu'ont mérité mes ancêtres,
monarques victorieux, fondateurs de cet empire,
i ont transmis à leur postérité les droits qu'ils ont
quis à vos respects par leurs actions immortelles?
s outrages dont vous m'accablez retombent sur eux ;
i, tous les Sassanides gémissent avec moi dans un
chot ténébreux ; ils sont avec moi couchés dans la
ussière. Les Artaxerxes, les Sapors, les Chosroës
emblent avec moi sous les regards d'un geôlier impi-
yable ; ils attendent le bourreau. Mais si les droits les
us sacrés sont effacés de vos cœurs, si les lois n'ont plus
pouvoir, si vous foulez aux pieds la majesté souve-
ine, la justice, la reconnoissance, écoutez encore une
is votre prince, écoutez mon amour pour la Perse ; il
spire encore malgré vos outrages, il ne s'éteindra
l'avec moi. Satrapes et seigneurs, vous tenez entre
s bras les colonnes du plus noble, du plus puissant,
i plus ancien empire de l'univers ; la révolte les ébran-
nt aujourd'hui, c'est à vous de les affermir ; c'est à
us de soutenir ce vaste édifice, dont la chute vous
raseroit. Que deviendra votre pouvoir, s'il ne reste

« plus d'obéissance ? Serez-vous grands, si tout se dérobe « sous vos pieds ? La sédition confond les rangs ; elle « élève la poussière des états ; elle rompt cette chaîne « politique qui descend du prince jusqu'au dernier de « ses sujets. Il faut qu'un vaisseau périsse, si chacun des « matelots s'érige en pilote et ne prend l'ordre que de « son caprice. Vous êtes maintenant agités d'une vio- « lente tempête : Varame a les armes à la main ; il « débauche vos troupes, il soulève vos provinces, il « menace d'envahir, de mettre à feu et à sang la Perse « entière. Quel moment choisissez-vous pour vous dé- « faire de votre roi ? jamais un chef ne vous fut plus « nécessaire. Et ce chef, sera-ce Chosroës ? Je sais que « vous jetez les yeux sur lui : croyez-en celui qui l'a vu « naître, celui qui a vu croître ses inclinations per- « verses, que les soins paternels n'ont pu réformer ? « Faut-il que j'accuse mon fils ? Mais ce fils malheureux « seroit le fléau de la Perse. Jamais je n'aperçus en lui « aucun des caractères de la majesté royale : sans génie, « sans élévation dans l'âme, esclave de ses passions, « impétueux dans ses désirs, livré sans réflexion à tous « ses caprices, emporté, intraitable, inhumain, aussi « avide d'argent qu'indifférent pour l'honneur et la « gloire, ennemi de la paix, également incapable de se « gouverner et d'écouter un bon conseil. Jugez des qua- « lités de son cœur par cet air sombre et farouche qu'il « porte dans ses regards. Si vous êtes obstinés à changer « de prince, si vous ne pouvez souffrir Hormisdas, il « vous offre un roi : c'est un frère de Chosroës ; mais « il ne l'est pas d'esprit et de caractère. Plus heureux « qu'Hormisdas, plus digne de régner que Chosroës, il « fera revivre ces monarques sages et généreux dont la « mémoire vous est précieuse. Hélas ! j'ai marché sur « leurs traces. N'ai-je pas étendu leurs conquêtes ? In- « terrogez les Turcs, qui vous paient aujourd'hui le « tribut qu'ils vous avoient imposé. Interrogez les Di-

mites, que j'ai forcés dans leurs montagnes à plier s le joug qu'ils refusoient de porter. Interrogez les mains qui pleurent la perte de Martyropolis. is oubliez tous mes triomphes; ce n'est plus à mes ıx qu'un songe brillant, qui ne me laisse que la sère et l'attente d'une mort cruelle. Je consens à oublier moi-même. C'est à vous de prendre un parti nt la Perse n'ait pas à se repentir. »

oute l'assemblée l'écoutoit en silence; et, selon les 's caractères, les uns marquoient leur insensi- par des regards menaçans ou par un sourire tant et moqueur, les autres paroissoient atten- , lorsque Bindoës, élevant la voix: « Généreux rses (s'écria-t-il) que la haine de la tyrannie réunit ns les mêmes sentimens, entendez-vous votre ty- ı qui du fond de sa prison prétend encore régner vos têtes? il vous parle avec empire; il vous escrit des lois; il accuse son fils; il dispose d'un ptre qu'on a justement arraché de ses mains san- inaires. Malgré la pesanteur de sa chute, il n'est s encore revenu de l'ivresse où l'a plongé le pouvoir ıverain, dont il a tant abusé. Il ose vous donner des nseils, lui qui n'a pas su se conseiller lui-même. uel garant vous produira-t-il de la sûreté de ses is? Sera-ce sa fortune? Il est dans les fers, et vou- oit sans doute vous communiquer ses malheurs. on, Hormisdas, nous n'avons point eu de part à tes imes; nous ne partagerons pas tes disgrâces. De ıel front ose-t-il donc condamner les révoltés, lui ıi s'est révolté le premier contre toutes les lois de la erse? De quel front ose-t-il s'associer à ses ancêtres, ont il déshonore la mémoire? Son règne n'a été ı'un brigandage; son trône un échafaud funeste que bourreau de la Perse a trempé du sang de ses sujets: tez les yeux sur le Tigre, gonflé de tant de ca-

Simocat. l. 4, c. 5. Theoph. p. 223. Hist. miscel. l. 17.

« davres ensevelis dans ses eaux. Il auroit souhaité faire « de la Perse entière un vaste sépulcre; monstre affamé « de carnage, qui ne vouloit régner que sur des morts. « C'est bien à lui de décider du mérite de ses enfans! « c'est bien à lui de nous désigner un monarque! il n'en a « jamais connu les devoirs. Cesse, Hormisdas, de parler « en maître; cesse de nous représenter nos lois : elles s'é« lèvent sur ta tête, elles t'écrasent, et tu n'en dois plus « sentir que la rigueur. Père dénaturé autant que bar« bare monarque, tu te venges sur ton fils de l'impuis« sance où tu es maintenant de tourmenter tes sujets; tu « ne nous présentes le plus jeune que pour outrager les « droits de la nature; tu t'efforces de prolonger tes « crimes au-delà même de ta vie. Tu te fais honneur « des tributs que nous paient les Turcs; les devons-nous « à ton courage? Tu ne tiras jamais l'épée que contre « tes sujets : c'est la bravoure de nos soldats qui nous a « soumis cette nation barbare. Tu nous parles des Di« limnites; ta cruauté les avoit soulevés. Hélas! aussi « misérables, mais plus aveugles et plus lâches que ce « peuple généreux, nous t'avons prêté nos bras pour le « réduire, lorsque nous devions l'imiter. Oses-tu nous « dire que les Romains pleurent la perte de leurs villes? « Ils rient bien plutôt de nos défaites, les bords de l'A« raxe fument encore du sang de nos guerriers. Tes « trésors regorgent d'or et d'argent; mais nos maisons « sont vides; nos villes, nos campagnes sont le théâtre « de la plus affreuse misère. Tyran impitoyable, qui « dévore tes peuples, qui te repais de leur sang, plus « semblable aux tigres de l'Hyrcanie qu'aux autres habi« tans de tes états, délivre nos yeux de ta présence, re« tourne dans ces sombres cachots que tu remplissois de « nos frères; va y attendre ton supplice. Que ta mort « répare les maux que ta naissance a produits à la Perse; « que, pour le salut de l'humanité entière, elle apprenne

[redacted]

« à l'univers qu'un roi cesse de l'être, qu'il perd même « tout droit à la vie dès qu'il devient l'ennemi de son « peuple. »

La fureur dont Bindoës étoit animé embrasa tous les cœurs. On s'écrie, on accable d'injures Hormisdas : la rage éclate en gestes menaçans; elle ne s'abstient de le massacrer sur-le-champ que pour prolonger ses douleurs. On va chercher ce jeune fils pour qui il demandoit la couronne; on traîne la mère par les cheveux au milieu de cette troupe forcenée; on égorge le fils; on scie la mère par le milieu du corps; et, afin que cet affreux spectacle soit le dernier pour les regards d'Hormisdas, on lui crève les yeux avec une aiguille ardente, et on le renvoie dans la prison : vengeance plus que barbare, qui surpassoit toutes les cruautés qu'elle prétendoit punir; et l'on peut dire que, si Hormisdas avoit mérité par ses forfaits la haine des Perses, une nation si inhumaine méritoit bien d'avoir des monarques tels qu'Hormisdas.

Simocat. l. 4, c. 6. Theoph. p. 223. Hist. miscel. l. 17. Zon. t. 2, p. 75.

Aussi trouva-t-elle dans son successeur un tyran presque aussi cruel. Le palais retentissoit encore des hurlemens effroyables que la rage et la douleur arrachoient au malheureux père, lorsque le fils fut placé sur le trône. On le proclame roi, on l'adore, selon la coutume des Perses; aux reproches, aux injures, aux cris de fureur succèdent des acclamations de joie. Le nouveau prince, quoique assez peu sensible aux impressions de la nature, voulut d'abord se faire honneur en paroissant compatir aux malheurs de son père. Il le faisoit servir en vaisselle d'or et lui envoyoit les meilleurs mets de sa table. Mais Hormisdas rejetoit avec horreur ces adoucissemens perfides; il fouloit aux pieds les viandes envoyées par son fils; il maltraitoit les domestiques qui venoient le servir; jusqu'à ce qu'enfin Chosroës, ne cherchant qu'un prétexte pour s'en défaire, permit aux geôliers de se défendre de ses fureurs : ils l'assommèrent à coups de

Simocat. l. 4, c. 7. Theoph. p. 225. Hist. miscel. l. 17. Zon. t. 2, p. 75.

bâton. Pour faire oublier ce parricide, il combla de largesses les principaux seigneurs de la Perse; il fit ouvrir les prisons, et tenta de désarmer par de feintes caresses le rebelle Varame.

Simocat. l. 4, c. 7, 8.

Dès le sixième jour de son règne, il lui envoya de magnifiques présens, et lui écrivit une lettre remplie de témoignages d'affection, lui promettant avec serment le pardon de sa révolte, et lui offrant la seconde place dans son royaume. Varame, devenu d'autant plus fier qu'il se voyoit plus redouté, refusa avec hauteur les présens de Chosroës, et répondit par une lettre pleine d'orgueil et d'insolence. Il y prenoit le titre d'ami des dieux, d'ennemi des tyrans, de satrape des satrapes, de commandant-général des troupes de la Perse. Loin de donner à Chosroës le titre de majesté, il ne le qualifioit que par les termes injurieux de *ton imbécillité, ton impudence.* Il lui reprochoit l'irrégularité de son élection, lui ordonnoit de déposer la couronne, de sortir du palais et de faire rentrer dans les prisons les criminels qu'il en avoit délivrés sans aucun droit, pour les soustraire aux châtimens qu'il méritoit lui-même autant qu'eux. A ces conditions, il lui promettoit le gouvernement d'une province; sinon il le menaçoit de lui faire subir le sort de son père. Cette lettre, ayant été lue dans le conseil de Chosroës, y excita la plus vive indignation. Tous les seigneurs à l'envi s'empressoient d'animer la colère du prince. On vouloit sur-le-champ déclarer Varame ennemi de la nation, et mettre sa tête à prix; mais le roi, dont la cruauté savoit se déguiser sous une dissimulation profonde, feignoit de vouloir calmer les esprits; il excusoit Varame, qu'une dureté insultante avoit soulevé contre son souverain : avant que de pousser à bout ce caractère farouche, il falloit, disoit-il, tenter encore de le ramener par la douceur. Il lui écrivit donc une seconde fois avec amitié; il rejetoit sur le secrétaire de Varame les termes outrageans de sa lettre;

[redacted]

'exhortoit à rentrer dans son devoir, et finissoit par paroles : *Pour moi, loin de déposer la couronne, ' étoit encore un autre monde, je prétendrois le con- érir. Je vais marcher à vous en souverain, pour vous nener par mes avis ou vous réduire par mes armes. oisissez de vivre auprès de nous dans la plus bril- ite faveur, ou de périr notre ennemi.*

Chosroës prévoyoit bien que cette lettre ne produiroit utre effet que de rendre Varame plus intraitable. ssi rassembloit-il en même temps ce qu'il avoit de upes dans les provinces voisines. Dès qu'elles furent nies, il se mit à leur tête, accompagné de Bindoës, it la bravoure et le zèle sembloient l'assurer du succès. ant passé le Tigre, il alla camper devant Nisibe en sence de Varame, dont l'armée n'étoit séparée de la ine que par la rivière de Mygdone. Il se passa six rs en pourparlers inutiles, et en escarmouches où issoient beaucoup de soldats sans aucun avantage isif. Varame avoit un camp bien retranché. Chos- s, après s'être tenu tout le jour en bataille, faisoit re- r tous les soirs ses troupes dans la ville. C'étoit à lui ttaquer le rebelle qu'il étoit venu chercher. Ses sol- s, voyant qu'il évitoit le combat, se persuadèrent qu'il ignoit l'ennemi ; cette crainte passa dans leurs cœurs, se joignit à la haine que leur inspiroit déjà contre osroës la mort de quelques-uns de leurs officiers, ssacrés sur de simples soupçons de trahison. Le roi, truit de la mauvaise disposition de ses troupes, fait tir ses femmes, et songe lui-même à prendre la fuite lendemain. Varame le prévient la nuit suivante ; il sse la rivière sans bruit, cache ses troupes dans un is près de Nisibe ; et dès que celles de Chosroës sont ties de la ville, selon leur coutume, il fond sur elles c la rapidité d'un éclair, en fait un grand carnage, y jette tant d'épouvante, que ceux qui restoient met- it les armes bas et se donnent à Varame. Chosroës se

Simocat. l. 4, c. 9. Theoph. p. 223. Evag. l. 6, c. 16. Hist. miscel. l. 17. Zon. t. 2, p. 75.

sauve à toute bride avec un petit nombre de ses gardes.

Simocat. l. 4, c. 10. Evag. l. 6, c. 16. Chron. Alex. Zon. t. 2, p. 75.

Echappé d'un si grand péril, et se persuadant que sa défaite rendoit Varame maître de toute la Perse, il ne savoit où chercher une retraite. Les uns lui conseilloient de s'enfuir chez les Turcs; les autres, dans les rochers inaccessibles du mont Caucase. Au milieu de cette cruelle incertitude, ce prince peu religieux, mais instruit par son malheur du besoin qu'il avoit de l'assistance divine, n'espérant aucun secours des dieux de la Perse, qu'il méprisoit, lève les yeux vers le ciel et s'écrie: *Dieu unique, créateur et maître de l'univers, toi que les Romains adorent, ouvre-moi un asile dans tes bras; guide toi-même les pas de Chosroës.* Il abandonne en même temps la bride de son cheval, et le prend pour guide. L'animal, en liberté, le porte au travers des déserts de la Mésopotamie, jusqu'à dix milles de Circèse, sur l'Euphrate. Chosroës envoie de là un courrier à Probus, gouverneur de la ville, pour l'instruire de son désastre, et le supplier de lui donner retraite. L'envoyé arriva au milieu de la nuit, et Probus, étonné d'une si étrange aventure, attendit le jour, crainte de quelque surprise. Il ouvre alors les portes à Chosroës, et lui rend les plus grands honneurs. On vit avec un sombre effroi entrer dans Circèse un des plus terribles exemples des trahisons de la fortune; le plus puissant monarque de l'Orient alors fugitif, couvert de poussière, harassé de fatigue, mourant de faim et de soif, suivi seulement de trente gardes et de ses concubines, qui, l'ayant rejoint dans sa fuite, portoient leurs enfans à la mamelle.

Simocat. l. 4, c. 11.

Dès le lendemain, Chosroës écrivit à Maurice, et Probus envoya sa lettre à Comentiole, qui se trouvoit pour lors à Hiérapolis, et qui la fit porter en diligence, instruisant en même temps l'empereur d'un événement si extraordinaire. La disgrâce de Chosroës, quoique

[redacted]

ennemi naturel des Romains, tira des larmes à Maurice. Il ouvrit avec empressement la lettre du roi de Perse. Je vais la rapporter telle que nous l'a transmise un auteur contemporain, qui déclare l'avoir fidèlement copiée d'après l'original. « Chosroës, roi de Perse, au très-sage empereur des Romains, bienfaisant, pacifique, puissant, ami des nobles, défenseur des opprimés, oubliant les injures, salut. La Providence divine a placé dès le commencement dans le monde la puissance romaine et l'empire des Perses comme deux yeux pour l'éclairer et le conduire. C'est à ces deux états que les nations doivent leur paix et leur tranquillité; c'est ce double frein qui retient tant de peuples féroces toujours prêts à désoler la terre. Comme l'univers est rempli de génies pervers et malfaisans, qui s'efforcent sans cesse de renverser l'ordre établi par la volonté de Dieu même, il convient aux amis de Dieu, à ceux auxquels il a communiqué les trésors de sa sagesse et les armes de sa justice, de combattre leurs efforts. Ces esprits destructeurs se sont, dans ces derniers temps, déchaînés contre la Perse; ils y ont porté le désordre et le ravage; ils ont armé les esclaves contre leurs maîtres, les sujets contre leur prince, l'insolence contre la police et la discipline, tous les maux contre tous les biens. Varame, ce vil esclave, que mon aïeul a tiré de la poussière, ébloui de l'éclat qui l'environnoit, ne pouvant se soutenir dans le rang où il se voyoit élevé, s'est élancé sur mon trône, et a bouleversé toute la Perse. Plein de fureur, il met tout en œuvre pour éteindre la lumière de l'Orient, et pour soulever ces nations farouches altérées du sang des autres nations, et qui n'auront pas plus tôt dévoré la Perse, qu'elles se jeteront sur vos états. C'est donc une entreprise digne de votre sagesse d'étendre votre bras pour soutenir un puissant royaume ébranlé par des tyrans, et d'élever aux

« yeux de l'univers un glorieux trophée où la po
« rité joindra au nom de Maurice les titres de fon
« teur, de conservateur, de réparateur de l'empire
« Perses. Il est du devoir des grands princes de f
« régner la justice; il est de leur intérêt commu
« défendre les droits des souverains et de contenir
« les sujets dans l'obéissance. En remédiant aux
« ordres de la Perse, vous travaillerez pour vous-mê
« et vous procurerez aux Romains une gloire imn
« telle. C'est la prière que vous fait Chosroës, votre
« pliant et votre fils; car je me flatte que mes malh
« ne vous empêcheront pas de m'accorder ce titre
« rieux. Que les anges, dispensateurs des bienfait
« Dieu sur les hommes, gardent votre empire de l
« insulte et de la fureur des rebelles. »

Simocat. l. 4, c. 12. Theoph. p. 224. Hist. miscel. l. 17.

Tandis qu'on délibéroit à la cour de Constantir sur la demande de Chosroës, Varame faisoit cher ce prince dans toute la Mésopotamie. On trouva Bin qui fut amené au vainqueur et chargé de fers. Var se voyant maître des trésors, des équipages et de l la maison du roi, marcha droit à Ctésiphon, et se dans le palais. Il désiroit avec ardeur la couronne; r pour l'affermir sur sa tête, il vouloit la tenir du frage de la nation. Il travailla donc d'abord à gagn grands par des caresses et des libéralités. Bientôt voie paroissant trop longue à son impatience, d'a plus que les mages, armés de l'autorité que leur do la religion, s'opposoient à ses desseins, il leva le ma et, dans une fête solennelle que les Perses célébr tous les ans en l'honneur du ciel et des astres, il ce le diadème, et se proclama lui-même roi de Pe envoya ordre à la garnison de Martyropolis de c nuer à se défendre contre les Romains, et de n obéir à Chosroës. Le courrier fut pris par les assié

An. 595. *Simocat. l. 4, c. 12.*

Chosroës ne se donnoit pas moins de mouve pour réparer ses pertes. Il vint à Hiérapolis, où

[redacted]

nentiole, par ordre de l'empereur, le reçut avec magnificence. Ce général alla au-devant du roi hors de la ille, lui donna une garde nombreuse, et assigna pour a personne et pour sa suite un entretien très-honorable. hosroës, afin de reconnoître en apparence les bons ffices de l'empereur, fit partir pour Martyropolis un atrape, qui portoit à la garnison de cette place l'ordre le se rendre aux Romains. Mais en même temps ce prince ngrat et trompeur envoyoit secrètement un contre-rdre, et défendoit au commandant d'avoir aucun égard ı la lettre dont le satrape étoit chargé. Il passa l'hiver ı Hiérapolis, plein d'inquiétude et d'impatience. Il vouoit aller lui-même implorer la protection de l'empereur; et c'eût été pour un prince plus vain que Maurice un spectacle bien flatteur de voir à ses pieds le roi d'un état puissant, et jusqu'alors rival de l'empire. Mais ce généreux prince, ne considéra que l'intérêt du suppliant qui, en s'éloignant de la Perse, auroit laissé à Varame une plus libre carrière. Il ne lui permit pas de venir à Constantinople.

Cette capitale vit alors arriver presqu'en même temps les ambassadeurs de Varame et ceux de Chosroës. Varame, sans faire d'apologie, ne demandoit à l'empereur que la neutralité; il offroit en récompense la ville de Nisibe et tout le territoire jusqu'au Tigre. Les députés de Chosroës déployoient avec éloquence les motifs de religion, de justice, de politique; ils promettoient de rendre Martyropolis, Dara et l'Arménie entière, et de faire avec les Romains une paix perpétuelle, sans exiger aucune des sommes stipulées par les traités antérieurs. Le sénat, consulté par l'empereur, décida en faveur de Chosroës; et l'empereur, en envoyant ce décret au roi, lui remit entre les mains les seigneurs perses qu'on avoit faits prisonniers dans le cours de la guerre. L'assurance d'une si puissante protection dissipa les craintes et les inquiétudes de Chosroës. Accompagné de Comen-

Simocat 4, c. 13,

[redacted]

tiole, il repassa l'Euphrate et s'avança jusqu'à Co tine. Domitien, évêque de Mélitine et parent de Ma et Grégoire, évêque d'Antioche, se rendirent aup lui par ordre de l'empereur, pour le consoler da disgrâce et l'aider de leurs conseils. Ces deux pı également respectables par la sainteté de leur vi furent d'un grand secours par la douceur de leur tien, par leur activité et leur intelligence dans les a La ville de Nisibe balançoit encore entre son légitime et l'usurpateur; et quoiqu'elle eût vu tail pièces l'armée de Chosroës, elle avoit fermé ses à Varame, et attendoit pour se déclarer la ruir tière de l'un des deux partis. Varame, pour ı abandonner une place de cette importance, avoit aux environs un détachement de ses troupes. Ch y envoya quelques officiers pour ranimer le zèle fection des habitans envers la famille royale, e les exhorter à ne pas recevoir le joug d'un tyr mépris de la loi fondamentale du royaume, qui toujours placé sur le trône le fils aîné après la m père.

Simocat. l. 4, c. 14, 15. L'orgueil et la cruauté de Varame favorisoie efforts de Chosroës. A peine se vit-il assis sur le t qu'il se rendit odieux à toute la Perse. Les prin officiers de son armée, ayant conspiré contre lui lurent de mettre à leur tête Bindoës, dont la har déjà éprouvée, leur sembloit propre à terrasser c veau tyran. Ils forcent pendant la nuit la prison étoit renfermé, et, ayant rompu ses fers, ils vo sa conduite attaquer Varame dans le palais. Va averti de ce soulèvement, avoit déjà fait pren armes à ses gardes et aux troupes étrangères qu'il attirées à son service. Le combat dura toute la Varame repoussa les assaillans; les chefs du co furent pris; et, dès le jour suivant, il leur fit c les bras et les jambes, et exposa le reste de leurs

reur de ses éléphans, qui les écrasèrent sous leurs
Bindoës se sauva dans l'Aderbigian, où il ras-
la des troupes et ramena sous l'obéissance du roi
rand nombre de ceux qui avoient pris le parti du
le.

fortune de Chosroës commençoit à changer de face. Bindoës étoit à la tête d'une armée. Jean Mys-
, qui commandoit en Arménie, avoit reçu ordre mpereur de marcher contre l'usurpateur et d'aider
de toutes ses forces. Les troupes de Varame qui
nt d...nt Nisibe vinrent à Constantine se ranger
uite du roi, et Solchane, gouverneur de Nisibe,
par les promesses de Chosroës, lui remit la ville
es les places jusqu'au Tigre. La garnison de Mar-
polis, fidèle aux ordres secrets qu'elle avoit reçus de
roës, continuoit de se défendre avec vigueur. L'é-
Domitien ayant découvert la mauvaise foi du roi
rse, lui en fit de vifs reproches, et l'obligea d'en-
aux assiégés un ordre précis de se rendre sur-le-
p. Il fallut obéir. Les principaux officiers de la
son se rendirent à Constantine; et comme Sittas,
voit livré Martyropolis aux Perses quatre ans
avant, paroissoit au milieu d'eux avec distinction,
nt encore les Romains, et se tenant assuré de la pro-
n de Chosroës, Domitien déclara au roi que, s'il ne
t ce traître, il alloit être abandonné de l'empereur,
urneroit toutes ses forces en faveur de Varame.
menace effraya le roi; il ne balança pas de sacri-
ittas à sa propre sûreté, et le mit entre les mains
omentiole, qui le fit brûler vif. Tous ceux qui
nt trempé dans le même complot furent punis de
. Domitien se transporta lui-même à Martyropolis,
fut reçu avec des acclamations de joie. Les habi-
respiroient enfin après un siége de quatre ans,
avoient soutenu malgré eux, plus maltraités par
rnison des Perses que par les Romains qui les

Simocat. l. 4, c. 15, 16. Evag. l. 6, c. 18.



assiégeoient. L'évêque les assembla dans la grande é
et après avoir rendu à Dieu des actions de grâce, i
lébra les divins mystères, auxquels tous s'empress
de participer. Cette sainte cérémonie fut suivie d
jouissances publiques pendant sept jours.

Simocat. l. 5, c. 1, 2. Zon. t. 2, p. 75.

Varame, voyant les forces de l'empire armées e
veur du roi, ne perdit pas courage. Résolu de sou
son usurpation, il rassembla les meilleures troup
la Perse, appela auprès de lui les plus braves offi
et prit les mesures nécessaires pour arrêter les pr
de son ennemi. Chosroës, moins intrépide, alarm
mouvemens de ce redoutable rival, eut encore un
recours à l'assistance divine dont il avoit éprou
effets. La mémoire de saint Serge étoit en vénéra
même chez les barbares de ces contrées. Ce prince
n'étoit religieux que par crainte ou par caprice
adressa ses prières; il fit vœu d'envoyer à l'église d
giopolis, si le saint martyr lui procuroit la victoire
croix d'or pur enrichie des pierreries les plus préci
Cependant Varame envoya au château d'Anatha
de Circèse, le satrape Miradurin, avec un gros dét
ment, pour garder les passages de l'Euphrate; il fi
tir Zadesprate pour aller s'emparer de Nisibe. Ces
expéditions ne furent pas heureuses. Miraduri
massacré sur la route par ses propres soldats, qu
voyèrent sa tête à Chosroës. Zadesprate ayant fait
Solchane qu'il marchoit à Nisibe pour en prendre
session, et qu'il comptoit bien n'y trouver aucu
sistance, Solchane, pour toute réponse, fit char
chaînes et conduire au roi les envoyés de Zadespr
entreprit même de faire périr ce traître. Dans c
sein, un officier de la garnison, nommé Rosas, pa
tête d'une troupe de cavaliers, et s'approche pend
nuit d'un château où Zadesprate s'étoit logé. Il e
un soldat dire aux sentinelles qu'il leur arrivoit u
fort de cavalerie, et qu'il venoit en donner avis à

apitaine. Zadesprate avoit passé une partie de la nuit ans la débauche; on l'éveille pour lui annoncer cette onne nouvelle; il se lève encore à demi ivre, fait ou-rir la porte du château, et ne s'aperçoit de la sur-rise que lorsqu'il voit massacrer ses soldats. Il de-nande en vain la vie; il tombe percé de coups, et sa te, portée à Solchane, est envoyée à Constantine.

De si heureux commencemens donnoient à Chosroës s meilleures espérances. Il attribuoit ses succès au dieu es Romains. Ce prince idolâtre jusque dans les hom-nages qu'il rendoit à l'Être suprême, croyoit l'honorer n le mettant au-dessus de Mithra et des autres divinités e la Perse; il protestoit hautement qu'il n'adoreroit dé-ormais que lui; mais il comptoit encore plus sur la protec-ion de Maurice. Il l'informa du changement de sa fortune, supplia de la seconder par de nouveaux efforts, et lui emanda une grande somme d'argent, qu'il s'engagea ar écrit à rendre lorsqu'il seroit rétabli dans ses états. laurice ne tarda pas à le satisfaire, et Chosroës em-loya cette somme à récompenser ceux qui lui étoient tachés, et à gagner de nouveaux partisans. Mécontent Comentiole, dont il se croyoit méprisé, et qu'il ac-isoit de négligence et d'une lenteur préjudiciable à ses térêts, il obtint qu'il fût rappelé, et que le comman-ment de l'armée fût donné à Narsès.

Pour s'assurer des environs de Nisibe, il se transporta *Simocat. l* ı château de Marde, situé au nord de cette ville, sur le *5, c. 3.* ıont Masius. Tous les seigneurs de ces contrées s'y ndirent pour lui protester de leur fidélité, et lui mi-nt entre les mains des otages, dont il confia la garde ıx Romains. Peu de temps après, Narsès vint à Dara vec son armée. La vue de ces troupes richement équi-ées et bien fournies de munitions, inspira une nou-elle confiance à Chosroës; il fit son entrée à leur tête vec toute la fierté d'un vainqueur; et, poussé par une ıriosité, ou peut-être par une dévotion bizarre, il en-

tre à cheval, couvert de toutes ses armes, dans la grande église de Dara, pendant qu'on y célébroit les saints mystères. Les habitans, scandalisés de cette indécence, poussent des cris d'indignation ; ils se rappellent que le grand Chosroës, après avoir pris la ville, n'avoit rien fait contre le respect dû à la religion. L'évêque Domitien court au-devant du roi, et, saisissant la bride de son cheval, le menace d'emmener sur-le-champ ses troupes à Constantine, s'il ne sort de l'église. Chosroës, confus, se retire en s'excusant sur l'ignorance où il étoit encore des pratiques du christianisme. Six jours après, il reçut de la part de l'empereur un baudrier enrichi de pierreries, une tiare, des lits et des tables d'or; et, pour rendre la personne de ce prince également respectable aux Romains et aux Perses, Maurice lui envoyoit une partie de ses propres gardes, et lui formoit une maison convenable à la majesté d'un grand roi. Cette pompe contribua plus que tout autre motif plus solide à ramener à l'obéissance la plupart de ceux qui s'étoient laissé entraîner à la révolte. Le roi, pénétré de reconnoissance, fit porter à l'empereur, par un des principaux satrapes, les clefs de Dara, avec un acte authentique par lequel il faisoit donation de cette ville à l'empire. Le satrape fut reçu avec de grands honneurs; Maurice le combla de présens, et confirma le traité fait avec Chosroës, auquel il donna le titre de fils.

Simocat. l. 5, c. 4, 5. Evag, l. 6, c. 23.

Le roi de Perse, appuyé d'un si puissant secours, crut qu'il étoit temps de marcher contre Varame, et de lui arracher la couronne qu'il avoit usurpée. Singare passoit pour imprenable par la force de ses remparts, par sa nombreuse garnison, et par sa situation dans une plaine sablonneuse où l'on ne trouvoit pas une goutte d'eau. Il y fit transporter ses femmes et ses enfans, sous la conduite de Mébodès, suivi de deux mille hommes, et il lui ordonna de marcher ensuite droit à Séleucie sur le Tigre. Quelques jours après il partit de Dara



c toute l'armée. Lorsqu'il fut à deux lieues de cette
e, Domitien prit congé de lui pour retourner à Mé-
ne. Grégoire étoit déjà revenu à Antioche, où il mou
peu de temps après, laissant le siége à Anastase,
lé depuis vingt-trois ans. Avant que de quitter Chos-
:s, Domitien lui remit devant les yeux les bienfaits
l'empereur, et plus encore les faveurs qu'il avoit re-
:s du Dieu unique et véritable; il lui recommanda de
vre les avis de Narsès, et voulut lui rendre un der-
:r service, en réveillant dans le cœur des troupes ro-
ines cet aiguillon de gloire et cette noble ardeur
i assure la victoire. Etant donc monté sur un tertre
vé, ce prélat éloquent sut si bien enflammer le cou-
e des soldats par un discours plein de feu, qu'il les
ssa brûlans d'impatience de vaincre ou de mourir avec
nneur. Trois jours après, l'armée arriva au bord du
igre, où elle s'arrêta pour attendre les troupes qui ve-
ient d'Arménie. Chosroës choisit mille soldats de la
rde, toute composée de Romains, et leur commanda
passer le fleuve pour observer les mouvemens des
nemis. En approchant de la rivière de Zab, ils appri-
nt que Bryzace, envoyé par Varame pour le même
ssein, campoit aux environs. Ils l'attaquèrent pen-
ant la nuit, taillèrent sa troupe en pièces, le prirent
i-même, et l'envoyèrent à Chosroës, après lui avoir
oupé le nez et les oreilles. Le roi, encouragé par ce pre-
ier avantage, exhorte Narsès à en profiter; l'armée
sse le Tigre, et se retranche dans un lieu nommé Di-
bod. Chosroës y donne un grand repas aux principaux
ficiers des Romains et des Perses; et, pour égayer le
stin, ce prince cruel fait amener Bryzace. Après que
tat déplorable de ce malheureux prisonnier eut assez
ng-temps servi de divertissement aux convives, le roi
un signe de la main; car, selon la coutume des Per-
s, il n'étoit pas permis de parler pendant le repas; et
ssitôt Bryzace fut mis en pièces à leurs yeux. Les Ro-

trèrent bientôt les troupes d'Arménie, qui n'étoient séparées que par un grand lac, et Mystacon se disposoit à livrer bataille, lorsqu'il reçut ordre de Narsès d'éviter le combat. Bindoës, qui connoissoit le pays, fit pendant la nuit filer les troupes à l'orient du lac, en sorte qu'elles se trouvèrent au matin entre Varame et le Zab.

Simocat. l. 5, c. 9. Ce fut alors que Chosroës reçut la nouvelle des rapides succès de Mébodès; et ce général se rendit bientôt lui-même auprès du roi pour partager l'honneur d'une journée qui devoit décider du sort de la Perse. Déjà Mystacon avoit joint Narsès, et les deux armées réunies se communiquèrent réciproquement de la hardiesse et de l'assurance. Chosorës se voyoit à la tête de plus de soixante mille hommes. Varame, qui n'en avoit que quarante mille, tenta de surprendre les ennemis à la faveur de la nuit; mais la difficulté des chemins retarda tellement sa marche, qu'il fut prévenu par la clarté du jour. Les deux armées demeurèrent deux jours en présence; le troisième, les troupes de Varame, impatientes de combattre, sortirent de leur camp en tumulte, et poussant de grands cris. Les Perses de Chosroës imitoient ce désordre; au contraire, les Romains se rangeoient en bataille sans bruit et sans confusion; et Narsès ayant reprimandé Bindoës et Mébodès de ce qu'ils ne pouvoient contenir leurs troupes, et les réduire au silence, vint à bout de rétablir cette tranquillité qui met une armée bien disciplinée en état d'entendre l'ordre et d'y obéir de concert. L'armée romaine étoit divisée en trois corps. Chosroës et Narsès étoient à la tête du centre; Mébodès commandoit l'aile droite, où étoient les Perses; Mystacon l'aile gauche, composée des troupes d'Arménie. Les Romains, embrasés d'ardeur, attendoient le signal lorsque l'armée de Varame, effrayée de leur nombre, de leur contenance et de leur ordre de bataille, prit la fuite et se

[redacted]

; la Perse un parti redoutable. Après la ruine de Jéru-
m, regardant la Perse comme le berceau de leur na-
, parce que leur patriarche Abraham étoit sorti de la
ldée, ils s'y étoient retirés en foule, et y avoient
orté leurs effets les plus précieux. S'étant encore
iis ce temps-là enrichis par les usures et par le com-
ce, ils étoient devenus puissans, et leur penchant à
volte avoit plus d'une fois alarmé les rois de Perse. Un
ur de ce temps-là trace leur portrait en ces termes :
t, dit-il, *une nation perverse, séditieuse, jalouse,*
ide en amitié, et irréconciliable dans sa haine. Mé-
ès leur donna pour lors une terrible leçon; et le châ-
ent de ceux de la nouvelle Antioche dut rappeler
autres le sanglant édit qu'Assuérus avoit autrefois
lié dans ces mêmes contrées; mais dans le temps
t je parle, ils ne trouvèrent point d'Esther.

'andis que Mébodès réduisoit sous l'obéissance de *Simocat.* l.
maître légitime les principales villes de la Perse, 5, c. 8.
mée de Chosroës, après quatre jours de marche, étoit
vée dans un lieu nommé Alexandriane, où l'on
oit encore les ruines d'une forteresse détruite autre-
par Alexandre le grand. Elle alla camper le lende-
n dans la plaine de Cnéthas. Cependant Jean Mys-
n approchoit, et Bindoës s'étoit joint à lui avec ses
ipes. Ils n'étoient pas loin du Zab, lorsque Mystacon
êcha mille cavaliers pour s'assurer du passage. Va-
ie, qui avoit dessein de le battre avant qu'il eût joint
sès, fut averti de son approche, et se rendit maître
ont. Narsès, informé de ces mouvemens, rebroussa
min, et, ayant regagné en quatre jours les bords du
, il passa lui-même le fleuve au-dessus de Varame,
it le dégât sur les terres des Aniséniens. Varame,
ir empêcher la jonction des deux armées, partagea
troupes en deux corps, dont l'un faisoit face à l'o-
nt, pour arrêter Narsès, tandis que l'autre marchoit
s le nord au-devant de Mystacon. Ceux-ci rencon-

trèrent bientôt les troupes d'Arménie, qui n'étoient séparées que par un grand lac, et Mystacon se disposoit à livrer bataille, lorsqu'il reçut ordre de Narsès d'éviter le combat. Bindoës, qui connoissoit le pays, fit pendant la nuit filer les troupes à l'orient du lac, en sorte qu'elles se trouvèrent au matin entre Varame et le Zab.

Simocat. l. 5, c. 9. Ce fut alors que Chosroës reçut la nouvelle des rapides succès de Mébodès; et ce général se rendit bientôt lui-même auprès du roi pour partager l'honneur d'une journée qui devoit décider du sort de la Perse. Déjà Mystacon avoit joint Narsès, et les deux armées réunies se communiquèrent réciproquement de la hardiesse et de l'assurance. Chosorës se voyoit à la tête de plus de soixante mille hommes. Varame, qui n'en avoit que quarante mille, tenta de surprendre les ennemis à la faveur de la nuit; mais la difficulté des chemins retarda tellement sa marche, qu'il fut prévenu par la clarté du jour. Les deux armées demeurèrent deux jours en présence; le troisième, les troupes de Varame, impatientes de combattre, sortirent de leur camp en tumulte, et poussant de grands cris. Les Perses de Chosroës imitoient ce désordre; au contraire, les Romains se rangeoient en bataille sans bruit et sans confusion; et Narsès ayant reprimandé Bindoës et Mébodès de ce qu'ils ne pouvoient contenir leurs troupes, et les réduire au silence, vint à bout de rétablir cette tranquillité qui met une armée bien disciplinée en état d'entendre l'ordre et d'y obéir de concert. L'armée romaine étoit divisée en trois corps. Chosroës et Narsès étoient à la tête du centre; Mébodès commandoit l'aile droite, où étoient les Perses; Mystacon l'aile gauche, composée des troupes d'Arménie. Les Romains, embrasés d'ardeur, attendoient le signal lorsque l'armée de Varame, effrayée de leur nombre, de leur contenance et de leur ordre de bataille, prit la fuite et se

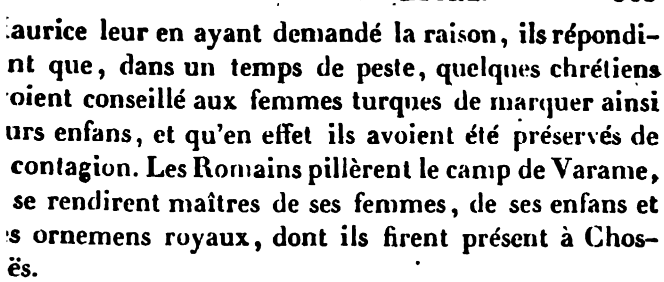
[redacted]

retira sur une montagne. Il y eut même un corps de cinq cents hommes qui mit bas les armes et passa du côté des Romains. Chosroës vouloit attaquer l'ennemi sur cette éminence, et pressoit Narsès d'y faire monter ses troupes; mais ce général, qui savoit la guerre, jugeant cette entreprise tout-à-fait téméraire, retint les Romains dans leur poste. Le roi, irrité de ce refus, donna ordre aux Perses d'y monter, et ne tarda pas à s'en repentir : les Perses, repoussés avec grande perte, auroient tous été taillés en pièces, si les Romains n'eussent arrêté la fougue des ennemis. Au coucher du soleil, les deux armées rentrèrent dans leur camp.

Simocat. l 5, c. 10, 11 Theoph. p 224, 225. Evag. l. 6 c. 17. Hist. miscel l. 17. Zon. t. 2 p. 75.

Varame ayant reconnu la supériorité des ennemis, partit dès le point du jour, et alla camper entre des hauteurs inaccessibles à la cavalerie. Les Romains le suivirent, et s'avancèrent jusqu'à la plaine de Ganzac. Varame, pour les fatiguer et ralentir leur ardeur, changea de poste, et, après les avoir promenés par plusieurs détours, il s'arrêta enfin près d'une rivière nommée Balarath. Les Romains, qui ne le perdoient pas de vue, vinrent camper dans le voisinage, et dès le lendemain ils se rangèrent en bataille dans la plaine qui bordoit la rivière. Leur armée garda le même ordre qu'elle avoit observé sur les bords du Zab. Narsès encouragea ses troupes, et leur donna pour mot du guet les premières paroles de la salutation angélique. C'étoient des termes inconnus aux Perses; et il les avoit choisis exprès, afin que, dans la confusion de la bataille, les Perses de son armée pussent se distinguer de leurs compatriotes qui composoient l'armée ennemie. Varame, ne pouvant éviter le combat, fit usage de tout son savoir pour disposer avantageusement de son armée. Il se mit à la tête du centre; il plaça devant sa cavalerie ses éléphans comme autant de tours, et les fit monter par les plus braves de ses soldats. Il y en avoit aussi dans l'armée de Chosroës, et ce prince, escorté de cinq cents cavaliers,

exhortoit les Perses de son parti à ne pas céder aux Romains le prix de la valeur. Aux cris des Perses succède un affreux silence; on n'entend plus que le son menaçant des trompettes, et les deux armées s'approchent avec cette sombre fureur qui annonce le carnage. On ne s'arrêta pas long-temps à la décharge des traits, et bientôt on en vint à la mêlée. Varame, croyant trouver moins de résistance de la part des Perses qui faisoient l'aile droite de l'armée romaine, quitta le centre, et se porta sur son aile gauche, à la tête de laquelle il chargea les troupes de Mébodès. Tout plia devant lui, et les Perses, prêts à tourner le dos, alloient entraîner dans leur fuite le reste de l'armée, lorsque Narsès, leur envoyant plusieurs renforts les uns sur les autres, vint à bout de les soutenir. Varame, perdant l'espérance de les enfoncer, retourne au centre et charge Narsès. Mais ce général intrépide, méprisant la fureur des éléphans, perce au milieu d'eux, fond sur le centre des ennemis, rompt leurs rangs, renverse les cavaliers sur les fantassins; rien ne résiste à la violence de son attaque, et toute l'armée de Varame se dissipe comme un tourbillon de poussière. Les Romains poursuivent avec ardeur, et bientôt toute la plaine est jonchée de cadavres. Les éléphans se défendoient encore, et les Perses, montés sur leur dos, ne cessoient de tirer sur les vainqueurs: on les environne; on abat les conducteurs, et on livre les éléphans à Chosroës. Six mille Perses qui s'étoient retirés sur une montagne furent enveloppés et forcés de se rendre. Les Romains les conduisirent au roi, et ce prince inhumain se fit un divertissement cruel de les voir percer à coups de flèches, ou écraser sous les pieds des éléphans. Ayant appris qu'il y avoit des Turcs entre les prisonniers, il les fit séparer et envoyer à Maurice, comme autant de trophées qui rendoient té- [illegible] de la valeur des Romains. On remarqua [illegible] le front l'empreinte d'une croix.



:aurice leur en ayant demandé la raison, ils répondi-
nt que, dans un temps de peste, quelques chrétiens
'oient conseillé aux femmes turques de marquer ainsi
urs enfans, et qu'en effet ils avoient été préservés de
contagion. Les Romains pillèrent le camp de Varame,
se rendirent maîtres de ses femmes, de ses enfans et
's ornemens royaux, dont ils firent présent à Chos-
ës.

Le lendemain on recueillit les dépouilles, et l'on
ırta les plus précieuses dans la tente du roi. De toute
ırmée de Varame il n'étoit échappé que dix mille
ımmes, avec Varame lui-même. On fit partir pour les
ıursuivre un gros détachement sous la conduite de
arin et de Bestame, qui revinrent quelques jours après
ns ramener aucun prisonnier. Tous s'étoient dispersés;
, soit que Varame eût péri dans la fuite, soit qu'il se
t sauvé dans quelque pays barbare, on n'en reçut de-
ıis ce temps-là aucune nouvelle. Les vainqueurs étant
meurés trois jours campés près du champ de bataille,
ıfection des cadavres les obligea de s'éloigner. Ils se
tirèrent à Ganzac, où le roi, plus enflé de ses prospé-
tés que s'il les eût méritées par sa propre valeur, fit
ıx officiers romains un superbe festin, accompagné
tous les instrumens de musique en usage chez les
:rses, pour célébrer sa victoire. Dix jours après il
ngédia les troupes de l'empire sans les récompenser
leurs services, autrement que par des paroles; et,
ımenant avec lui les soldats perses, il prit le chemin
Séleucie. Narsès, en le quittant, lui recommanda de
jamais oublier qu'il étoit redevable de la vie et de la
uronne à la générosité des Romains. Chosroës écrivit
Maurice une lettre remplie de témoignages de recon-
ıissance; et, comptant plus sur les Romains que sur
s propres sujets, dont il avoit éprouvé la perfidie, il
prioit, pour dernière grâce, de lui laisser pour sa
rde mille soldats romains; ce qui lui fut accordé.

Simocat. l. 5, c. 13, 14. Evag. l. 5, c. 20.

Chosroës, rétabli dans ses états, n'oublia pas le vœu qu'il avoit fait dans son infortune. Il fit porter à l'église de Saint-Serge la croix d'or qu'il avoit promise. C'étoit celle que son aïeul avoit enlevée de Sergiopolis, et déposée dans son trésor. Chosroës ajouta de nouveaux ornemens à ce riche présent, avec une inscription qui annonçoit sa reconnoissance. Ce prince inconséquent et bizarre, malgré ces actes de dévotion chrétienne, malgré les protestations plusieurs fois réitérées au milieu de ses disgrâces, de ne jamais adorer que le dieu des Romains, persista toute sa vie dans le paganisme, tel qu'il étoit établi en Perse. Toujours attaché en apparence à la religion du pays, qu'il méprisoit dans le cœur, parce qu'il n'en avoit aucune, il y porta une nouvelle atteinte en épousant, contre les lois de la Perse, et faisant déclarer reine, une chrétienne nommée Sira, Romaine de naissance, dont il étoit devenu éperdument amoureux. Ayant passé deux ans avec elle sans en avoir d'enfans, il eut encore recours à saint Serge; et s'étant, dix jours après, aperçu du succès de sa prière, il envoya encore de magnifiques présens, avec une lettre adressée à ce saint martyr, implorant sa protection sur Sira et sur le fruit dont elle étoit enceinte. Dès qu'il se vit paisible possesseur de la couronne de ses ancêtres, son premier soin fut de punir les rebelles. Varame lui avoit échappé; il fit mourir tous ceux qui avoient eu part à sa révolte. Il sembloit que Bindoës ne devoit attendre que des récompenses; il avoit couronné Chosroës; il avoit signalé son zèle dans tout le cours de la guerre contre Varame. Cependant, dès qu'il cessa d'être utile, Chosroës ne vit plus en lui qu'un audacieux rebelle, qui avoit osé porter sur son roi Hormisdas une main sacrilége; il le fit noyer dans le Tigre. La paix fut rétablie entre la Perse et l'empire. Ce fut ainsi que Maurice, loin de profiter, par une politique basse et inhumaine, des troubles d'un état voisin, toujours jaloux, souvent ennemi, eut l'hon-

de calmer la Perse, de replacer sur le trône le e légitime, et de terminer par une générosité glorieuse que toutes les victoires une guerre opi- : et funeste aux deux peuples.

suite des guerres de l'empire contre la Perse nous perdre de vue les affaires d'Occident, depuis la d'Autaris en 590. Nous allons reprendre l'histoire ie autant qu'elle se trouve mêlée à celle de l'em- et, pour éviter de trop fréquentes interruptions, la conduirons jusqu'à la mort de Maurice en 602. lf, reconnu roi des Lombards par les seigneurs de tion, assemblés à Milan au mois de mars 591, it la paix, mais savoit faire la guerre. Son pre- soin fut de retirer des mains des François les nniers italiens, en quoi il fut généreusement servi a reine Brunehaut, qui en racheta un grand ›re. Ce prince s'occupoit en même temps à réduire :urs ducs qui refusoient de se soumettre. Une grande resse fit manquer la récolte en Italie, et la famine ut par le ravage que fit, surtout dans le territoire rente, une multitude innombrable de sauterelles : prodigieuse grosseur. La peste vint ensuite déso- 's malheureuses contrées. Elle s'étendit depuis l'Is- usqu'à Rome, et ce fut alors que le mausolée 'ien prit le nom de *Château-Saint-Ange*, parce 'on vit ou l'on crut voir sur le haut de ce monu- un ange qui, tenant une épée nue, la remettoit le fourreau; ce qui annonçoit la fin de la conta- Tant de fléaux furent terminés par un hiver plus .reux qu'on n'en avoit ressenti de mémoire d'homme. née suivante, l'exarque romain, qui, à l'exemple s prédécesseurs, agissoit en souverain indépendant, ıt de recommencer la guerre, où son avarice es- .t trouver des occasions de s'enrichir. Mais, dissi- :nt d'abord son dessein, il parut ne quitter Ra- e que pour faire le voyage de Rome; il se fit

Paul. diac. l. 4, c. 2, 4, 8, 13, 15, 17, 19, 21, 24, 25, 26. Greg. l. 2, ep. 32, 62, 65; l. 4, ep. 29, 31, 33, 34, 35, 38; l. 5, ep. 13, 34, 42, 60, 63, 64; l. 6, ep. 9, 11, 23, 25; l. 7, ep. 2, 5, 20, 79, 80, 81, 102; l. 8, ep. 37; l. 9, ep. 42, 43. Idem, l. 2. Homel. 6, 10. Simocat. l. 7, c. 6. Rubeus, hist. Ravenn. l. 4. Sigon, de regno ital. l. 1. Baronius. Pagi ad Baron. Mabill. dipl. c. 9. Morin. de parnit. p. 77. Thomassin de vetere et novâ eccles. disc. t. 1, l. 1, c. 11. Fleury, hist. ecclés., l. 35, art. 22, 31, 40, 41, 50; l. 36, art. 2, 4, 24, 43. Oriens chris. t. 1, p. 226. Murat. an-

nal. ital. t. 3, p. 538, 543, 546, 551, 552, 554, 556, 557, 560; t. 4, p. 1, 2. Giann. hist. nap. l. 4, c. 2, 3, 4. Assemani, bibl. juris. or. t. 3, c. 14. De vitâ ant. Benevent. Thes. alter. dissert. 1, p. 16, 21.

cependant accompagner de ses troupes. A son approche, le peuple de Rome et la garnison, enseignes déployées, sortirent au-devant de lui. L'exarque alla d'abord à la basilique de Latran, pour y rendre ses respects au pape, qui l'attendoit en ce lieu, et cette cérémonie se renouvela toutes les fois que les exarques vinrent à Rome. A son retour, il s'empara des villes de Sutri, Bomarzo, Orta, Amérie, Todi, Lucéolo, et de quelques autres qui se trouvoient sur sa route. Maurition, duc de Pérouse, gagné par argent, reçut garnison romaine. Ces actes d'hostilités furent pour les Lombards un signal de guerre. Ariulf, duc de Spolette, surprit et brûla la ville d'Ancône; il marcha ensuite vers Rome, tandis qu'Aréchis, qui venoit de succéder à Zotton dans le duché de Bénévent, s'avançoit vers Naples. Le pape Grégoire, tout occupé du salut de l'Italie pendant que l'exarque ne songeoit qu'à l'épuiser par des impositions tyranniques, et par le trafic honteux qu'il faisoit de la guerre et de la paix, employoit en vain les plus pressantes sollicitations pour engager Romain à traiter avec les ducs ennemis. Enfin, ne trouvant aucune ressource dans cette âme intéressée, il prit le parti de négocier lui-même avec Ariulf, dont il acheta une trève à ses propres dépens. Mais les soldats de la garnison de Rome lui firent perdre le fruit de sa générosité. Ils sortirent à l'insu du pape sur les Lombards, et en tuèrent un grand nombre. La guerre se rallume avec plus de fureur. Ariulf se venge de la perfidie en brûlant les environs, et passant au fil de l'épée tous les Romains qui se rencontrent hors de la ville. Enfin, obligé de lever le siége, il se rendit maître de Camérino, et s'alla joindre à Aréchis, qui campoit devant Naples. Cette ville, avec celle de Cumes, étoit alors la seule ville murée qu'il y eût en ces contrées. Quoiqu'elle ne fût pas encore capitale du duché, l'empereur en avoit depuis peu agrandi le territoire en y ajoutant les îles d'Ischia,

Procida et de Nisita. On y joignit dans la suite Cumes, ·bia, Surrente, Amalfi ; et le duché de Naples de- ·it si considérable, que les gouverneurs envoyés de nstantinople prenoient le titre de ducs de Campanie. égoire, abandonné de l'exarque, prit les plus sages ·sures pour conserver cette ville à l'empire. Elle tint ·itre tous les efforts des Lombards, qui l'attaquèrent à ·isieurs reprises, toujours sans succès. Comme elle ·it environnée de leurs états, le duc Maurence, qui gouverna sept ans après, y établit une forte garnison ; par surcroît de précaution, il obligea les habitans monter la garde sur les murailles, sans en exempter moines, ni même leur abbé Théodose, malgré son ·nd âge et les plaintes du pape.

La perte de Pérouse, capitale de la Toscane, cha- ·inoit Agilulf. Il vint en personne assiéger cette place ; l'ayant reprise après quelques jours de siége, il fit ·ncher la tête à Maurition. Il marcha ensuite vers ·me, dont il désola le territoire. Saint-Grégoire fait e vive peinture des maux dont cette ville étoit envi- ·nnée. Il expliquoit alors dans son église le prophète échiel. Accablé de tristesse, il interrompit ses homé- ·s, qu'il termina par ces paroles : *Ne vous assemblez ·s pour m'entendre ; mon cœur est flétri par la dou- ·r. Nous ne voyons autour de nous que le glaive et la ·rt. Nos concitoyens nous sont enlevés par le mas- ·re ou par l'esclavage. Ceux qui rentrent dans Rome rapportent que les malheureux restes de leurs corps ·tilés par le fer ennemi. Non, je ne vous parlerai ·s ; ma voix se glace, et ne forme que des soupirs ; ·s yeux ne sont ouverts qu'aux larmes ; mon âme ·fflige de ma vie.* Malgré cet acharnement des Lom- ·rds, Agilulf n'eut pas le même succès qu'Alaric, ·nséric et Totila. Le courage des assiégés, ou peut- e l'argent de Grégoire, lui fit lever le siége. Il em- ·na grand nombre de prisonniers, qu'il envoya vendre

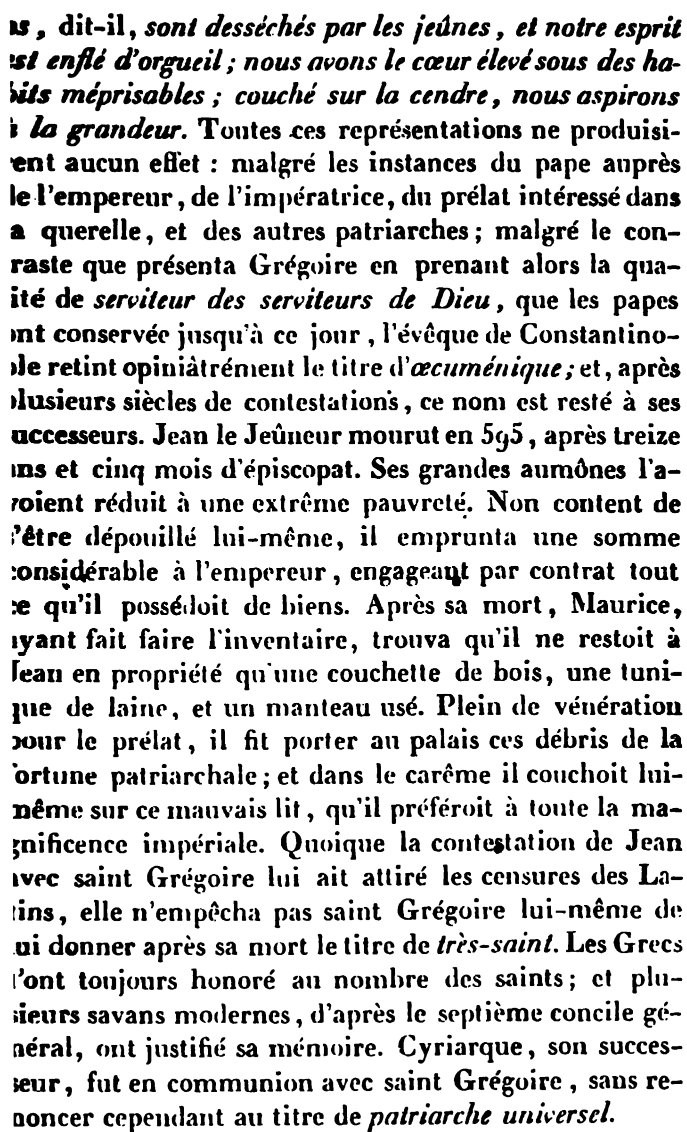
aux François. Saint Grégoire n'abandonna pas ces infortunés; sa charité les suivit dans leur captivité. S'épargnant tout à lui-même, il prodiguoit ses biens pour les racheter. Il obtint d'abondantes aumônes de l'empereur et de toute la cour de Constantinople.

Quoique Grégoire soutînt avec zèle les intérêts de l'empire, et qu'il travaillât sans relâche à réparer les maux que causoit la négligence ou l'avarice des exarques, on voit cependant par ses lettres qu'il étoit mécontent de la conduite de Maurice; et, sans s'écarter du respect qu'il devoit au souverain, il eut avec lui de fréquens démêlés. *Les affaires de l'Italie*, écrit-il à un ami, *peuvent-elles prospérer sous un prince qui vend les charges, qui n'écoute que les mauvais conseils, et qui met en place des ministres corrompus, dont l'unique emploi est de sucer le sang des peuples?* Les concussions de Romains, et celles des gouverneurs particuliers autorisoient ses plaintes. Romain tyrannisoit Rome et Ravenne. L'exarque d'Afrique, de qui dépendoit la Sardaigne, vendoit aux païens la permission de sacrifier à leurs idoles. Lorsqu'ils eurent été convertis par les soins de Grégoire, il continuoit d'exiger d'eux le même tribut; et, sur les reproches que lui en faisoit l'évêque de Cagliari, il répondit que, s'étant engagé avec la cour à payer une grande somme d'argent pour obtenir son gouvernement, il ne pouvoit autrement acquitter cette dette. En Corse, les habitans étoient réduits à vendre leurs enfans pour fournir aux impôts; ce qui en détermina un grand nombre à se donner aux Lombards, dont ils recevoient un traitement plus doux. En Sicile, un exacteur nommé Etienne, s'enrichissoit par des confiscations injustes et par des taxes arbitraires. Maurice lui-même éprouva plus d'une fois la fermeté de Grégoire, qui ne s'accordoit pas toujours avec lui. L'empereur et le pontife sembloient avoir changé de rôle. Maurice, retenu par une douceur pas-

torale, défendoit d'user de violence pour convertir les schismatiques, les hérétiques, les païens. Grégoire, animé d'un zèle ardent, s'armoit quelquefois du despotisme impérial pour étendre les conquêtes de l'Eglise. Il ordonne, dans une lettre à l'évêque de Cagliari, de forcer les paysans idolâtres, serfs de l'Eglise, à se faire baptiser, et de les charger de plus fortes redevances pour les obliger à se convertir. Il espéroit, disoit-il, que les enfans de ceux qui auroient été ainsi traînés de force au sein de l'Eglise y demeureroient attachés par une heureuse habitude, et qu'ils seroient meilleurs chrétiens que leurs pères. L'évêché de Salone en Dalmatie étoit disputé par deux concurrens également élus. Grégoire soutenoit Honorat; l'empereur et l'exarque s'étoient déclarés pour Maxime. Ce différend dura six années. Maxime l'emporta enfin, mais ce ne fut qu'après une soumission très-humiliante. Le pape ne passoit rien à l'empereur de ce qu'il croyoit pouvoir intéresser le salut des âmes. Maurice avoit défendu par une loi d'admettre à la cléricature, et de recevoir dans les monastères ceux qui étoient revêtus de charges publiques, ceux mêmes qui sortoient d'exercice, non plus que les soldats avant que le temps de leur service fût achevé. Grégoire entreprit de faire révoquer cette loi: mais il usa en cette occasion de tous les ménagemens d'une respectueuse politique. Il commença par obéir, en faisant publier la loi de l'empereur. Quelque temps après il lui envoya ses remontrances; et, pour éviter l'éclat, il les fit présenter, non pas publiquement par son nonce, mais en particulier par le médecin Théodore, ami du prince et du pontife. Il reconnoissoit que la puissance souveraine s'étend sur les ministres des autels; mais il représentoit à Maurice que sa loi ne s'accordoit pas avec l'Evangile, et que le prince ne devoit pas détourner du service de Dieu ceux que Dieu avoit bien voulu attacher au service du prince. L'empereur eut égard à des

remontrances si sages et si bien ménagées ; il exigea seulement que ceux qui sortoient de charge ne fussent admis qu'après avoir rendu leurs comptes : pour les soldats, ils pouvoient être reçus dans les monastères, mais après trois ans d'épreuve. C'étoit le temps marqué par les lois de Justinien pour le noviciat de tous les moines. Grégoire l'avoit abrégé en le restreignant à deux ans ; mais l'ancien usage subsista pour les gens de guerre qui vouloient, avant la vétérance, embrasser la vie monastique.

Le plus sérieux démêlé de saint Grégoire avec Maurice s'éleva au sujet du nouveau titre que s'attribuoit le patriarche de Constantinople. Justinien avoit donné aux évêques de sa capitale le nom d'*œcuméniques ;* mais aucun d'eux n'avoit encore osé se parer de ce titre. Jean, renommé pour l'austérité de sa vie, qui lui fit donner le surnom de *Jeûneur,* avoit fui l'épiscopat, et n'en fut pas plus tôt revêtu, qu'il entreprit d'en relever les prérogatives. Loin de rien rabattre de l'ambition de ses prédécesseurs, il affectoit dans toutes ses lettres le nom de patriarche universel. Pélage II s'y étoit opposé ; il l'avoit même menacé d'excommunication, s'il continuoit d'usurper une qualité qui réduisoit les autres évêques au rang de ses vicaires. Jean n'avoit tenu compte de ses menaces ; et ce prélat, humble dans sa personne, mais jaloux de l'honneur de sa place, étoit soutenu de Maurice, qui partageoit la vanité de l'évêque de sa ville impériale. Les évêques d'Orient, qui n'avoient d'accès que par lui auprès de l'empereur, le flattoient aussi dans ses prétentions. Grégoire, prévoyant les suites fâcheuses que pourroit entraîner l'ambition des patriarches de Constantinople, tâchoit inutilement de rabaisser par ses lettres la vanité de ce prélat. Pressé par l'empereur, il s'efforça de lui faire sentir dans sa réponse les conséquences du titre orgueilleux que Jean s'arrogeoit ; et, faisant allusion au surnom de *Jeûneur : Nos*

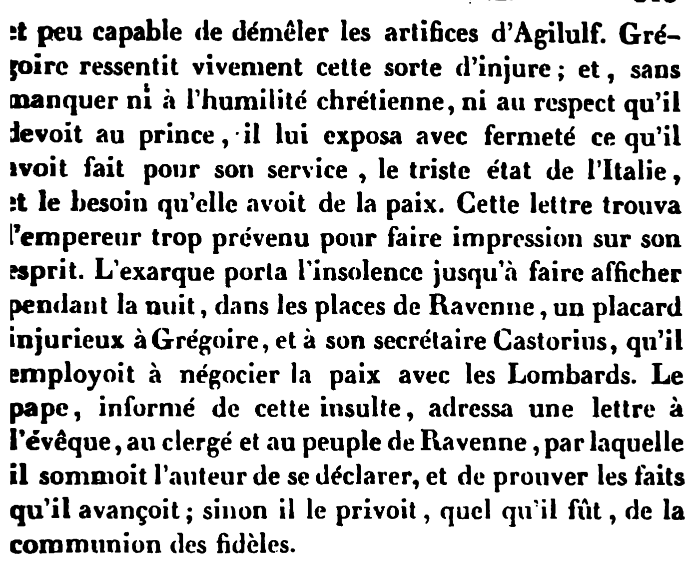


ıs, dit-il, *sont desséchés par les jeûnes, et notre esprit* *st enflé d'orgueil; nous avons le cœur élevé sous des ha-* *bits méprisables; couché sur la cendre, nous aspirons* *i la grandeur.* Toutes ces représentations ne produisi- ent aucun effet : malgré les instances du pape auprès le l'empereur, de l'impératrice, du prélat intéressé dans a querelle, et des autres patriarches; malgré le con- raste que présenta Grégoire en prenant alors la qua- ité de *serviteur des serviteurs de Dieu*, que les papes ont conservée jusqu'à ce jour, l'évêque de Constantino- ple retint opiniâtrément le titre d'*œcuménique;* et, après plusieurs siècles de contestations, ce nom est resté à ses uccesseurs. Jean le Jeûneur mourut en 595, après treize ans et cinq mois d'épiscopat. Ses grandes aumônes l'a- voient réduit à une extrême pauvreté. Non content de s'être dépouillé lui-même, il emprunta une somme considérable à l'empereur, engageant par contrat tout ce qu'il possédoit de biens. Après sa mort, Maurice, ayant fait faire l'inventaire, trouva qu'il ne restoit à Jean en propriété qu'une couchette de bois, une tuni- que de laine, et un manteau usé. Plein de vénération pour le prélat, il fit porter au palais ces débris de la fortune patriarchale; et dans le carême il couchoit lui- même sur ce mauvais lit, qu'il préféroit à toute la ma- gnificence impériale. Quoique la contestation de Jean avec saint Grégoire lui ait attiré les censures des La- tins, elle n'empêcha pas saint Grégoire lui-même de lui donner après sa mort le titre de *très-saint*. Les Grecs l'ont toujours honoré au nombre des saints; et plu- sieurs savans modernes, d'après le septième concile gé- néral, ont justifié sa mémoire. Cyriarque, son succes- seur, fut en communion avec saint Grégoire, sans re- noncer cependant au titre de *patriarche universel.*

Quelques écrivains ont avancé que ce saint pape est le premier qui ait étendu l'autorité des souverains pon- tifes sur le temporel des rois, et que Grégoire VII,

hardi à former des entreprises si peu apostoliques, ne fit que marcher sur ses traces. On cite en preuve une charte par laquelle il accorde des privilèges au monastère de Saint-Médard de Soissons, et qui est terminée par ces paroles : *Si un roi, un évêque, un magistrat, ou quelque personne séculière viole, contredit, ou néglige les décrets de notre autorité apostolique ; s'il inquiète ou trouble les moines, ou qu'il porte atteinte à ce que nous avons réglé, en quelque dignité ou élévation qu'il puisse être, nous l'en déclarons déchu.* Mais d'excellens critiques, tels que M. de Launoi et le P. le Cointe, soutiennent que cette charte est supposée. Un privilége accordé par le même pape à un hôpital d'Autun, où il menace de privation de toute dignité quiconque osera violer ce privilége, n'est pas plus authentique. le P. Mabillon prétend que cette clause n'est qu'une addition d'un faussaire. En effet, la conduite sage et modérée de ce saint pontife à l'égard de Maurice détruit ces imputations. On voit même qu'il ne donna le pallium à Syagrius, évêque d'Autun, qu'après avoir obtenu le consentement de Maurice; et ce trait est une preuve de l'autorité que les empereurs conservoient sur les papes, puisque ceux-ci ne pouvoient, sans la permission de l'empereur, honorer de cette marque de distinction les évêques mêmes qui n'étoient pas dépendans de l'empire.

Les sujets de plainte que Maurice donnoit à Grégoire ne ralentissoient pas le zèle de ce saint prélat pour la conservation de ce que l'empire possédoit en Italie. Il ne voyoit de ressource que dans la paix, ou du moins dans une trève de longue durée. Dans ce dessein, il traitoit avec Agilulf; mais l'exarque, toujours avide de pillage, rompoit toutes ses mesures. Il en vint même à vouloir le rendre suspect à l'empereur, qui, sans ajouter foi à ses calomnies, se persuada seulement que Grégoire étoit dupe des Lombards. Il le traita, dans une de ses lettres, avec assez de mépris, comme un homme simple



et peu capable de démêler les artifices d'Agilulf. Grégoire ressentit vivement cette sorte d'injure ; et, sans manquer ni à l'humilité chrétienne, ni au respect qu'il devoit au prince, il lui exposa avec fermeté ce qu'il avoit fait pour son service, le triste état de l'Italie, et le besoin qu'elle avoit de la paix. Cette lettre trouva l'empereur trop prévenu pour faire impression sur son esprit. L'exarque porta l'insolence jusqu'à faire afficher pendant la nuit, dans les places de Ravenne, un placard injurieux à Grégoire, et à son secrétaire Castorius, qu'il employoit à négocier la paix avec les Lombards. Le pape, informé de cette insulte, adressa une lettre à l'évêque, au clergé et au peuple de Ravenne, par laquelle il sommoit l'auteur de se déclarer, et de prouver les faits qu'il avançoit ; sinon il le privoit, quel qu'il fût, de la communion des fidèles.

Les Lombards, fatigués de tant de lenteurs, rentrèrent sur les terres des Romains. Ils firent une descente en Sardaigne. Le duc de Spolette vint ravager la Campagne de Rome ; le duc de Bénévent s'avança jusqu'à Crotone, dont il s'empara par surprise. Se voyant hors d'état de garder cette ville maritime faute de vaisseaux, il l'abandonna après l'avoir pillée, emmenant avec lui les habitans de tout âge et de tout sexe. Ils auroient péri dans le plus dur esclavage, sans la charité inépuisable de Grégoire qui les racheta. Ce prélat généreux, prodiguant sans cesse et ses biens propres et ceux de ses amis, se nommoit lui-même, avec raison, *le trésorier des Lombards*.

Enfin, Romain étant mort l'an 597, Grégoire trouva dans son successeur Callinique moins d'opposition à la paix. Mais on ne put convenir que d'une trêve pour deux ans. Dans cet intervalle, Ravenne et les côtes de la mer Adriatique furent désolées par la peste, qui fit encore de plus grands ravages à Vérone. Les Esclavons vinrent piller l'Istrie et insulter les Lombards sur leur

frontière. Comme cette nation étoit tributaire des Abares, le kan, qui étoit alors en guerre avec l'empire, appréhendant de s'attirer de nouveaux ennemis, se hâta de renouveler avec Agilulf l'alliance qu'il avoit contractée avec Autaris. Il obtint même du roi lombard des constructeurs de navires; et bientôt les Abares se virent maîtres d'une flotte avec laquelle ils s'emparèrent d'une île de la Thrace, et portèrent la terreur jusque dans Constantinople.

La trève entre les Romains et les Lombards devoit expirer au mois de mars 601. Callinique, sans attendre ce terme, s'empara par surprise de la ville de Parme dès le commencement de cette année. Il y fit prisonnier le duc Godescalc, avec sa femme, fille d'Agilulf, et les conduisit à Ravenne. Agilulf, irrité, rassemble ses troupes, et marche à Padoue, qui s'étoit jusqu'alors maintenue sous l'obéissance de l'empire, au milieu des conquêtes des Lombards, ainsi que Crémone et Montselice. Padoue, que les incursions des barbares avoient presque ruinée, avoit été rétablie et fortifiée par l'exarque Longin. La garnison, après s'être défendue pendant quelques jours, se rendit à composition, et obtint la liberté de se retirer à Ravenne. Elle fut suivie d'une partie des habitans; les autres se réfugièrent dans les lagunes de Venise, qui se peuploit et s'agrandissoit peu à peu par les désastres des contrées voisines. La ville de Padoue, dont la plupart des maisons n'étoient que de bois, fut réduite en cendres. Agilulf en abattit les murailles. Cependant Ariulf, duc de Spolette, et Aréchis, duc de Bénévent, pour faire diversion, marchoient à la tête d'un corps de troupes, l'un vers Ravenne, l'autre vers l'extrémité méridionale de l'Italie, portant partout le ravage. Callinique vint au-devant d'Ariulf, qui le défit dans une bataille près de Camérino. Aréchis avoit dessein de passer en Sicile; il avoit déjà rassemblé grand nombre de navires; et l'île entière, consternée et dépourvue



les troupes, avoit recours aux vœux et aux prières. Elles eurent plus de succès que n'en auroient eu les armes des habitans. Aréchis changea de dessein, et retourna à Bénévent. L'année suivante, le château de Montselice, dans le voisinage de Padoue, se rendit aux Lombards après un long siége, et Agilulf acheva de se venger de l'enlèvement de sa fille en se joignant à une troupe d'Abares qui ravagèrent l'Istrie. Ce fut le dernier exploit de ce prince sous le règne de Maurice.

LIVRE CINQUANTE-QUATRIÈME.

AN. 593. LA guerre de Perse étant terminée, l'empereur rappela ses troupes, et les fit passer en Thrace pour les employer contre les Abares. Le kan, toujours insatiable, demandoit une augmentation de tribut, et, sur le refus de l'empereur, il se préparoit à la guerre. Maurice voulut marcher lui-même à la tête de son armée. Cette résolution étoit digne d'un prince qui s'étoit élevé à l'empire par ses exploits militaires. Les Abares n'étoient pas plus redoutables que n'avoient été autrefois les Daces et les nations germaniques contre lesquelles Trajan et Marc-Aurèle se mettoient en marche sans inquiétude et sans alarme. Ils se croyoient obligés de payer de leur personne : et le titre même d'*empereur* leur rappeloit qu'ils devoient au moins quelquefois se montrer à la tête des armées. Les temps étoient changés. Depuis le grand Théodose, les empereurs, renfermés dans leur palais, au sein des intrigues et des plaisirs, idoles de leurs courtisans, ne faisoient plus la guerre que par leurs généraux, et s'occupoient, les uns de débauches, les autres de superstitions. La guerre, malgré toutes ses rigueurs, épargne à un souverain la plus grande partie de ses hasards et de ses fatigues, et Maurice n'avoit alors que cinquante-quatre ans. Cependant le dessein qu'il forma de commander en personne fit trembler toute la cour; les ministres, le patriarche, l'impératrice en pleurs, lui présentant ses enfans, se jetèrent à ses pieds pour le retenir. Il parut lui-même étonné de sa résolution. Il passa une nuit dans l'église de Sainte-Sophie, espérant d'y recevoir en songe quelque révélation sur le succès de son entreprise. Cette dévotion bizarre, restée du paga-

Simocat. l. 6, c. 1, 2, 3. Theoph. p. 225, 226. Zon. t. 2, p. 76. Hist. miscel. l. 17.

tisme, étoit alors assez en usage. Nulle apparition céleste n'ayant interrompu son sommeil, il alla le lendemain en procession, suivi de tout le peuple, à une autre église située hors de la ville et renommée pour les miracles. Il partit enfin de Constantinople. La marche de l'armée sembloit elle-même être une procession religieuse. A la tête paroissoit une croix portée au bout d'une lance revêtue de lames d'or. Le soin que les auteurs de ce temps-là prennent de recueillir tous les événemens du voyage est plus étonnant que le voyage même. C'étoient, s'il faut les en croire, autant de pronostics fâcheux qui, d'intelligence avec la cour, se rassembloient pour rappeler l'empereur. Le soleil s'éclipsa; la mer, dont on côtoyoit le rivage, fut fort agitée; une foule de mendians vint embarrasser le passage de l'empereur, qui les écarta en leur distribuant des aumônes; son cheval fut attaqué par un sanglier; une femme accoucha d'un monstre sur sa route; le meilleur de ses chevaux, que l'on conduisoit à main à côté de lui, tomba mort sous ses yeux; un de ses gardes fut tué par un Gépide. Mais un danger vraiment sérieux, fut celui qu'il courut en partant de Sélymbrie pour aller par mer à Héraclée. A peine fut-il embarqué, qu'il se vit assailli d'une violente tempête. Il montoit une galère de cinquante rames, qui, après avoir plusieurs fois manqué d'être abîmée dans les flots, fut enfin jetée dans le port de Daone. Il gagna par terre Héraclée.

Quatre jours après, on rencontra trois voyageurs d'une taille gigantesque. Ils ne portoient ni épée, ni aucune sorte d'armes; ils n'avoient entre leurs mains que des harpes. Aux questions que leur fit l'empereur ils répondirent *qu'ils étoient Esclavons; qu'ils habitoient au bord de l'Océan occidental; que le kan des Abares avoit envoyé des députés à leurs princes pour leur demander un secours de troupes; que leurs princes s'étoient excusés sur la longueur du voyage, et les avoient*

chargés de lui porter leurs excuses ; qu'après avoir été quinze mois en chemin, ils s'étoient acquittés de leur commission ; mais que le kan, sans respecter le droit des gens, les avoit retenus prisonniers ; qu'ayant oui dire que les Romains étoient un peuple puissant et fidèle aux lois de l'humanité, ils venoient se réfugier entre leurs bras ; que leur pays ne produisant pas ce funeste métal que les hommes mettent en œuvre pour se massacrer mutuellement, ils vivoient ensemble dans une paix profonde, et qu'ignorant l'art de la guerre, ils ne s'occupoient que de musique. L'empereur, charmé du bon sens de ces peuples, dont il admiroit le bonheur, traita ces trois voyageurs avec bonté, et les fit conduire à Héraclée. Si l'on pouvoit compter sur ce récit, la position du pays qu'ils indiquoient ne pourroit désigner que la Norvége. C'est une chose remarquable que la conformité de ce récit avec la belle description que fait Pindare des mœurs des Hyperboréens, dans la dixième ode de ses Pythioniques. On voit ici qu'à la fin du sixième siècle de l'ère chrétienne, subsistoit encore l'ancienne tradition sur le bonheur de ces nations éloignées. *

Le lendemain on vit arriver au camp une députation du sénat qui supplioit l'empereur de revenir à Constantinople. Maurice la congédia sans vouloir l'entendre. Le jour suivant, l'armée étant arrivée au bord d'un marais très-dangereux, qu'on ne pouvoit passer que sur un pont fort étroit, le désordre se mit dans les troupes. Les soldats se précipitant les uns sur les autres, l'empereur descendit de cheval, mit lui-même ses troupes en ordre, et demeura tout le jour à la tête du pont pour les faire défiler sans confusion. Il alla camper à deux

* Voyez un fragment du poëte Phérénicus, dans les *Scholies de Pindare*. Voyez aussi *Hérodote*, l. 1, qui regarde ces peuples comme fabuleux ; *Strabon*, l. 2, l. 7, l. 15 ; *Pomponius Méla*, l. 3, c. 5 ; *Pline*, l. 4, c. 26, édit. Hard.

ı de là, et le lendemain il entra dans Anchiale, devoit s'arrêter pour observer les mouvemens des nis. Il y séjournoit depuis quinze jours, lorsque, é sans doute lui-même de ces présages que nous rapportés, il céda aux instances réitérées de la et reprit la route de Constantinople, laissant à ue le commandement de l'armée. Le prétexte de etour fut une ambassade que lui envoyoit Chos- Il reçut peu après une autre députation de la part ildebert, roi d'Austrasie, qui venoit de succéder ntran, dans le royaume de Bourgogne. Ce prince t à Maurice de se liguer avec lui contre les Abares, dition d'une pension annuelle. Maurice, choqué proposition, répondit qu'il seroit glorieux et utile 'rançois de se liguer avec l'empire, sans autre ït que celui de l'honneur. Il congédia les députés des présens.

kan avoit donné ordre aux Esclavons de lui con- 'e des barques pour naviguer sur le Danube. Les ans de Singidon sortirent en armes, et mirent le ıx matériaux, qui furent réduits en cendres. Les ıres, irrités, assiégent la ville; et au bout de sept elle se trouvoit déjà réduite à l'extrémité, lorsque n envoya ordre aux Esclavons de venir le joindre. ıéirent, après avoir tiré deux mille pièces d'or des ans, qui n'étoient pas instruits de cet ordre. Arrivés mium, où le kan les attendoit, ils jetèrent sur la un pont de bateaux, et les Abares, ayant passé le ɜ, traversèrent la Mœsie, marchant vers le Pont- n. Ils n'en étoient plus éloignés que de trois jour- lorsqu'un gros détachement de leur armée ren- a Salvien, lieutenant de Prisque, à la tête de mille ıux. Salvien avoit été envoyé pour fermer les gorges ont Hémus, où, s'étant retranché, il les avoit en- passées lui-même pour avoir des nouvelles des en- s. A la vue de ce grand corps de troupes, fort

Simocat. l. 6, *c.* 4, 5, 6. *Theoph. p.* 226, 227. *Cedr. p.* 397, 398. *Niceph. Cal. l.* 18, *c.* 28. *Zon. t.* 2, *p.* 76. *Hist. miscel. l.* 17.

supérieures aux siennes, il regagna ses retranchemens. Les Abares ayant entrepris de l'y forcer, il y eut un combat sanglant qui dura tout le jour, et qui coûta cher aux Abares. Le lendemain matin il leur vint huit mille hommes de renfort, qui furent encore repoussés avec perte; enfin le kan même arriva avec toute son armée, et Salvien, hors d'état de tenir contre de si grandes forces, abandonna le poste pendant la nuit, et retourna joindre son général.

Ces barbares n'étoient guidés dans leurs expéditions que par la fougue d'une bravoure aveugle; ils n'avoient aucune connoissance des opérations de la guerre. Ils restèrent trois jours campés devant le défilé, et ne s'aperçurent de la retraite des Romains que le quatrième. Etant enfin passés le lendemain, ils arrivèrent en trois jours aux portes d'Anchiale, où ils brûlèrent une église, et continuèrent leur route vers l'intérieur de la Thrace. Malgré les tourmens qu'ils faisoient souffrir aux coureurs romains qu'ils surprenoient dans les campagnes, ils n'avoient pas l'adresse d'en tirer la vérité, et se laissoient tromper tous les jours par de fausses nouvelles. Ils marchoient vers la longue muraille; et quand ils furent arrivés près de Drizipères, ils résolurent de se rendre maîtres de cette ville. Les habitans, quoique fort alarmés, faisoient cependant bonne contenance. Ils tenoient même les portes ouvertes, comme s'ils eussent été à tous momens prêts à fondre sur les barbares. Ceux-ci construisoient les machines propres à battre les murs, lorsque tout à coup, en plein midi, le kan s'imagina voir une armée innombrable sortir de la ville enseignes déployées. Frappé d'une terreur panique, il prend la fuite vers Héraclée. Prisque se trouvoit aux environs croyant devoir profiter de l'épouvante des ennemis, il les attaque; mais, forcé de céder au nombre, il s'enfuit à Didymotique, et de là il va s'enfermer dans Zurulle. Le kan vint l'y assiéger, et la place ne pouvoit résister

long-temps aux efforts d'une si nombreuse armée. L'alarme se répandit à Constantinople. Zurulle étoit la dernière place qui pouvoit arrêter les ennemis au-delà de la longue muraille. Les seules troupes qu'on pouvoit leur opposer y étoient enfermées, et leur perte mettoit la capitale dans un extrême danger. L'empereur imagina un stratagème pour écarter les barbares. Il chargea un de ses gardes d'une lettre adressée à Prisque ; il lui mandoit de tenir seulement quelques jours, *que bientôt le kan seroit forcé de lever le siége pour courir au secours de ses états ; qu'une flotte bien fournie de troupes étoit partie pour aller ravager la Pannonie ; et qu'avant que le kan eût pris Zurulle, ses femmes et ses enfans, et tout son peuple, seroient dans les fers à Constantinople.* Le messager avoit ordre de se faire prendre par les ennemis. Cette ruse eut tout le succès désiré. A la lecture de la lettre, le kan prit l'alarme ; il composa avec Prisque pour une somme peu considérable, fit avec lui un traité de paix, et se hâta de regagner son pays. Prisque, après avoir distribué ses troupes en divers quartiers de la Thrace pour y passer l'hiver, retourna à Constantinople.

Quoique les Esclavons fussent tributaires des Abares, cependant ils ne se crurent pas engagés par le traité de Zurulle. L'empereur, averti qu'ils se disposoient à venir ravager la Thrace, fit partir Prisque en diligence pour garder les passages du Danube. Ce général assembla ses troupes à Héraclée, d'où il se rendit à Drizipères en quatre jours. Après y en avoir passé quinze, il continua sa marche, et arriva en vingt journées à Dorostole, sur le bord du Danube. Le kan, regardant ces mouvemens comme une infraction du traité, en envoya faire des reproches au général. Le député barbare parla avec insolence, taxant l'empereur même de violence, d'injustice, de perfidie, et menaçant les Romains d'une vengeance signalée. Les soldats, indignés de son audace,

AN. 594
Simocat. 6, c. 6, 8, 9, 10, 1
Theoph. 228, 229, 230.
Cedr. p. 3
Hist. misc. l. 17.

alloient l'en faire repentir, si Prisque n'eût calmé leur colère en représentant qu'on devoit pardonner à un barbare une férocité qui lui étoit naturelle. A ce torrent d'injures il répondit froidement *que les Esclavons n'étoient pas compris dans le traité; et qu'en faisant la paix avec les Abares, les Romains n'avoient pas renoncé au droit de faire la guerre à d'autres nations.*

En même temps, sans s'effrayer des menaces du kan, il fit construire des barques et passa le Danube. Sur la nouvelle qu'il reçut qu'une armée d'Esclavons étoit déjà en campagne sous la conduite d'un chef nommé Ardagaste, il marcha droit à eux, et les surprit pendant la nuit. Ardagaste, s'éveillant au bruit de l'attaque, saute tout nu sur un cheval sans selle et sans bride, et s'enfuit sans autre arme que son épée. Attaqué par une troupe de soldats, il descend de cheval, et se bat pendant quelque temps. Prêt à succomber sous le nombre, il s'échappe par la vitesse de sa course, et, traversant des chemins rudes et difficiles, où personne ne pouvoit l'atteindre, il passe une rivière à la nage, et se met en sûreté. Les Romains font un grand carnage des Esclavons; on ravage le canton qui appartenoit à Ardagaste; on enchaîne les habitans.

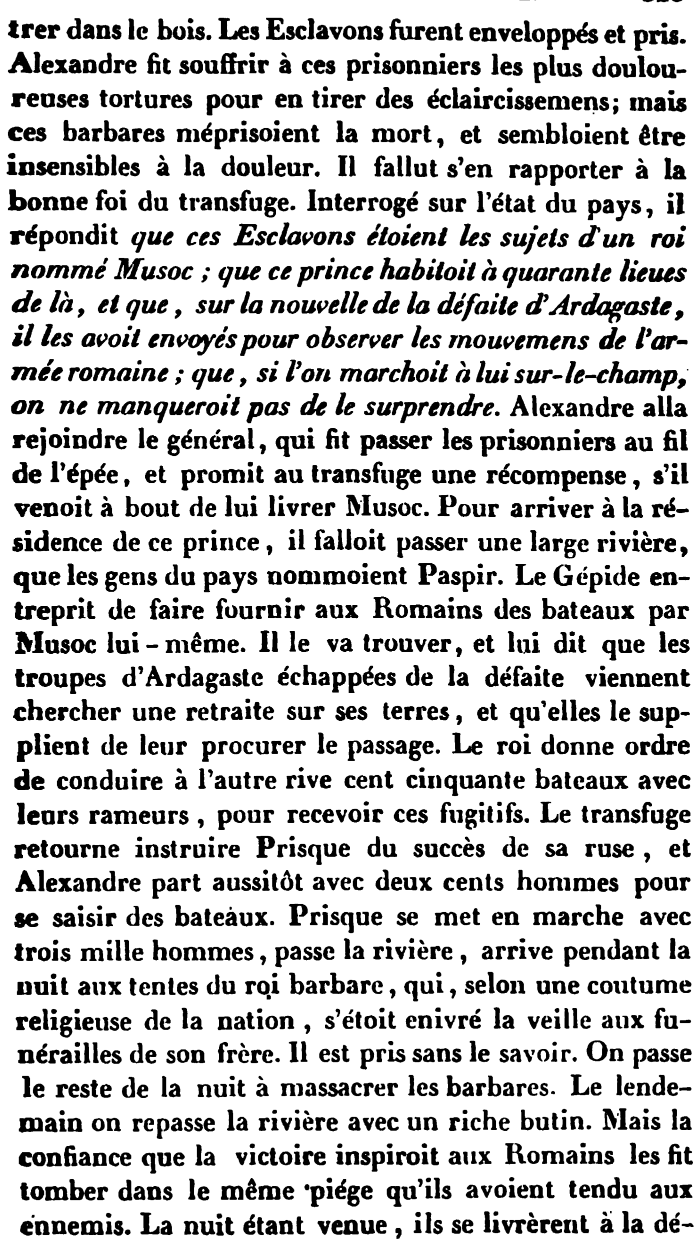
Le général romain fit mettre le butin en réserve pour l'envoyer à Constantinople. Il partageoit tout le profit de cette expédition entre l'empereur et ses enfans. Maurice aimoit l'argent; ses enfans ne le connoissoient pas encore, et un auteur contemporain blâme le général d'avoir fait naître dans des âmes encore tendres, par des présens de cette nature, la passion qui déshonoroit leur père. Les soldats, moins courtisans que le général, se mutinèrent: ils étoient indignés qu'il fît sa cour à leurs dépens, et qu'au lieu de les dédommager de leurs fatigues et de leurs blessures, en leur abandonnant ces dépouilles qu'ils avoient payées de leur sang, il s'en servit pour acheter les bonnes grâces de l'empereur. Tout le

[redacted]

mp retentissoit de murmures, et la sédition alloit later, lorsque Prisque convoqua dans sa tente les principaux officiers. Le péril qu'il avoit essuyé six ans auparavant en Mésopotamie lui faisoit craindre les révoltes. étoit un homme fier et hautain par caractère, mais ii savoit se plier aux conjonctures, et très-capable par n éloquence de manier les esprits. Il n'eut pas de ine à faire agréer son dessein aux officiers; chacun eux se flattoit d'en partager le mérite. Il étoit plus dif- :ile d'arracher l'approbation des soldats; il en vint à out cependant, par ce talent victorieux qui subjugue s cœurs, et qui n'a jamais plus de force que lorsqu'il déploie devant une grande multitude. Ayant assemé les soldats, il leur représenta qu'envoyer le butin à onstantinople, c'étoit mettre leur triomphe en évi- :nce, c'étoit étaler les prix de leur valeur aux yeux de ville impériale. *Oui, je l'ose dire, soldats, les enfans : l'empereur, l'empereur lui-même, parés de ces dé- uilles, seront pour vous autant de trophées. Vous ré- uisez en esclavage vos ennemis ; serez-vous vous-mêmes claves de l'avarice ? Vous préférez tous les jours l'hon- :ur à la vie, préférerez-vous l'argent à l'honneur ? L'a- our de l'argent et l'amour de l'honneur sont deux pas- ons incompatibles ; choisissez entre la richesse et la oire.* Ces nobles sentimens, animés de toute l'énergie ilitaire, transportent les soldats hors d'eux-mêmes; ur cœur s'ouvre aux conseils de la gloire; leurs murures se changent en applaudissemens; ils louent leur énéral d'entendre mieux qu'eux-mêmes leurs véritales intérêts. Prisque envoie le butin à l'empereur sous escorte de trois cents hommes, commandés par Tatiier. Le sixième jour de leur marche, ils se reposoient l'heure de midi, et prenoient leur repas sur l'herbe, ındis que leurs chevaux paissoient autour d'eux en lierté. Tout à coup ils voient accourir un nombreux arti d'Esclavons. Tatimer fut le premier à cheval;

il court presque seul aux ennemis; il en abat plusieurs à ses pieds : mais bientôt, couvert de blessures, il alloit être accablé, lorsque sa troupe arrive, le dégage, charge les Esclavons, en tue un grand nombre, fait cinquante prisonniers, et met le reste en fuite. Aucune des blessures de Tatimer ne se trouva mortelle; il eut l'honneur d'entrer à Constantinople aux milieu des acclamations, et d'offrir à l'empereur les glorieux témoignages de la valeur de ses troupes. Maurice passa la nuit en prière dans l'église de Sainte-Sophie, et le lendemain fut une fête publique, où tout le peuple rendit à Dieu des actions de grâces.

An. 595. Depuis tant d'années que les Abares, les Bulgares, les Esclavons ravageoient les frontières de l'empire, la petite Scythie, la Mœsie, l'Illyrie, la Dalmatie, toutes ces vastes contrées qui s'étendent du Pont-Euxin au golfe Adriatique, n'offroient plus dans leurs campagnes que de déplorables restes de pillage et d'incendie. C'étoit au-delà du Danube qu'il falloit aller chercher les dépouilles de ces provinces. Ces peuples barbares, qu'une affreuse indigence avoit fait sortir des glaces du septentrion, sembloient avoir changé de fortune avec les Romains; ils avoient enlevé leurs trésors et leur avoient laissé la pauvreté et la misère. Les richesses que Prisque avoit retirées du seul canton où commandoit Ardagaste attirèrent plus avant ce général. Il détacha le capitaine Alexandre, qui, ayant passé une rivière nommée Hélibacias, rencontra un parti d'Esclavons. Ces barbares, s'étant sauvés dans des marais couverts d'une épaisse forêt, les Romains s'y jetèrent pour les poursuivre, et ne se tirèrent qu'avec beaucoup de peine et de péril de la bourbe profonde où ils s'étoient témérairement engagés. En vain voulurent-ils mettre le feu à la forêt, l'humidité du marais étouffa l'activité des flammes. Alexandre alloit renoncer à l'entreprise, lorsqu'un transfuge gépide vint lui montrer un chemin sec pour péné-



trer dans le bois. Les Esclavons furent enveloppés et pris. Alexandre fit souffrir à ces prisonniers les plus douloureuses tortures pour en tirer des éclaircissemens; mais ces barbares méprisoient la mort, et sembloient être insensibles à la douleur. Il fallut s'en rapporter à la bonne foi du transfuge. Interrogé sur l'état du pays, il répondit *que ces Esclavons étoient les sujets d'un roi nommé Musoc ; que ce prince habitoit à quarante lieues de là, et que, sur la nouvelle de la défaite d'Ardagaste, il les avoit envoyés pour observer les mouvemens de l'armée romaine ; que, si l'on marchoit à lui sur-le-champ, on ne manqueroit pas de le surprendre.* Alexandre alla rejoindre le général, qui fit passer les prisonniers au fil de l'épée, et promit au transfuge une récompense, s'il venoit à bout de lui livrer Musoc. Pour arriver à la résidence de ce prince, il falloit passer une large rivière, que les gens du pays nommoient Paspir. Le Gépide entreprit de faire fournir aux Romains des bateaux par Musoc lui-même. Il le va trouver, et lui dit que les troupes d'Ardagaste échappées de la défaite viennent chercher une retraite sur ses terres, et qu'elles le supplient de leur procurer le passage. Le roi donne ordre de conduire à l'autre rive cent cinquante bateaux avec leurs rameurs, pour recevoir ces fugitifs. Le transfuge retourne instruire Prisque du succès de sa ruse, et Alexandre part aussitôt avec deux cents hommes pour se saisir des bateaux. Prisque se met en marche avec trois mille hommes, passe la rivière, arrive pendant la nuit aux tentes du roi barbare, qui, selon une coutume religieuse de la nation, s'étoit enivré la veille aux funérailles de son frère. Il est pris sans le savoir. On passe le reste de la nuit à massacrer les barbares. Le lendemain on repasse la rivière avec un riche butin. Mais la confiance que la victoire inspiroit aux Romains les fit tomber dans le même piége qu'ils avoient tendu aux ennemis. La nuit étant venue, ils se livrèrent à la dé-

bauche ; et tandis que, plongés dans l'ivresse, sans avoir même posé de sentinelles, ils ne songent qu'à se divertir, les Esclavons, qui s'étoient ralliés et qui les avoient suivis sans être aperçus, fondent sur eux, en tuent un grand nombre, et auroient pris une revanche complète, sans la valeur et l'activité de Genzon, commandant de l'infanterie romaine, qui les obligea enfin de prendre la fuite. Prisque fit pendre les officiers qui étoient de garde, et passer par les verges les soldats qui avoient perdu leurs armes.

L'armée reprenoit la route de Thrace, lorsque Prisque reçut ordre de l'empereur de cantonner les troupes au-delà du Danube pour y passer l'hiver. Il comptoit diminuer la dépense en les faisant subsister dans le pays ennemi. Mais les soldats n'en furent pas plus tôt informés, que leur mécontentement se déclara par des murmures séditieux : *Vouloit-on les faire périr de froid au milieu des glaces et des neiges ? Environnés de nations barbares, ils verroient détruire par le fer ceux que la faim et les frimas auroient épargnés.* Prisque vainquit encore cette opiniâtre résistance ; il leur promit de les garantir par ses soins des incommodités du climat et de tout autre danger ; enfin il les détermina à l'obéissance. Cependant, peu de temps après, ayant appris que les barbares s'assembloient en grand nombre pour venir le forcer dans ses quartiers, et se voyant hors d'état de tenir contre eux, il prit sur lui de repasser le Danube et de camper sur les bords pour mettre ses troupes en sûreté. Trois jours après il reçut avis que le kan des Abares, irrité du massacre des Esclavons ses tributaires, se préparoit à l'attaquer, et qu'il avoit déjà envoyé ordre aux Esclavons de passer le fleuve. Prisque entretenoit des intelligences dans le conseil même du kan ; plusieurs des nobles y parloient en faveur des Romains. Pour achever d'apaiser le prince barbare, Prisque lui envoya le médecin Théodore, homme habile, qui joignoit une

douceur insinuante à une honnête liberté. Ce député sut rabattre la fierté grossière du kan, qui se vantoit d'être invincible et maître de toutes les nations de l'univers. A force de lui mettre devant les yeux les exemples les plus frappans que l'histoire fournisse de l'inconstance de la fortune, il l'amena enfin à désirer la paix. Le kan, en réparation des dommages causés aux Esclavons ses sujets, demanda seulement à partager leurs dépouilles. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que Prisque obtint de son armée qu'elle consentît à ce partage. On envoya au roi des Abares les prisonniers : ils étoient au nombre de cinq mille. Le butin resta aux Romains. Tout étant pacifié du côté du Danube, l'armée romaine vint passer le reste de l'hiver à Drizipères, et Prisque se rendit à la cour, où il ne reçut que des reproches de la part de Maurice. L'empereur taxoit de désobéissance la liberté que le général avoit prise de ramener ses troupes en-deçà du Danube; c'étoit encore avoir passé ses pouvoirs que de rendre les prisonniers au kan des Abares sans la permission du souverain, qui, n'ayant pas été consulté dans toute cette négociation, ne prétendoit y avoir aucun égard.

Ces mécontentemens déterminoient Maurice à conti- AN. 596
nuer la guerre; mais il retint Prisque à Constantinople, *Simocat.* 8, c. 1,
et donna le commandement de l'armée à Pierre, qui 3, 4, 5, 6
n'avait guère d'autre titre pour aspirer à cet emploi que *Theoph.* 231, 232.
celui de frère de l'empereur. Maurice lui mit entre les *Cedr. p.* 3[…]
mains deux édits : l'un, conforme à son caractère d'éco- *Hist. misc* *l.* 17.
nomie, régloit sur un nouveau plan l'habillement, l'armure et la paie des troupes; l'autre contenoit des dispositions avantageuses aux soldats. Pierre avoit marqué pour rendez-vous aux troupes la ville d'Odessus, située sur le Pont-Euxin, au-delà du mont Hémus, dans la basse Mœsie. Il y fut reçu par l'armée avec de grands honneurs. Mais, quatre jours après, les soldats ayant appris qu'il apportoit un nouveau règlement au sujet de

leur paie, passèrent rapidement du respect au mépris; et, sans vouloir entendre la lecture de l'édit, sans écouter les remontrances de Pierre, ils l'abandonnèrent et allèrent en tumulte camper à quatre milles. Pierre les suivit; et, les ayant assemblés, il leur représenta qu'ils prenoient l'alarme sans fondement; que l'empereur, rempli de tendresse pour ses troupes, ne s'occupoit que de leur avantage; et pour preuve de cette bonté paternelle, il leur lut le second édit, en supprimant le premier, dont il ne fit aucun usage : *Nous ordonnons*, disoit l'empereur, *que nos braves guerriers, qui par leur courage à s'exposer aux dangers ont encouru quelque disgrâce, jouissent du repos le reste de leur vie; qu'ils soient entretenus dans leur patrie aux dépens de notre trésor, et que les enfans de ceux qui meurent à notre service soient inscrits sur le rôle de nos troupes à la place de leurs pères.* Un édit si favorable changea sur-le-champ la disposition des esprits; ceux qui invectivoient auparavant avec audace contre l'avarice de l'empereur s'épuisoient en acclamations et en éloges de sa générosité, et Pierre regagna en un instant la confiance et l'affection de l'armée.

Après avoir rendu compte, par lettre, à l'empereur, du succès de ses édits, il marcha vers Marcianople, et, pour assurer sa marche, il se fit devancer d'un corps de mille chevaux sous la conduite d'Alexandre. Ce détachement rencontra six cents Esclavons qui escortoient plusieurs chariots chargés de butin; c'étoient les dépouilles des villes pillées par ces barbares, qui avoient porté le ravage jusqu'à Scupes, sur les frontières de la Macédoine. Dès qu'ils aperçurent les Romains, ils égorgèrent les prisonniers qui étoient en état de combattre, de crainte qu'ils ne se joignissent à l'ennemi, et se firent un rempart de leurs chariots, mettant au milieu leurs femmes et leurs enfans. Alexandre fait mettre pied à terre à ses cavaliers : ils essuient une décharge de flèches,



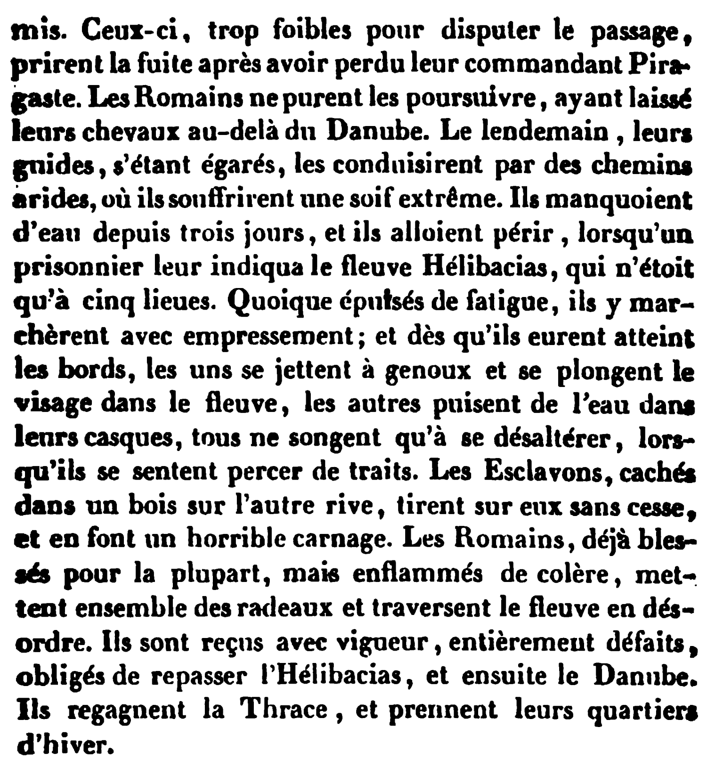
:nt sur les chariots, se battent corps à corps contre rbares, les tuent, les précipitent. Les Esclavons, érés, se défendent encore dans leur enceinte, et, que de périr, ils massacrent le reste des prison- pas un n'échappe au carnage. Les Romains vain- s vont rejoindre leur général, qui récompense leur :. Le lendemain, Pierre étant à la chasse, et fuyant e bride devant un sanglier qui le poursuivait, se le pied contre un arbre. Cette blessure le retint au reste de l'année.

commencement de la suivante il vint à Noves, où bitans le retinrent malgré lui pendant deux jours, célébrer avec eux la fête de saint Loup, patron de ville. Côtoyant toujours le Danube, il passa par doropolis, par Sécurisca, et arriva devant Asime. place étant exposée aux fréquentes insultes des bar-, Justin II y avoit établi une forte garnison, toute osée de soldats d'élite, qui étoit entretenue avec Pierre, charmé du bon état où il la trouvoit, se :n tête de la réunir à ses troupes. Les habitans lui sentèrent que c'étoit les abandonner au pillage, et river d'une défense jugée nécessaire par les empe- précédens. La garnison elle-même refusoit de par- t comme Pierre se disposoit à l'y contraindre, elle ugia dans l'église principale. Pierre commanda à ue de l'en faire sortir; et, sur le refus du prélat, il a ordre à Genzon, commandant général de l'infan-, de les en chasser à main armée. Genzon, après oir exhortés à l'obéissance, voyant leur opiniâtreté, spectant la sainteté de l'asile, se désista de son en- ise. Pierre, outré de colère, envoie saisir l'évêque, donne de l'amener au camp. La vue de l'outrage u prélat irrite les habitans; ils se jettent sur les :s, le délivrent de leurs mains, les chassent hors ville, ferment les portes, et du haut des murailles, :cablent Pierre d'injures, sans rien dire d'offensant An. 597.

contre l'empereur. Pierre s'éloigne de la ville couvert de honte et chargé de malédictions.

Quelques jours après, un corps de mille cavaliers qu'il envoyoit à la découverte fut rencontré par un corps d'autant de Bulgares. Ces barbares, sujets du kan, comptant sur la paix conclue entre leur maître et les Romains, passoient tranquillement et sans défiance, lorsqu'ils virent tomber sur eux une grêle de traits. Ils s'arrêtent, se retranchent, et envoient témoigner leur surprise au commandant, qui les renvoie au général, campé à la distance de huit milles. Pierre les reçoit avec hauteur, leur répond qu'il ne connoît point ce traité dont ils couvrent leur foiblesse, et les menace d'aller bientôt lui-même leur faire sentir s'ils sont amis ou ennemis. Une réponse si altière irrite les Bulgares; ils livrent combat, et chargent les cavaliers romains avec tant de furie, qu'ils les mettent en fuite. Pierre, indigné de cet affront, fait dépouiller et battre de verges le commandant de ces cavaliers. Les Bulgares vont se plaindre au kan de la perfidie des Romains. Ce prince en envoie faire des reproches à Pierre; celui-ci en rejette la faute sur le capitaine; il apaise le kan à force de présens, et continue sa marche contre les Esclavons. Pour avoir de leurs nouvelles, il fait passer le Danube à vingt soldats, qui sont surpris par l'ennemi et forcés eux-mêmes de découvrir les desseins du général romain. Piragaste, chef des Esclavons, profite de ces instructions, et va se mettre en embuscade dans un bois, à l'endroit où les Romains devoient passer le fleuve.

Il ne les attendit pas long-temps. Pierre fit d'abord passer un corps de mille hommes, qui furent enveloppés et taillés en pièces sans qu'il en échappât un seul. Une si grande perte rendit le général romain plus circonspect. Il fit passer ensemble le reste de ses troupes, qui, rangées en bon ordre sur leurs bateaux, présentoient un front redoutable, et accabloient de traits les enne-



mis. Ceux-ci, trop foibles pour disputer le passage, prirent la fuite après avoir perdu leur commandant Piragaste. Les Romains ne purent les poursuivre, ayant laissé leurs chevaux au-delà du Danube. Le lendemain, leurs guides, s'étant égarés, les conduisirent par des chemins arides, où ils souffrirent une soif extrême. Ils manquoient d'eau depuis trois jours, et ils alloient périr, lorsqu'un prisonnier leur indiqua le fleuve Hélibacias, qui n'étoit qu'à cinq lieues. Quoique épuisés de fatigue, ils y marchèrent avec empressement; et dès qu'ils eurent atteint les bords, les uns se jettent à genoux et se plongent le visage dans le fleuve, les autres puisent de l'eau dans leurs casques, tous ne songent qu'à se désaltérer, lorsqu'ils se sentent percer de traits. Les Esclavons, cachés dans un bois sur l'autre rive, tirent sur eux sans cesse, et en font un horrible carnage. Les Romains, déjà blessés pour la plupart, mais enflammés de colère, mettent ensemble des radeaux et traversent le fleuve en désordre. Ils sont reçus avec vigueur, entièrement défaits, obligés de repasser l'Hélibacias, et ensuite le Danube. Ils regagnent la Thrace, et prennent leurs quartiers d'hiver.

Cette année les Maures formèrent en Afrique une conspiration générale, et marchèrent vers Carthage, avec une nombreuse armée. Gennade, préfet de la province, ce qu'on nommoit alors *le Décar*, n'ayant pas assez de troupes à leur opposer, les amusa par une négociation simulée; et, profitant d'un jour de fête où ils se livroient à la débauche, il les surprit et les tailla en pièces. Cette défaite dissipa toute cette multitude de barbares. On vit en ce même temps une comète qui, selon l'ordinaire, donna occasion à des conjectures aussi fâcheuses que frivoles.

Pierre n'avoit remporté aucune gloire de son expédition. L'empereur renvoya Prisque à la tête de son armée; et ce général, ayant rassemblé les troupes dans

An. 598.
Simocat. l. 7, c. 7, 10, 11.

Theoph. p. 233, 234. Cedr. p. 399. Hist. miscel. l. 17.

l'Astique, qui faisoit partie de la Thrace, les trouva fort affoiblies depuis son départ. Il étoit tenté d'en instruire le prince, de peur d'être responsable des suites que pouvoit entraîner le mauvais état de l'armée. De plus habiles courtisans lui conseillèrent de n'en rien faire, et de ne se pas compromettre avec le frère de l'empereur. Il prit donc le parti de réparer par des recrues les défaites passées; et, n'osant plus se hasarder au-delà du Danube, il se mit en marche le long du fleuve vers la haute Mœsie, et arriva à Noves. Cette ville, située entre le pont de Trajan et Viminac, vers la Pannonie, étoit différente de celle du même nom, où Pierre s'étoit rendu l'année précédente, et qui étoit placée sur le même fleuve, entre Apiara et Nicopolis. L'approche de l'armée romaine donna des alarmes au kan des Abares, qui résidoit à Sirmium. Il avoit ravagé cette frontière, où il possédoit plusieurs places, et se prétendoit souverain de cette portion de la Mœsie. Il envoya demander à Prisque ce que les Romains venoient faire dans une contrée qui lui appartenoit par droit de conquête; il ajoutoit que cette irruption sur les terres des Abares étoit une infraction manifeste de la paix que Prisque lui-même avoit jurée. Prisque, se croyant en état de braver les Abares, répondit fièrement que le pays où il étoit appartenoit aux Romains; que des barbares chassés de l'Orient devoient se trouver heureux qu'on leur eût ouvert un asile dans la Pannonie, et que ce n'étoit pas à des fugitifs de fixer les bornes de l'empire.

Une réponse si outrageante mit le kan en fureur. Il fit partir sur-le-champ un corps de troupes qui surprit Singidon, en abattit les murs, enleva la plus grande partie des habitans, et les transporta en Pannonie. A cette nouvelle, Prisque marche vers Singidon, arrive à dix lieues de cette ville, et fait passer ses troupes dans une île du Danube, vis-à-vis d'une place nommée Con-

[redacted]

antiole. Le kan y vient en personne pour demander
ıison au général romain ; il s'arrête au bord du fleuve,
Prisque s'avance dans un bateau à la portée de la
ɔix. L'entrevue se passa en reproches mutuels. Le
rince barbare prétendoit que les Abares étoient maî-
es des bords du Danube, dans toute l'étendue de son
ɔurs ; il accusoit les Romains de ne faire la paix que
our continuer impunément la guerre ; il en appeloit à
ieu même de la perfidie de Maurice. Prisque lui re-
rochoit le pillage de Singidon, la destruction des murs
e cette ville, les violences exercées sur les habitans. Il
menaçoit d'une juste vengeance : *Vous vous plai-
ıez,* lui repartit le kan, *de la ruine d'une ville ; vous
leurerez bientôt la perte de provinces entières.* Pro-
ɔnçant ces mots, il s'éloigne du bord, et retourne à
rmium. Prisque fait partir un de ses lieutenans nommé
ıduïs, avec un grand corps de troupes pour reprendre
ngidon. Comme la ville étoit démantelée, les barbares
ıi s'y étoient établis en sortent, et se font un rempart
leurs chariots. Attaqués par les Romains, et crai-
ıant en même temps que les habitans ne vinssent les
arger par-derrière, ils prennent la fuite, et aban-
ınnent la place. Prisque en prend possession, et passe
reste de l'été à en relever les murs et à la mettre
ɔrs d'insulte. Le kan, ne pouvant rassembler en si peu
e temps une armée assez forte pour empêcher ces ou-
rages, se contente de déclarer la guerre. Il en fait les
réparatifs pendant l'hiver.

L'année suivante il marche en Dalmatie, prend de An. 599.
ırce la ville de Balbé, pille et détruit quarante autres Simocat. l. 7, c. 12.
aces, et couvre de ruines et de cendres les bords du Theoph. p. 233, 234.
ılfe Adriatique. Prisque, trop inférieur en forces, ne
suivoit que de loin, évitant avec soin d'être forcé de
mbattre. Enfin, las de traîner son armée à la suite de
nnemi, sans autre fruit que d'être le triste spectateur de
nt de ravages, il s'arrêta dans un poste avantageux, et

se contenta de détacher deux mille soldats sous la conduite de Guduïs, pour observer les barbares. Guduïs, aussi prudent que courageux, pour ne pas exposer sa troupe à quelque rencontre fâcheuse, s'écarta du grand chemin, marchant à couvert au travers des bois, ou par des sentiers inconnus et difficiles. S'étant approché des ennemis, il aperçut du haut d'une éminence une troupe de barbares qui passoit au-dessous. Il envoya trente hommes pour les observer de plus près. Ceux-ci, les ayant suivis par des chemins détournés, les surprennent la nuit suivante, et, les trouvant endormis, ils en tuent plusieurs, et en enlèvent trois qu'ils conduisent à leur commandant. Guduïs apprend de leur bouche que cette troupe est un détachement de deux mille hommes envoyés par le kan en Pannonie pour y transporter son butin. Il part aussitôt, et va se mettre en embuscade à l'entrée d'un vallon par où les barbares devoient passer. Le lendemain matin, dès qu'ils y sont engagés, il les charge par-derrière, les massacre tous sans qu'il en reste un seul, et conduit à Prisque les chariots remplis de butin. C'étoient les dépouilles de la Dalmatie ; et par ce coup de hardiesse les Romains retirèrent tout le fruit des ravages que les Abares avoient faits dans cette campagne. Le kan, aussi honteux que désespéré de cette perte, retourna en Pannonie, et Prisque reprit le chemin de la Thrace.

An. 600. Simocat. l. 7, c. 13. Theoph. p. 234. Hist. miscel. l. 17.

Le prince abare n'attendit pas la fin de l'hiver pour se venger de cet affront. Dès le mois de février il traversa toute la Mœsie, et vint se présenter devant Tomes, dans la petite Scythie. Prisque fit sortir ses troupes de leurs quartiers, et accourut au secours de la place. Les deux armées demeurèrent long-temps campées en présence l'une de l'autre, sans faire aucun mouvement. Aux approches de la fête de Pâques, qui tomboit cette année au dixième d'avril, tout le pays ayant été ravagé par les Abares, les vivres manquoient aux Romains, et la

faim se faisoit sentir dans leur camp. On vit alors un roi barbare donner un exemple d'humanité dont les ennemis les plus généreux ont été rarement capables. Le kan, quoique païen, envoya dire à Prisque *que, malgré le juste ressentiment qui lui mettoit les armes à la main, il ne pouvoit sans compassion voir les Romains mourir de faim dans des jours de joie, au milieu de la plus grande solennité de leur religion; que, si Prisque acceptoit ses offres, il étoit prêt à lui envoyer des vivres.* La nouveauté d'une proposition si peu attendue inspira d'abord de la défiance; mais les deux chefs s'étant mutuellement donné la foi par un serment, on convint d'une trêve de cinq jours, et l'on vit avec surprise arriver au camp quatre cents chariots chargés de vivres. Le kan n'avoit d'abord rien demandé en échange; le quatrième jour il fit prier le général romain de lui envoyer des aromates des Indes. Prisque lui fit porter du poivre, de la cannelle, et quantité d'autres épiceries. Pendant tout le temps de la trêve, les Abares, confondus avec les Romains, fréquentoient leur camp, passoient la nuit sous les mêmes tentes, mangeoient et se divertissoient avec eux; les deux armées n'en faisoient qu'une; ils sembloient être devenus frères. Les fêtes étant passées, ils redevinrent ennemis, et le prince abare rappela ses soldats dans leur camp.

Six jours après on vint lui annoncer que Comentiole *Simoca*
marchoit vers Nicopolis, sur le Danube. C'étoit une *7, c. 13; Theoph.*
nouvelle armée que l'empereur envoyoit pour faire *234, 235*
diversion. En effet, le kan décampa sans être suivi de *Cedr. p.*
Prisque, qui n'avoit reçu aucun ordre, et qui, n'étant pas même instruit de la marche de Comentiole, s'imagina sans doute que ce mouvement des ennemis n'étoit qu'une feinte pour lui faire quitter un poste avantageux, à la faveur duquel il couvroit la ville de Tomes. Le kan étoit encore éloigné de vingt-cinq lieues lorsque Comentiole s'avança jusqu'à la ville d'Yatrus, à l'em-

bouchure d'une rivière de même nom, qui se jette dans le Danube. De là il dépêcha pendant la nuit vers le prince abare un courrier, avec une lettre dont on ne sut jamais le contenu. Lorsque les barbares ne furent plus qu'à cinq ou six milles, il fit mettre ses soldats sous les armes quelque temps avant le jour. Mais cet ordre fut donné avec tant de froideur, que les troupes, s'imaginant qu'il ne s'agissoit que d'une revue, s'armèrent négligemment, la plupart ne daignant pas même endosser leurs cuirasses. Au lever du soleil, ils furent fort surpris d'apercevoir les ennemis s'avançant en bon ordre, et se rangeant en bataille à la distance de deux milles. La terreur se répand parmi eux; ils reprochent à leur général son silence perfide; ils courent prendre le reste de leurs armes, et viennent en tumulte former leurs rangs et leurs files. Comentiole redouble la confusion en changeant à tous momens l'ordre de bataille, et faisant passer les divers corps de troupes, tantôt du centre à la gauche, tantôt de la gauche à la droite. Il fait secrètement donner ordre aux corps qui formoient l'aile droite de s'enfuir et de sauver leurs bagages. Ils prirent cet avis pour un effet de la prédilection du général, et ne manquèrent pas de le suivre. Le reste des troupes, quoique alarmé de cette désertion, conserve cependant assez de courage pour ne la pas imiter. Elles se tiennent tout le jour en bataille, et se retirent le soir dans leur camp. Pendant la nuit suivante, Comentiole fait partir les meilleurs soldats, sous prétexte de les envoyer à la découverte, et leur ordonne en secret de s'éloigner et de se mettre en sûreté. Il part lui-même avant le jour à l'insu des troupes restées dans le camp, et ne revient plus. On le cherche, on l'attend jusqu'à midi; alors l'armée, se voyant abandonnée et trahie, repasse l'Yatrus; et toujours ensemble, mais sans garder aucun ordre, ils fuient le reste du jour et la nuit suivante dans l'espace de treize lieues, poursuivis par les ennemis, qui ne leur don-

noient aucun relâche. Ils approchoient de Nicopolis; mais il falloit passer entre des montagnes dont les gorges étoient fermées par un gros détachement de cavaliers abares. Les Romains, excédés de fatigue, voyant la mort devant et derrière eux, s'animent les uns les autres à périr en gens de cœur; ils ramassent ce qui leur restoit de vigueur, fondent tête baissée sur les ennemis, et forcent le passage avec une grande perte des leurs.

Cependant Comentiole fuyant toujours, arriva devant Drizipères, à plus de soixante et quinze lieues. Il trouva les portes fermées, et les habitans assemblés sur les murs, d'où ils l'accablèrent d'injures, et l'éloignèrent à coups de pierres. Il prit le chemin de Constantinople, chargé d'ignominie, et se replongea dans les intrigues de la cour, où il trouva de quoi se consoler du mépris et de la haine publique. Le kan, vainqueur sans coup férir, marche à Drizipères, prend la ville, brûle l'église de Saint-Alexandre, pille la riche sépulture et disperse les os de ce saint martyr, qui étoit en grande vénération dans ces contrées. On crut que la peste qui désola ensuite son armée étoit un effet de la vengeance divine. Outre un nombre infini de soldats, il perdit sept de ses fils; et le pillage de la Thrace, la multitude d'habitans qu'il fit prisonniers, les richesses dont il chargea son armée ne furent qu'un léger soulagement à sa douleur.

Simocat. l. 7, c. 14, 15. Theoph. p. 235. Zon. t. 2, p. 77. Cedr. p. 400.

La fuite de Comentiole jeta l'alarme dans Constantinople; on croyoit à tous momens voir les Abares arriver au pied des murs; on parloit déjà d'abandonner la ville, et de se retirer à Chalcédoine, pour mettre le Bosphore entre les Romains et les barbares. Le sénat pressoit l'empereur de traiter avec le kan pour éloigner l'orage près de fondre sur la capitale de l'empire. Il suivit ce conseil, et députa le sénateur Harmaton avec de riches présens. Le kan étoit encore à Drizi-

pères, plongé dans la plus ar ière affliction. Il refusa les présens de Maurice, et a onze jours sans vouloir entendre l'envoyé, répétant ans cesse qu'*il en appeloit au jugement de Dieu; que l empereur étoit l'auteur de la guerre et de tous m x que souffroient les deux nations.* Enfin le dou jour il consentit à donner audience au député; il ta ses présens, et proposa lui-même de rendre la liberté aux prisonniers pour une pièce d'or par tête. Maurice, ayant rejeté cette proposition, le kan rabattit la moitié de la somme; ce que l'empereur refusa encore. Enfin le kan s'étant réduit à quatre siliques par tête, ce qui ne faisoit pour chacun que quarante-cinq sous de notre monnoie, Maurice, par un trait d'avarice inconcevable, aima mieux laisser périr ses sujets dans les fers que de payer une somme qui n'égaloit pas le prix des plus vils animaux. Alors le barbare, outré de colère, fit égorger tous les prisonniers. Ils étoient au nombre de douze mille. Cet emportement n'empêcha cependant ni Maurice de demander la paix, ni le kan de l'accorder. Elle fut conclue aux conditions que les Romains ajouteroient encore vingt mille pièces d'or au tribut annuel qu'ils payoient aux Abares; que le Danube seroit le terme des deux états; que ni l'une ni l'autre nation ne pourroit le passer hors de la Pannonnie cédée aux Abares; que cependant les Romains auroient cette liberté lorsqu'ils feroient la guerre aux Esclavons. Après ce traité, le kan se retira dans ses états au-delà du Danube.

Théophylacte, auteur contemporain, qui a écrit l'histoire du règne de Maurice, ne dit rien ni de l'offre du kan pour le rachat des prisonniers, ni du refus de Maurice, ni de leur massacre; et il est difficile de croire qu'un empereur ait porté l'avarice jusqu'à refuser pour la délivrance de douze mille soldats une somme qui n'alloit qu'à vingt-sept mille francs de notre monnoie, dans le temps même qu'il accordoit aux Abares une augmen-

tation de près de trois cent mille livres de tribut annuel. Cependant Théophane et tous les autres auteurs donnent ce fait pour indubitable; ils le citent comme la principale cause des chagrins, des regrets, des remords dont le cœur de Maurice fut déchiré pendant les deux années qu'il vécut encore. Mais ils ont tort, à mon avis, d'attribuer cette inhumanité à une sordide avarice; c'étoit un effet de ressentiment et de vengeance. Ces douze mille hommes étoient pour la plupart des soldats de Comentiole, pris dans la déroute de son armée; c'étoient ces mêmes séditieux qu'on a vus en Orient soulevés contre Philippique, transportés ensuite en Thrace, mutinés d'abord contre Prisque, et peu de temps après contre le frère de l'empereur. Maurice, n'osant les punir, avoit pris la cruelle résolution de s'en défaire en les abandonnant à l'ennemi. La conduite de Comentiole le prouve évidemment : ce message qu'il envoie secrètement au kan, le désordre qu'il jette lui-même dans ses troupes, sa fuite précipitée, indiquent la trahison plutôt que la lâcheté; et le soupçon tomba dès-lors sur l'empereur même. On crut que Comentiole avoit suivi des ordres secrets; et, ce qui dut confirmer cette opinion, c'est qu'au lieu d'encourir la disgrâce qu'il auroit méritée, il fut encore employé dans le commandement l'année suivante. Maurice, ayant donc résolu de perdre ces soldats, ne voulut pas les délivrer lorsqu'ils furent prisonniers. Il ne prévoyoit pas sans doute que la colère du kan se porteroit jusqu'à les faire massacrer. Mon dessein n'est pas ici de justifier Maurice, mais seulement d'assigner une cause vraisemblable de son refus. Il n'en sera que plus condamnable. L'avarice est un motif plus honteux, mais moins criminel qu'une vengeance basse et inhumaine. Que penser d'un prince qui laisse périr une multitude d'innocens pour se défaire de quelques séditieux; qui, au lieu de punir en monarque des sujets rebelles, les livre en traître, et qui, par une per-

fidie plus coupable que leur sédition, abandonne au fer ennemi ceux qu'il n'ose châtier par les armes de sa justice !

Simocat. l. 7, c. 16; l. 8, c. 1. Theoph. p. 236.

Ce triste événement excita contre Maurice une haine générale. Ce n'étoit dans toute la Thrace que propos injurieux, que malédictions. L'armée de Prisque, touchée du malheureux sort de celle de Comentiole, éclatoit en imprécations. Elle députa pour demander vengeance d'un général perfide qui avoit trahi ses propres troupes. Ce fut dans cette rencontre que Phocas commença de se faire connoître. Il étoit un des députés; il se signala par l'insolence avec laquelle il s'emporta contre l'empereur en présence du sénat. Son audace excita tant d'indignation, qu'un des patrices le prit par la barbe, et lui meurtrit le visage à coups de poing. Tout Constantinople étoit en mouvement; on demandoit à grands cris justice d'une si indigne trahison. Dans ce soulèvement général, l'empereur, craignant pour lui-même, nomma des commissaires pour juger Comentiole. Mais, à force de sollicitations, de présens, de promesses, il fit si bien, que les députés se désistèrent de l'accusation. Les esprits s'aigrirent de plus en plus. Cette agitation se répandit dans tout l'empire; on ne voyoit plus que prodiges, que signes funestes d'une révolution prochaine. L'apparition de deux monstres marins qui se montrèrent dans le Nil près d'Alexandrie effraya toute l'Egypte. On vit un matin sortir des eaux un homme d'une taille gigantesque ; il avoit le regard affreux, les cheveux roux, mêlés de blancs, les joues charnues, la poitrine et les épaules larges, les bras nerveux, les flancs pleins de vigueur. Le reste du corps demeura plongé dans l'eau. Ménas, préfet d'Egypte, qui se trouvoit dans le voisinage, accourut à ce spectacle, et bientôt les bords furent couverts d'une multitude de peuple. Plusieurs, encore entêtés des superstitions du paganisme, s'imaginoient voir le dieu du Nil adoré dans l'ancienne Egypte. Trois

; après, on vit paroître à côté de lui un autre
re qui ressembloit à une femme dans la fleur de
nesse et de la beauté ; ses cheveux noirs flottoient
; épaules; elle ne s'éleva que jusqu'à la ceinture.
:ux poissons, à figure humaine, se donnèrent en
cle pendant tout le jour, et se replongèrent aux
ches de la nuit. Plusieurs relations modernes font
on de monstres semblables, qui se sont fait voir
'ers temps et sur diverses plages. Le Nil, consacré
plus ancienne idolâtrie, eut toujours le privilége
, de tous les fleuves, le plus fécond en merveilles.
quité a traité dans des ouvrages exprès des poissons
leuve qui approchoient de la forme humaine. Un
in, nommé Lydus, qui vivoit sous Justinien,
pris la peine d'expliquer les événemens que pro-
|uoient ces apparitions. Cet ouvrage s'est perdu
ıous laisser aucun regret.

ı s'en fallut qu'au commencement de l'année sui- An. 601.
la guerre ne se rallumât entre l'empire et la Perse. Simocat. l. 8, c. 1.
arrasins attachés au service des Romains avoient
:s courses dans la Perse, et Chosroës songeoit à s'en
r. Pour prévenir une rupture, Maurice lui députa
;e, préfet du prétoire d'Orient. Le roi, irrité,
audience pendant plusieurs jours. Enfin, faisant
ion que, son autorité étant encore mal affermie, il
oit de l'imprudence à s'attirer sur les bras de si
tables ennemis, il consentit à écouter le député,
ılut bien recevoir ses excuses. George avoit réussi
son ambassade; mais il perdit à la cour tout le
e du succès. Il se vanta d'avoir entendu Chosroës
'er à ses satrapes que, s'il ne rompoit pas avec
ereur, c'étoit uniquement en considération du
e personnel de l'ambassadeur. Ce discours, débité
eille dans un lieu où rien ne demeure secret que
i peut être favorable, piqua vivement le prince,
orge ne retira de sa vanité qu'une juste disgrâce.

Simocat. l. 8, c. 1, 2, 3, 4. Theoph. p. 236, 237. Cedr. p. 400, 401. Niceph. Cal. l. 18, c. 37. Hist. miscel. l. 17.

Le traité de Drizi t si humiliant pour l'em- pire, qu'il ne pou er long-temps. A peine fut-il conclu, que Maur se montra impatient de le rompre, et l'humeur tur ente des Abares, qui ne pouvoient s'abstenir co s et de rapines, en fournissoit de fréquentes . L'empereur saisit la première qui se présenta : il a de nouvelles troupes, en donna le commandement Comentiole, et le fit partir pour aller se joindre à Prisq e, qui avoit passé l'hiver à Singidon. Les deux armées réunies marchèrent à Viminac, où Comentiole s'arrêta pour raison de maladie. On soupçonna que ce n'étoit qu'un prétexte pour se soustraire aux yeux des soldats, dont il se sentoit détesté. Le kan, qui se trouvoit alors au-delà du Danube, manda aussitôt à ses troupes de Pannonie de passer la Save, et de ne rien épargner sur le territoire des Romains. Il rassembla en même temps une autre armée, et mit à la tête d'un gros détachement quatre de ses fils, avec ordre de défendre le passage du Danube. Malgré cette opposition, les Romains passèrent le fleuve sur des barques faites à la hâte, repoussèrent les Abares, et se campèrent sur les bords. Prisque étoit demeuré à Viminac, pour attendre que Comentiole fût en état de commander ; il n'osoit risquer une bataille sans son collègue, qui avoit la faveur et le secret de la cour. Mais, les troupes qui campoient au-delà du Danube lui ayant fait savoir qu'elles étoient vivement pressées par les barbares, il prit le parti de les aller joindre. Dans sa première expédition contre les Abares il ne s'étoit montré qu'un médiocre général ; mais les succès brillans et multipliés qu'il eut dans la campagne de cette année pourroient lui donner place entre les plus grands capitaines, si les historiens du temps avoient assez détaillé sa conduite pour mettre la postérité en état de juger s'il a dû ses victoires à sa capacité ou à la fortune. Dès qu'il fut arrivé, il renvoya les barques à

[redacted]

Viminac, pour ôter aux soldats le moyen de repasser en cette ville, comme ils faisoient sans cesse; ce qui affoiblissoit l'armée et la mettoit hors d'état de soutenir les attaques de l'ennemi.

Quatre jours après, il rangea ses troupes en bataille à la tête de son camp; et comme l'usage des barbares étoit d'attaquer par pelotons en voltigeant de toutes parts, il divisa son armée en trois corps de figure carrée, leur donnant autant de profondeur que de front, pour être en état de faire face de tous côtés. Il ordonna de ne se servir que de piques et de javelines pour combattre de près, sans tirer de flèches. Le combat ne finit qu'avec le jour, et se termina à l'avantage des Romains. Ils ne perdirent que trois cents hommes, et en tuèrent quatre mille aux Abares. Les ennemis ne parurent point pendant deux jours. Au matin du troisième, comme ils sortoient de leur camp, Prisque se rangea dans le même ordre qu'auparavant. Mais, pendant le combat, il fit insensiblement étendre les ailes de son armée pour envelopper les barbares, qui perdirent ce jour-là neuf mille hommes. Dix jours se passèrent sans aucune action. Enfin Prisque, encouragé par deux victoires, alla présenter le combat à son tour. Il se posta sur la pente d'un coteau, au pied duquel s'étendoit un étang. De là, tombant avec vigueur sur les Abares, il les enfonça de vive force, les poussant toujours du côté de l'étang. Il en périt quinze mille, soit par l'épée des Romains, soit dans les eaux, où ils se précipitèrent. De ce nombre furent les quatre fils du kan. Le kan lui-même courut risque de la vie, et s'enfuit jusque sur les bords de la Teisse. Prisque, après avoir donné du repos à ses troupes, alla chercher les Abares, et, un mois après la bataille précédente, il en livra une quatrième, où il n'eut pas moins de succès. Comme les vaincus avoient passé la Teisse, Prisque envoya la nuit suivante quatre mille hommes au-delà de cette rivière pour les observer. Ce

détachement tomba sur une grande assemblée de Gépides, qui s'étoient rendus dans une bourgade pour y célébrer une de leurs fêtes. Ces barbares n'étant pas informés du succès de la bataille, se livroient à la joie, et passoient la nuit à boire. Les Romains, les ayant surpris en cet état, n'eurent que la peine de les massacrer. Ils en tuèrent trente mille, et, chargés de butin, ils retournèrent joindre Prisque au-delà du fleuve. Vingt jours après le kan repassa la Teisse, et vint défier les Romains. Son opiniâtreté fut encore moins heureuse, et cette victoire de Prisque couronna les succès de cette glorieuse campagne. L'armée du kan, qui étoit très-nombreuse, fut presque entièrement taillée en pièces ou noyée. Il n'en resta que trois mille Abares, huit mille Esclavons, et six mille deux cents autres barbares, qui furent tous faits prisonniers et envoyés à Tomes.

Le kan donna en cette occasion une preuve signalée de sa fermeté et de sa présence d'esprit. Au lieu de se laisser abattre par tant d'infortunes, il usa d'une ruse qui réparoit une partie de ses pertes. Aussitôt après sa défaite il fit partir des courriers chargés d'une lettre pour l'empereur ; il leur ordonna de faire une extrême diligence pour arriver à Constantinople avant la nouvelle de la dernière bataille. Il demandoit qu'on lui remît les prisonniers, et en cas de refus, il menaçoit de mettre à feu et à sang la Mœsie et la Thrace, et de ne faire aucun quartier aux habitans. Maurice, dont l'esprit étoit affoibli par les révoltes qu'il avoit essuyées, et par le mécontentement de ses sujets, ne sachant pas encore que le kan n'étoit plus en état de se faire redouter, se laissa intimider, et envoya ordre de relâcher les prisonniers : ce qui fut exécuté avec autant d'étonnement que de regret de la part du général et des troupes.

La gloire de Prisque, qui, dans l'espace de deux mois, venoit de remporter cinq victoires, excita la jalousie de Comentiole. Il se réveilla comme d'une léthargie, et

courut à Noves, dans l'intention de se signaler par quelque exploit avant la fin de la campagne. Arrivé dans cette ville, il assembla les principaux habitans, et leur demanda des guides pour le conduire au-delà du Danube, par le chemin que Trajan avoit fait autrefois pratiquer au travers de l'ancienne Dace. Il vouloit, disoit-il, couvrir de cendres tout ce vaste pays, qui appartenoit au kan des Abares. Les habitans n'ayant point de guides à lui donner, il entra en fureur, et fit trancher la tête à deux d'entre eux. Effrayés de cette violence, ils se jetèrent à ses pieds, et lui dirent que personne à Noves ne connoissoit ce chemin; mais qu'à quatre lieues de leur ville habitoit un vieillard de cent douze ans, fort instruit des antiquités du pays, et qui pourroit lui en donner des indices. Comentiole s'y transporta lui-même, et pressa vivement ce vieillard de lui servir de guide. Celui-ci s'en défendoit, représentant au général que cette route étoit impraticable; que la chaussée, rompue en mille endroits, traversoit des montagnes escarpées, des vallées profondes, de vastes marais; que depuis quatre-vingt-dix ans elle étoit entièrement abandonnée, et que, la saison étant déjà fort avancée, toute cette contrée étoit couverte de glaces et de neiges. Comentiole n'écoutoit que son ardeur téméraire; il s'obstina dans son dessein, et bientôt la rigueur du froid, la violence des vents, et toutes les incommodités inséparables d'une marche si pénible firent périr quantité de soldats et la plus grande partie des bêtes de somme. Il lui fallut retourner sur ses pas, chargé de malédictions de ses troupes, et revenir à Philippopolis, où l'armée passa l'hiver, tandis que le général, de retour à Constantinople, imaginoit des prétextes pour couvrir d'abord la honte de son inaction, et ensuite l'imprudence de son entreprise.

Le jour de Pâques, qui tomboit cette année au 26 mars, l'impératrice Constantine, de concert avec Sophie, veuve de Justin II, et qui vivoit encore, fit présent à

Simocat. l. 8, c. 4, 5. Theoph. p. 238.

Cedr. p. 401. Niceph. Cal. l. 18, c. 37, 38. Zon. t. 2, p. 77, 78. Hist. miscel. l. 17.

l'empereur d'une couronne d'or enrichie de pierreries; d'un prix inestimable. Plus cet ouvrage parut admirable aux yeux de Maurice, plus il le crut digne d'être offert à Dieu. Dès qu'il eut reçu cette couronne, il se transporta dans l'église de Sainte-Sophie, et la fit suspendre, au-dessus de l'autel, à trois chaînes d'or semées de pierres précieuses. Cette action de piété charma toute la ville, excepté les deux princesses, dont la dévotion n'étoit pas si fervente, et qui, se croyant méprisées, ne purent s'empêcher d'en témoigner leur chagrin. Mais, à la fête de Noël de cette même année, ce peuple, admirateur de la piété de Maurice, ne craignit pas de la troubler par le plus sanglant affront. C'étoit la coutume des empereurs de passer la nuit de Noël dans l'église avec le peuple, et d'assister, le jour de la fête, à tous les offices. Depuis quarante jours, Constantinople souffroit beaucoup de la disette. Comme l'empereur, accompagné du clergé, et suivi d'une foule d'habitans, marchoit nu-pieds en procession, pendant la nuit de Noël, au travers de la ville, une troupe de séditieux lui demanda du pain avec de grands cris, l'accabla d'injures, et fit tomber sur lui une grêle de pierres. Maurice donna ordre à ses gardes d'écarter cette multitude, en la menaçant des masses de fer dont ils étoient armés, mais sans frapper personne. Il se sauva lui-même dans l'église de la Sainte-Vierge, au quartier de Blaquernes; c'étoit un asile respectable à la fureur la plus animée. On prétendoit conserver en ce lieu une partie des vêtemens de la mère de Dieu. Théodose, fils aîné de Maurice, fut sauvé par le patrice Germain, son beau-père, qui le couvrit de sa robe. Cependant les séditieux, ayant rencontré un homme du peuple qui ressembloit à Maurice, l'habillèrent d'une méchante casaque noire, lui environnèrent la tête d'une couronne d'ail, et le promenèrent sur un âne à la lueur des flambeaux, en le chargeant d'opprobres. La sédition finit avec la nuit, et l'empereur

[redacted]

lemeura tout le jour dans l'église de Blaquernes, où il ıssista à la célébration des saints offices. Il se retira le ioir dans son palais. Le lendemain, ayant fait arrêter ies plus coupables, il se contenta de les faire châtier légèrement, et de les bannir; mais il leur accorda bientôt la permission de revenir à Constantinople. Quoique le tumulte fût calmé, une agitation secrète subsistoit encore dans les esprits. Un moine enthousiaste, renommé pour l'austérité de sa vie, courut dans les rues de la ville, tenant une épée nue, et criant de toute sa force *que l'empereur périroit par l'épée.* On ajoute qu'un prétendu prophète, nommé Hérodien, prédit publiquement à Maurice tous les malheurs qui devoient lui arriver.

Maurice, effrayé de ces prédictions, et plus encore des reproches qu'il se faisoit à lui-même d'avoir sacrifié à une cruelle vengeance un si grand nombre de ses soldats, étoit jour et nuit dévoré par de mortels déplaisirs. Il ne craignoit pas de mourir : la vie lui étoit devenue insupportable; mais il trembloit dans l'attente des jugemens de Dieu qui lui redemanderoit le sang de ses sujets. Ce prince religieux demandoit sans cesse à Dieu de le punir en ce monde plutôt que dans l'autre; et, pour donner plus de force à ses prières, il eut recours à celles des plus saints personnages de l'empire. Il écrivit aux patriarches, aux évêques, aux moines de Jérusalem, à ceux des déserts de Syrie et d'Egypte, pour les supplier d'obtenir de Dieu qu'il voulût bien ne le châtier que par des disgrâces temporelles. Il reçut quelques mois après une réponse des moines du désert. Ces solitaires, dont la piété simple et grossière ne connoissoit point de ménagement, lui écrivirent en ces termes : *Le ciel exauce vos vœux ; il accepte votre pénitence ; il veut bien vous admettre avec votre famille au bonheur de l'autre vie ; mais vous perdrez l'empire avec douleur et avec honte.* Maurice reçut cette sentence sans murmurer ; il remercia Dieu, et attendit avec résignation, mais non pas sans

Simocat. l. 8, c. 11. Theoph. p. 239, 240. Cedr. p. 401, 402. Niceph. Cal. l. 18, c. 42. Zon. t. 2, p. 78. Manas. p. 75. Glycas, p. 274. Hist. miscel. l. 17.

crainte, la révolution dont il étoit menacé. Entre les prédictions que ses inquiétudes faisoient naître, on l'avoit averti de se garder de la lettre grecque répondant aux deux lettres latines *PH*. Ses soupçons tombèrent sur son beau-frère Philippique. Il lui interdit l'entrée du palais, malgré les sermens de ce seigneur qui prenoit Dieu à témoin de son inviolable fidélité.

An. 602. *Simocat. l.* 8, *c.* 5. *Theoph. p.* 238, 239. *Niceph. Cal. l.* 18, *c.* 38.

La Providence divine se servit de Maurice même pour hâter sa perte. Prisque s'étoit rendu redoutable aux Abares; il étoit estimé des troupes; l'empereur le rappela, et le fit remplacer par son frère, qui ne s'étoit fait connoître que par de mauvais succès. L'histoire n'apporte aucune raison de ce changement; il est à croire que Maurice, dans les alarmes dont il étoit agité, n'osoit se fier qu'à sa propre famille. Pierre fit camper l'armée à Plastole sur le Danube, où il passa sans rien faire le temps de la campagne. Au mois de septembre il marcha en Dardanie, où il apprenoit qu'une armée d'Abares s'étoit rendue, sous la conduite d'un général nommé Apsich. Son intention étoit d'entrer en négociation plutôt que de livrer bataille. Mais, Apsich voulant faire acheter la paix aux Romains par la cession de quelques places, on se sépara sans rien conclure. Le kan se retira vers Constantiole, et les Romains vers Andrinople. Peu de jours après, Pierre reçut ordre de passer le Danube, et d'entrer sur les terres des Esclavons. Il chargea de cette expédition son lieutenant Guduïs, qui fit un grand massacre de ces barbares. Les soldats, chargés de butin, vouloient repasser le fleuve et revenir en Thrace. Guduïs les retint jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouveaux ordres. Pendant ce temps-là le général Apsich mettoit tout à feu et à sang dans le pays des Artes. C'étoit une peuplade de matelots qui navignoient sur le Danube. Quoique Abares d'origine, ils venoient de fournir des bateaux aux Romains pour le passage, et le kan, outré de colère, avoit ordonné de les exterminer. Cette cruelle

[redacted]

exécution jeta la division entre les Abares ; il y en eut un grand nombre qui abandonnèrent l'armée pour se donner aux Romains.

Tandis que le kan mettoit tout en œuvre pour rappeler ces déserteurs, l'imprudente économie de Maurice révoltoit ses propres soldats et précipitoit sa ruine. Quoiqu'il eût déjà éprouvé la répugnance que sentoient les troupes romaines à supporter les frimas de l'Esclavonie, son avarice, que nulle crainte, nul danger ne pouvoient guérir, lui persuada qu'il gagneroit beaucoup à faire subsister son armée dans le pays et aux dépens des ennemis. En conséquence, il envoya ordre à Pierre de passer l'hiver au-delà du Danube. Une autre raison le déterminoit encore à prendre ce parti. Dans la crainte d'une révolution dont il étoit menacé, il croyoit devoir tenir éloignés les soldats, dont la hardiesse turbulente est pour l'ordinaire le premier mobile ou le principal appui des révoltes. Mais on vit alors ce que tous les siècles ont vu, que les précautions des foibles mortels contre les arrêts du ciel deviennent les moyens mêmes par lesquels ils s'exécutent. La résolution de l'empereur ne fut pas plus tôt connue des soldats, que les murmures éclatèrent. La sédition s'allume, on menace le général, on marche malgré lui au Danube, on le traverse, et on s'établit à Plastole. Pierre, n'osant s'exposer à la fureur d'une multitude mutinée, se retire à sept lieues du camp. Incertain du parti qu'il doit prendre, il consulte Guduïs ; et, par l'entremise de cet officier aussi adroit que vaillant et chéri des troupes, il vient à bout de les adoucir et de leur persuader de repasser le fleuve pour achever la campagne, la saison n'étant pas encore assez avancée pour obliger de prendre les quartiers d'hiver. Dans ce dessein, il les fait conduire à Sécurisca. Mais, tandis qu'on se disposoit au passage, il tomba de si grandes pluies, et le froid devint si rigoureux, que les soldats, perdant patience, se mutinèrent de nouveau, protestant qu'ils ne

Simocat. l. 8, c. 6. Theoph. p. 239. Niceph. Cal. l. 18, c. 39. Zon. t. 2, p. 78. Hist. miscel. l. 17. Paul. diac. l. 4, c. 27.

sortiroient du camp que pour retourner en Thrace. Pierre se tenoit toujours à sept lieues du camp. Ils lui députèrent huit d'entre eux pour demander la permission d'aller passer l'hiver dans leurs familles. Phocas étoit du nombre de ces députés, et il se distingua encore entre tous les autres par son insolence. C'étoit par son rang un des derniers officiers de l'armée. Né en Cappadoce d'une famille obscure, il avoit été écuyer du général Prisque, et étoit parvenu au grade de centurion. Mais sa hardiesse brutale lui avoit fait un nom parmi le commun des soldats, et le rendoit propre à servir leur humeur séditieuse.

Theoph. p. 240. Pierre envoie aussitôt des courriers à l'empereur pour l'instruire de ce qui se passoit à Sécurisca et pour demander ses ordres. Le nom de Phocas frappa Maurice; il se souvint des invectives outrageantes auxquelles ce séditieux avoit osé s'emporter contre lui sept ans auparavant. Occupé de ces tristes pensées, il songea la nuit suivante qu'il étoit conduit comme un criminel devant une des portes du palais, nommée *la porte d'airain*, et que la statue du Sauveur, placée en ce lieu, prononçoit sa sentence en ces termes : *Livrez Maurice à Phocas avec sa femme, ses enfans et toute sa famille.* S'étant réveillé avec effroi, il appelle un de ses chambellans, et lui ordonne d'aller chercher Philippique et de l'amener sur-le-champ. On éveille Philippique, on lui signifie l'ordre de l'empereur : il se lève, persuadé qu'il touche au dernier moment de sa vie ; il dit les derniers adieux à sa femme qui fondoit en larmes; il prend le saint viatique pour se fortifier contre les horreurs de la mort, et va se présenter à l'empereur. Dès que Maurice l'aperçoit, il s'écrie : *Au nom de Dieu pardonnez-moi, Philippique, je vous ai injustement soupçonné;* et ayant fait retirer le chambellan, il se jette aux pieds de son beau-frère, et l'embrassant avec tendresse : *Je suis trop tard assuré de votre fidélité,* lui dit-il; *mais connoissez-vous Phocas? Oui,* répondit Philippique, *et vous devez vous-*

[redacted]

même le connoître; avez-vous oublié l'insulte qu'il vous a faite en plein sénat? C'est un séditieux à la fois insolent et lâche. Ah! repartit Maurice, *s'il est lâche, il est sanguinaire : que la volonté de Dieu s'accomplisse.*

Il paroît que Maurice, fatigué de tant de mutineries *Simocat. l.*
qu'il avoit éprouvées dans le cours de son règne, et hon- *8, c. 7. Theoph. p.*
teux de céder, avoit résolu de perdre la vie ou de se faire *241.*
obéir. Il mande à Pierre de ne rien relâcher sur l'exécution de ses ordres, et de forcer les soldats à hiverner au-delà du Danube. Pierre, se trouvant comme enfermé entre l'opiniâtreté du prince et celle des soldats, et prévoyant les malheurs qu'alloit causer le choc de ces deux résolutions contraires, s'approcha du camp, et manda tous les officiers pour leur faire part des ordres absolus de l'empereur. Ils lui protestent tous que les soldats n'obéiront pas, et lui en exposent les raisons. Quoiqu'elles lui paroissent bien fondées, il leur représente qu'il n'est pas le maître d'y avoir égard; qu'il les a déjà fait valoir au prince; que l'empereur persiste à les rejeter, et qu'il faut obéir. Ces paroles, portées aux oreilles des soldats, excitent la plus violente sédition. Les troupes sortent du camp; elles s'assemblent en tumulte; les officiers prennent la fuite, et se retirent auprès de Pierre. Les soldats choisissent Phocas pour les commander; ils l'élèvent sur un bouclier et le proclament général. Pierre dépêche un courrier à l'empereur, et s'éloigne pour se dérober à cette horrible tempête.

L'empereur, craignant de jeter l'alarme dans Constantinople, tint d'abord cette nouvelle secrète. Lorsqu'elle se fut répandue, il affecta une entière sécurité; et, dans les jeux du Cirque qu'il donna au peuple comme en pleine paix, il fit crier par un héraut *qu'on ne s'effrayât pas d'une émeute excitée dans l'armée par quelques mécontens; qu'elle seroit bientôt apaisée.* La faction bleue, favorisée de l'empereur, s'empressa en cette

occasion de témoigner son zèle par des acclamations; la faction verte étant demeurée dans le silence, l'empereur en conçut de l'inquiétude. Il voulut connoître les forces des deux factions, et manda les deux chefs avec ordre de lui apporter leur rôle. Les verts se trouvèrent au nombre de quinze cents; les bleus n'étoient que neuf cents. Les zélés partisans de ces cabales séditieuses se faisoient enrôler; ce qui n'empêchoit pas que, dans les émeutes fréquentes excitées par ces factions, presque tout le peuple ne se partageât, et que chacun ne prît parti selon ses inclinations et ses intérêts.

Simocat. l. 8, c. 8. Theoph. p. 241.

Cependant les soldats marchoient sous la conduite de Phocas, et ils étoient déjà en Thrace. Maurice leur envoya quelques officiers de sa maison pour les ramener à l'obéissance. Mais cette démarche du prince ne produisit d'autre effet que de rendre Phocas plus insolent. Il les renvoya sans vouloir les entendre. L'empereur, s'attendant à soutenir un siége dans sa capitale, fit prendre les armes au peuple, et chargea Comentiole de la défense des murs. Les révoltés n'épargnoient sur leur passage que les terres de Germain, beau-père de Théodose, fils aîné de l'empereur. Ce jeune prince prenoit depuis quelques jours, avec son beau-père, le divertissement de la chasse aux environs de Constantinople. N'étant pas instruit des excès auxquels se portoient les séditieux, il fut étonné de voir arriver de leur part des envoyés qui lui déclarèrent qu'ils ne reconnoissoient plus Maurice pour empereur, et qui lui offroient la couronne impériale. Rejetés avec horreur, ils firent les mêmes offres à Germain, qui, sans leur donner de réponse, partit sur-le-champ, et ramena son gendre à Constantinople.

Simocat. l. 8, c. 8. Theoph. p. 242. Cedr. p. 403.

Dans les alarmes où étoit Maurice, tout lui devenoit suspect. Les offres faites à Germain, et les ménagemens des rebelles à son égard lui firent soupçonner une secrète intelligence. Il lui en fit de vifs reproches, et, sans écouter sa réponse, il le quitta brusquement en

[redacted]

lui disant : *Persuadez vous, Germain, que la mort la plus douce pour moi sera de périr par l'épée.* Théodose étoit présent. Touché du sort de son beau père, et tremblant pour sa vie, lorsqu'il le vit sortir de l'appartement de l'empereur, il le suivit quelque pas, et lui dit à l'oreille : *Fuyez Germain, ou vous êtes mort.* Germain se retira dans sa maison, où, ne se croyant pas en sûreté, il en sortit sur le soir, escorté de ses gardes, et s'alla réfugier dans une église de la Sainte-Vierge, voisine de sa demeure. Maurice, l'ayant appris, lui envoya l'eunuque Etienne, gouverneur de ses enfans, et fort distingué à la cour, pour calmer ses craintes. Les gardes défendirent l'entrée de l'église et repoussèrent Etienne avec insulte. Pendant la nuit, Germain passe à l'église de Sainte-Sophie. L'empereur s'en prend à Théodose, qui avoit averti Germain, et, dans l'excès de sa colère, il s'emporte jusqu'à le frapper avec violence. Il envoie plusieurs de ses chambellans pour engager le fugitif à sortir de son asile. Germain se laissoit persuader, et étoit déjà hors de l'église, lorsqu'un dévot nommé André, qui avoit coutume de passer en ce lieu les jours entiers en prières, court après lui et l'engage à rentrer, lui protestant que c'est l'unique moyen de sauver sa vie. En même temps le peuple s'attroupe ; mille voix confuses s'élèvent contre le prince ; et entre autres injures qui n'avoient de fondement qu'une séditieuse insolence, on le traite de marcionite, secte ancienne, mais extravagante et méprisée, dont l'empereur ne savoit peut-être pas même le nom. A ces cris, ceux qui faisoient la garde sur les murs abandonnent leur poste et viennent se joindre aux séditieux. La révolte éclate dans tous les quartiers ; la nuit augmente le tumulte et l'audace ; la plus vile multitude, animée d'une aveugle fureur, va mettre le feu à la maison de Constantin Lardys, sénateur illustre, patrice, autrefois préfet d'Orient, et que le prince honoroit de la plus intime confiance.

C'étoit attaquer l'empereur lui-même ; Maurice sentit qu'il n'avoit pas un moment à perdre pour se sauver. Il se dépouille de la pourpre, et, sous l'habit d'un particulier, il court au rivage, et se jette dans une barque avec sa femme, ses enfans, son ami Constantin, et ce qu'il peut emporter de ses trésors. Le peuple passe le reste de la nuit dans un affreux désordre, chargeant de malédictions et l'empereur et le patriarche Cyriaque, leur insultant par les railleries les plus grossières et par des chansons satiriques. Pendant ce temps-là Maurice couroit risque de la vie. Une tempête fit échouer sa barque à six lieues de la ville, près de l'église de Saint-Autonome, sur la Propontide, du côté de Nicomédie; et comme si la Providence eût voulu l'enchaîner et le livrer à ses bourreaux, il fut au même moment attaqué d'un violent accès de goutte, maladie alors fort ordinaire aux habitans de Constantinople. Dans cette extrémité, il fit partir son fils Théodose avec Constantin pour aller implorer l'assistance de Chosroës. *Faites-le souvenir*, leur dit-il, *des secours que je lui ai prêtés dans son infortune ; exposez-lui nos malheurs ; ils sont les mêmes que les siens : il est maintenant ce que j'étois alors ; qu'il s'acquitte envers moi par une prompte reconnoissance.* Ensuite leur montrant l'anneau qu'il portoit au doigt : *Quelque ordre que vous receviez de ma part*, ajouta-t-il, *ne revenez pas qu'on ne vous présente cet anneau.*

Déjà quantité d'habitans sortoient tous les jours de Constantinople pour aller joindre Phocas. Jusqu'alors Germain n'avoit pas mérité sa disgrâce; mais, voyant la couronne impériale près de tomber de la tête de Maurice, il fut tenté de s'en saisir. Assuré de la bienveillance du peuple, il ne craignoit que la faction verte, puissante alors, et contre laquelle il avoit pris parti, ainsi que l'empereur. Il en sollicite les chefs ; il leur propose les conditions les plus avantageuses, s'ils veu-

[redacted]

lent déterminer leurs partisans à se déclarer en sa faveur. Ces démarches honteuses n'eurent aucun succès. L'esprit de faction étouffoit alors tout autre intérêt. On ne put jamais persuader aux verts que Germain se détacheroit de leurs rivaux ; ses offres furent rejetées, et, après s'être montré ambitieux en pure perte, il finit par être perfide : il se rangea du côté de la fortune, et alla faire hommage à Phocas.

Le tyran marchoit à grandes journées ; il approchoit de Constantinople, lorsque les partisans de la faction verte, sortant en foule de la ville, allèrent au-devant de lui jusqu'à Rhégium, et l'abordèrent avec des acclamations de joie. Ils lui conseillèrent de s'avancer jusqu'à l'Hebdome pour y prendre la couronne. Phocas, plus heureux qu'il ne l'avoit espéré, dépêche aussitôt le secrétaire Théodore avec un ordre adressé au patriarche, au sénat et au peuple, de se rendre auprès de lui. Théodore assemble toute la ville dans Sainte-Sophie, et du haut de la tribune il fait la lecture de l'ordre de Phocas. Tous obéissent, soit par légèreté, soit par crainte. On accourt à l'Hebdome ; on invite Phocas par de grands cris à se revêtir de la pourpre. On vit alors un combat de dissimulation entre deux hommes également avides de régner. Phocas, par une feinte générosité, offroit la couronne à Germain, et Germain, par une modestie forcée, la remettoit à Phocas. Le peuple décida cette contestation peu sincère ; on proclame Phocas empereur ; et le patriarche, après lui avoir fait promettre de conserver la foi dans sa pureté, et de protéger l'église catholique contre tous ceux qui voudroient en troubler la paix, lui met la couronne sur la tête dans l'église de Saint-Jean-Baptiste. C'étoit le 23 novembre. Deux jours après, le nouvel empereur entre dans Constantinople avec l'appareil le plus imposant par l'éclat et la magnificence. Il marche au palais dans un char attelé de quatre chevaux blancs, et répand sur son passage une

Simocat. 8, c. 10. Theoph. 243. Chr. Al. Niceph. l. 18, c. Zon. t. p. 79. Glycas. 275. Hist. mi. l. 17.

pluie d'or et d'argent puisée dans les trésors de l'empire, au milieu des applaudissemens d'une multitude aussi avide qu'insensée. On célèbre les jeux du Cirque; et ce jour, qui donnoit la naissance au gouvernement le plus tyrannique, se passe en divertissemens et en fêtes.

Simocat. l. 8, c. 10, 11. Theoph. p. 243.

Le lendemain il fit distribuer, selon l'usage, une somme d'argent aux soldats pour son avénement à l'empire. C'étoit la coutume que les impératrices reçussent solennellement la couronne et le titre d'Auguste. Phocas voulut procurer cet honneur à Léontie, femme digne de lui, sans éducation comme sans vertu, née pour un soldat plutôt que pour un empereur. Tout étoit préparé pour la pompe du couronnement, lorsqu'il s'éleva entre les deux factions un débat opiniâtre. Les verts prétendoient se ranger en haie dans le vestibule du palais pour recevoir l'impératrice. Les bleus s'y opposoient, comme à une entreprise nouvelle et sans exemple. On étoit près d'en venir aux mains, lorsque l'empereur envoya un de ses courtisans, nommé Alexandre, pour apaiser le tumulte. C'étoit un homme insolent et brutal, qui s'étoit signalé dans la révolte contre Maurice. Fier de la faveur de son maître, et tranchant lui-même du tyran, il s'attaque à Cosmas, chef des bleus, le charge d'injures et le frappe avec outrage. Toute la faction se révolte; on se jette sur lui en criant : *Sors d'ici, Alexandre, songe que Maurice vit encore.* Ces paroles, rapportées à Phocas, le firent trembler de crainte; ce fut pour lui un avis d'ôter la vie à Maurice. Il accourt au vestibule du palais; et, par douceur, par caresses, plutôt que par autorité et par menace, il apaise la querelle. Aussitôt il donne ses ordres pour amener Maurice à Chalcédoine, et l'y faire mourir avec sa famille.

Simocat. l. 8, c. 11, 12, 13, 15. Theoph. p. 243, 244, 245.

Une révolution si rapide ne permettoit plus à Maurice d'attendre les secours de Chosroës. Il rappela son fils, et lui envoya son anneau. Théodose étoit à Nicée; il rebroussa chemin sur-le-champ; mais sa diligence ne

[redacted]

prévenir l'exécution des ordres cruels de Phocas. *Niceph. Cal. l.* 18, *c.* 40,
'squ'il arriva à l'église de Saint-Autonome, où il 41, 42.
it laissé son père, ce prince n'étoit déjà plus. Cette *Cedr. p.* 403,
glante tragédie est le plus terrible exemple que four- 404, 405.
ie l'histoire de l'audace d'un rebelle, et de l'abandon *Chron. Alex.*
n souverain qui n'a pas ménagé l'amour de ses sujets *Zon. l.* 2, *p.* 79, 80.
ıme son trésor le plus précieux. Maurice, saisi par *Manas. p.* 74.
: troupe de soldats, fut conduit avec ses enfans au *Glycas, p.* 275.
t d'Eutrope, dans la ville de Chalcédoine, vis-à-vis *Pagi ad Baron.*
Constantinople. Traîné au bord du rivage, d'où il
ırcevoit les tours de son palais, on ne différa son
plice que pour multiplier ses douleurs. Il vit tran-
r la tête à ses cinq fils, Tibère, Pierre, Paul, Jus-
, Justinien; et, quoiqu'il ressentît au fond de son
ır les coups mortels portés à son innocente famille,
ıiqu'il mourût d'avance chaque fois qu'il voyoit
ıber un de ses fils, il ne perdit rien de sa fermeté
urelle; couvert du sang de ses enfans, qui rejaillis-
: sur lui, il s'écrioit à chaque coup de hache : *Vous*
: juste, Seigneur, et vos jugemens sont équitables.
vironné de ces victimes chéries, il présenta sa tête,
eçut la mort avec l'intrépidité d'un maître qui com-
nde à ses bourreaux. Ainsi périt ce prince, grand
itaine avant que de régner, monarque médiocre,
os à la mort. On dit que la nourrice du dernier de
fils, encore au berceau, ayant substitué son propre
pour sauver le jeune prince, Maurice en avertit les
ırreaux en disant *qu'il se rendroit lui-même com-*
:e d'homicide, s'il laissoit périr un enfant étran-
pour soustraire le sien à l'exécution de l'arrêt pro-
ıcé par la Providence contre sa famille. Il mourut le
novembre, âgé de soixante-trois ans, après avoir
né vingt ans trois mois et treize jours. Au com-
ımencement du règne d'Héraclius on trouva le testament
Maurice scellé de son sceau. Il l'avoit fait la quin-
me année de son règne, dans une dangereuse maladie.

Il laissoit à Théodose, son fils aîné, la souveraineté de Constantinople et de tout l'Orient; il donnoit à Tibère, son second fils, Rome, l'Italie et les îles de la mer de Toscane; il partageoit à ses autres fils le reste des provinces de l'empire. Ces princes étant encore en bas âge, il leur nommoit pour tuteur son parent Domitien, évêque de Mélitine. Ce sage prélat, qui, par ses talens supérieurs et par sa prudence consommée, auroit peut-être écarté l'orage près de fondre sur sa famille, étoit mort dès le mois de janvier de cette année; et le sénat, rempli de respect pour sa vertu, l'avoit honoré de magnifiques funérailles, et fait inhumer dans l'église des Saints-Apôtres, sépulture ordinaire des empereurs.

Le cadavre de Maurice et ceux de ses fils furent jetés dans la mer; et l'on remarqua que les flots les rapportèrent plusieurs fois sur les bords, comme pour reprocher un si cruel massacre à ce peuple innombrable qui bordoit le rivage. Leurs têtes furent portées au tyran par Lilius, qui avoit présidé à l'exécution; et Phocas, pour rendre toute l'armée complice de son parricide, les fit planter sur des pieux dans la plaine de l'Hebdome, où elle étoit campée. Elles furent exposées aux insultes des soldats et aux regards du peuple, saisi d'effroi et d'horreur. Enfin, lorsque ces rebelles, aussi impitoyables que leur maître, eurent pendant plusieurs jours rassasié leurs yeux de cet affreux spectacle, quelques personnes pieuses obtinrent de Phocas la permission d'enlever ces tristes restes de la famille impériale et de leur donner la sépulture. La vengeance divine, qui éclata dans la suite sur le tyran, n'épargna aucun de ceux qui avoient eu part à la mort de l'empereur. Ces soldats criminels périrent tous de mort violente, soit par la faim, soit par l'épée des Perses. Quelques-uns furent frappés de la foudre, et huit ans après, lorsque l'empereur Héraclius faisoit la revue de ses troupes, il ne s'en trouva que deux qui eussent échappé à ces di-

châtimens. C'est encore une remarque des histo- de ce temps-là, que, tant qu'il en resta un seul les armées romaines, elles ne cessèrent d'être bat- par les Perses.

hocas, enivré du sang de Maurice et de ses enfans, devint que plus furieux. Il fit massacrer Pierre, e de Maurice, Constantin Lardys, Comentiole, et principaux officiers qui s'étoient distingués par leur élité. Mais tant de meurtres étoient inutiles, s'il ne oit périr l'héritier légitime de l'empire. Théodose se oit renfermé dans l'église de Saint-Autonome. Alexan- e, ministre des cruautés de Phocas, s'y transporta son ordre, et, ayant arraché ce jeune prince de l'au- qu'il tenoit embrassé, il le conduisit à ce funeste ri- ge teint du sang de son père et de ses frères. A la vue bourreaux qui préparoient le fer meurtrier, Théo- e demanda le saint viatique. L'ayant reçu, après avoir du grâces à Dieu, il ramassa une pierre à ses pieds, et frappant trois fois la poitrine : *Seigneur Jésus-Christ,* ria-t-il, *vous savez que je n'ai jamais fait de mal à onne ; je me soumets à votre volonté ; faites-moi éricorde.* Comme il finissoit ces paroles, il reçut le p mortel. L'impératrice Constantine et ses trois filles endoient le même sort ; le tyran les laissa vivre, tant il crut n'avoir rien à redouter de leur part ; il se con- nta de les tenir renfermées dans une maison privée, ec défense d'en sortir. Cette conduite faisoit croire que mbition seule avoit rendu Phocas sanguinaire ; on com- nçoit à se persuader qu'assis enfin sur le trône, il re- ttroit l'épée dans le fourreau. Mais on reconnut bien- t qu'une couronne acquise par le meurtre, ne se con- rve que par la cruauté, et que le succès d'un premier ime ne peut s'assurer que par une suite de forfaits, nt l'usurpateur est enfin lui-même la dernière vic- ime.

LIVRE CINQUANTE-CINQUIÈME.

PHOCAS.

An. 603. Cedr. p. 404. Manas. p. 74.

La terreur avoit placé Phocas sur le trône. Il n'y fut pas plus tôt assis, que tous les yeux s'ouvrirent. On vit avec autant de surprise que de confusion quel successeur on avoit donné à Maurice. Phocas, ayant passé sa vie dans les derniers rangs de la milice, n'y avoit acquis que les vices les plus grossiers, qu'il ne rachetoit par aucun talent. Son audace et son insolence faisoient tout son mérite entre ses semblables. Sans honneur, sans courage, sans étude du métier de la guerre, dont il ne connoissoit que le désordre et la licence, adonné au vin, aux femmes, brutal, impitoyable, il n'eût pas été digne de commander à des barbares. Son extérieur répondoit à cet affreux caractère. Une laideur difforme, un regard sombre et farouche, des cheveux roux, des sourcils épais et réunis, une cicatrice qu'il portoit au visage, et qui se noircissoit dans la colère, tout annonçoit une âme féroce et sanguinaire. L'empire ne fut que trop puni d'un si indigne choix. Le règne de ce monstre fut un tissu de malheurs. Aussi peu capable de choisir de bons généraux que de commander lui-même, ses armées furent toujours battues. La nature même sembla se révolter. Pendant les huit années qu'il régna, l'empire, ravagé par les Perses, éprouva encore tous les fléaux qui peuvent affliger la terre. La famine, la peste, désolèrent l'Orient : les hivers furent si rigoureux, que la mer fut plusieurs fois prise de glace, et qu'au dégel elle couvrit ses rivages d'une infinité de poissons morts.

[redacted]

C'étoit encore la coutume d'envoyer les images des nouveaux empereurs et de leurs femmes dans toute l'étendue de l'empire. Les habitans des villes, portant les cierges allumés, brûlant des parfums, les alloient recevoir avec de grandes démonstrations de joie. On les plaçoit dans les églises, on leur rendoit les mêmes honneurs qu'on auroit rendus à la personne des souverains. C'étoit la forme la plus auguste dans laquelle les sujets reconnoissoient leur nouveau maître. L'image de Phocas et celle de Léontie sa femme arrivèrent à Rome le 25 avril. Le clergé, le sénat et le peuple les reçurent avec acclamation dans la basilique de Jule, au palais de Latran, et Grégoire les déposa dans l'église de Saint-Césaire. C'eût été pour ce grand pape une occasion bien favorable de se rendre maître de Rome et de la portion de l'Italie encore soumise aux empereurs. Phocas ne s'étoit élevé à l'empire que par la violence et le meurtre; c'étoit un usurpateur manifeste. Les exarques, enveloppés par les Lombards, haïs et méprisés des Italiens, qu'ils accabloient au lieu de les défendre, n'auroient pas tenu contre le puissant génie de Grégoire. Quel avantage n'avoit pas sur ces foibles lieutenans un prélat généreux, qui, par ses soins paternels et par une vigilance infatigable, nourrissoit Rome et l'Italie dans les temps de disette, et qui protégeoit les sujets de l'empire autant contre les injustices de leurs gouverneurs que contre les entreprises des barbares! Le changement d'exarque eût encore facilité la révolution. Callinique venoit d'être révoqué, pour avoir mal à propos rompu la paix avec les Lombards, et Phocas renvoyoit à sa place Smaragde, odieux à l'Italie, qu'il avoit déjà mal gouvernée. Combien l'ambition auroit-elle trouvé de prétextes pour légitimer le projet d'allier la souveraineté temporelle avec l'autorité spirituelle! Grégoire n'en fut pas tenté. Vicaire de celui qui a dit que son royaume n'est pas de ce monde, il crut devoir laisser à la puissance séculière

Greg. l. 13; epist. 31, 38; 39, 40; l. 14, ep. 2. Appendix ad ep. art. 12, et ibi not. Bened. Paul. diac. l. 4, c. 26; 27. Anast. in Bonif. III et IV. Baronius. Fleury, hist. ecclés. l. 36; art. 45.

le choix du souverain : la soumission de Constantinople et du reste de l'empire lui parut un titre suffisant en faveur de Phocas. Il n'avoit pas lieu de regretter Maurice, qui sembloit avoir abandonné l'Italie aux armes des Lombards, et à l'avidité des exarques. Ce prince, mal disposé à l'égard du saint pontife, l'avoit traversé en plusieurs rencontres; sourd à ses remontrances, il favorisoit les évêques de Constantinople dans l'usurpation du titre de patriarche universel. Cette mésintelligence avoit déterminé Grégoire à interrompre l'usage depuis long-temps établi, d'avoir un nonce à la cour pour veiller aux intérêts de l'Eglise et de l'Occident. Le changement de règne lui donna occasion de prévenir le nouveau prince en faveur de son église. Nous avons de lui trois lettres, dont deux sont adressées à Phocas, et l'autre à l'impératrice. Il y félicite l'empereur en des termes qui paroîtroient flatteurs, s'ils n'eussent pas été de style; il l'exhorte à réformer les abus du gouvernement précédent; il tâche de lui inspirer la clémence par ces belles paroles : *Ce qui distingue*, dit-il, *nos empereurs des rois étrangers, c'est que les rois traitent leurs sujets en esclaves, au lieu que les empereurs, sans rien perdre de leur puissance, conservent leurs peuples en liberté.* Il lui envoie le diacre Boniface pour résider auprès de lui, et le prie de secourir l'Italie désolée par les barbares. Cette demande ne produisit aucun effet. Phocas n'avoit pas même assez de forces pour résister aux Perses. Mais cette âme farouche conçut dès-lors des sentimens d'équité à l'égard de l'église romaine; et c'est aux douces insinuations de Grégoire qu'on doit attribuer la justice que rendit le tyran aux évêques de l'ancienne Rome. Ce saint pape avoit inutilement exhorté Cyriaque à rétablir la concorde entre les deux églises en renonçant au titre d'œcuménique. Boniface IV obtint de Phocas une déclaration par laquelle il reconnoissoit que cette prérogative n'appartenoit qu'à

[redacted]

chaire de saint Pierre. Cependant les Grecs ne se ésistèrent pas de leur prétention ; ils attribuèrent l'aveu e Phocas à sa haine personnelle contre le patriarche yriaque. Ce prince donna encore à Boniface IV une reuve de bienveillance ; il lui accorda le temple du anthéon ; et ce superbe monument de l'idolâtrie ro- aine fut consacré au vrai Dieu sous l'invocation de sainte Vierge et de tous les martyrs.

Tandis que Phocas s'assuroit de l'obéissance des pro- inces, il députoit à Chosroës pour lui faire part, selon usage, de son avénement à l'empire. Lilius, qui avoit résidé à l'exécution de Maurice, fut choisi pour cette mbassade ; il étoit chargé de présens pour le roi de Perse. l fut reçu magnifiquement à Dara, dont Germain étoit ouverneur. Narsès avoit long-temps commandé dans ette place importante, et les obligations que lui avoit Chosroës le rendoient plus propre que personne à naintenir la paix sur cette frontière. Mais ce prince ngrat, irrité des obstacles que Narsès apportoit à ses njustes prétentions, demanda son éloignement, et Mau- ice sacrifia ce brave officier au désir de la paix. Ger- nain, qui lui succéda, étoit celui que les soldats révoltés ontre Philippique avoient choisi pour général, et qui, yant battu l'armée des Perses, avoit trouvé grâce au- rès de l'empereur. Comme il faisoit cortége à Lilius, ui entroit dans Dara avec un pompeux appareil, un oldat, indigné des honneurs qu'il prodiguoit aux meur- riers de Maurice, le frappa d'un grand coup d'épée ; nais, la blessure n'étant pas mortelle, il en guérit au out de quelques jours. Lilius ne fut pas si bien reçu de Chosroës. Ce prince, pour qui la paix étoit un état vio- lent, saisit avidement cette occasion de la rompre. Il rejeta avec mépris la lettre et les présens de Phocas, et protesta qu'il vengeroit la mort de son bienfaiteur. Lilius fut retenu en Perse, et traité, non pas comme l'envoyé d'un empereur, mais comme l'espion d'un bri-

Simocat. l. 8, c. 13, 15. Theoph. p. 244, 245. Cedr. p. 405. Niceph. Cal. l. 18, c. 43. Zon. t. 2, p. 80. Anast. p. 86. Assemani bibl. or. p. 102.

gand et d'un meurtrier. Le bruit s'étoit répandu dans l'empire que Théodose, fils de Maurice, n'étoit pas mort; on disoit qu'Alexandre, gagné par Germain, beau-père de ce prince, l'avoit laissé échapper, et lui avoit substitué un jeune homme qui lui ressembloit. Cette fable s'étoit tellement accréditée, que Phocas, plein d'effroi et de colère, fit tuer Alexandre, qui fut ainsi puni de son crime sur le faux soupçon de ne l'avoir pas commis. Chosroës profita encore de ce bruit pour mieux couvrir son humeur turbulente et sanguinaire du glorieux prétexte de générosité et de justice. Il publia que Théodose étoit entre ses mains, et qu'il ne prenoit les armes que pour établir sur le trône le légitime héritier. Son ardeur pour la guerre étoit animée par les sollicitations de Narsès. Ce guerrier, fidèle à la mémoire de son maître, quoiqu'il eût été mal payé de ses services, s'étoit réconcilié avec Chosroës, et l'excitoit sans cesse par ses lettres à venger un prince auquel il devoit sa couronne. Il fut le premier à lever l'étendard de la guerre, et s'enferma dans Edesse, dont il se rendit maître. Sévère, évêque de cette ville, voulant s'opposer à la révolte, fut lapidé. A cette nouvelle, Phocas envoya ordre à Germain d'assiéger Edesse; mais, au lieu de faire les préparatifs nécessaires pour repousser un ennemi tel que Chosroës, ce tyran malhabile passa l'hiver en fêtes et en réjouissances pour célébrer la vaine cérémonie du consulat, dont il prenoit possession, suivant la coutume des empereurs.

An. 604. *Theoph. p. 245. Cedr. p. 405. Zon. t. 2, p. 80.*

Cependant Chosroës mettoit sur pied des troupes nombreuses. Aux premiers jours du printemps, une grande armée de Perses entra en Mésopotamie. Les Romains n'avoient dans cette vaste province que peu de troupes, occupées au siége d'Edesse, sous la conduite de Germain. Ce général, effrayé d'une invasion si soudaine, se vit obligé de marcher contre les Perses, quoique sa foiblesse ne lui laissât presque aucune espérance. Il ne put éviter

[redacted]

ı bataille, où son armée fut entièrement défaite. Blessé ɔi-même, et porté à Constantine, il y mourut quinze ɔurs après. Cette nouvelle jeta l'effroi dans le cœur de 'hocas : il se hâta d'envoyer d'autres troupes ; et, pour 'assurer de la paix avec les Abares, il accrut la honte e l'empire, en augmentant d'une somme considérable : tribut annuel qu'on payoit à cette nation. Croyant lors n'avoir plus de diversion à craindre du côté de Occident, il fit passer en Asie les troupes de l'Europe, ɔus le commandement du chef de ses eunuques, nommé .éonce. Il lui donna ordre de faire diligence, et d'en- oyer un détachement pour continuer le siége d'Edesse ındis qu'il marcheroit contre les Perses avec le gros de ɒn armée.

Il paroît qu'Edesse ne se flattoit plus d'être imprena- le, et que cette tradition fabuleuse qui lui donnoit la :ttre de Jésus-Christ au roi Abgare pour sauve-garde ssurée avoit alors perdu son crédit. Narsès prit l'épou- ante aux approches de Léonce, et s'enfuit à Hiéraple, ù il espéroit de se défendre. Le général romain, ayant ıppelé le détachement destiné au siége d'Edesse, s'a- ınça avec toutes ses forces jusque près de Dara. Le roi étoit rendu à la tête de son armée, qu'il commandoit ı personne. Les Romains furent encore vaincus, et hosroës fit égorger tous les prisonniers, qui étoient en rand nombre. Il laissa ensuite ses troupes sous la con- uite de ses généraux, et retourna en Perse. Phocas, rité contre Léonce, le fit ramener à Constantinople ıargé de fers, et donna le commandement à son pro- re frère Domentiole, qu'il créa curopalate. Tel fut le ommencement de la guerre, la plus sanglante que l'em- ire eût jamais soutenue contre les Perses, ces opiniâtres ivaux de la puissance romaine. Elle dura vingt-quatre ns ; et, pendant les dix-huit premières années jusqu'à a douzième du règne d'Héraclius, ce ne fut pour les Romains qu'une suite perpétuelle de désastres. Chosroës,

moins grand capitaine, mais plus cruel que son aïeul, trouvant l'empire dépourvu de généraux expérimentés, porta de toutes parts le massacre et l'incendie. Nul quartier, nulle distinction d'âge, de condition, de sexe. Les villes brûlées et renversées, les campagnes sans culture et couvertes des cadavres de leurs habitans n'offroient aux yeux que des cendres et des ruines. Toute l'Asie, depuis le Tigre jusqu'au Bosphore, ce pays le plus peuplé, le plus riche, le plus fertile de l'univers, ne fut plus qu'un théâtre d'horreurs. Le roi barbare se baigna dans le sang des Romains, devenus lâches en devenant criminels : on eût dit que leurs armées étoient des troupeaux de victimes que le ciel rassembloit pour les immoler à la vengeance de Maurice.

An. 605. *Theoph. p.* 245, 246. *Cedr. p.* 405. *Manas. p.* 71. *Zon. t.* 2, *p.* 80. *Anast. p.* 86.

Tandis que les généraux perses ravageoient la Mésopotamie et détruisoient les villes romaines, Domentiole, hors d'état de leur résister, s'étoit retiré en-deçà de l'Euphrate ; et pour servir la cruauté de son frère, il travailloit à se rendre maître de la personne de Narsès. Ce généreux capitaine, trop crédule, parce qu'il étoit lui-même incapable de manquer à sa parole, se laissa tromper par les sermens de Domentiole, qui lui promit, au nom de Phocas, qu'on ne lui feroit aucun mauvais traitement. Dans cette confiance, il sortit d'Hiéraple, et se laissa conduire à Constantinople, où il ne fut pas plus tôt arrivé, que Phocas, au mépris de tous les sermens, le fit brûler vif. La douleur de cette barbarie se fit sentir à tous les Romains. Ils perdoient dans le seul Narsès plus que dans les deux batailles précédentes, plus que dans les villes dont ils apprenoient tous les jours la prise et la destruction. Aussi vertueux que brave et habile dans la guerre, il ne lui avoit manqué que la faveur de la cour, et Maurice s'étoit mal servi lui-même en n'employant pas ce grand général. Mais tout l'empire, par une estime et une affection universelle, le dédommageoit de l'ingratitude de son maître. Les Perses surtout

[redacted]

lui rendoient justice : ce guerrier étoit pour eux si redoutable, qu'au rapport des historiens, les pères ne se servoient que du nom de Narsès pour faire trembler leurs enfans.

L'indignation publique, excitée par un si affreux supplice, réveilla dans le cœur de Germain le désir de régner, que la crainte seule l'avoit jusqu'alors contraint de dissimuler. L'occasion lui parut favorable pour détrôner un tyran qui, loin de faire oublier ses premiers forfaits par des actions de clémence, y mettoit le comble par de nouvelles cruautés. Mais naturellement timide, il n'osa se mettre à la tête des mécontens, et par de sourdes intrigues, il engagea Scholastique, eunuque puissant dans le palais, à faire les premières démarches. Scholastique alla pendant la nuit tirer Constantine et ses trois filles de la maison privée où elles étoient prisonnières, et les transporta dans l'église de Sainte-Sophie. La vue de ces princesses infortunées produisit l'effet qu'on en attendoit. Le peuple se soulève, on prend les armes, on met le feu au prétoire; la flamme se répand dans la ville. Jean de La Croix, chef de la faction verte, auquel Germain avoit inutilement fait offrir une grande somme d'argent pour armer la faction contre Phocas, est brûlé dans sa maison. Cette action de violence fut le salut de Phocas. La faction, irritée, rassemble tous ses partisans; c'étoit la plus grande partie des principaux habitans. Ils s'attroupent, ils font main basse sur les séditieux; les uns sont massacrés, les autres se renferment dans leurs maisons. La crainte et le silence succèdent à cette émotion tumultueuse. Le tyran envoie à l'église de Sainte-Sophie pour enlever Constantine et ses filles. Le patriarche Cyriaque s'y oppose, et ne les laisse sortir qu'après avoir obligé Phocas de jurer qu'il ne leur seroit fait aucun mal. Phocas, pour cette fois, n'osa violer son serment; il se contenta de les renfermer dans un monastère. Scholastique expira dans les

An. 606.
Theoph. p. 246.
Cedr. p. 40 406.
Chr. Alex.
Zon. l. 2 p. 80.
Hist. misc. l. 17.
Du Cang. gloss. in Σε κιλλάριος
Constant. christ. l. 2 c. 14.

supplices les plus affreux. Germain, l'auteur secret de la révolte, ne s'étoit pas déclaré; mais, comme on le soupçonnoit, il fut forcé de prendre l'ordre de prêtrise, pour être hors d'état d'aspirer jamais à la couronne. Jusqu'alors Phocas avoit épargné Philippique, quoique beau-frère de Maurice, parce qu'il n'avoit paru prendre aucun parti dans la révolution. Il l'obligea pour lors de se faire couper les cheveux, et de se confiner, sous l'habit de moine, dans un couvent qu'il avoit fondé lui-même à Chrysopolis. Il en fut dans la suite tiré par Héraclius. Cyriaque ne survécut pas long-temps au service qu'il avoit rendu à la veuve de Maurice; il mourut cette année, le 29 octobre, après dix ans d'épiscopat; il eut pour successeur le diacre Thomas, sacellaire de l'église de Constantinople, dignité qui donnoit autorité sur les monastères des deux sexes, pour veiller au maintien de la discipline. Les historiens ne fournissent aucun détail sur la guerre des Perses: tout ce qu'on en sait, c'est que, pendant cette année 606, ils prirent la ville de Dara, et firent de grands ravages jusqu'en Syrie.

Greg. l. 12, *ep.* 7. *Paul. diac. l.* 4, *c.* 29, 30, 33, 34, 36. *Anast. vit. Pont. Ciacon. vit. Pont. Rubeus, hist. rav. l.* 4. *Sigon. de regno ital. l.* 1. *Baronius. Pagi ad Baron. Murat. ann. ital. t.* 4, *p.* 10, 11, 12, 14, 16. *Fleury, hist. ecclés. l.* 36, *art.* 52, 53.

Ce fut cette même année qu'Agilulf envoya un ambassadeur à Constantinople. Je vais, à cette occasion, reprendre l'histoire des Lombards, que j'ai continuée jusqu'à la mort de Maurice, et raconter ce qui se passa de plus mémorable en Italie pendant le règne de Phocas. L'exarque Callinique ayant rompu la paix avec les Lombards, Smaragde, son successeur, faisoit d'inutiles efforts pour conserver les places qui restoient à l'empire. Arichis, duc de Bénévent, et Théodelap, qui venoit de succéder à Ariulf dans le duché de Spolette, ravageoient les campagnes de Ravenne et de Rome. Grégoire obtint de Cillane, général de leurs troupes, une trève d'un mois, qui fut mieux observée par les Lombards que par les Romains, plus infidèles alors que les barbares. Mais Agilulf, irrité de l'enlèvement de sa fille et de son gendre, portoit de plus grands coups à l'em-

[redacted]

pire. Renforcé d'un secours d'Esclavons que lui envoyoit le kan des Abares, il partit de Milan au mois de juillet 603, pour assiéger Crémone, qu'il prit le 21 août, et qu'il ruina de fond en comble. Il marcha ensuite à Mantoue, que l'exarque romain avoit reprise sur les Lombards. Cette ville se défendit pendant quelques jours; mais la garnison, voyant les murs abattus en partie, et l'ennemi près d'entrer par les brèches, capitula, et obtint la permission de se retirer à Ravenne. Agilulf entra dans Mantoue le 13 septembre. La forteresse de Vulturnia se rendit sans attendre l'attaque; ce qui épouvanta tellement la garnison de Berscelle, qu'elle prit la fuite, après avoir mis le feu à la ville. L'exarque ne trouva d'autre moyen d'arrêter des conquêtes si rapides que de remettre entre les mains d'Agilulf sa fille et son gendre, leurs enfans, et tout ce qu'on avoit enlevé avec eux. Cette restitution procura une trève, dont le terme fut fixé au mois d'avril 605. Elle fut alors continuée pour un an; mais la prolongation coûta douze mille sous d'or à l'exarque, c'est-à-dire environ cent soixante mille livres de notre monnoie.

Pendant le cours de cette trève, l'Italie perdit sa ressource la plus assurée dans la personne du pape Grégoire. Ce grand homme, le soutien de l'empire en Occident, mourut le 12 mars 604, après avoir tenu le siége de saint Pierre treize ans six mois et dix jours. Dans l'élection des papes on préféroit alors ceux qui avoient résidé en qualité de nonces à Constantinople, comme plus agréables aux empereurs, et plus instruits des affaires publiques. Le diacre Sabinien fut élu. On ne fut pas long-temps à s'apercevoir qu'en succédant à Grégoire il n'avoit pas hérité de ses vertus. Rome avoit souvent été menacée de la disette sous le pontificat de Grégoire; mais la charité de ce saint prélat, toujours féconde et inépuisable, avoit entretenu l'abondance malgré les ravages des Lombards et l'intempérie des

saisons. La famine se fit sentir sous Sabinien ; il ouvrit les greniers de l'Eglise ; mais, au lieu de distributions gratuites, il fit vendre le blé. Les pauvres s'attroupèrent, demandant à grands cris qu'on ne laissât pas mourir de faim ceux à qui Grégoire avoit tant de fois conservé la vie. Sabinien se montra aux fenêtres de son palais ; et s'adressant à cette multitude assemblée : *Cessez vos clameurs*, leur dit-il ; *si Grégoire vous a donné du pain pour acheter vos éloges, je ne suis pas en état de vous rassasier au même prix.* Ces paroles, indignes d'un pasteur, et injurieuses à la mémoire de Grégoire, démasquoient sa jalousie ; elle se fit connoître encore davantage par l'entreprise qu'il forma, mais sans succès, de faire brûler les ouvrages de son prédécesseur, à qui ses écrits ont mérité un rang honorable entre les docteurs de l'Eglise. C'est à tort que quelques-uns accusent cet illustre pape d'avoir fait périr les plus beaux ouvrages et les plus précieux monumens de l'antiquité païenne : il étoit lui-même trop instruit, et il avoit l'âme trop élevée pour descendre à cette barbarie superstitieuse. Ce reproche est sans fondement.

Dès que la trève fut expirée, Agilulf entra en Toscane, et se rendit maître d'Orviette et de Bagnarea. L'exarque, trop foible pour s'opposer à ses progrès, demanda une trève, et l'obtint pour trois ans. Mais Agilulf, voulant enfin jouir en repos du fruit de ses conquêtes, résolut de changer cette suspension d'armes en une paix durable. Dans ce dessein, il envoya son secrétaire Stabilicien en ambassade à l'empereur. Phocas, apparemment pour cacher le mauvais état de ses affaires en Orient, feignit de se rendre difficile ; il n'accorda qu'une trève d'un an. Mais il envoya à son tour des ambassadeurs au roi des Lombards pour lui porter des présens, et l'assurer secrètement de son amitié. Smaragde profita de la paix pour entourer de murailles Ferrare, qui jusqu'à ce temps n'avoit été qu'un pe-

[redacted]

it bourg sur la rive du Pô. Il en fit une place forte, qui, s'étant accrue dans la suite, est devenue une ville considérable.

La mort de Sévère, patriarche d'Aquilée, résidant à Grado, excita une vive contestation entre les Romains et les Lombards. Gisulf, duc de Frioul, maître d'Aquilée, souffroit avec peine que l'évêque de cette ville fît sa résidence dans une île du domaine de l'empire; et les suffragans d'Aquilée, la plupart schismatiques, refusoient de reconnoître un métropolitain attaché à l'église romaine. Mais Smaragde, à la sollicitation du pape, les ayant fait enlever et conduire à Ravenne, les contraignit, à force de mauvais traitemens, de sacrer Condidien, qui alla tenir son siége à Grado. Les évêques, de retour dans leurs diocèses, protestèrent contre cette élection, comme extorquée par violence; et, protégés par le roi des Lombards et par le duc de Frioul, ils sacrèrent patriarche l'abbé Jean, qui rétablit le siége dans Aquilée. Il y eut, depuis ce temps deux patriarches d'Aquilée; l'un schismatique, reconnu par les évêques sujets des Lombards, qui refusoient de souscrire à la condamnation des trois Chapitres; il résidoit dans Aquilée: l'autre uni de communion avec Rome; il tenoit son siege à Grado, et les évêques sujets de l'empire le reconnoissoient pour métropolitain. Cette division du patriarchat subsista même après l'extinction du schisme. Le siége patriarchal de Grado fut transféré à Venise dans le quinzième siècle.

An. 607.

Theoph. p. 246, 247. Zon. t. 2 p. 81. Hist. misce l. 17.

Phocas, dévoré de craintes et de remords, croyoit voir suspendue sur sa tête l'épée meurtrière dont il avoit frappé Maurice. Rien ne le rassuroit dans ses alarmes. Ceux-mêmes qu'il approchoit le plus de sa personne lui sembloient toujours prêts à lui plonger le poignard dans le sein. En montant sur le trône, il avoit comblé de faveurs Crispe son confident; il l'avoit ho-

noré de la dignité de patrice et de la charge de capitaine de ses gardes. La cinquième année de son règne, il lui fit épouser sa fille Domentia. Les noces furent célébrées avec magnificence. Les deux factions s'efforcèrent à l'envi de se surpasser par l'éclat des fêtes qu'elles donnèrent. Entre les superbes décorations dont elles ornoient les places de la ville, on voyoit, avec les images de l'empereur et de l'impératrice, celles des nouveaux époux. Il n'en fallut pas davantage pour alarmer la jalousie de Phocas; c'étoit à ses yeux un attentat criminel. Il fait amener devant lui les chefs des deux factions, à la porte du palais, et par ses ordres on les dépouille à la vue du peuple, on s'apprête à leur trancher la tête. Les clameurs d'une multitude innombrable arrêtent l'exécution. Phocas leur fait demander par quel conseil ils ont osé associer sa fille et son gendre à la puissance souveraine. Ils répondent qu'ils n'ont jamais eu ce dessein; que, pour l'appareil de ces fêtes, ils s'en sont rapportés aux décorateurs. Ceux-ci, mandés à leur tour, se justifient par l'usage d'exposer à la vénération publique ceux que l'empereur honoroit de son alliance. Le peuple en même temps les secondoit par ses cris, et Phocas, plus intimidé que fléchi, ne versa point de sang pour cette fois. Mais Crispe conserva dans son cœur un profond ressentiment; et ce mariage, que son ambition avoit recherché avec ardeur, ne lui inspira qu'une haine implacable contre son beau-père.

Theoph. p. 247. Cedr. p. 406. Chron. Alex. Niceph. Cal. l. 18, c. 41. Glycas in Constantino. Zon. t. 2, p. 79. Hist. miscel, l. 17. Vita Theodori Siceotæ

De nouvelles conspirations enflammoient de plus en plus dans le tyran la cruauté qui les faisoit naître. Constantine, trompée par le bruit public, attendoit sans cesse son fils Théodose, et du fond de son monastère elle préparoit la révolution. Germain la secondoit par de secrètes pratiques. Le patrice romain, avocat du prince, Théodore, préfet d'Orient, Jean, chef du secrétariat, et Théodose, son premier commis, Ziza, qui portoit l'épée de l'empereur, Athanase, intendant des

[redacted]

finances, André Scombrus et Elpidius, tous honorés du titre d'*illustres*, David, garde des archives du palais, prenoient entre eux des mesures pour se défaire du tyran, et travailloient avec ardeur à former un parti. Leurs intrigues s'étendoient dans les provinces, et George, gouverneur de Cappadoce, entroit dans la conjuration. Une femme avoit tramé le complot, une femme le fit échouer. Une de ces subalternes qui s'insinuent dans toutes les cours, et qui, sous une fausse apparence de dévouement et de zèle, sont prêtes à tout sacrifier à leurs amans ou à leur fortune, avoit gagné la confiance de Constantine. Elle se nommoit Pétronia, et lui servoit de messagère pour porter ses lettres à Germain, et pour en rapporter les réponses. Lorsqu'elle se vit en état de vendre bien cher un secret de cette importance, elle alla le découvrir à Phocas. On saisit aussitôt Constantine; on la met entre les mains du préfet Théopempte, qui lui fait souffrir les tourmens les plus douloureux. Elle avoue la conjuration, et charge le patrice romain. Celui-ci, dans les douleurs de la torture, dénonce les autres conjurés. Ils sont tous arrêtés et mis à mort. Théodore expire sous les coups de fouet; Elpidius, âme du complot, fut traité plus cruellement que les autres; le tyran, croyant étouffer pour toujours l'audace des conjurations, épuisa sur lui tout ce que peut imaginer l'inhumanité la plus barbare, comme si la cruauté des supplices ne rendoit pas les spectateurs plus féroces et plus capables de les mériter. On lui arracha la langue, on lui coupa les pieds et les mains, qu'on porta devant lui au bout d'une pique, et on le promena en cet état sur un brancard au travers des places et des rues. Il fut ensuite porté au bord de la mer, où après lui avoir crevé les yeux, on le jeta dans une nacelle, à laquelle on mit le feu. Germain fut conduit dans une île, et décapité avec sa fille, veuve du prince Théodose. Constantine eut la tête tranchée avec ses trois filles, à Chalcédoine, dans le même lieu

apud B land. 2 Aprilis Baroni. Du Ca fam. p. 108.

où son mari et ses cinq fils avoient perdu la vie. Ses filles sont nommées, dans la chronique d'Alexandrie, Anastasie, Théoctiste et Cléopâtre. Celle-ci porte le nom de *Sopatre* dans le ménologe des Grecs, qui prétendent qu'elle vécut dans un monastère à Jérusalem, avec sa tante Damiana. Les deux autres y sont marquées sous les noms d'Eustolia et de Romana ; et toutes les trois sont honorées comme saintes dans l'église grecque et dans l'église latine, selon Baronius. Elles furent inhumées avec leur mère à Saint-Mamas, aux portes de Constantinople; et dans la suite on grava sur leur tombeau une épitaphe touchante, qui rappeloit les désastres de cette famille infortunée. Les auteurs arabes prétendent que Chosroës épousa Marie, fille de Maurice, et qu'il en eut Siroës, son successeur. Ce qui peut avoir donné lieu à cette fable, c'est apparemment le mariage de Chosroës avec Sira, chrétienne de religion, et Romaine de naissance, et les honneurs que cette princesse rendoit à la sainte Vierge.

George, gouverneur de Cappadoce, étoit conduit chargé de chaînes à Constantinople. Comme il avoit beaucoup d'amis et de cliens, et que, n'espérant aucune grâce, il s'efforçoit tous les jours d'échapper à ses gardes, ceux-ci, en passant par la Galatie, envoyèrent prier l'abbé Théodore de venir le visiter, pour calmer cet esprit fougueux, et pour l'engager à se laisser conduire sans résistance, afin qu'ils ne fussent pas eux-mêmes punis de son évasion. Théodore, ancien évêque d'Anastasiopolis, ayant renoncé à son évêché, vivoit dans le monastère de Sycéon, à quatre lieues de sa ville épiscopale, et s'étoit rendu célèbre par la sainteté de sa vie. Il vint trouver George; et, rempli de cette éloquence chrétienne qui sait inspirer le mépris de la mort, il l'exhorta à faire généreusement le sacrifice de sa vie en expiation de ses péchés. George, touché de ses paroles, participa aux saints mystères, et continua sa route avec

[redacted]

une entière résignation, qui ne se démentit pas dans les rigueurs du supplice. Ce fut à l'occasion de cette conjuration que la prison de Constantinople, se trouvant trop étroite pour contenir tous ceux que Phocas y renfermoit, une dame illustre donna sa maison pour procurer à ces malheureux une demeure plus saine et plus commode. Les Perses passèrent encore l'Euphrate cette année, et poussèrent leurs ravages jusqu'en Palestine et en Phénicie.

L'empire étoit dans une étrange confusion. Ravagé An. 608
par les ennemis, désolé par le tyran, en proie aux in- *Theoph.* 248.
justices, aux confusions, aux meurtres, aux brigan- *Cedr. p.* 4
dages, il éprouvoit tous les maux dont la société hu- *Zon. t.* *p.* 80, 81
maine a cru se garantir en se soumettant à des lois. *Chron. Al.* *Hist. mis*
Les Abares, au mépris du traité fait avec eux, met- *l.* 17.
toient tout à feu et à sang dans la Thrace et dans *Baroniu* *Pagi ad*
l'Illyrie; le peu de troupes restées dans ces provinces *ron.*
fuyoient ou périssoient par l'épée des barbares. Les Perses avançoient leurs conquêtes; ils étoient maîtres d'Amide et de toute la Mésopotamie, excepté d'Edesse, qu'ils prirent l'année suivante. Phocas, au lieu d'arrêter ces incursions, versoit à grand flots le sang de ses sujets; il recherchoit et faisoit périr tous les parens et les amis de Maurice. Les douleurs de la goutte dont il fut attaqué ne firent qu'une courte trève à ses fureurs. Poussé par cette dévotion grossière qui peut s'allier avec tous les vices, et dont les souffrances sont l'aiguillon, il demanda les prières de Saint-Théodore-Scycéote, qui obtint sa guérison, Dieu réservant ce monstre à une punition plus exemplaire. Cependant Crispe, indigné de tant de massacres, et animé par sa vengeance personnelle, jeta les yeux sur Héraclius pour étouffer la tyrannie. C'étoit ce même Héraclius qui avoit tant de fois signalé son courage contre les Perses sous le règne de Maurice. Exarque d'Afrique depuis quelques années, il avoit pour lieutenant son frère le patrice

Grégoire. Ces deux officiers, parfaitement unis, gémissoient ensemble de l'état où se trouvoit l'empire. Honteux de servir un tyran, ils avoient cessé d'envoyer à Constantinople les moissons d'Afrique et de l'Egypte; ce qui, joint à la stérilité des années, augmentoit la disette et rendoit les esprits plus disposés à la révolte. Ce n'est pas que ni Héraclius, ni Grégoire, eussent dessein de se placer eux-mêmes sur le trône après en avoir précipité Phocas. Trop avancés en âge, et d'une âme assez élevée pour ne point désirer la puissance souveraine, ils avoient chacun un fils qu'ils croyoient plus propres qu'eux-mêmes à porter le poids d'une couronne. Mais l'invitation de Crispe ne leur parut pas suffire pour se mettre en mouvement; et ils passèrent cette année et la suivante à faire les préparatifs nécessaires pour le succès de l'entreprise.

An. 609.
Theoph. p. 148.
Cedr. p. 406.
Chron. Alex.
Zon. t. 2, p. 80.
Vita Theodori Syceotæ apud Bolland. 22. Aprilis.
Baronius.
Elmin. l. 1.

Toutes les années du règne de Phocas étoient signalées par de nouvelles incursions des Perses. Ils avoient pénétré jusqu'en Phénicie sans trouver de résistance. Les peuples, abandonnés au glaive ennemi, se retiroient dans les places fortes, et les Perses, contens de ravager les campagnes et d'enlever un grand butin, ne s'arrêtoient à aucun siége. L'année 609, Chosroës résolut de porter le ravage dans l'Asie mineure, qui ne s'étoit pas encore ressentie des maux de la guerre. Les grands préparatifs que faisoit ce prince réveillèrent Phocas, plongé dans une honteuse léthargie. Il leva des troupes, qu'il divisa en deux corps. Il donna au patrice Sergius son parent le commandement d'un camp volant, qui devoit observer les mouvemens des Perses et défendre le passage de l'Euphrate. Il mit son frère Domentiole à la tête du reste de l'armée. Mais il se défioit du courage de ses troupes, accoutumées à se laisser battre, et il ne trouvoit en lui-même aucune ressource pour animer leur valeur. Il s'avisa d'un expédient qui ne pouvoit tomber que dans l'esprit d'un soldat ignorant; comme si, en

[redacted]

urpant le sceptre, il se fût emparé des clefs du ciel, il
ulut faire mettre au nombre des saints martyrs ceux
ii périroient à la guerre. Il savoit que l'espérance de
tte couronne avoit rendu des femmes et des enfans
us forts que leurs bourreaux. Mais l'opposition du pa-
iarche de Constantinople et des autres évêques l'obli-
:a enfin à se désister de ce projet extravagant.

Il s'en fallut beaucoup que les soldats montrassent le
ourage des martyrs. Les Perses prirent Edesse. Chos-
oës avoit un médecin jacobite, nommé Jonan. Ce mé-
ecin, zélé pour les progrès de sa secte, persuada au roi
ue les Edessiens demeureroient toujours attachés à l'em-
ire tant qu'ils professeroient la doctrine catholique. Chos-
oës, indifférent pour tous les systèmes de religion, or-
onna de massacrer les habitans, s'ils ne se faisoient
acobites. Tous obéirent. Après la prise de cette ville,
es Perses passèrent l'Euphrate et taillèrent en pièces le
létachement de Sergius, qui fut tué dans le combat.
Ayant ensuite traversé la petite Arménie, ils entrèrent
en Cappadoce. Domentiole, aussi lâche que ses troupes,
n'osoit marcher aux ennemis. Il étoit accompagné de
Bonose, préfet d'Orient, homme féroce et intraitable,
digne ministre des cruautés de l'empereur. Bonose,
lévot cependant à la manière de Phocas, voulut voir
'abbé Théodore. Il le fit venir dans une église qui étoit
ur le chemin, et il ordonna au saint abbé de prier pour
ui. Comme Bonose se tenoit debout pendant que Théo-
ore, prosterné, faisoit sa prière, le saint le prenant
ar les cheveux, le força de baisser la tête. Le préfet,
ubjugué par cette hardiesse, loin de s'irriter, lui baisa
a main et la porta sur sa poitrine, le priant de le gué-
ir d'une grande douleur qu'il y ressentoit depuis long-
emps. Alors Théodore élevant la voix : *Songe,* lui dit-il,
*à guérir d'abord l'homme intérieur. Tes passions sont
a plus dangereuse maladie ; crains Dieu : mes prières
e seront inutiles, si tu n'agis pas sur toi-même. Sois hu-*

main et compatissant; exerce ton autorité sans du pardonne aux autres, afin que Dieu te fasse misérico garde-toi de verser le sang innocent. Bonose, to dans le moment, envoya des aumônes au monaste Théodore, et ne profita pas de ses avis. Le saint e d'encourager Domentiole en lui représentant *q chrétien ne doit craindre qu'une seule chose, de dép à Dieu en manquant à ses devoirs, et que les enn les plus redoutables ne peuvent l'être à celui pour q mort est l'entrée d'une meilleure vie.* Domentiole n'a pas l'âme assez grande pour concevoir des sentime généreux : forcé de combattre, il fut défait, et ne s sa vie qu'en se cachant dans des roseaux. Les vainqu traversèrent la Galatie, la Paphlagonie, la Bithy jusqu'aux portes de Chalcédoine. S'étant rassasié de nage, ils emportèrent au-delà de l'Euphrate les pouilles de ces provinces, qui reposoient depuis l temps dans le sein de la paix et de l'abondance.

An. 610.
Theoph. p. 248.
Cedr. p. 506.
Niceph. Cal. l. 18, *c.* 44.
Chron. Alex.
Zon. t. 2, *p.* 80.
Hist. miscel. l. 17.
Fleury, hist. ecclés. l. 37, *art.* 2.
Assemani, bibl. jur. or. t. 3, *c.* 18.

Les insultes perpétuelles que les Perses faisoient punément à l'empire rendoient de jour en jour le t plus méprisable. On tramoit secrètement sa perte. Cr et la plupart des sénateurs pressoient sans cesse par l lettres Héraclius de délivrer les Romains du joug teux et insupportable dont ils étoient accablés; il promettoient un succès infaillible. Phocas et ses nistres étoient presque les seuls qui ne fussent pas struits du péril dont ils étoient menacés. Le tyran m sembloit agir de concert avec ses ennemis pour se ren plus odieux. Au commencement de l'année 610, porté par ce zèle bizarre dont il ressentoit quelqu les accès au milieu de ses cruautés et de ses débauc il s'avisa d'envoyer ordre de baptiser tous les J Comme ils nd nombre dans la Palesti il r ge pour les contraindre à ob Ce elle espèce, armé et enviro ler à Jérusale

, sur leur refus, il les fit baptiser par force. La même
olence fut pratiquée dans Alexandrie; ce qui excita une
dition dans laquelle le patriarche Théodore Scribon
t mis en pièces. Les Juifs d'Antioche se portèrent en-
ore à de plus grands excès. Ils massacrèrent les plus
ches habitans, pillèrent leurs maisons, y mirent le
u, allèrent arracher du palais épiscopal l'évêque Ana-
ase, prélat respectable par sa vertu, le traînèrent dans les
aes, et, après avoir épuisé sur sa personne toutes les hor-
eurs de l'inhumanité la plus licencieuse, ils le jetèrent
u feu. Phocas ne tarda pas à punir ces cruautés par des
ruautés pareilles. Bonose étoit par son caractère l'homme
u monde le plus propre à des exploits de ce genre; il
artit avec une armée entière commandée par Cotton,
naître de la milice. Arrivés dans Antioche, ils firent
nain basse sur tous les Juifs, sans distinction d'inno-
ent et de coupable. Ils mutilèrent les uns, égorgèrent
les autres : un petit nombre se sauva par la fuite.

Des scènes si tragiques n'affligeoient pas seulement les provinces éloignées : Constantinople nageoit dans le sang de ses citoyens. Ceux-mêmes qui s'étoient empressés d'élever Phocas sur le trône, indignés de ses débauches et las de ses cruautés, ne respiroient que révolte; le mépris et la haine avoient succédé à un zèle aveugle, et la faction verte, qui s'étoit signalée en sa faveur, l'insultoit publiquement. Un jour qu'on célébroit les jeux, comme tout le peuple assemblé attendoit Phocas qui tardoit trop à venir donner le signal de la course des chars, ceux de cette faction se mirent à crier de concert : *Ne l'attendez plus, il est ivre.* Ces cris répétés plusieurs fois frappèrent les oreilles de Phocas. Il entre en fureur. Constant, préfet de la ville, se transporte au Cirque, à la tête des soldats de la garde, secondés de la faction bleue, qui, par haine contre ses rivaux, s'attacha dès ce moment à l'empereur. On saisit les plus séditieux, et sur-le-champ, sans aucune forme de procès,

Theoph. p. 248. Cedr. p. 404. Zon. t. 2, p. 80. Glycas, p. 273. Hist. miscel l. 17.

on abat la tête aux uns, on coupe aux autres les
et les mains, qu'on attache à la borne du Cirque,
jette plusieurs dans la mer, enfermés dans des sacs.
vue de ces horribles exécutions, tous les partisans
faction verte s'attroupent; ils mettent le feu au pré
au secrétariat du prince, aux prisons : les prison
sortent de leurs cachots, et se joignent à eux; ce n'
toutes parts qu'incendie, que pillage, que massacr
cruelle animosité entre les deux factions se rallume
fureur et se communique dans tout l'Orient, et jusq
Egypte. L'empire entier devient le théâtre d'une g
civile. Phocas, hors d'état de punir un si grand no
de séditieux, se contenta de déclarer tous les part
de la faction verte incapables d'exercer aucun emplo
dans le palais, ni dans l'ordre militaire.

Theoph. p. 249. Niceph. Cal. l. 18, c. 55. Niceph. Constant. n. 5. Zon. t. 2, p. 81. Hist. miscel. l. 17. Petav. not. ad Niceph. p. 59.

Tant de désordres favorisoient l'entreprise d'H
clius et de Grégoire. Ils s'étoient enfin rendus aux
santes sollicitations des sénateurs de Constantinopl
avoient équipé une flotte sur laquelle s'embarqua l
d'Héraclius, qui portoit le même nom que son
Nicétas, fils de Grégoire, partit en même temps
tête d'une nombreuse cavalerie : il prit la route
lexandrie, et devoit arriver par terre à Chalcédoi
au travers de la Phénicie et de l'Asie mineure. S
les historiens, les deux pères étoient convenus que c
de leurs fils qui arriveroit le premier à Constantin
seroit empereur. Mais, comme l'observe le père Pet
une pareille convention auroit été illusoire. Comm
Nicétas pouvoit-il disputer de diligence avec Héracli
puisqu'en partant de Carthage, il falloit trois moi
une armée de terre pour parvenir au Bosphore, au l
que le trajet par mer pouvoit se faire en moins de de
jours ? Il est plus raisonnable de dire qu'on fit pren
à Nicétas la route de terre pour assurer la révoluti
et qu'il étoit destiné à remplacer Héraclius, s'il a
voit que celui-ci, qui s'exposoit aux risques de

', fût arrêté par les vents, ou périt par quelque naue.

rispe, auteur du complot, n'avoit osé en faire part principaux officiers du palais. Ceux-ci, qui n'étoient moins impatiens de se défaire du tyran, formoient même temps une autre conjuration. Théodore et :robe, tous deux capitaines des gardes, Elpidius, ndant de l'arsenal, et Anastase, contrôleur des fices, en étoient les chefs. S'étant assemblés au comicement de la nuit dans la maison de Macrobe, ils férèrent ensemble sur le temps et la manière de écution. Elpidius devoit fournir les armes : on céléit le lendemain les jeux du Cirque; il offroit d'aller ndre Phocas sur son trône, de lui crever les yeux, le le poignarder. Les autres devoient s'emparer du iis, et proclamer Théodore empereur. Tout étoit venu ; et, s'étant séparés après s'être mutuellement agés par les plus horribles sermens, chacun d'eux se paroit à remplir sa destination, lorsqu'ils se virent és dans leurs maisons, et arrêtés par ordre du prince. stase, effrayé de la hardiesse de cette entreprise, t allé sur-le-champ la révéler à l'empereur. On les aussitôt à la torture; ils avouèrent leur complot, et, différer, on leur trancha la tête. Anastase ne fut épargné, quoiqu'on lui fût redevable de la découe. Macrobe fut seul réservé à un supplice plus rireux. Il fut conduit le jour suivant à la place de :bdome, attaché au poteau qui servoit de but aux ats pour s'exercer à tirer de l'arc, et tué à coups de hes.

In peut dire que tout l'empire étoit conjuré contre Phocas. La flotte d'Afrique approchoit de l'Hellespont, qu'il fut averti de l'entreprise d'Héraclius. Il fait sitôt partir son frère Domentiole pour défendre la gue muraille. Epiphanie, mère d'Héraclius, étoit s à Constantinople avec Fabia, déjà fiancée à son

Theoph. p. 248, 250. Cedr. p. 406, 407. Niceph. Constantinop. p. 4, et ibi Petav. Niceph. Cal. l. 18, c. 56.

Manas. p. 75. Zon. t. 2, p. 80, 81. Chron. Alex. Glycas, p. 275. Hist. miscel. l. 18. Du Cange, fam. byz. p. 111.

fils, et fille de Rogat, distingué par sa puissance et par sa noblesse entre les habitans de l'Afrique. Phocas les fit enfermer dans le monastère des Pénitentes, bâti par Théodora, femme de Justinien. Il donna ordre d'armer tous les bâtimens qui se trouvoient dans les ports de Constantinople, et les garnit de troupes, pour s'opposer au débarquement. Crispe, préfet de la ville, affectant un zèle ardent pour le service de son beau-père, le trahissoit secrètement, et, d'intelligence avec Héraclius, il rompoit toutes les mesures que Phocas prenoit pour sa défense. Héraclius relâcha au port d'Abyde, où Théodore, gouverneur de cette ville, l'instruisit de tout ce qui se passoit à Constantinople. Un grand nombre de sénateurs et d'autres habitans chassés de leur patrie par le tyran se rendirent auprès de lui, et s'empressèrent de lui offrir leurs services. Etienne, évêque de Cyzique, voulut avoir l'honneur de le couronner d'avance; il lui apporta une couronne d'or qui étoit suspendue à Cyzique dans l'église de la Sainte-Vierge. Accompagné de ce cortége, Héraclius traversa toute la Propontide, et vint à Héraclée en Thrace. Le troisième d'octobre il se présenta avec sa flotte à la pointe occidentale de Constantinople, au pied du château qu'on nommoit dès-lors *les sept tours*. Tous ses vaisseaux portoient au haut de leurs mâts l'image de la sainte Vierge. Cinglant de là vers l'Orient, il jeta l'ancre devant le port de Sophie, où Domentiole ayant abandonné la longue muraille pour accourir à la défense de la ville, se préparoit à lui disputer l'entrée. Phocas, qui s'étoit avancé jusqu'à l'Hebdome, étant monté à cheval, revint le soir à son palais, et passa la nuit dans de mortelles inquiétudes.

Le lendemain, qui étoit un jour de dimanche, Héraclius força l'entrée du port après un combat sanglant, qui dura tout le jour. La tendresse pour sa mère et pour sa fiancée, prisonnières entre les mains du tyran, embrasoit encore sa valeur naturelle. Il s'exposa aux plus

[redacted]

ands périls, et remporta une victoire complète. Crispe
rangea de son côté, et combattit avec courage. Pen-
int l'action, Bonose, ayant abandonné Phocas, qui,
ansi de crainte, n'osoit sortir de son palais, mit le
ı aux maisons voisines, et s'enfuit vers le rivage, à
ssein de se donner à Héraclius. S'étant jeté dans une
ırque, et, se voyant environné des vaisseaux de Do-
entiole, qui avoient reconnu sa trahison, pressé de
utes parts, il sauta dans la mer, où un des gardes de
hocas le tua d'un coup de pique. Cette victoire rompit
s fers dont l'empire étoit accablé. Les sentimens de
ıine que la crainte tenoit renfermés éclatèrent avec
olence. La faction verte, sans attendre les formes
dinaires, osa saluer à grands cris Héraclius empereur.
out retentissoit d'imprécations contre le tyran, d'éloges
ı libérateur; et chacun dans son cœur prononçoit
ntre Phocas la plus terrible sentence.

Personne ne se livra au sommeil pendant la nuit sui-
ınte. On attendit avec impatience ce jour mémorable
ıi devoit éclairer le supplice du tyran et la naissance
un règne plus heureux. Au lever du soleil, un sénateur
ommé Photius, dont Phocas avoit déshonoré la femme,
ıflammé de vengeance, courut au palais avec le patrice
robus à la tête d'une troupe de soldats. La garde du
ince avoit ou péri dans le combat, ou pris la fuite.
n se saisit du tyran, on le dépouille de la pourpre, et
ırès l'avoir couvert d'une méchante casaque noire, on
conduit au rivage, les mains liées derrière le dos. On
jette dans une barque, et on le donne en spectacle à
us les vaisseaux rangés dans le port. Il est ensuite pré-
nté à Héraclius, qui, le regardant avec un mépris mêlé
indignation: *Malheureux*, lui dit-il, *est-ce donc ainsi*
ıe tu as gouverné l'empire? Gouverne-le mieux, ré-
iqua Phocas. A cette parole, Héraclius s'emporta jus-
ı'à une violence qui n'honoroit pas sa victoire: ayant
nversé Phocas, il le foula aux pieds; il lui fit couper

les mains, les pieds et les parties de son corps qui avoient flétri l'honneur de tant de familles. Enfin on lui trancha la tête sur le tillac du vaisseau, à la vue d'un peuple innombrable qui bordoit le rivage. Sa tête et ses membres, plantés sur des piques, furent portés au travers de la ville, et le tronc, objet affreux des insultes d'une multitude impitoyable, fut traîné par les rues. On traînoit derrière lui le complice de ses forfaits et de ses débauches, Léon le Syrien, son trésorier. Celui-ci respiroit encore, lorsqu'un homme du peuple l'assomma d'un coup de bâton. On massacra Domentiole, ainsi que tous ceux qui tenoient au tyran par la parenté ou par la familiarité, et leurs corps furent réduits en cendres avec ceux de Phocas et de Bonose.

Theoph. p. 250. Cedr. p. 407. Niceph. Constant. p. 4, 5. Chron. Alex. Zon. t. 2, p. 82. Manas. p. 75. Hist. miscel. l. 18. Du Cange, fam. byz. p. 117, 122.

Phocas avoit régné sept ans dix mois et neuf jours. Pendant que les flammes consumoient son cadavre, Héraclius descendit sur le rivage au bruit des acclamations de tout le peuple. Il étoit accompagné de Crispe, qu'il pressoit, du moins en apparence, d'accepter la pourpre impériale, disant qu'il n'étoit pas venu pour s'en revêtir, mais pour venger Maurice et ses enfans. Sur le refus de Crispe, Héraclius se laissa conduire au palais ; et le patriarche Sergius, qui avoit succédé à Thomas dès le 18 avril de cette année, le couronna le lendemain, septième d'octobre, avec Fabia, déjà fiancée, dont le mariage fut en même temps célébré. Elle prit le nom d'Eudocie. Le nouveau prince, âgé de trente-cinq ans, donnoit les plus heureuses espérances. Né dans une famille guerrière, il descendoit de cet Héraclius d'Edesse, qui sous le règne de Léon avoit conquis la Tripolitaine sur les Vandales. Son père s'étoit rendu redoutable aux Perses; et quoique les intrigues de cour l'eussent exclu du commandement des armées, il avoit souvent, par son habileté et par sa valeur, réparé les fautes de ses généraux. Le fils venoit lui-même de signaler son courage ; et son extérieur noble et majestueux, quoique dans une

[redacted]

taille médiocre, annonçoit à la fois de la vigueur et de la bonté. Il parut d'abord au-dessus de tout sentiment de jalousie et de défiance. Il nomma Crispe général des troupes que l'empire opposoit aux Perses dans la Cappadoce. Il reçut avec joie Nicétas, son cousin germain, lorsqu'il arriva avec son armée; il l'aima toujours comme son frère. Il lui fit ériger une statue équestre. Il le consultoit sur toutes les affaires, et sembloit partager avec lui la puissance souveraine. Trois jours après le couronnement d'Héraclius, pendant qu'on célébroit les jeux du Cirque, on y apporta la tête de Léonce, contrôleur du fisc, et un des ministres du tyran : elle fut brûlée aussitôt, et l'on jeta dans le bûcher une image de Phocas. Cette image avoit été, peu d'années auparavant, promenée dans ce même cirque par des sénateurs vêtus de robes blanches et portant des flambeaux : elle avoit été reçue par cette même assemblée avec une sorte d'adoration. On brûla aussi l'étendard de la faction bleue, qui s'étoit livrée à Phocas, dans le temps qu'il n'étoit plus pour tout l'empire qu'un objet de mépris et d'horreur.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

FASTES CONSULAIRES

DES ANNÉES

DONT L'HISTOIRE EST CONTENUE DANS CE VOLUME.

	Ans.
FLAVIUS Joannes, *solus.*	538
Flavius Apion, *solus.*	539
Justinus junior, *solus.*	540
Flavius Basilius, *solus.* *	541

* Ici finit le consulat. *Voy.* liv. 46, p. 96 et suiv.

[redacted]

TABLE

DU CINQUIÈME VOLUME DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE QUARANTE-CINQUIÈME.

SUITE DU RÈGNE DE JUSTINIEN,

Comprenant les livres 45, 46, 47, 48 et 49.

LIVRE QUARANTE-SIXIÈME.

LIVRE QUARANTE-SEPTIÈME.

[redacted]

LIVRE QUARANTE-HUITIÈME.

LIVRE QUARANTE-NEUVIÈME.

LIVRE CINQUANTIÈME.

JUSTIN II.

LIVRE CINQUANTE-UNIÈME.

JUSTIN II, TIBÈRE CONSTANTIN, MAURICE.

LIVRE CINQUANTE-DEUXIÈME.

MAURICE.

(Ce règne comprend les livres 52, 53 et 54.)

/RE CINQUANTE-TROISIÈME.

LIVRE CINQUANTE-QUATRIÈME.

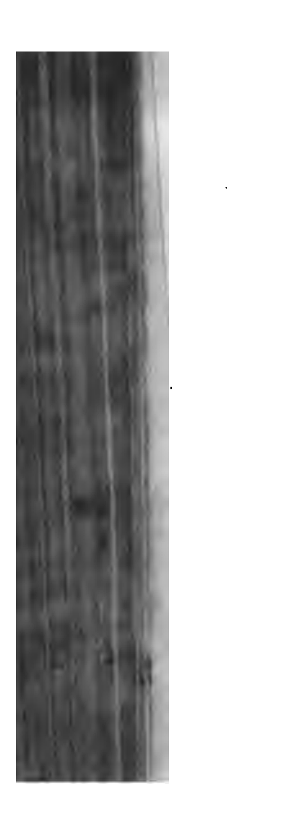
LIVRE CINQUANTE-CINQUIÈME.

PHOCAS.



FIN DE LA TABLE.







LIVRE QUARANTE-HUITIÈME.

LIVRE QUARANTE-NEUVIÈME.

LIVRE CINQUANTIÈME.

JUSTIN II.



LIVRE CINQUANTE-UNIÈME.

JUSTIN II, TIBÈRE CONSTANTIN, MAURICE.

LIVRE CINQUANTE-DEUXIÈME.

MAURICE.

(Ce règne comprend les livres 52, 53 et 54.)



LIVRE CINQUANTE-TROISIÈME.

LIVRE CINQUANTE-QUATRIÈME.

LIVRE CINQUANTE-CINQUIÈME.

PHOCAS.

FIN DE LA TABLE.





